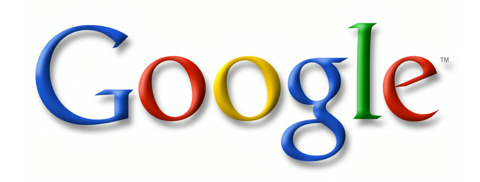




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE

37

CORRESPONDANCE

V

Années 1749-1753. — Nos 1958-2525

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie
ANCIENNE MAISON J. CLAYE
7, RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC

NOTICES, PRÉFACES, VARIANTES, TABLE ANALYTIQUE

LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS ET DES NOTES NOUVELLES

Conforme pour le texte à l'édition de BEUCHOT

ENRICHIE DES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

ET MISE AU COURANT

DES TRAVAUX QUI ONT PARU JUSQU'A CE JOUR

PRÉCÉDÉE DE LA

VIE DE VOLTAIRE

PAR CONDORCET

ET D'AUTRES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

Ornée d'un portrait en pied d'après la statue du foyer de la Comédie-Française

---

CORRESPONDANCE

V

(ANNÉES 1749-1753. — Nos 1958-2525)



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1880

CORRESPONDANCE

1958. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules [1] que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois Académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget [2] de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, et que le défunt Stahl faisait faire par son cocher; il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes, en vérité, bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins!
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins [3].

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir: il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé; que ce soient les pilules, le séné, ou les clystères, qui vous rétablissent, peu importe; les moyens sont indifférents, pourvu que j'aie encore le plaisir de vous entendre, car il ne sera plus possible de vous voir; vous devez être tout à fait invisible à présent.

Malgré la Sorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'esprit
Que l'homme n'est qu'une matière
Qui naît, végète, et se détruit;
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts:
Car j'admire votre belle âme,
Et je ne vous crois plus de corps.

1. Voyez les lettres 1862, 1972, 1977.
2. Voyez une note sur la lettre 1947.
3. Voltaire fut, en 1770, agrégé à l'ordre des capucins; voyez, tome VIII, les *Stances* à Saurin.

Je vous envoie encore une Épître qui contient l'*apologie*[1] de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement; c'est mon délassement que de faire des vers. Si je pèche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choses dans mes Épîtres, et point de ce paralogisme vain, de cette crème fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres, Virgiles et Horaces français, qu'il est permis d'employer cet *heureux choix de mots harmonieux*[2], cette variété de tours, de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon sens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuses de la poésie française. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations, me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'État, ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, sans craindre le sort du malheureux Palinure[3]. Les Muses demandent des retraites et une entière égalité d'âme dont je ne peux presque jouir. Souvent, après avoir fait trois vers, on m'interrompt; ma muse se refroidit, et mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines âmes privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans la retraite de Cirey, dans les prisons de la Bastille comme sur des paillasses en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre: c'est un ananas qui porte dans des serres, et qui périt en plein air.

Adieu; passez par tous les remèdes que vous voudrez, mais surtout ne trompez pas mes espérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre usage, et des vers en votre honneur.

1959. — DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 13 mars.

Je serais, mon cher Voltaire, au désespoir, si je me trouvais aussi embarrassé à répondre à vos sentiments pour moi qu'à la production de votre incomparable génie: car il n'y a ni vers ni prose qui soient capables de vous exprimer combien je suis sensible à tout ce que vous me dites. Toute mon éloquence est au fond de mon cœur. C'est par son langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaissance de la part que vous avez prise à ma légère incommodité, et pour vous assurer combien je suis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, roi.

1. L'*Apologie des rois*, épître à Darget.
2. Boileau, *Art poétique*, I, 109.
3. Voyez le livre VI de *l'Énéide*.

1960. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 17 mars.

Sire, cet éternel malade répond à la fois à deux lettres de Votre Majesté. Dans votre première, vous jugez de la conduite de *Catilina* avec ce même esprit qui fait que vous gouvernez bien un vaste royaume, et vous parlez comme un homme qui connaît à fond les gens qui gouvernaient autrefois le monde, et que Crébillon a défigurés. Vous aimez *Rhadamiste* et *Électre*. J'ai la même passion que vous, sire ; je regarde ces deux pièces comme des ouvrages vraiment tragiques, malgré leurs défauts : malgré l'amour d'Itys et d'Iphianasse, qui gâtent et qui refroidissent un des beaux sujets de l'antiquité ; malgré l'amour d'Arsame ; malgré beaucoup de vers qui pèchent contre la langue et contre la poésie. Le tragique et le sublime l'emportent sur tous ces défauts ; et qui sait émouvoir sait tout. Il n'en est pas ainsi de la *Sémiramis*. Apparemment Votre Majesté ne l'a pas lue. Cette pièce tomba absolument : elle mourut dans sa naissance, et n'est jamais ressuscitée ; elle est mal écrite, mal conduite, et sans intérêt. Il me sied mal peut-être de parler ainsi, et je ne prendrais pas cette liberté s'il y avait deux avis différents sur cet ouvrage proscrit au théâtre. C'est même parce que cette *Sémiramis* était absolument abandonnée que j'ai osé en composer une. Je me garderais bien de faire *Rhadamiste* et *Électre*[1].

J'aurai l'honneur d'envoyer bientôt à Votre Majesté ma *Sémiramis*, qu'on rejoue à présent avec un succès dont je dois être très-content. Vous la trouverez très-différente de l'esquisse que j'eus l'honneur de vous envoyer il y a quelques années. J'ai tâché d'y répandre toute la terreur du théâtre des Grecs, et de changer les Français en Athéniens. Je suis venu à bout de la métamorphose, quoique avec peine. Je n'ai guère vu la terreur et la pitié, soutenues de la magnificence du spectacle, faire un plus grand effet. Sans la crainte et sans la pitié, point de tragédies. Sire, voilà pourquoi *Zaïre* et *Alzire* arrachent toujours des larmes, et sont toujours redemandées. La religion, combattue par les passions, est un ressort que j'ai employé, et c'est un des plus grands pour remuer les cœurs des hommes. Sur cent personnes il se trouve à peine un philosophe, et encore sa philosophie cède

1. Six mois n'étaient pas écoulés (voyez la lettre 2007), et Voltaire avait commencé son *Oreste*, qui fut joué le 12 janvier 1750; voyez tome V, page 76.

à ce charme et à ce préjugé qu'il combat dans le cabinet. Croyez-moi, sire, tous les discours politiques, tous les profonds raisonnements, la grandeur, la fermeté, sont peu de chose au théâtre; c'est l'intérêt qui fait tout, et sans lui il n'y a rien. Point de succès dans les représentations, sans la crainte et la pitié; mais point de succès dans le cabinet, sans une versification toujours correcte, toujours harmonieuse, et soutenue de la poésie d'expression. Permettez-moi, sire, de dire que cette pureté et cette élégance manquent absolument à *Catilina*. Il y a dans cette pièce quelques vers nerveux, mais il n'y en a jamais dix de suite où il n'y ait des fautes contre la langue, ou dans lesquels cette élégance ne soit sacrifiée.

Il n'y a certainement point de roi dans le monde qui sente mieux le prix de cette élégance harmonieuse que Frédéric le Grand. Qu'il se ressouvienne des vers où il parle d'Alexandre, son devancier, dans une épître morale [1], et qu'il compare à ces vers ceux de *Catilina*, il verra s'il retrouvera dans l'auteur français le même nombre et la même cadence qui sont dans les vers d'un roi du Nord, qui m'étonnèrent. Quand je dis qu'il n'y a point de roi qui sente ce mérite comme Votre Majesté, j'ajoute qu'il y a aussi peu de connaisseurs à Paris qui aient plus de goût, et aucun auteur qui ait plus d'imagination.

Votre *Apologie des rois* a un autre mérite que celui de l'imagination: elle a la profondeur, la vérité, et la nouveauté.

J'étais occupé à corriger une ancienne *Épître sur l'égalité des conditions* [2], et je faisais quelques vers précisément sur le même sujet, lorsque j'ai reçu votre *Épître à Darget* [3]. J'effleurais en passant ce que vous approfondissez.

Votre Majesté a bien raison de dire que je ne trouverai ni clinquant ni *crème fouettée* dans cet ouvrage. C'est le chef-d'œuvre de la raison. Elle est remplie d'images vraies et bien peintes. Ne me dites pas, sire, que je vous parle en *courtisan;* quand il s'agit de vers, je ne connais personne. Je révère, comme je le dois, Frédéric le Grand, qui a délivré son royaume des procureurs, et qui a donné la paix dans Dresde; mais je parle ici à mon confrère en Apollon.

Je ne suis pas sévère sur la rime, mais je ne peux passer la rime d'*ennuis* et *soucis*.

1. Voyez l'*Épître à Hermotime*, dans les *OEuvres de Frédéric*.
2. Voyez, tome IX, le premier des *Discours en vers sur l'Homme*.
3. *L'Apologie des rois*.

On ne se sert du mot *desservir* que pour une chapelle, un bénéfice. On ne l'emploie pas même pour la messe, car on dit *servir* la messe, et non pas *desservir;* ainsi

. . . . Les différents emplois
Qui *desservent* la cour, les finances, les lois,

est une expression vicieuse ; mais elle est aisée à corriger.

Et lorsque dans les fers on pense l'enchaîner,
Il s'échappe, et revient hardiment vous braver.

Braver et *enchaîner* ne riment pas. Il faudrait *captiver. Enchaîner dans les fers* est un pléonasme ; *enchaîner* seul suffit.

On ne dit point *faire l'or;* on dit *faire de l'or,* comme on dit *cuire du pain, faire du velours, bâtir des maisons,* et non *cuire le pain, faire le velours, bâtir les maisons,* à moins que ce *les* ne se rapporte à quelque chose qui précède ou qui suit. D'ailleurs, en vers, il y a toujours plus de mérite à faire entendre les choses connues qu'à les nommer. Molière, par exemple, dans le style même familier, au lieu de faire dire à un de ses personnages *vous faites de l'or apparemment,* le fait parler ainsi :

Vous avez *donc trouvé* cette bénite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre[1].

Dans un des plus beaux morceaux de cette épître excellente, vous dites *la haine embrasée!* Ce mot est impropre. La haine peut embraser des villes, et même des cœurs ; mais la personne de la Haine ne peut être *embrasée.* Elle est ardente, étincelante, implacable, funeste, etc.

Privilégiés est de cinq syllabes, et non de quatre ; et c'est un mot dont les syllabes sourdes et maigres déplaisent à l'oreille. Il ne doit point entrer dans la poésie.

Tout trafic est rompu. On rompt un traité. On interrompt, on arrête, on ruine, on fait languir un trafic. D'ailleurs le *trafic d'honneur et de droiture* est une expression qui veut dire la *mauvaise foi.* Votre intention est de dire : *tout commerce d'honneur est détruit;* or *trafic* est un terme qui signifie *vendre son honneur,* et c'est précisément le contraire que vous entendez. Si vous dites :

Tout commerce est détruit d'honneur et de droiture,

1. Molière, *les Fâcheux,* acte III, scène III.

ou quelque chose de semblable, cette faute ne subsistera plus.

Un monarque insensible et presque inanimé,
D'un marbre dur et blanc doit bien être estimé.

Il semble par cette construction que le monarque doive être estimé par un marbre dur et blanc. On peut aisément corriger cette faute.

Vous voyez que je ne suis pas si *courtisan*, et que je vous dis la vérité, parce que vous en êtes digne. C'est avec la même sincérité que je vous dirai combien j'admire cette épître, la sagesse qui y règne, le tour aisé et agréable, les vers bien frappés, les transitions heureuses, tout l'art d'un homme éloquent, et toute la finesse d'un homme dont l'esprit est supérieur. Vous êtes le seul homme sur la terre qui sachiez employer ainsi votre peu de loisir. C'est Achille qui joue de la flûte, en revenant de battre les Troyens. Les Autrichiens valent bien les troupes de Troie, et votre lyre est bien au-dessus de la flûte d'Achille.

Voilà une lettre bien longue, pour être adressée à un roi, et pour être écrite par un malade; mais vous me ranimez un peu. Votre génie et vos bontés font sur moi plus d'effet que les pilules de Stahl.

J'ai pris la liberté de demander à Votre Majesté de ces pilules, parce qu'elles m'ont fait du bien; je ne crois que faiblement aux médecins, mais je crois aux remèdes qui m'ont soulagé. Le roi Stanislas me donnait de bonnes pilules de votre royaume, à Lunéville. Il y a un peu d'insolence à faire de deux rois ses apothicaires, mais ils auront la bonté de me le pardonner.

Si la nature traite mon individu, cet été, comme cet hiver, il n'y a pas d'apparence que j'aie la consolation de me mettre encore aux pieds de l'immortel et de l'universel Frédéric le Grand. Mais, s'il me reste un souffle de vie, je l'emploierai à venir lui faire ma cour. Je veux voir encore une fois au moins ce grand homme. Je vous ai aimé tendrement, j'ai été fâché contre vous[1], je vous ai pardonné, et actuellement je vous aime à la folie. Il

1. Frédéric avait lui-même pardonné difficilement à Voltaire, lors du second voyage de celui-ci à Berlin, en octobre 1743, de ne lui avoir pas sacrifié la marquise du Châtelet; et c'est à ce mécontentement qu'on peut attribuer, au moins en partie, la diminution du nombre des lettres de ces deux grands hommes dans leur correspondance, entre 1743 et 1749. Mme du Châtelet, de son côté, après avoir été excessivement tourmentée de la longueur du même voyage de Voltaire, commença dès lors à perdre de son attachement pour l'auteur de *Zaïre*, et finit par le sacrifier à Saint-Lambert, beaucoup plus jeune que le philosophe et que la marquise elle-même. (Cl.)



n'y a jamais eu de corps si faible que le mien, ni d'âme plus sensible. J'ose enfin vous aimer autant que je vous admire.

Une fille pucelle ou non pucelle ! Vraiment c'est bien là ce qu'il me faut ! J'ai besoin de fourrure en été, et non de fille. Il me faut un bon lit, mais pour moi tout seul, une seringue, et le roi de Prusse.

Je me porte trop mal pour envoyer des vers à Votre Majesté ; mais en voici qui valent mieux que les miens[1]. Ils sont d'un capitaine dans les gardes du roi Stanislas ; ils sont adressés au prince de Beauvau. L'auteur, nommé Saint-Lambert, prend un peu ma tournure, et l'embellit. Il est comme vous, sire, il écrit dans mon goût. Vous êtes tous deux mes élèves en poésie ; mais les élèves sont bien supérieurs, pour l'esprit, au pauvre vieux maître poëte.

Songez combien vous devez avoir de bontés pour moi, en qualité de mon élève dans la poésie, et de mon maître dans l'art de penser.

1961. — A M. THIERIOT [2].

17 mars 1749.

J'ai envoyé à Versailles pour le bon Mathée. S'il ne se trouve pas, combien vaut-il ?

Le roi de Prusse m'écrit tous les huit jours, il veut absolument que j'aille encore le voir. Ne pourrai-je point vous servir ?

M. de Maupertuis a des appointements de douze mille livres, la Barbarini avait trente-deux mille livres ; mais moi, j'ai le droit de dire la vérité.

1962. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 mars.

Je vous envoie donc, monsieur, la copie de la lettre d'un prince[3] qui a autant d'esprit que vous, et dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez

1. C'est l'épître qui commence par ces vers :

> A vivre au sein du jansénisme,
> Cher prince, je suis condamné.

Voltaire en cite quatre vers dans son *Éloge funèbre des officiers*, etc. ; voyez tome XXIII, page 261.

2. *Pièces inédites de Voltaire*, 1820.

3. Frédéric II.

surtout le secret à M. de Valori ; il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les personnes[1] qui vous ont ôté le ministère protégent *Catilina*, cela est juste.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1962. — A M. FALKENER[2].

Paris, 29 mars 1749.

Dear sir, I have received your new favours, and those of milord Chesterfield. There are many good accounts in the *Annals of Europe*, as well as in the *History of the late Insurrection in Scotland*, though intermixed with a great number of errors. I wish I could find in every country such materials from whence my duty is to separate the wheat from the chaff; but all seems to me but chaff in the pamphlets : 'tis great pity that your nation is overrun with such prodigious lumbers of scandal and scurrilities! However one ought to look upon them as the bad fruits of a very good tree called liberty.

I have been disturbed these two months and kept from writing my history, which I hope will be the work of the historiografer of the honest man, rather than that of the historiografer to a king. I think truth may be told, when it is wisely told, and I know my master loves it. I am neither a flaterer, nor a writer of satires. I am confident my candour and our old friendship will persuade you to help me with all the materials you can find in your way.

You will to me the greatest favour if you can send me the relation of admiral Anson's voyage, and the *Ample Disquisition* about the proper means to civilise the Highlanders and to improve that country. I don't know the exact title of that little book, which, they say, is very curious and well written ; but it begins with these words, *Ample Disquisition*. Pray, my dear sir, give orders to one of your men to come at it.

If you know any thing worth notice concerning the late general war, transactions, maritime expeditions, etc., I intreat you to favour me with them.

1. La Pompadour en était.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.



Pray, who is that M. Smith, by whose means was raised so considerable a sum in the City for the support of government, and to whom you wrote by the duke's order? Methinks such a good patriot should be mentioned.

If you see milord Chesterfield, pray be so kind as to present him with my acknowledgement and respects.

I am from the bottom of my heart sensible of your tender and useful remembrance. You do not forget your old friends, and I'll be attached to you, 'till the last day of my life. Be sure, if I enjoy a better health, I will cross the sea again, in order to see you : it is a consolation I long after. Since you govern the posts[1], you may very easily convey your paquets, and even the largest to *M. de La Reynière, fermier général et intendant des postes de France*, with a direction to me. Farewell! my dear sir; my respects to your lady, and my sincere wishes for your son. Your affectionate and tender friend and servant.

VOLTAIRE.

P. S. What is become of your brothers[2]?

1. The king had appointed sir Everard Falkener post-master general. (*Note de M. Falkener.*)

2. *Traduction :* Cher monsieur, j'ai reçu vos nouvelles faveurs et celles de milord Chesterfield. Il y a de fort bons récits dans les *Annales d'Europe* et dans l'*Histoire de la dernière insurrection d'Écosse,* quoiqu'il s'y mêle un grand nombre d'erreurs. Je voudrais bien trouver dans tous les pays de semblables matériaux, où mon devoir est de séparer le bon grain de l'ivraie; mais il me semble qu'il n'y a que de l'ivraie dans les pamphlets. C'est vraiment grande pitié que votre nation soit inondée d'un si prodigieux amas de scandales et de polissonneries ! Cependant on doit les regarder comme les fruits d'un très-bon arbre appelé liberté.

J'ai été dérangé ces deux derniers mois, et je n'ai pu écrire mon histoire, qui, j'espère, sera l'ouvrage de l'historiographe d'un honnête homme, plutôt que le travail de l'historiographe d'un roi. Je crois qu'on peut dire la vérité, quand on la dit avec modération, et je sais que mon maître l'aime. Je ne suis ni un flatteur ni un écrivain de satires. Je me persuade que ma franchise et notre vieille amitié vous engageront à m'aider de tous les matériaux que vous trouverez sur votre chemin.

Vous me ferez un bien grand plaisir de m'envoyer la relation du voyage de l'amiral Anson, et l'*Ample Information* sur les moyens propres à civiliser les Highlanders et à fertiliser ce pays. Je ne sais pas le titre exact de ce petit livre, qui, dit-on, est très-curieux et bien écrit; mais il commence par ces mots : *Ample Disquisition*. Je vous prie, mon cher monsieur, de charger quelqu'un de me le procurer.

Si vous savez quelque chose d'intéressant sur la dernière guerre générale, traités, expéditions maritimes, etc., etc., je vous supplie de me favoriser de ces instructions.

Me diriez-vous quel est ce M. Smith dont le crédit a pu lever une somme si

1964. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE [1].

A Versailles, ce 19 avril.

Sire, vous vous plaignez que je vous traite avec trop de douceur. Il est vrai que je ne dis pas de duretés à Votre Majesté ; mais, quand je loue et que je cite ce qui m'a paru bon dans les ouvrages qu'elle daigne me communiquer, n'est-ce pas vous dire la vérité, n'est-ce pas vous prier de la chercher et de la sentir vous-même? Ne pouvez-vous pas comparer ces beaux morceaux avec les autres? N'est-ce pas à celui qui les a faits d'en apercevoir la différence?

Par exemple, ce morceau, dans votre *Épître à Son Altesse royale madame la margrave de Baireuth* [2], est excellent, et vous devez, en le relisant, vous rendre à vous-même ce témoignage :

Il n'est rien de plus grand, *dans ton sort glorieux,*

(il faudrait pourtant un hémistiche moins faible)

Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
Ni rien de plus divin, dans ton beau caractère,
Que cette volonté toujours prête à les faire,
Osait dire à César, ce consul orateur
Qui de Ligarius se rendit protecteur.
Et c'est à tous les rois qu'il paraît encor dire :
Pour faire des heureux vous occupez l'empire ;
Astres de l'univers, votre éclat est pour vous ;
Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous.

considérable dans la Cité pour aider le gouvernement, et à qui vous avez écrit par l'ordre du duc ? Il me semble qu'un aussi bon patriote mérite une mention.

Si vous voyez milord Chesterfield, je vous prie de vouloir bien lui présenter ma reconnaissance et mes respects.

Je suis, du fond de mon cœur, pénétré de votre tendre et précieux souvenir. Vous n'oubliez pas vos vieux amis, et je vous serai attaché jusqu'au dernier jour de ma vie. Soyez sûr que si je jouis d'une meilleure santé, je traverserai encore la mer pour vous voir : c'est une consolation que je désire bien vivement. Depuis que vous gouvernez les postes *, il vous est très-facile de m'envoyer même les plus gros paquets par M. de La Reynière, fermier général et intendant des postes de France, avec mon adresse.

Adieu, mon cher monsieur. Mes respects à milady, et mes vœux bien sincères à votre fils. Votre affectionné et tendre ami et serviteur,

VOLTAIRE.

P. S. Que sont devenus vos frères ?

1. La réponse est sous le n° 1973.
2. *Sur l'Usage de la fortune.*

* Le roi George II avait nommé sir Éverard Falkener maître général des postes.

Vous devez sentir que, dans tous ces vers, la rime, la césure, le nombre, ne coûtent rien au sens, que la netteté de la construction en augmente la force. Les deux derniers surtout sont admirables. Je ne crois pas que Votre Majesté doive trouver mauvais que j'aie lu ce morceau singulier au roi Stanislas, qui, au moins, fait de la prose, et à la reine sa fille. Elle en a été bien étonnée. Ce ne sont pas là des vers de roi, ce sont des vers du roi des poëtes. Voilà comment il en faut faire. Une douzaine de vers dans ce goût marquent plus de génie et font plus de réputation que cent mille vers médiocres. D'ailleurs, je n'en laisse point tirer de copie, et jamais aucun des vers que vous m'avez daigné envoyer n'a couru; mais ceux-ci mériteraient d'être sus par cœur.

Voilà donc des pièces de comparaison que vous vous êtes faites vous-même. Voilà votre poids du sanctuaire. Pesez à ce poids tous les vers que vous ferez, et surtout avant que d'en envoyer à nos ministres[1]; et soyez bien sûr, sire, qu'ils ne s'intéressent pas tant à ce petit avantage, aux charmes de ce talent, et à votre personne, que moi, et que je me connais mieux en vers qu'eux.

Quand vous avez fait un morceau aussi parfait que celui que je viens de vous citer, ne sentez-vous pas, sire, dans le fond de votre cœur, combien cet art des vers est difficile? Je vous en crois convaincu ; mais si vous ne l'étiez pas, je vous prierais de relire votre lettre à Darget, que je renvoie à Votre Majesté soulignée et chargée de notes. Ne croyez pas que j'aie tout remarqué. Dites-vous à vous-même tout ce que je ne vous dis point. Examinez ce que j'ose vous dire, et puis, sire, si vous l'osez, accusez-moi d'en user avec trop de douceur.

Pourquoi vous parlé-je aujourd'hui si franchement? pourquoi vous fais-je des critiques si détaillées? pourquoi dorénavant vous traiterai-je durement (si cela ne déplaît pas à la Majesté)? C'est que vous en êtes digne; c'est que vous faites en effet des choses excellentes, je ne dis pas excellentes pour un homme de votre rang, qu'on loue d'ordinaire comme on loue les enfants; je dis excellentes pour le meilleur de nos académiciens. Vous avez un prodigieux génie, et ce génie est cultivé. Mais si, dans l'heureux loisir que vous vous êtes procuré avec tant de gloire, vous continuez à vous occuper des belles-lettres, si cette passion des grandes âmes vous dure, comme je l'espère ; si vous voulez vous perfectionner dans toutes les finesses de notre langue et de notre

1. Frédéric avait envoyé des vers à Maurepas.

poésie, à qui vous faites tant d'honneur, il faudrait que vous eussiez la bonté de travailler avec moi deux heures par jour, pendant six semaines ou deux mois ; il faudrait que je fisse avec Votre Majesté des remarques critiques sur nos meilleurs auteurs. Vous m'éclaireriez sur tout ce qui est du ressort du génie, et je ne vous serais pas inutile sur ce qui dépend de la mécanique, et sur ce qui appartient au langage, et surtout aux différents styles. La connaissance approfondie de la poésie et de l'éloquence demande toute la vie d'un homme. Je n'ai fait que ce métier, et, à l'âge de cinquante-cinq ans, j'apprends encore tous les jours. Ces occupations vaudraient bien des parties de jeu, ou des parties de chasse[1]. Les amusements de Frédéric le Grand doivent être ceux de Scipion.

Si vous me permettiez alors d'entrer dans les détails, j'ose croire que vous conviendriez que la *Sémiramis* ancienne, dont Votre Majesté me parle[2], ne vaut rien du tout, et que le public, qui jamais ne s'est trompé à la longue ni sur les rois ni sur les auteurs, a eu très-grande raison de la réprouver. Et pourquoi l'a-t-il condamnée unanimement? C'est que l'amour d'une mère pour son fils, cet amour qui brava les remords, est révoltant, odieux. L'amour de Phèdre avait besoin de remords, dans Euripide et dans Racine, pour trouver grâce, pour intéresser. Comment voulez-vous donc qu'on supporte l'amour d'une mère, quand d'ailleurs il joint à l'horreur d'un inceste dégoûtant la fadeur des expressions d'un amour de ruelle, jointe à un style toujours dur et vicieux? Qu'est-ce qu'un Bélus qui parle toujours des dieux et de vertu, en faisant des actions de malhonnête homme? Quelle conspiration que la sienne! Comme elle est embrouillée et peu vraisemblable! comme le roman sur lequel tout cela est bâti est mal tissu, obscur, et puéril! Enfin quelle versification! Voilà, sire, les raisons qui justifient notre public, depuis trente ans que cette pièce fut donnée. Comment pouvez-vous soupçonner qu'une cabale ait fait tomber cet ouvrage? Tous les rois de la terre ne seraient pas assez puissants pour gouverner, pendant trente ans, le parterre de Paris. Passe pour quelques représentations. On ne s'acharne point contre Crébillon, en disant ainsi, avec tout le monde, que ce qui est mauvais est mauvais. On lui

1. Le dauphin, père de Charles X, aimait beaucoup la chasse, mais en en revenant un jour, en 1755, ayant blessé mortellement son écuyer Chambors, il y renonça pour toujours. (Cl.)

2. Voyez tome XXXVI, page 573; mais il doit y avoir une autre lettre sur *Sémiramis*, qui est perdue.

rend justice, comme quand on loue les très-belles choses qui sont dans *Électre* et dans *Rhadamiste*. Je parle de lui avec la même vérité que je parle de Votre Majesté à vous-même.

Ne croyez pas non plus que, dans notre Académie, nous nous reprochions sans cesse nos incorrections. Nous avons trouvé très-peu de fautes contre la pureté de la langue dans Racine, dans Boileau, dans Pascal; et ces fautes, qui sont légères, ne dérobent rien à l'élégance, à la noblesse, à la douceur du style. L'Académie de la Crusca a repris beaucoup de fautes dans le Tasse; mais elle avoue qu'en général le style du Tasse est fort bon.

Je ne parlerai ici de moi que par rapport à mes fautes. J'en ai laissé échapper beaucoup de ce genre, et je les corrige toutes. Car actuellement je m'occupe à revoir toute l'édition de Dresde[1]. Je change souvent des pages entières, afin de n'être pas indigne du siècle dans lequel vous vivez.

J'ai eu, en dernier lieu, une attention scrupuleuse à écrire correctement ma dernière tragédie; cependant, après l'avoir revue avec sévérité, j'avais encore laissé trois fautes considérables contre la langue, que l'abbé d'Olivet m'a fait corriger.

La difficulté d'écrire purement dans notre langue ne doit pas vous rebuter. Vous êtes parvenu, sire, au point où beaucoup d'habitants de Versailles ne parviendront jamais. Il vous reste peu de pas à faire. Vous avez arraché les épines, il ne vous coûtera guère de cueillir les roses; et votre puissant génie triomphe des petits détails comme des grandes choses. Mais j'ai bien peur que vous n'alliez cueillir des lauriers aux dépens des Russes, au lieu de cultiver en paix ceux du Parnasse. Votre Majesté ne m'a point envoyé l'épître *à M. Algarotti*. Je crois qu'à la place on a mis dans le paquet une seconde copie de celle *à M. Darget*.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté.

1965. — AU CARDINAL QUERINI.

Parigi, 23 aprile.

Ho ricevuto l'onore della sua lettera del 17 marzo, coi bellissimi versi che sono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo stimolo che m' instigherebbe a correre più allegramente nella strada della virtù, se la mia debole salute non ritardasse il mio corso, e non fosse per infiacchire le mie piccole forze. Non posso credere che cotali versi sieno tutti com-

1. Voyez une note sur la lettre 1869.

posti da un giovane suo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che Vostra Eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò seriosamente, e con riverenza ed ammirazione ciò che dice Giunione da scherzo, o piuttosto con un amaro rimprovero:

> Egregiam vero laudem, et spolia ampla refertis,
> Tuque, puerque tuus.
> (*Æn.*, lib. IV, v. 93.)

E dirò ancora al nipote:

> Avunculus excitet Hector.
> (*Æn.*, lib. III, v. 343.)

Spero di ricevere, fra pochi giorni, il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto le do avviso che ho presa la libertà di mandarle un piego per la via di Venezia, non sapendo allora che Vostra Eminenza fosse per andarsene a Roma. Questo piego contiene una piccola Dissertazione[1] intorno l'opinione volgare che pretende tutto il nostro globo esser stato spesso rovesciato e fracassato, e che asserisce le balene aver nuotato durante molti secoli sulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra sia stata sempre come fu creata (li 150 giorni del diluvio in fuori).

Gli esemplari che ho mandati a Vostra Eminenza le capiteranno in Roma, e le saranno rimandati da Brescia. O che commercio! Mi cumula ella di perle e d' oro, e gli mando in contraccambio schioccherie; ma, se i miei tributi sono leggieri, non è così frale il mio ossequio, e la mia costante ammirazione.

Sarò sempre coll' umiltà più rispettosa, e colle più ardenti brame del mio cuore[2], etc.

1. Beuchot pense qu'il s'agit ici du texte italien de la *Dissertation* imprimée tome XXIII, page 219, et non de la *Digression* qui la termine.

2. *Traduction :* J'ai reçu l'honneur de la lettre de Votre Éminence, du 17 mars, avec les beaux vers qui sont pour moi le comble de la faveur, de la gloire, et un nouvel aiguillon qui me ferait courir plus allégrement dans le chemin de la vertu si ma débile santé ne retardait pas ma course et ne diminuait pas mes forces. Je ne puis croire que de tels vers aient été tous composés par un jeune homme de votre famille, et il me vient un léger soupçon que Votre Éminence lui a donné un peu d'aide. Je dirai sérieusement et respectueusement ce que Junon dit avec ironie, ou plutôt avec un amer reproche : *Egregiam vero, etc.;* et à votre neveu : *Avunculus excitet, etc.*

J'espère recevoir d'ici à peu de jours le paquet annoncé dans l'aimable lettre de Votre Éminence. En même temps je lui donne avis que j'ai pris la liberté de lui adresser un paquet par la voie de Venise, ne sachant point alors qu'elle se disposât à aller à Rome. Ce paquet contient une petite Dissertation touchant l'opinion vulgaire qui prétend que tout notre globe a été souvent bouleversé et ruiné, et qui affirme que les baleines ont pendant des siècles nagé sur la cime des

1966. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

Tout malade que je suis, je vais chercher un.....[2] pour tâcher de travailler sous vos yeux[3] avec deux hommes aimables qui vous sont attachés; nous serons trois qui vous appartiendront.

M. Roselli[4] a renvoyé le discours à Marmontel, disant qu'il avait des raisons pour ne pas s'en charger. Le *Catilina* et la *Sémiramis* sont une grande affaire d'État. Ne me mettra-t-on pas à la Bastille?

1967. — A M. MARMONTEL.

Mercredi au soir.

Voici votre second triomphe[5], mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres[6] par devers vous à l'Académie. Je vous avertis que je quitte ma place si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher Vauvenargues, s'il vivait! J'ai relu son livre[7] à Versailles; c'était bien là le germe d'un grand homme que les sots ne connaîtront pas. *Vale*.

Alpes. Je crois, quant à moi, que la terre a toujours été telle qu'elle fut créée, les cent cinquante jours du déluge exceptés.

Les exemplaires que j'ai adressés à Votre Éminence la rejoindront à Rome, et lui seront renvoyés de Brescia. O quel commerce! Elle me comble de perles et d'or, et je lui mande en échange des balivernes. Mais si mon tribut est mince, il n'en est pas ainsi de mon respect et de ma constante admiration.

Je serai toujours avec l'humilité la plus sincère et les plus ardents souhaits de mon cœur, etc.

1. Ce billet, que les éditeurs de Cayrol et François ont daté de 1745, ne peut être antérieur à 1749.

2. Mot illisible. (A. F.)

3. Sans doute à *Nanine*.

4. Acteur de la Comédie, qui joua dans *Aristomène*, tragédie de Marmontel, et à qui l'auteur avait sans doute proposé un discours pour la première représentation.

5. Le succès d'*Aristomène*, tragédie jouée, pour la première fois, le mercredi 30 avril 1749, date de ce billet.

6. Les prix remportés en 1746 et 1748.

7. L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*.

1968. — A M. HELVÉTIUS [1].

2 mai.

Our friendship is so well known, my dear young Apollo, that every body resorts to me, in order to obtain your benevolence. I cannot deny a letter of recommandation, tho' it should be quite of no purpose. I am very far from praying upon you; but men are desirous of words. Give words to them, if you cannot better.

I long after the pleasure seeing you at Châlons. All the house presents its services to you. Farewell, my dear friend [2].

1969. — A M. DE MONCRIF [3].

Mercredi.

A quelle heure, mon très-cher confrère, voulez-vous que nous allions, ce matin, chez monseigneur le cardinal de Rohan? Il ne faut pas que nous négligions une affaire qui touche à son succès, et qui fera la gloire et l'avantage de l'Académie [4]. Elle saura les services que vous lui avez rendus, et vous serez cher à votre corps comme vous l'êtes à tous vos amis. J'attends vos ordres, mon aimable ami.

1970. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

Cela n'est pas vrai, madame, vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne soit trop vrai, et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir, mort ou vif, savoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. *Traduction :* Notre amitié est si connue, mon jeune et cher Apollon, que tout le monde s'adresse à moi pour obtenir votre bienveillance. Je ne peux refuser une lettre de recommandation, quoiqu'elle soit inutile. Je suis donc fort éloigné de vous presser d'y avoir égard; mais les hommes sont avides de mots. Donnez-leur des mots, si vous n'avez rien de mieux.

Je meurs d'envie de vous voir à Châlons. Toute la maison vous fait mille amitiés. Adieu, mon cher ami.

3. Éditeurs, de Cayrol et François.

4. On voulait que le comte de Clermont siégeât à l'Académie, quoique prince du sang, sans aucune distinction ni préséance. (A. F.)

Zaïre-Nanine-Gaussin sort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle est. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de *Sémiramis*. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, si jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*[1], mais je me meurs.

1971. — A M. MARMONTEL.

Vendredi au soir, mai.

« Je suis très-reconnaissant de l'honneur que me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom qu'il veut mettre à la tête de son ouvrage[2]. On dit qu'il a eu le plus grand succès. Je vous en fais mon compliment à tous deux. »

Ces paroles sont tirées de l'épître de M. le maréchal de Richelieu, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui, de Marly, à votre ami Voltaire.

Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi, et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner Mme du Châtelet, toute la journée, pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de Richelieu, que je ferai partir sur-le-champ. *Te amo, tua tueor, te diligo, te plurimum*, etc.

1972. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[3].

A Paris, le 15 mai.

J'aurai l'honneur d'être purgé[4]
De la main royale et chérie

1. Voyez tome V, page 1.
2. Dans le tome VIII de l'édition des *OEuvres de Marmontel*, Liége, 1779, on trouve, en tête d'*Aristomène*, une dédicace à Richelieu, qui n'est ni dans l'édition des *OEuvres*, 1818-1819, dix-huit volumes in-8°, ni dans l'édition originale de la tragédie.
3. La lettre 1977 répond à celle-ci.
4. Voyez page 1.

Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner [1] l'Autriche et la Hongrie.

Grand prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poésie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez, aux champs de Mars,
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Étendu votre renommée;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'homie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement Votre Majesté à Neisse ou à Glogau, faisant quelques bonnes épigrammes contre les Russes. Je vous supplie, sire, d'en faire aussi contre le mois de mai, qui mérite si peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai est l'emblème des réputations mal acquises. Si les pilules dont Votre Majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières [2] de M. de Valori; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue; j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu: c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le midi, comme Naples et la Sicile, ou

1. Voltaire appelle Frédéric le *saigneur* des nations, dans la lettre 1516.
2. Voyez tome XXXVI, page 574.

le royaume de Grenade et l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ces pays-là, où l'on a toujours chaud. Votre Majesté ne manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y serais un courtisan très-assidu. Je vous parlerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jetterais des fleurs sur les tombeaux de Keyserlingk et du successeur de La Croze[1], que Votre Majesté avait si heureusement arraché à l'Église pour l'attacher à votre personne, et je voudrais comme eux mourir, mais fort tard, à votre service : car, en vérité, sire, il est bien triste de vivre si longtemps loin de Frédéric le Grand.

1973. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 16 mai.

Voilà ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers, que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure, et la rime, se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond, vous ont rendu poëte sans qu'il vous en ait rien coûté; je rends justice à l'infériorité de mes talents; je nage dans cet océan poétique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi bien que je pense; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, et, dans cet embarras, je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes; mais il en reste encore tant à éviter qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire; si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne Cicéron[2]. Je ne m'élève point aux sciences, par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, et qu'avec toute l'algèbre du monde on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne sait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe-creux d'algébristes auront carrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes

1. Le successeur de Lacroze fut Ch.-E. Jordan; voyez tome XXXIV, page 213.
2. *Tusculanes*, v, 36.

trouvées; et, pour les agréables, j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poétique dont vous pourrez faire la dissection: cela vaut mieux que de critiquer Crébillon ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Néva, et point de lauriers. Ne vous imaginez point que j'aille là pour faire mon bonheur; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-Souci, menant la vie d'un particulier philosophe.

Si vous aimez à présent le bruit et l'éclat, je vous conseille de ne point venir ici; mais si une vie douce et unie ne vous déplait pas, venez, et remplissez vos promesses. Mandez-moi précisément le jour que vous partirez, et, si la marquise du Châtelet est une usurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour son poëte, son bel esprit, son..., etc.

Adieu; j'attends votre réponse.

FÉDÉRIC.

1974. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

Mai.

Je demande les plus humbles pardons à mes anges; mais avant qu'on ait remercié le roi[2], les ministres, les commis, serré la main aux valets de chambre, dit des douceurs au suisse, apaisé ses camarades, stipulé avec le sieur Dufour, pris en payement des billets, remis encore par bonté imbécile une petite partie de la somme, etc., etc., il se passe bien du temps, et on peut revenir souper le mardi à Paris. Cependant, pour vous faire amende honorable, je vais repolir encore un ouvrage que vous aimez[3], et qui, sans vous, n'aurait jamais mérité d'être aimé du public. Je travaille ici pour vous plaire, et c'est ma consolation en me privant du plaisir de vous faire ma cour.

1975. — DE MADAME LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST[4].

A Zerbst, ce 25 mai.

Monsieur, je suis trop sensible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commission hardie dont j'avais osé charger

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Le 27 mai, Voltaire avait été autorisé à vendre sa charge de gentilhomme ordinaire, tout en en conservant le titre.
3. *Nanine.*
4. Jeanne-Élisabeth de Holstein, née le 24 octobre 1712, et mariée, vers la fin

Mme la comtesse de Bentinck [1], et trop véritablement reconnaissante pour ne pas me porter avec autant d'empressement que de plaisir à vous faire mes remerciements au sujet de la belle inscription et du précieux don que vous avez eu la politesse d'y ajouter; mais vous n'avez peut-être pas senti, monsieur, ce que vous m'allez imposer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothèque pour soutenir la réputation de femme lettrée que votre présent me donne; il y attirera les savants et les personnes de goût, pour consulter ce rare exemplaire de vos œuvres avec la même ardeur qu'on examine un manuscrit de Virgile ou de Cicéron.

Comptez cependant, monsieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothèque d'un savant, n'en est pas moins entre les mains d'une personne qui a toujours su admirer les productions de votre plume, et qui saura conserver ce morceau inestimable comme un monument aussi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre siècle. Si l'estime, monsieur, qui vous est due à ce titre est un tribut que votre mérite exige, celle que je conserverai pour vous très-particulièrement est propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des sentiments avec lesquels je suis, monsieur, votre tout acquise amie et très-humble servante.

ÉLISABETH.

1976. — A M. LE MARQUIS ROUILLÉ DU COUDRAY.

Voilà ce qu'un citoyen fort zélé, et peut-être un peu bavard, avait griffonné il y a quelques jours. Si cela amuse M. du Coudray, s'il daigne en amuser monsieur le contrôleur général, le bavard sera très-honoré. M. du Coudray est très-humblement supplié de renvoyer le manuscrit à Paris [2] dans la rue Traversine [3], quand il s'en sera ennuyé.

de 1727, à Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst, dont elle eut, le 2 mai 1729, la princesse si fameuse depuis sous le nom de Catherine II. Veuve le 16 mars 1747, elle finit par se retirer en France, et elle mourut à Paris, le 30 mai 1760, plus de deux ans avant que sa fille régnât seule en Russie. (Cl.)

— La réponse de Voltaire à la lettre ci-dessus est restée inconnue.

1. Charlotte-Sophie, comtesse d'Altembourg, née en 1715; mariée, en 1733, à Guillaume Bentinck, comte du Saint-Empire. S'étant séparée de son mari, cette dame, aimable, spirituelle, mais singulière par son caractère, ne cessa guère de voyager. Voltaire, qui fut en correspondance avec elle, l'appelle *signora errante ed amabile,* dans sa lettre du 2 septembre 1758 à Algarotti.

2. C'est ce qu'il n'a point fait, puisque le voici. (*Note de M. de La Bédoyère.*) — Il s'agit dans ce billet à M. du Coudray, de la *Lettre sur le Vingtième,* qu'on a vue tome XXIII, page 305. Le billet et la *Lettre* ont été publiés, en 1829, par M. H. de La Bédoyère, et font partie du tome VI des *Mélanges* de la Société des Bibliophiles, qui a donné à Beuchot la permission de réimprimer ces deux pièces, sa propriété.

3. Appelée depuis Traversière-Saint-Honoré.

1977. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 10 juin.

Jamais on n'a fait d'aussi jolis vers pour des pilules [1]; ce n'est point parce que j'y suis loué; je connais en cela l'usage des rois et des poëtes; mais, en faisant abstraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmants.

Si des purgatifs produisent d'aussi bons vers, je pourrais bien prendre une prise de séné pour voir ce qu'elle opérera sur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme se trouve être une ode [2]; je vous l'envoie avec une épigramme contre les médecins [3]. J'ai lieu d'être un peu de mauvaise humeur contre leurs procédés; j'ai la goutte, et ils ont pensé me tuer, à force de sudorifiques.

Écoutez : j'ai la folie de vous voir; ce sera une trahison si vous ne voulez pas vous prêter à me faire passer cette fantaisie. Je veux étudier avec vous; j'ai du loisir cette année, Dieu sait si j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats [4] par lesquels vous apprendrez que ce climat n'est pas tout à fait sans aménité.

On fait aller son corps comme l'on veut. Lorsque l'âme dit : Marche, il obéit. Voilà un de vos propres apophthegmes dont je veux bien vous faire ressouvenir.

Mme du Châtelet accouche dans le mois de septembre; vous n'êtes pas une sage-femme : ainsi elle fera fort bien ses couches sans vous, et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaisirs que l'on fait aux gens sans se faire tirer l'oreille sont de meilleure grâce et plus agréables que lorsqu'on se fait tant solliciter.

Si je vous gronde, c'est que c'est l'usage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais je n'en serai pas la dupe, et je verrai bien si vous m'aimez sérieusement, ou si tout ce que vous me dites n'est qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

1978. — A M. DIDEROT [5].

Juin.

Je vous remercie, monsieur, du livre [6] ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente

1. Voyez la lettre 1972.
2. *Ode sur les troubles du Nord* (dans les *OEuvres de Frédéric*).
3. *Stances contre un médecin qui pensa tuer un pauvre goutteux à force de le faire suer.*
4. Voyez une note de la lettre 1983.
5. Denis Diderot, fils d'un coutelier de Langres, où il naquit en 1713. On ne sait précisément à quelle époque il se lia avec Voltaire, et ce ne fut peut-être guère avant 1749.
6. *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient,* 1749, in-12. Cet ouvrage fit mettre son auteur au donjon de Vincennes, le 24 juillet suivant.



un[1] qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites des jugements que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né qui en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre, qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a longtemps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchants qui se joignent aux imbéciles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson[2], qui nie un Dieu parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très-intelligent qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue; et, en apercevant par la pensée des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est[3]. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, monsieur, que vous me fissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi, avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être, etc.

1. Les *Éléments de la philosophie de Newton* (1748).

2. Aveugle âgé de quatorze ans, en 1728, lorsque Cheselden lui rendit la vue. Voyez tome XXII, page 469; et le second alinéa de la lettre de Voltaire à d'Alembert, du 20 décembre 1766.

3. La conviction constante et profonde de l'existence d'un Dieu est le motif pour lequel Voltaire fut appelé *cagot* par Diderot. (Cl.)

1979. — DE DIDEROT.

11 juin 1749.

Le moment où j'ai reçu votre lettre, monsieur et cher maître, a été un des moments les plus doux de ma vie : je vous suis infiniment obligé du présent que vous y avez joint. Vous ne pouviez envoyer votre ouvrage à quelqu'un qui fût plus admirateur que moi. On conserve précieusement les marques de la bienveillance des grands; pour moi, qui ne connais guère de distinction réelle entre les hommes que celles que les qualités personnelles y mettent, je place ce témoignage de votre estime autant au-dessus des marques de la faveur des grands que les grands sont au-dessous de vous. Que ce peuple pense à présent de ma *Lettre sur les Aveugles* tout ce qu'il voudra; elle ne vous a pas déplu; mes amis la trouvent bonne : cela me suffit.

Le sentiment de Saunderson n'est pas plus mon sentiment que le vôtre; mais ce pourrait bien être parce que je *vois*. Ces rapports qui nous frappent si vivement n'ont pas le même éclat pour un aveugle : il vit dans une obscurité perpétuelle, et cette obscurité doit ajouter beaucoup de force pour lui à ses raisons métaphysiques. C'est ordinairement pendant la nuit que s'élèvent les vapeurs qui obscurcissent en moi l'existence de Dieu; le lever du soleil les dissipe toujours; mais les ténèbres durent pour un aveugle, et le soleil ne se lève que pour ceux qui voient. Il ne faut pas que vous imaginiez que Saunderson dût apercevoir ce que vous eussiez aperçu à sa place : vous ne pouvez vous substituer à personne sans changer totalement l'état de la question.

Voici quelques raisonnements que je n'aurais pas manqué de prêter à Saunderson, sans la crainte que j'ai de ceux que vous m'avez si bien peints.

S'il n'y avait jamais eu d'êtres, lui aurais-je fait dire, il n'y en aurait jamais eu : car pour se donner l'existence il faut agir, et pour agir il faut être; s'il n'y avait jamais eu que des êtres matériels, il n'y aurait jamais eu d'êtres spirituels: car les êtres spirituels se seraient donné l'existence ou l'auraient reçue des êtres matériels, ils en seraient des modes ou du moins des effets, ce qui n'est point du tout votre compte. Mais s'il n'y avait jamais eu que des êtres spirituels, vous allez voir qu'il n'y aurait jamais eu d'êtres matériels. La bonne philosophie ne me permet de supposer dans les choses que ce que j'y aperçois distinctement; mais je n'aperçois distinctement d'autres facultés dans l'esprit que celles de vouloir et de penser, et je ne conçois non plus que la pensée et la volonté puissent agir sur les êtres matériels ou sur le néant, que le néant et les êtres matériels sur les êtres spirituels. Prétendre qu'il ne peut y avoir d'action du néant et des êtres matériels sur les êtres purement spirituels, parce qu'on n'a nulle perception de la possibilité de cette action, c'est convenir qu'il ne peut y avoir d'action des êtres purement spirituels sur les êtres corporels : car la possibilité de cette action ne se conçoit pas davantage. Il s'ensuit donc de cet aveu et de mon raisonnement, continuerait Saunderson, que l'être corporel n'est pas

moins indépendant de l'être spirituel, que l'être spirituel de l'être corporel; qu'ils composent ensemble l'univers, et que l'univers est *Dieu.* Quelle force n'ajouterait point à ce raisonnement l'opinion qui vous est commune avec Locke : que la pensée pourrait bien être une modification de la matière !

Mais, lui répliquerez-vous, et ces rapports infinis que je découvre dans les choses, et cet ordre merveilleux qui se montre de tous côtés; qu'en penserai-je ? — Que ce sont des êtres métaphysiques qui n'existent que dans votre esprit, vous répondrait-il. On remplit un vaste terrain de décombres jetés au hasard, mais entre lesquels le ver et la fourmi trouvent des habitations fort commodes; que diriez-vous de ces insectes si, prenant pour des êtres réels les rapports des lieux qu'ils habitent avec leur organisation, ils s'extasiaient sur la beauté de cette architecture souterraine, et sur l'intelligence supérieure du jardinier qui a disposé les choses pour eux ?

Ah ! monsieur, qu'il est facile à un aveugle de se perdre dans un labyrinthe de raisonnements semblables, et de mourir athée, ce qui toutefois n'arriva point à Saunderson ! Il se recommanda, en mourant, au dieu de Clarke, de Leibnitz et de Newton, comme les Israélites se recommandaient au dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, parce qu'il est à peu près dans une position semblable; je lui laisse ce qui reste aux sceptiques les plus déterminés, toujours quelque espérance qu'ils se trompent; mais que cela soit ou non, je ne suis point de leur avis. Je crois en Dieu, quoique je vive très-bien avec les athées. Je me suis aperçu que les charmes de l'ordre les captivaient malgré qu'ils en eussent; qu'ils étaient enthousiastes du beau et du bon, et qu'ils ne pouvaient, quand ils avaient du goût, ni supporter un mauvais livre, ni entendre patiemment un mauvais concert, ni souffrir dans leur cabinet un mauvais tableau, ni faire une mauvaise action : en voilà tout autant qu'il m'en faut ! Ils disent que tout est nécessité. Selon eux, un homme qui les offense ne les offense pas plus librement que ne les blesse la tuile qui se détache et qui leur tombe sur la tête; mais ils ne confondent point ces causes, et jamais ils ne s'indignent contre la tuile, autre conséquence qui me rassure. Il est donc très-important de ne pas prendre de la ciguë pour du persil, mais nullement de croire ou de ne pas croire en Dieu : « Le monde, disait Montaigne, est un esteuf qu'il a abandonné à peloter aux philosophes », et j'en dis presque autant de Dieu même. Adieu, mon cher maître.

1980. — A M. MARMONTEL.

Le 16 juin.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille [1] qu'on dit qui

1. L'*abbé* Fréron, qui porta ce titre, avec la soutane, jusqu'à la fin de 1745, commença à publier, en 1749, ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps;* et c'est de cette *feuille* qu'il s'agit ici. Voyez ce que Voltaire dit de Fréron dans le quatrième alinéa de la lettre 1987.

paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'*Aristomène* est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien ; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts ?) ; mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines[1], de très-odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'*Inès* de M. de Lamotte ; mais, dans aucune, il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il ? les satires passent, comme dit le grand Racine[2], et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent ; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami ! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents, et de très-grands talents, au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très-pénible, et souvent très-mal récompensé ? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre ; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment ; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité ; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant : c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui

1. Mort le 16 décembre 1745.
2. Seconde préface de *Britannicus*.

sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner longtemps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

1981. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

Cirey, le 23 juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter des appartements délicieux, ses livres, sa liberté, pour aller jouer à la *comète*. Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles [1].

Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine *Nanine*, quand on ne la jouera plus. Le sieur Minet, homme fort dangereux en fait de manuscrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre *Nanine* entre les mains de Mlle Gaussin, après la représentation; et Mlle Gaussin doit la serrer et vous la rendre après son enterrement. Cela fait, je vous supplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enveloppe de M. Alliot, conseiller aulique de Sa Majesté, etc.

Comment va la santé de Mme d'Argental? Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit à Auteuil. M. de Choiseul digère-t-il? M. de Pont-de-Veyle est-il toujours gras à lard? M. l'abbé de Chauvelin prend-il son lait tous les soirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois, où je vais aller avec Mme du Châtelet. J'ai tant fait parler ces messieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire et tout ce qu'ils disent ne vaut pas assurément le charme de votre société.

Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur serait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

1982. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Cirey, le 29 juin.

Votre muse à propos s'irrite
Contre ce vilain Bestucheff [2],

1. Voltaire veut probablement parler de sa tragédie de *Rome sauvée*: voyez une note sur la lettre 1957.

2. Alexis, comte de Bestucheff, né à Moscou en 1693; chancelier de l'impératrice Élisabeth, qu'il excitait sans cesse contre Frédéric.

Et ce gros buffle moscovite,
Qui voulait nous porter méchef,
Est traité selon son mérite.

Je crois qu'autrefois Apollon,
Avant que d'un trait redoutable
Il perçât le serpent Python,
Fit contre lui quelque chanson,
Ou quelque épigramme agréable.

De ce dieu beaucoup vous tenez;
Vous avez ses traits et sa lyre,
Vous battez et vous chansonnez [1]
Les ennemis de votre empire.

Sire, on ne peut guère dire des choses plus fortes contre les Moscovites, ni faire de meilleures plaisanteries sur les médecins[2] que ce que j'ai lu dans les derniers vers que Votre Majesté a bien voulu m'envoyer.

Bien est-il vrai qu'il y a toujours quelques petites fautes contre la langue qui échappent à la rapidité de votre style et à la beauté de votre imagination.

Quel est le feu céleste [3]
Ou quelle ardeur funeste
Embrasa ces glaçons?

M. le maréchal de Belle-Isle, qui est à présent l'un de nos Quarante[4], vous dira qu'après ce vers :

Quel est le feu céleste,

il faudrait un *qui*, ou bien il vous dira qu'on aurait pu mettre :

Quelle flamme funeste,
Infernale ou céleste,
Embrasa ces glaçons?

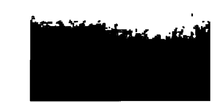
La strophe qui suit est admirable; mais des critiques sévères vous diront que la Discorde ne vomit guère de tisons. J'exami-

1. Le roi de Prusse avait *chansonné* Élisabeth même, et elle s'en souvint en 1756. Voyez tome XV, page 344.

2. Les *Stances contre un médecin*; voyez la note 3, page 22.

3. Ces vers étaient dans l'*Ode sur les troubles du Nord*. Le roi y a fait un changement. (B.)

4. Belle-Isle fut reçu à l'Académie française en 1749, à la place d'Amelot de Chaillou.



s auprès de vous ces grandes beautés et ces petites fautes, »ouvais partir, comme Votre Majesté me l'ordonne, et comme souhaite. Mais ni M. Bartenstein, ni M. Bestucheff, tout ants qu'ils sont, ni même Frédéric le Grand, qui les fait »ler, ne peuvent à présent m'empêcher de remplir un de- que je crois très-indispensable. Je ne suis ni faiseur d'en- ni médecin, ni sage-femme, mais je suis ami, et je ne »rai pas, même pour Votre Majesté, une femme qui peut ir au mois de septembre. Ses couches ont l'air fort dange- s; mais, si elle s'en tire bien, je vous promets, sire, de vous faire ma cour au mois d'octobre. Je tiens toujours mon ancienne maxime que quand vous commandez à une et que cette âme dit à son corps : Marche, le corps doit quelque chétif et quelque cacochyme qu'il soit. En un sire, sain ou malade, je m'arrange pour partir en octobre, ur arriver, tout fourré, auprès du Salomon du Nord, me nt que, dans ce temps-là, vous n'assiégerez point Péters- , que vous aimerez les vers, et que vous me donnerez vos s. Je remercie très-fort la Providence de ce qu'elle ne veut ue je quitte ce monde avant de m'être mis à vos pieds.

1983. — A M. DARGET.

Cirey, le 29 juin.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'Académie,
Chacun prend de vos almanachs.
Vous donnez des *certificats* [1]

Le roi de Prusse avait envoyé à Voltaire (voyez la lettre 1977) des certificats beauté du climat de Berlin, par Maupertuis, d'Argens, Algarotti, etc. Le at signé de Darget était ainsi conçu :

Je, qui suis né sur les bords de la Seine,
Mais qui depuis dix ans habite ces climats
Où l'on croit que l'hiver et ses affreux frimas
M'accablent en tout temps de froidure et de peine,
A tout chacun atteste et certifie
Que, depuis environ deux mois,
Il fait dans ce pays des chaleurs d'Italie,
Que l'on y mange fraises, pois,
Abricots et melons aussi bons qu'en Turquie;
Qu'on y jouit aussi de la tranquillité
Qui rend le travail agréable,
Et qu'on peut avec liberté
Travailler dans son lit, et ne point boire à table;
En foi de quoi j'ai signé le présent
A Sans-Souci, séjour charmant,

Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric, votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui[1],
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves personnages,
Qui passez pour ses favoris,
Et pour heureux autant que sages;
Vous, dis-je, et Frédéric le Grand,
Vous, vos talents, et son génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout aussi bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Émilie.
Cette Émilie incessamment
Doit accoucher d'un gros enfant,
Et d'un bien plus gros commentaire:
Je veux voir cette double affaire,
Je les entends très-faiblement;
Mais, messieurs, ne voit-on donc faire
Que les choses que l'on entend?

Dans le palais d'un monarque adorable,
Qui fait des vers en s'amusant,
Qui souffre la goutte en riant,
Et, pour ses ennemis seulement redoutable,
Avec ses amis, doux, affable,
Ne se montre le plus puissant
Qu'en se montrant le plus aimable.

C'est en réponse à ces vers que Voltaire écrivit la lettre du 29 juin.

1. Voltaire lui donnait aussi le nom de *Grand* en lui écrivant; voyez la lettre 1972, page 19.



Vous m'avouerez, mon cher monsieur, que, si vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur passagère. Mes plus beaux jours seront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, si je suis en vie : c'est un tour de force dans l'état où je suis ; mais que ne fait-on pas pour voir Frédéric le Grand et les hommes qu'il rassemble auprès de lui !

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

1984. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sans-Souci, 15 juillet[1].

Des lois de l'homicide Mars
Belle-Isle peut m'instruire en maître ;
Mais du bon goût et des beaux-arts
Il n'est que vous qui pouvez l'être,
Vous qui parlez comme les dieux
Leur sublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre style
A la prose de Cicéron
Des vers tels qu'en faisait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, et le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le maréchal de Belle-Isle vétillera sur la pureté du langage, Brühl donnera des leçons militaires et fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne, et je composerai un traité sur la vérité de la religion chrétienne.

Votre Académie devient plaisante dans ses choix. Ces juges de la langue française vont abandonner Vaugelas pour le bréviaire[2] : cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre Académie
Va faire un couvent de dévots ;
L'art de penser et le génie
En sont exclus par les cagots.

Qui veut le suffrage et l'estime
De ces quarante perroquets
N'a qu'à savoir son catéchisme,
Au demeurant point de français.

1. La réponse à cette lettre est du 18 août suivant.
2. L'abbé de Vauréal, évêque de Rennes, remplaça, à l'Académie française, Armand-Gaston de Rohan, cardinal et évêque de Strasbourg, mort le 19 juillet 1749.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous, et Belle-Isle.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais chrétiens; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'Apollon, comme dieu de la médecine, vous ordonne de présider aux couches de Mme du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence, et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes.

Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme [1] quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai; Darget, alors secrétaire de Valori, fut enlevé de nuit, par un partisan autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de Franquini fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de Raphael et le pinceau de Rubens, j'essayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes, mais avec les talents de Callot on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV; je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française [2], mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles; il m'a dit, à cette occasion, que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que *Nanine* avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit, et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici; sinon, craignez l'épigramme; le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend, au printemps, le moment de les voir pousser.

FÉDÉRIC.

1985. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 juillet 1749.

Mais, ô anges! quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma *Nanine*. En vérité, madame,

1. *Le Palladion:* voyez la lettre 1947.
2. Le maréchal de Saxe, qui ne savait pas l'orthographe, avait fait preuve de bon sens en refusant une place à l'Académie française.

je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à M. d'Argental, et point de réponse! Passe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son silence me jette.

Mme du Châtelet, qui vous fait ses compliments, compte accoucher ici d'un garçon, et moi, d'une tragédie[1]; mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier *Sémiramis*. Je vais écrire aux Slodtz, et leur recommander un beau mausolée. Adam[2] en fait ici un pour la reine de Pologne[3], qui est digne de Girardon. Pourquoi faut-il que Ninus soit enterré comme un gredin? Il faudra que de Cury[4] fasse de son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de *Catilina*.

Écrivez-moi donc, paresseux anges.

1986. — A M. D'ARNAUD[5].

Lunéville, le 21 juillet.

Je vous aime cent fois davantage, mon cher d'Arnaud, depuis que j'ai lu votre lettre et vos vers. Vous avez un cœur tel que je le cherchais, et vous le faites parler avec la plus tendre éloquence.

Du temps que j'aimais j'aurais pensé comme vous, si j'avais fait une telle perte; mais à présent je n'aime plus que mes amis. Pour vous, vous serez bientôt consolé par une nouvelle maîtresse, et, après avoir si bien exprimé vos regrets, vous chanterez vos nouveaux plaisirs.

VOLTAIRE.

1. *Rome sauvée*, que Voltaire commença le 3 auguste suivant. (CL.)
2. Nicolas-Sébastien Adam, né à Nancy en 1705, mort en 1778.
3. Catherine Opalinska, morte le 19 mars 1747.
4. Bay de Cury, intendant des menus-plaisirs, qui, ayant, dans un prologue, tourné en ridicule les gentilshommes de la chambre, fut obligé de quitter sa charge. Quelque temps après, et en 1759, il fit cette parodie de *Cinna* pour laquelle fut persécuté Marmontel, à qui on l'attribua. Cette parodie, dont les interlocuteurs sont le duc d'Aumont, d'Argental et Lekain, a été imprimée à la fin du tome second du *Journal de Collé*, mais n'est pas dans tous les exemplaires. (B.) — La parodie de *Cinna* dont Bay de Cury est l'auteur a été donnée par M. Maurice Tourneux dans son édition de la *Correspondance de Grimm*, tome IV, page 184; Paris, Garnier frères, 1878.
5. Ce fragment, imprimé dans le *Mercure* d'octobre 1749, y est précédé des *Vers de M. d'Arnaud sur la mort de Mme ****, qu'il dit avoir été sa maîtresse.

1987. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, le 24 juillet.

Enfin je respire ; j'ai des nouvelles de mes anges ; je tremblais pour la santé de Mme d'Argental ; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la terre! La lettre adressée à Cirey ne m'est jamais parvenue. La santé de Mme d'Argental était languissante, et je craignais aussi que M. d'Argental ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur *Nanine*, pour quelques mauvais vers d'*Adélaïde*. Je faisais mon examen de conscience; j'étais au désespoir. J'ai écrit à Mlle Gaussin, j'avais écrit à ma nièce; je les avais priées d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laissez jamais dans ces tourments-là, tant que la santé de Mme d'Argental ne sera pas raffermie.

Je reçois donc *Nanine*, et je la mets dans le fond d'une armoire, pour y travailler à loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le sujet le comporte. La Chaussée avait bien fait cinq actes de sa *Paméla*, dans laquelle il n'y avait pas une scène. Je n'interromprai point notre tragédie[1]. Ce n'est pas une pièce tout à fait nouvelle ; ce n'est pas non plus *Adélaïde;* c'est quelque chose qui tient des deux ; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondements. Vous aurez dans un mois cette esquisse, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles, en me faisant entrevoir qu'on pourrait jouer *Mahomet?* Je serais bien content, surtout si Roselli jouait Séide.

Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à ce maraud de Desfontaines? Pourquoi souffrir Raffiat[2] après Cartouche? Est-ce que Bicêtre est plein?

Adieu, divins anges ; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Mme du Châtelet vous fait mille compliments. Je souhaite sa santé et son ventre à Mme d'Argental. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race ; mais que Mme d'Argental se porte bien : il vaut mieux avoir de la santé que des enfants.

1. *Amélie, ou le Duc de Foix;* voyez tome III, page 197.

2. Raffiat, Nivet et Poulailler, étaient des voleurs célèbres, après la mort de Cartouche.

1988. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville, ce 28 juillet[1].

Sire, Votre Majesté m'a ramené à la poésie. Il n'y a pas moyen d'abandonner un art que vous cultivez. Permettez que j'envoie à Votre Majesté une *Épître*[2] un peu longue que j'ai faite, avant mon départ de Paris, pour une de mes nièces, qui est aussi possédée du démon de la poésie. Vous y verrez, sire, *la vie de Paris* peinte assez au naturel. Celle qu'on mène à Potsdam, auprès de Votre Majesté, est un peu différente, et j'attends vos ordres pour jouir encore de l'honneur que vous daignez me faire. Sain ou malade, il n'importe ; je vous ai promis que je partirais dès que Mme du Châtelet serait relevée de couche ; ce sera probablement pour le milieu de septembre, ou, au plus tard, pour la fin. Ainsi je ferai bientôt, pour voir mon Auguste, un voyage un peu plus long que Virgile n'en faisait pour voir le sien. J'apporterai à vos pieds tout ce que j'ai fait, et vous daignerez me faire part de vos ouvrages. Après cela, je mourrai content, et je pourrai bien me faire enterrer dans votre église catholique. Un Anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami du chevalier Sidney*[3]. Je ferai mettre sur le mien : *Ci-gît l'admirateur de Frédéric le Grand.*

Il n'y a pas longtemps qu'un prince, en lisant une nouvelle édition qu'on vient de faire de votre *Anti-Machiavel*, fut fâché de ce que vous y dites de Charles XII. « Il a beau faire, dit-il en colère, il ne l'effacera pas. » On lui répondit : « Charles XII a été le premier des grenadiers, et le roi de Prusse est le premier des rois. »

Croyez, sire, que mon enthousiasme pour vous a toujours été le même, et que si vous étiez roi des Indes je ferais le voyage de Lahore et de Delhi. Croyez que rien n'égale le profond respect et l'éternel attachement de V.

1989. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A PARIS.

A Lunéville, le 29 juillet.

Anges, voici le cas de déployer vos ailes. M. de La Reynière doit vous envoyer une tragédie[4] ; ce n'est pas lui pourtant qui en

1. La lettre 1994 est la réponse à celle-ci.
2. Voyez, tome X, l'épître à Mme Denis sur *la Vie de Paris et la Vie de Versailles.*
3. Voyez tome XXXIV, page 503.
4. *Amélie, ou le Duc de Foix.*

est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser Mme d'Argental dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà assemblés, messieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais *Nanine*, mais *Sémiramis*, que deviendront-elles? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poëte Roi, outré, comme de raison, de ce qu'à la Comédie on avait préféré cette *Nanine* à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal, pour mortifier ce scorpion qu'on ne peut écraser, de reprendre *Nanine* avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des personnes qui, dans le fond du cœur, n'en seront pas mécontentes. Mais *Sémiramis! Sémiramis!* c'est là l'objet de mon ambition. Ninus sera-t-il toujours si mesquinement enterré? J'écris à M. de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de Cury, intendant des menus-*tombeaux*, un petit mémoire pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abîmes. Notre ami Legrand[1] avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras comme un moine?

On ne m'a pas dit que *les Amazones*[2] aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour Mme du Boccage, qui prenait la chose fort à cœur; et j'en suis fâché pour ma nièce[3], qui veut vite réparer l'honneur du sexe; mais, si elle se presse, cet honneur-là restera comme il est. Elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre Diderot[4]? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philosophe.

P. S. Je vous avais parlé de mettre *Nanine* en cinq actes; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées[5] que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de *Nanine*, quand ce ne serait que pour faire faire la grimace à Roi, et enlaidir encore le vilain.

1. Legrand fils; voyez tome XXXIV, page 40.
2. Tragédie de Mme du Boccage, jouée le 24 juillet 1749.
3. Mme Denis désirait faire jouer sa *Coquette punie*.
4. Voyez une note de la lettre 1978.
5. Voltaire songeait, comme on l'a dit, à composer *Rome sauvée*.

1990. — A M. L'ABBÉ RAYNAL[1].

Lunéville, le 30 juillet.

Vous m'avez fait, monsieur, le plus sensible plaisir. Vos lettres sont, après votre conversation, l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous; j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé votre ouvrage[2], que la plupart des livres dont vous me parlez. Je ne ferai venir que celui[3] de M. de Buffon ; il pourra m'apprendre des vérités. Les *Lettres* de Rousseau, qui sont en chemin, ne me diront que des mensonges, et encore ce seront des mensonges mal écrits. Il y a loin, assurément, entre ce forgeur de rimes recherchées et un homme d'esprit, et encore plus loin entre lui et un honnête homme. Si c'est Racine le fils, ou Racine, fi! comme disait l'abbé Gédoin, qui a fait imprimer ces *Lettres*[4], il a fait là une vilaine action ; mais je ne veux pas l'en soupçonner. Il doit être dégoûté de faire imprimer des lettres; et, d'ailleurs, je lui crois trop de probité pour penser qu'il se soit avili à rendre publiques de plates et d'insipides calomnies. Il y a un autre homme que j'en soupçonne. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne incessamment un recueil de lettres de l'abbé Desfontaines, de Chausson et de Deschauffours[5]. Au reste, je puis vous assurer que, si je voulais publier des lettres originales que j'ai entre les mains, je ferais voir que Rousseau a vécu en méchant homme, et est mort en hypocrite. Mais à quoi lui ont servi ses méchancetés? à lui faire traîner une vie vagabonde et malheureuse, à le chasser de chez tous ses maîtres, à lui laisser pour toute ressource un juif condamné à Paris à être roué. Les honnêtes gens doivent être affligés que ce coquin-là ait fait de beaux vers.

L'homme[6] dont vous parlez, qui fait de mauvaises épigrammes

1. Guillaume-Thomas-François Raynal, né le 11 mars 1713, mort le 6 mars 1796.

2. Sans doute les *Anecdotes littéraires*, dont la première édition parut en 1750.

3. Le commencement de *l'Histoire naturelle*, dont la première édition parut de 1749 à 1788.

4. L. Racine, qu'on disait éditeur des *Lettres de Rousseau*, 1749 ou 1750, cinq volumes petit in-12, repousse ce titre dans une lettre imprimée au *Mercure* d'août 1749.

5. Pédéraste comme Chausson. Voyez la note du vers 134 de *la Guerre civile de Genève*, chant Ier (tome IX).

6. Voltaire entend probablement parler de Roi, qui, après avoir insulté séparément presque tous les membres de l'Académie française, en attaqua le corps entier, dans une allégorie intitulée *le Coche*.

contre un corps dont il était exclu, est bien aussi méchant que Rousseau; mais il n'a pas, comme lui, de quoi racheter un peu ses vices.

Je connais de réputation Aaron Hill[1]; c'est un digne Anglais: il nous pille, et il dit du mal de ceux qu'il vole.

M[me] du Châtelet a écrit au gouverneur[2] de Vincennes pour le prier d'adoucir, autant qu'il le pourra, la prison de Socrate-Diderot. Il est honteux que Diderot soit en prison, et que Roi ait une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur.

Adieu, monsieur; vous m'avez mis en goût, ne m'abandonnez pas, je vous en prie; écrivez quelquefois à votre zélé partisan, à votre ami, et ne faites pas plus de cérémonies que moi.

1991. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 12 août.

O anges! j'oserai écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans; mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme.

Ah! vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie[3] dans le goût ordinaire! je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi et me dit : Venge Cicéron et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de Catilina, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, *Catilina* a été fait[4], et tel à peu près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse, point de Cicéron maquereau; mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et

1. Poëte dramatique, auteur d'une *Mérope* imitée de Voltaire, et d'une traduction de *Zaïre* sous le titre de *Zara*. Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre du 16 mars 1736, à Thieriot.

2. François-Bernardin, marquis du Châtelet-Clémont, parent d'Émilie, et beau-frère du maréchal de Richelieu; mort en septembre 1754.

3. *Amélie, ou le Duc de Foix.*

4. *Rome sauvée, ou Catilina;* voyez tome V, page 199.

j'en frémis encore. Fulvie vous déchirera le cœur, vous adorerez Cicéron. Que vous aimerez César! que vous direz: Voilà Caton! Et Lucullus, Crassus, qu'en dirons-nous?

O mes chers anges! *Mérope* est à peine une tragédie en comparaison; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre, mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

J'ai fait à peu près ce que vous avez voulu pour *Nanine;* c'est l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Mme du Châtelet vous fait mille compliments. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la comète[1] qu'elle et moi.

P. S. Je suis peu de votre avis, messieurs, sur bien des points qui concernent *Adélaïde;* mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid : on le mangera quand on aura faim.

1992. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Lunéville, ce 14 août.

Nous l'attendons avec impatience, ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien flatter; ce livre[2] qu'il faudra réimprimer tous les ans, celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles, qui soulage la mémoire, qui éclaire l'esprit, où tout est peint d'un trait, et d'un trait profond, plein de recherches singulières, de vérités utiles, de réflexions qui en font faire, ce livre enfin que j'aime à la folie.

Je vous demande pardon d'avoir oublié mon saint Paul, mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous; et je soupçonne qu'on l'a mal transcrit en cet endroit. C'est ce qu'assurément je ne vérifierai pas. Mais, en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin dom Calmet, j'achèverai, s'il vous plaît, mon *Catilina*, que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans[3]. On dira

1. Voyez une note sur la lettre 1912.
2. Le *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, édition de 1749, in-4°, ornée de vignettes historiques. Les éditions antérieures sont de 1744, 1746 et 1747. (Cl.)
3. Allusion au temps employé par Crébillon à la composition de son *Catilina*, joué à la fin de 1748.

que Crébillon a trop tardé, et que je me suis trop pressé; on dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ouvrages ne sont, chez les Français, que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes en huit jours, cela est très-ridicule, je le sais bien; mais si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de Cicéron, et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet, et dévorée par son génie, peut faire, en quelques jours, ce que, dans d'autres circonstances, elle ne ferait pas en une année; enfin, *si scirent donum Dei*[1], on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne: et il ne suffit pas qu'elle soit bonne, il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité, et qu'elle plaise. Vous aimez *Brutus*, ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible, et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental. Cela n'est pas encore limé; mais je me flatte que vous y reconnaîtrez Rome, comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage. Vous direz: Voilà le père de la patrie! voici César, et voilà Caton! voilà des hommes, et voici des Romains! Je me meurs d'envie de vous plaire. Lisez ce commencement, je vous en prie, tout informe qu'il est; et voyez si j'ai vengé Cicéron[2]. Vous me ferez, mon cher confrère, un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé Le Blanc[3] combien je m'intéresse à lui, et combien je désirais qu'il fût des nôtres. On me fait, je crois, des tracasseries avec ses protecteurs, tandis que je ne suis occupé que des intrigues de Céthégus et de Lentulus.

Voyez les méchantes gens! et ceux qui ont fait imprimer les *Lettres* de Rousseau n'ont-ils pas encore fait là une belle action? On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long[4] que je ne m'en souviens pas; mais qu'importe? pourvu que vous aimiez une tragédie où le génie de Rome s'explique sans décla-

1. Jean, IV, 10.

2. Voyez la lettre 1957.

3. Voltaire croyait que la protection de la duchesse du Maine vaudrait à l'abbé Le Blanc (voyez tome XXXIV, page 31) une place à l'Académie française (voyez ci-après, page 43); mais Le Blanc ne l'a jamais eue.

4. C'est probablement l'ouvrage intitulé *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française*, qui est au tome XXIII, page 327.

mation, où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques, où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des Sophocle et des Euripide. En voilà trop pour Rome; je reviens à la France, à votre livre que vous avez la bonté de nous donner. Mme du Châtelet vous en fait les plus tendres remerciements. Vous pouvez l'envoyer à mon adresse à Lunéville, chez M. de La Reynière, qui est le grand-maître de mes postes, et le grand contresigneur de tous mes paquets; si mieux n'aimez vous servir de M. d'Argenson. Tout comme il vous plaira, mais envoyez-nous nos amours.

Oh! la paix n'est pas comme vous, monsieur : elle n'a pas l'approbation générale, et, si vous poussiez votre charmant *Abrégé* de la chronologie jusque-là, vous pourriez dire que Louis XV voulut faire le bonheur du monde, à quelque prix que ce fût, et qu'on ne fut pas content. Pour vous, monsieur, qui me paraissez un des plus heureux hommes de ce monde (en cas que vous digériez), je vous jure que vous méritez bien votre bonheur. Le mien serait de vous plaire. Mon petit *Panégyrique*[1] est d'un bon citoyen, et c'est déjà une grande avance pour être dans vos bonnes grâces; je n'ai rien dit qui n'ait été dans mon cœur. Vous m'appelez le poëte de M. de Richelieu, j'ai bien envie d'être le vôtre; mais je voudrais faire pour vous une épître aussi bonne que celle[2] que Marmontel a faite pour moi, et cela est difficile.

Permettez-moi, en qualité de votre commis historiographe, de vous dire combien je suis affligé qu'un de nos héros, le prince Édouard, ait essuyé à Paris l'aventure de Charles XII à Bender[3]. Il est vrai qu'il n'a pas armé ses cuisiniers, mais il n'en avait point. Je suis un peu humilié que mes héros aillent aux petites-maisons. Pour M. de Richelieu, il n'ira qu'à celle des Porcherons; celui-là est très-sage, car il est guédé de gloire et de plaisir, et je crois qu'à soixante ans il y aura encore des femmes à qui il fera donner des coup de pied dans le cul.

Souffrez que je vous prie de me protéger toujours auprès de Mme du Deffant. Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle, et que j'ai dans la tête de lui faire ma cour très-assidument, quand je serai à Paris. Je trouve, comme dit Montaigne[4], que ses imaginations élancent les miennes; et, quand mon feu s'éteindra, j'irai le rallumer au sien.

1. Le *Panégyrique de Louis XV*, tome XXIII, page 263.
2. Voyez tome XXIII, page 261.
3. Voyez tome XV, pages 147 et 305-306.
4. III, VIII.

Bonsoir, monsieur ; je vous aime comme les autres font, mais je vous aime encore à cause de mon siècle. Les siècles produisent en abondance des tyrans tels que les Caligula, les Néron, etc., mais bien rarement des citoyens tels que vous. Conservez-moi vos bontés, qui font le bien de ma vie.

Je vous recommande mon enfant ; *Catilina*, le traître, est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir.

1993. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE[1].

Lunéville, ce 14 août.

Madame, Votre Altesse sérénissime est obéie, non pas aussi bien, mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. La petite-fille du grand Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du *Catilina* de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle âme voulait venger l'honneur de la France ; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en indignes mains. Je ne réponds, madame, que de mon zèle ; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste, et de Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le désir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé ; je suis épouvanté de cet effort ; il n'est pas croyable, mais il a été fait pour Mme la duchesse du Maine.

Mme du Châtelet, à qui j'apportais un acte tous les deux jours, était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre personnes qui ont le goût très-cultivé, et même très-difficile ; qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible ; qui me croiraient perdu si la galanterie de Racine venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie qu'il n'a connue que dans *Athalie* ; qui me croiraient perdu encore si je tombais dans les déclamations de Corneille ; qui veulent une action continuelle, toujours vive, toujours intéressante, toujours terrible, un tableau fidèle et agissant de Rome entière ; Cicéron dans sa grandeur, César dans l'aurore de la sienne, et déjà au-dessus des autres hommes, les *Catilinaires* en action, le sénat fidèlement [illegible] et pour [illegible] [illegible] Cati-

1. [illegible] XXXIII, 1[illegible]

lina éperdument épris de sa femme, avec qui il est marié en secret, femme vertueuse et qui aime véritablement son mari; Catilina forcé de tuer le père de sa femme, dans l'instant que ce Romain va révéler la conspiration. Voilà en gros, madame, ce que l'on désirait et ce que l'on a trouvé pour le fonds. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la sublimité du sujet, surtout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Mme du Châtelet me flatte que Votre Altesse trouvera *Catilina* le moins mauvais de mes ouvrages; je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si indignement déshonorées; et il faut, de plus, qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin, que mon obéissance et mon zèle me tiennent lieu de quelque chose. Protégez donc, madame, ce que vous avez créé.

On m'apprend que votre protection nous donne l'abbé Le Blanc pour confrère à l'Académie. Il vous est plus aisé, madame, de donner une place au mérite que de donner le talent nécessaire pour faire *Catilina*.

Il faut à présent revoir avec un flegme sévère ce que j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme; il s'agit d'être correct et élégant: voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point de n'être point aux pieds de Votre Altesse dans Anet: c'est là que j'aurais dû travailler; mais votre royaume est partout.

J'ai combattu pour vous sur la frontière contre les *barbares*[1]; c'est votre étendard que je porte.

Je suis avec un profond respect, etc.

1994. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sans-Souci, 15 août.

Si mes vers ont contribué à l'*Épître*[2] que je viens de recevoir, je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette *Épître* s'écria dans une espèce d'enthousiasme: « Voltaire et le maréchal de Saxe ont le même sort; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine santé. »

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux: vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

1. Les partisans de Crébillon, et ce poëte lui-même.
2. L'*Épître à Mme Denis.*

Il faut être Français et posséder vos talents pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, et surtout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un Virgile qui veut bien me servir de Quintilien. Lucine est bien oiseuse, à mon gré; je voudrais que M[me] du Châtelet se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirey à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens, les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église; et, à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux[1]. Je sais bien que Pégase vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité. Je vous la souhaite le plus tard possible, en vous assurant que vous ne serez pas reçu avec moins d'empressement que vous n'êtes attendu avec impatience.

FÉDÉRIC.

1995. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 16 août.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de *Catilina*. Mais pourquoi intituler l'ouvrage *Catilina?* C'est Cicéron qui est le héros; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce *Cicéron et Catilina.*

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands hommes; Cicéron l'était.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au président Hénault. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a longtemps que je vous traite de conjurés; mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que *Sémiramis.* Courage, coadjuteur[2]! Aux armes, monsieur de Choiseul[3]! Animez-vous, monsieur de Pont-de-Veyle! Soyez tous de vrais Romains; battez les *barbares.*

1. Faute de chevaux, Voltaire fut obligé de rester quinze jours à Clèves, en juillet 1750, quand il alla à Berlin.

2. L'abbé de Chauvelin.

3. Le comte de Choiseul, créé duc de Praslin en novembre 1762.

1996. — DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Commercy.

Mme de Boufflers[1], mon cher Voltaire, en partant précipitamment pour aller voir monsieur son père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je sacrifie l'empressement que j'ai eu de le parcourir à la nécessité que vous avez de le ravoir, espérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaissez comme je suis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà seul. Les agréments de Commercy ne remplacent pas le plaisir d'être avec ses amis; aussi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que Mme du Châtelet, que j'embrasse tendrement, employât le temps de l'absence à faire ses couches, et la retrouver sur pied. Je vous embrasse, mon cher Voltaire, de tout mon cœur.

STANISLAS, roi.

1997. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville, le 18 août.

J'ai reçu vos vers très-plaisants[2]
Sur notre triste Académie.
Nos Quarante sont fort savants;
Des mots ils sentent l'énergie,
Et de prose et de poésie
Ils donnent des prix tous les ans;
Ils font surtout des compliments;
Mais aucun n'a votre génie.

Votre Majesté pense bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me souffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-souvent le voyage de Berlin, tandis que vous pensiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt, chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois, mais j'ai commencé sur ce pied-là avec Votre Majesté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience

1. Marie-Françoise-Catherine de Beauvau, née en 1711, mariée en 1735 à Louis-François de Boufflers-Remiencourt, qui fut tué le 2 février 1751; morte en 1787. Elle était mère du chevalier de Boufflers, mort en 1816.

2. Voyez la lettre 1984. La réponse à la lettre ci-dessus est du 4 septembre suivant.

de voir votre *Lutrin*[1], ou votre *Batrachomyomachie* homérique sur M. de Valori.

Mais un ministre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et sa bedaine, et sa prestance,
Le courage du Prussien,
La fuite de l'Autrichien,
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique,
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre Majesté, en me parlant des maréchaux de Belle-Isle et de Saxe, dit qu'il faut que chacun fasse son métier; vraiment, sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, qui pis est, le mien, qu'assurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier, que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de *Catilina;* en voici le premier acte; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que Crébillon avait mis vingt-huit ans à achever; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que Votre Majesté m'avait écrit sur le *Catilina* de mon confrère; elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue[2]; elle trouvait qu'on avait fait jouer à Catilina le rôle d'un bandit extravagant, et à Cicéron celui d'un imbécile. Je me suis souvenu de vos critiques très-justes; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous désiriez; c'est vous qui m'avez fait travailler; jugez ce premier acte: c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à Votre Majesté; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai

1. *Le Palladion*, voyez la lettre 1947.
2. Voyez tome XXXVI, page 573.

réhabilité Cicéron, et si j'ai attrapé la ressemblance de César.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus.
César, je le prévois, aura la préférence :
Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de *Nanine*. J'ai cru qu'une petite fille que son maître épouse ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si Votre Majesté l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain, et je tâche de mériter les suffrages de Frédéric le Grand,

De qui je suis avec ardeur
Le très-prosterné serviteur,
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur. V.

1998. — A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC[1].

Lunéville, le 20 août.

La lettre dont vous m'avez honoré, madame, m'a été rendue fort tard à Lunéville. Mes sentiments vous avaient prévenue dans tout ce que vous me dites de l'abbé Trublet, et votre estime pour lui ne fait qu'augmenter celle qu'il m'a inspirée dès longtemps. Mes voyages et ma mauvaise santé ne me permettent guère de me mêler des affaires de l'Académie ; mais je m'intéresse trop à sa gloire pour ne pas souhaiter d'avoir l'abbé Trublet pour confrère. Ce désir, que vous augmenteriez en moi, madame, s'il n'était pas déjà très-vif, me procure au moins aujourd'hui le plaisir de vous dire combien j'honore votre ami. Je lui envie le bonheur qu'il a de vous voir, et je lui demanderais le bonheur d'être admis dans votre cour avec plus d'empressement qu'il ne souhaite d'être de celle des Quarante[2].

Je suis avec respect, etc.

VOLTAIRE.

1. Voyez la lettre 1819.

2. Trublet, compatriote de Maupertuis, avait essayé d'entrer à l'Académie dès 1736; mais il ne parvint à s'y glisser qu'en 1761. (Cl.)

1999. — A MADAME DU BOCCAGE [1].

A Lunéville, le 21 août.

Mme du Châtelet, madame, a reçu votre présent [2]. Vous êtes deux *amazones* qui, dans des genres différents, êtes au-dessus des hommes. Orithye fait mille remerciements à Antiope. Pour moi, qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés comme si j'étais un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame, et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin; et, si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode; mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de *Catilina*, et même de l'avoir faite prodigieusement vite, ce qui m'obligera à la corriger longtemps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître, M. de Crébillon; mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre Cicéron tel qu'il était en effet. Figurez-vous le *François II* [3] de M. le président Hénault : voilà à peu près mon *Catilina*. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre

1. Marie-Anne Le Page, épouse de Fiquet du Boccage, née à Rouen le 22 octobre 1710; elle est morte le 8 août 1802.
2. La tragédie des *Amazones*.
3. Titre d'un drame du président Hénault.

pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très-sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes compliments à M. du Boccage[1]. J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnaissance respectueuse, etc.

2000. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 21 août.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme[2], mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse, c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de Catilina, la véhémence, la vertu agissante de Cicéron, la jalousie du sénat, le développement du caractère de César; point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par Catilina qu'on dit dans l'histoire et dans la pièce que ce monstre était aimable.

Je ne sais pas si vous frémirez au quatrième acte, mais moi, j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas:

In nova fert animus. . . . . . .
(Ovid., *Met.*, lib. I, v. 1.)

Je sais que c'est un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait six mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le bassin s'est rempli tout d'un coup.

Ah! que Mme d'Argental a dit un beau mot! qu'il faut ne songer qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce sont les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire

1. P.-J. Fiquet du Boccage, né en 1700, mort en 1767. Il cultivait aussi les lettres.

2. Saint Paul, *Épître aux Éphésiens*, chap. XXII; et *aux Colossiens*, III, 9.

imprimer l'ouvrage que de le faire estropier ; mais, avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir Romains. Sarrasin Romain ! quel conte ! et César, où est-il ? Du secret ; vraiment oui ; c'est bien cela sur quoi il faut compter ! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'âme d'un bout à l'autre, et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à Mme de Pompadour : car il ne faut pas braver les Grâces, et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aiment Cicéron, et qui seront de mon parti ! Ah ! si Sarrasin jouait ce rôle[1] comme Cicéron déclamait ses *Catilinaires*, je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos Français musqués ne connaissent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuse* ne connaissent point. Il est temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation quand je vois une partie carrée dans *Électre*[2].

Que diable est donc devenue la lettre du coadjuteur ? S'il l'a adressée à Cirey, tout est perdu. Coadjuteur[3], voyez si j'ai peint les chambres assemblées.

Bonsoir, vous tous que j'aime, que je respecte, à qui je veux plaire. Bonsoir, mon public. Mme du Châtelet est plus grosse que jamais.

2001. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 23 août.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17 ; ne contristez pas votre créature, et ne me demandez pas un secret qui m'aurait fait une affaire très-sérieuse avec une personne très-aimable et très-puissante. Il était impossible de faire secrètement *Catilina* dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas instruire Mme de Pompadour. C'est un devoir indispensable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui est ici.

Je sais bien tout ce que j'aurai à essuyer ; je sais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes, enrôlez-moi des soldats, créez des officiers. Le président Hénault est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très-instam-

1. Ce rôle fut joué par Voltaire à Berlin, en septembre 1750, sur un théâtre particulier.
2. Voltaire ébauchait déjà les premiers actes d'Oreste.
3. L'abbé de Chauvelin.

ment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé ; il est indigné de la monstrueuse farce dans laquelle Cicéron a été représenté comme le plus imbécile des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte ; dégagez ma parole, mon respectable ami.

Comptez que la scène de César et de Catilina fera plaisir à tout le monde, et surtout au président Hénault. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau fidèle. J'avais oublié de vous dire que le sujet de cette tragédie est encore moins *Catilina* que *Rome sauvée*. C'est là, je crois, son vrai nom, si on n'aime mieux l'appeler *Cicéron et Catilina*.

Ces misérables comédiens allaient jouer tranquillement *l'Amant précepteur* [1], où il y avait cinquante vers contre moi, que ce bon Crébillon avait autorisés gracieusement du sceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de Mlle Gaussin, malgré ses infâmes confrères, qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille ; j'espère ne point trouver de Marc-Antoine, mais j'ai trouvé en vous un Atticus.

Mme du Châtelet joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de monsieur le coadjuteur.

2002. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 28 août.

J'attends la décision de mes oracles ; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de Mme de Pompadour pleine de bonté ; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes qui ne cherchent qu'à me nuire ont pu lui donner.

Soyez très-convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable si je ne m'étais pas hâté d'informer Mme de Pompadour de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son âme à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée,

1. C'est-à-dire *le Faux Savant, ou l'Amour précepteur*, comédie de Duvaure, jouée en cinq actes dès 1728, et en trois seulement le 13 août 1749.

capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de Mme de Pompadour, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire Mme la duchesse du Maine que j'ai fait ce *Catilina* qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée longtemps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection ; elle n'est pas à négliger. Mme la duchesse du Maine, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président Hénault. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret, font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve *Rome sauvée* fort au-dessus de *Sémiramis*. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que je dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des *Saisons* de M. de Saint-Lambert. Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux ; il les fait aussi bien, et, à mon gré, beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera, car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. Saint-Lambert, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre *Rome sauvée* et *Sémiramis*. Savez-vous que c'est un homme qui trouve *Électre* détestable ? Il pense comme Boileau, s'il écrit comme lui. Électre amoureuse ! et une Iphianasse, et un plat tyran, et une Clytemnestre qui n'est bonne qu'à tuer ! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase ! et, pour tout mérite, un Palamède, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce ! Ma foi, Saint-Lambert a raison : cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger Cicéron, mordieu, je vengerai Sophocle.

Mme du Châtelet n'accouche encore que de problèmes.

Bonsoir, bonsoir, anges charmants ! Comment se porte Mme d'Argental ? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire *Catilina*. Ma nièce est du métier[1] ; elle mérite vos bontés.

1. Elle avait fait *la Coquette punie*, comédie, et entrepris une tragédie, *Alceste*.

2003. — A M. ALLIOT[1],

CONSEILLER AULIQUE.

Lunéville, le 29 août, à neuf heures du matin.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de me faire savoir si je puis compter sur les choses que vous m'avez promises, et s'il n'y a point quelque obstacle.

Le mauvais état de ma santé ne me permet ni de rester longtemps à la cour du roi, auprès de qui je voudrais passer ma vie, ni d'avoir l'honneur de manger aux tables auxquelles il faut se rendre à un temps précis, qui est souvent pour moi le temps des plus violentes douleurs. Il fait froid d'ailleurs, les matins et les soirs, pour les malades.

Il serait un peu extraordinaire que, malgré votre amitié, on refusât ici les choses nécessaires à un homme qui a tout quitté pour venir faire sa cour à Sa Majesté.

Je vous prie de me faire savoir s'il faut en parler au roi.

VOLTAIRE.

2004. — A M. ALLIOT,

CONSEILLER AULIQUE.

Le 29 août, à neuf heures un quart du matin.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien donner des ordres en vertu desquels je sois traité sur le pied d'un étranger; et ne me mettez pas dans la nécessité de vous importuner tous les jours.

Je suis venu ici pour faire ma cour au roi. Ni mon travail ni ma santé ne me permettent d'aller piquer des tables. Le roi daigne entrer dans mon état; je compte passer ici quelques mois.

Sa Majesté sait que le roi de Prusse m'a fait l'honneur de m'écrire quatre lettres pour m'inviter à aller chez lui. Je puis vous assurer qu'à Berlin je ne suis pas obligé à importuner pour avoir du pain, du vin, et de la chandelle. Permettez-moi de vous dire qu'il est de la dignité du roi et de l'honneur de votre admi-

1. Alliot était commissaire général de la maison du roi Stanislas. Son économie allait un peu loin, car Voltaire dit, dans ses *Mémoires*, que Mme de Boufflers « tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes ».

nistration de ne pas refuser ces petites attentions à un officier de la cour du roi de France, qui a l'honneur de venir rendre ses respects au roi de Pologne.

2005. — A STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Le 29 août, à neuf heures trois quarts du matin.

Sire, il faut s'adresser à Dieu, quand on est en paradis. Votre Majesté m'a permis de venir lui faire ma cour jusqu'à la fin de l'automne, temps auquel je ne puis me dispenser de prendre congé de Votre Majesté. Elle sait que je suis très-malade, et que des travaux continuels me retiennent dans mon appartement autant que mes souffrances. Je suis forcé de supplier Votre Majesté qu'elle ordonne qu'on daigne avoir pour moi les bontés nécessaires et convenables à la dignité de sa maison, dont elle honore les étrangers qui viennent à sa cour. Les rois sont, depuis Alexandre, en possession de nourrir les gens de lettres, et quand Virgile était chez Auguste, *Alliotus*, conseiller aulique d'Auguste, faisait donner à Virgile du pain, du vin, et de la chandelle. Je suis malade aujourd'hui, et je n'ai ni pain ni vin pour dîner [1].

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, sire, de Votre Majesté le très-humble, etc.

2006. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le ... [2].

Sire, voici une des tracasseries que j'eus l'honneur de vous prédire il y a dix ans [3], lorsqu'après avoir envoyé votre *Anti-Machiavel* en Hollande, par les ordres de Votre Majesté, je fis ce que je pus pour supprimer cet ouvrage.

J'avais tort, à la vérité, de vouloir étouffer un si bel enfant,

1. Voltaire avait souvent de ces querelles avec M. Alliot; et quand le roi était pris pour juge, il décidait en faveur de Voltaire. La femme de M. Alliot était très-sotte et très-superstitieuse. Un jour qu'elle se trouvait avec Voltaire, dans un moment d'orage affreux, elle lui fit sentir que sa présence pourrait bien attirer le tonnerre sur la maison. Voltaire, qui, dit-on, n'était pas lui-même très-rassuré, dit à haute voix et en montrant le ciel : « Madame, j'ai pensé et écrit plus de bien de celui que vous craignez tant, que vous n'en pourrez dire de toute votre vie. » (K.)

2. Il est bien probable que cette lettre fut adressée à Frédéric II avec celle du 31 août, qui suit.

3. Voyez les lettres de juin et de juillet 1740.

qui s'est conservé malgré moi, et qui est un des plus beaux monuments de votre génie et de votre gloire.

Mais vous vous exprimez dans cet ouvrage avec une liberté qui n'est guère permise qu'à un homme qui a cent mille hommes à ses ordres. Je courus, comme vous le savez, sire, chez l'imprimeur, et j'osai raturer sur le manuscrit des endroits dont David pourrait se plaindre s'il revenait au monde, et ceux qui pourraient être désagréables à des princes contemporains, et surtout à des têtes couronnées que vous avez toujours aimées.

Votre Majesté peut se souvenir que le fripon Van Duren, qui se dit aujourd'hui votre libraire, n'eut pas plus d'égard à mes ratures que le grand-pensionnaire à mes représentations. Ce coquin avait fait transcrire le manuscrit, et je ne pus obtenir des chefs de la république qu'on l'obligeât à rendre pour de l'argent ce qu'on lui avait donné *gratis*.

Le livre parut donc, malgré tous mes efforts réitérés, et il parut avec quelques passages[1] contre la personne d'un roi que vous avez imité par vos victoires, et contre un autre monarque que vous chérissez, et qui eût été votre allié naturel contre les Russes, si les Polonais avaient été assez heureux et assez fermes pour soutenir celui qu'ils ont si légitimement élu. Ses vertus et son alliance avec la maison de France sont des nœuds qui vous unissent avec lui. Ce monarque est très-affligé de la manière dont vous vous êtes expliqué sur Charles XII et sur lui-même. Il est très-aisé de réparer ce qui peut être échappé à votre plume sur ces deux princes qui vous sont chers. Je vous supplie, sire, de faire une édition qui sera la seule authentique, et dans laquelle je ne doute pas que Votre Majesté ne rende plus de justice à deux rois ses amis.

Votre Majesté doit approuver aujourd'hui plus que jamais le dessein qu'avait Charles XII de chasser les Russes de la Livonie et de l'Ingrie, et de mettre une barrière entre eux et l'Europe. Si le roi de Pologne était sur le trône où il doit être, les Polonais pourraient alors se souvenir de ce qu'ils ont été, et contribuer à renvoyer les ours moscovites dans leurs forêts; ce sont là vos sentiments et vos désirs.

Quelques lignes, conformes à vos idées, et qui rendraient justice aux deux monarques, feraient un effet désiré de tous ceux qui admirent votre livre; et votre plume serait comme la lance d'Achille, qui guérit la blessure qu'elle avait faite.

1. Chapitres III et VIII de l'*Anti-Machiavel*.

2007. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville en Lorraine, ce 31 août.

Sire, j'ai le bonheur de recevoir votre lettre[1] datée de votre Tusculum de Sans-Souci, du Linterne de Scipion. Je suis bien consolé que mon *agonie* vous amuse. Ceci est le chant du cygne; je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina*, telle que Votre Majesté en a vu les prémices dans le premier acte. J'ai depuis commencé la tragédie d'*Électre*[2], que je voudrais bien venir au plus vite achever à Sans-Souci. Je roule aussi de petits projets dans ma tête, pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense que si Votre Majesté voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complaît dans son indigence. Votre Majesté saura qu'à la dernière séance de notre Académie, où je me trouvai pour l'élection du maréchal de Belle-Isle, je proposai cette petite question : « Peut-on dire *un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère*, comme on dit *un événement soudain?* — Non, répondit-on ; car *soudain* n'appartient qu'aux choses inanimées. — Eh, messieurs! l'éloquence ne consiste-t-elle pas à transporter les mots d'une espèce dans une autre? N'est-ce pas à elle d'animer tout? Messieurs, il n'y a rien d'inanimé pour les hommes éloquents. » J'eus beau faire, sire, Fontenelle, le cardinal de Rohan, mon ami l'ancien évêque de Mirepoix, jusqu'à l'abbé d'Olivet, tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain*.

Croit-on, sire, que si M. Bestucheff, ou Bartenstein, disait de Votre Majesté :

Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
De notre politique il rompt tous les ressorts;

croit-on, dis-je, que Bartenstein, ou Bestucheff, s'exprimât d'une manière peu correcte? Si on laisse faire l'Académie, elle appauvrira notre langue, et je propose à Votre Majesté de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Mme du Châtelet n'est point encore accouchée; elle a plus de

1. La lettre du 15 août.
2. *Oreste*. — Cette pièce, commencée après *Rome sauvée*, fut représentée, plus de deux ans avant elle, au Théâtre-Français.

peine à mettre au monde un enfant qu'un livre. Tous nos accouchements, sire, à nous autres poëtes, sont plus difficiles à mesure que nous voulons faire de bonne besogne. Les vers didactiques surtout se font beaucoup plus difficilement que les autres. Belle matière à dissertation quand je serai à vos pieds!

Mais voici un autre cas : il s'agit ici de prose.

Votre Majesté se souvient d'un certain *Anti-Machiavel*, dont on a fait une vingtaine d'éditions. Une de ces éditions est tombée entre les mains du roi à la cour de qui on accouche. Il y a deux endroits[1] où l'on rend une justice un peu sévère au roi de Suède, et où le monarque dont j'ai l'honneur de vous parler est traité un peu légèrement. Il y est infiniment sensible, et d'autant plus qu'il sent bien que le coup part d'une main trop respectable et faite pour peser les hommes. Vous vous en tirerez, sire, comme vous voudrez, parce que les héros ont toujours beau jeu ; mais moi, qui ne suis qu'un pauvre diable, j'essuie tout l'orage ; et l'orage a été assez fort.

Autre affaire. Il a plu à mon cher *Isaac-Onitz*[2], fort aimable chambellan de Votre Majesté, et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très-mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée[3], et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde. Mais, sire, si le maître de la chapelle du pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à Sa Sainteté. Votre Majesté m'a daigné donner des pilules qui m'ont fait beaucoup de bien : c'est un grand point ; mais si elle daigne m'envoyer une demi-aune de ruban noir[4], cela me servirait mieux qu'un scapulaire. Le roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par vos faveurs, et je vous jure que j'irai bien me mettre aux pieds de Votre Majesté sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer Votre Majesté que le souverain de Lunéville a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec Mme du Châtelet, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au

1. Chap. III et VIII de l'*Anti-Machiavel*.
2. Le marquis d'Argens ; voyez une note de la lettre 661.
3. Voyez plus bas les troisième et quatrième alinéas de la lettre 2033.
4. Voyez les lettres à Frédéric des 15 octobre et 10 novembre.

beau-père de son maître. Voilà mes raisons, sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché avant qu'aucun de ceux que vous avez comblés de vos bienfaits eût été connu de Votre Majesté, et je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville et sur la route de Berlin que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge[1] que je possède auprès du roi mon maître, étant un ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse, est non-seulement très-compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin c'est l'*Ordre du mérite*, et je veux tenir mon *mérite* de vos bontés. Au reste, je me dispose à partir le mois d'octobre ; et, que j'aie du *mérite* ou non, je suis à vos pieds.

2008. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 1er septembre.

Il y a bien longtemps qu'on me fait attendre le décret céleste ; je ne sais encore ce que je dois penser de *Rome sauvée*. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Mme du Châtelet n'est point encore accouchée, mais Fulvie l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie *Nanine* telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'*Électre*[2], et d'*Électre* sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de *Mérope ;* mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de Cury m'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très-haut et très-puissant prince Ninus, roi d'Assyrie. Détachez, je vous en prie, M. de Bachaumont[3] aux sieurs Slodtz ; Slodtz signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du *Catilina ;* mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et, j'ose dire, embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, *Catilina* est ce que j'ai

1. Celle de gentilhomme ordinaire de la chambre, accordée à Voltaire en 1745.
2. Oreste, représenté pour la première fois le 12 janvier 1750.
3. Louis Petit de Bachaumont, nommé dans une lettre du 28 février 1734 à d'Argental.

fait de moins indigne de vos soins. J'ai *Sémiramis* à cœur. Quand jouera-t-on cette *Sémiramis?* quand viendra *Catilina?* Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois écrire à Mme de Pompadour[1]. Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame[2], qui fit travailler Racine et Corneille à *Bérénice*.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise ; et cela parce que le rapporteur (je ne sais quel est ce bonhomme?) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

2009. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 4 septembre.

Je reçois votre *Catilina,* dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique, et des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française sur la partie de l'élocution ; si cependant mon confrère en Apollon et mon concitoyen, le comte Bar[3], m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire :

Tyran par la parole, il faut finir ton règne[4];

si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque. Je crois qu'on peut dire : *Son éloquence l'a rendu le tyran de sa patrie, il faut finir son règne.* Mais, selon la construction du vers, nous autres Allemands, qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue, nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.*

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque scrupule sur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit *Brutus, la Mort de César,* etc., etc.

Votre lettre[5] est charmante; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de

1. Cette lettre est perdue ou n'a pas été écrite.
2. Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV.
3. Georges-Louis baron de Bar, homme de lettres, né en Westphalie vers 1701, mort à Barnau, dans l'évêché d'Osnabrück, le 6 août 1767. On a de lui des *Épîtres diverses sur des objets différents;* Londres, 1740, 2 volumes in-8°.
4. Voyez plus bas, lettre 2032.
5. Celle du 18 août précédent.

pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différents siècles lui avaient fait naître.

Puisque Mme du Châtelet fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par distraction. Dites-lui donc qu'elle se dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous, et le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme Cicéron [1], et comme je le dis dans une de mes épîtres [2]. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances; celle de la langue française, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriste assez sévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme *ordinaire* et du génie *extraordinaire*.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que oui, car vous n'êtes point un faussaire; et, si l'on vous accusait d'être indiscret, je dirais que cela peut être; de vous laisser voler, j'y acquiescerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens : *Fédéric, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, électeur de Brandebourg, possesseur de Voltaire,* etc.

2010. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 4 septembre.

Grâces vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de Mme d'Argental que du sort de *Rome*. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à *Catilina* ni à *Électre* que je n'aie l'esprit en repos.

Mme du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son *Newton* [3], s'est senti un petit besoin ; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers [4], s'est remise au lit ; et tout cela dort comme un liron à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon *Catilina*. Il faudra au

1. *Tusculanes*, v, 36.
2. *Épître à Hermotime sur l'avantage des lettres.*
3. Voyez la note, tome XXIII, page 515.
4. Elle en fit plusieurs paquets qu'elle remit à Longchamp, en le chargeant, si elle mourait, de les remettre à leurs adresses respectives. Une cassette, entre autres, adressée au marquis du Châtelet, *renfermait quantité de poésies et de choses précieuses* de Voltaire. Longchamp, qui en parle dans ses *Mémoires* (art. xxiv), dit qu'on les brûla; et il n'en put sauver qu'une faible portion. (Cl.)

moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si Mme d'Argental se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'*Électre*, avant d'achever de *sauver Rome*. Je vous demande en grâce de faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table? ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, et de peindre César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très-content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la désire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de La Reynière, l'ouvrage du docteur Smith[1]. C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'Opéra? Est-il bien vrai que la façade de Perrault, tant bernée par Boileau[2], sera découverte? qu'on fait une belle place devers la Comédie? Dites-moi, je vous prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil-de-bœuf. Comment le fastueux Louis XIV avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire; la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

2011. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Mon cher abbé *greluchon* saura que Mme du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose!* Ce quelque chose était une petite fille qui est

1. Robert Smith, né en 1689, mort en 1768, est auteur de *Compleat System of Opticks*, 1728, traduit en français par le Père Pezenas sous le titre de *Cours complet d'Optique*, 1747, deux volumes in-4°.

2. *Art poétique*, IV, 13; 1re des *Réflexions sur Longin*, et *Lettre à M. d'Arnauld*.

venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un in-quarto qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul; j'ai accouché en huit jours de *Catilina*. C'est une plaisanterie de la nature, qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que Crébillon avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de Mme du Châtelet, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si Mme du Châtelet m'imitera, si elle sera grosse encore; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de *Catilina*, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur-le-champ *Électre*. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules, dans la maison de Crébillon.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cicéron ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous? Mille respects, je vous en prie, à Mme de Voisenon[1].

2012. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, le 4 septembre.

Mme du Châtelet vous mande, monsieur, que cette nuit, étant à son secrétaire, et griffonnant quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se coucher; et, si elle ne dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi, qui ai accouché d'une tragédie de *Catilina*, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi il m'a fallu faire un Cicéron, un César; et il est plus difficile de faire parler ces gens-là que de faire des enfants, surtout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au théâtre français. Conservez-moi vos bontés; aimez Cicéron de tout votre cœur; il était bon citoyen comme vous, et n'était point m........ de sa fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects.

1. Probablement la comtesse de Voisenon, belle-sœur de l'abbé. (B.)

2013. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

10 septembre.

Ah! mon cher ami, je n'ai plus que vous sur la terre. Quel coup épouvantable! Je vous avais mandé le plus heureux et le plus singulier accouchement; une mort affreuse l'a suivi! Et pour comble de douleur, il faut encore rester un jour dans cet abominable Lunéville qui a causé sa mort. Je vais à Cirey avec M. du Châtelet; de là, je reviens pleurer entre vos bras, le reste de ma malheureuse vie. Conservez-nous Mme d'Argental. Écrivez-moi par Vassy à Cirey. Ayez pitié de moi, mon cher et respectable ami. Écrivez-moi à Cirey : voilà la seule consolation dont je sois capable.

2014. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 10 septembre.

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans, qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux; il y avait un grand article pour vous dans ma lettre; Mme du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président Hénault. Cette malheureuse petite fille dont elle était accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas! madame, nous avions tourné cet événement en plaisanterie; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey, avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris, sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une âme respectable.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2015. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON [1].

A Lunéville, ce 11 septembre.

Hélas! monsieur, en vous mandant l'heureux et singulier accouchement de Mme du Châtelet, j'étais bien loin de soupçonner le moindre danger. Dans l'événement affreux qui me laisse sans consolation sur la terre, et qui devrait avoir fini ma vie misérable, je voudrais pouvoir au moins pleurer avec vous une femme qui vous aimait véritablement, qui sentait tout votre mérite, qui lui avait toujours rendu justice, et qui pensait comme vous. Ayez pitié du plus ancien de vos camarades, et du plus malheureux des hommes.

Je vais à Cirey avec M. du Châtelet : tout ce qui porte son nom m'est cher. Il est affreux d'aller voir la maison que nous avions tant embellie, et où je comptais mourir dans ses bras; mais il le faut.

2016. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar [2], ce 14 septembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! quelle joie malheureuse, quelle suite funeste! quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux s'il pouvait l'être! Conservez-vous, vivez ; et, si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. du Châtelet, je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raisons. Ah! cher abbé, quelle perte!

2017. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 21 septembre.

Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Au château de Loisei, d'où est datée la lettre 1934.



est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me faisant fondre en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château ; une ancienne amie[1] de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible ; vous en sentez toute l'amertume, et vos âmes charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison ? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ; mais que je retrouve donc Mme d'Argental en bonne santé ! Je me flatte que M. de Pont-de-Veyle et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

2018. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 23 septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie[2] de ce grand homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées, par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de Mme d'Argental. Vous faites ma consolation, mes chers anges ; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit

1. Probablement Mme de Champbonin, citée indirectement encore au commencement de la lettre qui suit.

2. Au Champbonin, tout près de Vassy.



bouge qui serait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur-le-champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction ; je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey ; je ne pourrais pas supporter Lunéville, où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez ; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse ; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée ; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours : c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver Mme d'Argental en bonne santé, et je me croirai capable de quelque plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

2019. — A M. WALTHER.

Septembre 1749.

Je vous envoie les pièces curieuses que j'ai recouvrées, et qui feront valoir votre édition. Il faut les mettre dans le huitième tome ou à la fin du troisième. Je vous conseille de les placer à la fin du troisième, parce que la tragédie de *Sémiramis*, avec le discours qui la précède, suffira pour compléter le tome huitième. Vous aurez incessamment cette tragédie de *Sémiramis*, qu'on joue depuis un mois à Paris avec un très-grand succès. Votre intérêt doit être d'en tirer des exemplaires à part avant de faire paraître l'édition totale ; vous en vendrez considérablement. Il y aura un petit avertissement dans lequel on annoncera les huit tomes, et on désavouera les autres éditions antérieures. Comptez que vous me remercierez du bien que je vous fais, et de la manière dont je conduis vos intérêts.

2020. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Châlons, le 3 octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées. Me voici à Châlons ; j'irai passer deux ou

trois jours à Reims, chez M. de Pouilly[1]. C'est une âme comme la vôtre, et un esprit bien philosophique; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que Mme du Châtelet avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effrayent. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies ? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah ! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite.

Mme Denis m'a mandé que vous aviez lu sa pièce[2], et que vous en étiez plus content qu'autrefois; mais ce n'est pas là mon compte. Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de Mme du Boccage ! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme ne doit point sortir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims, chez M. de Pouilly. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment se portent Mme d'Argental, monsieur votre frère, M. de Choiseul, et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce *Catilina* dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'août. Depuis le 15 août jusqu'au 1er septembre, j'avais travaillé à *Électre*, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de *Catilina*, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec *Électre*, que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris *Catilina* avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon âme, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin *Catilina* dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours ! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez

1. Lévesque de Pouilly; voyez tome XXXV, page 194.
2. Voyez la note de la lettre 2002.

bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

2021. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 5 au soir, en arrivant.

S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain[1], et d'arriver à très-petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de Mme d'Argental m'inquiète! cela est bien long! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous, il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce; mais je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société; mais que Mme d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux!

2022. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Reims, le 8 octobre.

J'ai cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims *Catilina*, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire; et voici ce que mon écrivain m'a

1. C'est-à-dire le 8 octobre.

envoyé[1] après avoir lu la pièce. Ce n'est pas que je prétende captiver votre suffrage par le sien; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. de Pouilly pense comme le copiste; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de Pouilly, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore Cicéron, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce Pouilly : il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine[2] qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million ; il a mis ce million en bienfaits, il vient de mourir. Mon Pouilly, qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine, qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer Cicéron, car il l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges, car, quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole, et injuste ville. Je me flatte de retrouver Mme d'Argental dans une meilleure santé. C'est là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plus tôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

1. Ce sont les vers suivants, que nous imprimons sur le manuscrit original de M. Tinois :

A M. DE VOLTAIRE.

Sur sa tragédie de CATILINA.

Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître ;
Tout Paris dira : Le voilà ;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère ;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron, et Voltaire.

Par son très-humble et très-obéissant serviteur,

TINOIS, de Reims. (K.)

— Tinois devint, peu après, secrétaire de Voltaire, qui le chassa à la fin de 1750; voyez la lettre 2168.

2. Jean Godinot, né en 1671 à Reims, où il mourut le 15 avril 1749.

2023. — A MADAME DU BOCCAGE.

A Paris, ce 12 octobre.

J'arrive à Paris, madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que M[me] du Châtelet. Elle faisait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne, qui venait de traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre *Milton* avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisan plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme me les ont attribués[1]. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre nommé Roi en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, madame, qu'une tache dans votre vie: c'est d'avoir été louée par ce misérable, que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentiments où l'on se borne quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes compliments à M. du Boccage.

1. Ce quatrain, qui commence par ce vers (voyez tome X, *Poésies mêlées*):

L'univers a perdu la sublime Émilie,

est formellement attribué à Voltaire par Longchamp; voyez ses *Mémoires*, etc., II, 251.

2024. — A M. D'ARNAUD.

Ce 14 octobre.

Mon cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très-grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole, voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très-touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes compliments à M. Morand [1].

Adieu, mon cher d'Arnaud; je vous embrasse.

2025. — A M. LE CHEVALIER DE JAUCOURT [2].

15 octobre 1749.

J'arrivai ces jours passés à Paris, mon cher monsieur. J'y trouvai les marques de votre souvenir, et de la bonté de votre cœur; vous devez assurément être au nombre de ceux qui regrettent une personne unique, une femme qui avait traduit Newton et Virgile, et dont le caractère était au-dessus de son génie. Jamais elle n'abandonna un ami, jamais je ne l'ai entendue médire. J'ai vécu vingt ans avec elle dans la même maison. Je n'ai jamais entendu sortir un mensonge de sa bouche. J'espère que vous verrez bientôt son Newton [3]. Elle a fait ce que l'Académie des sciences aurait dû faire. Quiconque pense honorera sa mémoire, et je passerai ma vie à la pleurer. Adieu, je vous embrasse tendrement. V.

2026. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 15 octobre.

Sire, je viens de faire un effort, dans l'état affreux où je suis, pour écrire à M. d'Argens; j'en ferai bien un autre pour me mettre aux pieds de Votre Majesté.

1. Voyez tome XXXIV, page 282.
2. Communiquée par M. Rouard, bibliothécaire de la ville d'Aix. (B.)
3. Voyez la note, tome XXIII, page 515.

J'ai perdu un ami de vingt-cinq[1] années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme, et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie, et vous n'avez peut-être pas jugé d'elle comme vous auriez fait si elle avait eu l'honneur d'être connue de Votre Majesté. Mais une femme qui a été capable de traduire Newton et Virgile, et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme, aura sans doute part à vos regrets.

L'état où je suis depuis un mois ne me laisse guère d'espérance de vous revoir jamais; mais je vous dirai hardiment que si vous connaissiez mieux mon cœur, vous pourriez avoir aussi la bonté de regretter un homme qui certainement dans Votre Majesté n'avait aimé que votre personne.

Vous êtes roi, et, par conséquent, vous êtes accoutumé à vous défier des hommes. Vous avez pensé, par ma dernière lettre[2], ou que je cherchais une défaite pour ne pas venir à votre cour, ou que je cherchais un prétexte pour vous demander une légère faveur. Encore une fois, vous ne me connaissez pas. Je vous ai dit la vérité, et la vérité la plus connue à Lunéville. Le roi de Pologne Stanislas est sensiblement affligé, et je vous conjure, sire, de sa part et en son nom, de permettre une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, où l'on adoucira ce que vous avez dit de Charles XII et de lui : il vous en sera très-obligé. C'est le meilleur prince qui soit au monde; c'est le plus passionné de vos admirateurs, et j'ose croire que Votre Majesté aura cette condescendance pour sa sensibilité, qui est extrême.

Il est encore très-vrai que je n'aurais jamais pu le quitter pour venir vous faire ma cour, dans le temps que vous l'affligiez et qu'il se plaignait de vous. J'imaginai le moyen que je proposai à Votre Majesté; je crus et je crois encore ce moyen très-décent et très-convenable. J'ajoute encore que j'aurais dû attendre que Votre Majesté daignât me prévenir elle-même sur la chose dont je prenais la liberté de lui parler. Cette faveur était d'autant plus à sa place que j'ose vous répéter encore ce que je mande à M. d'Argens : oui, sire, M. d'Argens a constaté, a relevé le bruit qui a couru que vous me retiriez vos bonnes grâces : oui, il l'a imprimé. Je vous ai allégué cette raison, qu'il aurait dû appuyer lui-même. Il devait vous dire : « Sire, rien n'est plus vrai, ce

1. Lisez quinze, et voyez les lettres 343 et 346.
2. Celle du 31 août, dans laquelle Voltaire demandait à Frédéric une demi-aune de ruban noir.

bruit a couru ; j'en ai parlé ; voilà l'endroit de mon livre où je l'ai dit ; et il sera digne de la bonté de Votre Majesté de faire cesser ce bruit, en appelant à votre cour un homme qui m'aime et qui vous adore, et en l'honorant d'une marque de votre protection. »

Mais, au lieu de lire attentivement l'endroit de ma lettre[1] à Votre Majesté, où je le citais ; au lieu de prendre cette occasion de m'appeler auprès de vous, il me fait un quiproquo où l'on n'entend rien. Il me parle de libelles, de querelles d'auteur ; il dit que je me suis plaint à Votre Majesté qu'il *ait dit* de moi des choses *injurieuses;* en un mot, il se trompe, et il me gronde, et il a tort : car il sait bien que je vous ai dit dans ma lettre que je l'aime de tout mon cœur.

Mais vous, sire, avez-vous raison avec moi? Vous êtes un très-grand roi ; vous avez donné la paix dans Dresde ; votre nom sera grand dans tous les siècles ; mais toute votre gloire et toute votre puissance ne vous mettent pas en droit d'affliger un cœur qui est tout à vous. Quand je me porterais aussi bien que je me porte mal, quand je serais à dix lieues de vos États, je ne ferais pas un pas pour aller à la cour d'un grand homme qui ne m'aimerait point, et qui ne m'enverrait chercher que comme un souverain. Mais si vous me connaissiez, et si vous aviez pour moi une vraie bonté, j'irais me mettre à vos pieds à Pékin. Je suis sensible, sire, et je ne suis que cela. J'ai peut-être deux jours à vivre, je les passerai à vous admirer, mais à déplorer l'injustice que vous faites à une âme qui était si dévouée à la vôtre, et qui vous aime toujours comme M. de Fénelon aimait Dieu, pour lui-même. Il ne faut pas que Dieu rebute celui qui lui offre un encens si rare.

Croyez encore, s'il vous plaît, que je n'ai pas besoin de petites vanités, et que je ne cherchais que vous seul.

2027. — A MADAME LA COMTESSE DE STAAL[2].

Mademoiselle[3], si je n'étais l'homme du monde le plus infirme, je passerais pour le plus ingrat. J'ai toujours compté

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

2. Mlle Delaunay, née en 1693, et mariée, vers le commencement de 1735, au comte ou baron de Staal, après avoir été longtemps attachée, comme femme de chambre, à la duchesse du Maine. Elle mourut près de Paris, à Gennevilliers, le 15 juin 1750. (Cl.)

3. « Je vous demande mille pardons. J'étais plein du nom de Mlle Delaunay, que vous avez rendu si respectable, et j'oubliais Mme de Staal. » (*Note de Voltaire.*)

pouvoir venir me jeter aux pieds de Mme la duchesse du Maine, la remercier de ses bontés, et vous dire, mademoiselle, combien je suis pénétré des vôtres. Mais des souffrances continuelles m'arrachent à mes plaisirs et à mes devoirs. Je n'ai d'autres consolations que mes livres et un peu de travail, dans les moments de relâche que me donnent mes maux. Jugez, mademoiselle, si un homme condamné à ne vous point voir est malheureux! Je suis sûr que Mme la duchesse du Maine daignera plaindre un de ses sujets qui est exilé de son royaume. Où devrais-je passer ma vie, que dans la patrie du bon goût et du véritable esprit, aux pieds de la protectrice des arts? J'ose vous conjurer, mademoiselle, de vouloir bien me protéger auprès d'elle : son estime est le but de tous mes travaux ; elle diminuera mes souffrances. Son Altesse sérénissime a vu bien des gens de lettres qui valaient infiniment mieux que moi ; mais jamais aucun d'eux n'a senti plus vivement son mérite, et n'a plus admiré la supériorité de ses lumières. Vous êtes faite, mademoiselle, pour lui faire oublier tout le monde; mais je vous prie de daigner la faire souvenir de moi. Je viendrai assurément, au premier rayon de santé, vous assurer que je voudrais passer mes jours auprès de vous.

Je suis avec bien du respect, mademoiselle, etc.

2028. — A M. D'AIGUEBERRE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, le 26 octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice ; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très-inutile à notre cendre. Elle a laissé des monuments qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamants, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront ; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aigue-

berre, et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès ; mais, à présent qu'ils sont finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris ; Dieu le veuille ! Si vous faites cas d'une vie douce, avec d'anciens amis et des philosophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison[1] que je partageais avec Mme du Châtelet. Les lieux qu'elle a habités nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, Mme Denis, qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-dessus tout cela, a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le second appartement, où vous seriez fort à votre aise ; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangements. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël ; et même, si vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement ; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y, et faites-moi réponse ; je vous embrasse tendrement.

2029. — AU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE[2].

Paris, 31 octobre 1749.

Je vous supplie instamment, monsieur, de vouloir bien ajouter aux services que vous rendez au public les bontés qu'un particulier vous demande.

On m'a volé les manuscrits de la tragédie de *Sémiramis*, de la petite comédie de *Nanine*, et, ce qui est plus cruel, l'*Histoire de la dernière guerre*, que j'avais commencée et presque finie, par ordre du roi. La tragédie de *Sémiramis*, la petite comédie de *Nanine*, sont déjà imprimées, et le sont de la manière la plus absurde. On les vend publiquement à Fontainebleau. Je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de donner vos ordres à la chambre syndicale et à ceux que vous jugerez à propos, pour supprimer, autant qu'il se pourra, le cours de cette infidélité.

1. Rue Traversière, près de celle de Richelieu. (Cl.)
2. Éditeur, Léouzon Leduc.

Voulez-vous bien aussi permettre que je fasse afficher le papier ci-joint[1] ?

Vos bontés, dans cette occasion, préviendront la ruine du libraire qui m'imprime avec privilége, et les chagrins cruels que cette insigne friponnerie m'attire.

Vous rendrez à la fois un bon service aux lettres et à moi.

2030. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Fontainebleau, le 2 novembre.

Ma protectrice, il n'y a pas d'apparence que les nouveaux chagrins qui m'arrivent me permettent d'être aux ordres de Votre Altesse sérénissime mardi prochain. On m'a volé à Lunéville la tragédie de *Sémiramis*, la petite comédie de *Nanine*, plusieurs autres manuscrits, et, ce qui est cent fois plus cruel, l'*Histoire de la dernière guerre*[2], que j'avais écrite avec vérité, quoique par ordre du roi. Tout cela est imprimé en province, plein de fautes absurdes, d'omissions, d'additions, de tout ce qui peut déshonorer les lettres et un pauvre auteur. Je suis forcé d'être à Fontainebleau, pour tâcher d'arrêter le cours de ces misères. Je me flatte que Votre Altesse sérénissime, non-seulement me pardonne, mais daignera entrer dans ma peine, avec sa bonté ordinaire. Son *Catilina* ne s'en trouvera pas plus mal. La petite-fille du grand Condé trouvait la place assez tenable ; mais elle y verra, à mon retour, de nouvelles fortifications, et, puisqu'elle a été bâtie par ses ordres, j'espère qu'elle résistera aux assauts des *barbares*. O madame, que les petits *barbares* sont en grand nombre ! que ce malheureux siècle a besoin de vous ! Mais c'est moi qui en ai le plus grand besoin ; il faut que je combatte sous vos étendards. Me voilà comme les anciens héros qui devaient purger la terre de monstres, avec le secours des déesses.

Ma protectrice, voici des Grecs[3] en attendant des Romains.

1. Voici l'affiche jointe à la lettre :

CENT ÉCUS A GAGNER.

On a volé plusieurs manuscrits contenant la tragédie de Sémiramis, *la comédie intitulée* Nanine, *etc.; l'*Histoire de la dernière guerre depuis 1741 jusqu'en 1747. *On les a imprimées remplies de fautes et d'interpolations; on les vend publiquement à Fontainebleau. Le premier qui donnera des indices sûrs de l'imprimeur et de l'éditeur recevra la somme de 300 francs de M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, historiographe de France, rue Traversière.*

2. Voyez la note de la lettre 1755.

3. La tragédie d'*Oreste*, dédiée à la duchesse du Maine.

J'ai bien peur d'avoir mal peint les uns et les autres; mais je suis bien sûr d'avoir raison si je dis que, dans la patrie d'Alcibiade et de César, il est bien difficile qu'il y ait eu des dames qui valussent Mme la duchesse du Maine. Des héros, on en trouve partout; des âmes comme la vôtre, cela est un peu plus rare. Jugez quel est mon sort, si cette belle âme est toujours la protectrice de

VOLTAIRE.

2031. — DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE[1].

Ce 4 novembre 1749.

Je suis très-fâché, monsieur, de l'infidélité qui vous a été faite par rapport à vos manuscrits. J'ai donné, comme vous le savez, des ordres très-précis pour qu'on tâche de découvrir l'imprimeur qui les a imprimés furtivement, et les colporteurs qui les vendent; et, quand je saurai quelque chose sur cela, je vous en informerai et sévirai contre eux; de même, si de votre côté vous apprenez quelque chose, faites-m'en part, pour que j'agisse en conséquence. A l'égard du papier joint à votre lettre, je pense que je ne puis y mettre ma permission d'imprimer et afficher, les cas de cette espèce ne demandant point de publicité en cette forme. Outre que cela ferait tenir des propos à tous les désœuvrés, qui vous assurera que ceux qui rapporteraient les manuscrits, sous l'espoir de la récompense, n'en auraient pas tiré un double? Ces gens-là, ayant fait une première friponnerie, n'hésiteraient pas à en faire une seconde. Je me flatte que ma réflexion vous paraîtra toute naturelle, et que vous n'en serez pas moins convaincu de ma bonne volonté, qui égale les sentiments pleins d'attachement avec lesquels je suis, etc.

2032. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne;
Tyran par la parole, il faut finir ton règne.

Mon cher maître, ce *tyran par la parole*[2] est-il, ou une hardiesse heureuse, ou une témérité condamnable? Mettez, s'il vous plaît, votre avis au bas de ce billet. V.

RÉPONSE DE L'ABBÉ D'OLIVET.

Je ne vois rien là qui ne soit très-grammatical. Je vous rends les papiers que vous m'avez confiés, et qui sûrement ne sont pas sortis de mes mains.

1. Éditeur, Léouzon Leduc.
2. Voyez le huitième alinéa de la lettre 2033, et aussi le premier alinéa de la lettre 2009. Les deux vers cités ici sont dans les variantes de *Rome sauvée*.

2033. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, 10 novembre.

Sire, j'ai reçu presque à la fois trois lettres de Votre Majesté: l'une, du 10 septembre [1], venue par Francfort, adressée de Francfort à Lunéville, renvoyée à Paris, à Cirey, à Lunéville, et enfin à Paris, pendant que j'étais à la campagne dans la plus profonde retraite; les deux autres [2] me parvinrent avant-hier, par la voie de M. Chambrier, qui est encore, je crois, à Fontainebleau.

Hélas! sire, si la première de ces lettres avait pu me parvenir, dans l'excès de ma douleur, au temps où je devrais l'avoir reçue, je n'aurais quitté que pour vous cette funeste Lorraine; je serais parti pour me jeter à vos pieds; je serais venu me cacher dans un petit coin de Potsdam ou de Sans-Souci; tout mourant que j'étais, j'aurais assurément fait ce voyage; j'aurais retrouvé des forces. J'aurais même des raisons que vous devinez pour aimer mieux mourir dans vos États que dans le pays où je suis né [3].

Qu'est-il arrivé? Votre silence m'a fait croire que ma demande vous avait déplu; que vous n'aviez réellement aucune bonté pour moi; que vous aviez pris ce que je vous proposais pour une défaite et pour une envie déterminée de rester auprès du roi Stanislas. Sa cour, où j'ai vu mourir Mme du Châtelet d'une manière cent fois plus funeste que vous ne pouvez le croire, était devenue pour moi un séjour affreux, malgré mon tendre attachement pour ce bon prince, et malgré ses extrêmes bontés. Je suis donc revenu à Paris; j'ai rassemblé autour de moi ma famille; j'ai pris une maison [4], et je me suis trouvé père de famille sans avoir d'enfants. Je me suis fait ainsi, dans ma douleur, un établissement honorable et tranquille, et je passe l'hiver dans ces arrangements, et dans celui de mes affaires, qui étaient mêlées avec celles de la personne que la mort ne devait pas enlever avant moi. Mais, puisque vous daignez m'aimer encore un peu, Votre Majesté peut être très-sûre que j'irai me jeter

1. Elle est perdue.

2. L'une est la lettre [illegible]; l'autre n'a pas été retrouvée.

3. Voltaire ne voulut pas même mourir à Ferney, et, vers [illegible], il acheta une petite retraite, entre Rolle et Prangins, sur la rive droite du lac de Genève, pour y rendre le dernier soupir en paix. (Cl.)

4. Celle de la rue Traversière-Saint-Honoré, appelée alors Traversine. Voyez les Mémoires de Longchamp, article [illegible].

à ses pieds l'été prochain, si je suis en vie. Je n'ai plus besoin actuellement de prétexte, je n'ai besoin que de la continuation de vos bontés. J'irai passer huit jours auprès du roi Stanislas; c'est un devoir que je dois remplir; et le reste sera à Votre Majesté. Soyez, je vous en conjure, bien persuadé que je n'avais imaginé ce chiffon noir[1] que parce que alors le roi Stanislas n'aurait pas souffert que je le quittasse. Je croyais que vous aviez fait cette grâce à M. de Maupertuis. Il est encore très-vrai, et je vous le répète, et ce n'est point une tracasserie, que le bruit avait couru, à mon dernier voyage à votre cour, que vous m'aviez retiré vos bonnes grâces. Je ne disais pas à Votre Majesté que M. d'Argens avait écrit contre moi; je vous disais et je vous dis encore que, dans un certain livre de morale dont le titre m'a échappé, et qui était rempli de portraits, il avait relevé ce bruit dont je vous ai parlé; je lui ai même cité, dans la lettre que je lui ai écrite, l'endroit où il parle de moi; il doit s'en souvenir. C'est après le portrait d'Orcan, qu'il dépeint comme un courtisan dangereux par sa langue. Il me fait paraître sous le nom d'Euripide. Il dit « qu'Euripide arrive à la cour d'un grand roi, qu'il y est d'abord bien reçu, mais que bientôt le roi se dégoûte; qu'alors les courtisans, comme de raison, le déchirent. Que faut-il, ajoute-t-il, pour que la cour dise du bien d'Euripide? qu'il revienne, et que le roi jette un coup d'œil sur lui ».

Voilà à peu près les paroles de son livre, qu'il m'envoya lui-même; voilà ce que j'ai, en dernier lieu, remis dans sa mémoire, et ce que j'ai mandé à Votre Majesté. J'étais bien loin d'écrire et de penser qu'il eût écrit pour m'offenser. Encore une fois, sire, je vous disais qu'il avait relevé le bruit qui courait que j'étais mal auprès de vous. C'est ce que j'affirme encore, non pas assurément pour me plaindre de lui, que j'aime tendrement, mais pour faire voir à Votre Majesté que j'avais besoin d'une marque publique de votre bonté pour moi, si vous vouliez que je parusse dans votre cour.

Voilà bien des paroles; mais il faut s'entendre, et ne rien laisser en arrière à ceux à qui on veut plaire, dût-on les fatiguer.

Vous avez bien raison, sire, de me dire que je suis fait pour être volé, car on m'a volé *Sémiramis*, et cette petite comédie de *Nanine* dont on avait parlé à Votre Majesté. On les a imprimées de toutes manières à mes dépens, pleines de fautes absurdes, et de sottises beaucoup plus fortes que celles dont je suis capable.

1. Voyez la lettre 2007.

Je compte, dans quatre ou cinq jours, envoyer à Votre Majesté les véritables éditions que je fais faire.

Je vais aussi faire transcrire *Catilina*, ou plutôt *Rome sauvée :* car ce monstre de Catilina ne mérite pas d'être le héros d'une tragédie ; mais Cicéron mérite de l'être.

Voici, en attendant, la réponse [1] à votre objection grammaticale.

J'attends de votre plume d'autres présents, et je me flatte que la cargaison que vous recevrez de moi incessamment m'en attirera une de votre part. J'aurai l'honneur de faire ce petit commerce cet hiver ; et je crois, sire, sauf respect, que vous et moi nous sommes, dans l'Europe, les deux seuls négociants de cette espèce. Je viendrai ensuite revoir nos comptes, disserter, parler grammaire et poésie ; je vous apporterai la grammaire raisonnée de Mme du Châtelet, et ce que je pourrai rassembler de son Virgile ; en un mot, je viendrai mes poches pleines, et je trouverai vos portefeuilles bien garnis. Je me fais de ces moments-là une idée délicieuse ; mais c'est à la condition expresse que vous daignerez m'aimer un peu, car sans cela je meurs à Paris.

2034. — A MADAME LA COMTESSE DE MONTREVEL [2].

Le 15 novembre.

Madame, permettez que je remette sous vos yeux le résultat de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, il y a deux jours. M. le marquis du Châtelet se souvient que, de plus de quarante mille francs à lui prêtés pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en considération de sa fortune et de l'amitié dont il m'a toujours honoré ; que, de cette somme réduite à trente mille livres, il me passa une promesse de deux mille livres de rente viagère que lui dicta Bronod, notaire. Vous savez, madame, si j'ai jamais touché un sou de cette rente, si j'en ai rien demandé, et si même je n'ai pas donné quittance, plusieurs années de suite, étant assurément très-éloigné d'en exiger le payement.

Vous n'ignorez pas, madame, et M. du Châtelet se souvient

1. Voyez la lettre précédente, à d'Olivet.
2. Florence du Châtelet, née le 4 avril 1704, mariée, en 1731, au comte de Montrevel (ou Mont-Revel), mort maréchal de camp le 13 janvier 1740. Cette dame était une des sœurs cadettes du marquis du Châtelet, et elle est appelée *Monrevel* dans la *Correspondance* de Grimm. (Cl.)

toujours avec amitié, qu'après avoir eu le bonheur d'accommoder son procès[1] de Bruxelles, et de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant, je le priai de trouver bon que je transigeasse avec lui pour cette somme de trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quittance, et que je touchasse seulement, pour finir tout compte entre nous, une somme de quinze mille livres une fois payée. Il daigna accepter d'un ancien serviteur cet arrangement, qu'il n'eût pas accepté d'un homme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaction et de sa reconnaissance. En conséquence, je reçus dix mille livres, savoir : deux mille livres qu'il me donna à Lunéville, et huit mille livres que me compta le sieur de Lacroix à Paris.

Les cinq mille livres restant devaient être employées, par Mme du Châtelet, à mon appartement d'Argenteuil[2] et à l'acquisition d'un terrain, et je remis une quittance générale à Mme du Châtelet.

L'emploi de ces cinq mille livres n'ayant pu être fait, vous voulez que j'en agisse toujours avec M. du Châtelet comme j'en ai déjà usé. J'avais cédé trente mille livres pour quinze mille livres; eh bien, aujourd'hui, je céderai cinq mille livres pour cent louis, et ces cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en meubles; et en quels meubles ! dans les mêmes effets qui viennent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de Mme Dutort, mon portrait garni de diamants, et autres bagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je payerai argent comptant. Vous n'avez as été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du Châtelet m'en saura quelque gré, et qu'il me conserve des bontés qui me sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de son amitié que de cinq mille livres. J'ai l'honneur, etc.

2035. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, 17 novembre[3].

Sire, voilà *Sémiramis*, en attendant *Rome sauvée*. Je suis très-sûr que *Rome sauvée* vous plaira davantage, parce que c'est un

1. Relativement à l'héritage du marquis de Trichâteau, parent de la famille Honsbruck, citée dans la lettre 925.
2. A deux lieues de Paris, sur la rive droite de la Seine.
3. La lettre 2041 est la réponse à celle-ci.

tableau vrai, une image des temps et des hommes que vous connaissez et que vous aimez. Votre Majesté s'intéressera aux caractères de Cicéron et de César. Elle regardera avec curiosité ce tableau que je lui en présenterai ; elle sera empressée de voir s'il y a un peu de ressemblance. Mais il n'en sera pas ainsi avec Sémiramis et Ninias. Je m'imagine que ce sujet intéressera bien moins un esprit aussi philosophe que le vôtre. Il arrivera tout le contraire à Paris. Le parterre et les loges ne sont point du tout philosophes, pas même gens de lettres. Ils sont gens à sentiment, et puis c'est tout. Vous aimerez *la Mort de César;* nos Parisiennes aiment *Zaïre.* Une tragédie où l'on pleure est jouée cent fois ; une tragédie où l'on dit : *Vraiment voilà qui est beau ; Rome est bien peinte ;* une telle tragédie, dis-je, est jouée quatre ou cinq fois. J'aurai donc fait une partie de mes ouvrages pour Frédéric le Grand, et l'autre partie pour ma nation. Si j'avais eu le bonheur de vivre auprès de Votre Majesté, je n'aurais travaillé que pour elle. Si j'étais plus jeune, je ferais une requête à la Providence ; je lui dirais : « O Fortune! fais-moi passer six mois à Sans-Souci et six mois à Paris. » V.

2036. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(Potsdam), 25 novembre.

D'Olivet me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste, et de parler de ce que je n'entends pas; mon silence me préservera des foudres des d'Olivet et des Vaugelas. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages; si vous laissez voler les vôtres, que serait-ce des miens? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation; si je barbouille du papier, c'est pour mon amusement; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans, et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le Misanthrope :

. . . . . *Si j'en faisais* d'aussi méchants,
Je me garderais *bien* de les montrer aux gens.
(Acte I, scène II.)

Nous avions à Berlin un ambassadeur russe qui, depuis vingt ans, étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'chose. Le comte de Keyserlingk dont je parle, et qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent; il étudie toujours, et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, et je ne songe pas à vivre aussi longtemps. Quiconque n'est

pas poëte à vingt ans ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomption pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissements. Je veux

> *Imiter* de Conrart le silence prudent ;
> (BOILEAU, ép. I, v. 40.)

mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'Argens bavarde sur Euripide; qui vous dit que c'est vous? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi Virgile plutôt qu'Euripide? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau; et dans le passage que vous me citez je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point; ou, si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez jamais; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangements que vous prenez, le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangements domestiques; ou bien le roi Stanislas, ou de nouveaux *on dit*. Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie, que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *Élégie*[1].... serait-elle de vous? Voici le premier vers :

> Un sommeil éternel a donc fermé les yeux, etc.

Mandez-le-moi, je vous prie; j'ai quelques doutes là-dessus; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai, tout ingrat et absent que vous êtes, parce que je ne saurais m'en empêcher.

Adieu; je vais voir les agréables folies de Roland[2], et les héroïques sottises de Coriolan[3]. Je vous souhaite tranquillité, joie, et longue vie.

FÉDÉRIC.

1. Cette élégie n'est probablement pas de Voltaire. Voyez tome XXXII, p. 432.
2. L'opéra d'*Angélique et Médor*, musique de Graun, représenté pour la première fois le 27 mars 1749. Le sujet de cette pièce est tiré du *Roland furieux* de l'Arioste.
3. L'opéra de *Coriolan*, musique de Graun, représenté pour la première fois le 19 décembre 1749.

2037. — A M. LE CHEVALIER DE FALKENER[1].

Paris, 26 novembre 1749.

Dear sir, I had the honour to see, but for too little a time, the worthy son of your great lord High Chancellor. He seems to me to be a gentleman of much wit, without any kind of affectation, learned, yet having a good taste and of a very amiable character.

I send you, my dear friend, the two first *exemplaires* of *Sémiramis* just come from the press. I have not sent one yet to cardinal Querini, to whom the work is dedicated. But I pray you to give one copy to your friend M. Yorke, who seems to me to be as good a judge of these matters as the whole sacred college of cardinals. Yours for ever[2].

2038. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Le 26 novembre.

Promesse.

Je soussigné, en présence de mon génie et de ma protectrice, jure de lui dédier, avec sa permission, *Électre* et *Catilina*[3], et promets que la dédicace sera un long exposé de tout ce que j'ai appris dudit génie dans sa cour.

Fait au Palais des Arts et des Plaisirs.

LE PROTÉGÉ.

2039. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(Paris), 27 novembre.

Ceci n'est guère digne de Votre Majesté ; mais il faut offrir à son dieu tous les fruits de sa terre. Vous aurez incessamment le

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. *Traduction* : Cher monsieur, j'ai eu l'honneur de voir pendant trop peu de temps, le digne fils de votre lord chancelier. Il me semble être un homme de beaucoup d'esprit, sans aucune espèce d'affectation, savant, et pourtant plein de goût et d'un très-aimable caractère.

Je vous envoie, mon cher ami, les deux premiers exemplaires de *Sémiramis* qui sortent de la presse. Je n'en ai pas encore envoyé au cardinal Querini, à qui l'ouvrage est dédié. Mais je vous prie d'en donner un à votre ami M. Yorke, que je crois un aussi bon juge en ces matières que tout le sacré collège des cardinaux. A vous pour toujours.

3. *Oreste* est dédié à la duchesse du Maine ; mais *Rome sauvée* est sans dédicace.

manuscrit de *Rome sauvée*. Le sujet au moins sera plus digne d'un héros éloquent.

2040. — A M. DE MAIRAN[1].

Paris, 3 décembre 1749.

Pour m'y être pris une heure trop tard, je suis puni, et je le mérite bien; mais enfin, monsieur, vous ne me punirez pas tout à fait, et j'aurai le bonheur de vous posséder après votre dîner. J'ai appris une bonne nouvelle : c'est que vous soupez quelquefois; cela est bon à savoir. Nous vous ferons notre cour, Mme Denis et moi, pour vous faire souper[2], et je dirai :

Cœnæ sine aulæis et ostro
Sollicitam explicuere frontem.

J'ai lu votre *Glace*[3]. Vous vous moquez du monde; votre *Glace* est un prétexte. Cela est plein de recherches profondes de physique et tient à tout. Je m'instruis toujours dans vos ouvrages. Mais il faudra que je vous relise avec plus d'attention, car à présent il s'agit de faire parler Marc-Tulle Cicéron[4]; après quoi je reviendrai à vous.

On ne peut ni plus estimer ce que vous faites, ni plus respecter votre personne; je défie tous vos amis d'être plus vos partisans que V.

2041. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Décembre[5].

Dans votre prose délicate
Vous avancez très-poliment
Que je ne suis qu'un automate,
Un stoïque sans sentiment;
Mes larmes coulent pour Électre,
Je suis sensible à l'amitié;
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Rue Traversière.
3. *Dissertation sur la glace*, récemment publiée. (A. F.)
4. Dans *Rome sauvée*.
5. Cette lettre, répondant à celle du 17 novembre, ne peut être du mois d'*avril*, date qu'elle a dans l'édition de Kehl. (Cl.)

Votre cardinal Querini est bien digne du temps des spectres et des sortiléges; vous connaissez votre monde, et c'était bien s'adresser de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de Ninus; je vous réponds que le bibliothécaire de Sa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de *Sémiramis*, ce n'en est pas moins l'ombre de Ninus; c'est cette ombre qui inspire des remords dévorants à sa veuve parricide; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre fait entendre, du fond de son tombeau, une voix gémissante à son fils; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et atterrer la ville de Babylone; il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mère. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie que, sans les rêves et les apparitions différentes de cette âme errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux Assur mis en opposition avec le fier et généreux Ninias forme un contraste admirable; on déteste le premier; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azéma qu'elle porte des paquets, et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe. Toute la pièce est versifiée avec force; les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de *la Henriade*. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter, parce que le spectre me paraîtrait risible, et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie, et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide
Le parterre morigéné
Suivait ce goût sage et solide;
Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon âme par la force de son éloquence; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel.

Le sublime outré donne dans l'extravagance; Charles XII a été le seul

homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral; mais, pour le bonheur du genre humain, les Charles XII sont rares. Il y a une *Mariamne* de Tristan qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos...

Ce n'est pas certainement comme nous parlons; apparemment que c'est le langage des habitants de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action. Pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais puiser leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette discussion; je vous parle comme faisait la servante de Molière; je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon âme ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir l'*Éloge*[1] que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre, ce qui est digne de vous; et j'ai été surpris que nous nous soyons rencontrés, sans le savoir, dans le choix du même sujet. Les regrets que me causait la perte de quelques amis me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaissance, et je composai ce petit ouvrage[2], où le cœur eut plus de part que l'esprit; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le mien est en vers, et celui du poëte en prose. Racine n'eut de sa vie de triomphe plus éclatant que lorsqu'il traitait le même sujet que Pradon. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre *Éloge*. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je sois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adresserai sera conçue en ces termes :

O dieux, qui douez les poëtes
De tant de sublimes faveurs!
Ah ! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils soient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai, l'année qui vient, à Sans-Souci; et si vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale*.

1. *Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741 ;* voyez tome XXIII, page 249.
2. *L'Épître à Stille.*

2042. — AU PÈRE VIONNET[1].

Paris, le 14 décembre.

J'ai l'honneur, mon révérend Père, de vous marquer ma très-faible reconnaissance d'un fort beau présent[2]. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi. Vous avez fait plus de tort à son *Xerxès* que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a longtemps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

2043. — DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

A NOTRE APOLLON.

Je crois qu'il m'est permis de répondre aux vers galants d'un être que vous savez que je crois fort approcher de l'intelligence des anges. Vous autres habitants des cieux, je vous trouve fort dangereux pour les mortelles.

De l'esprit redoutons l'empire;
D'un amant tel que vous le prestige est trop fort;
Il séduit l'âme, étonne, et, tandis qu'on admire,
Le cœur est sans défense, et la raison s'endort.
La Vierge même (on nous l'atteste)
Céda contre un esprit céleste.

Je ne sais si l'on peut dire *céder contre*, mais n'importe. Si je ne parle pas français, du moins j'entends fort bien le vôtre, et je vais relire encore *Sémiramis*. L'instruction que vous donnez à votre cardinal[3] m'a fait grand plaisir.

Je crois que vous avez des relations à Berlin. Si vous y envoyez un paquet, je vous prie de m'en faire avertir; je ferais tenir, en même temps,

1. Georges Vionnet, jésuite, né le 31 janvier 1712, à Lyon, où il mourut le 31 décembre 1754. (Cl.)

2. Vionnet, auteur d'une tragédie de *Xerxès* imprimée en 1749, venait d'en envoyer un exemplaire à Voltaire, qui lui répondit en lui en adressant un de *Sémiramis*.

3. Voyez la *Dissertation* en tête de *Sémiramis*, tome IV, page 487.

à M. Algarotti quelque chose qu'il me demande et qui est trop gros pour la poste. Ne vous croyez pas obligé à me répondre à ce billet : c'est bon pour moi, qui ne veux rien faire; mais vous, monsieur, qui pouvez toujours, faites des tragédies, et laissez-moi dire.

2044. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 31 décembre.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la *Bible* est véridique;
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

Et moi aussi, sire, je prends la liberté de m'en moquer. Mais, quand je travaille pour le public, je parle à l'imagination des hommes, à leurs faiblesses, à leurs passions. Je ne voudrais pas qu'il y eût deux tragédies comme *Sémiramis;* mais il est bon qu'il y en ait une, et ce n'est pas une petite affaire d'avoir transporté la scène grecque à Paris, et d'avoir forcé un peuple frivole et plaisant à frémir à la vue d'un spectre. Votre Majesté sent bien que je pouvais me passer de cette ombre. Rien n'était plus aisé; mais j'ai voulu faire voir qu'on peut accoutumer les hommes à tout, et qu'il n'y a que manière de s'y prendre. Vous les accoutumez à des choses plus rares et plus difficiles.

Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me mander à propos de la petite commémoration que j'ai faite de nos pauvres officiers tués et oubliés me ravit en admiration. Quoi! vous roi, vous avez eu la même idée, et l'avez exécutée en vers[1]! Vous avez fait ce que faisait le peuple d'Athènes. Vous valez bien ce peuple à vous tout seul. Il est bien juste qu'un roi qui fait tuer des hommes les regrette et les célèbre; mais où sont les monarques qui en usent ainsi? Ils se contentent de faire tuer. Mais vous êtes roi et homme, homme éloquent, homme sensible; vous redoublez plus que jamais mon extrême envie de vous voir encore avant que ma malheureuse machine se détruise, et cesse pour jamais de vous admirer et de vous aimer. La mort me fait

1. Voyez page 87.

de la peine. On vit trop peu. Je crois que le peu de temps que j'ai à pouvoir approcher d'un être tel que vous me fait encore envisager la brièveté de la vie avec plus de chagrin.

Je ne sais ce que c'est que ces vers[1] dont Votre Majesté me parle sur la mort de Mme du Châtelet. Je n'ai rien vu de ce qu'on a publié pour et contre, dans notre nation frivole. Je me borne à regretter dans la retraite un grand homme qui portait des jupes, à respecter sa mémoire, et à ne me point soucier du tout de ses faiblesses de femme[2].

Voici un petit recueil[3] où vous trouverez bien des vers corrigés et arrondis. On n'a jamais fait avec les vers. Quel métier! Pourquoi faut-il qu'il soit le plus inutile de tous et le plus difficile?

Je reprends cette lettre, sire, que j'avais commencée il y a quelques jours. Je suis retombé malade. Me voilà à peu près guéri, et je reprends ma lettre. J'avertis Votre Majesté qu'elle n'aura pas sitôt une certaine *Rome sauvée*. J'ai beaucoup retravaillé cet ouvrage, parce qu'il s'agit de grands hommes que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux. Quand il s'agit de peindre Rome pour Frédéric le Grand, il y faut un peu d'attention. On va jouer une *Électre* de ma façon, sous le titre d'*Oreste*. Je ne sais pas si elle vaudra celle de Crébillon, qui ne vaut pas grand'chose; mais, du moins, Électre ne sera pas amoureuse, et Oreste ne sera pas galant. Il faut petit à petit défaire le théâtre français des déclarations d'amour, et cesser de

Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
(L'*Art poét.*, ch. III, v. 118.)

J'ai actuellement un petit procès dont je fais Votre Majesté juge. Mme la duchesse d'Aiguillon croit avoir trouvé un manuscrit du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, et un manuscrit authentique. Je crois la chose impossible, parce que je crois impossible que le cardinal de Richelieu ait écrit ce fatras de puérilités, de contradictions, et de faussetés dont ce testament fourmille. On a estimé cet ouvrage, parce qu'on l'a cru d'un

1. Voyez la note 1 de la page 83.

2. Selon les *Mémoires* de Longchamp (art. XXVI), qu'il faut lire quelquefois avec défiance, Mme du Châtelet, relativement à Voltaire, aurait été infidèle en amitié comme en amour. (Cl.)

3. *Recueil de pièces en vers et en prose, par l'auteur de la tragédie de Sémiramis*, 1750, in-12, contenant les six premiers *Discours sur l'Homme, Memnon*, etc. (B.)



mande, si vous le permettez, vos conseils et votre protection. Je vous avais bien dit que les muses me ramèneraient encore à votre tribunal. J'ai fait la tragédie d'*Oreste;* c'est le même sujet que l'*Électre* de M. Crébillon. J'avais envie de vous prier de remettre l'approbation de la pièce à M. le président Hénault, et d'en parler à M. d'Argenson afin d'éviter les aventures auxquelles cette vieille mégère de Villeneuve et ses chiens exposent les manuscrits.

Mais je ne sais s'il ne sera pas mieux, de toutes façons, que j'aille moi-même de votre part chez M. Crébillon. C'est au bout du compte mon confrère et mon ancien. Les démarches honnêtes sont toujours nobles. Je lui dirai qu'en travaillant sur le même sujet, je n'ai pas prétendu l'égaler, que je lui rends justice dans un discours que je ferai prononcer avant la représentation, et que j'ose compter sur son amitié. Ce procédé et un petit billet de vous, que j'ose vous demander pour le lui rendre, doivent le désarmer. Il n'est guère possible qu'il ne fasse son devoir de bonne grâce. Le grand point est qu'il ne garde pas longtemps le manuscrit. C'est à quoi vos intentions l'engageront quand votre billet les lui aura apprises. Je vous apporterai les deux exemplaires signés de sa main. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien m'honorer de vos ordres aussi promptement que vos grandes occupations pourront vous le permettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

2049. — DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE[1].

Je vous envoie, monsieur, comme vous le souhaitez, une lettre pour M. Crébillon, pour l'engager à accélérer son examen de la tragédie d'*Oreste*. Lorsque vous aurez sa signature, vous me ferez plaisir de me communiquer les deux doubles comme vous me l'avez promis[2].

2050. — A M. LAMBERT[3],

CHEZ M. LEMERCIER, IMPRIMEUR, RUE SAINT-JACQUES, A PARIS.

Mercredi ....

On va jouer incessamment *Oreste*. J'ai un besoin pressant du *Pausanias* de M. l'abbé Gédoin, pour ne point faire de fautes

1. Éditeur, Léouzon Leduc.

2. Crébillon ne garda la pièce que trois ou quatre jours. En la renvoyant approuvée à Voltaire, il lui écrivit ces mots à la fois pleins de fierté, de mesure et de délicatesse : « J'ai été content de mon *Électre;* je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait. »

3. Éditeurs, Bavoux et François (*Appendice*, 1865).

damner *Rome sauvée* que de la faire jouer si vite par des gens qui ont besoin de travailler six semaines. J'ai pris mon parti, je leur ai donné *Oreste*, cela se peut jouer tout seul. Me voilà délivré d'un fardeau. J'aurai encore le temps de travailler à *Rome*, et de la donner ce carême. Tout ce que je fais pour Rome et pour la Grèce vous appartient. Votre Altesse a ses raisons pour devoir aimer les grands hommes de ces pays-là. Daignez protéger toujours un Français que vos bontés élèvent au-dessus de lui-même.

2047. — A M. BERRYER [1],

LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

Paris, 4 janvier.

Voici, monsieur, un petit factum d'un procès singulier. Je vous supplie de le lire, vous êtes assurément un juge compétent. Il y a dix ans que le procès dure : si vous trouvez mes raisons bonnes, je le gagnerai. Je vous demande aussi en grâce de trouver bon que Lemercier imprime ce plaidoyer. Je me suis présenté chez vous pour vous renouveler mon attachement, et j'y viendrais bien souvent si ma déplorable santé le permettait.

J'ai l'honneur d'être, avec le dévouement le plus respectueux, monsieur [2], etc.

2048. — AU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE [3].

Paris, 6 janvier 1750, ce mardi,
rue Traversière.

Monsieur, si vous vous êtes amusé à lire mon factum pour le cardinal de Richelieu contre ceux qui lui imputent un très-mauvais ouvrage, je vous supplie de me le renvoyer. J'ai encore de très-fortes raisons à y ajouter, et j'ai surtout à faire voir ce que c'est que le manuscrit qui est à la Sorbonne depuis l'an 1664. C'est assurément une nouvelle preuve de l'imposture, et qui sert à découvrir le nom de l'imposteur. M. le maréchal de Richelieu vint chez moi avant-hier, et ne trouve point du tout mauvais que je détrompe le public.

J'ai une autre affaire, monsieur, dans laquelle je vous de-

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Dans un coin de la lettre, on lit de la main de M. Berryer : *Renvoyé le factum, le 7 janvier 1750, à M. de Voltaire.* (A. F.)
3. Éditeur, Léouzon Leduc.

mande, si vous le permettez, vos conseils et votre protection. Je vous avais bien dit que les muses me ramèneraient encore à votre tribunal. J'ai fait la tragédie d'*Oreste;* c'est le même sujet que l'*Électre* de M. Crébillon. J'avais envie de vous prier de remettre l'approbation de la pièce à M. le président Hénault, et d'en parler à M. d'Argenson afin d'éviter les aventures auxquelles cette vieille mégère de Villeneuve et ses chiens exposent les manuscrits.

Mais je ne sais s'il ne sera pas mieux, de toutes façons, que j'aille moi-même de votre part chez M. Crébillon. C'est au bout du compte mon confrère et mon ancien. Les démarches honnêtes sont toujours nobles. Je lui dirai qu'en travaillant sur le même sujet, je n'ai pas prétendu l'égaler, que je lui rends justice dans un discours que je ferai prononcer avant la représentation, et que j'ose compter sur son amitié. Ce procédé et un petit billet de vous, que j'ose vous demander pour le lui rendre, doivent le désarmer. Il n'est guère possible qu'il ne fasse son devoir de bonne grâce. Le grand point est qu'il ne garde pas longtemps le manuscrit. C'est à quoi vos intentions l'engageront quand votre billet les lui aura apprises. Je vous apporterai les deux exemplaires signés de sa main. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien m'honorer de vos ordres aussi promptement que vos grandes occupations pourront vous le permettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

2049. — DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE[1].

Je vous envoie, monsieur, comme vous le souhaitez, une lettre pour M. Crébillon, pour l'engager à accélérer son examen de la tragédie d'*Oreste*. Lorsque vous aurez sa signature, vous me ferez plaisir de me communiquer les deux doubles comme vous me l'avez promis[2].

2050. — A M. LAMBERT[3],

CHEZ M. LEMERCIER, IMPRIMEUR, RUE SAINT-JACQUES, A PARIS.

Mercredi ....

On va jouer incessamment *Oreste*. J'ai un besoin pressant du *Pausanias* de M. l'abbé Gédoin, pour ne point faire de fautes

1. Éditeur, Léouzon Leduc.

2. Crébillon ne garda la pièce que trois ou quatre jours. En la renvoyant approuvée à Voltaire, il lui écrivit ces mots à la fois pleins de fierté, de mesure et de délicatesse : « J'ai été content de mon *Électre;* je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait. »

3. Éditeurs, Bavoux et François (*Appendice*, 1865).

contre la géographie des Grecs, et des œuvres de La Grange[1], pour ne pas me rencontrer avec lui. Si M. Lambert peut me trouver ces livres, et y joindre la *Poëtique* d'Aristote, je lui serai très-obligé. Il me faudrait ces livres pour vendredi matin au plus tard. Je le prie instamment de me faire cette amitié.

2051. — A MADAME DE GRAFFIGNY[2].

Si j'avais un moment à moi, madame, je viendrais chez vous vous remercier de vos bontés, et vous prendre pour vous mener où vous savez. Je vous avertis que l'on commence de très-bonne heure, que ce n'est point une répétition, que c'est un arrangement de positions et de mines ; que vous n'aurez aucun plaisir. Cependant si vous voulez geler et vous ennuyer, vous êtes bien la maîtresse.

Je serai charmé de vous revoir, et de réparer tant de temps que j'ai perdu sans vous faire ma cour. V.

2052. — A MADAME DE GRAFFIGNY.

M. de Voltaire fait mille tendres compliments à Mme de Graffigny. Il n'a pu venir, hier, à l'hôtel de Richelieu. Il est malade, et craint bien de ne pouvoir venir aujourd'hui.

2053. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Berlin, 11 janvier 1750.

J'ai vu le roman de *Nanine*,
Élégamment dialogué,
Par hasard, je crois, relégué
Sur la scène aimable et badine
Où triomphèrent les écrits
De l'inimitable Molière.

Si sa muse fut la première,
Sur le théâtre de Paris,
Qui donna des grâces aux ris,
Gare qu'elle soit la dernière.

1. La Grange-Chancel a fait une tragédie intitulée *Oreste et Pylade*, représentée en 1697.

2. Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de Graffigny, auteur des *Lettres péruviennes* et de *Cénie*, née à Nancy en 1694, morte à Paris le 12 décembre 1758; voyez tome XXXV, page 112.

Il terrassa tous vos marquis,
Précieuses, faux beaux esprits,
Faux dévots à triple tonsure,
Nobles sortis de la roture,
Médecins, juges et badauds :
Molière voyait la nature,
Il en faisait de grands tableaux.

Les goûts frelatés et nouveaux,
Qu'introduisirent ses rivaux
Lassés de sa forte peinture,
A la place de nos défauts,
Et d'une plaisante censure,
Qui pouvait corriger nos mœurs,
Surent affadir de Thalie
Le propos léger, la saillie
Dont sa morale est embellie;
Et pour comble de leurs erreurs
Ils déguisèrent Melpomène,
Qui vient sur la comique scène
Verser ses héroïques pleurs
Dans les atours d'une bourgeoise
Languissante, triste et sournoise,
Disant d'amoureuses fadeurs.

Dans cette nouvelle hérésie
On connaît aussi peu le ton
Que doit avoir la comédie,
Qu'on trouve la religion
Dans les traits de l'apostasie.

Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée, personne n'en viendra à bout : j'avoue cependant que vous avez fait de *Nanine* tout ce qu'on en pouvait espérer. Ce genre ne m'a jamais plu; je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie que d'y voir jouer leurs défauts, et qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térence et des Molière, et ne se servir du théâtre que comme d'un bureau général de fadeurs où le public peut apprendre à dire : *Je vous aime,* de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin que j'aimerais mieux y être joué que de donner mes suffrages à ce monstre bâtard et flasque que le mauvais goût du siècle a mis au monde.

Depuis *Nanine* je n'entends plus parler de vous, donnez-moi donc signe de vie.

Votre muse est-elle engourdie?
L'hiver a-t-il pu la glacer?
Le beau feu de votre génie
Ne saurait-il plus s'élancer?

Ah! c'est un feu que Prométhée
Sut dérober aux dieux jaloux :

De cette flamme respectée
Ne parlons jamais qu'à genoux.
Chez vous elle ne peut s'éteindre;
Mais, pour que je n'ose m'en plaindre,
J'exige quelques vers de vous.

C'est un défi dans toutes les formes; vous passerez pour un lâche si vous n'y répondez : l'esprit ni les vers ne vous coûtent rien; n'imitez donc pas les Hollandais, qui, ayant seuls des clous de girofle, n'en vendent que par faveur. Horace, votre devancier, envoyait des épîtres à Mécène autant qu'il en voulait; Virgile, votre aïeul, ne faisait pas des poëmes épiques pour tout le monde, mais bien des églogues; mais vous, dans l'opulence de l'esprit et possédant tous les trésors de l'imagination la plus brillante, vous êtes le plus grand avare d'esprit que je connaisse : faut-il être aussi difficile pour quelques vers de votre superflu qu'on vous demande? Ne me fâchez pas; mon impatience me pourrait tenir lieu d'Apollon, et peut-être ferais-je une satire sur les avares d'esprit; mais si je reçois une lettre bien jolie, comme vous en faites souvent, j'oublierai mes sujets de plainte, et je vous aimerai bien. Adieu.

FÉDÉRIC.

2054. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

Janvier 1750.

Divin ange, la tête me tourne. Je suis malade; je n'en travaille pas moins, peut-être mieux. M. Dutertre[2] m'avait hier échauffé le sang; vous me le calmez ; vous mettez du baume sur toutes les blessures. Vous êtes ma consolation, *salus et vita mea. Vivat* Mme d'Argental!

2055. — A MADEMOISELLE CLAIRON[3].

Le 12 janvier au soir[4].

Vous avez été admirable; vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Électre est certainement votre triomphe; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Notaire, collègue de Laleu, dont Voltaire parlera plus tard. (A. F.)
3. Claire-Josèphe Leiris de La Tude, si connue sous le nom de Clairon, naquit en 1723, débuta au Théâtre-Français le 19 septembre 1743, et quitta le théâtre en avril 1765. Mlle Clairon est morte le 18 janvier 1803.
4. Après la première représentation d'*Oreste*. (K.)

public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme :

Sans trouble, sans remords, Égisthe renouvelle
De son hymen affreux la pompe criminelle[1]...
Vous vous trompiez, ma sœur, hélas ! tout nous trahit, etc.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime est trop heureux,

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Électre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité, et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri*, *le crime est trop heureux;* c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mlle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou; la foudre va partir.* « Ah ! que ce *fou* est favorable ! » m'a-t-elle dit.

La nature en tout temps est funeste en ces lieux...
(Acte V, scène II.)

vous avez mis l'accent sur *fu*, comme Mlle Gaussin sur *fou;* aussi a-t-on applaudi ; mais vous n'avez pas encore assez fait résonner cette corde.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, Melpomène; portez-vous bien.

2056. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Votre courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques, à la cabale,

1. Voyez tome V, pages 97 et 156.

et à la fatigue? Comment vous portez-vous, belle Électre? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi; ce n'est pas là mon compte; il me faut des espaces terribles. Vous demandez qu'on accourcisse la scène des deux sœurs, au second acte; cela est fait, sans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphise, et n'ai point touché à la jupe d'Électre.

Je prie la divine Électre, dont je me confesse très-indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentiments qui doivent y régner, et les nuances des sentiments qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talents, dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez, tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

2057. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris, janvier.

Ma protectrice, quelle est donc votre cruauté de ne vouloir plus que les pièces grecques soient du premier genre? Auriez-vous osé proférer ces blasphèmes du temps de M. de Malezieu[1]? Quoi! j'ai fait *Électre* pour plaire à Votre Altesse sérénissime; j'ai voulu venger Sophocle et Cicéron, en combattant sous vos étendards; j'ai purgé la scène française d'une plate galanterie dont elle était infectée; j'ai forcé le public aux plus grands applaudissements; j'ai subjugué la cabale la plus envenimée; et l'âme du grand Condé, qui réside dans votre tête, reste tranquillement chez elle à jouer au cavagnole et à caresser son chien! et la princesse qui, seule, doit soutenir les beaux-arts et ranimer le goût de la nation, la princesse qui a daigné jouer *Iphigénie en Tauride*[2], ne daigne pas honorer de sa présence cet *Oreste* que j'ai fait pour elle, cet *Oreste* que je lui dédie! Je vous demande en grâce, madame, de ne me pas faire l'affront de négliger ainsi mon offrande. *Oreste* et *Cicéron* sont vos enfants; protégez-les

1. Voyez tome XXXIII, page 177.
2. Traduite du grec d'Euripide, par Malezieu.

également. Daignez venir lundi[1]. Les comédiens viendront à votre loge et à vos pieds. Votre Altesse leur dira un petit mot de *Rome sauvée*, et ce petit mot sera beaucoup. Je vais faire transcrire les rôles; mais il faut que Mme la duchesse du Maine soit ma protectrice dans Athènes comme dans Rome. Montrez-vous; achevez ma victoire. Je suis un de ces Grecs qui avaient besoin de la présence de Minerve pour écraser leurs ennemis.

Votre admirateur, votre courtisan, votre idolâtre, votre protégé, V.

Je vous demande en grâce de ne venir que lundi.

2058. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Janvier[2].

Quoi! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de *Sémiramis,*
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'est point épris,
Qui sur un ton caustique et sombre
Ose juger vos beaux esprits!

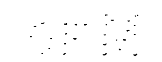
Ce trait désarme ma colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui savait aimer ses amis,
Et qui surtout savait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciements de votre nouvelle édition[3]. Comme je savais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé. Ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés, et surtout quelques transitions qui lient mieux les matières. Ne serait-ce point une faute d'impression que cet endroit de l'*Épître de Maurepas* que voici :

Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.

Ne faudrait-il pas *ont* et *leur?* Pardon de ces vétilles grammaticales; mais j'aspire au purisme, et je veux m'instruire[4].

1. Sans doute le lundi 19 janvier, jour où *Oreste* fut très-applaudi.
2. Réponse à la lettre 2044.
3. La première édition de G.-C. Walther; voyez la lettre 1869.
4. Le passage commençant à « et surtout quelques transitions », et finissant par « et je veux m'instruire », a été omis par Beuchot, et est tiré de cette lettre imprimée dans les *OEuvres du Philosophe de Sans-Souci,* 1750, tome III, pages 217-222.



Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur imposture, faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir *Oreste;* comment vous aurez remplacé Palamède [1], et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie; si vous pensiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissements; mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares sifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet *Éloge* de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. Pierre Ier se mêlait de pharmacie et de médecine; il donnait des remèdes à ses courtisans malades, et, lorsqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve, à l'égard de ces pauvres officiers, dans un cas à peu près semblable; des raisons d'État m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont péri; pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes simples et véritables? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse, au mois de juin; mais, du 1er de juillet jusqu'au mois de septembre, je pourrai disposer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel [2], je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'instruire, et par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon;
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre esprit recèle
Daignez à ma froide raison
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de Mme d'Aiguillon a raison? Si la duchesse produit le *Testament politique* du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le sont ni tous les moments ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de Richelieu rabaissant les grands du royaume, établissant solidement l'autorité royale, soutenant la gloire des Français contre des ennemis puissants et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et faisant élever une digue à travers la mer pour assiéger la Rochelle; si je me représente cette âme ferme, occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le *Testament politique* me paraît trop puéril pour être

1. Personnage de l'*Électre* de Crébillon, jouée en 1708.
2. Voyez les *Actes des apôtres*, ch. v, v. 34.

son ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées sur le papier; peut-être l'ouvrage de sa vieillesse; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait, pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses,
Font le bizarre composé
Du héros le plus avisé :
Il jette un rayon de lumière;
Mais ce soleil, dans sa carrière,
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse;
Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé et de la patience à l'auteur de *la Henriade*. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, et je lui en dirai davantage.

2059. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de Mlle Clairon, et cela est bien juste. Elle trouvera dans son rôle plusieurs changements. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il est copié et porté sur les rôles. Mlle Clairon est suppliée de vouloir bien se trouver demain aux foyers. Elle sera le soutien d'*Oreste*, si *Oreste* peut se soutenir. Mme Denis lui fait les plus tendres compliments, et Voltaire est à ses pieds. Il lui demande pardon, à genoux, des insolences dont il a chargé son rôle. Il est si docile qu'il se flatte que des talents supérieurs aux siens ne dédaigneront pas, à leur tour, les observations que son admiration pour Mlle Clairon lui a arrachées. Il est moins attaché à sa propre gloire (si gloire y a) qu'à celle de Mlle Clairon.

En général, je suis persuadé que si la pièce peut réussir chez les Français, toute grecque qu'elle est, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de Richelieu dit que vous avez joué supérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu pressée : c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter.

Ces deux complets demandent que la voix se déploie d'une manière pompeuse et terrible, s'élevant par degrés, et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'âme. Le premier est celui des Euménides :

> Euménides, venez. . . . .
>
> (Acte IV, scène IV.)

Le second :

> Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ?
>
> (Acte V, scène VI.)

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les passages que vous faites si admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance ; ici du débit, là les mouvements entrecoupés de curiosité, d'espérance, de crainte, les reproches, les sanglots, l'abandonnement du désespoir, et ce désespoir même tantôt tendre, tantôt terrible : voilà ce que vous mettez dans votre rôle ; mais surtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesantissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse, mais qui cesse alors d'être touchante, et qui est un secret sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à *Mérope* que par la raison contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot ; mais ce ne sera pas la dernière de mes actions de grâces.

2060. — A MADAME DE GRAFFIGNY.

Ce lundi au soir.

Il faut que je répare, madame, la sottise que j'ai faite de vous mener à la comédie dans un poulailler, et de cacher Mlle de Ligneville[1] dans un balcon. Souffrez que, mercredi, je vienne vous prendre ; nous vous placerons dans la troisième loge. Il y a des choses nouvelles dont je veux que vous soyez juge. Vous n'imaginez pas l'envie que j'ai de vous plaire ; elle égale mon respectueux attachement. V.

1. Catherine de Ligneville (Lignéville ou Ligniville), née en 1719, nièce de Mme de Graffigny ; mariée, en 1751, à Helvétius, dont elle devint veuve à la fin de 1771 ; elle mourut le 12 août 1800.



2061. — A MADAME DE GRAFFIGNY.

Ce mardi.

Si Mme de Graffigny est toujours dans le dessein de voir *Oreste*, Voltaire viendra demain, mercredi, à quatre heures et demie, pour avoir l'honneur de la mener avec Mlle de Ligneville. Il leur présente ses respects.

2062. — A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très-léger, mais qui est très-important. Je ne crois pas m'aveugler ; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

> Pammène nous conjure
> De ne point approcher de sa retraite obscure;
> Il y va de ses jours...

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah!* très-douloureux,

> Ah !... que m'avez-vous dit ?
> Vous vous êtes trompée...
> (Acte II, scène VII.)

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfec-



tion à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller ; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents[1].

2063. — DE J.-J. ROUSSEAU.

A Paris, le 30 de janvier 1750.

Monsieur, un Rousseau[2] se déclara autrefois votre ennemi, de peur de se reconnaître votre inférieur ; un autre Rousseau, ne pouvant approcher du premier par le génie, veut imiter ses mauvais procédés. Je porte le même nom qu'eux ; mais, n'ayant ni les talents de l'un, ni la suffisance de l'autre, je suis encore moins capable d'avoir leurs torts envers vous. Je consens bien de vivre inconnu, mais non déshonoré ; et je croirais l'être si j'avais manqué au respect que vous doivent tous les gens de lettres, et qu'ont pour vous tous ceux qui en méritent eux-mêmes.

Je ne veux point m'étendre sur ce sujet, ni enfreindre, même avec vous, la loi que je me suis imposée de ne jamais louer personne en face. Mais, monsieur, je prendrai la liberté de vous dire que vous avez mal jugé d'un homme de bien, en le croyant capable de payer d'ingratitude et d'arrogance la bonté et l'honnêteté dont vous avez usé envers lui au sujet des fêtes de Ramire[3]. Je n'ai point oublié la lettre dont vous m'honorâtes dans cette occasion ; elle a achevé de me convaincre que, malgré de vaines calomnies, vous êtes véritablement le protecteur des talents naissants qui en ont besoin. C'est en faveur de ceux dont je faisais l'essai que vous daignâtes me pro-

1. Mlle Clairon, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de Voltaire lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir ; tant il est vrai que la modestie est le partage des talents supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talents médiocres ! Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité. (K.)

2. Jean-Baptiste. On ne connaît point l'autre Rousseau ; ce n'est pas celui de Toulouse, auteur du *Journal encyclopédique*, ni celui de Gotha. (K.)

— Collé dit dans son *Journal* : « Il (Voltaire) a poussé les choses jusqu'à insulter un nommé Rousseau, parce qu'il avait les mains dans son manchon, et qu'il n'applaudissait pas. Ce dernier lui répondit assez ferme, mais sagement, et point aussi vertement qu'il aurait pu. »

Ailleurs, la scène est racontée ainsi : « Qui êtes-vous ? criait le poëte hors de lui. — Rousseau, répondit la partie adverse. — Quel Rousseau ? le petit Rousseau ? » Voltaire ne réfléchissait pas qu'il empêchait le spectacle, lorsqu'une grande femme à l'air viril (Mme Lebas, femme du célèbre graveur) se dressant de toute sa hauteur, lui dit d'une voix de Stentor : « Si vous ne vous taisez pas, je vais vous donner un soufflet. » Ce qui le mit en fuite et fit rire toute la salle. (*Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*, par E. et J. de Goncourt ; 2e série, 1858.)

3. *La Princesse de Navarre*. (K.)

mettre de l'amitié. Leur sort fut malheureux, et j'aurais dû m'y attendre. Un solitaire qui ne sait point parler, un homme timide, découragé, n'osa se présenter à vous. Quel eût été mon titre? Ce ne fut point le zèle qui me manqua, mais l'orgueil; et n'osant m'offrir à vos yeux, j'attendis du temps quelque occasion favorable pour vous témoigner mon respect et ma reconnaissance.

Depuis ce jour, j'ai renoncé aux lettres et à la fantaisie d'acquérir de la réputation; et, désespérant d'y arriver, comme vous, à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manége; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. Vous avez peint l'amitié et toutes les vertus en homme qui les connaît et les aime. J'ai entendu murmurer l'envie, j'ai méprisé ses clameurs, et j'ai dit, sans crainte de me tromper : Ces écrits qui m'élèvent l'âme, et m'enflamment le courage, ne sont point les productions d'un homme indifférent pour la vertu.

Vous n'avez pas, non plus, bien jugé d'un républicain, puisque j'étais connu de vous pour tel. J'adore la liberté; je déteste également la domination et la servitude, et ne veux en imposer à personne. De tels sentiments sympathisent mal avec l'insolence; elle est plus propre à des esclaves, ou à des hommes plus vils encore, à de petits auteurs jaloux des grands.

Je vous proteste donc, monsieur, que non-seulement Rousseau de Genève n'a point tenu les discours que vous lui avez attribués, mais qu'il est incapable d'en tenir de pareils. Je ne me flatte pas de mériter l'honneur d'être connu de vous; mais si jamais ce bonheur m'arrive, ce ne sera, j'espère, que par des endroits dignes de votre estime.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, monsieur, votre très-humble, etc.

J.-J. Rousseau, citoyen de Genève.

2064. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 5 février.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
D'agréments et de vérités
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez
Mon obscure et triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très-rare;
Je ne suis que pauvre d'esprit,
Vous m'appelez d'esprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altières;

Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

Voici donc, sire, un très-chétif tribut qui n'est pas dans le goût du comique larmoyant, car il faut bien se tourner de tous les sens pour vous plaire.

Comme j'allais continuer cette petite épître, j'en reçois une de Votre Majesté. Celle-là prouve bien mieux encore l'immensité des richesses de votre génie. Ni vous ni personne n'a jamais rien fait de si bien, ou du moins de mieux que ces vers :

Des grandeurs et des petitesses[1],
Quelques vertus, plus de faiblesses, etc.

Je sens, à la lecture de cette lettre, que, si j'avais un peu de santé, je partirais sur-le-champ, fussiez-vous à Königsberg. Vous daignez demander *Oreste;* je vais le faire transcrire; mais que Votre Majesté ne s'attende pas à voir un Palamède; il n'y en a point dans Sophocle.

A l'égard du prétendu *Testament politique* du cardinal de Richelieu, je réponds bien que Mme d'Aiguillon n'en aura jamais l'original. Sire, on n'a jamais vu l'original de tous ces *testaments*-là. Indépendamment des misères dont ce livre est plein, je trouve qu'Armand est bien petit devant Frédéric.

. . . . Ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance[2].

L'imprudence met sa confiance. L'imprudence ne *mettent* pas. Mais l'imprudence pourrait, à toute force, mettre *leur* confiance, en rapportant ce *leur* au *dont*. Ce serait une licence qui, en certains cas, serait permise.

Mon chancelier d'Olivet dirait le reste. Mais, quand j'écris au plus grand homme de notre siècle, je ne connais que le sentiment de l'admiration. L'enthousiasme fait oublier la grammaire. A vos genoux.

1. Voyez page 101.
2. Dans l'*Épître à Podewils*, par Frédéric, on lit, vers 101-102 :

Plongés dans l'indolence,
En d'indignes mortels ont mis leur confiance.

2065. — A M. DESTOUCHES[1].

A Paris.

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes *le Glorieux*[2],
Il ne tiendra qu'à vous de l'être;
Je le serai, j'en suis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

Venez donc, mon illustre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académiciens, nos confrères; mais vous n'en trouverez point qui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Mme Denis dispute avec moi, je l'avoue, à qui vous estime davantage; venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle[3] ? Vous nous donneriez les prémices des plaisirs que le public attend. L'abbé du Resnel ne va point aux spectacles, et il est très-bon juge; ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous; et moi, qui vous ai sacrifié *Oreste* de si bon cœur; moi qui, depuis si longtemps, suis votre enthousiaste déclaré, ne mérité-je rien? A mardi, à trois heures, mon cher Térence.

2066. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[4].

Février.

Je m'éveille assez agréablement pour un malade qui a été obligé de se coucher; je reçois des ordres de mes anges.

Mes anges me prendront pour un grand insolent, quand je dirai, comme Samuel Bernard : *Qu'on aille trouver mon notaire !* Il faut bien pourtant en passer par cette impertinence. Je leur demande très-sérieusement pardon de ne pas y courir moi-même; mais Mme la duchesse du Maine m'attend, et mes anges peuvent aisément envoyer chez Laleu, ce soir ou demain matin : ils peuvent être sûrs qu'ils seront obéis sur-le-champ.

1. Cette lettre, classée dans Beuchot au mois de janvier, ne peut être que postérieure au 7 février, date de la suspension d'*Oreste*.
2. Voyez tome XXXIII, page 260.
3. *La Force du naturel*, qui fut jouée le 11 février 1750.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.

2067. — A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

Je vous renvoie, monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur-le-champ aux pieds de celle[1] qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné: il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage[2]; il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires; il est unique dans l'état où la personne respectable dont je tais le nom est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

Quels talents divers elle allie !
Comme elle charme tour à tour,
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome, la première cité,
Et Paris, au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente;

Mais, s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le Sage;

1. Marie-Amélie de Saxe, alors reine des Deux-Siciles.
2. Tragédie en vers français, que la princesse de Saxe, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de Voltaire pour l'examiner et lui en dire son sentiment. (K.)

Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le Sage ne reviendrait pas.

2068. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

Potsdam, 20 février 1750.

La nuit, compagne du repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avait jeté sur ma paupière
Ses plus léthargiques pavots ;
Mon âme était appesantie,
Et ma pensée anéantie,
Lorsqu'un songe, d'un vol léger,
Me fit passer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Élysée.
Là, sous un berceau toujours vert,
Je vis l'ombre immortalisée
De l'aimable Césarion[2].

Dans la plus vive émotion
Je m'élançai soudain vers elle :
« O ciel! est-ce toi que je vois,
Disais-je, ami tendre et fidèle?
Toi que j'ai pleuré tant de fois,
Toi de qui la perte cruelle
M'est encor récente et nouvelle? »

Là, dans ces transports véhéments,
Je vole à ses embrassements;
Mais trois fois cette ombre si chère,
Telle qu'une vapeur légère,
Semble s'échapper à mes sens.

« Le Destin, qui de nous décide,
Défend à tous ses habitants,
Dit-il, d'approcher des vivants;
Mais j'ose te servir de guide,
C'est tout ce que je peux pour toi;
Vers ces demeures fortunées
Où les vertus sont couronnées
Je vais te mener ; viens, suis-moi. »

1. Le texte de cette lettre est conforme à celui des *OEuvres du Philosophe de Sans-Souci*, 1750, tome III, pages 223-28.
2. Keyserlingk; voyez tome XXXIV, page 263.

Là sous d'ombrages admirables,
Des myrtes mêlés de lauriers,
Je vis des plus fameux guerriers
Les fantômes incomparables :
« De ces illustres meurtriers
Fuyons, me dit-il, au plus vite,
Des beaux esprits cherchons l'élite. »

Plus loin, sous un bois d'oliviers
Entremêlés de peupliers,
Je vis Virgile avec Homère;
Tous deux paraissaient en colère;
Je vis Horace qui grondait,
Et Sophocle qui murmurait.

Une ombre qui de notre sphère
Dans ces lieux descendit naguère,
Tous quatre les entretenait,
Et j'entendis qu'elle contait
Qu'en ce monde certain Voltaire
De cent piques les surpassait.

C'était la divine Émilie,
Qui jusque dans ces lieux portait
L'image de ce qu'en sa vie
Le plus tendrement elle aimait.

Mais ces morts entrant en furie,
Sentaient encor la jalousie
Qui lutine les beaux esprits.
Ils avisèrent par folie
De venger leur gloire avilie;
Ils appelèrent à grands cris
Un monstre qu'on nomme l'Envie,
Sèche et décrépite harpie,
Qui hait la gloire et les écrits
De tous les nourrissons chéris
De Mars, d'Apollon, de Minerve.

« Allez, dirent-ils, à Paris,
Sur ce Voltaire et sur sa verve
Exercez toutes vos noirceurs;
Complotez, tramez des horreurs;
Allez soulever le Parnasse,
Que le moindre scribe croasse;
Envenimez les rimailleurs;
Il est coupable, il nous surpasse.
Punissez-le de son audace;
Que sans cesse en butte à vos traits,
Il déteste tous ses succès;
Embouchez le sifflet funeste,
Et, soutenant nos intérêts,
Faites surtout tomber *Oreste*. »

Le monstre partit à l'instant;
Et moi soudain tressaillissant,
D'abord je m'éveille, et mon songe
Dans l'obscurité se replonge.

Voilà ce que je songeais dernièrement, et je pensais me ranger du parti de ces bons poëtes trépassés; ils n'ont pas tort d'être de mauvaise humeur; vous abusez trop étrangement du privilége de grand génie; vous allez à la gloire par autant de chemins qui y mènent; vous me revenez comme ce conquérant qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait encore une partie du monde à conquérir. Vous venez d'entamer les États de Molière; si vous le voulez fort, sa petite province sera dans peu conquise. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon, qui est, selon moi, une comédie de mœurs; si vous l'aviez faite plus longue, il y aurait eu apparemment plus d'intérêt.

Voyez combien je vous ménage; je ne vous importune point pour vous voir à présent; j'attends que Flore ait embelli ces climats, et que Pomone nous annonce d'abondantes moissons, pour vous prier d'entreprendre ce voyage; j'attends que mes lauriers aient poussé de nouvelles branches pour vous en couronner; au moins souvenez-vous qu'après le duc de Richelieu personne n'a des droits plus incontestables sur vous que votre tudesque confrère en Apollon. *Vale.*

FÉDÉRIC.

2069. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON[1].

Versailles, 10 mars.

On m'a renvoyé ici vos ordres; je suis à Versailles enfin[2]; je n'y avais pas mis le pied depuis la perte de votre amie; j'étais resté dans sa maison, je n'en sortais pas, elle me servait de tombeau. Je m'étais présenté quelquefois à votre porte; mais, ne dînant point et sortant tard, je n'ai point eu la consolation de vous entretenir[3].

J'apprends dans le moment que Pouilly, mon ancien ami, le frère de Champeaux votre protégé, vient de mourir : on n'est entouré que de désastres. On voit tomber à droite et à gauche, comme dans une mêlée, et on reçoit enfin le coup, après avoir fatigué inutilement sa vie.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Où l'on venait de jouer *Alzire* sur le théâtre des Petits-Cabinets.
3. Le premier paragraphe de cette lettre semble démentir l'indication qui se trouve en tête de la lettre 2045, et qui est confirmée par les premières lignes de cette lettre 2045. On peut dire qu'en janvier Voltaire mentionne expressément qu'il est à Versailles « en retraite », et non pour faire sa cour. En mars, il est venu pour faire sa cour, et c'est du château qu'il entend parler, en disant qu'il n'y a pas mis les pieds depuis la mort de Mme du Châtelet. Il n'y a pas d'autre moyen de concilier ces deux textes.

Venons à M. de Contades, qui mourra aussi bientôt à son tour, ainsi que moi. Il suffit que M. le marquis d'Argenson me donne un ordre sur son compte, pour que je fasse mes affaires des siennes. Croyez que j'aurai toujours pour vous le tendre et respectueux attachement qu'on fait semblant d'avoir pour les gens en place. J'aurai l'honneur de vous soumettre à Paris toutes les idées que j'ai pour servir M. de Contades, s'il veut être servi. Vous me demanderez peut-être ce que je fais à Versailles : je vois le roi passer un moment, et le reste du temps je travaille dans ma chambre.

Tuus ero semper, tuus non aulicus. V.

2070. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 mars.

J'arrive; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'Argenson. Il y a bien longtemps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui ; mais j'arrive malingre ; je suis à pied ; s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maison[1] que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleur et de regrets que de sentiments inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère?

2071. — A M. BERRYER,

LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE[2].

Paris, 15 mars 1750.

Je me suis présenté à votre porte pour vous supplier de ne point laisser avilir les gens de lettres en France, et surtout ceux que vous honorez de vos bontés, au point qu'il soit permis aux sieurs Fréron et abbé de La Porte d'imprimer tous les quinze jours les personnalités les plus odieuses. L'abbé Raynal, attaqué comme moi, est venu avec moi, monsieur, pour vous supplier de supprimer ces scandales, dont tous les honnêtes gens sont indignés. Ayez la bonté, monsieur, d'en conférer avec M. d'Ar-

1. Celle dont Mme du Châtelet avait occupé le rez-de-chaussée et le premier, rue Traversière.

2. Éditeurs, de Cayrol et François.

genson si vous le jugez nécessaire. Daignez prévenir les querelles violentes qui naîtraient infailliblement d'une pareille licence. Elle est portée au plus haut point, et, pour peu que vous le vouliez, elle cessera. Il est dur pour un homme de mon âge, pour un officier du roi, d'être compromis avec de pareils personnages. Je vous conjure de m'en épargner le désagrément. Je vous aurai deux obligations, celle de mon repos et celle de rester en France. J'ai l'honneur d'être, etc.

2072. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 16 mars.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur
Qui sut chasser de son domaine
Toute sottise et toute erreur,
Tout dévot et tout procureur,
Tout fléau de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène,
Non pas comme dans ce jardin[1]
Où l'art avec effort amène
Les naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine
Tout étonné d'un tel chemin;
Mais par un art bien plus divin,
Par le pouvoir de ce génie
Qui sans effort tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud est donc appelé
Dans ce séjour que l'on renomme!
Et, tandis qu'un troupeau zélé
De pèlerins au front pelé
Court à pied dans les murs de Rome,

1. Versailles. (*Note de Voltaire.*)

Pour voir un triste *jubilé,*
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

Grand homme que vous êtes! que votre dernier songe est joli! Vous dormez comme Horace veillait. Vous êtes un être unique.

J'enverrai à Votre Majesté, par la première poste, des fatras d'*Oreste;* je mettrai ces misères à vos pieds. Une seule de vos lettres, qui ne vous coûtent rien, vaut mieux que nos grands ouvrages, qui nous coûtent beaucoup. Je suis plus que jamais aux pieds de Votre Majesté.

2073. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 17 mars.

Grand juge et grand faiseur de vers,
Lisez cette œuvre dramatique,
Ce croquis de la scène antique,
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers.
Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une Électre de quarante ans
Doit, dans de tels événements,
Étaler les beaux sentiments
D'une héroïne doucereuse,
En massacrant ses chers parents
D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps,
Qui surtout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir, par passe-temps,
A ses pieds un ou deux amants,
Et les tromper avec mystère;
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de son nom,
Et de venger monsieur son père.
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un Céladon;
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né sur le Lignon.

Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être si sévère.

Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raison,
Et laisser des torts à Voltaire.

J'ai l'honneur, sire, d'envoyer à Votre Majesté les feuilles à mesure qu'elles sortent de chez l'imprimeur. Il faut bien que mon Apollon-Frédéric ait mes prémices, bonnes ou mauvaises. J'ai pris la liberté de lui écrire par la voie de cet heureux d'Arnaud, qui verra mon Jehovah prussien face à face, et à qui je porte la plus grande envie.

Votre Majesté aura incessamment d'autres petites offrandes, malgré ma misère; car, tout malingre que je suis, je sens que vous donnez de la santé à mon âme; vos rayons pénètrent jusqu'à moi, et me vivifient.

Voilà d'Arnaud à vos pieds! Qui sera à présent assez heureux pour envoyer à Votre Majesté les livres nouveaux et les nouvelles sottises de notre pays? On m'a dit qu'on avait proposé un nommé Fréron. Permettez-moi, je vous en conjure, de représenter à Votre Majesté qu'il faut, pour une telle correspondance, des hommes qui aient l'approbation du public. Il s'en faut beaucoup qu'on regarde Fréron comme digne d'un tel honneur. C'est un homme qui est dans un décri et dans un mépris général, tout sortant de la prison où il a été mis pour des choses assez vilaines[1]. Je vous avouerai encore, sire, qu'il est mon ennemi déclaré, et qu'il se déchaîne contre moi dans de mauvaises feuilles périodiques, uniquement parce que je n'ai pas voulu avoir la bassesse de lui faire donner deux louis d'or, qu'il a eu la bassesse de demander à mes gens pour dire du bien de mes ouvrages. Je ne crois pas assurément que Votre Majesté puisse choisir un tel homme. Si elle daigne s'en rapporter à moi, je lui en fournirai un dont elle ne sera pas mécontente; si elle veut même, je me chargerai de lui envoyer tout ce qu'elle me commandera. Ma mauvaise santé, qui m'empêche très-souvent d'écrire de ma main, ne m'empêchera pas de dicter les nouvelles. En un mot, je suis à ses ordres pour le reste de ma vie.

1. Le motif de la détention de Fréron, en 1746, fut d'avoir plaisanté sur une pension de mille écus que Mme de Pompadour avait fait accorder à l'abbé de Bernis; voyez l'*Histoire de la détention des philosophes*, etc., par M. Delort, tome II, page 162.

2074. — AU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE [1].

A Paris, ce 19 mars 1750.

M. le comte d'Argenson, monsieur, me fait dire par M. le président Hénault, qu'il pense comme moi, sur le compte de ceux qui troublent la société par ces libelles, mais que, ne pouvant entreprendre sur les fonctions de ceux qui président à la librairie, il se trouve réduit à de bons offices. Voilà les propres mots de la lettre de M. le président Hénault. Quels meilleurs offices, monsieur, qu'un mot de la bouche d'un homme comme vous? Il est bien certain que, si vous voulez envoyer chercher La Porte, et surtout Fréron, contre lequel tous les honnêtes gens sont indignés, et leur représenter, avec l'autorité de votre place et celle de la persuasion, qu'ils ne doivent pas attaquer personnellement les sujets du roi, vous les ferez taire, et vous rendrez service à la société et aux lettres.

Il est douloureux qu'à mon âge, entouré d'une nombreuse famille composée de magistrats et d'officiers, et étant moi-même officier de la maison du roi, je sois exposé continuellement aux insolences de ces barbouilleurs de papier. Il n'est pas permis de se faire justice à soi-même. Je ne la demande qu'à vous, monsieur, et je vous supplie, au nom de tous les honnêtes gens, d'avoir la bonté d'envoyer ordre à Fréron de venir vous parler, et de daigner lui donner celui d'être plus circonspect. Il demeure rue de Seine, chez un distillateur. Vous pouvez, monsieur, finir d'un mot tout ce scandale. J'ose l'espérer de votre sagesse, de votre justice et de vos bontés pour moi.

J'ai l'honneur, etc.

2075. — A M. DE MAIRAN [2].

22 mars.

Je suis venu pour avoir l'honneur de voir M. de Mairan, et je suis revenu pour le supplier de vouloir bien parler à monsieur le chancelier [3] au sujet des feuilles que Fréron et La Porte font imprimer, au mépris du privilége du journal, et au mépris des lois qui défendent qu'on imprime sans permission.

S'ils se bornaient à juger des ouvrages, il faudrait leur inter-

1. Éditeur, Léouzon Leduc.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. D'Aguesseau.

dire une liberté qui ne leur appartient pas; mais ils vont jusqu'à insulter personnellement plusieurs citoyens; ils causent dans Paris un scandale continuel; ils excitent des querelles. Il est sans doute de l'équité de monsieur le chancelier de réprimer une telle licence, et de sa prudence d'en prévenir les suites. Je suis persuadé qu'il écoutera les sages remontrances d'un homme tel que M. de Mairan. Je lui en aurai, en mon particulier, une extrême obligation.

2076. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le vendredi 3 avril.

Sire, voici des rogatons qui m'arrivent dans l'instant de l'imprimerie. Jugez le procès des anciens et des modernes. Vous qui abrégez les procès dans votre royaume, mettez fin au nôtre d'un mot. Votre Majesté est accoutumée à décider toutes les querelles par la plume comme par l'épée, sans y perdre beaucoup de temps. Je n'ai que celui de lui envoyer ces bagatelles; la poste va partir. Voyez, sire, combien l'heure presse; vous n'aurez pas seulement quatre vers cette fois-ci. Mais tous les moments de ma vie ne vous en sont pas moins consacrés.

2077. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 13 avril.

Grand roi, voici donc le recueil [1]
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Frédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'est plus juste; votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de Votre Majesté que trente

1. Voyez la note 1, tome V, page 78.

mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne sais pas si d'Armand sera immortel, mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil; je serai fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher?

Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre Majesté verra, dans la rapsodie ci-jointe, mes *Raisons* [1] contre Mme d'Aiguillon.

Jugez ce *Testament* fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux [2]
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, sire, votre *Valoriade* [3]? Il y a une ode dans un recueil de votre Académie; je n'ai ni le recueil, ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi! O le mauvais marché que j'ai fait là!

Je vous donne toute mon âme sans restriction.

2078. — A M. DARGET.

A Paris, 21 avril 1750.

Je profite avec un extrême plaisir, monsieur, de cette occasion de me rappeler un peu à votre souvenir, et de vous renouveler mes sentiments.

Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi en fait de nouvelles littéraires. L'abbé Raynal, qui commence cette correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme

1. Voyez tome XXIII, page 443.
2. L'Ancien et le Nouveau Testament.
3. *Le Palladion*.

d'un âge mûr, très-sage, très-instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne, dans Paris, n'est plus au fait que lui de la littérature, depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus; il est capable de rendre un compte très-exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas, d'ailleurs, un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne le sont en effet; il les met à leur juste prix pour l'argent comme pour le mérite. Je peux vous assurer, monsieur, qu'il est de toutes façons digne d'une telle correspondance. Soyez persuadé qu'il était de l'honneur de ceux qui approchent votre respectable maître, de ne pas être en liaison avec un homme aussi publiquement déshonoré que Fréron. Ses friponneries sont connues, ainsi que le châtiment qu'il en a reçu; et il n'y a pas encore longtemps que la police l'a obligé de reprendre une balle de livres qu'il avait envoyée en Allemagne, et qu'il avait vendue trois fois au-dessus de sa valeur. Vous sentez quel scandale c'eût été de voir un tel homme honoré d'un emploi qui ne convient qu'à un homme qui ait de la sagesse et de la probité. J'ai osé mander à Sa Majesté ce que j'en pensais. J'ai ajouté même que Fréron était mon ennemi déclaré; et je n'ai pas craint que Sa Majesté pensât que mes mécontentements particuliers m'aveuglassent sur cet écrivain. Fréron n'a été mon ennemi que parce que je lui ai refusé tout accès dans ma maison, et je ne lui ai fait fermer ma porte que par les raisons qui doivent l'exclure de votre correspondance. Quant à l'abbé Raynal, je vous supplie, monsieur, de vouloir bien l'excuser si, pour cette première fois, il a manqué à quelque chose, ou s'il a rempli ses feuilles d'anecdotes littéraires déjà connues. Vous voyez par la rapidité de son style, et par sa facilité, qu'il sera en état de se plier à toutes les formes qui lui seront prescrites. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne peux faire à Sa Majesté un meilleur présent. Non-seulement, monsieur, je vous prie de le protéger, mais je vous demande en grâce de ne mander à personne que c'est moi qui vous le présente. C'est une chose que j'ose attendre de votre ancienne amitié pour moi. Vous sentez combien de gens de lettres désirent un tel emploi. Le nom de Frédéric est devenu un terrible nom; et quand il n'y aurait que de l'honneur à lui faire tenir des nouvelles et des livres, on se disputerait cet emploi comme on se dispute ici un bénéfice ou une place de sous-fermier. Ne me commettez donc, je vous en conjure, avec personne, et laissez-moi vous servir paisiblement.

Envoyez-moi un petit mot pour l'abbé Raynal[1], par lequel vous l'instruirez de la manière dont il faut s'y prendre; il attend vos ordres et vos bontés. Quant à moi, monsieur, je compte être bientôt plus heureux que vos correspondants, j'espère vous voir. Il faut, avant que je meure, que je me mette encore aux pieds de ce grand homme si simple, de ce philosophe roi si aimable. Je sais bien qu'il est ridicule que je voyage dans l'état où je suis, mais les passions font tout faire. Autant vaut, après tout, être malade à Berlin qu'à Paris. Et s'il fallait partir de ce monde, il me semble qu'on prend congé dans ce pays-là avec des cérémonies moins lugubres que dans le nôtre. En un mot, si j'ai seulement la force de me mettre dans un carrosse, vous verrez arriver le Scarron tragique de son siècle, et je prendrai sur la route le titre de malade du roi de Prusse.

Adieu, monsieur; si quelqu'un se souvient de moi, recommandez-moi à lui; surtout, conservez-moi votre amitié.

2079. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 25 avril.

J'espérais qu'au premier signal
Les Grâces et votre génie
Viendraient sans cérémonial
Réveiller ma muse assoupie;
Mais de ce bonheur idéal
L'espérance est évanouie,
Et, dans ce séjour martial,
D'Arnaud, votre charmant vassal,
N'est arrivé qu'en compagnie
De sa muse aimable et polie.
Lorsqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie!

Il est enfin venu, ce d'Arnaud qui s'est tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmants qui font toujours honte aux miens; et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi sert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, si vous m'empêchez de profiter de cet avantage?

Depuis deux mille ans nous lisons
Les vers de Virgile et d'Horace;
Avec eux plus ne conversons.
Qui pourrait les voir face à face
S'instruirait bien par leurs leçons.

1. Frédéric ne voulut pas de Raynal pour correspondant; il fit choix de l'auteur dramatique Pierre Morand.



Oui, la mort ainsi que l'absence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France
Est pour nous, ses contemporains,
Qui vivons loin de sa présence,
Aussi mort que ces grands Romains.

Tous les siècles seront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talents universels.
Pour moi, j'ose un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire, et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où se trouve *Oreste,* une lettre sur les *Mensonges,* etc., et une autre au maréchal de Schulembourg [1]. Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je suis surpris de me trouver. Vous savez relever les petites choses par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, si l'éloquence ne transporte pas des montagnes comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle relève les fonds, elle est maîtresse de la nature, et surtout du cœur humain. La belle science! qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et surtout qui la manient avec autant de supériorité que vous!

J'ai cru que vous aviez, il y a longtemps, ces Mémoires de notre Académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages; mais je dois vous avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai employé, depuis, un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuses, qui sera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poëme; mais il ne peut point se montrer. D'Arnaud vous mandera ce qu'il contient.

J'osais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et son paradis,
Et me gausser en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écrase les maudits;
Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton caustique,
Je cache le recueil épique
A vos indiscrets de Paris.

Certain Boyer, qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaisants écrits,

1. Voyez ci-dessus, page 117; et tome V, page 78.



Ferait condamner par ses cris
Mes pauvres vers à la Bastille.
Je hais ces funestes lambris;
Ma Muse, les Jeux et les Ris,
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
On a tâté de la prison[1];
Mais dans l'âge de la sagesse
Y retourner, c'est déraison.

Ainsi, mon cher Voltaire, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux; il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous payera pas des fatigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, et qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui, comme vous, y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible; mais, prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à Baal, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

2080. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[2].

J'ai envie de donner Cicéron à Lekain, pour faire valoir Lekain et Cicéron. Mais, divin ange, pourriez-vous avoir la bonté de venir l'entendre ce matin? Je ne peux sortir; venez, je vous en prie.

2081. — A M. DARGET.

A Paris, le 6 mai 1750.

Voici une seconde faffée[3] des nouvelles de l'abbé Raynal. Je souhaite qu'elles puissent adoucir la tristesse où vous êtes encore[4]. Ma mélancolie cadrerait bien avec la vôtre.

Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi[5].

1. Allusion au séjour forcé que Frédéric fit à Cüstrin, du 4 septembre 1730 au 26 février 1732.

2. Éditeurs, de Cayrol et François. — Voltaire, ayant vu jouer Lekain à l'hôtel de Clermont, s'était épris du jeune artiste, et s'apprêtait à le produire dans *Rome sauvée*, sur le théâtre de son hôtel, rue Traversière. Lekain joua Statilius (personnage supprimé depuis), et Voltaire lui-même se chargea du rôle de Cicéron.

3. Ce mot se trouve dans Villon, *Grand Testament*, octave CLIII.

4. Darget venait de perdre sa femme.

5. Horace, livre II, épître XVIII, vers 89.

Mais, mon cher monsieur, j'ai par-dessus vous des souffrances de corps continuelles. Que ferait un malingre, un cadavre ambulant, à la cour d'un jeune roi qui se porte bien, et qui a de l'imagination et de l'esprit du soir au matin? Cependant je vous avoue ma faiblesse; je n'aurais point de plus grande consolation que celle de le voir et de l'entendre encore avant d'aller rendre visite aux Antonins, aux Chaulieu, aux Chapelle, ses devanciers.

Je suis enchanté de tout le bien que vous me dites de mon cher d'Arnaud. Je voudrais bien qu'il lût, quand il n'aura rien à faire, le rogaton que je vous envoie. Buvez tous deux à ma santé, cela me fera peut-être du bien.

2082. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 8 mai.

Oui, grand homme, je vous le dis,
Il faut que je me renouvelle.
J'irai dans votre paradis
Du feu qui m'embrasait jadis
Ressusciter quelque étincelle,
Et, dans votre flamme immortelle
Tremper mes ressorts engourdis.
Votre bonté, votre éloquence,
Vos vers coulant avec aisance,
De jour en jour plus arrondis,
Sont ma fontaine de Jouvence.

Mais il ne faut pas tromper son héros. Vous verrez, sire, un malingre, un mélancolique, à qui Votre Majesté fera beaucoup de plaisir, et qui ne vous en fera guère; mon imagination jouira de la vôtre. Ayez la bonté de vous attendre à tout donner sans rien recevoir. Je suis réellement dans un très-triste état; d'Arnaud peut vous en avoir rendu compte. Mais enfin vous savez que j'aime cent fois mieux mourir auprès de vous qu'ailleurs. Il y a encore une autre difficulté; je vais parler, non pas au roi, mais à l'homme qui entre dans le détail des misères humaines. Je suis riche, et même très-riche pour un homme de lettres. J'ai ce qu'on appelle à Paris monté une maison où je vis en philosophe, avec ma famille et mes amis. Voilà ma situation; malgré cela, il m'est impossible de faire actuellement une dépense extraordinaire: premièrement, parce qu'il m'en a beaucoup coûté pour établir mon petit ménage; en second lieu, parce que les affaires de Mme du Châtelet, mêlées avec ma fortune, m'ont coûté encore

davantage. Mettez, je vous en prie, selon votre coutume philosophique, la majesté à part, et souffrez que je vous dise que je ne veux pas vous être à charge. Je ne peux ni avoir un bon carrosse de voyage, ni partir avec les secours nécessaires à un malade, ni pourvoir à mon ménage pendant mon absence, etc., à moins de quatre mille écus d'Allemagne. Si Mettra, un des marchands correspondants de Berlin, veut me les avancer, je lui ferai une obligation, et le rembourserai sur la partie de mon bien la plus claire, qu'on liquide actuellement. Cela est peut-être ridicule à proposer; mais je peux assurer Votre Majesté que cet arrangement ne me gênera point. Vous n'auriez, sire, qu'à faire dire un mot à Berlin au correspondant de Mettra, ou de quelque autre banquier résidant à Paris : cela serait fait à la réception de la lettre, et quatre jours après je partirais. Mon corps aurait beau souffrir, mon âme le ferait bien aller; et cette âme, qui est à vous, serait heureuse. Je vous ai parlé naïvement, et je supplie le philosophe de dire au monarque qu'il ne s'en fâche pas. En un mot, je suis prêt; et si vous daignez m'aimer, je quitte tout, je pars, et je voudrais partir pour passer ma vie à vos pieds.

2083. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON[1].

A Sceaux, ce 8 mai.

N'en disons mot, monsieur, à Mme la duchesse du Maine; mais je compte après-demain, lundi matin, venir vous faire ma cour dans votre ermitage de Segrais. J'y serai peu de temps, dont je suis très-fâché. Comptez que je voudrais passer ma vie avec un philosophe comme vous, qui est si au dessus de toutes les places.

Ayez la bonté d'envoyer des chevaux de très-bonne heure à Arpajon, et de hâter le moment où j'espère de rendre mes devoirs à votre sagesse dans votre respectable solitude. Votre serviteur à jamais. V.

2084. — A MADEMOISELLE CLAIRON[2].

Mai.

Belle Cléopâtre, je vous supplie de me ménager une place dans la loge grillée où sera probablement M. de Marmontel[3]. Ma

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. La *Cléopâtre* de Marmontel fut jouée le 20 mai.

mauvaise santé ne me permet guère d'être ailleurs, et mon amitié pour lui ne me permet pas de n'être pas témoin de son triomphe. *Cléopâtre* aura un succès prodigieux. Celle de notre académicien La Chapelle en eut, et dix vers de M. de Marmontel valent cent fois mieux que tous ceux de notre académicien. Je veux voir votre triomphe et le sien. Je vous prie de me faire savoir si je ne le gênerai point, et s'il peut me recevoir. Regardez-moi, je vous en prie, comme un serviteur qui vous admire.

2085. — A M. D'ARNAUD[1].

A Paris, le 19 mai.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*[2],
Près du bel esprit triomphant
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,
Et que l'Autriche provoquée
Admire encore en enrageant!
Quant à notre muse attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle est détraquée,
Cette canaille assurément
Du public est peu remarquée.
Que le seul Frédéric le Grand
Tienne votre vue appliquée!
Si l'Envie est un peu piquée
Contre votre bonheur présent,
Laissons sa rage suffoquée,
Honteuse, impuissante, et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle est-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée?
Elle en rit, j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'Arnaud, que ce soit ou Mouhy ou Fréron qui fasse *la Bigarrure, le Réservoir, le Glaneur*, et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci? Les Alle-

1. D'Arnaud répondit à cette lettre le 31 du même mois. Voyez la lettre 2088.
2. Voyez le huitième livre d'*Amadis des Gaules*, chap. XXIV. Mme de Sévigné a employé cette expression dans ses lettres des 11 juin, 20 et 30 juillet 1676; La Mésangère en donne l'explication dans son *Dictionnaire des proverbes*, troisième édition, page 426.

mands et les Hollandais sont bien bons de lire ces fadaises. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie de Mme Denis. C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue, à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme comme vous peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois ;

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que Frédéric le Grand qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires, Mme Denis ; et je viendrais, en bonnet de nuit, voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé Nollet par une espèce de maître d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route ; il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac*[1] a des vapeurs ; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. Darget n'est pas encore consolé ; ma tristesse n'irait pas mal avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de Maupertuis ; je cultiverais l'italien avec M. Algarotti ; je m'égayerais avec vous ; mais que ferais-je avec le roi ?

Hélas ! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin !

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu ;
La Pâris[2] veut des jeunes filles ;
Les vieilles sont au coin du feu ;
J'y suis, et j'en enrage. Adieu.

1. Le marquis d'Argens.
2. Célèbre abbesse, comme dit Rousseau,

D'un monastère à Vénus consacré.

(*Note de Palissot.*)

2086. — A MADAME LA MARQUISE DE MALAUSE[1].

A Sceaux, ce dimanche.

Aimable Colette, dites à Son Altesse sérénissime qu'elle souffre nos hommages et notre empressement de lui plaire. Il n'y aura pas, en tout, cinquante personnes au delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Mme la duchesse du Maine est bien bonne de croire qu'il ne lui convienne plus de donner le ton à Paris; elle se connaît bien peu. Elle ne sait pas qu'un mérite aussi singulier que le sien n'a point d'âge; elle ne sait pas combien elle est supérieure même à son rang. Je veux bien qu'elle ne donne pas le bal; mais, pour des comédies nouvelles, jouées par des personnes que la seule envie de lui plaire a faites comédiens, il n'y a qu'un janséniste convulsionnaire qui puisse y trouver à redire. Tout Paris l'admire et la regarde comme le soutien du bon goût. Pour moi, qui en fais ma divinité, et qui regarde Sceaux comme le temple des arts, je serais au désespoir que la moindre tracasserie pût corrompre l'encens que nous lui offrons et que nous lui devons.

Mille tendres respects. V.

2087. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[2].

Potsdam, 24 mai.

Pour une brillante beauté
Qui tentait son désir lubrique,
Jupiter avec dignité
Sut faire l'amant magnifique.
L'or plut, et son pouvoir magique
De cette amante trop pudique
Fléchit l'austère cruauté.

Ah! si, dans sa gloire éternelle,
Ce dieu si galant s'attendrit
Sur les appas d'une mortelle
Stupide, sans talent, mais belle,
Qu'aurait-il fait pour votre esprit?

Pour rendre son ciel plus aimable,
Près d'Apollon, près de Bacchus,

1. Marie-Françoise de Maniban, mariée, en 1729, à Louis-Auguste de Bourbon, marquis de Malause, mort en décembre 1741.

2. Cette lettre a été imprimée pour la première fois dans le *Magasin encyclopédique* rédigé par Millin, Paris, 1799, tome Ier, page 103. Elle a été depuis réimprimée dans d'autres éditions avec quelques changements dans les vers.

Il vous aurait mis à sa table,
Pour moitié vous donnant Vénus.
Son fils, enfant plein de malice,
Bandant son arc, riant de plus,
Vous aurait blessé par caprice:
Car dans ce séjour de délice,
L'amour n'est jamais de refus.

Hébé vous eût offert un verre
Rempli du plus exquis nectar;
Mais vous le connaissez, Voltaire,
Vous en avez bu votre part:
C'était le lait de votre mère.

Voilà comme le roi des dieux
Vous aurait traité dans les cieux.
Pour moi qui n'ai point l'honneur d'être
L'image de ce dieu puissant,
Je veux dans ce séjour champêtre
Vous en procurer tout autant;
Je veux imiter cette pluie
Que sur Danaé son galant
Répandit très-abondamment:
Car de votre puissant génie
Je me suis déclaré l'amant.

Mais, comme le sieur Mettra pourrait réprouver une lettre de change en vers, j'en fais expédier une en bonne forme par son correspondant, qui vaudra mieux que mon bavardage. Vous êtes comme Horace, vous aimez à réunir l'utile à l'agréable [1]: pour moi, je crois qu'on ne saurait assez payer le plaisir, et je compte d'avoir fait un très-bon marché avec le sieur Mettra. Je payerai le marc d'esprit à proportion que le change hausse. Il en faut dans la société; je l'aime; et l'on n'en saurait trouver davantage que dans la boutique de Mettra.

Je vous avertis que je pars pour la Prusse, que je ne serai de retour ici que le 22 de juin, et que vous me ferez grand plaisir d'être ici vers ce temps. Vous y serez reçu comme le Virgile de ce siècle; et le *gentilhomme ordinaire* de Louis XV cédera, s'il lui plaît, le pas au grand poëte. Adieu; les coursiers rapides d'Achille puissent-ils vous conduire [2], les chemins montueux s'aplanir devant vous! puissent les auberges d'Allemagne se transformer en palais pour vous recevoir! les vents d'Éole puissent-ils se renfermer dans les outres d'Ulysse, le pluvieux Orion disparaître, et nos nymphes potagères se changer en déesses, pour que votre voyage et votre réception soient dignes de l'auteur de *la Henriade!*

FÉDÉRIC.

1. Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.
(HOR., *de Art. poet.*, v. 343.)

2. Ce vœu de Frédéric ne fut pas exaucé; voyez le commencement de la lettre du 24 juillet 1750, à d'Argental.

2088. — DE BACULARD D'ARNAUD[1].

Ce 31 mai 1750.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Apollon, comme le roi partait pour la Prusse; je n'ai donc point eu le plaisir de la lui montrer. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on vous attend ici avec une grande impatience. Le roi se fait fête de vous voir. J'apprends que *Cléopâtre*[2] vient d'être sifflée. Il est arrivé ce que j'avais prévu : cet homme n'a point la chaleur de l'âme et un tact qu'il faut avoir absolument lorsque l'on veut se mêler de donner des tragédies; c'est la porte par laquelle vous avez rendu vos ouvrages dignes de l'immortalité. Je vous attends ici comme un enfant attend son père, en m'occupant. Je vous ai dédié une édition de quelques-uns de mes faibles ouvrages, il y a une épître dédicatoire au roi, et j'y ai ajouté ces vers, que le roi a approuvés :

A monsieur de Voltaire.

Mon maître, mon ami, mon père dans les arts,
De l'un de tes enfants que ta muse encourage,
Peut-être de celui qui t'aime davantage,
Quoiqu'il mérite moins tes sublimes regards,
O Voltaire, accepte l'hommage.
Au milieu des poisons, des sifflements mortels,
Qu'autour de tes lauriers, aux pieds de tes autels,
Poussent, en s'élançant, les serpents de l'Envie;
Que le cri de mon cœur et de la vérité
Se fasse entendre à la terre ravie
De voir voler ton nom à l'immortalité.
Cette esclave des cours, la basse Flatterie,
Qui n'accorde qu'au rang son suffrage et sa voix,
Avec étonnement verra ma main hardie
Prodiguer au rare génie
Le même encens qui brûle pour les rois.
Mais l'équité, mais Frédéric lui-même
Qui daigne de son diadème
Couvrir les arts près de son trône admis,
Par une faveur aussi juste
Ordonne qu'à côté du nom sacré d'Auguste
Le nom de Virgile soit mis.

Voilà, mon cher maître, l'hommage de mon cœur; vous partagez mon admiration avec un grand roi et un vainqueur. J'écris ce que je pense, toute notre Académie attend sa divinité.

Tout votre vin ne saurait nous déplaire,
C'est un bourgogne velouté

1. *Mémoires de Wagnière et de Longchamp*, tome II, page 512.
2. Tragédie de Marmontel, représentée à Paris le 20 mai 1750.

Qui du champagne a la mousse légère,
Flatte le goût, et donne la santé;
Les restes du vin de Voltaire
Sont le nectar de l'immortalité.

J'assure Mme Denis de mes très-humbles respects. Je me flattais qu'elle m'honorerait d'un mot de réponse; le roi a fort envie de voir la comédie: venez donc avec assurance de plaire.

Le temps, de ses rides cruelles,
N'a point sillonné vos attraits;
Vous êtes du nombre des belles
Dont l'éclat ne périt jamais.
Pour quelque papillon volage
Que vous ne pouvez arrêter,
Combien de cœurs qu'on peut citer
Sont encor dans votre esclavage!

J'attends un mot de réponse, et suis avec respect, mon cher maître, votre admirateur, votre disciple et votre ami.

2089. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 9 juin.

Votre très-vieille Danaé
Va quitter son petit ménage
Pour le beau séjour étoilé
Dont elle est indigne à son âge.
L'or par Jupiter envoyé
N'est pas l'objet de son envie;
Elle aime d'un cœur dévoué
Son Jupiter, et non sa pluie.
Mais c'est en vain que l'on médit
De ces gouttes très-salutaires:
Au siècle de fer où l'on vit,
Les gouttes d'or sont nécessaires.

On peut du fond de son taudis,
Sans argent, l'âme timorée,
Entouré de cierges bénits,
Aller tout droit en paradis,
Mais non pas dans votre empyrée.

Je ne pourrai pourtant, sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce que je pourrai pour arriver à la fin de juin. Mais la vieille Danaé est trop avisée pour promettre légèrement; et, quoiqu'elle ait l'âme très-vive et très-impatiente, les années lui ont appris à modérer

ses ardeurs. Je viens d'écrire à M. de Raesfeld[1] que je serai, au plus tard, dans les premiers jours de juillet, dans vos États de Clèves, et je le prie de songer au *vorspann*[2]. Je vous fais, sire, la même requête. Faites de belles revues dans vos royaumes du Nord; imposez à l'empire des Russes; soyez l'arbitre de la paix, et revenez présider à votre Parnasse. Vous êtes l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les talents. Recevez-moi au rang de vos adorateurs; je n'ai de mérite que d'être le plus ancien. Le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire de Votre Majesté ce que La Fontaine, à mon âge, disait des femmes: « Je ne leur fais pas grand plaisir, mais elles m'en font toujours beaucoup. »

Je me mets aux pieds de Votre Majesté.

Ah! que mon destin sera doux
Dans votre céleste demeure!
Que d'Arnaud vive à vos genoux,
Et que votre Voltaire y meure!

2090. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Je suis aux ordres de Votre Altesse sérénissime, sans réserve; je les attends dimanche à cinq heures. Je ne suis pas ingrat comme votre petit chien, et je suis à jamais, de votre belle âme, l'adorateur le plus soumis, le plus respectueux et le plus fidèle, sans condition aucune. Je serai donc à vos ordres dimanche; mais je vous supplie de m'envoyer mercredi à Versailles, où j'ai une affaire indispensable. Cette affaire n'est que la seconde qui m'intéresse; la première est de vous plaire, de vous apporter mes vers, ma toux, mon cœur, mon admiration pour votre esprit, et ma respectueuse reconnaissance pour vos bontés.

2091. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

A Paris, ce dimanche.

Ma protectrice, en arrivant de Versailles, et non de la cour, j'ai appris que Votre Altesse sérénissime voulait me donner de nouveaux ordres et de nouveaux conseils lundi. Elle est la maîtresse de tous les jours de ma vie, et j'ai assurément pour elle

1. Président de la régence de Clèves depuis 1742.
2. Voyez tome XXXVI, page 217.

autant de respect que Lamotte. J'attendrai demain les Pégases qui doivent me mener au seul Parnasse que je connaisse, et aux pieds de ma protectrice.

Si Votre Altesse sérénissime le permet, je coucherai à Sceaux.

2092. — A M. LE CHEVALIER GAYA[1].

Dimanche.

A six heures du matin, à six heures du soir, à toutes les heures de ma vie, monsieur, je suis aux ordres du sublime génie qui connaît Sophocle, qui protége Voltaire, qui prescrit contre la barbarie, et qui soutient l'honneur de la France.

Présentez, je vous en conjure, mes profonds respects à Son Altesse sérénissime. J'attendrai demain ses Pégases à l'heure que vous voulez bien me marquer. Portez-vous bien ; *hoc præstat.*

2093. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ma protectrice, Cicéron, César, Catilina, seront jeudi, comme de raison, aux pieds de Votre Altesse ; le languissant auteur de tout cela reprendra des forces pour vous plaire. Il voudrait bien être digne de Mme la duchesse du Maine, mais il a grand'peur de n'être digne que du siècle[2].

2094. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce samedi.

Ma protectrice, gardez mes sentiments dans votre cœur, et non mes lettres dans votre cassette : elles vont comme elles peuvent ; mais, pour les sentiments, ils ont la hardiesse d'être dignes de toutes les bontés de Votre Altesse sérénissime. Je défie les Lamotte, les Fontenelle, et *tutti quanti;* ils n'ont point eu tant de zèle et tant d'envie de vous plaire. Permettez que je joigne à ce paquet le long et superbe rôle de M. le comte de Loss[3]. Il ornera au moins le spectacle de sa belle figure, et cela vaut bien cent vers au moins, fussent-ils de Corneille.

1. Mme de Staal parle de ce chevalier dans quelques-unes de ses *Lettres* à Mme du Deffant.

2. Tous les billets précédents ont été écrits à propos de *Rome sauvée,* qu'on joua à Sceaux le 22 juin.

3. Ambassadeur extraordinaire d'Auguste, roi de Pologne.

tant pour nous que de voir réussir ces deux pièces avec tant d'éclat? Quoi de plus cruel et de plus insultant pour la France que de voir son plus beau génie s'éloigner d'elle, lui à qui on devrait élever des autels, et qu'on devrait encenser comme un dieu? Et que de gloire pour vous d'être le seul, dans ce siècle lâche et efféminé, qui pensiez avec force et avec élévation!

Je vous le répète encore, monsieur; rien ne m'a plus flatté que les adoucissements que mes amis vous ont justement accordés. Je désirerais pouvoir vous prouver tout le plaisir que cela m'a fait, et, en même temps, l'amitié et l'attachement avec lesquels je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LOUIS, prince DE WURTEMBERG.

2097. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Juin, ce mercredi.

Ame du grand Condé! il n'y a pas moyen de reculer, et il faut absolument que je parte demain à cinq heures du matin. Je me trouve une espèce d'héroïsme dans le cœur, puisque j'ai le courage de partir après la lettre de ma protectrice. Ce voyage est devenu un devoir indispensable, et ce n'est que parce qu'il est devoir que je n'ose résister à vos bontés, à vos raisons et à mon cœur.

Quoique je n'aie guère de moments dont je puisse disposer, il faut commander au temps; quand ma protectrice parle, il y a trop de plaisir à lui obéir. Eh bien! madame, j'aurai fait toutes mes affaires à six heures; j'attendrai vos ordres et votre voiture; je viendrai me jeter à vos pieds; je viendrai chercher de nouveaux sujets de regret, mais aussi ce sera pour moi une consolation bien flatteuse de partir rempli de l'idée de vos bontés, et du bonheur d'avoir vu encore Louise de Bourbon. Je lui dirai que je lui suis plus attaché qu'à tous les rois du Nord; mais je lui soutiendrai que son rival le roi de Prusse, qui ne la vaut pas, est pourtant un homme admirable.

Pourvu que je sois de retour à Paris à onze heures du soir, je suis aux ordres de ma protectrice.

2098. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 26 juin 1750.

Vieux palefrois de nos rouliers,
Volez, rétives haridelles,
Devenez de fameux coursiers,
De Pégase empruntez les ailes

Les beaux chevaux du dieu du jour
Vous ont cédé leur ministère;
Vous conduirez le dieu son frère,
De Versailles à cette cour.

Que Rabican, que Parangon
Seraient piqués de jalousie
S'ils voyaient que dans ce canton
Fringants, à force réunie,
Vous mènerez, de l'Hélicon,
Le dieu du goût et du génie.

Vos destins seront glorieux ;
Ce dieu, sentant son âme émue,
Vous délivrant de la charrue,
Daignera vous placer aux cieux.

L'astronome à quelque heure indue,
De sa lunette à longue vue
Examinant le firmament,
Frappé d'extase en vous voyant,
Pourra penser assurément
Que la lunette a la berlue.

Voilà ce que j'ai dit aux chevaux qui auront l'honneur de vous conduire. On dit que la langue allemande est faite pour parler aux bêtes; et, en qualité de poëte de cette langue, j'ai cru ma muse plus propre à haranguer vos chevaux de poste qu'à vous adresser ses accents. Vous êtes à présent armé de toutes pièces, de voiture, de passe-port, et de tout ce qu'il faut à un homme qui veut se rendre de Paris à Berlin; mais je crains que vous ne soyez prodigue de votre temps à Paris, et chiche de vos minutes à Berlin. Venez donc promptement, et souvenez-vous qu'un plaisir fait de bonne grâce acquiert un double mérite.

FÉDÉRIC.

2099. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Compiègne, ce 26 juin.

Pourquoi suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages;

. . . . video meliora, proboque,
Deteriora sequor. . . . .

M. le duc d'Aumont vous écrit sans doute aujourd'hui que Lekain[1] aura son ordre quand il voudra. Je conseille à Mme Denis

1. Si l'on en croit Longchamp (Mémoires, article XXVII), ce fut lui qui fit connaître Lekain à Voltaire. D'autres prétendent que ce fut Baculard d'Arnaud, au mois de février 1750, époque où Henri-Louis Lekain, fils d'un orfèvre de Paris,

de lui faire réciter Hérode, Titus, et Zamore, de le faire crier à tue-tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours, jusqu'à présent, faible et sourde. C'est peut-être le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron[1]. J'espère que je ferai quelque chose d'Aurélie[2]; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le consul Catilina et César. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'est guère française; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez, si vous voulez, mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de Choiseul et de M. l'abbé de Chauvelin. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi : on les fera tenir à votre errante créature.

2100. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Compiègne, le 26 juin.

Ainsi dans vos galants écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolescence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence[3].
Je touche à mes soixante hivers;
Mais si tant de lauriers divers

allait accomplir sa vingt-deuxième année. De 1750 à 1778, l'auteur et l'acteur ne cessèrent d'avoir des relations l'un avec l'autre. (CL.) — Voyez la lettre 2173.

1. Ce fut La Noue qui joua ce rôle, au grand déplaisir de Voltaire.

2. Personnage de *Rome sauvée*.

3. Voici les vers que le roi de Prusse avait faits pour d'Arnaud; nous les donnons d'après l'original, publié dans l'*Amateur d'autographes*, année 1868, page 22.

D'Arnaud, par votre beau génie
Venez réchaufer nos cantons,
Par les sons de votre harmonie
Réveiller ma muse asoupie
Et diviniser nos Manons.

L'amour préside à vos chansons
Et dans vos himmes que j'admire
La tendre volupté respire
Et semble dicter ses leçons.

Dans peu, sans être témérère
Prenant votre vol jusqu'aux cieux
Vous pourez égaler Voltere
Et près de Virgile et d'Homère
Jouir de vos succez fameux;

Ombragent votre jeune tête [1],
Grand homme, est-il donc bien honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées,
Que déjà l'Envie et le Temps
Ont, de leurs détestables dents,
Sur ma tête à demi rongées?

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Égratignez-vous d'une main [2],
Lorsque vous protégez de l'autre?
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Sent encor la plus noble ardeur [3]
Pour le premier des rois illustres.
Bientôt nos beaux jours sont passés [4].

Déjà l'Apolon de la france
S'achemine à sa décadence,
Venez briller à votre tour.
Ellevez-vous s'il baisse encore :
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus bele aurore.

Marmontel raconte, dans les *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants* (vers la fin du VI[e] livre), qu'il était chez Voltaire lorsque Thieriot apporta à celui-ci l'*Épître* de Frédéric à Baculard d'Arnaud. Voltaire lut un moment en silence et d'un air de pitié, mais quand il en fut aux vers où Frédéric donne à entendre que *Voltaire est à son couchant et d'Arnaud à son aurore,* il se mit en fureur, et s'écria: « J'irai, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes! » Dès ce moment son voyage à Berlin fut décidé.

On peut croire que Frédéric avait adressé ces vers à d'Arnaud pour décider Voltaire à venir à Berlin, car il l'avertit, dans le dernier alinéa de la lettre 2079, que des hérétiques *élèveront sûrement quelques autels à Baal* si le *dieu invisible* ne se montre bientôt.

1. Variante :

S'accumulent sur votre tête,
Grand prince, il n'est pas fort honnête...
(*Édit. de Kehl.*)

2. Variante :

Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.
(*Édit. de Kehl.*)

3. Variante :

Conserve encore quelque ardeur,
Et c'est pour les hommes illustres.
(*Édit. de Kehl.*)

4. Variante :

L'esprit baisse ; mes sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives lassés
D'avoir trop longtemps tenu table ;
Mais mon cœur est inépuisable.
(*Édit. de Kehl.*)

L'esprit s'éteint, le temps l'accable,
Les sens languissent émoussés,
Comme des convives lassés
Qui sortent tristement de table;
Mais le cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le remplissez.

Je ne suis à Compiègne, sire, que pour demander au plus grand roi du Midi la permission d'aller me mettre aux pieds du plus grand roi du Nord; et les jours que je pourrai passer auprès de Frédéric le Grand seront les plus beaux de ma vie. Je pars de Compiègne après-demain. Je suis exact; je compte les heures, elles seront longues de Compiègne à Sans-Souci. Il y a cent mille sots qui ont été à Rome [1] cette année; s'ils avaient été des hommes, ils seraient venus voir vos miracles.

A Clèves, ce 2 juillet.

Sire, j'avais envoyé ma lettre à votre chancelier de Clèves, et j'arrive aussitôt qu'elle; je la rouvre pour remercier encore Votre Majesté. Je suis arrivé me portant très-mal. En vérité, je vais à votre cour comme les malades de l'antiquité allaient au temple d'Esculape.

Ici j'acquiers un double grade;
Je suis de Votre Majesté
Et le sujet et le malade.
Je fais la cour à la naïade
De ce beau lieu peu fréquenté;
De son onde je bois rasade.
La nymphe, pleine de bonté,
A mes yeux a daigné paraître;
Elle m'a dit: « Ce lieu champêtre
Pourrait te donner la santé;
Mais vole auprès du roi mon maître:
Il donne l'immortalité. »

J'y vole, sire; j'arriverai mort ou vif. Je pars d'ici le 5 [2]; mon misérable état, et plus encore mon carrosse cassé, me retiennent trois jours.

Je supplie Votre Majesté d'avoir la bonté d'envoyer l'ordre pour le *vorspann* au commandant de Lipstadt, et de daigner me

1. Pour le jubilé.
2. Voltaire, parti de Compiègne le 28 juin 1750, et non le 25 juillet, quoiqu'il le dise dans la lettre 2102 à Mme Denis, arriva à Potsdam vers la mi-juillet. Ce fut à la fin de juin et au commencement de juillet qu'il visita les champs de bataille de Fontenoy, de Raucoux et de Laufeldt.

[illegible] n'y paraissait pas : tout cela était couvert des plus beaux blés du monde ; les Flamands et les Flamandes dansaient comme si de rien n'eût été.

> [illegible] innocents de ces peuples grossiers;
> [illegible], belle Cérès, où triompha Bellone.
> Campagnes qu'engraissa le sang de nos guerriers,
> J'aime mieux vos moissons que celles des lauriers;
> La [illegible] les cueille, et le hasard les donne.
> O que de grands projets par le sort démentis!
> O victoires sans fruit! ô meurtres inutiles!
> Français, Anglais, Germains, aujourd'hui si tranquilles,
> Fallait-il s'égorger pour être bons amis?

J'ai été à Clèves, comptant y trouver des relais que tous les bailliages fournissent, moyennant un ordre du roi de Prusse, à ceux qui vont philosopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens; mais l'ordre du roi de Prusse était resté à Wesel entre les mains d'un homme qui l'a reçu, comme les Espagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond respect, et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princesse que Mme de La Fayette a rendue si fameuse[1].

> Mais de cette héroïne et du duc de Nemours
> On ignore en ces lieux la galante aventure.
> Ce n'est pas ici, je vous jure,
> Le pays des romans, ni celui des amours.

C'est dommage, car le pays semble fait pour des Princesses de Clèves; c'est le plus beau lieu de la nature, et l'art a encore ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meudon. C'est un terrain planté comme les Champs-Élysées et le bois de Boulogne; c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce. Un grand bassin reçoit les eaux de cette colline : au milieu s'élève une statue de Minerve. L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second, qui la renvoie à un troisième, et le bas de la colline est terminé par une cascade ménagée dans une niche creusée en demi-cercle; la cascade laisse tomber ses eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie, et se joindre à un bras du Rhin. Mlle de Scudéri et La Calprenède auraient rempli de

1. [illegible] à la Princesse de Clèves.

Philosophe de mon espèce,
Vous qui, comme moi, du Permesse
Connaissez les sentiers divers;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage :
Non tel que j'en fis autrefois
Quand, dans la fleur de mon bel âge,
D'Apollon je suivais les lois;
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux esprits,
Le dieu du goût [1] mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloigne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je veuille égaler Chapelle, qui s'est fait, je ne sais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier, et en terre papale, et en avoir rendu compte à un gourmand [2].

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
De railler monsieur d'Assoucy :
Il faut une autre plume, il faut un autre style,
Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
Qui fait des vers à Sans-Souci.
Je pourrais vous parler de ce charmant asile,
Vous peindre ce héros philosophe et guerrier,
Si terrible à l'Autriche, et pour moi si facile;
Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs, je ne suis pas encore à sa cour, et il ne faut rien anticiper : je veux de l'ordre jusque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiègne le 25 juillet [3], prenant ma route par la Flandre, et qu'en bon historiographe et en bon citoyen j'allai voir en passant les champs de Fontenoy, de Raucoux, et de

Raucoux, et Laufeldt, il resta près de quinze jours à Clèves, et arriva à Potsdam vers la mi-juillet.

Voltaire envoya de Potsdam cette relation à Mme Denis, qui continuait d'habiter l'hôtel du poëte, rue Traversière-Saint-Honoré.

— On trouve un *Voyage aux environs de Berlin, ou lettres à M. R.* (en prose et en vers), dans le *Recueil des pièces fugitives*, par Mme Reclam-Stosch, Berlin, 1777, in-8°, pages 1-70. — Marie-Henriette-Charlotte Reclam-Stosch naquit à Ruppin le 18 mai 1739, et mourut le 26 février 1799. (B.)

1. Allusion au *Temple du Goût*.

2. Broussin.

3. On a vu ci-dessus (note 2 de la page précédente) que Voltaire était parti de Compiègne le 28 juin.

Laufeldt. Il n'y paraissait pas ; tout cela était couvert des plus beaux blés du monde ; les Flamands et les Flamandes dansaient comme si de rien n'eût été.

Durez, jeux innocents de ces peuples grossiers;
Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone.
Campagnes qu'engraissa le sang de nos guerriers,
J'aime mieux vos moissons que celles des lauriers;
La vanité les cueille, et le hasard les donne.
O que de grands projets par le sort démentis!
O victoires sans fruit! ô meurtres inutiles!
Français, Anglais, Germains, aujourd'hui si tranquilles,
Fallait-il s'égorger pour être bons amis?

J'ai été à Clèves, comptant y trouver des relais que tous les bailliages fournissent, moyennant un ordre du roi de Prusse, à ceux qui vont philosopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens; mais l'ordre du roi de Prusse était resté à Wesel entre les mains d'un homme qui l'a reçu, comme les Espagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond respect, et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princesse que Mme de La Fayette a rendue si fameuse [1].

Mais de cette héroïne et du duc de Nemours
On ignore en ces lieux la galante aventure.
Ce n'est pas ici, je vous jure,
Le pays des romans, ni celui des amours.

C'est dommage, car le pays semble fait pour des Princesses de Clèves; c'est le plus beau lieu de la nature, et l'art a encore ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meudon ; c'est un terrain planté comme les Champs-Élysées et le bois de Boulogne; c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce. Un grand bassin reçoit les eaux de cette colline : au milieu s'élève une statue de Minerve. L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second, qui la renvoie à un troisième, et le bas de la colline est terminé par une cascade ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle; la cascade laisse tomber ses eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie, et se joindre à un bras du Rhin. Mlle de Scudéri et La Calprenède auraient rempli de

1. Allusion à *la Princesse de Clèves*.

cette description un tome de leurs romans ; mais moi, historiographe, je vous dirai seulement qu'un certain prince Maurice de Nassau, gouverneur, de son vivant, de cette belle solitude, y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu des bois, dans un grand diable de tombeau de fer, environné de tous les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire romain, et de quelques monuments gothiques plus grossiers encore. Mais le tout serait quelque chose de fort respectable pour ces esprits profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

Un autre monument antique, c'est le reste d'un grand chemin pavé, construit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne, et à Constantinople. Le Saint-Empire, dévolu à l'Allemagne, est un peu déchu de sa magnificence ; on s'embourbe aujourd'hui en été dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges sont les seuls qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons surtout nous vanter de passer les anciens Romains en cabarets, et il y a encore certains points dans lesquels nous les valons bien ; mais enfin, pour les monuments durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux ? quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul faisait dans Nîmes et dans Arles ?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous faisons des jaloux.
Élevons nos esprits à la hauteur suprême
Des fiers enfants de Romulus :
Ils faisaient plus cent fois pour des peuples vaincus
Que nous ne faisons pour nous-même.

Enfin, malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains ; en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par Jules César, ou au moins par Germanicus ; en dépit des inscriptions d'une vingt-sixième légion qui était ici en quartier d'hiver ; en dépit des belles allées plantées par le prince Maurice, et de son grand tombeau de fer ; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa et de Forges, et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu. Mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue : l'utilité et l'agréable sont ici ; mais ce séjour délicieux n'est fréquenté que par quelques

Hollandais que le voisinage et le bas prix des vivres et des maisons y attirent, et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé avec une très-grande satisfaction un célèbre poëte hollandais qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam : chaque peuple a son tour.

Les dames romaines qui allaient lorgner leurs amants au théâtre de Pompée ne se doutaient pas qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé Lutèce, on ferait de meilleures pièces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir : voilà mon enchantement chez la Princesse de Clèves fini, et je pars pour Berlin.

J'ai d'abord passé par Wesel, qui n'est plus ce qu'elle était quand Louis XIV la prit en deux jours, en 1672, sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse, et c'est une des plus fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que Frédéric II forma sans vouloir s'en servir, et que Frédéric le Grand a rendues si utiles à ses intérêts et à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

> D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts
> Ces géants court-vêtus, automates de Mars,
> Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières,
> Ces moustaches, ces grands bonnets,
> Ces habits retroussés, montrant de gros derrières
> Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traversé les vastes, et tristes, et stériles, et détestables campagnes de la Westphalie.

> De l'âge d'or jadis vanté
> C'est la plus fidèle peinture :
> Mais toujours la simplicité
> Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire, et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans, ou plutôt qu'on ne

plaigne personne : car, sous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture détestable, ces hommes des premiers temps sont sains, vigoureux et gais. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Ce n'est pas que je les envie :
J'aime fort nos lambris dorés ;
Je bénis l'heureuse industrie
Par qui nous furent préparés
Cent plaisirs par moi célébrés,
Frondés par la cagoterie,
Et par elle encor savourés.
Mais sur les huttes des sauvages
La nature épand ses bienfaits ;
On voit l'empreinte de ses traits
Dans les moindres de ses ouvrages.
L'oiseau superbe de Junon,
L'animal chez les Juifs immonde,
Ont du plaisir à leur façon ;
Et tout est égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur, je vous parlerais du Wéser et de l'Elbe, et des campagnes fertiles de Magdebourg, qui étaient autrefois le domaine de plusieurs saints archevêques, et qui se couvrent aujourd'hui des plus belles moissons (à regret sans doute) pour un prince hérétique; je vous dirais que Magdebourg est presque imprenable ; je vous parlerais de ses belles fortifications, et de sa citadelle construite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'est vers le pont Royal. Mais comme ni vous ni moi n'assiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Potsdam. C'était sous le feu roi la demeure de Pharasmane[1]; une place d'armes et point de jardin, la marche du régiment des gardes pour toute musique, des revues pour tout spectacle, la liste des soldats pour bibliothèque. Aujourd'hui c'est le palais d'Auguste, des légions et des beaux esprits, du plaisir et de la gloire, de la magnificence et du goût, etc.

1. Pharasmane, dans le *Rhadamiste et Zénobie*, de Crébillon, dit, acte II, scène II :

La nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

2103. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

Ce .. (juillet) 1750.

Sur un grand chemin de l'évêché de Hildesheim, beau pays pour un prêtre, et digne d'appartenir à un roi hérétique.

Beau Sans-Souci, daignez attendre
Le plus malingre des humains;
Au paradis je dois me rendre,
Mais le diable en fit les chemins.

Sire, quel chien de pays que la Westphalie et les environs de Hanovre et de Hesse! On y fait trois milles en deux jours. J'ai été en exil quinze jours à Clèves; j'ai la fièvre, et Votre Majesté a eu beau presser et prêcher les chevaux de la route, ainsi qu'en usaient les héros d'Homère :

Dans des jours à jamais terribles,
Quand il faut battre l'ennemi,
Vous êtes très-bien obéi
Par cent mille bras invincibles;
Mais vos postillons, vos coursiers,
Imitent fort mal vos guerriers.
Ils n'ont pas l'humeur si docile;
Et vous avez beau, comme Achille,
Les encourager en beaux vers :
Ils sont les seuls, dans l'univers,
Qui ne goûtent pas votre style.

J'ignore si ce petit billet doux arrivera avant moi. Mais il faut toujours écrire à sa maîtresse, dût-on porter la lettre soi-même; à plus forte raison à Frédéric le Grand. J'assure Sa Majesté de mes vifs désirs, et lui présente mes profonds respects.

Signé à Halberstadt, en attendant que je sois assez heureux pour en partir. V.

2104. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin; j'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze

1. Publié dans le journal *der Freymüthige, oder Berlinische Zeitung für gebildete, unbefangene Leser,* publié par A. de Kotzebue; Berlin, 1803, in-4°, page 89.

jours à Clèves, et malheureusement ni la duchesse de Clèves ni le duc de Nemours[1] n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers; j'aurai dû consacrer ces quinze jours à *Aurélie*, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société, et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est très-vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire; mais il faut vivre auprès de vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvelin. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Frédéric le Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du bois de Boulogne? est-ce à Plombières? est-ce à Paris? Mme d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que *l'Esprit et le Sentiment*[2] de Mme de Graffigny avait réussi. Ma troupe[3] a joué chez moi *Jules César*. Mais je ne sais point ce que font mes anges; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable, et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon Frédéric le Grand fait un peu de tort à *Aurélie*. Il prend mon temps et mon âme. La caverne d'Euripide vaut mieux, pour faire une tragédie, que les agréments

1. Allusion au roman de *la Princesse de Clèves*.
2. *Cénie*, comédie en cinq actes, en prose, représentée, pour la première fois, le 25 juin 1750.
3. Composée de Lekain, de Heurtaud (ou Heurtaux), et de quelques jeunes gens que cite Longchamp dans l'article XXVII de ses *Mémoires*.

d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poemata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

2105. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[1].

A Potsdam, le 1er août.

Je mérite votre souvenir, monsieur, par mon tendre attachement; mais *Aurélie* n'est pas encore digne de *Catilina*. Comment voulez-vous que je fasse? Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles; être au milieu des tambours, et entendre la lyre d'Apollon; jouir d'une conversation délicieuse, à quatre cents lieues de Paris; passer ses jours, moitié dans les fêtes, moitié dans les agréments d'une vie douce et occupée, tantôt avec Frédéric le Grand, tantôt avec Maupertuis; tout cela distrait un peu d'une tragédie.

Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel[2] digne en tout de celui de Louis XIV; on y a accourt des bouts de l'Europe; il y a même des Espagnols. Qui aurait dit, il y a vingt ans, que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter le génie; mais tout cela dissipe et prend du temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir.

Je vous recommande *Hérode* et *le Duc d'Alençon*[3]; je les mets, avec mon petit théâtre, sous votre protection. Si vous voyez César[4], dites-lui, je vous en supplie, à quel point je lui suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris, plus il doit être content de moi.

Adieu, digne successeur de Baron. Il n'y a que votre aimable commerce qui soit au-dessus de votre déclamation. Conservez-

1. Henri-Lambert d'Herbigny, marquis de Thibouville, né le 14 décembre 1710, militaire et homme de lettres, mort le 16 juin 1784. Il se piquait de dire parfaitement les vers; voilà pourquoi Voltaire, dans la lettre qu'il lui adressa le 10 novembre 1777, l'appelle *Baron*. Thibouville est auteur de deux tragédies intitulées *Namir* (non imprimée), et *Thélamire*, et de quelques comédies proverbes. (CL.)

2. Colini rend compte de ce carrousel dans ses *Mémoires*.

3. Voyez tome III, page 165.

4. Lekain, qui avait joué le rôle de César dans *Rome sauvée*, sur le théâtre de Voltaire.



moi votre amitié; je vous serai bien tendrement attaché toute ma vie.

2106. — A MADAME DE FONTAINE[1],

A PARIS.

Potsdam, le 7 août.

Je vous jure, ma chère *Atide*[2], que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres, ni dans mon cœur. J'ai souvent recommandé *Atide* à *Zulime*[3], et je suis aussi fâché que Ramire le serait d'être parti sans vous. Le hasard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux ; vous êtes assurément aussi aimable dans la société que dans le rôle d'*Atide* ou de Mme la comtesse de *Pimbesche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraissée. Si un régime aussi austère que le vôtre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc ? Nous sommes donc destinés, vous et moi, à souffrir ? Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles ; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité cela est trop fort.

Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que celui de Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux-arts, qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins ? J'ai passé ici des jours délicieux ; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de Louis XIV ; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère[4] ; je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes compliments à M. de Fontaine[5], et ne m'oubliez pas avec vos amis.

1. Voyez la note, tome XXXIV, page 340.
2. Rôle que Mme de Fontaine avait joué plusieurs fois dans *Zulime*. (K.)
3. Mme Denis. Voyez les *Mémoires* de Longchamp, article XXVIII.
4. L'abbé Alexandre-Jean Mignot, né en 1725, mort en 1790.
5. Dompierre de Fontaine, mort en 1756.

2107. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 août.

Mes divins anges! votre Sans-Souci est donc à Neuilly? vous avez moins de colonnes de marbre, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'Athènes, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes[1]. Avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-Souci; mais je détesterai Neuilly et votre Bois de Boulogne si Mme d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de Choiseul ne soupe pas à fond, si monsieur le coadjuteur[2] a mal à la poitrine. Je vous passe à vous une indigestion. Heureux les gens qui ne sont malades que quand ils veulent!

Tout ce que j'apprends des spectacles de Paris fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années; c'est une maladie épidémique qui doit avoir son cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous serez fatigués du mauvais. La profusion vous a perdus; l'excès de l'esprit a égaré, dans presque tous les genres, le talent et le génie; et la protection donnée à *Catilina*[3] a achevé de tout perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous; mais vous aurez bien de la peine à donner pour les couches de madame la dauphine un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse[4], une foule d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi

1. Il est question de ces *bustes* dans la lettre du 12 juillet 1740, à d'Argental.
2. L'abbé de Chauvelin.
3. Tragédie de Crébillon, qui fut imprimée au Louvre.
4. La princesse Amélie, sœur de Frédéric.

trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls? J'y mets aussi Mme Denis. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends au roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitants de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite. Mon âme se partage entre vous et Frédéric le Grand.

2108. — A M. DARGET.

A Sans-Souci, ce 9 ou 10 .... 1750.

Mon cher ami, vous êtes tout ébaubi de recevoir de moi une lettre datée de Sans-Souci. Madame la margrave a bien voulu permettre que j'eusse l'honneur de l'y suivre; mais, par malheur, elle y a eu un accès de fièvre. Si le maître de la maison eût été là [1], elle n'y serait pas tombée malade. J'ai apporté avec moi le troisième tome du philosophe de la vigne.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux :
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lyre.
Ce feu, que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modela
Notre première mijaurée ;
Ce feu, cette essence sacrée
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc tout en cette contrée !
Ou bien, du haut de l'Empyrée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur le rivage de la Sprée,
Et sur le trône d'Attila;
Le feu roi, s'il voyait cela,
En aurait l'âme pénétrée.

Le philosophe de Sans-Souci n'aura pas quinze jours à employer à mettre ce volume dans sa perfection; mais quand il y

1. *Si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* (Jean, XI, 21.)

travaillerait trois mois, il n'aurait rien à regretter. Il ne faut pas qu'il y ait un doigt trop long, ni un ongle mal fait à la Vénus de Médicis. Les statues qui ornent les jardins ne vaudront pas les monuments de la bibliothèque. Que d'esprit, et de toutes sortes d'esprit! Et où diable a-t-il pêché tout cela? Et comment imaginer qu'il y ait tant de fleurs dans vos sables, et comment tant de grâces avec tant d'occupations profondes! Je crois que je rêve. J'ai écrit à du Vernage; j'ai, Dieu merci, donné ma démission de tout; je ne veux plus tenir qu'à Frédéric le Grand. Bonsoir! je ne sais pas trop les jours de poste. Ce chiffon arrivera à Stettin quand il pourra.

P. S. Il pleut des fièvres. J'ai deux domestiques sur le grabat. Je me sauve par les pilules de Stahl. Je suis constant.

2109. — A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Potsdam, le 10 août.

Dans ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la Victoire
Vos compliments sont parvenus.
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus;
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus [1].

S'il vous remerciait lui-même, madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

2110. — A MADAME DENIS.

Potsdam, le 11 août.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'Argental et de Thibouville. *Rome sauvée* ne me

1. Voyez page suivante.

paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève Lekain[1] jouerait très-bien; mais la conjuration de Catilina n'est bonne que pour messieurs de l'Université, qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer, à Paris, sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines, et des jurisconsultes. D'ailleurs il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain ; et, si j'étais là, l'envie y serait aussi avec ses sifflets.

Le *Catilina* de Crébillon a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on serait las de Cicéron et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de Louis XIV n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du *Catilina* de Crébillon. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple, on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'Adhémar que je pense efficacement à lui et à ses desseins; il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que, quand je pris congé de Mme de Pompadour à Compiègne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâce; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas*. Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à Mme de Pompadour que Mars a reçu, comme il le devait, les compliments de Vénus[2].

Mme la margrave de Baireuth est ici; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

1. Lekain avait déjà joué le rôle de César, rue Traversière.
2. Voyez la lettre précédente.

2111. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

A Charlottenbourg, 14 août 1750.

Ah! mes chers anges, il n'est plus question ni de *Zulime* ni d'*Aurélie*; il faut céder à sa destinée. Vous connaissez mon cœur, vous savez quels déchirements il éprouve; il y a longtemps que je combats[2]; mais, quand je vous parlerai à Paris, vous m'approuverez en me plaignant. Je ne vous écris aucun détail: j'aurais trop de choses à vous dire; mais je ne sais pas quand je vous les dirai. J'ignore encore si je passerai l'hiver ici, ou si je ferai un assez long voyage. Quelque chose qui arrive, je ne serai probablement à Paris qu'au mois de mars. Je vous écrirai toujours; vous serez ma consolation dans une si longue absence.

Mes chers anges, votre amitié a fait le charme de ma vie; elle me tiendra lieu de tout Paris et de toute la France, dans quelque pays que j'habite. Je n'ai ici ni *Zulime* ni *Adélaïde*, nous traiterons au mois de mars ces deux articles. Je suis plus occupé de la santé de Mme d'Argental que de l'escapade de *Zulime*. Je vous conjure de m'en dire des nouvelles. Hélas! mon cher et respectable ami, peut-être ne vous reverrai-je qu'en passant, et ne vous reverrai-je que si tard! Quelle étrange destinée a toujours éloigné de vous un homme qui mettait son bonheur à vous voir tous les jours! Vous répandez l'amertume sur tous les plaisirs que l'on me prodigue ici.

Je vous écrirai au premier jour. Nous sommes à présent un peu en l'air. Adieu, songez que l'homme n'est point maître de son sort: *Dii nos homines tanquam pilas habent.*

P. S. Mille tendres compliments à M. de Pont-de-Veyle, à M. de Choiseul, à l'intrépide coadjuteur, à tous vos amis.

2112. — A MADAME DENIS.

A Charlottenbourg, le 14 août.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Allusion à son établissement à la cour de Prusse. Voyez la lettre suivante.

pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéras. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné, comme à Heurtaud[1], les petits vers galants que Sa Majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre[2]; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le *levant* et le *couchant* auprès de lui, si vous y consentez; et il sera, lui, dans son *midi*, faisant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode, à Potsdam, que de la façon d'un habitué de paroisse, à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi, j'irais, sur la fin de cet automne, faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis, et la ville souterraine[3]. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour Sa Sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie, vous y auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi, notre maître, y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie; mais il serait affreux de vivre sans vous.

1. Admis dans la troupe de la margrave de Baireuth (voyez la lettre 2178), puis dans celle de Frédéric.
2. Voyez le texte et la note de la lettre 2100.
3. Herculanum était connu dès 1720; mais dans les fouilles de 1750 on venait de découvrir un théâtre. (B.)



2113. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottenbourg, le 20 août.

Mes chers anges, si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir *Phaéton*, dont les décorations seront de glace, que tous les jours sont des fêtes, que d'Arnaud a fait jouer son *Mauvais riche*[1], et qu'il a été jugé ici, pour le fond et pour les détails, tout comme à Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très-médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution que je ne suis ébloui de nos fêtes; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à Marc-Aurèle, à cela près que Marc-Aurèle ne faisait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellents, quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à Marmontel, ou à d'Arnaud, ou à ma nièce[2]. Il ne m'envoie point aux carrières[3] pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cæsar est supra grammaticam*. César écrivait comme il combattait. Frédéric joue de la flûte comme Blavet, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son *Histoire de Brandebourg* sera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui; voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que

1. Cette comédie avait été représentée à Paris, sur un théâtre de société, en février 1750. Lekain y joua le rôle de l'*amoureux*, et Voltaire, qui le vit alors pour la première fois, devina tout ce qu'il devait être un jour. (Cl.)

2. Mme Denis, qui détestait Frédéric, et que celui-ci payait de retour, prédit à son oncle que le philosophe de Sans-Souci le ferait mourir de chagrin. Voyez le premier alinéa de la lettre du 18 décembre 1752, à Mme Denis.

3. Comme Denis y envoyait Philoxène.



c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager Mme Denis à venir avec moi s'établir au mois de mars, à Berlin, dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure, à Paris, une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer; le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse, et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que, la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France, après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon âme; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre, conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu.

2114. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 22 août.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de *Phaéton;* c'est un peu Phaéton travesti[1]. Le roi a un poëte italien, nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte, ni au roi. Cet

1. Le véritable *Phaéton* est un opéra de Quinault et de Lulli.

Orphée prend le matin un flacon d'eau-de-vie, au lieu d'eau d'Hippocrène, et, dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère ; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora Astrua[1] et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos ponts-neufs que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701 ; vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Mme la margrave de Baireuth voudrait bien attirer auprès d'elle Mme de Graffigny, et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut, de plus, savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Baireuth. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près : ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers ; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Baireuth opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très-bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la Péruvienne[2], elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère à son âge. Je me fais là mon procès ; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme : ils font pour elle de plats madrigaux ; mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de *la Henriade*. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions, sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez malavisé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné

1. Jeanne Astrua ou Astroa, née à Turin vers 1725, morte en 1758 ; cantatrice dont Colini parle dans *Mon Séjour auprès de Voltaire*.

2. Mme de Graffigny ; voyez la lettre 2051.

qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

2115. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Berlin, 23 août 1750.

J'ai lu la lettre que votre nièce vous a écrite de Paris; l'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon estime. Si j'étais Mme Denis, je penserais de même; mais étant ce que je suis, je pense autrement. Je serais au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi, et comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher? Non, mon cher Voltaire, si je pouvais prévoir que votre transplantation pût tourner le moins du monde à votre désavantage, je serais le premier à vous en dissuader. Oui, je préférerais votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous voir. Mais vous êtes philosophe, je le suis de même; qu'y a-t-il de plus naturel, de plus simple et de plus dans l'ordre, que des philosophes faits pour vivre ensemble, réunis par la même étude, par le même goût, et par une façon de penser semblable, se donnant cette satisfaction? Je vous respecte comme mon maître en éloquence et en savoir; je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où on vous estime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a un cœur reconnaissant? Je n'ai point la folle présomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses, la grandeur, et la magnificence, font une ville aimable, nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-être plus généralement répandu, se trouve dans un endroit du monde, je sais et je conviens que c'est à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce goût partout où vous êtes? Nous avons des organes qui nous suffisent pour vous applaudir, et en fait de sentiments nous ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai respecté l'amitié qui vous liait à Mme du Châtelet, mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Quoi! parce que vous vous retirez dans ma maison, il sera dit que cette maison devient une prison pour vous? Quoi! parce que je suis votre ami, je serais votre tyran? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là; que je suis fermement persuadé que vous serez fort heureux ici tant que je vivrai, que vous serez regardé comme le père des lettres et des gens de goût, et que vous trouverez en moi toutes les consolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime. Bonsoir.

FÉDÉRIC.

2116. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 24 août.

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon âme, et comptez que je n'en ai pas

le cœur moins déchiré, en vous parlant de l'aventure d'un cul à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions malhonnêtes.

Un marquis de Montperny, attaché à Mme la margrave de Baireuth[1], et qui est venu avec elle, tombe très-dangereusement malade. Il est catholique : car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du salut de son maître, va chercher le viatique: un prêtre arrive. Montperny, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte: il tourne le derrière; le prêtre, étonné, veut une posture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; Montperny lui parle de seringue; le prêtre se fâche; Montperny l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de Montperny prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poëte d'antichambre: il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me suit partout. D'Arnaud fait des stances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit, parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer *Rome sauvée.* Vous ne vous douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince Henri, frère du roi, et la princesse Amélie, sa sœur, récitent très-bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de con-

1. En qualité de chambellan.

quêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon âme, qui ne sait plus où elle en est.

2117. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 août.

Jugez en partie, mes très-chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre[1] que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très-sages, très-éloquentes, et très-fortes raisons que ma nièce alléguait, sur un simple pressentiment. Je lui envoie cette lettre; qu'elle vous la montre: lisez-la, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de Trajan ou de Marc-Aurèle. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abîme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah! mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé; mais autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée; aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je résiste? comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du *Mondain*, c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infâmes superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler? Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à *Zulime*, à *Adélaïde*, à *Aurélie;* mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être

1. Celle du 23 août, ci-dessus, page 159.

auprès du roi de Prusse que six semaines; je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous, que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté, auprès de mon Marc-Aurèle, le peu de jours qui me restent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de *Phaëton*, ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que Mme d'Argental conserve sa santé; que M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, fassent à Neuilly des soupers délicieux; que M. de Point-de-Veyle se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir : c'était à la fois le carrousel de Louis XIV, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues ; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus[1], grâce à..... Quatre quadrilles, ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans, et de Grecs, entrant dans la lice, et en faisant le tour au bruit de la musique guerrière; la princesse Amélie entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle; le tout terminé par un souper à dix tables, et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires, et la paix de Dresde, étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de Pont-de-Veyle avouera sans peine que Frédéric le Grand est plus grand que Louis XIV. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

1. Voltaire, sorti de Paris le 25 ou le 26 juin 1750, n'y rentra que le 10 février 1778.

2118. — A M. DARGET.

A Potsdam, août 1750.

Je n'ai point vu le bal, mais le carrousel était digne de Frédéric le Grand : je croyais être dans le pays des fées. Ce que j'ai admiré le plus, c'est l'ordre qui a régné dans une fête où il devait y avoir vingt têtes cassées. Je suis plus idolâtre que jamais de votre maître, et chaque jour m'enchaîne par de nouveaux liens. Cher ami, vivons ici : admirons et aimons.

2119. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Août.

Mon *héros*, cette lettre partira quand il plaira à Dieu ; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai, cette fois-ci, ni de l'ancienne Rome, ni de Cicéron, ni de Louis XIV ; mais, puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres a à essuyer en France ; mais vous savez, en général, que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirey, et le théatin Boyer m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle se prêtait *la vieille mie*, qu'on appelait le cardinal de Fleury ? C'était la plaisanterie très-innocente du *Mondain*, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. Le garde des sceaux de Chauvelin me poursuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prusse un asile honorable ; mais j'avais promis à Mme du Châtelet, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole ; je revins auprès d'elle, et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que, si quelque hasard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu une partie de

l'année, je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de Fronsac[1]. C'était là un de mes châteaux en Espagne; mais je me suis trouvé à Paris un objet de jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé *le Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac[2], et envoya le manuscrit à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais, n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur; et que Mme du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour Mme de Boufflers; que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à monsieur le dauphin et à ses filles. Le théatin Boyer a donné encore de moi à monsieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans Mme de Pompadour; mais tous les gens de lettres faisaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des académies contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson, lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît pour son ancien camarade de collége ce que M. de Maurepas m'avait promis, avant qu'il lui plût de me persécuter: c'était de me faire entrer dans l'Académie des sciences et dans celle des belles-lettres[3], comme associé libre ou surnuméraire. La grâce était petite; je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle, en

1. Louis-Antoine-Sophie de Vignerod Duplessis-Richelieu, duc de Fronsac, fils unique du duc, depuis maréchal de Richelieu, né le 4 février 1736, marié le 25 février 1764 à Adélaïde-Gabrielle de Hautefort, mort en 1791. Il était père du duc de Richelieu qui a été ministre de Louis XVIII. C'est le duc de Fronsac qui est le héros d'un épisode d'une satire de Gilbert; voyez aussi page 169.

2. P.-Jos. de la Pimpie, chevalier de Solignac, né à Montpellier en 1687, mort à Nancy en février 1773.

3. Maurepas et Boyer étaient membres de ces deux académies, où Voltaire ne fut jamais admis.

travaillant à l'histoire de la guerre de 1741 ; mais, malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances, le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize[1] années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels, et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis longtemps[2]. Le roi de Prusse me traite aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre[3] que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais, m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, désespérerait une femme, je consens à me priver de ma nièce; je lui laisse à Paris ma maison, ma vaisselle d'argent, mes chevaux ; j'augmente sa fortune.

Il fallait bien que j'acceptasse une pension du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacements coûtent cher ; parce que, lorsque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une pension d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reste, le roi de Prusse m'a tenu parole, et a été même au delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie, mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis surtout de mon temps; je ne suis gêné en rien. Croiriez-vous bien, monseigneur, que les reines[4] m'ont dit de venir dîner ou souper chez elles quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très-rarement? Les soupers avec le roi sont très-agréables; je m'y amuse : cela tient l'esprit en haleine. La conversation est souvent très-instructive, et nourrit l'âme. Je m'en dispense quand ma très-mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal[5], il peut vous dire comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam

1. Lisez *quatorze*.
2. Voltaire était allé à Berlin en 1740 et en 1743.
3. Celle du 23 août 1750.
4. La mère et la femme de Frédéric; voyez la note, tome XXXVI, page 105.
5. Le maréchal Keith.

est aussi heureuse que singulière. Elle convient surtout à une santé aussi délabrée que la mienne.

Maupertuis est devenu, à la vérité, insociable; mais Algarotti et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'est au point que la considération nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix, et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie, pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le *Siècle de Louis XIV* que pour me préparer les voies, en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage; je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis XIV avec un électeur de Brandebourg : ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage[1], mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui, et moi j'ai fait le *Siècle de Louis XIV* pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'État, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis XIV; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur; j'abuse à l'excès de votre indulgence.

1. Les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg.*



Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune, et mes désirs. Ces désirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et Mme de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Mme de Pompadour, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'Argenson, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'Académie des sciences et des inscriptions, après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation?

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très-mauvaise santé on peut fort bien rester chez soi à Paris; et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée et par les gens de lettres et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte?

Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à Mme de Pompadour ma situation et mes raisons? ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne m'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé *la Voix du sage et du peuple*; écrit qui en a fait éclore tant d'autres[1], comme *la Voix du pape*, *la Voix du prêtre*, *la Voix du laïque*, *la Voix du capucin*, etc.

Celui qu'on m'imputait soutenait les droits du roi; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les

1. Voyez la note, tome XXIII, page 466.

défendent. Mais au moins Mme de Pompadour et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à Mme de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle? Si elle est piquée de ma désertion, si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis bien; mais, si elle croit que je puisse être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité ; si elle souhaite que je revienne, ne pourriez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations, employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui désire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable, pour vous, qui me protégez, et pour moi, qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'État, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de *Rome sauvée*, malgré mes serments.

J'ai fait à cette *Rome* tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira, si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des Français. Il est bon que vous fassiez voir à Mme de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres ; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec sûreté de ses volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du *Siècle de Louis XIV*. Je suis enchanté que son caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendresse pour elle, et mon extrême attachement pour vous, sont les seules raisons qui puissent me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque temps, à la cour d'un grand roi, à la nécessité d'amortir l'envie ; je donnerai le reste à l'amitié, si pourtant ce reste peut encore être quelque chose, si mes maux ne me jettent pas enfin dans un état absolument inutile à la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien cruelle, ou d'une mort prompte. En ce cas, je souffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monseigneur ; jouissez longtemps de votre réputation, de vos amis, de votre considération personnelle. Soyez père heureux[1] et heureux grand-père. La philosophie et les belles-lettres amuseront les moments que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez longtemps des plaisirs, et vous ferez toujours ceux de la société. Vous serez le seul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'estime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, monseigneur ; je ne sais si je vaux Saint-Évremont ; mais quel plaisant *héros*[2] que son comte de Gramont! et que sont les d'Épernon et les Candale au prix de vous! Adieu, mon *héros*, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de La Mettrie ; j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'*Histoire de Brandebourg*, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en

1. Le duc de Fronsac, qui détestait son père, ne rougissait pas d'en parler avec mépris. Louis XV lui en ayant demandé un jour des nouvelles, pendant la maladie pour la guérison de laquelle on l'enveloppa d'une peau de veau fraîche, le duc de Fronsac répondit : « Hélas ! sire, mon père n'est plus qu'un *vieux bouquin relié en veau et doré sur tranche.* »

2. Saint-Évremond dit, dans une de ses lettres au comte Philibert de Gramont, mort au commencement de 1707 : « Jusqu'ici vous avez été *mon héros*, et moi votre philosophe... »

charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de La Mettrie. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me mander si *le vin de Hongrie se gâte sur mer;* s'il ne se gâte pas, La Mettrie partira ; s'il se gâte, La Mettrie restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché!

2120. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1er septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'août. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu près de tout, dans le temps que j'écrivis à ma nièce ; mais, dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux postes par semaine; souvent même les lettres d'une poste attendent à Wesel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus longtemps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre[1] du roi de Prusse, que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui ; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui ne doivent pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve

1. Du 23 août 1750.

la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut, depuis seize ans, me consoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un sort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose. c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au sujet d'un officier français[1] condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne savais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très-belles actions sans en avertir son monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, à une vieille dame[2] de la cour que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout à fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injustice despotique du feu roi ; il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père, ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche ; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche ; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, comment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un ? Je ne vous en regrette pas moins, je ne suis pas moins affligé ; je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse, et, si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie ; je resterai chez lui, pendant son absence, pour quelques arrangements littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre, et le pape ; mais, si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon : rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Écrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé[3] que je n'avais ici ni *Zulime* ni *Adélaïde*, mais j'ai *Aurélie*. Le roi de Prusse est de

1. Il s'appelait Courtils.
2. La baronne de Knipausen.
3. Lettre 2117.

votre avis; il trouve que *Rome sauvée* est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber, à Paris, cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de *Catilina* imprimée au Louvre. Mille tendres respects à Mme d'Argental, à votre famille, à vos amis. Soit que je voie Rome ou non, je vous embrasserai sûrement, cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de Mme d'Argental. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse, et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? Voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus et aux vertus de Marc-Aurèle?

2121. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

(Septembre 1750.)

Madame, que Votre Altesse royale renonce à Mme de Graffigny. Elle est vieille, elle est malade. Mais vous êtes malade et vieux, me dira Votre Altesse royale. Oui, madame; mais j'ai les passions jeunes, et le roi, votre frère, me rajeunit. En un mot, Mme de Graffigny ne veut point quitter Paris, et moi, je ne veux point quitter Frédéric le Grand. Chacun dans ce monde est gouverné par son goût. Je vous déterrerai quelque complaisante, ni jeune ni vieille, point tracassière, femme d'esprit, femme honnête, femme de condition, et vous aurez cela pour vos étrennes, aussi bien qu'un certain petit fou nommé Heurtaud, que M. de Montperny a retenu. Il fait pleurer dans la tragédie et pouffer de rire dans le comique. Point de *Rome sauvée* aujourd'hui. Il faut que vous jouissiez du roi tout à votre aise. Cicéron a d'ailleurs ses coliques infernales qui l'empêchent de vous faire sa cour et de briller en brodequins aujourd'hui.

Je me mets aux pieds de Votre Altesse royale.

VOLTAIRE.

1. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 197.

2122. — A M. FORMEY[1].

Le 9 septembre.

Ma mauvaise santé, monsieur, et encore plus celle de Mme la margrave de Baireuth, m'ont empêché de venir vous voir. Voilà tout ce que j'ai de mes guenilles imprimées. Je n'ai jamais fait d'édition complète. Je voudrais que toutes celles qu'on s'est avisé de faire fussent dans le feu. On est inondé de livres; j'ai honte des miens.

Je m'occupe à présent, comme je peux, à corriger l'édition de Dresde. Plus on avance en âge, plus on connaît ses fautes.

Votre très-humble...

VOLTAIRE.

2123. — A MADAME DENIS.

Berlin, le 12 septembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de Hugues Capet? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint-Barthélemy, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'Opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot; remarquez en passant qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de Maures, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune Scipion. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de Scipion ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons joué *Rome sauvée* sur un petit théâtre assez joli que j'ai fait construire dans l'antichambre de la prin-

1. Jean-Henri-Samuel Formey, né à Berlin le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés français, membre, puis secrétaire perpétuel (pour les belles-lettres) de l'Académie de Berlin, est mort le 8 mars 1797. Il avait publié, en 1789, des *Souvenirs d'un citoyen,* en deux volumes petit in-8°. On y trouve une trentaine de lettres de Voltaire qui n'ont eu place dans ses *OEuvres* que depuis 1829. Voltaire s'est quelquefois égayé sur Formey; voyez tome XXIII, page 584; et XXIV, 433.

cesse Amélie. Moi, qui vous parle, j'ai joué Cicéron. J'aurais bien voulu que le marquis d'Adhémar eût été là en César, et que M. de Thibouville eût joué son rôle de Catilina ; mais on ne peut pas avoir tout.

Nous avons eu l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. Quinault n'a plus à se plaindre[1] ; Racine a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, si vous voulez, que les vers des opéras qu'on donne ici sont dignes du temps de Hugues Capet ; mais, en verité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre[2] du roi de Prusse.

J'ai écrit à notre cher d'Argental. J'ai dit à Algarotti que nous avions lu ensemble, à Paris, son *Congresso di Citera;* il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux-arts ; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

2124. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et Mme Denis doit vous en avoir rendu une ; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape ; mais, pour le roi de Prusse, cela est impossible. Je n'irai point en Italie, cet automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre ; j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai, par conséquent, dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmants quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi de vieilles passions qu'il faut satisfaire ; mais je ne peux traiter Frédéric le Grand comme le saint-père ; je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons ; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me

1. Allusion à l'opéra de *Phaéton* refait par Villati.
2. Du 23 août 1750.



condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de Lekain. Pour nous, nous jouons ici *Rome sauvée* sans tracasserie ; je gronde comme je faisais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions ; j'essayerai le rôle d'Aurélie, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre ; nous tâcherons d'amuser Mme d'Argental. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pilules de Stahl. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues ? Bagatelles. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares : ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie ; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs sybarites. Vive le roi de Prusse, il va à Königsberg comme vous allez à Neuilly ; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi des nouvelles de la santé de Mme d'Argental.

Adieu, adieu ; aimez-moi toujours, je vous en prie.

2125. — A M. LE DUC D'UZÈS [1].

A Berlin, le 14 septembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monsieur le duc, la lettre dont vous m'honorez ; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remerciements. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures, et la paix, vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a que du vide dans toutes les choses de ce monde, mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs : elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'âme jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous ; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui tant qu'a vécu Mme du Châtelet,

1. Charles-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, né le 11 janvier 1707 ; nommé brigadier des armées du roi en 1734, après avoir été blessé à la bataille de Parme de deux coups de feu, dont l'un lui creva l'œil droit, et l'autre lui cassa l'épaule gauche. Il fut reçu duc et pair au commencement de 1740, et mourut le 3 février 1762.



dont je vois avec consolation que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que M[me] la duchesse de La Vallière[1], votre sœur, et M[me] de Luxembourg[2], m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire des thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'Académie de Dijon; mais, sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis: il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont *épuré les mœurs*.

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talents; mais de quoi n'abuse-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces Dijonnais que toutes les académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une méprise et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur*, comme dit Montaigne[3]; ses imaginations élancent les miennes. M[me] du Deffant a eu raison d'appeler son livre *de l'esprit sur les lois*: on ne peut mieux, ce me semble, le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés; c'est un des mérites de notre siècle que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraissez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain, et vous pensez surtout *en magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je

1. Anne-Julie de Crussol d'Uzès.

2. Magdelène-Angélique de Neuville-Villeroi, mariée en 1750 au maréchal de Luxembourg.

3. « C'est un roide jouteur; il me presse les flancs, me pique à gauche et à dextre : ses imaginations eslancent les miennes. » (MONTAIGNE, livre III, chapitre VIII.)

m'en rendrai digne par ma discrétion, et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je suis, avec beaucoup de respect, monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE,
chambellan du roi de Prusse.

2126. — A M. G.-C. WALTHER.

19 septembre 1750.

Je vous adresse, mon cher Walther, un exemplaire de votre édition que j'ai enfin trouvé le temps de corriger. J'y joins des pièces nouvelles qui ont été imprimées à Paris depuis la publication de votre dernier volume.

Vous trouverez marquées, avec des papiers blancs, toutes les fautes d'impression. J'ai fait refaire de nouvelles feuilles à quelques endroits qui étaient imprimés sur des copies trop défectueuses; j'ai ajouté deux feuillets au commencement du troisième tome; j'ai inséré deux feuilles entières au tome second; il y a un nouveau feuillet pour le tome troisième, page 224; un autre nouveau feuillet, page 137; beaucoup de pages presque entières corrigées à la main, beaucoup de passages rétablis.

Je vous envoie trois exemplaires de ces feuilles nouvelles que j'ai fait imprimer ici, et que j'ai insérées dans votre exemplaire. Je vous prie de vouloir bien faire relier trois exemplaires complets avec ces additions, et conformément à celui dont vous resterez en possession, et qui vous servira de modèle. Vous me tiendrez ces trois exemplaires prêts, et vous me les enverrez à la fin d'octobre à Berlin, par les chariots de poste.

A l'égard de l'exemplaire corrigé qui doit vous rester, et qui sera votre modèle, voici ce que vous pourriez faire. Je vous conseillerais de réformer toute votre édition sur ce plan autant que vous le pourrez, d'y ajouter un nouveau titre qui annoncerait une édition nouvelle plus complète et très-corrigée. J'y ferais une nouvelle épître dédicatoire à madame la princesse royale, et une nouvelle préface. Je serais alors autorisé, par les soins que vous auriez pris, à vous soutenir contre les libraires de Hollande, et à faire valoir votre ouvrage; je le ferais annoncer dans les gazettes comme le seul qui contient mes œuvres véritables. Je vous exhorte à prendre ce parti. Je crois que c'est le seul moyen de faire tomber les éditions de Hollande, et de décrier ces corsaires. Je ne peux vous dissimuler que votre édition est décriée

en France; mais quand vous l'aurez un peu corrigée par le moyen que je vous indique, et avec les secours d'un correcteur habile, je ferai entrer dans Paris tant d'exemplaires que vous voudrez, et je vous procurerai un débit très-avantageux.

Je comptais vous parler de tout cela à Dresde au mois d'octobre prochain, et j'avais surtout la plus forte envie de faire ma cour à madame la princesse royale. J'étais venu en Allemagne dans l'espérance d'admirer de plus près cette princesse, qui fait tant d'honneur à l'esprit humain et qui étonne également la France et l'Italie; mais je suis obligé de retourner en France, et ce ne sera que l'année prochaine que je pourrai contenter le désir extrême que j'ai toujours eu de me mettre aux pieds de cette respectable princesse. Si vous pouvez, par quelque voie, lui faire parvenir mes sentiments, je vous serai beaucoup plus obligé encore que de la réforme que je demande à votre édition.

Je suis tout à vous.

VOLTAIRE,
chambellan du roi de Prusse.

2127. — A MADAME DE FONTAINE.

A Berlin, le 23 septembre.

Quand vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets, vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère[1] ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome, et puisque *Mahomet* m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape[2] que nous avons; mais vous et votre sœur vous me rappelez en France; je vous sacrifie le saint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable

1. L'abbé Mignot.
2. Benoît XIV (Lambertini).

que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize[1] ans; il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à son nom; qu'il avait gagné cinq batailles, qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds. Tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'Arnaud des vers[2] qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non; de plus, c'est toujours des vers, et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres, que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs, d'Arnaud est un bon diable qui, par-ci par-là, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût; il se forme; et, s'il arrive qu'il se déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autres Parisiennes, vous pensez que je suis en Laponie; sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats; et que, pour trois ou quatre degrés du soleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens du haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi, à Paris[3], des *Mahomet;* mais moi, je joue à Berlin des *Rome sauvée,* et je suis le plus enroué Cicéron que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons: voilà le grand point. Ma santé est à peu près comme elle était à Paris; et, quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Prusse; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand qui se met à table sans manger, et qui y est de bonne compagnie; et moi, je me donnerais des indigestions comme un sot!

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre

1. De quatorze ans.
2. Voyez la lettre 2100.
3. Rue Traversière.

ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui, avec cela, n'avez point de santé! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes compliments à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très-tendrement. J'écris[1] à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

2128. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 23 septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'âme et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'Argental; mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'Argental pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute, cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon Français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme *Chie-en-pot-la-Perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire : c'était un homme qui quitta Paris parce que les petits garçons couraient après lui; il alla à Lyon par la diligence; et, en descendant, il fut salué par une huée de polissons. Voilà à peu près mon cas. D'Arnaud fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les feuilles : *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie*. Un chambellan[2] de la princesse de Baireuth, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement; on lui apporte le viatique et l'extrême-onction : il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cul; et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime : *Vers de l'illustre Voltaire sur le cul d'un chambellan de Baireuth, et sur son extrême-onction.*

1. Cette lettre est perdue. (Cl.)
2. Montperny; voyez la lettre 2116.

Ainsi je porte glorieusement les péchés de d'Arnaud et de Tinois; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de Tinois, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte; et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie : car, quoique les vers aient l'air à peu près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement, il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux, à moi qui suis, à mon corps défendant, un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Protestez donc, je vous en prie, dans le grand livre de Mme Doublet[1], contre les impertinents qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire; c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre Frédéric, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines, et on travaille chemin faisant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape[2].

Nous jouâmes avant-hier *Rome sauvée;* le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les *Catilinaires*. Ce n'est pas milord Tyrconnell, c'est l'envoyé[3] d'Angleterre. Il m'a fait de très-beaux vers anglais sur *Rome sauvée;* il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres; madame la chancelière[4] en est fort contente. Nos d'Aguesseaux aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je suis un bavard; je vous aime de tout mon cœur.

2129. — A M. G.-C. WALTHER.

A Berlin, ce 28 septembre 1750.

On m'a dit, monsieur, que l'on avait publié sous mon nom, dans les gazettes, des vers qu'un jeune Français a faits ici pour

1. Voyez la note, tome XXXVI, page 158.
2. Voltaire témoigna toujours un grand désir de voir l'Italie; et il paraît que d'Argental l'avait détourné d'en faire le voyage. (B.)
3. Charles Hanbury Williams, né en 1709, mort le 2 novembre 1759. Ses *OEuvres en vers et en prose* ont paru à Londres, en 1822, 3 vol. in-8°.
4. Mme de Coccéji.

des dames de Berlin. Il y a longtemps que je suis accoutumé à de pareilles méprises; mais on a publié ces vers comme adressés à Son Altesse royale Mme la princesse Amélie, et cette méprise est trop forte[1].

Permettez-moi de me servir de cette occasion pour faire sentir au public combien on lui en impose en mettant souvent sur mon compte des ouvrages que je n'ai jamais lus. Il n'y a pas jusqu'aux compilateurs hollandais de mes prétendues œuvres qui ne les aient défigurées par les plus absurdes imputations. C'est un inconvénient attaché à la littérature; et tout ce que je peux faire, c'est de me servir des papiers publics, et surtout des gazettes sages et autorisées, pour réclamer contre un abus dont tous les honnêtes gens se plaignent, et qui demande d'être réprimé par les magistrats.

Vous me ferez beaucoup de plaisir de rendre ma lettre publique. Je suis parfaitement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

2130. — A M. FORMEY.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur, Dieu vous bénira, puisque, étant philosophe, vous faites des vers[2]. Je voudrais bien, moi qui ai fait trop de vers, être aussi philosophe. Mais, depuis quelque temps, je mets toute ma philosophie à croire que deux et deux font quatre, et que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Je doute de tout ce qui n'est pas de cette évidence, et je le répète sans cesse: *Vanitas vanitatum, et* metaphysica *vanitas*[3]. Si quelqu'un est capable de m'éclairer dans ces abîmes, c'est vous.

Je vous remercie de votre livre[4]; il me paraît que vous défendez votre cause avec une grande sagacité, mais ce n'est pas à moi de la juger.

Je me borne à tâcher de mériter les marques d'amitié que vous me donnez, et à vous assurer de la sensibilité avec laquelle je suis, etc.

VOLTAIRE.

1. Voyez la lettre qui précède.
2. Formey, après une représentation de *Rome sauvée,* pour laquelle il avait demandé des billets, avait adressé à Voltaire des vers en remerciement.
3. *Ecclésiaste,* chap. I, v. 2.
4. C'était, autant que je puis me le rappeler, mes *Pensées raisonnables. (Note de Formey.)*

2131. — A M. LEKAIN.

A Potsdam, ce 7 octobre 1750.

Que ne puis-je vous être bon à quelque chose, mon cher monsieur! que ne puis-je être témoin de vos succès, et contribuer de ma faible voix à vous faire avoir les récompenses que vous méritez! Je n'ai pas manqué d'écrire à Berlin (où je ne vais presque jamais) pour faire réussir la petite affaire que vous m'avez proposée. Si j'en viens à bout, je vous le manderai; mais si vous ne recevez point de lettres de moi, ce sera une preuve que je n'aurai pas eu le bonheur de réussir. Ce ne sera pas assurément faute de zèle; j'en aurai toujours un très-vif pour tout ce qui vous regarde, et vous pouvez compter sur l'estime et l'amitié de V.

2132. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Dans votre Parnasse de Pharasmane, ce 8 octobre.

Vous êtes *roi sévère, et citoyen humain* [1];
Vous l'avez dit; la chose est véritable.
Comme roi, je vous sers; vous m'admettez à table
En qualité de citoyen;
Et comme un être fort humain,
Vous excusez un misérable
Qui ne put assister à ce souper divin,
Par la raison qu'il souffrait comme un diable.

Daignez, grand homme, daignez, sire, me pardonner. Je ne vous dirai pas : Plaignez-moi, car je ne souffre pas plus ici qu'ailleurs, et j'y suis beaucoup plus heureux. On est heureux par l'enthousiasme, et vous savez si vous m'en inspirez. Vous, sire, et le travail, voilà tout ce qu'il faut à un être pensant. Continuez à faire de beaux vers, mais ne mettez jamais la tragédie de *Sémiramis* en opéra italien, quand même madame la margrave vous en prierait: c'est un ouvrage diabolique.

Quelque jour vous ferez *Conradin* en trois actes, et nous la jouerons.

Je me prosterne devant votre sceptre, votre lyre, votre plume, votre épée, votre imagination, votre justesse d'esprit, et votre universalité.

1. Voyez ci-après une note de la lettre 2159.

2133. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam ; le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier ; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement, au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi ; il y a trop de généraux et de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait ; sera-t-il heureux ? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie ; je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souterraine[1] ; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous, à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues, dans la maison d'un autre ? et cet autre est un maître ! Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas ; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai ; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres ?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme Mme de Rottembourg, qui a toujours préféré les opéras de Paris à ceux de Berlin. O destinée ! comme vous arrangez les événements, et comme vous gouvernez les pauvres humains !

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion[2]. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très-mal fait de

1. Herculanum.
2. On prétendait que Voltaire, cessant d'être *Français*, s'était fait *Prussien*.

vous quitter, mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez ; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

2134. — A M. PARIS-DUVERNEY[1].

A Potsdam, ce 15 octobre.

Je viens de recevoir, monsieur, la lettre dont vous m'honorez, du 30 septembre. L'amitié que vous me conservez augmente le bonheur dont je jouis ici : car sans l'amitié, à quoi serviraient les honneurs et la fortune? Je ne vous cacherai pas encore que j'aime assez la gloire pour être infiniment jaloux de celle d'avoir pour ami un homme tel que vous. J'ajouterai qu'on peut être aussi philosophe à Potsdam qu'au mont Saint-Père ou à Plaisance[2]. Cela serait, je l'avoue, fort difficile à toute autre cour ; mais auprès d'un roi philosophe rien n'est plus aisé : les vertus se communiquent, comme les vices sont contagieux. Je sens bien que je vivrais beaucoup avec vous si je n'étais pas auprès d'un des plus grands hommes qui aient jamais régné. Il n'y avait que lui au monde qui pût me déterminer au parti que j'ai pris.

Je n'oublierai pas ici vos leçons et vos exemples. Je compte avoir une jolie maison de campagne sur les bords de la Sprée ; elle ne sera pas aussi magnifique que celle que vous avez auprès de la Marne, mais j'y ferai croître de vos fleurs et de vos légumes ; je compte venir vous demander des oignons et des graines. J'ai tout le reste à un point dont je suis honteux.

Vous avez dû sentir, mon cher monsieur, par les lettres que je vous ai écrites, que si je souhaitais quelque chose pour mon ami M. Darget, je ne désirais pour moi rien autre chose, sinon que vous voulussiez bien m'accuser, avec le tour agréable que vous savez si bien prendre, la démission que je ferais de la part que j'avais dans l'affaire à la tête de laquelle vous êtes[3]. Je voulais me faire un mérite de ce petit sacrifice ; je vous prie encore une fois de l'accepter et de m'écrire qu'il a été accepté. Je n'attends que cette lettre pour venir faire un tour en France, et pour venir vous y renouveler tous les sentiments d'attachement

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Château de ce financier près de Nogent-sur-Marne.
3. Un intérêt dans les fournitures relatives à la dernière guerre.

et de reconnaissance avec lesquels je serai, toute ma vie, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

2135. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 octobre.

Mon cher ange, il faut que je fasse ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine sur trois cents lieues, et je vous ai vu sur le point d'en faire deux mille[1]; et assurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne seriez pas revenu sur une de mes lettres comme je reviens sur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me sera plus aisé de venir vous voir qu'il ne me l'a été de me transplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer *la Mort de César*. Nous avons déterré un très-bon acteur dans le prince Henri, l'un des frères du roi. Nous bâtissons ici des théâtres aussi aisément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chie-en-pot-la-Perruque* est ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus caressé qu'il ne le mérite :

Nisi quod non simul esses, cætera lætus.
(Hor., lib. I, ép. x, v. 50.)

Il vous apportera bientôt des gouttes d'Hoffman, des pilules de Stahl. Si mon voyage contribuait à la santé de Mme d'Argental et de vos amis, ne serais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de Lekain[2] et des évêques[3] ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère, dans mon nouveau pays, ce que c'est que des évêques; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées pour croire ne devoir rien à l'État dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait com-

1. Voyez tome XXXIV, page 411.

2. Lekain, après avoir débuté le 14 septembre 1750, n'était pas encore admis à l'essai, et ne le fut que le 1er décembre, avec 100 francs par mois. Voyez la note de la lettre 2173.

3. L'assemblée du clergé se refusait aux demandes du roi ; un arrêt du conseil, du 15 septembre 1750, ordonnait, malgré ses remontrances, de lever sur les biens du clergé une somme de quinze cent mille francs pendant cinq ans.

bien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aie donné le moindre sujet; le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de grâces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très-grand et très-puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien! mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point; non, je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue : le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume.

Préparez-vous à voir encore *Rome sauvée* sur notre petit théâtre du grenier[1]; je me soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour Frédéric le Grand. Mille tendres respects au Bois de Boulogne[2].

2136. — DU PRINCE LOUIS DE WURTEMBERG[3].

Stuttgard, ce 17 octobre.

J'ai reçu, monsieur, la lettre dont il vous a plu m'honorer. J'y vois avec plaisir les raisons qui vous ont engagé à vous établir à la cour de Berlin; elles

1. Au-dessus du second dans la maison qu'occupait Voltaire (et en son absence Mme Denis), rue Traversière. Le Théâtre-Français était au faubourg Saint-Germain, dans la rue appelée aujourd'hui (1880) *de l'Ancienne-Comédie*.

2. Voltaire, pour désigner l'habitation de d'Argental, emploie indifféremment les expressions de *Bois de Boulogne, Porte-Maillot, Neuilly*.

3. Voyez lettre 2096.

sont dignes de vous, et d'un sage qui cherche son pareil; vous le trouverez sur le trône. Il est à même de répandre sa vertu sur un peuple innombrable, et toutes ses actions tendent à ce but élevé. Quel bonheur pour vous de pouvoir l'admirer, et de voir de plus près les rayons divins qui partent de son génie! La Divinité a vengé la nature, en nous rendant un Marc-Aurèle.

Il est temps actuellement de plaider ma cause. Vous dites, monsieur, que je me suis expatrié, et vous ne voulez point entrevoir les raisons qui m'invitent à servir en France. J'imagine que j'y suis plus à même de rendre des services importants à ma patrie que dans son sein même. Voilà, monsieur, ce qui m'y a engagé. Trouvez-vous encore que je lui sois rebelle, et oserez-vous encore me désapprouver? Le but de tout homme de bien doit être le bonheur de ses concitoyens. Je puis vous assurer que ce sont là mes vues, et que jamais je ne m'en écarterai. Vous me dites encore que le séjour de Paris est plus fait pour moi que pour vous. Les plaisirs brillants qu'on y rencontre ne me tentent nullement. J'en cherche de plus solides, et celui d'oser et de pouvoir me respecter est le seul que j'envie. Les fêtes agréables dont Paris est surchargé me paraissent insipides et maussades. J'y trouve un vide affreux, indigne de tout homme qui pense. J'envisage Paris d'un côté tout opposé; c'est un théâtre immense. Les acteurs qui le montent ne sont pas tous égaux; mais la représentation, la plupart du temps, en est fort comique. Le rôle que j'y veux remplir est difficile, mais il est convenable. Voilà mes plaisirs, monsieur; le dîner que vous me proposez n'est point de refus: au contraire, il me flatte infiniment. J'ai une grâce à vous demander, et je suis persuadé d'avance que vous ne me l'accorderez pas; j'en conçois l'impossibilité; mais on me force à vous en parler. C'est la duchesse régnante[1], ma belle-sœur, qui est très-sensible à votre souvenir, qui désirerait lire votre *Rome sauvée,* et vous fait sommer de la lui envoyer. C'est vous embarrasser cruellement. Il ne fait pas bon vous ennuyer plus longtemps; je finis donc en vous assurant de toute l'amitié et de tout l'attachement possibles, avec lesquels je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LOUIS, prince de WURTEMBERG.

2137. — A M. DE MAUPERTUIS[2].

Potsdam.

Mon cher président, je m'intéresse bien davantage au Languedocien Raynal qu'au Provençal Jean[3]. Je me flattais de vous

1. Élisabeth-Frédérique-Sophie, fille unique du margrave de Brandebourg-Baireuth, et de Wilhelmine, sœur du roi de Prusse. Née le 1er septembre 1732, elle avait épousé, en 1748, Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, qui régna de 1737 à 1793.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. D'Argens.

voir ici, mais je vois bien qu'il faut venir vous chercher. J'attends le moment où le héros philosophe qui me fait aimer Potsdam me fera aimer Berlin. Mille respects à Mme de Maupertuis. Je vous salue en Frédéric, vous et nos frères.

De ma cellule, dans le plus agréable couvent[1] de la terre, 24 octobre.

2138. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 24 octobre.

Non-seulement je suis un transfuge, mon cher *Catilina*, mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse, en vous disant que j'ai travaillé à *Rome sauvée*, que je me suis avisé de faire un opéra italien[2] de la tragédie de *Sémiramis*, que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages, et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas à *quia* en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule, et moi aussi, qu'à cinquante-six ans l'auteur de *la Henriade* s'avise de vouloir parler allemand[3] à des servantes de cabaret; mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur; mais elle a des motifs si raisonnables, si légitimes, et, j'ose le dire, si respectables, qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre. *Catilina* et *le Duc d'Alençon* se recommanderont à vos bonnes grâces, dans mon grenier[4], et les nouveaux rôles de *Rome sauvée* arriveront à ma nièce dans peu de temps; je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grâce auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre? Nous étions faits pour courir les champs ensemble, comme les anciens troubadours. Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie partout où je me trouve, à Berlin, à

1. Sans-Souci.

2. Voltaire, dans sa lettre à d'Argental du 29 octobre 1754, dit que la margrave de Baireuth a fait de la tragédie de *Sémiramis* un opéra italien; il est à croire qu'il l'aura corrigé, et que c'est de cet opéra qu'il parle ici.

3. L'auteur de *la Henriade*, vers 1751 ou 1752, écrivit quelques lettres en allemand; le baron Charles d'Arnim, chambellan au service du roi de Prusse d'aujourd'hui, m'a dit, en 1825, avoir vu une de ces lettres. (Cl.)

4. Son théâtre de la rue Traversière.

Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince et une princesse de Prusse[1], tous deux de la taille de Mlle Gaussin, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grâce. Mlle Gaussin est, à la vérité, supérieure à la princesse; mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux; il n'est nécessaire que pour la route. En qualité de bon patriote, je suis un peu flatté de voir ce petit hommage qu'on rend à notre patrie, à trois cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Königsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire des niches.

A l'égard de la vie que je mène auprès du roi, je ne vous en ferai point le détail; c'est le paradis des philosophes; cela est au-dessus de toute expression. C'est César, c'est Marc-Aurèle, c'est Julien, c'est quelquefois l'abbé de Chaulieu, avec qui on soupe; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne, avec tous les petits agréments de la vie qu'un seigneur de château, qui est roi, peut procurer à ses très-humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher *Catilina*, et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonnerez bien davantage. Dites à *César*[2] les choses les plus tendres. Gardez avec *César* un secret inviolable; cela est de conséquence. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

2139. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 27 octobre.

Mon *historiographerie* est donnée[3], mes anges; Mme de Pompadour, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur, et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous

1. Le prince Henri et la princesse Amélie.
2. Lekain; voyez la lettre 2105.
3. A Duclos; voyez lettres 1714 et 2141.

reviendra *Rome sauvée, Zulime, Adélaïde;* cela est bien honnête, et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que Mme d'Argental viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous; je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam, quand vous êtes à Paris! Pourquoi tous les êtres pensants et bien pensants, les gens de goût, les bons cœurs, ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde! Quand vous reverrai-je? il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci, surtout dans les abominables campagnes de la Westphalie; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du Nord, et on n'a jamais froid, car on est tout fourré dans son carrosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France, en hiver, parce qu'on y oublie, au mois de juin, qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre; mais, encore une fois et cent fois, je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable pour de bien moins fortes raisons. Non-seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire : *Le roi mon maître.* Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin; je n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre; et, s'il gelait plus tôt, je partirais plus tôt. Moi, qui redoutais tant le vent du Nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le Zéphyr. Que faites-vous cependant? Avez-vous reçu Lekain? Y a-t-il bien des tracasseries à la Comédie? Applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit? Joue-t-on des opéras détestables? Fait-on de mauvaises chansons? Qui est-ce qui fait un plat discours à l'Académie en succédant à Gilles le philosophe[1]? Duclos n'est-il pas historiographe? Mlle Dumesnil boit-elle toujours pinte? en perd-elle sa santé et son talent? Mlle Gaussin croit-elle toujours être grande tragique? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu.

1. Fontenelle, qui ne fit place à un successeur qu'en 1757.

2140. — A M. DARGET.

A Potsdam, octobre 1750.

Mon cher ami, la permission du roi de France est arrivée. Me voici votre compatriote et sous les lois du philosophe de Sans-Souci. Les lettres de Versailles sont un peu à la glace. On m'ôte mes charges, à la bonne heure ; je sais confondre un petit mal dans un grand bien. J'attends votre retour avec la plus vive impatience pour écrire à M. Duverney [1]. *Vale.* Samedi.

2141. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 28 octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire : c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois [2] avait assurément bien raison ; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers ; je suis son grammairien, et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce *Siècle de Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument, à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée ; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui

1. Voyez le troisième alinéa de la lettre 2134.
2. Evangile de saint Matthieu, VI, 24, et de saint Luc, XVI, 13.

est arrivé à Duclos, après son *Histoire de Louis XI*. S'il est mon successeur en *historiographerie*, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'Histoire de son pays[1]. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père[2], parce qu'il était magnifique, et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi : c'est une vanité dont ses descendants retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin je lui ai dit : « C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez ; » et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine ; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords et sans amertume.

2142. — A M. DARGET.

Mon cher confrère, votre laquais s'est enfui avant que j'aie ouvert le paquet le plus intéressant. Je viens de jeter les yeux sur l'épître du Salomon du Nord à son frère. Si tout le reste est du même ton, je n'aurai pas un coup de ciseau à donner à l'Hercule Farnèse. L'épître est admirable en tout sens. Mon cher ami, tout ce que je vois et tout ce que j'entends me confirme dans la résolution que j'ai prise.

On a toujours la rage de m'envoyer de Paris des paquets énormes, qui ne valent pas dix lignes de ce que nous lisions hier. Quel exemple pour l'Académie de Berlin, et que je voudrais que Sa Majesté me permît de lui chercher un homme de lettres qui fournît son Académie de mémoires utiles, dans le goût du sien ! Le monde est rassasié d'x x et de courbes.

Quelle pitié de consumer son temps à calculer ce qui n'est pas notre bien, et que Cicéron est au-dessus d'Euler ! *Vale*.

1. *Mémoires pour servir à l'Histoire du Brandebourg.*
2. Frédéric Ier.

2143. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 6 novembre.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam *la Mort de César*, que le prince Henri est bon acteur, n'a point d'accent, et est très-aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai;... mais... les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, science; la liberté y règne; il est l'âme de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée; mais... mais... opéras, comédies, carrousels, soupers à Sans-Souci, manœuvres de guerre, concerts, études, lectures; mais... mais... la ville de Berlin, grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de Mme de Tyrconnell toujours pleine, et souvent trop;... mais... mais..., ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai : Mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentiments qui me rappellent à vous; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'Argental: car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'Argens est allé se confiner à Monaco avec sa femme, qui est grande virtuose? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai : c'est La Mettrie. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention[1]. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page

1. *L'Homme machine*, imprimé dès 1748, un volume in-12.

de raison ; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné ; il ne savait pas ce qu'il avait écrit ; il écrira demain le contraire, si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin ! Il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi ; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'*Histoire de l'Église.* Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant ; on veut donc jouer à Paris *Rome sauvée ?* mais... mais... Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

2144. — A M. DARGET.

Amice, credo hanc epistolam, quamvis grandem et verbosam, mittendam esse *philosopho sine cura.* Novum erit calcar ejus animo studii et consilii avido. Perspiciet quam difficile sit scribere, quanta cum sedulitate oporteat incudi opus suum sæpius reddere, et præsertim quantum gloriæ suæ, dicam etiam nostræ, intersit, ut qui maximus est in cæteris, maximus semper sit in hac ardua scribendi arte. Scribe illi ; meam epistolam confidenter mitte. Loquere de me, et, a me amatus, me redama [1].

2145. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je me confie, comme de raison, au plus honnête homme et au plus discret de votre royaume. Je ne suis venu ici que pour lui ; j'ai tout abandonné pour m'attacher uniquement à lui ; il me rend heureux ; je compte passer le peu de jours qui me reste à ses pieds. Je ne dois rien lui cacher.

D'Arnaud a semé la zizanie dans le champ du repos et de la paix. Il a fait confidence à monseigneur le prince Henri du tour

1. *Traduction :* Ami, je crois que cette lettre, quoique longue et verbeuse, doit être envoyée au philosophe sans souci. Ce sera un nouvel aiguillon pour son esprit avide d'étude et de conseil. Il comprendra combien il est difficile d'écrire, avec quel soin il faut remettre son ouvrage sur l'enclume, et surtout combien il importe à sa gloire, je dirai même à la nôtre, que celui qui est grand dans les autres choses soit grand aussi dans le difficile art d'écrire. Écrivez-lui ; envoyez-lui ma lettre confidentiellement. Parlez-lui de moi, et, aimé de moi, aimez-moi en retour.

cruel qu'il voulait me jouer à Paris, et il a abusé de la confiance dont Son Altesse royale l'honore pour le tromper et pour se ménager, à ce qu'il prétendait, une ressource et une excuse lorsque la calomnie serait découverte. Le respect pour Votre Majesté me défend d'entrer dans les détails de la conduite de d'Arnaud. Mais, sire, voyez ce que vous voulez que je fasse. J'ai passé par-dessus les bienséances de mon âge; j'ai représenté des rôles pour la famille royale; j'ai obéi avec joie aux moindres ordres que j'ai reçus, et, en cela, je crois avoir fait mon devoir; mais puis-je jouer la comédie chez monseigneur le prince Henri avec d'Arnaud, qui m'accable de tant d'ingratitude et de perfidie? Cela est impossible. Mais je ne veux pas faire le moindre éclat; je crois que je dois garder surtout un profond silence. Il me semble, sire, que si d'Arnaud, qui va aujourd'hui à Berlin dans les carrosses du prince Henri, y restait pour travailler, pour fréquenter l'Académie, en un mot, sur quelque prétexte, je serais par là délivré de l'extrême embarras où je me trouve. Son absence mettrait fin aux tracasseries sans nombre qui déshonorent le palais de la gloire, et troublent l'asile du repos le plus doux. Je m'en remets à la prudence, à la bonté de Votre Majesté. Je ne parlerai pas même à Darget de tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Soyez très-sûr que la conduite de d'Arnaud peut faire un éclat très-fâcheux dans l'Europe par la foule des gazetiers et des barbouilleurs de papier qui veulent deviner tout ce qui se passe chez Votre Majesté. Au nom de votre gloire, sire, prévenez tout cela, et soyez bien sûr que mon attachement pour votre personne surpasse beaucoup l'embarras où je me vois. Quels petits chagrins ne sont pas noyés dans l'extrême bonheur de voir et d'entendre Frédéric le Grand!

2146. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 novembre.

Chit-en-pot-la-Perruque [1] a été fidèle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le

1. Voltaire lui-même; voyez la lettre du 15 octobre.

coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies, et les portraits de ses maîtresses ; le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointements, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur ; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique en vérité je n'aie pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui ; mais le roi me traite avec des bontés distinguées ; mais *Rome sauvée* a été très-bien reçue, et son *Mauvais Riche* assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles ; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse Amélie, quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? Mon Baculard a voulu aussi désavouer une mauvaise *Préface*[1] qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie, dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami Fréron, il lui mande que je l'ai perdu à la cour ; que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi ; que j'ai ajouté à sa *Préface* des choses horribles contre la France, et que, en un mot, il prie l'illustre Fréron d'annoncer au public, qui a les yeux sur Baculard, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Paris, mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle *Préface*. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France ; que, par conséquent, Baculard est un peu menteur. Il a été un peu courroucé de ce procédé, et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne sait pas que son petit crime est découvert ; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit ; il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais desservi dans l'esprit de Sa Majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire

1. Cette *Préface* a été réimprimée dans le tome II des *Mémoires sur Voltaire*, par Longchamp et Wagnière. Elle avait été imprimée, en 1750, à la tête d'une édition des *OEuvres de Voltaire*, et était intitulée *Dissertation historique sur les ouvrages de M. de Voltaire, par M. d'Arnaud, de l'Académie de Berlin.*

avait fait du bruit à Paris; que M. Berryer avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à Fréron; que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait[1] de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plus tôt le bonheur de vous embrasser: car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz : Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? N'en aviez-vous pas assez à Paris? Que ne laissiez-vous Baculard briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un jeune homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'Arnaud à Fréron? Je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles *fréroniques*[2], dans laquelle d'Arnaud désavoue la *Préface* en question: je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que Fréron aura sans doute communiquée.

A l'égard de cette *Préface* que j'ai proscrite il y a longtemps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu: mais à trois cents lieues on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la *Préface*, et l'édition, et d'Arnaud, fussent à tous les diables. Je vous demande très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries: mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers, et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur, qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfaisant.

P. S. J'écris à M. Berryer: je lui envoie cette *Préface*, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture: qu'il impose silence à Fréron, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

1. Voyez ci-après, lettre [illegible].

2. Je n'ai pas trouvé la lettre de d'Arnaud dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1749-54, treize volumes in-12. B.

2147. — A M. MORAND [1].

Potsdam, 17 novembre.

Les bontés, monsieur, que vous avez eues pour d'Arnaud, et l'estime véritable que vous m'avez toujours inspirée, m'autorisent à vous informer du malheur que le pauvre garçon s'est attiré par sa mauvaise conduite. Il ne tenait qu'à lui de jouir ici d'un sort heureux auquel il n'aurait jamais dû prétendre, et qu'il devait en partie à mes soins. Le roi lui donnait cinq mille francs de pension, et, s'il avait été sage, il était sûr d'une plus grande fortune. Sa Majesté le regardait comme mon élève ; et vous savez que je lui avais servi longtemps de père. Jugez, monsieur, quelle a été mon affliction quand je l'ai vu se couvrir ici de ridicules et d'opprobres, soulever contre lui toute la nation, faire des dettes, se donner pour un homme de qualité, se plaindre de ne pas souper avec le roi, et couronner enfin tant d'impertinences par les perfidies les plus atroces. Il a forcé le roi à prendre la résolution de le chasser. Il pouvait encore éviter sa disgrâce, en demandant pardon, en se corrigeant; mais l'extravagante vanité qui le domine l'a poussé au précipice.

Je suis désespéré qu'un homme que nous avions aimé tous deux s'en soit rendu si indigne. Je sais qu'il a écrit contre moi, dans sa fureur, des calomnies absurdes ; j'en ai la preuve, et j'ai en même temps les preuves qui manifestent son imposture. Il est douloureux pour moi, et sans doute pour vous, monsieur, dont la probité et les mœurs aimables sont si connues, que ce soit encore un de vos commensaux qui soit de moitié dans toutes ces infamies : c'est le sieur Fréron à qui d'Arnaud s'est adressé pour répandre dans le public ces calomnies dont je me plains.

Je me flatte que vous savez à quoi vous en tenir, et que vous vous êtes assez aperçu qu'il n'y a que des hommes sages et approuvés du public qui méritent d'être de vos amis. Si Fréron approche encore de vous, il est d'un cœur aussi généreux que le vôtre de lui remontrer quel détestable emploi c'est de ne se servir de son esprit que pour tâcher de nuire à ses compatriotes, pour se faire de gaieté de cœur une foule d'ennemis qui, tôt ou tard, est à craindre ; combien il est avilissant pour les belles-lettres d'amuser un public malin de querelles misérables dont

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — M. Morand était chirurgien-major des Invalides.

personne n'a que faire : que par là on se ferme toutes les portes, qu'on passe sa vie à faire du mal et à en essuyer, et qu'on se prépare des repentirs bien cuisants. Vous guérissez, monsieur, des maladies qui sont moins cruelles et moins dangereuses que celles-là : mais il est plus difficile de guérir les âmes que les corps.

Ce n'est que l'amour des lettres, que je voudrais qui fussent respectées, qui me fait parler ainsi. Je ne lis aucune des misérables brochures dont on dit que Paris est inondé. Je jouis du loisir le plus honorable auprès d'un des plus grands hommes de la terre : il me comble d'honneurs et de biens : mais dans mon bonheur je songe toujours aux malheureux.

J'ai l'honneur d'être avec le dévouement le plus sincère, monsieur, etc.

VOLTAIRE,
chambellan du roi de Prusse.

2145. — A MADAME DENIS.

Potsdam, le 17 novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchaînées, comme elles l'étaient, à Montpellier, contre M. d'Assoucy[1] ; mais tout cela ne me regarde pas.

> J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
> Et n'ai point l'honneur d'être page.
> Ce qu'on fait à Paphos, et dans le voisinage,
> M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu, à Dresde, un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet *abbate* ce qu'il faisait : *Io sono*, répondit-il, *il cattolico di Sua Maestà* ; pour moi, je suis *il grammatico di Sua Maestà*. Je me flatte que, en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquillement.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de Pasiphaé, je l'aurais laissée faire avec son tau-

1. Voyez le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*.

reau, et j'aurais dis comme cet Anglais à peu près en pareil cas : « Je ne me mêle pas de leurs amours. » Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre[1], ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie *Rome* par le courrier de milord Tyrconnell. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du Palais, devant *messieurs* des enquêtes ou devant l'Université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de *César* et de *Catilina* que tout *Zaïre;* mais cette *Zaïre* fait pleurer les saintes âmes et les âmes tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de Romains.

Puisque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme Jasmin[2]: « Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître. » J'avais vu une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne, que le roi avait daigné écrire à Darget sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour Sa Majesté avait fait une épigramme contre la défunte; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé[3] se contente de se moquer de nous! Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia.* Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement; mais les rois sont comme les coquettes, leurs regards font des jaloux, et Frédéric est une très-grande coquette; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris. Adieu; que votre amitié me soutienne.

1. Celle du 6 novembre.
2. Dans *l'Enfant prodigue,* acte III, scène VI.
3. Le roi de Prusse.

2149. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 novembre.

Le soleil levant[1] s'est allé coucher. Ce pauvre d'Arnaud s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlottenbourg, il y a quelque temps, sa comédie du *Mauvais Riche*; mais les pièces tirées du Nouveau Testament ne réussissent pas ici : elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme Ovide, dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très-durement de partir dans vingt-quatre heures[2]; et, comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'Arnaud avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et Sa Majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très-galants. Nous n'avons point, depuis Bélisaire, de plus terrible chute. Comme le monarque traite un de ses deux soleils! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour :

Quel diable de Marc-Antonin[3],
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours; mais... Adieu, adieu; je brûle de venir vous embrasser.

2150. — DU COMTE D'ARGENTAL[4].

Paris, ce 24 novembre 1750.

Je vous demande pardon d'avance, mon cher ami, de la lettre que je vais vous écrire. Je ne vous y parlerai que du sieur Baculard d'Arnaud.

1. Voyez la lettre 2100.

2. La reine Élisabeth-Christine écrit à son frère le duc Ferdinand de Brunswick, de Berlin le 21 novembre 1750 : « M. d'Arnaud est parti aujourd'hui pour retourner en France : il s'est brouillé avec Voltaire. »

3. Voyez la lettre 2100.

4. Cette lettre a été publiée par Formey, dans ses *Souvenirs d'un citoyen*.

C'est une matière bien abjecte, bien peu intéressante; et j'avais dédaigné jusqu'à présent de la traiter; mais cet homme s'est rendu célèbre à la manière d'Érostrate; il me force à rompre le silence et à vous le découvrir tout entier [1]. Il y a déjà lontemps que j'ai la plus mauvaise opinion de lui, outre que je le connaissais médiocre en talent et en esprit, supérieur en mensonge, en fatuité et folie, je savais que dans le temps qu'il recevait vos bienfaits il parlait d'une manière indigne de vous. Moitié par mépris pour le personnage, moitié par égard pour sa misère, j'avais négligé de vous en avertir. Enfin j'appris avec la plus grande surprise qu'un très-grand roi avait daigné l'appeler à sa cour. Le public ne fut pas moins étonné que moi [2]. Je ne pus m'empêcher de me réjouir de l'occasion qui vous en délivrait, et je n'eus garde de vous conseiller de vous opposer à ce voyage. Je ne prévoyais pas alors celui que vous méditiez, et qu'en vous éloignant des insectes qui fourmillent à Paris, vous en trouveriez un à Berlin, d'autant plus dangereux qu'on était persuadé d'un attachement qu'il vous devait à tant de titres. Depuis que vous êtes en Prusse, il n'y a sorte d'impertinence qu'il n'ait écrite sur votre compte, et il a couronné ses procédés par une lettre qui est un tissu de calomnies, de noirceur et d'ingratitude. Il a osé mander, à qui? à Fréron, qu'*après lui avoir fait composer une préface pour mettre à la tête de l'édition de Rouen, vous aviez jugé à propos d'y ajouter des choses si graves et d'une si grande importance, qu'il ne pouvait ni ne voulait les adopter, attendu qu'il était bon Français, et qu'il n'était pas dans l'intention de s'expatrier comme vous aviez fait.* Cette affreuse calomnie est des plus lourdes et des plus maladroites, puisqu'elle est démentie par la préface que plusieurs personnes ont vue, et que d'autres verront encore. Cependant vous ne sauriez imaginer le bruit que cette histoire a fait. Après s'être répandue dans les cafés et autres tripots, elle a pénétré dans les honnêtes maisons. Fréron a fait trophée de la lettre de ce misérable, et s'en allait la publiant sur les toits. Il est vrai qu'il en a reçu une seconde dans laquelle Baculard, touché de repentir et non de remords, lui a mandé de ne plus montrer la première, et que la préface de l'édition était l'ouvrage du libraire. Il joint à cet article toutes les impertinences les plus folles, disant que les reines se l'arrachent, qu'il est las de souper avec elles, qu'il les refuse le plus souvent, et qu'il va se servir de sa grande faveur pour être le protecteur des lettres, des arts, et de ceux qui les cultivent. Au moyen de cette seconde lettre, Fréron n'a pas voulu donner de copie de la première, de

I, 320, d'après une copie qu'il tenait de Voltaire. Formey dit que cette lettre était *faite par Voltaire*. Cela n'est pas prouvé. Ce qui est certain, c'est que Voltaire en accusa réception le 8 décembre (voyez page 209). La lettre de d'Argental a été réimprimée en 1826, à la suite des *Mémoires de Longchamp et Wagnière,* tome II, page 514. (B.)

1. Tout donne à penser que d'Argental ne faisait que transcrire les notes envoyées par Voltaire. Ne trouve-t-on pas jusqu'au style de Voltaire dans ce début? (DESN.)

2. La phrase qu'on vient de lire ne se trouve que dans les *Souvenirs* de Formey.

manière qu'il est impossible de l'avoir. Mais ce que je vous ai dit est conforme à la plus exacte vérité, et d'après le témoignage de gens non suspects, très-dignes de foi, qui ont vu, tenu et lu la lettre. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait déjà fait justice de ce malheureux, et je vous avoue que je vous blâmerais extrêmement de demander sa grâce : ce serait une générosité de votre part trop contraire à la justice et à ce que vous devez au roi de Prusse, qu'il ne vous est pas permis de laisser plus longtemps dans l'erreur. C'est par une très-grande méprise qu'il l'a fait venir, et il ne peut assez tôt le renvoyer avec toute l'ignominie que la noirceur de son procédé mérite.

Adieu, mon cher ami ; j'ai à peine l'espace de vous embrasser.

D'ARGENTAL.

2151. — DE M. LE MARQUIS D'ADHÉMAR.

A Paris, le 25 de novembre 1750.

J'avais été instruit dans le temps, monsieur, de l'ingratitude et de l'insolence du petit d'Arnaud envers vous, et j'en avais marqué mon indignation. Je priai même M. d'Argental de remonter à l'origine de la lettre à Fréron, et d'en prendre copie. Cette lettre était lue de tout le monde, et se débitait d'une manière si désavantageuse que je voulus voir la préface dont on se plaignait, et qu'on accusait d'être tronquée. Elle me parut aussi simple que je pouvais le désirer, et je n'y trouvai à redire que le nom de l'auteur et son style. Enfin, monsieur, je ne doute point que le grand roi que vous servez ne vous rende promptement justice. On est heureux d'avoir à défendre la vérité devant le monarque qui l'éclaire et qui la protége.

Cependant, malgré cette assurance, je vous exhorte encore, monsieur, au plus grand courage. Les grandes réputations et la parfaite tranquillité ne vont guère de compagnie.

Mais, pour revenir à notre petit homme, on me dit dans le moment qu'il vient d'écrire une nouvelle lettre à Fréron, où il assure que tout est raccommodé. Au nom de Dieu, monsieur, en soutenant les vrais talents, gardez-vous de ces lourds frelons : ils ne se souviennent de ce qu'ils vous doivent que pour en punir leur bienfaiteur. Je me rappelle à ce propos qu'une personne [1] me disait, un jour, qu'étant placé à l'amphithéâtre auprès de l'abbé Desfontaines et de d'Arnaud, il entendit le premier reprocher à l'autre quelque attachement pour vous. « Mais, monsieur, répondit d'Arnaud, vous ne faites pas attention qu'il m'oblige, et que je lui dois de la reconnaissance. — Eh bien, reprit l'abbé, on peut prendre de lui lorsqu'on a des besoins ; mais il faut en dire du mal. »

Vous voyez que l'homme s'est souvenu de la morale, et qu'il n'a pas tardé de la mettre en pratique.

Adieu, monsieur ; méprisez cette vile engeance, et tâchez de vous armer

1. M. Dutertre.

de philosophie sur les événements. La vérité triomphe toujours à la longue, et l'envie se trouve abattue sous le poids des grandes réputations.

2152. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de Frédéric le Grand, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'Arnaud, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de Mouhy s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi, dans un petit écrit intitulé *la Bigarrure* [1]? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'est plus vrai ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre son ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à *la Bigarrure* du chevalier de Mouhy; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce Mouhy me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il se flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ses petites impertinences, qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponse pour moi, et qu'elle l'assurât de tous mes sentiments pour lui et pour la chevalière.

Votre *Aménophis* est de Linant; c'est l'*Artaxerce* de Metastasio. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort [2]. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr; digne sort d'un auteur. Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me persécutait, des graves pédants qui ne me défendaient pas, des

1. Voyez la note, tome XXIV, page 184.

2. La tragédie d'*Aménophis*, qu'on venait de représenter à Paris sans succès, est de Saurin. Voltaire, qui avait donné autrefois à Linant, pour sujet de tragédie, Ramessès, roi d'Égypte (voyez tome XXXIII, page 369), a pu supposer que Linant avait substitué le nom d'un roi d'Égypte à un autre. Linant était mort en 1749; voyez tome XXXIII, page 243.

dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie, qui ne cesse de sucer le sang que quand on n'en a plus. La nature a fait Frédéric le Grand pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sûreté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître[1] que j'ai corrigée. Il me semble que vous y êtes pour quelque chose; il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme Rousseau. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que Mme d'Argental, M. de Pont-de-Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, auront toujours pour moi les mêmes bontés; et qui sait si un jour... car... Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

2153. — A M. THIERIOT.

Potsdam, novembre[2].

Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'Arnaud. La manière dont il

1. Je crois qu'il s'agit de l'*Épître à un ministre d'État sur l'encouragement des arts* (voyez tome X, année 1740), à laquelle Voltaire fit, entre 1748 et 1751, une page de corrections. (B.)

2. Cette lettre, publiée dans les éditions de Kehl, y était tronquée. Elle a été imprimée en entier dans les *Mémoires* de Wagnière, II, 516. On a dit que Fréron, en ayant eu connaissance, fit un article qui occasionna la suppression de ses feuilles. L'année 1750 des *Lettres sur quelques écrits de ce temps* ne présente point de lacune. Mais il y eut une interruption en 1752; voyez la lettre à Formey de juin 1752, n° 2387.

s'acquittait, à Paris, de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien honteux. S'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas; je le laisserais dans la foule de ses semblables; mais je suis obligé de vous apprendre que, par sa mauvaise conduite, il vient de forcer le roi à le chasser. Ses égarements ont commencé par la folie, et ont fini par la scélératesse.

Il débuta, en arrivant en cour par le coche, par dire qu'il était un homme de grande condition; qu'il avait perdu ses titres de noblesse et les portraits de ses maîtresses, avec son bonnet de nuit. On l'avait recommandé comme un homme à talent, et le roi lui donnait environ cinq mille livres de pension. Ce beau fils, tiré de la boue et de la misère, affectait de n'être pas content, et disait tout haut que le roi se faisait tort à lui-même en ne lui donnant pas cinq mille écus de pension, et en ne le faisant pas souper avec lui. Il dit qu'il soupait tous les jours, à Paris, avec M. le duc de Chartres et M. le prince de Conti. Il crut qu'il était du bon air de parler avec mépris de la nation et des finances.

A cet excès d'impertinence et de démence succédèrent les plus grandes bassesses. Il escroqua de l'argent à M. Darget et à bien d'autres; il se répandit en calomnies; et enfin, devenu l'exécration et le mépris de tout le monde, il a forcé Sa Majesté à le renvoyer. Il a eu encore la vanité de demander son congé, après l'avoir reçu, pour faire croire, à Paris, qu'un homme de sa naissance et de son mérite n'avait pu s'accoutumer de la simplicité des mœurs qui règnent dans cette cour.

Vous savez peut-être que, quand il a vu l'orage prêt à fondre sur lui, le perfide a prétendu se ménager une ressource en France en écrivant à cet autre scélérat de Fréron, et en prétendant qu'on avait inséré des traits contre la France dans une Préface qu'il avait faite, il y a environ dix-huit mois, pour une édition de mes ouvrages. Vous noterez qu'ayant fait cette Préface pour obtenir de moi quelque argent il me l'a laissée écrite et signée de sa main; qu'il n'y avait pas un mot dont on pût seulement tirer la moindre induction maligne; mais qu'elle était si mal écrite qu'il y a huit mois je défendis qu'on en fît usage. Malgré tout cela, ce beau fils s'est donné le plaisir d'essayer jusqu'où l'on pouvait pousser l'ingratitude, la folie et la noirceur. Les pervers sont d'étranges gens; ils se liguent à trois cents lieues l'un de l'autre; mais il arrivera tôt ou tard à Fréron ce

qui vient d'arriver au nommé Baculard : il sera chassé, si mieux n'est; et peut-être, tout *Prussien* que je suis, je trouverai au moins le secret de faire taire ce dogue.

Voilà, mon cher ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature; voilà de nos monstres! *O inhumaniores litteræ!* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpents que les cendres des Desfontaines ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent; en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits, dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné, le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris: ils sont toujours délicieux; mais on y parle toujours raison; on y pense hardiment; on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne.

Adieu; quand vous souperez avec M. de La Popelinière, songez aux soupers de Frédéric le Grand; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

2154. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 8 décembre.

Recevez, madame, mes hommages, mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'Hoffman, et des pilules de Stahl, par M. d'Hamon, mon camarade en chambellanie, et mon très-supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse; il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner! mais sa jeunesse et sa

santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi; mon cœur m'avait séduit, selon sa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges; mais l'archange Frédéric, et le froid, et ma poitrine serrée, me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner Mme la margrave de Baireuth, et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de Stahl, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi : elles ne sont point prophètes dans leur pays[1]. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé; tout cela est à présent chez vous. M. d'Argental m'a mandé que votre santé était raffermie; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'Hamon vous dira, madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur: il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de Frédéric le Grand et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a loin de la rue Saint-Honoré[2] à Potsdam; mais vous étendez votre empire partout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de Pont-de-Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin : ils sont tous deux indifférents; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaisirs, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices et de méchancetés, ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le séjour de la gloire. Adieu, madame; conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'Argental, du 24 novembre[3], toute en Baculard. Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est refugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce grand Baculard l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et

1. Saint Luc, IV, 24.
2. Mme d'Argental demeurait alors dans cette rue, en face de celle de la Sourdière.
3. Voyez cette lettre, ci-dessus n° 2150.

j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que, quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

2155. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Potsdam, ce 8 décembre.

Madame, au lieu des ambassadeurs gaulois, que j'ai retranchés de *Rome sauvée*, en voici un qui m'est témoin que je porte toujours à la cour du roi son maître les chaînes de Votre Altesse sérénissime, et qui vous répondra de ma fidélité, quoique j'aie l'air d'être inconstant. Il peut dire si Votre Altesse sérénissime a ici des adorateurs, et si elle n'est pas de ces divinités qui ont des temples chez toutes les nations. M. d'Hamon, chambellan de Sa Majesté le roi de Prusse, et son envoyé extraordinaire en France, aura l'honneur de vous adresser son encens de plus près que moi ; mais je me flatte de le suivre bientôt. J'ai cru, madame, que mes hommages en seraient mieux reçus, s'ils vous étaient présentés par des mains qui vont resserrer encore les liens de l'amitié de deux grands rois. Il n'y avait au monde que Frédéric le Grand qui pût m'enlever à la cour de Mme la duchesse du Maine ; mais tous les héros passés et présents ne diminueront jamais rien de mon admiration et de l'attachement que je lui ai voué pour toute ma vie. Les grands hommes me rappelleraient sans cesse son idée, si elle pouvait s'effacer jamais de mon cœur.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

2156. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

A Potsdam, ce 9 décembre (1750.)

Madame, les grandes passions mènent bien loin, et j'aurais eu l'honneur de suivre à Baireuth la digne sœur d'un héros, si l'avantage de vivre auprès de ce héros ne m'avait retenu encore à ses pieds. Votre Altesse royale sait que je devais partir pour la France le 15 décembre ; mais peut-on avoir d'autre patrie que celle de Frédéric le Grand ? On n'y a qu'un seul chagrin : c'est de n'y plus voir Votre Altesse royale. On est consolé au moins par les nouvelles qu'on a de votre santé. On dit qu'elle se raffermit,

1. *Revue française*, 1er février 1866 ; tome XIII, page 199.

et que vous avez très-bien soutenu les fatigues du voyage. Si Votre Altesse royale peut parvenir à avoir un corps digne de son âme, et une santé égale à sa beauté, qu'aurez-vous à désirer dans le monde? Peut-être, madame, sentez-vous le besoin de faire de nouveaux heureux, en approchant encore de votre personne quelques gens de bonne compagnie dignes de vous voir et de vous entendre. Ne pouvant aller sitôt à Paris, j'ai chargé ma nièce de chercher une dame de condition, veuve, qui ait de l'esprit, des lettres et de la conversation. Peut-être que l'envie d'obéir à vos ordres lui fera trouver ce qu'il faut à Votre Altesse royale. Du moins je vous réponds, madame, qu'elle y fera tous ses efforts, et que Votre Altesse royale pourra accepter de sa main la personne qu'elle présentera. Je persiste toujours à penser que le marquis d'Adhémar, déjà connu à votre cour, serait un homme bien convenable. Je réponds hardiment de sa sagesse, de son esprit et de sa valeur. Je ne crois pas que monseigneur le margrave puisse jamais faire un meilleur choix. J'attendrai sur cela vos ordres. Je suis plus sûr de la bonne acquisition que ferait votre cour que je ne le suis des dispositions présentes du marquis d'Adhémar; mais, ayant eu le bonheur d'approcher de Votre Altesse royale, peut-on douter qu'il ne veuille se fixer à son service? Privé comme je le suis du bonheur de passer ma vie à vos pieds et à ceux de monseigneur le margrave, je serais heureux d'y savoir mon ami.

Vous savez sans doute, madame, que le roi a ordonné à d'Arnaud de partir dans vingt-quatre heures. Il est à Dresde, où il se vante des bonnes fortunes de la cour de Berlin.

Je suis, avec le plus profond respect, de Votre Altesse royale le très-humble et très-soumis serviteur.

VOLTAIRE.

2157. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

Le 10 décembre.

Je vous ai promis, monsieur, de vous écrire, et je vous tiens parole. J'espère que notre correspondance ne sera pas aussi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez souvent sujet de vous répondre. Je ne vous parlerai point de mes regrets, ce serait les renouveler. Je suis sans cesse transportée dans votre abbaye[1], et vous jugez bien que celui qui en est abbé m'occupe toujours. Je me suis acquittée de vos commissions auprès

1. Ou monastère, moitié militaire, moitié littéraire, dont Frédéric, frère de la margrave, était l'abbé; voyez les lettres 2148 et 2221.

du margrave. Il me charge de vous assurer de son amitié, et vous prie de mettre à fin l'affaire du marquis d'Adhémar [1]. Il sera charmé de le prendre à son service en qualité de chambellan, et lui fera des conditions dont il pourra être content. Quoique votre recommandation suffise auprès du margrave, il serait pourtant nécessaire, pour l'agrément du marquis, d'en avoir une, ou de M. de Puisieux [2], ou de M. d'Argenson, qu'il pût produire à la cour. Je vous serai bien obligée si vous pouvez le déterminer à venir bientôt ici, où nous avons grand besoin de secours pour remplir les vides de la conversation. Nos entretiens me semblent comme la musique chinoise, où il y a de longues pauses qui finissent par des sons discordants. Je crains que ma lettre ne s'en ressente; tant mieux pour vous, monsieur, il faut des moments d'ennui dans la vie, pour faire valoir d'autant plus ceux qui font plaisir. Après la lecture de cette lettre, les soupers vous paraîtront bien plus agréables. Pensez-y quelquefois à moi, je vous en prie, et soyez persuadé de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

2158. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH [3].

Décembre 1750.

Madame, Votre Altesse royale a grandement raison : il faut avoir du bon temps. Les princes et les moines n'ont que leur vie en ce monde. Ce ne sont pas des régiments qui rendent heureux ; c'est de passer doucement les vingt-quatre heures du jour, et cela est plus difficile qu'on ne pense. Le Grand Turc s'ennuie à Constantinople ; c'est pourtant une belle ville. La situation de Baireuth n'est pas si riante, mais l'esprit et les grâces embellissent tout. Eh bien, madame, puis qu'il faut dire les gros mots, que ferez-vous avec votre esprit et vos grâces si Votre Altesse royale n'a pas une demi-douzaine de gens de mérite pour sentir le vôtre ? C'est une idée bien raisonnable de mettre quelques voix de plus dans votre concert. J'ai écrit encore deux fois au marquis d'Adhémar. Point de réponse encore. Il faut qu'il soit enchanté chez quelque Armide. J'écris une lettre fulminante à ma nièce ; il faut qu'elle use de son autorité, et qu'elle désenchante Adhémar pour l'envoyer plus enchanté à vos pieds. Mais, madame, il faudrait deux Adhémar, deux Graffigny, des recrues de plaisir.

Je jure, par mon sincère attachement à Vos Altesses royales, que si j'avais pu aller à Paris je vous aurais amené des recrues,

1. Voyez les lettres 2110, 2156 et 2366.

2. Le marquis de Puisieux, qui avait succédé au marquis d'Argenson, le 15 janvier 1747, comme ministre des affaires étrangères.

3. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 201.

non pas des blancs-becs, non pas de sots faiseurs de vers ampoulés, mais bonne compagnie, mais gens dignes de vous faire leur cour. Ah ! madame, il me passe quelquefois des romans par la tête. Je me dis : Si pendant les mois de novembre, de décembre et de janvier, où le roi a assez de monde, on pouvait aller rendre ses respects à sa divine sœur ! Si, pendant que j'y viendrais de l'orient, ma nièce y venait de l'occident ! Et puis des opéras, des tragédies nouvelles : cela ne vaudrait-il pas mieux que d'aller en Italie ? Madame, je vous préférerais à Saint-Pierre de Rome, à la ville souterraine[1], au pape. Cela est-il impossible ? Je n'en sais rien. Je vis au jour la journée, je travaille au *Siècle de Louis XIV* soir et matin ; je fais un grand tableau de la révolution de l'esprit humain dans ce siècle où l'on a commencé à penser depuis les Alpes jusqu'aux Krapaths. Cela pourra amuser les loisirs de Votre Altesse royale. Mais je veux chasser de ma tête mon roman de Baireuth. Car rêver qu'on a un trésor et se réveiller les mains vides, cela est trop triste.

J'écris tout cela au son du tambour et des trompettes, et de mille coups de fusil qui assourdissent mes pacifiques oreilles. Cela est bon pour Frédéric le Grand. Il lui faut des armées le matin, et Apollon l'après-midi. Il a tout : il carre des bataillons et des périodes. Du reste, chaque frère est dans sa cellule paisiblement; M. de Rottembourg toujours malade, Maupertuis aussi, frère Pöllnitz un peu triste, moi toujours malingre, toujours travaillant, toujours plein de l'envie de faire ma cour à Vos Altesses royales.

Serait-il permis, sauf le respect, de ne pas oublier M. de Montperny ? Le papier manque, point de place pour les très-profonds respects. Qu'importe ?

VOLTAIRE.

2159. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours Sancho-Pança dans mon île[2], après avoir été *Chie-en-pot-la-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Westphalie ? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier ; vous me faisiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de

1. Pompéi.
2. Potsdam est dans une île formée par la Sprée et le Havel.

Prusse lui-même ; mais, quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéras italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit Baculard demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu ? Mes anges, pardon : je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent ; mais, ô anges ! Belzébuth aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer *Rome sauvée* à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie ? Le public a été pour moi quand Boyer, l'*ancien âne* de Mirepoix, me persécutait ; quand il avait, avec l'eunuque Bagoas[1], l'insolence et le crédit de m'exclure de l'Académie ; mais, à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu Boyer. Mon éloignement ramènerait les esprits, si c'était un exil ; mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit Fabius *cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer *Sémiramis* et *Oreste*. On va bien les représenter ici ; pourquoi leur préférerait-on, à Paris, *le Comte d'Essex*, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et méprisés ? Cependant, dites-moi si M. Maboul, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux ? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom ? Il y a un an que je plaide par humeur, en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prévôté du Louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau règlement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni, car le roi a dit lui-même :

J'appris à distinguer l'homme du souverain[2],
Et je fus roi sévère et citoyen humain.

1. Maurepas, contre lequel on fit, en 1775, la chanson commençant par ces vers :

Maurepas devient tout-puissant ;
V'là c'que c'est que d'être impuissant.

2. Dans son *Épître à mon esprit*, Frédéric s'exprime ainsi (vers 287-88) :

Que je sus distinguer l'homme du souverain,
Que je fus roi sévère et citoyen humain.



En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. Salomon était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plus tôt ses Baculards. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de Fréron. Et on souffre des Frérons ! et ils sont protégés ! et on veux que je revienne !

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi !
(Hor., lib. III, od. xxiv, v. 31.)

On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux ; je ne le quitterai absolument que pour vous.

2160. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

A Berlin, 19 décembre 1750.

Madame, les ordres de Votre Altesse royale ont croisé mes hommages, et je me mettais à ses pieds quand elle daignait m'écrire. J'ai souhaité pour M. le marquis d'Adhémar, c'est-à-dire pour Vos Altesses royales, qu'il fût à votre cour ; permettez-moi, madame, d'avoir l'honneur de vous dire qu'il est bien difficile de lui. proposer de porter en poche des lettres de recommandation[2]. Ce serait de lui que des hommes peu connus en prendraient pour être présentés. Il est fils du grand maréchal du roi Stanislas, et il n'a tenu qu'à lui d'être chambellan à cette cour avec tous les agréments que sa naissance et son mérite peuvent procurer. Le goût seul de la guerre l'en a empêché. C'est un des meilleurs officiers qu'ait le roi de France. Il était capitaine de cavalerie ; on lui avait promis un régiment. On ne lui a pas tenu parole. Il devait être employé comme ministre du roi à Bruxelles. On lui a manqué encore. Voilà sa situation. J'ai imaginé que le chagrin d'être inutile et l'idée qu'il a de Votre Altesse royale pourraient le déterminer à s'attacher à votre cour. Je demande d'abord en grâce à Votre Altesse royale de souffrir que je n'en parle à M. d'Adhémar que quand elle sera instruite de son mérite. Il sera aisé de charger le ministre du roi de s'en

1. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 204.
2. Voyez la lettre 2157.

informer à Paris. Madame peut encore faire charger M. d'Hamon, chambellan du roi, qui va en France pour un traité de commerce, de lui rendre compte de M. d'Adhémar, et d'en parler aux ministres sans laisser soupçonner que M. d'Adhémar veuille quitter la France. On verrait bien que j'ai part à cet enlèvement, et on ajouterait aux reproches qu'on m'a faits de quitter mon pays celui d'engager encore des *déserteurs*.

Daignez surtout vous souvenir, madame, que je n'ai point promis le marquis d'Adhémar ; que j'ai dit à Votre Altesse royale que je ferais l'impossible pour vous l'acquérir. Je persiste toujours dans ce dessein de vous prouver mon zèle, parce que je sais que M. d'Adhémar est capable d'un attachement solide, et que ce n'est point un homme à quitter une cour charmante pour aller à Monaco [1]. J'attendrai sur cela les ordres de Vos Altesses royales. Je resterai encore près de trois mois dans cette abbaye [2] où l'on vous regrette tous les jours. Je suis toujours moine, à Berlin comme à Potsdam, ne connaissant que ma cellule et le révérend père abbé [3] auprès de qui je veux vivre et mourir, et qui seul me console de ne pas passer mes jours auprès de Votre Altesse royale. Votre abbaye et la sienne sont les seules où une âme comme la mienne puisse faire son salut. J'ai vu l'office de sainte *Sémiramis* mis en vers ou à peu près par frère Cori [4], chapelain de l'Opéra. On trouve pourtant dans la poésie de frère Cori des étincelles du feu divin qui anime l'auguste Wilhelmine. On eut hier ici *Phaëton*, et pour mieux représenter l'embrasement qu'avait jadis causé ce téméraire, le feu prit aux décorations. Le roi était un peu indisposé, et ne vit point l'opéra. La petite troupe de monseigneur le prince Henri va jouer *Zaïre ;* mais, tandis qu'on se réjouit, la mortalité emporte les bestiaux ; les chevaux ont la peste en Angleterre, et les hommes en Pologne, sur les frontières de la Valachie.

Vivez heureuse, madame, ayez soin d'une santé si précieuse ; daignez me conserver vos bontés et celles de monseigneur le margrave. J'ai exécuté vos ordres. Je renouvelle à Vos Altesses royales mes profonds respects.

FRÈRE VOLTAIRE.

1. Allusion à d'Argens ; voyez le deuxième alinéa de la lettre 2148.
2. Sans-Souci.
3. Frédéric.
4. Angelo Cori était l'inspecteur économe de l'Opéra de Berlin. Cet Italien était l'homme le plus laid de Berlin ; Voltaire, qui emprunte son nom dans cette lettre, l'avait, par dérision, surnommé *Ange Cori*.

2161. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 25 décembre.

Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut : car je me compte parmi les heureux habitants de votre abbaye, quoique je n'y sois plus; et je compte très-fort, si Dieu me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître. Je vous jure mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de saint Paul à la dame élue [1]. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur pour les instruire. Faites-en de même, monsieur, vous ne pouvez suivre de meilleur modèle.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie [2] à Dresde ? Pourrez-vous après cela révoquer en doute les miracles ? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laissé tout l'honneur au Saint-Esprit; mais il pense comme Charles VI. Lorsque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à Népomucène qu'on en avait l'obligation : « A Dieu ne plaise! dit l'empereur; je serais donc cocu. »

Mais laissons là le Saint-Esprit et le Messie. Quoiqu'il soit né aujourd'hui, je vous assure que je n'aurais pas pensé à lui, sans l'aventure merveilleuse de Saxe. J'aime mieux penser aux beaux esprits de Potsdam, à son abbé et à ses moines. Ressouvenez-vous quelquefois en revanche des absents, et comptez toujours sur moi comme sur une véritable amie.

WILHELMINE.

2162. — A MADAME DENIS.

A Berlin, au château, le 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis: Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu ? Rien n'est plus beau que la décoration du

1. Ce n'est pas saint Paul, c'est saint Jean qui a adressé sa seconde épître à la dame élue. (B.)

2. Devenu Frédéric-Auguste III; voyez la note 2, tome XIII, page 213.

palais du soleil dans *Phaëton*. Mlle Astrua[1] est la plus belle voix de l'Europe ; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi ? Que j'ai de remords, ma chère enfant ! que mon bonheur est empoisonné ! que la vie est courte ! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous ! et que de remords si on le trouve !

Je suis à peine convalescent ; comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, *c'est ma devise*[2]. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

2163. — A M. DARGET.

Décembre[3].

Mon cher ami, j'ai tenté toutes les voies possibles pour racheter à prix d'argent la quatrième persécution que j'essuie depuis

1. Voyez lettre 2114.
2. Voyez La Fontaine : *le Pâté d'anguille.*
3. C'est à tort, croyons-nous, que ce billet a été classé à l'année 1751. Il doit être de décembre 1750.

que je suis ici. On a empêché Hirschell[1] de s'accommoder dans le temps que j'avais en main de quoi le faire mettre en prison. Enfin je me suis adressé à la justice ; et la justice, qui ne connaît rien aux intrigues et aux tracasseries, l'a fait arrêter. Un homme considérable m'a dit ce matin : « Je vous plains fort, on voudrait que vous fussiez hors d'ici, voilà la source de tout. »

Mon cher ami, je vous réponds que toutes les friponneries seront reconnues, que toute justice sera accomplie. Vous êtes ma consolation.

Voulez-vous manger avec moi aujourd'hui du rôt du roi, et me rendre le petit griffonnage que je vous donnai avant-hier? Bonjour. Quand le petit Vigne[2] commencera-t-il?

2161. — DE LESSING A M. RICHIER[3].

Vous me croyez donc coupable, monsieur, d'un tour des plus traîtres? et je vous parais assez méprisable pour me traiter comme un voleur qui est hors d'atteinte : on ne lui parle raison que parce que la force n'est pas de mise.

Voilà l'exemplaire dont il s'agit. Je n'ai jamais eu le dessein de le garder. Je vous l'aurais même renvoyé sans votre lettre, qui est la plus singulière du monde. Vous m'y donnez des vues que je n'ai pas. Vous vous imaginez que je m'étais mis à traduire un livre dont M. Henning a annoncé, il y a longtemps, la traduction comme étant déjà sous presse. Sachez, mon ami, qu'en fait des occupations littéraires je n'aime pas à me rencontrer avec qui que ce soit. Au reste, j'ai la folle envie de bien traduire, et pour bien traduire M. de Voltaire je sais qu'il se faudrait donner au diable. C'est ce que je ne veux pas faire. — C'est un bon mot que je viens de dire ; trouvez-le admirable, je vous prie : il n'est pas de moi. — Mais, au fait, vous vous attendez à des excuses, et les voilà. J'ai pris sans votre permission avec moi ce que vous ne m'aviez prêté qu'en cachette. J'ai abusé de votre confiance, j'en tombe d'accord. Mais est-ce ma faute si contre ma curiosité ma bonne foi n'est pas la plus forte ? En partant de Berlin j'avais encore à lire quatre feuilles. Mettez-vous à ma place, avant que de prononcer contre moi. M. de Voltaire, pourquoi n'est-il pas un Limiers ou un autre compilateur, les ouvrages desquels on peut finir partout ? Vous dites dans votre lettre :

1. Voyez la note 2 de la page 221.
2. Secrétaire de Darget, peut-être chargé de copier le *Siècle de Louis XIV*.
3. Richier, secrétaire de Voltaire, avait prêté secrètement à Lessing la première partie du *Siècle de Louis XIV*. Lessing l'avait emportée en quittant Berlin. Voltaire apprit que son ouvrage courait les champs. Il adressa de violents reproches à son secrétaire, et il lui fit écrire à Lessing une lettre que nous ne possédons pas. La réponse de Lessing, que nous donnons ici, a été imprimée par M. Adolf Stahr, *Lessing : sein Leben und seine Werke*, Berlin, 1864, et reproduite par M. Desnoiresterres, *Voltaire et Frédéric*, page 163.

M. de Voltaire ne manquera pas de reconnaître ce service qu'il attend de votre probité. Par ma foi, voilà autant pour le brodeur. Ce service est si mince et je m'en glorifierai si peu que M. de Voltaire sera assez reconnaissant s'il veut bien avoir la bonté de l'oublier. Il vous a fait beaucoup de reproches que vous ne méritez pas. J'en suis au désespoir; dites-lui donc que nous sommes amis, et que ce n'est qu'un excès d'amitié qui vous a fait faire cette faute, si c'en est une de votre part. Voilà assez pour gagner le pardon d'un philosophe, etc.

2165. — A M. LESSING[1],

CANDIDAT EN MÉDECINE A VITTENBERG; ET S'IL N'EST PAS A VITTENBERG, RENVOYER A LEIPSICK POUR ÊTRE REMIS A SON PÈRE, MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE, A DEUX MILLES DE LEIPSICK, QUI SAURA SA DEMEURE[2].

A Berlin, 1er janvier 1751.

On vous a déjà écrit, monsieur, pour vous prier de rendre l'exemplaire qu'on m'a dérobé et qu'on a remis entre vos mains. Je sais qu'il ne pouvait être confié à un homme moins capable d'en abuser et plus capable de le bien traduire. Mais comme j'ai depuis corrigé beaucoup cet ouvrage, et que j'y ai fait insérer plus de quarante cartons, vous me feriez un tort considérable de le traduire dans l'état où vous l'avez. Vous m'en feriez un beaucoup plus grand encore de souffrir qu'on imprimât le livre en français; vous ruineriez M. de Francheville, qui est un très-honnête homme et qui est l'éditeur de cet ouvrage. Vous sentez qu'il serait obligé de porter ses plaintes au public et aux magistrats de Saxe. Rien ne pourrait vous nuire davantage et vous fermer plus certainement le chemin de la fortune. Je serais très-affligé si la moindre négligence de votre part, dans cette affaire, mettait M. de Francheville dans la cruelle nécessité de rendre ses plaintes publiques.

Je vous prie donc, monsieur, de me renvoyer l'exemplaire qu'on vous a déjà redemandé en mon nom : c'est un vol qu'on m'a fait. Vous avez trop de probité pour ne pas réparer le tort que j'essuie.

Je serai très-satisfait que non-seulement vous traduisiez le livre en allemand, mais que vous le fassiez paraître en italien, ainsi que vous l'avez dit au précepteur des enfants de M. de Schulembourg. Je vous renverrai l'ouvrage entier avec tous les cartons

1. Lettre publiée dans l'*Athenæum* de 1854, page 875.

2. On a plusieurs fois réimprimé cette lettre sans en reproduire l'adresse, et c'était un tort, car, comme le dit M. Desnoiresterres, *Voltaire et Frédéric*, page 166, elle témoigne de l'inquiétude où était Voltaire.

et tous les renseignements nécessaires, et je récompenserai avec plaisir la bonne foi avec laquelle vous m'aurez rendu ce que je vous redemande. On sait malheureusement, à Berlin, que c'est mon secrétaire Richier qui a fait ce vol. Je ferai ce que je pourrai pour ne pas perdre le coupable, et je lui pardonnerai même, en faveur de la restitution que j'attends de vous. Ayez la bonté de me faire tenir le paquet par les chariots de poste, et comptez sur ma reconnaissance, étant entièrement à vous.

VOLTAIRE,
chambellan du roi de Prusse.

2166. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

Madame, j'ai appris la maladie de Votre Altesse sérénissime avec douleur, avec effroi; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France, où ils dégénèrent. On y souhaite ardemment votre conservation, si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont Votre Altesse est le modèle. Vivez, madame, aussi longtemps que M. de Fontenelle; mais, quand vous vivriez encore plus longtemps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable, madame, etc.

2167. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, mon secrétaire[1] m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

Votre Majesté verra que je mettrai à la raison le juif Hirschell[2]

1. Tinois, prédécesseur de Richier. Il s'agit d'une affaire antérieure à celle de Lessing. Voyez les lettres 2022 et 2168.

2. Tout Prussien porteur des effets de la banque de Saxe devait être, par privilége et en vertu d'un article spécial du traité de Dresde, remboursé intégralement de ces effets tombés au-dessous de la moitié de leur valeur. De là un agiotage effréné. Les Prussiens achetaient ces billets à vil prix, et s'en faisaient payer la valeur totale. La cour de Dresde se plaignit. Frédéric, par ordonnance

aussi facilement. Je suis très-affligé d'avoir un procès; mais, s'il n'y a point d'autre moyen d'avoir justice; si Hirschell veut abuser de ma facilité pour me voler environ onze mille écus; si quelques conseillers ou avocats, ou M. de Kircheisen, ne peuvent être chargés de prévenir le procès et d'être arbitres; s'il faut que je plaide contre un juif que j'ai convaincu d'avoir agi contre sa signature, c'est un malheur qu'il faut soutenir comme bien d'autres; la vie en est semée. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir souffrir; mais le bonheur de vous admirer et de vous aimer est une consolation bien chère.

2168. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 3 janvier.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez *Jeanne*, cette brave *Pucelle d'Orléans*, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette *Pucelle*, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas résisté aux prières et aux présents du prince Henri, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en sa possession. Il a transcrit le poëme, il a livré mon sérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chassé Tinois; je l'ai renvoyé dans son pays.

du 8 mai 1748, défendit l'admission de ces billets en Prusse. Voltaire, le 23 novembre 1750, s'entendit avec un banquier juif du nom de Hirsch ou Hirschell, afin que celui-ci allât à Dresde lui acheter des billets de la Steuer à 35 pour cent de perte. Il lui donna une lettre de change de 40,000 livres sur Paris, une de 4,000 écus sur le banquier Éphraïm, une de 4,400 écus sur le père de Hirsch. Hirsch lui remettait des diamants pour sûreté de la somme de 18,430 écus. Après le départ de Hirsch, Voltaire, ayant reçu sans doute quelque avertissement, change brusquement d'idée, fait protester la lettre de change de 40,000 livres sur Paris, et défend à Hirsch d'acheter un seul billet pour son compte. Hirsch revient à Berlin. Voltaire achète pour 3,000 écus de brillants parmi ceux que le juif avait déposés entre ses mains. Voltaire portait plainte, le 10 décembre, contre le juif, tant pour obtenir le remboursement des valeurs à lui confiées que pour faire déclarer la vente des brillants faite à un prix excessif. Le grand chancelier Cocceji leur donna assignation à comparaître devant lui le 4 janvier 1751. Hirsch prétendit qu'un arrêté de comptes relatif à la vente des bijoux avait été altéré. Il prétendit même que des bijoux avaient été substitués à d'autres. Le jugement fut publié le 18 février. Il condamnait Hirsch à restituer dix mille écus de lettres de change; il admettait Voltaire au serment, moyennant quoi les diamants seraient prisés par experts. Voltaire, pour éviter les lenteurs auxquelles l'exposerait cette prisée juridique, voulut entrer en arrangement. Les deux contendants furent appelés en conciliation devant le conseiller intime Ulrich, le 26 février; et Voltaire, pressé d'en finir, accepta toutes les propositions du juif.

J'ai été me plaindre au prince Henri ; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin il est aimable, il m'a séduit ; je suis faible, je lui ai laissé *Jeanne ;* mais s'il arrive jamais un malheur, si l'on fait une seconde copie, où me cacher ? ma barbe devient fort grise, le poëme de *la Pucelle* jure avec mon âge et le *Siècle de Louis XIV.*

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie*[1] ? mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette *Pucelle,* intitulé *le Palladium*[2] ? Il s'y moque de plus d'une sorte de gens ; mais je n'ai point d'armée comme lui ; je n'ai point gagné de batailles ; et vous savez que,

Selon ce que l'on peut être[3],
Les choses changent de nom.

Enfin j'éprouve deux sentiments bien désagréables, la tristesse et la crainte ; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'âme.

Je vous ai priée, par ma dernière lettre[4], de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé ; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah ! faut-il vivre d'espérance ! Adieu ; je vous embrasse tristement.

2169. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 3 janvier.

Je profite d'un moment qui me reste pour vous avertir, monsieur, que le duc de Wurtemberg a dessein d'engager le marquis d'Adhémar[5] dans son service. Il a fait connaissance avec lui, à Paris, et j'ai appris, par un cavalier de la suite du duc, que le marquis d'Adhémar se proposait de venir ici. Je vous prie de le prévenir, et de l'engager à se rendre bientôt en cette cour. Je vous souhaite dans le cours de cette année une santé parfaite. C'est

1. Mot du cardinal Hippolyte d'Este à l'Arioste.
2. Le *Palladion ;* voyez une note de la lettre 1947.
3. On lit dans le prologue d'*Amphitryon,* vers 130-31 :

Et suivant ce qu'on peut être,
Les choses changent de nom.

4. Cette lettre paraît perdue.
5. Voyez les lettres 2110, 2156, 2157, 2158, 2160 et 2366.

la seule chose qui vous manque pour vous rendre heureux. Nous histrionons ici comme vous le faites à Berlin. Adieu ; il faut que je vous quitte pour repasser mon rôle. Soyez persuadé de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

2170. — A M. DARGET.

A Berlin, 4 janvier 1751.

Mon cher ami, je vous renvoie les nouvelles dont votre amitié m'a fait part. Je ne crois point que ma nièce épouse le marquis de Chimène[1]; mais tout Paris le dit, et tout peut arriver. Votre correspondant n'est pas d'ailleurs trop bien informé. Il est faux que Grandval joue Caton, il joue César. Il n'est pas plus vrai qu'on ait laissé indécis ce grand procès entre Clairon et Gaussin. Mme de Pompadour et le duc de Fleury ont donné gain de cause à Clairon. Il est vrai que cette grande affaire fait une guerre civile. Peuple heureux, qui n'a d'autre trouble ni d'autre inquiétude! N'admirez-vous pas l'importance avec laquelle Morand traite à fond ces misères? Au moins, mon ami, ces amusements valent mieux que de l'ennui, de la neige, une mauvaise santé et des inégalités. J'envoie au roi un exemplaire et demi, cela fait deux avec le premier tome que vous avez. J'espère que ce n'est que pour ses bibliothèques. Je mets des cartons tant que je peux. Il faut passer sa vie à se corriger. Dès que l'ouvrage sera en état, je commencerai assurément par vous.

Je me flatte que je viendrai vous voir lundi ; mais je ne peux répondre d'un quart d'heure dans l'état où je suis.

Voici la copie d'une lettre dont vous pourrez amuser le roi. Il est plaisant qu'on ne veuille pas que je rende justice au prince Eugène. Bonsoir ; je vous embrasse tendrement.

2171. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[2].

A Berlin, ce 6 janvier 1751.

Madame, frère Voltaire n'a fait que changer de cellule. Il est, à Berlin comme à Potsdam, très-retiré et très-pensant à Votre Altesse royale. Il vous promet, madame, foi de moine, de venir vous demander votre bénédiction dans votre abbaye souveraine à son retour de cette grande ville de Paris, où il faut bien qu'il

1. Ximenès, dont le nom se prononçait ainsi.
2. *Revue française*, 1er février 1866 ; tome XIII, page 206.

aille mettre ordre à ses affaires temporelles, qu'il a trop longtemps négligées pour les affaires spirituelles du révérend père abbé. Mais je suis fort étonné que Votre Révérence n'ait pas reçu deux lettres de moi indigne, au lieu d'une. J'ai eu certainement l'honneur de vous écrire deux fois du prieuré de Potsdam. Il faut apparemment que la bénédiction du ciel ne favorise pas le commerce des moines aussi relâchés que nous le sommes. Votre Révérence fait de très-salutaires réflexions sur le dernier miracle. Elle sait combien les miracles sont quelquefois nécessaires. Il nous fallut autrefois en France une pucelle. Il a fallu souvent ailleurs tout le contraire. *O signore, signore; filiogli in ogni modo.* L'amour était le Saint-Esprit de l'antiquité. C'était lui qui se mêlait de ces affaires-là. Aujourd'hui ce sont des moines et des saints. Votre mythologie fait pitié. Il n'y a rien de si plat que ce qu'on appelle la catholicité.

Venons, madame, aux ordres que Votre Altesse royale me donne pour le marquis d'Adhémar. Je lui ai écrit et j'aurai l'honneur de vous rendre compte de sa réponse. Je suis persuadé qu'il sera bien sensible au bonheur d'être admis dans votre cour.

Il a une âme digne de la vôtre, et j'ose dire qu'il est fait pour monseigneur le margrave et pour vous. M. de Montperny trouvera en lui une société bien agréable. Il a d'ailleurs beaucoup de goût, il fait joliment des vers. Et par-dessus tout cela, c'est le plus honnête homme du monde comme le plus brave. Il est triste d'être obligé de parler à un homme de ce caractère de cette guenille qu'on nomme appointements et argent. Et c'est salir le papier que de fatiguer Votre Altesse royale de ces misères que sœur Guillemette méprise si fort ; mais ces guenilles étant absolument nécessaires dans ce monde-ci, et les rois comme les charbonniers ne pouvant rien faire du tout sans argent, j'en ai parlé dans ma lettre au marquis d'Adhémar. Je crois que Votre Altesse royale ne me désavouera pas. J'ai donc écrit que je pensais que quinze cents écus seraient à peu près ce qu'il faudrait. Il me semble que les appointements de M. de Montperny ne montent pas au delà, et qu'il ne faut pas donner lieu à la jalousie, même entre des personnes qui ne peuvent être jalouses. J'ai ménagé votre bourse, et j'ai fait violence à votre générosité en proposant quinze cents écus. Il n'y aura que vous, madame, et monseigneur le margrave, qui pouvez me gronder d'avoir offert peu. Mais mon ami M. d'Adhémar ne m'en grondera pas. En un mot, il ne peut jamais vivre dans une cour plus généreuse, et cette cour ne peut faire une plus noble acquisition. Je voudrais

rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige tout entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de semaine en semaine. Une petite partie de mon âme est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire : Je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt; ne le soyez pas non plus si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels ; elle vous force, vous, monsieur d'Argental, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester Mme d'Argental dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade Roselly par l'insipide Ribou[1] ; elle tue le maréchal de Saxe à Chambord[2], après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades[3] à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sybarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami ; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort ; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ : car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bonhomme Lusignan; je le représente d'après nature ; et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que Bellecour[4]

1. Roselly, acteur du Théâtre-Français, que louent Mlle Clairon et Marmontel, mais que Collé juge moins favorablement, était mort le 22 décembre 1750, des suites de deux blessures reçues dans un duel avec son camarade Ribou, fils du libraire. Ribou prit la fuite. Sur les trois quarts de part qu'avaient Roselly et Ribou, un quart et demi fut donné, le 1er février 1752, à Lekain, qui, jusque-là, était aux appointements de 100 francs par mois; voyez la lettre 2135.

2. Le 30 novembre 1750.

3. Voyez tome XXXIII, page 493.

4. Gilles Colson, dit Bellecour, débuta à la Comédie française le 31 décembre 1750, obtint, en même temps que Lekain (voyez ci-dessus, la note 1), un quart et demi de part, et mourut en 1778.

ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours, comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre[1] pour Mme d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre Prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

2174. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 12 janvier.

Enfin, voici notre chambellan d'Hamon. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis : c'est pourtant le lit du grand-électeur[2]. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi; mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué *Zaïre*. La princesse Amélie était Zaïre, et moi le bonhomme Lusignan. Notre princesse joue bien mieux Hermione; aussi est-ce un plus beau rôle. Mme Tyrconnell s'est très-honnêtement tirée d'Andromaque. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord Tyrconnell, c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un Anglais, envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises, jouées à la cour de Berlin, et moi, transplanté à cette cour, auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins, voilà des choses auxquelles on ne devait pas

1. La lettre 2154.
2. Frédéric-Guillaume, mort en 1688.

s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'Hamon doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'Hamon [1] est un vrai nom de comédie; mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue.

75. — A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier 1751.

Mon aimable ami, on me mande toujours de Paris que je ne dois compter que sur vous; on a bien raison. Ce n'est pas des âmes cachées ou dures qu'il faut attendre de la consolation dans ce monde. C'est d'un cœur tendre, ouvert et vrai comme le vôtre. Je me garderai bien de détailler mon affaire à des gens qui raisonnent sèchement sur le bonheur, mais à vous, qui faites celui de la société, je vous dirai que j'ai reçu une lettre de Leipsick; elle est du sieur Homan, fameux négociant, qui même est dans la magistrature. Le juif ajoutait à toutes ses fraudes celle de redemander cinq cents écus pour les frais, au nom de ce Homan, outre près de deux cents que cet échappé d'Amalec m'avait extorqués pour ses prétendus frais de lettres de change. Homan m'a mandé qu'il n'y a eu aucuns frais, qu'il n'a jamais rien redemandé, ni au juif, ni à personne, pour cette affaire. J'ai sur-le-champ remis le témoignage d'Homan entre les mains des juges.

Ce même Homan a eu la probité de renvoyer des lettres de Hirschell, par lesquelles il est évident que j'aurais perdu les dix mille écus de lettres de change si je ne m'étais adressé à la justice. J'apprends en même temps de Dresde que ce juif y a acheté beaucoup de billets de la Steuer. Apparemment que ceux qui les ont n'ont pas été fâchés de mettre sur mon compte l'avantage qu'ils ont eu. Il y a sur cela bien des mystères d'iniquité depuis deux mois. On dit d'abord au roi que j'avais envoyé Hirschell à Dresde, dans le temps même que je lui faisais défense de rien acheter pour moi, et que je protestais, à Paris, les lettres de change que les séductions de ce misérable avaient arrachées à ma facilité.

On a depuis dicté tout au long des lettres à Hirschell contre moi, que ce juif a osé adresser à Sa Majesté. On l'a assuré d'une protection continuelle. Le frère d'Hirschell est venu même

1. Voltaire écrivait *Damon* et *d'Ammon*, mais il s'inquiétait peu de l'orthographe des noms propres. Voyez sa lettre du 15 avril 1768, à d'Hamon.

menacer un des juges de cette protection, et c'est un fait dont je crois que MM. Heikel et Fredersdorff[1] sont instruits. Ce n'est là, mon cher ami, qu'une petite partie des persécutions adroites et suivies que vous m'avez prédites, et que j'éprouve depuis quatre mois sans avoir proféré une seule plainte, et sans avoir jamais dit un seul mot qui ait pu offenser personne. Je ne m'étais transplanté que pour un grand homme qui daignait faire le bonheur de ma vie; ses bontés ont excité tout d'un coup l'envie. Vous savez comme on s'est élevé contre l'amitié qui vous unit avec moi, et qui resserrait encore les liens qui m'attachent à ce grand homme; après avoir renoncé à Paris pour lui, on m'a voulu apparemment envoyer mourir à Menton.

Cependant de nouveaux désastres me sont survenus, et la maladie qui me séquestre de la société m'a achevé. Je vous prie, mon cher ami, de demander pour moi une grâce au roi : c'est de permettre que je m'établisse dans le Marquisat[2] jusqu'à la fin de mars; j'y prendrai le petit-lait que La Mettrie et Codénius m'ont conseillé, avec des antiscorbutiques. J'ai déjà achevé ici toute l'*Histoire de Louis XIV* pour ce qui regarde les affaires générales. J'ai assez de matériaux pour faire au Marquisat la partie de la religion. J'achèverai d'ailleurs d'y corriger le reste de mes ouvrages dont on va commencer une nouvelle édition à Dresde. Ainsi j'aurai la plus grande consolation dans les malheurs, c'est le travail. J'aurai aussi celle de vous voir, et je me flatte que vous m'apporterez quelquefois de nouvelles productions de ce génie unique pour qui j'ai quitté tout ce que j'avais de cher au monde. Je sais que ceux qui ont voulu me perdre auprès de lui m'ont accusé de ne pas faire assez de dépense. J'ai eu ici le plaisir de rassembler pour deux mille écus de quittances, sans compter pour environ quatre mille écus de diamants et d'autres effets achetés à Berlin, quatre cents écus par mois que me coûte mon ménage à Paris, et environ dix-huit mille livres de revenu que vous savez que j'ai abandonnées, sans compter enfin le voyage d'Italie que le roi m'a permis quand je me suis donné à lui, et par lequel je vais commencer au printemps. Mon cher ami, s'il m'était permis, dis-je, de remettre à ses pieds la pension dont il m'honore, je prouverais bien à ceux qui en ont été jaloux que je ne m'attache point à lui par intérêt, et je n'en passerais pas moins assurément le peu de jours qui me restent

1. Ancien soldat devenu valet de chambre et favori de Frédéric II.
2. Maison de plaisance du roi de Prusse, aux portes de Potsdam.

auprès de sa personne. Je ne connais ici que lui seul et le travail. Voilà mes dieux, et vous êtes mon saint. Je souhaite que ceux qu'il a comblés de bontés lui soient aussi attachés que nous deux. Mon cher Darget, portez mes sentiments dans son grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous en prie, mes très-sincères compliments à M. Fredersdorff.

2176. — A M. DARGET.

Janvier 1751.

Mon cher ami, quand je vous écris, c'est pour vous seul, c'est à vous seul que j'ouvre mon cœur. Je suis si malade que je ne sens plus mes afflictions. Mon âme est morte et mon corps se meurt. Je vous conjure de vous jeter, s'il le faut, aux pieds du roi, et d'obtenir de lui que je me retire au Marquisat à la fin de ce mois, et que j'y reste jusqu'au mois de mai. Il est vrai que je ne pourrais guère m'y passer des mêmes bontés et des mêmes générosités dont il daigne m'honorer à Berlin, et qu'il est impertinent à moi d'en abuser à ce point. Mais, mon cher ami, tâchez d'obtenir bien respectueusement, bien tendrement, que ma pension soit retranchée à compter depuis février jusqu'au temps de mon retour. J'aime infiniment mieux raccommoder ma santé au Marquisat que de toucher de l'argent. Ce que le roi daigne faire pour moi coûte autant qu'une forte pension ; ce double emploi n'est pas juste. Je n'ai que faire d'argent, mon cher ami ; je veux de la campagne, du petit-lait, de bon potage, des livres, votre société, et les nouveaux ouvrages d'un grand homme qui a juré de ne me pas rendre malheureux. Ce que je lui demande adoucira tous mes maux; qu'il dise seulement à M. Fredersdorff qu'on ait soin de moi au Marquisat. J'ai des meubles, que j'y ferai porter. J'ai presque tout ce qu'il me faut, hors un cuisinier et des carrosses. Je n'aurai cela que quand je reviendrai avec ma nièce, qui prend enfin pitié de mon état, et qui consent de se retirer avec moi à la campagne pour me consoler. En un mot, il dépend du roi de me rendre à la vie. J'ai tout quitté pour lui ; il ne peut me refuser ce que je lui demande. Il s'agit de rétablir ma santé pendant deux mois et demi au Marquisat, et d'y vivre à ma fantaisie. Mais je veux absolument que la pension me soit retranchée pendant tout ce temps-là, et pendant celui de mon absence, jusqu'à mon retour avec ma nièce. Elle fera partir tous mes meubles de Paris, le 1er juin, et je vous

réponds que le reste de ma vie sera tranquille et philosophique. Soyez sûr que son amitié et la mienne contribueront à la douceur de votre vie. Elle ne me parle que de vous; elle vous aime déjà de tout son cœur, et je vous demanderai bientôt votre protection auprès d'elle. Comptez que c'est une femme charmante, et que personne n'a plus de goût, plus de raison et plus de douceur[1]. Elle est plus capable de sentir le mérite des ouvrages du Salomon du Nord, que tout ce qui l'entoure. Si je peux espérer de rester au Marquisat avec elle, ma vie sera aussi heureuse qu'elle a été horrible depuis trois mois. Je vous embrasse tendrement; réussissez dans votre négociation : il le faut absolument.

La vraie amitié réussit toujours.

2177. — A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier au soir, 1751.

Mon cher ami, je reçois votre lettre aussi aimable que raisonnable. Le juif est condamné dans tous les points, et, de plus, il est condamné à une amende qui emporte infamie, s'il y avait infamie pour un juif.

Mais tout cela ne me rend pas ma santé. Je suis dans un état qui ferait pitié même à un juif. Je n'ai voulu qu'une retraite commode ; j'en ai besoin, et le voisinage me la rendra délicieuse. J'avoue qu'il me paraissait très-impertinent que je prétendisse toucher une pension du roi avec tant de bienfaits. Plus les bontés sont grandes, moins il faut en abuser.

Il faut à présent faire priser les diamants. J'en ai perdu un de trois cent cinquante écus, je ne sais comment. Il n'y a pas grand mal, je gagne assez en confondant la calomnie. Je voudrais seulement que le plus grand homme du monde voulût bien penser qu'un juif, l'instrument d'une cabale, ayant trompé la justice, peut bien aussi avoir trompé son roi. Je voudrais qu'il vît combien il est absurde que j'aie envoyé cet homme à Dresde; combien il est ridicule que je lui aie promis une charge de joaillier de la couronne, etc.

Je voudrais qu'il sût combien de billets de la Steuer ce malheureux a achetés à Dresde et vendus à Berlin.

1. Ce portrait ne se rapporte guère à ce que Voltaire écrivait à Richelieu le 10 juin 1752, et à d'Argental le 10 mars 1754.

Je voudrais qu'il sût que le 23 novembre j'allai consulter M. de Kircheisen pour savoir ce que c'était que ces effets de Dresde, à moi proposés par le juif, et que le lendemain, 24, je révoquai mes lettres de change. Tout cela est prouvé.

Je voudrais que le roi jugeât du rapport qu'on lui fit, le 29 novembre au matin, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de la Steuer.

Je voudrais qu'il daignât juger des efforts que l'envie, irritée de ses bontés pour moi, a faits pour me perdre auprès de lui.

Je voudrais enfin qu'il sût que je ne me suis plaint de personne, que je ne me plaindrai jamais, et que je passe le temps de ma tribulation et de ma maladie à travailler.

Mais, mon cher ami, il s'agit de nous arranger. Je veux être à portée de ce grand homme et de vous. Solitude pour solitude, je préfère le Marquisat; neiges pour neiges, je préfère celles des environs de Potsdam.

Puisque le roi veut absolument que je jouisse de ma pension, je renonce au projet d'être à ses frais au Marquisat. J'aurai aisément tout ce qu'il me faut; et, s'il permet que j'y demeure jusqu'en mai, je m'y ferai un petit établissement fort honnête. Si M. Fredersdorff peut m'aider de quelque secours, avec la permission du roi, à la bonne heure.

Mon ami, l'état où est ma santé demande absolument le régime et la retraite. Il faut savoir mourir; mais il faut savoir conserver sa vie.

Ma nièce consent à vivre avec moi dans une campagne; si nous n'avons pas le Marquisat, nous en chercherons une autre. Je vous écris longuement, quoiqu'il me coûte d'écrire dans l'état où je suis; mais l'amitié est bavarde. Le roi est étonné que j'aie eu un procès avec un juif; mais n'ai-je pas tout tenté pour n'avoir point ce procès? N'ai-je pas proposé au juif, chez M. de Charat, quatre cents écus qu'il pouvait gagner, et qu'il a perdus en s'obstinant? N'ai-je pas conjuré le roi de faire terminer la chose à l'amiable par M. de Kircheisen? N'a-t-on pas mis de l'humeur dans cette affaire? Ne m'a-t-on pas calomnié auprès du roi? Ne l'a-t-on pas aigri? Aurais-je gagné mon procès dans tous les points si je n'avais eu terriblement raison? Le roi n'a-t-il pas ouvert les yeux? Le prince Radzevil n'a-t-il pas eu un procès avec le juif Éphraïm, sans qu'on y ait trouvé à redire? Que Sa Majesté pèse tout cela avec les balances de sa raison supérieure, et qu'il agisse avec la bonté de son cœur envers un homme âgé, infirme, malheureux, qui lui a tout sacrifié, à qui on a prédit les tours

qu'on lui ferait, et qui n'a d'espérance sur la terre que dans sa bienveillance, dans ses promesses et dans sa belle âme. Adieu.

2178. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 23 janvier.

Il faut que je me sois très-mal expliquée dans ma dernière lettre [1], puisque vous n'en avez pas compris le sens. Peut-être étais-je dans ce moment-là inspirée du Saint-Esprit. Comme vous n'êtes pas apôtre, vous avez trouvé fort obscur ce que je croyais fort clair. J'en viens à l'explication. Le duc de Wurtemberg m'a marqué qu'il avait dessein d'engager le marquis d'Adhémar à son service. J'ai craint qu'il ne vous prévînt, et vous ai prié de faire en sorte que le marquis refuse les propositions qu'on lui fera de la part du duc. Le margrave ne vous démentira point par rapport aux quinze cents écus d'appointements que vous lui avez offerts. Je vous prie de dépêcher cette affaire, et d'engager M. d'Adhémar à se rendre bientôt ici. On lui destine une charge de cour au-dessus de celle de chambellan, et vous pouvez compter que le margrave aura pour lui toutes les attentions imaginables.

Je crois que votre séjour en Allemagne inspire dans tous les cœurs la fureur de réciter des vers. La cour de Wurtemberg revient exprès ici pour histrioner avec nous. Le sensé Uriot [2] nous a choisi, selon moi, la plus détestable pièce de théâtre qu'il y ait pour la versification : c'est *Oreste et Pylade*, de Lamotte [3]. J'admire les différentes façons de penser qu'il y a dans le monde. Vous excluez les femmes de vos tragédies de Potsdam, et nous voudrions, si nous avions un Voltaire, retrancher les hommes de celles que nous jouons ici. N'y aurait-il pas moyen que vous pussiez nous accommoder une de vos pièces, et y donner les deux principaux rôles aux femmes? Le duc [4] et ma fille jouent joliment; mais c'est tout. Le pauvre Montperny [5] est encore trop languissant pour prendre un grand rôle, et le reste ne fait qu'estropier vos pièces. Je n'ai osé proposer *Sémiramis*, la duchesse mère ayant représenté cette pièce à Stuttgard.

J'ai vu, ces jours passés, un personnage singulier; c'est un référendaire du pape, prélat, chanoine de Sainte-Marie, et, malgré tout cela, homme sensé, déchaîné contre les moines, à l'abri du préjugé, et ne parlant que de tolérance.

Votre petit acteur est arrivé [6]. Comme j'ai été tout ce temps fort incommodée, je ne l'ai point encore vu; mais on m'en dit beaucoup de bien.

Venez bientôt nous voir dans notre couvent; c'est tout ce que nous

1. La lettre 2169.
2. Voyez la note 2, tome XXXVI, page 260.
3. *Oreste et Pylade* est de La Grange-Chancel.
4. Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, né en 1728, et marié en 1748 à Élisabeth-Frédérique-Sophie, fille de la margrave de Baireuth.
5. Voyez la lettre 2116.
6. Heurtaud; voyez la lettre 2112 et le dernier alinéa de la lettre 2171.

souhaitons. Le margrave vous fait bien des amitiés. Saluez tous les frères qui se souviennent encore de moi, et soyez persuadé que l'abbesse de Baireuth ne désire rien tant que de pouvoir convaincre frère Voltaire de sa parfaite estime.

WILHELMINE.

2179. — A M. DARGET.

Ce 25 janvier 1751.

Je vous prie, mon cher ami, de me mander si le roi veut bien avoir la bonté de me laisser rétablir ma santé dans cette maison de campagne auprès de Potsdam. J'ai absolument tout ce qu'il me faut, et je partirai sans délai. J'ai bien envie de deux choses, de vous et de la solitude.

Dites-moi, ou faites-moi dire par M. Fredersdorf, si je peux compter sur cette permission du roi.

2180. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH [1].

30 janvier 1751.

Madame, Votre Altesse royale a plus de rivaux qu'elle ne pense, mais je crois que le marquis d'Adhémar vous donnera la préférence. Je lui écris encore fortement. Tout mon désir est de pouvoir être à vos pieds au printemps. Mais quel est l'homme qui soit le maître de sa destinée? Frère Voltaire est ici en pénitence, il a eu un chien de procès avec un juif [2], et selon la loi de l'Ancien Testament il lui en coûtera encore pour avoir été volé, et, par-dessus le marché, il en résulte une belle tracasserie, laquelle, subdivisée en quatre ou cinq petites, pourrait former un sujet de comédie aussi plaisant que le manifeste de la czarine, qui prend l'Europe à témoin que M. Gross [3] n'a pas été prié à souper. Cela amuserait Votre Altesse royale sur votre théâtre de Baireuth. Monseigneur le prince Henri joua hier Sidney pour la clôture du carnaval. Il me semble que c'est mettre un habit de deuil un jour de gala. Voilà un étrange sujet de

1. *Revue française*, 1er février 1866; tome III, page 210.
2. Abraham Hirschell.
3. Ministre de Russie à Berlin. L'impératrice Élisabeth, qui préparait alors l'alliance austro-russe, lui avait donné mission d'amener à tout prix une rupture entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin. Gross ne trouva rien de mieux, lors d'une fête à laquelle le corps diplomatique fut invité à souper, que de quitter les appartements du roi un quart d'heure avant l'arrivée du courrier royal porteur de l'invitation qui lui était adressée.

comédie pour un prince de dix-neuf ans. J'aimerais autant voir un enterrement que cette pièce; mais monseigneur le prince Henri met tant de grâces dans tout ce qu'il récite et dans tout ce qu'il fait qu'il m'a sauvé entièrement le dégoût et la tristesse de cet ouvrage.

Madame, quand nous jouons à Potsdam sans femmes, je vous jure que c'est bien à notre corps défendant. Les moines demandent à Dieu des femmes. Mais, croyez-moi, ne cherchez point dans Baireuth à vous passer d'hommes. Le théâtre est la peinture de la vie humaine, et dans cette vie il faut que les hommes et les femmes soient ensemble: sans quoi on ne vit qu'à demi. Songez, madame, à votre santé. Voilà le point essentiel. Si le mérite en donnait, vous vous porteriez mieux que toutes les princesses de ce monde. Mais malheureusement le mérite le plus solide se trouve chez vous dans le corps le plus faible. Vous êtes condamnée au régime, tandis que La Mettrie se donne par jour deux indigestions, et ne s'en porte que mieux. Votre Altesse royale et le roi votre frère sont, je crois, les princes de la terre les mieux partagés en esprit et les plus mal en estomac. Il faut que tout soit compensé. Pour moi chétif, je compte traîner ici encore un mois ou six semaines, et aller ensuite arranger mes petites affaires à Paris. Je ne crois pas qu'on puisse aller à Paris par d'autres chemins que par Baireuth, et mon cœur, qui me conduit seul, dit qu'il faut que je prenne cette route. Je me mets aux pieds de Votre Altesse royale, et je lui présente mes très-profonds respects aussi bien qu'à monseigneur.

VOLTAIRE.

2181. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le dernier de janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire longtemps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier[1]. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer vos éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre

1. Allusion à la fable de La Fontaine intitulée *les Deux Pigeons*.

les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux Frérons. Il est impossible qu'un homme de lettres qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait.

Lambert a très-mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose sans m'en avertir; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philosophie, il en naîtra une hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue, mon cher et respectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages seront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié est à l'épreuve du temps et de l'absence. Vous ne me verrez plus jouer Cicéron. Je l'ai représenté sur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous assure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris; mais, pour jouer Cicéron, il faut avoir des dents, et une maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur,

Et je ne vis pas un moment [1]
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Mme d'Argental a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pilules de Stahl, que je lui adressai au commencement

1. Chaulieu, *Sur la première attaque de goutte que j'eus en 1695*, v. 7-9.

de décembre[1], quand le chambellan d'Hamon fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été longtemps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je suis, il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu; je ne ferai plus de compliments à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

2182. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, Votre Majesté joint à ses grands talents celui de connaître les hommes. Mais, pour moi, je ne comprends pas comment, dans ma retraite (royale à la vérité, mais encore plus philosophique) dans laquelle on n'a rien à se disputer, et qui devrait être l'asile de la paix, le diable peut encore semer sa zizanie. Pourquoi souleva-t-on d'Arnaud contre moi? pourquoi le rendit-on méchant? Pourquoi corrompit-on mon secrétaire[2]? Pourquoi m'a-t-on attaqué auprès de vous par les rapports les plus bas et par les détails les plus vils? Pourquoi vous fit-on dire, dès le 29 novembre, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de la *Stère*[3], tandis que je n'en ai jamais eu un seul, et qu'ayant été publiquement sollicité par le juif Hirschell d'en prendre comme les autres, et ayant consulté le sieur Kircheisen sur la nature de ces effets, j'avais, dès le 24 novembre, révoqué mes lettres de change, et défendu à Hirschell de prendre pour moi un seul billet en question? Pourquoi dicta-t-on à Hirschell une lettre calomnieuse adressée à Votre Majesté, lettre dont tous les points sont reconnus autant de mensonges par un jugement authentique? Pourquoi osa-t-on dire à Votre Majesté que l'arrêt nécessaire de la personne de ce juif, arrêt sans lequel j'aurais perdu dix mille écus de lettres de change, arrêt fait selon toutes les règles, était contre toutes les règles? Pardon, sire; que votre grand cœur me permette de continuer. Pourquoi poursuivre ainsi auprès de vous un malheureux étranger, un malade, un solitaire, qui n'est ici que pour vous seul, à qui vous

1. Voyez la lettre 2154.
2. Tinois; voyez les lettres 2022 et 2168.
3. *Steuer*, banque. On appela *Steuer-Cheine* des billets faits en Saxe pour payer les contributions imposées à ce pays pendant la guerre de Sept ans. Les porteurs de ces valeurs devaient en toucher non-seulement les intérêts, mais encore le capital dans un temps déterminé. Quoique tous ces billets, d'après le traité de Dresde, ne dussent être l'objet d'aucun trafic, la spéculation s'en était emparée.

tenez lieu de tout sur la terre, qui a renoncé à tout pour vous entendre et pour vous lire, que son cœur seul a conduit à vos pieds, qui n'a jamais dit un seul mot qui pût blesser personne, et qui, malgré ce qu'il a essuyé, ne se plaindra de personne? Pourquoi m'avait-on prédit ces persécutions, prédictions que vous avez lues[1], et que votre bonté me promit[2] de détourner et de rendre inutiles? Pourquoi a-t-on forcé d'Argens de partir? Pourquoi m'a-t-on accablé si cruellement? Voilà, je vous le jure, un problème que je ne peux résoudre.

Ce procès que j'ai eu, que j'ai gagné dans tous ses points, n'ai-je pas tout tenté pour ne le point avoir? On m'a forcé à le soutenir, sans quoi j'étais volé de treize mille écus; tandis que je soutiens depuis huit mois, à Paris, la dépense d'une grosse maison, et que, par le désordre où j'ai laissé mes affaires, comptant passer deux mois à vos pieds, je souffre, depuis cinq mois, sans le dire, la saisie de tous mes revenus à Paris. Cependant on m'a fait passer auprès de Votre Majesté pour un homme bassement intéressé. Voilà pourquoi, sire, j'avais prié Darget de se jeter pour moi à vos pieds, et de vous supplier de supprimer ma pension[3]; non pas assurément pour rejeter vos bienfaits, dont je suis pénétré, mais pour convaincre Votre Majesté qu'elle est mon unique objet. Suis-je venu chercher ici de l'éclat, de la grandeur, du crédit? Je voulais vivre dans une solitude, et admirer quelquefois votre personne et vos ouvrages, travailler, souffrir patiemment les maux où la nature me condamne, et attendre doucement la mort. Voilà ce que je désire encore. Je ne serai pas plus solitaire auprès de Potsdam que dans votre palais de Berlin. Si Darget vous a parlé des prières que j'osais vous faire pour cet arrangement, je vous supplie, sire, de les oublier, et de me pardonner les propositions que j'avais hasardées. Je vivrai très-bien auprès de Potsdam, avec ce que Votre Majesté daigne m'accorder. J'y resterai, sous le bon plaisir de Votre Majesté, jusqu'au printemps, et alors j'irai faire un tour à Paris pour mettre un ordre certain pour jamais dans mes affaires. J'ose me flatter que l'assurance de ne pas déplaire à un grand homme pour qui seul je vis, je sens, et je pense, adoucira la maladie dont je suis tourmenté, laquelle demande du repos, et surtout la paix de l'âme; sans quoi la vie est un supplice. Permettez-moi donc, sire, d'aller m'établir au Marquisat jus-

1. Voyez la lettre à Mme Denis, du 18 décembre 1752.
2. Voyez la lettre de Frédéric du 23 août 1750.
3. Voyez la lettre 2170.

qu'au printemps; j'irai dans quelques jours, dès que la lie du procès sera bue et que tout sera fini. Voilà la grâce que je supplie Votre Majesté de daigner faire à un homme qui voudrait passer à vos pieds le peu de jours qui lui restent.

J'avais, sire, minuté cette lettre, pour la transcrire d'une manière plus respectueuse; mais mes souffrances ne me permettent pas de la recommencer, et j'espère que Votre Majesté aura assez de compassion de mon accablement pour daigner recevoir ma lettre avec bonté, dans l'état où je la lui présente, avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

2183. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 30 janvier, à minuit, 1751.

Mon cher ami, je vous avertis que j'ai du courage contre les neiges, et que j'en ferai des pelotes pour jeter au nez de la Nature et de la Fortune. D'ailleurs, le feu de Prométhée, qui brûle dans la chambre du roi, m'enverra des étincelles au Marquisat. Je ne fais plus de vers; je suis dans la prose du *Siècle de Louis XIV* jusqu'au cou, et j'ai besoin des vers d'un grand homme pour me réchauffer. Vous m'avez mandé que je pouvais, avec la permission du roi, aller m'établir dans cette solitude. Il n'y a qu'une seule chose que je demanderai à votre amitié: c'est d'envoyer un laquais chez la concierge du marquis de Menton. Ce n'est pas vraiment dans le corps du logis du jardin, sur la rivière, que je veux demeurer; c'est dans le poulailler. Il ne s'agit que de savoir s'il y a une chambre à cheminée, et une avec un poêle; s'il y avait de quoi me faire rôtir une oie, et de quoi mettre de la viande dans un pot: la concierge me fera de bon potage. J'ai un peu de vaisselle d'argent, un peu de linge, des tables, des fauteuils, et des lits; avec cela on peut se mettre dans sa chartreuse. M. de Fredersdorf pourra bien m'envoyer un carrosse pour venir à Potsdam; d'ailleurs j'aurai dans peu quatre chevaux. Ainsi ne blâmez plus mon goût, mais ayez la bonté de le favoriser. Je serai aux ordres du roi, s'il veut quelquefois d'un homme qui ne s'est expatrié que pour lui; et si la maladie cruelle qui me ronge ne me permet pas des soupers, elle me pourra permettre de le voir et de l'entendre dans les moments où il voudra continuer à me confier les fruits de cette raison qu'il habille des livrées de l'imagination. Puisqu'il est le Salomon du Nord, il est juste qu'on passe par-dessus les neiges pour l'aller entendre.

Je lui ai écrit une lettre comme un disciple de la reine de Saba l'aurait écrite; car elle est pleine de pourquoi? Je lui demandais, comme à Salomon, les raisons de la petite malignité du cœur humain qui se glisse jusque dans le séjour de la paix. Pour moi, mon cher enfant, je pardonne tout, j'oublie tout, et je ne songe qu'à souffrir avec patience, et à travailler avec constance. L'étude est la seconde des consolations, l'amitié est la première. Je vous prie de dire à M. le comte de Podewils l'Autrichien que je suis très-podevilien; il y a longtemps que je lui suis tendrement dévoué. Adieu, mon cher ami; dites au docteur que je suis toujours à lui.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire ce qui s'est passé après la condamnation du juif: car il faut instruire son ami de tout. J'ai voulu tout finir généreusement, et prévenir la prisée juridique des diamants, qui prendra du temps, et qui retardera le bonheur de me jeter aux pieds du roi. M. le comte de Rottembourg sait tout ce que je sacrifiais pour la paix, qui est préférable à des diamants. J'ignore par qui le juif est conseillé; mais il est plus absurde que jamais. On lui a fait entendre qu'il devait s'adresser au roi, et que le roi casserait lui-même l'arrêt donné par son grand chancelier. Concevez-vous cet excès? Adieu, mon cher ami; on ne peut terminer cette affaire que par la plus exacte justice, conformément à l'arrêt rendu; la discussion tiendra un peu de temps: c'est un malheur qu'il faut encore essuyer. Il faudra encore quinze jours pour accomplir toute justice. Mon Dieu, que j'ai d'envie de vous embrasser!

2184. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, ce 5 février.

Je reçois à la fois vos deux lettres, mon cher duc d'Alençon. Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches: l'une par le moyen d'un échappé[1] de l'Ancien Testament, qui a voulu me voler à Berlin cinquante mille livres, et l'autre, par un échappé du Système, nommé André[2], qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien, à Paris, pour une prétendue dette de billets de banque qu'il a la mauvaise foi et l'impudence

1. Le juif Hirschell, nommé dans la lettre 2167.
2. Cet André, dont il est encore question dans la lettre 2198, est peut-être celui pour lequel Voltaire avait fait, vers 1725, un *Divertissement à l'occasion d'une fête donnée à Mme de Villars;* voyez tome IX, page 367.

de renouveler juste au bout de trente ans. Il a retrouvé un torche-cul du temps du *visa;* il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torche-cul à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve, et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trêve avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis à vous, c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle : car pour ma *présence réelle*, n'y comptez pas sitôt. Ni ma santé, ni d'autres raisons, ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Aimez-moi, dites aux anges et à ma nièce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire, pas même à Mme Denis. Ma santé est misérable. Adieu ; je vous embrasse tendrement, mon cher Catilina.

2185. — A M. DARGET.

Février 1751.

Mon chien de procès n'étant point encore fini, et l'Ancien Testament me persécutant toujours, je ne sais que vous mander. mon cher ami. Ma maladie augmente, j'ai besoin d'un peu de courage : car, en vérité, si vous songez qu'après avoir suscité contre moi un d'Arnaud, après avoir corrompu mon secrétaire, et après m'avoir exposé par là aux suites les plus funestes, après m'avoir attaqué auprès du roi jusqu'à entrer dans les détails les plus bas, on me poursuit encore ; si vous songez à toutes les mauvaises nouvelles que j'ai reçues à la fois de chez moi ; si vous ajoutez à tout cela une maladie affreuse, et la privation de la vue de Sa Majesté, vous m'avouerez qu'il me faudrait quelque fermeté. Je n'ai plus le bonheur de lire de beaux vers, de voir et d'entendre le seul homme sur la terre pour qui j'ai pu quitter ma patrie. Je me console en travaillant à l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, dans les heures où mes maux me laissent quelque relâche. Je suis continuellement dans la chambre que Sa Majesté a daigné m'accorder, pénétré de ses bontés, attendant la fin de ses rigueurs. Le roi ne sait pas tout ce que j'ai essuyé ; peut-il connaître tous les trous que font les taupes dans les jardins de Sans-Souci ? Bonsoir, mon très-cher ami. Ma nièce me mande que je dois trouver dans vous bien de la consolation, et elle a bien raison. On a créé pour Moncrif la place de secrétaire général des postes de France. Moncrif est plus vieux que moi. Il ne fait peut-être pas mieux des vers, mais il se porte bien. Ah ! mon cher ami, la perte de la

santé, à trois cents lieues de sa famille, est bien horrible! Conservez la vôtre, et goûtez le bonheur d'être auprès de votre adorable maître.

2186. — A M. FORMEY.

Le 14 février.

Je vous demande en grâce, monsieur, de ne pas refuser aujourd'hui le petit dîner philosophique. Il faut absolument que nous mangions le rôt du roi philosophe. Vous serez aussi libre et aussi à votre aise que chez vous, et je serai charmé de pouvoir vous entretenir de suite. Ce ne serait point la peine d'être venu à Berlin pour ne pas profiter de votre société. Voyez si vous voulez que je vous envoie un carrosse, à deux heures précises. *Vale;* c'est le plus beau des compliments.

2187. — A M. DARGET.

Berlin, 15 février 1751.

Mon cher ami, on a beau faire le plaisant, les maladies, telles que la diablesse qui me mine, sont comme les gens de mauvaise compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord Tyrconnell est encore plus mal que moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela se passera fort galamment de part et d'autre, et que nous ne mourrons point en imbéciles. Songez à vivre, vous qui êtes encore jeune, qui avez des ressources, et qui trouverez à Paris des remèdes. Mais, entre nous, je crois qu'il n'y en a point pour M. de Tyrconnell ni pour moi. Chaque être apporte en naissant le principe de sa destruction, et il faut aller ranimer la nature sous une autre forme quand le moment de la dissolution totale est venu : on meurt après avoir fait tout juste le nombre de folies, de sottises, après avoir eu le nombre d'illusions auxquelles on était destiné. J'ai rempli ma tâche assez complétement. J'ai peut-être encore cinq ou six mois à donner à la société ; je tâcherai de les employer gaiement. Le roi fait fort bien de lire des Montecuculli et des Turenne, il passe d'Horace et de Virgile à eux. Il a raison ; on aime ses semblables. Celui-là est d'une autre pâte que le reste des hommes. Il faudrait que les trois sœurs filandières qu'on appelle les Parques eussent un fil, pour lui, cinq ou six fois plus long que pour les autres humains. Il est ridicule qu'il n'ait qu'un corps quand il a plusieurs âmes. Je compte samedi venir mettre mon âme faible et misérable aux

pieds des siennes. Il faut rentrer au bercail; je suis une brebis galeuse, mais il sera le bon pasteur. Adieu, mon cher ami; je viendrai malgré Liberkuhn. Je vous embrasse de tout mon cœur d'avance.

2188. — A MADAME DENIS[1].

A Berlin, 15 février.

Le marquis d'Adhémar sera donc à Mme la margrave de Baireuth: je lui ai toujours conseillé de prendre ce parti. Le service des dames est plus doux. J'ai un peu abandonné celui de mon nouveau maître. Je suis toujours trop malade pour aller souper à Potsdam. L'hiver me tue, et je veux donner à *Louis XIV* le peu de temps que mes maux me laissent.

Je vous avoue qu'en m'amusant à de nouveaux ouvrages, je suis bien fâché de ces nouvelles éditions qu'on fait à Paris et à Rouen de mes anciennes rêveries: je voudrais en corriger la moitié et anéantir l'autre. D'ailleurs toutes ces éditions sont faites sur d'anciennes copies très-informes. Je vois bien que je n'aurai jamais la consolation d'être imprimé à ma fantaisie. Il faudrait que le public n'adoptât d'un auteur que ce qu'il en adopterait lui-même, après s'être jugé sévèrement : il y aurait moins de livres, et tout n'en irait que mieux.

Je vous envoie un gros paquet sur nos affaires. Adieu. Je vous demande toujours pardon d'être ici.

2189. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 18 février.

Si vous désirez grandement de me revoir, je vous rends le réciproque: partant frère Voltaire sera le bienvenu, en quelque temps que ce soit; et nous tâcherons de lui rendre notre abbaye agréable autant que faire sera possible. Ne vous émerveillez pas de mon langage de jadis. Il était naïf; et qui dit naïf dit sincère. Bref, je lis les *Mémoires de Sully,* et j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur l'histoire de France. Ces mémoires secrets mettent infiniment mieux au fait que les histoires générales, où les auteurs attribuent souvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très-grands hommes, et des rois très-ordinaires. Henri IV n'aurait peut-être jamais régné, ou ne se serait pas maintenu sans un Sully; et Louis XIV, sans les Louvois, les Colbert et les Turenne, n'aurait jamais acquis le surnom de *Grand*. Tel est le monde : on sacrifie à la grandeur, et rarement au mérite.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

Vous me mandez des choses bien extraordinaires. Apollon est en procès avec un juif[1]! Fi donc! monsieur, cela est abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, et n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût, au Parnasse. Quelque comique qu'il soit, je ne veux point le voir représenter sur la scène. Les grands hommes n'y doivent paraître que dans leur lustre. Je veux vous y contempler juge de l'esprit, des talents et des sciences, triomphant des Racine et des Corneille, et dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'espère que votre Israélite aura porté la peine de sa fourberie, et que vous aurez l'esprit tranquille.

Envoyez-nous bientôt le marquis d'Adhémar; songez à la joie; renoncez à la repentance; portez-vous bien; pensez quelquefois à moi, et comptez sur ma parfaite estime.

WILHELMINE.

2190. — A M. DARGET.

A Berlin, 18 février 1751.

Mon cher ami, j'ai compté sans mon hôte, et cet hôte est un diable qui ne me laisse pas compter sur un moment.

Durum sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas[2]!

Peut-être serai-je en état de partir lundi ou mardi. Le Fils de l'homme dit que nous ne savons ni le jour ni l'heure. Je vous supplie de présenter mes remerciements à M. Fredersdorff, pour ses attentions obligeantes dont je profiterai aussitôt qu'il me sera possible. Je ne sais point par moi-même, depuis deux jours, comment va milord Tyrconnell, parce que j'ai gardé le lit : on dit qu'il va mieux; mais quel mieux? Mon pis, à moi, est de n'être pas à Potsdam : car, vous m'en croirez si vous voulez, ce n'est pas pour Mme Bock que je suis venu dans ce pays-ci, et que j'ai quitté, à mon âge, ma patrie et mes amis. Ménagez votre santé, mon cher ami, et que le roi conserve la sienne. C'est un bien fort au-dessus de tous les trônes de la terre.

Je vous embrasse avec une extrême impatience de vous voir.

2191. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1751.

Sire, eh bien! Votre Majesté a raison, et la plus grande raison du monde; et moi, à mon âge, j'ai un tort presque irréparable.

1. Voyez la lettre 2167.
2. Horace, livre Ier, ode XXIV, v. 19-20.

Je ne me suis jamais corrigé de la maudite idée d'aller toujours en avant dans toutes les affaires, et, quoique très-persuadé qu'il y a mille occasions où il faut savoir perdre et se taire, et quoique j'en eusse l'expérience, j'ai eu la rage de vouloir prouver que j'avais raison contre un homme avec lequel il n'est pas même permis d'avoir raison. Comptez que je suis au désespoir, et que je n'ai jamais senti une douleur si profonde et si amère. Je me suis privé, de gaieté de cœur, du seul objet pour qui je suis venu; j'ai perdu des conférences qui m'éclairaient et qui me ranimaient, j'ai déplu au seul homme à qui je voulais plaire. Si la reine de Saba avait été dans la disgrâce de Salomon, elle n'aurait pas plus souffert que moi. Je peux répondre au Salomon d'aujourd'hui que tout son génie n'est pas capable de me faire sentir ma faute au point où mon cœur me la fait sentir. J'ai une maladie bien cruelle; mais elle n'approche pas, en vérité, de mon affliction, et cette affliction n'est égale qu'à ce tendre et respectueux attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

2192. — A M. DARGET.

A Berlin, samedi au soir, 1751.

Voici, mon cher ami, ce que le médecin des eaux de Clèves m'envoie. En qualité de malade, cette affaire est de mon département : faites-en l'usage que vous voudrez. Je suis, Dieu merci, débarrassé de ma querelle avec l'Ancien Testament, et je suis au désespoir de l'avoir eue; mais on est homme : les affaires s'enfournent, je ne sais comment. J'ai fait une folie, mais je ne suis pas fou. Je voudrais guérir aussi vite que j'oublie tout cela. Ma foi, il faut aussi que Frédéric le Grand l'oublie, car je défie tous les juifs, et même leurs prophètes, d'être plus sensibles que moi à ses beaux vers et à son beau génie.

Je vous avoue que je serais bien content d'aller travailler, tous les matins, dans la bibliothèque de Sans-Souci, où il y a des livres dont je peux faire usage. Ce n'est pas l'unique objet de mes désirs, comme vous le jugez bien; et le maître me tient plus au cœur que sa bibliothèque. J'ai des chevaux; quand vous voudrez venir manger le potage du malade, nous philosopherons comme nous pourrons, et nous jouirons, dans le jardin, du premier rayon de soleil. Bonsoir, mon cher ami.

A propos, je prends la liberté d'écrire à Frédéric le Grand, dans l'effusion de mon cœur; j'ai mis la lettre dans le paquet de M. Fredersdorff.

P. S. Je reçois votre lettre. Je suis bien inquiet pour vos yeux : voici le temps des fluxions. Je compte être votre voisin au 5 de mars, et cela me console. Me voici comme le meunier de La Fontaine; tout le monde me disait ici : Envoyez faire f..... ce juif généreusement, après l'avoir confondu; je l'ai fait, et à présent on dit : Pourquoi vous êtes-vous accommodé? Mon ami, j'en ai usé avec une générosité sans exemple dans l'Ancien Testament. *Mea me virtute involvo.*

Le 8 février[1], le procès du juif Abraham Hirschell, négociant à Berlin, a été jugé définitivement par-devant Son Excellence monseigneur le grand chancelier.

Abraham Hirschell a été condamné à restituer dix mille écus de lettres de change sans répéter aucuns frais; la saisie de sa personne déclarée bonne et juste. Les diamants, par lui fournis, seront prisés à leur juste valeur intrinsèque, par des experts que les juges nommeront ; il est condamné à dix écus d'amende.

2193. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce *Siècle de Louis XIV.* Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne serait pas écrit si librement. Je me trouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes: la préférence m'embarrasserait ; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner *Mahomet* avant *Catilina?* Nous verrons si vous y réussirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le prophète des Osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines eût persuadé à quelques gens de robe, mal instruits, que cette tragédie était dangereuse à la religion ? Encore, si j'avais fait l'embrasement de Sodome, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre; mais rien ne l'attachait à

1. Le 18.

Mahomet. Enfin il parvint à exciter le zèle d'un homme[1] en place, et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste toujours, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de Richelieu aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfants d'Apollon : c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qu'il vous plaira. Je vous remets *Rome* et *la Mecque* entre les mains; ce sont deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade, et justement puni.

2194. — A M. DARGET.

A Berlin, dimanche 20 février 1751.

Mon cher ami, j'espère encore être en état de venir vous embrasser mercredi ou jeudi; mais sur quoi peut-on compter? Milord Tyrconnell se porte mieux, et moi j'empire. Être absolument seul, sans secours, sans consolation d'aucune espèce, presque sans espérance, à quatre cents lieues de sa famille et de ses amis; être privé, par la violence de ses maux, de la ressource de la lecture et de l'étude; se voir mourir pièce à pièce, entre deux toits couverts de neige! voilà mon état; profitez de cet exemple. Ménagez-vous jusqu'au temps où vous irez chercher à Paris une guérison sûre. J'ai peur que vos jours et vos nuits ne soient tristes. Je voudrais pouvoir vous consoler; et, si mes maux me donnent un peu de relâche, je viendrai vous dire, mercredi ou jeudi, quel tendre intérêt je prends aux vôtres. Je vous supplie de bien faire mes compliments à M. le comte Algarotti, et à M. le marquis d'Argens.

2195. — A M. LE BARON DE MARSCHALL[2].

Voltaire, que sa maladie séquestre de tous les devoirs comme de tous les plaisirs, ne peut venir lui-même remercier M. le

1. Le cardinal de Fleury.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

baron de Marschall. Il lui renvoie l'*Histoire* de Reboulet[1] et la *Vie des Peintres*[2]. Il le supplie de lui faire savoir quels livres il a encore à lui. Il n'ose présenter ses respects à madame la baronne, qu'il n'a pas encore eu l'honneur de saluer; mais il trouvera bon qu'il y ait ici les plus tendres compliments pour M. de .....

2196. — LE GRAND CHANCELIER COCCEJI AU PRÉSIDENT DE JARIGES[3].

Berlin, le 20 février 1751.

J'ai voulu prier MM. le président de Jariges et conseiller intime Leuper de mettre à exécution le reste du jugement dans l'affaire Voltaire : car je me trouve très-indisposé, et je pense beaucoup mieux employer mon temps. M. de Voltaire a présenté un mémoire désespéré (*desperates*) portant :

« Je jure que ce qui m'a été imposé dans la sentence est vrai, et je prie maintenant de faire estimer les bijoux. »

J'ai renvoyé le mémoire afin qu'il le fasse signer par un avocat.

2197. — A M. DARGET.

A huit heures et demie du soir, ce dimanche, 1751.

Mon cher ami, je reçois votre consolante lettre; n'en soyez point en peine, je vous garde toutes celles que vous m'avez écrites. Nous avons bu à votre santé avec MM. de Cagnoni et Bodiani, quoique je ne boive guère : car, en vérité, mon état est bien éloigné des plaisirs. Il est vrai que le juif, ayant demandé à faire serment sur des points contestés, a été déclaré, par la sentence, personnellement indigne de faire serment, et que l'affirmation m'a été adjugée : ainsi tout est absolument pour moi dans l'arrêt, sans en excepter la moindre clause. Le juif est assez fou pour en appeler; il est bien cruellement et bien mal conseillé. J'ai écrit au roi comme je vous l'ai dit : c'était la lettre d'un malade qui n'envisageait que la vérité, mon attachement pour lui, et la mort qui finit tout. *Vale.*

1. *Histoire de Louis XIV*, in-4°, 1742-1744.
2. Par Félibien.
3. Desnoiresterres, *Voltaire et Frédéric*, page 143.

2198. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Des neiges de Berlin, le 22 février.

O destinée! destinée! ô neiges! ô maladies! ô absence! Comment vous portez-vous, mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante[1]; mais, tout Salomon qu'il est, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. André, cet échappé du Système, s'avise, au bout de trente ans, un jour avant la prescription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du Système, et que je voulus faire en vain passer pour un *visa*, en faveur de Mme de Winterfeld[2], qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'André étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là ; aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence, il le vend à un procureur, et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une espèce d'André qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'André de Paris, je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de La Bourdonnais avait gagné son procès[3]; mais qui lui rendra ses dents, qu'il a perdues à la Bastille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la Bastille? Ma santé est bien déplorable, sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu, et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le Salomon du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous

1. Le Marquisat.
2. Olympe Dunoyer; voyez tome XV, page 127; et XXXIII, 9 et suiv.
3. Voyez tome XV, page 331.



tant que vous êtes, et aimez mon ombre, qui vous aime de tout son cœur.

2199. — LE BARON DE MARSCHALL A L'ABBÉ DANÈS[1], A PARIS.

De Berlin, le 23 février 1751.

Vous me mandiez, monsieur, au sujet de l'affaire de M. de Voltaire, que vous étiez persuadé qu'il était incapable de ce dont on l'accusait. Ce qui vient de se passer ici justifie la bonne opinion que vous avez de lui et que toute notre cour a eue. Son procès a été jugé jeudi dernier, à son honneur et gloire, et le juif joaillier condamné dans toutes les formes. M. de Voltaire avait acheté pour trois mille écus de bijoux qui n'en valaient pas mille, et comme la lésion est au-dessus de la moitié, le contrat a été regardé comme nul. Voilà le premier point du procès. Le second avait pour objet une lettre de change de dix mille francs, dont M. de Voltaire a cru devoir arrêter le payement. Cette affaire, simple en elle-même, a été embrouillée par tout ce que la chicane emploie ordinairement pour éloigner sa condamnation. Le grand chancelier et nos premiers magistrats ont été nommés commissaires dans cette cause, et leur jugement a été attendu avec d'autant plus d'impatience que les honnêtes gens étaient persuadés qu'il serait dicté par l'équité même. Je suis charmé de vous apprendre cette nouvelle, qui vous fera autant de plaisir qu'elle m'en a fait, par l'intérêt que je sais que vous prenez à tout ce qui regarde ce grand homme, etc.

MARSCHALL.

2200. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 24 février 1751.

J'ai été bien aise de vous recevoir chez moi; j'ai estimé votre esprit, vos talents, vos connaissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs, et de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille; mais vous avez d'abord, d'une façon assez singulière, exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles. J'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'Arnaud a eu des torts envers vous; un homme généreux les lui eût pardonnés : un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie[2] lui parler d'affaires dont vous n'aviez

1. Cette lettre est extraite des *Mémoires sur Voltaire*, par Longchamp et Wagnière, tome II, page 311.

2. M. de Gross, qui avait quitté Berlin vers la fin de 1750; voyez la note 3 de la page 235.

point à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de Mme de Bentinck sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez eu la plus vilaine affaire du monde avec le juif[1]. Vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée; et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très-mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie: en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin.

FÉDÉRIC.

2201. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, j'ai tout terminé, dans la crainte que la prisée des diamants, et un appel ridicule que le juif voulait faire ne me retînt encore quinze jours, et ne m'empêchât d'aller dans cette retraite du Marquisat, après laquelle je soupire. Il ne tenait qu'à moi de pousser à bout ce scélérat d'Hirschell; mais j'ai mieux aimé en user trop généreusement, après l'avoir fait condamner, que de le punir par la bourse comme je le pouvais. Enfin ce chien de procès est absolument fini; je n'attends que la permission du roi de venir m'établir pour quelque temps dans la solitude; j'ose espérer qu'il me sera permis de venir travailler dans la bibliothèque de Sans-Souci, et que le philosophe qui a bâti ce palais n'oubliera pas tout à fait un homme qui lui a consacré sa vie. Peut-être que ce voisinage me rendra ma santé; mais si je suis condamné à toujours souffrir, je souffrirai à Potsdam moins qu'ailleurs, et si l'Apollon de ces climats veut encore me faire lire, ce qui a fait jusqu'ici mon bonheur, j'oublierai tous mes maux. Il

1. Frédéric s'exprimait sur son hôte, à propos de cette affaire, avec une grande violence. Il écrivait à la margrave de Baireuth le 22 janvier 1751 : « Vous me demandez ce que c'est que le procès de Voltaire avec un juif. C'est l'affaire d'un fripon qui veut tromper un filou. Il n'est pas permis qu'un homme de l'esprit de Voltaire en fasse un si indigne abus. L'affaire est entre les mains de la justice, et dans quelques jours nous apprendrons par la sentence qui est le plus grand fripon des deux parties. Voltaire s'est emporté; il a sauté au visage du juif; il s'en est fallu de peu qu'il n'ait dit des injures à M. de Cocceji; enfin il a tenu la conduite d'un fou. J'attends que cette affaire soit finie pour lui laver la tête, et pour voir si, à l'âge de cinquante-six ans, on ne pourra pas le rendre, sinon raisonnable, du moins moins fripon. »



est comme les anciens magiciens, qui guérissaient tout avec des paroles enchantées.

J'attends, encore une fois, la permission que je demande; sans quoi j'aurais fait un bien mauvais marché. Demandez-la-lui donc pour moi, mon cher ami, et nous arriverons, mes petits meubles et moi, pour venir vivre en ermite. Je vous embrasse.

2202. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, ce n'est qu'après les affirmations à moi adjugées, et par moi faites, que j'ai eu la vanité de proposer au juif, au plus scélérat de tous les hommes, de reprendre pour deux mille écus ce qu'il m'a donné pour trois mille; et j'irai encore plus loin, s'il le faut, pour pouvoir m'approcher de Potsdam. J'ai demandé seulement au roi qu'il daignât me laisser encore ici jusqu'au 4 ou 5 mars. Le temps est bien dur, et, en vérité, l'état de ma santé mérite de la compassion. Mon cher ami, en vous remerciant de la bonté que vous avez eue d'envoyer au Marquisat. Si je peux m'y transporter avant le 4 de mars, l'envie d'être votre voisin précipitera mon pèlerinage. Il faudra regarder cette aventure comme une maladie dont j'aurai guéri. Les petits désagréments passent, l'amitié reste. Voilà pourquoi il faut aimer la vie. Adieu, ami charmant.

2203. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Février.

Sire, je conjure Votre Majesté de substituer la compassion aux sentiments de bonté qui m'ont enchanté, et qui m'ont déterminé à passer à vos pieds le reste de ma vie. Quoique j'aie gagné ce procès, je fais encore offrir à ce juif de reprendre pour deux mille écus les diamants qu'il m'a vendus trois mille, afin de pouvoir me retirer dans la maison que Votre Majesté permet que j'habite auprès de Potsdam. L'état où je suis ne me permet guère de me montrer, et j'ai besoin de faire des remèdes à la campagne pendant plus d'un mois. Permettez-moi de m'y aller établir la première semaine de mars, et de rester jusqu'au 5 ou 6 mars dans votre château. C'est un homme assurément très-malade qui vous demande cette grâce. Songez aussi que c'est un homme qui n'a eu, en renonçant à sa patrie, que votre seule personne pour objet, et dont l'attachement ne peut être douteux. Puisque vous

avez la bonté de me dire les choses qui vous ont déplu, cette bonté même m'assure que je ne vous déplairai plus. Il est bien sûr que je ne me suis pas donné à vous pour ne pas chercher à vous rendre ma conduite agréable, et que, quand on est conduit par le cœur, les devoirs sont bien doux.

Permettez-moi, sire, de dire à Votre Majesté que j'avais beaucoup connu Gross[1] à Paris ; qu'il m'était venu voir à Berlin, et que j'allai le prier de me faire venir un ballot de livres et de cartes de géographie que M. de Rasumowsky me devait envoyer. Je ne savais pas un mot de son rappel. Ce fut lui qui me l'apprit ; et quand il m'en dit la raison, je me mis à rire. Je lui dis en vérité ce qui convenait, en pareille occasion, à un homme qui apprenait cette aventure de sa bouche. C'est l'unique fois que je lui aie parlé, et l'unique ministre que j'aie vu, et je peux assurer Votre Majesté que je n'en verrai aucun en particulier.

Pardonnez-moi si je vous ai présenté des lettres de Mme de Bentinck[2]. Je ne vous en présenterai plus.

A l'égard de la société, j'ose dire, sire, que je ne crois pas y avoir mis la moindre apparence d'aigreur ni de trouble. S'il y avait même quelqu'un dont je pusse avoir à me plaindre, je jure à Votre Majesté que tout serait oublié dans un instant, et que le bonheur d'être dans vos bonnes grâces me rendrait agréables ceux mêmes qui, étant mal instruits de l'affaire du juif, auraient trop pris parti contre moi. Je ne crois pas qu'il puisse être revenu à Votre Majesté que j'aie jamais dit un seul mot qui ait pu déplaire à personne. Daignez être très-sûr que jamais je ne mettrai même la moindre froideur dans le commerce avec aucun de ceux qui vous approchent; et sur cela je n'aurai pas à me vaincre.

Pour le juif, daignez, sire, vous informer des juges s'il y a un homme plus inique et de plus mauvaise foi sur la terre. Il refuse, tout condamné qu'il est, les mille écus que je lui offre de gagner. Mais cela ne m'empêchera pas de profiter de la grâce que Votre Majesté daigne me faire, et d'habiter la maison, près de Potsdam, dont Votre Majesté est encore suppliée de me laisser

1. Frédéric fit un crime à Voltaire de lui avoir fait visite au moment où ce diplomate rompait toute relation avec la cour de Prusse, sous prétexte d'un souper où il n'avait pas été invité ; voyez la note 3 de la page 235.

2. Charlotte-Sophie d'Oldenbourg, née en 1715, mariée en 1733 à Guillaume de Bentinck, comte du Saint-Empire. Elle se sépara de son mari, et voyagea beaucoup. Voltaire, dans sa lettre du 2 septembre 1758 à Algarotti, la nomme *signora errante ed amabile.*

la jouissance jusqu'au printemps. Je sacrifierai tout pour venir goûter le repos auprès du séjour que vous rendez si célèbre par tout ce que vous y faites. Daignez me laisser espérer que je verrai vos dernières productions. Il n'y a point pour moi de consolation plus chère. Vous ne pouvez pas assurément douter, sire, que je ne sois tendrement attaché à votre personne, et j'ose dire que je le suis à un point que j'espère que Votre Majesté me pardonnera tout.

2204. — A M. DARGET.

Ce dimanche.

Mon cher ami, voici une lettre pour le roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi, j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable, et le roi a plus de bon sens que moi, comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en faisant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela. Je voudrais déjà être au Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7, car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine, et les gencives ne sont pas mieux. Malgré le peu d'approbation qu'a eu la saignée de M. de Rottembourg, j'ai très-grande foi à La Mettrie. Qu'on me montre un élève de Boerhaave qui ait plus d'esprit et qui ait mieux écrit sur son métier.

Mais qu'il guérisse vos yeux ; voilà d'abord ce que je lui demande.

J'étais fort en peine de M. d'Hamon et d'un gros paquet pour l'édition qu'on fait à Paris de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parce qu'elle a été faite sans me consulter et pendant mon absence.

Ce d'Hamon, en arrivant chez moi, a trouvé des Damis, des Éraste, et des Angélique, et des Clarisse, qui l'attendaient à souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de Frédéric le Grand. Un certain marquis[1], un peu bavard, lui ayant fait une enfilade de questions fort longues, M. de Thibouville, qui n'avait encore rien dit, s'approcha de l'oreille de d'Hamon, et lui dit : « Monsieur, je prends acte que tous les Français ne sont pas si pressants. » Il a été huit jours enfermé chez moi, sans sortir, parce qu'il fallait qu'il ne fît point de visite avant d'avoir été présenté ; et le roi de France est à Versailles tout le moins qu'il peut. M. de Boufflers, colonel des gardes du roi Stanislas, a été tué[2] sans qu'on sache trop comment. Tout le monde

1. Ximenès.
2. Le 2 février 1751.

en raisonne, et demain personne n'en parlera. Vanité des vanités! Adieu.

2205. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce samedi.

Sire, toutes choses mûrement considérées, j'ai fait une lourde faute d'avoir un procès contre un juif, et j'en demande bien pardon à Votre Majesté, à votre philosophie, et à votre bonté. J'étais piqué, j'avais la rage de prouver que j'avais été trompé. Je l'ai prouvé, et après avoir gagné ce malheureux procès, j'ai donné à ce maudit Hébreu plus que je ne lui avais offert d'abord, pour reprendre ses maudits diamants, qui ne conviennent point à un homme de lettres. Tout cela n'empêche pas que je ne vous aie consacré ma vie. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'avais mandé à Son Altesse royale M[me] la margrave de Baireuth que frère Voltaire était en pénitence. Ayez pitié de frère Voltaire. Il n'attend que le moment de s'aller fourrer dans la cellule du Marquisat. Comptez, sire, que frère Voltaire est un bon homme, qu'il n'est mal avec personne, et surtout qu'il prend la liberté d'aimer Votre Majesté de tout son cœur. Et à qui montrerez-vous les fruits de votre beau génie, si ce n'est à votre ancien admirateur? Il n'a plus de talent, mais il a du goût, il sent vivement, et votre imagination est faite pour son âme. Il est tout pétri de faiblesses, mais assurément sa plus grande est pour vous. Il n'est point intéressé comme on vous l'a dit, et il ne cherche dans Votre Majesté que vous-même. Il est bien malade, mais vos bontés lui rendront peut-être la santé; en un mot, sa vie est entre vos mains. V.

J'apprends que Votre Majesté me permet de m'établir pour ce printemps au Marquisat. Je lui en rends les plus humbles grâces. Elle fait la consolation de ma vie.

2206. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 28 février 1751.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, et je suis bien aise que cette affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelle ni avec le Vieux ni avec le Nouveau Testament: ces sortes de compromis sont flétrissants, et avec les talents du plus bel esprit de France, vous ne couvririez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire Gosse, un violon de

l'Opéra [1], un juif joaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un Allemand, qui dit ce qu'il pense sans employer de termes équivoques et de flasques adoucissements qui défigurent la vérité; c'est à vous d'en profiter.

FÉDÉRIC.

2207. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH [2].

1er mars (1751).

Madame, frère Voltaire reçut avant-hier la bénédiction de Votre Révérence royale. Le style du bon vieux temps vous sied aussi bien que celui d'aujourd'hui. Vous avez la délicatesse de l'un et la naïveté de l'autre. Si le duc de Sully avait prévu que ses paperasses économiques, royales et politiques, seraient lues un jour par Mme la margrave de Baireuth, il aurait redoublé de vanité.

Je crois, madame, que Votre Altesse royale est la première personne qui ait mis le duc de Sully au-dessus de Henri IV. Pour moi, homme très-faible, j'avoue que j'aime mieux les faiblesses de ce bon roi que toutes les vertus austères de son ministre. Je crois même qu'en fait de gouvernement Henri le Grand en savait encore plus que le duc de Sully : nous ne devons plusieurs belles manufactures, et surtout l'établissement des vers à soie, qu'à la constance éclairée de ce digne roi, qui l'emporta sur la résistance opiniâtre et aveugle de son ministre. Au reste, le duc de Sully eut souvent des procès contre des juifs qui fournissaient les armées : ainsi, il faut me pardonner d'en avoir gagné un contre un scélérat de l'Ancien Testament, que j'ai traité encore avec trop de générosité après l'avoir fait condamner. Cette affaire m'a fait une peine horrible, parce que, comme dit Votre Altesse royale, les gens de lettres ne semblent être en ce monde que pour écrire, et qu'ils ne doivent pas acheter de diamants.

M. d'Adhémar me fait espérer tous les jours qu'il sera assez heureux pour venir auprès de Votre Altesse royale. Si j'étais à sa place, il y a longtemps que je serais parti. J'espère que le chambellan d'Hamon, qui loge chez moi à Paris et qui soupe tous les jours avec le marquis d'Adhémar, ne me traversera pas dans ma négociation. Pour la dame qu'il vous faut, il n'y a pas d'ap-

1. Travenol.
2. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 212.

parence que j'en donne sitôt une à Votre Altesse royale: la raison en est que de deux choses l'une, ou je mourrai ici de la poitrine, ou j'irai en Italie avant de revoir Paris ; mais, madame, soyez très-sûr que mon cœur préférera en secret le séjour de Baireuth à Saint-Pierre de Rome et à la place Saint-Marc. Les bénédictions du pape et les pantalonnades vénitiennes ne valent pas assurément l'honneur de vous approcher et le plaisir de vous entendre. Je me mets aux pieds de monseigneur le margrave, et je renouvelle à Vos Altesses royales les très-profonds respects et le sincère attachement du pauvre malade frère Voltaire.

Vos bontés pour M. de Montperny, dont il est si digne, semblent me mettre en droit de faire ici des vœux pour sa santé. Un bon moine doit prier pour tous les frères.

VOLTAIRE.

2208. — A M. DARGET.

A Berlin, 2 mars 1751.

Mon cher ami, vous ne répondez ni à mes empressements, ni à mes questions, ni à mes doléances. Je suis toujours très-malade, et je présume que le roi daignera me recevoir avec bonté quand je serai en état de lui aller faire ma cour. Je m'imagine aussi que c'est pour ses bibliothèques qu'il destine les exemplaires que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Milord m'avait effrayé avant-hier. J'avais traîné ma mourante machine chez la sienne, qui n'était pas en meilleur état. C'était une visite d'un bord du Styx à l'autre. Le crieur d'enterrement du docteur Patridor aurait pu nous soutenir à tous deux que nous étions ses pratiques; mais cela va au mieux aujourd'hui chez le gros et vigoureux corps anglais, et fort mal chez mon maigre individu. Ayez soin de votre santé, et n'oubliez pas tout à fait les misérables.

2209. — A M. FORMEY.

Mars.

Voulez-vous, monsieur, venir manger le rôt du roi, aujourd'hui jeudi, philosophiquement, et chaudement, et doucement, à deux heures? Deux philosophes peuvent, sans être courtisans, dîner dans le palais d'un roi philosophe. Je prendrai même la liberté de vous envoyer un carrosse de Sa Majesté, à deux heures précises.

Vous vous trouveriez après dîner à portée de votre Académie.

Envoyez vos ordres à l'antileibnitzien, mais au forméien V.

2210. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 7 mars 1751.

Il se peut faire, mon cher ami, qu'il y ait quelque lettre pour moi à Potsdam, car j'avais donné cette adresse, comptant pouvoir y être il y a longtemps. Je vous prie de vouloir bien faire dire à la poste, par un de vos gens, qu'on me renvoie mes lettres, s'il y en a ; je vous serai bien obligé. Voici un petit rayon de soleil, mais il faudrait que Dieu, sous son bon plaisir, redoublât la dose. Ayez soin de vous ; je vous embrasse tendrement.

2211. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 8 mars 1751.

Mon cher ami, je vais vous écrire en gros caractères, à cause de vos yeux. Il ne faut pas offenser la prunelle de son ami. Je vous avertis que, pour cette maladie, il ne faut que du régime, très-peu de vin, et se bassiner les yeux les matins avec de l'eau tiède. Je voudrais être déjà à Potsdam ; mes meubles ne pourront partir qu'après-demain. Je suis en marché de deux chevaux : c'est tout ce qu'il me faudra pour aller à la bibliothèque de Sans-Souci, et pour vous venir voir. J'en trouve ici à cent écus la paire ; mais je ne m'y connais pas. Si notre actif ami, l'aimable petit Vigne, veut m'en faire avoir à Potsdam, le petit enfant, plus intelligent que moi, n'a qu'à les retenir sur-le-champ, et commander harnais de campagne, mors et bride ; et à peine serai-je dans mon Marquisat que j'aurai ma cavalerie. Je suis comme une araignée qui fait sa toile dans un coin, et qui s'établit jusqu'à ce qu'un coup de balai la fasse déloger. Je bâtis un corps de logis à Cirey, et je l'abandonne tout meublé ; je monte une bonne maison à Paris, et je la quitte au bout de deux mois ; je m'établis au Marquisat, et je vais en Italie au mois de mai. Mais, mon cher ami, je pourrais bien être enterré au Marquisat. Mon affaire avec la nature va mal. J'ai pris mon parti sur tout, et je jette mon bonnet par-dessus les moulins, afin de n'avoir plus la tête si près du bonnet. Bonsoir ! je me fais un plaisir extrême de vous revoir, de vous embrasser. Songez à

vos yeux. Mille compliments à M. Fredersdorff, au docteur joyeux[1], *a tutti quanti*.

2212. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 9 mars 1751.

Tout mon corps est en désarroi;
Cul, tête et ventre, sont, chez moi,
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste; il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.
C'est un tribut que je lui doi;
Mais, hélas! il n'en a que faire.
Fatigué de vœux empressés,
Il peut croire que c'est assez
D'être bienfaisant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il est trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer;
Tant pis pour mes flammes secrètes,
J'ose aimer le premier des rois:
Je crains de vivre sous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes désirs,
J'entendrai sa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie,
S'ils ne faisaient pas mes plaisirs.
Adieu, monsieur son secrétaire;
Soyez toujours mon tendre appui:
Si Frédéric ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

Bonsoir; pardon de mes coquetteries: j'ai été bien malade: cela ne m'empêchera pas de vous revoir demain. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

2213. — A M. DARGET.

A Potsdam, ce 11 mars 1751.

Mon cher ami, je porte au Marquisat le cinquième chant[2], des pilules et de la casse, tous les dons d'Apollon et d'Esculape :

1. La Mettrie.
2. De *l'Art de la guerre*, poëme de Frédéric; voyez la lettre 2231.

je n'ai jamais tant souffert. Je vous supplie de dire à Sa Majesté que je vais penser à son cinquième chant et à ma santé. Je serai privé aujourd'hui de l'honneur et du plaisir de l'entendre, mais j'aurai celui de le lire. Mes entrailles font leurs très-humbles compliments à votre cul et à votre vessie, et mon cœur aime tendrement le vôtre.

2214. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS[1].

A Potsdam, ce 13 mars.

J'espère, monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme[2], qui méritait le prix; c'est le sort des Ximenès[3] d'être vengés de l'Académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

2215. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, j'arrivai hier chez moi comme vous en sortiez, et le mauvais temps m'empêcha d'aller chez vous. Mon sorcier de cocher prétend qu'il est assez sorcier pour faire reprendre mes chevaux qui, dit-il, ne valent pas vingt écus, et pour m'en acheter de bons; mais il dit qu'il ne peut rien faire sans

1. Augustin-Louis, marquis de Ximenès, né le 26 février 1726, était à la bataille de Fontenoy en 1745, et mourut le 1er juin 1817.

2. Il était intitulé *Les lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leurs progrès*, et n'eut pas le prix. Voltaire le fit imprimer, en 1773, à la suite des *Lois de Minos* (voyez tome VII), dans un volume qui contient d'autres écrits, presque tous de Voltaire.

3. Voltaire écrivait *Chimène* le nom de Ximenès, et fait ici allusion à Chimène du *Cid*; voyez aussi la lettre 2249.

M. Vigne, qui a fait le marché. A la bonne heure, s'il peut réussir.

Voulez-vous bien permettre que M. Vigne aille à Berlin avec mon cocher? Je vous serai bien obligé.

2216. — A M. DARGET.

A Potsdam, 1751.

Mon cher ami, je vous prie de remercier M. Morand de son attention. S'il croit qu'en effet sa préface ait l'air de me désigner, il lui est bien aisé d'y remédier. Au reste, qu'on me tue à Paris, pourvu que je vive ici avec vous dans les douceurs de votre amitié. Si je n'étais pas un peu malade aujourd'hui, je courrais pour vous voir et vous remercier. Je compte vous embrasser demain. Le Marquisat est trop loin; mais l'amitié rapproche tout. Je suis absorbé dans le *Siècle de Louis XIV*. Le roi, qui forme ici un nouveau siècle, devrait bien s'y intéresser, et me prêter tous ses livres. Un prêtre peut prêter sa patène à un sous-diacre. Si je manque de livres, je deviendrai bien malheureux. Que Frédéric le Grand s'intéresse un peu à Louis le Grand! Bonsoir.

2217. — A M. LE BARON DE MARSCHALL[1].

Samedi, au château de Potsdam.

Vous m'enchantez, monsieur, par vos bontés. Vous m'aidez à bâtir un grand édifice; les moindres matériaux servent, et vous daignez m'en prêter qui me sont très-nécessaires. J'en aurai le soin que je dois. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous renouvelle les assurances de l'attachement le plus inviolable.

2218. — A M. DARGET.

1751.

Le saint diacre, mon cher ami, était conseiller-clerc, et un très-grand imbécile.

Si le stathouder n'était pas mort d'une inflammation à la gorge, je croirais qu'il serait mort de quelque dîner avec un bourgmestre. Durand se trouve là dans un beau moment. Voilà de ces occasions où je voudrais un homme comme vous.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

Je n'ai point eu non plus de nouvelles de Paris. Peut-être aurons-nous nos lettres par Berlin.

Portez-vous mieux que moi, et n'ayez jamais le scorbut.

2219. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 15 mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon Prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec Mme d'Argental et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à *Rome sauvée*, à *Adélaïde*, à *Zulime*, et cent feuilles du *Siècle de Louis XIV*: car je serai historiographe de France, en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de Pont-de-Veyle avouera que si Louis XIV n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'Arnaud et compagnie, et les petits barbouilleurs, auraient été trop aises. D'Arnaud, animé du vrai désir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec un Rozemberg, mauvais comédien souffert à Berlin, et avec les Frérons soufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi, qui, sans doute prend contre moi le parti de l'Ancien Testament, m'avait disgracié; et j'étais perdu, et Fréron riait, et Nivelle de La Chaussée racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable, et on imprimait ma *Pucelle*, et ensuite on me faisait mort. Je suis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi pendant ma maladie que je serais le plus ingrat des hommes si je ne passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais, à Berlin; et quand il partit pour Potsdam, et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, *et cætera;* et ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade à une maison délicieuse[1], dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de

1. Le Marquisat.

Potsdam ; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine ; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne se communiquer à moi ; et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des Desfontaines, et aux petits esprits, aux cuistres qui disent : Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons point de mouchoir? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension, ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers moments de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis.

2220. — A M. DARGET.

Mon très-aimable ami, le ciel confonde les marquis qui m'envoient des tragédies par la poste, et bénisse les rois pleins de génie et de bonté ! J'ai reçu un petit mot consolant de la part d'un homme dont le génie m'épouvante, et dont le cœur me rassure. Puisse votre cul être aussi sain que votre âme ! J'ai passé une nuit bien cruelle, dans la crainte de passer pour indiscret, et avoir révélé les mystères de Mars-Apollon. Je suis sensible comme vous, et ma tendre amitié compte sur la vôtre.

2221. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 mars.

Me voici recloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire[1]. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci, ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre Louis XIV et Frédéric. Je ferais bien mieux de corriger assidûment mes ouvrages que de corriger ceux d'un roi. C'est être

1. Voyez la lettre 2157.

dans le cas de l'abbé de Villiers[1], qui avait fait un livre intitulé *Réflexions sur les défauts d'autrui*. Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit en nasillant à son auditoire : « Mes très-chers frères, j'avais dessein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu afficher à la porte de l'église : *Réflexions sur les défauts d'autrui;* eh! mon ami, que n'en fais-tu sur les tiens! Je vous parlerai donc de l'orgueil. »

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris[2] sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards. Je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit!

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le siècle passé a été le précepteur du nôtre; mais le génie est un don de Dieu : c'est la grâce, c'est le partage du très-petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour; elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours! Don Quichotte fit une infidélité d'un moment à Dulcinée pour Maritorne. Adieu, adieu; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

2222. — A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE,
REINE DE SUÈDE[3].

A Potsdam, ce 22 avril 1751.

Christine par l'esprit, Gustave par le cœur,
Régnez, embellissez, affermissez le trône;
Le Russe en ses déserts en pâlit de terreur,
Minerve dans Berlin félicite Bellone,
Et toutes deux ont dit : Allons vers notre sœur,
Son empire est le nôtre, et c'est nous qu'on couronne.

Madame, permettez que parmi tant de voix qui applaudissent

1. Pierre de Villiers, mort en 1728.
2. 1751, onze volumes petit in-12. Voyez ce que, dans sa lettre du 15 avril 1752 (n° 2365), Voltaire dit de cette édition, d'où est tirée la variante de la page 415 du tome XXII.
3. V. Advielle, éditeur. — Voltaire félicite par cette lettre la princesse Ulrique de son avènement au trône de Suède.

et qui souhaitent à Votre Majesté un règne heureux, la voix d'un ancien serviteur se fasse entendre.

Que ne puis-je ressembler à Descartes, qui alla se mettre aux pieds de Christine! Souffrez qu'au moins je présente un tribut à Votre Majesté : c'est un recueil[1] qu'on s'est avisé d'imprimer à Dresde, et dont j'ai corrigé toutes les fautes à la main; il est rempli d'additions et de changements. Il n'y a au monde que deux exemplaires ainsi corrigés, l'un pour un héros digne d'être votre frère, l'autre pour son auguste sœur. C'est par cette rareté seule que cet ouvrage mérite peut-être d'être honoré d'une place dans la bibliothèque de Votre Majesté. Si on veut admirer ce qui est rare en effet par soi-même, et ce qui est d'un prix inestimable, il faut ou aller à Stockholm ou être à Potsdam. Il y a longtemps que j'ai vu une épître charmante que l'Apollon de Prusse a faite pour la Pallas de Suède. Après un tel tribut payé par une divinité à une autre, comment un profane oserait-il parler, soit en vers, soit en prose?

Je suis avec le plus profond respect, madame, de Votre Majesté le très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

2223. — MÉMOIRE DE MADAME DENIS

ADRESSÉ AU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

Ce 24 avril 1751.

Mme Denis, nièce de M. de Voltaire, demeurant chez lui, rue Traversière, et pendant son absence chargée de ses affaires à Paris, au retour d'un petit voyage qu'elle a fait à la campagne, a appris que le nommé Longchamp[2], valet de chambre de M. de Voltaire, et son copiste ordinaire, ayant la clef de son cabinet et de ses armoires, a profité de l'absence de ladite dame pour enlever de la maison plusieurs caisses de livres et des manuscrits. Mme Denis étant obligée de veiller à la conservation des effets de monsieur son oncle, demande que visite et saisie soient faites de tous les papiers qui se trouvent chez ledit Longchamp; et comme ce Longchamp est étroitement lié avec les nommés Lafond[3] mari et femme, ci-devant domestiques de feu Mme la mar-

1. La lettre de Voltaire était accompagnée d'un exemplaire de ses *OEuvres*, édition de Dresde, 1748-1750.

2. Longchamp, marchand en boutique de cartes de géographie, loge rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Severin, à l'enseigne de la Place des Victoires, à côté du Pavillon. (*Note de madame Denis.*)

3. Lafond, mari et femme, logent, au troisième ou quatrième, rue de la Monnaie, près le Pont-Neuf, chez la demoiselle Alexandre, marchande de modes. *Note de madame Denis.*)



quise du Châtelet, et ayant demeuré depuis dans la maison du sieur de Voltaire, Mme Denis demande encore que pareilles visite et saisie soient faites chez ledit Lafond, pour, après l'examen desdits papiers, distractions être faites des titres manuscrits, pièces de théâtre, poëme[1], et généralement de tous les ouvrages tant en prose qu'en vers qui seront reconnus par ladite dame pour appartenir à monsieur son oncle, et être lesdits papiers et livres, s'il s'en trouve, remis à Mme Denis, et le surplus à qui il appartiendra.

MIGNOT DENIS.

2224. — A M. DARGET.

Jeudi, 1751.

Mon cher ami, vous souviendriez-vous par hasard de l'ermite V.? Vous êtes sans doute dans les plaisirs jusqu'au cou. Je fais mille compliments à vos plaisirs ; j'espère avoir bientôt celui de vous voir. Il n'y a guère que vous qui puissiez me tirer de ma solitude. Heureux qui peut vivre avec vous! Faites-moi l'amitié de dire à M. et à Mme de Tyrconnell que, de tous les ermites, je suis celui pour qui ils doivent avoir le plus de bonté. Faites-leur ma cour, je vous en prie, et aimez-moi tant que vous pourrez. J'aime à avoir place dans un cœur comme le vôtre.

2225. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 27 avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu Mlle Guichard[2]. Vous ne m'en dites rien ; vous ne me confiez jamais vos plaisirs ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentiments. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue par la grêle, à la fin coupée pour jamais! Mon cher ange, conservez bien Mme d'Argental : c'est une fleur d'une plus belle espèce, et plus forte ; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir : sans doute, je le devrais et je le voudrais ; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperasses, il faut finir ce que l'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon *Siècle de Louis XIV* avance. Je profite du peu de

1. *La Pucelle* ; voyez la lettre 2234.
2. Éléonore Guichard, née en Normandie vers 1719, morte au commencement d'avril 1751.

temps que ma mauvaise santé peut me laisser encore pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon Français? N'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les Algarotti et les Maupertuis y sont. On travaille, on soupe ensuite gaiement avec un roi qui est un grand homme de bonne compagnie. Tout cela serait charmant; mais la santé? Ah! la santé et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge, et pour un Fontenelle, cent Guichard. Allons toujours pourtant: on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute, à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale; et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait mon paradis. Être dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillants, trop considérables, trop malsains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son *Siècle*, dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux-arts, de spectacle et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour, mais après la clôture de mon *Siècle*, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

2226. — A M. LE BARON DE MARSCHALL[1].

Je remercie bien tendrement M. le baron de Marschall. Cet abrégé chronologique est celui de Mézerai, et il y a apparence

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

que M. de Marschall a déjà ce livre si commun, dans sa bibliothèque. Ainsi, en cas qu'on lui ait envoyé de Leipsick ces quatre volumes et qu'il les ait déjà chez lui, il pourrait les renvoyer à Leipsick. Je les lui rendrai dès qu'il le voudra. Mais si ces livres manquaient à sa bibliothèque, il fera bien de les garder. Il y a de très-bonnes choses. Le livre dont j'avais eu l'honneur de lui parler est *Mémoires chronologiques et historiques pour le dernier siècle*, in-12. Je l'ai trouvé ici chez M. Achard; c'est un livre excellent.

2227. — A M. FORMEY.

A Potsdam, le 30 avril (si je ne me trompe).

Il me paraît, monsieur, qu'il y a dans l'ouvrage[1] que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer beaucoup d'images qui caractérisent un homme de génie, et des beautés qui décèlent un homme de goût. Peut-être faudrait-t-il encore un peu de travail pour rendre la pièce digne de son auteur, qui me paraît avoir bien du mérite. Les vers exigent une correction et une précision dont la difficulté m'effraye toujours.

M. Darget m'a dit que vous vous souvenez toujours de moi avec bonté; pour moi, je me souviens de vous avec reconnaissance.

J'ai à vous un gros tome que je vous renverrai à la première occasion, et que je voudrais bien vous apporter moi-même. J'ai grande envie de me trouver entre vous et M. de Jariges[2]; on apprend plus dans votre conversation que dans les livres. Je vous supplie d'assurer M. de Jariges des sentiments que je vous conserverai toujours pour lui.

Interim vale; tuus sum. V.

2228. — DE MADAME DENIS
A M. BERRYER, LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

Ce dimanche 2 mai 1751.

J'ai l'honneur de vous prier, monsieur, de vouloir bien ordonner que des papiers volés à M. de Voltaire par son valet de chambre, nommé Long-

1. Il s'agissait d'une pièce de poésie de M. Mallet, qui allait à Copenhague pour succéder à La Beaumelle. (*Note de Formey.*)

2. Le président de Jariges avait été, comme on l'a vu par la lettre 2196, un des juges du procès de Voltaire et de Hirschell.

champ, conjointement avec la demoiselle Lafond, soient remis comme vous avez eu la bonté de me le promettre. La personne par qui vous avez fait faire la saisie, en vertu d'un ordre du roi, m'a dit qu'elle avait fait mettre sous le scellé deux manuscrits entiers de la tragédie de *Rome sauvée*, un tome in-4° de lettres manuscrites appartenantes à M. de Voltaire, et un exemplaire du *Voltairiana*. Je vous prie en grâce d'ordonner que ce scellé soit levé, et d'ordonner qu'on me remette entre les mains ces papiers.

Je vous en aurai une vraie obligation.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

MIGNOT DENIS.

2229. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 4 mai.

Mon cher ange, le roi de Prusse, tout roi et tout grand homme qu'il est, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle âme du monde, et le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent dévots, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissants, et d'avoir toujours des rivaux à craindre? Ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux ministres? Et qu'est-ce qu'un public bizarre qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère Bellecour à Lekain, Coypel[1] à Vanloo, Royer[2] à Rameau? N'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme César, qui pense comme Julien, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. Mesnard. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que, si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis

1. Voyez tome XXXIII, page 70.
2. Royer a mis en musique *Pandore* ou *Prométhée*, opéra de Voltaire, après avoir fait retoucher le poëme par Sireuil; voyez l'année 1754.

une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'*Oreste*, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette *Sémiramis* que vous aimiez, et dont M. l'abbé de Chauvelin était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le *Siècle de Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce *Siècle* que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et Mme Denis. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à *Zulime* et à *Adélaïde*. Savez-vous bien que mon *Siècle* est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous? C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères; je m'étudierai surtout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon *Siècle*, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de Mairan? voulez-vous bien le faire souvenir de moi? Son ennemi[1] est un homme un peu dur, médiocrement sociable, et assez baissé; mais point de vérité odieuse. *Valete, o cari!*

2230. — DE MADAME DENIS

A M. BERRYER, LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

Ce 5 mai 1751.

Dans la crainte où je suis, monsieur, que vous n'ayez pas reçu ma lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire pour vous prier d'ordonner la levée du scellé mis sur des papiers volés à M. de Voltaire par Longchamp, son valet de chambre, et une femme nommée Lafond, je vous réitère mes prières, afin que ces papiers me soient rendus, comme vous et M. le comte d'Argenson me l'avez promis. L'huissier m'a dit qu'on avait trouvé chez Longchamp deux manuscrits entiers de *Rome sauvée*, et le *Voltairiana*; et chez Lafond un tome de lettres manuscrites appartenantes à M. de Voltaire, et que Longchamp m'a avoué depuis avoir pris dans sa bibliothèque. Je vous demande

1. Maupertuis avait voulu, avant de quitter Paris, dépouiller Mairan de la place de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

en grâce de me faire rendre le tout : je vous en aurai une vraie obligation.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

MIGNOT DENIS.

NOTE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

Répondu à Mme Denis, le 5 mai 1751, que j'ai donné des ordres au commissaire Rochebrune de lever les scellés et de lui remettre les manuscrits et ouvrages qu'elle demande.

2231. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Je viens d'accoucher de six jumeaux[1] qui demandent d'être baptisés, au nom d'Apollon, aux eaux d'Hippocrène. *La Henriade* est priée pour marraine; vous aurez la bonté de l'amener ce soir, à cinq heures, dans l'appartement du père. Darget-Lucine s'y trouvera, et l'imagination de *l'Homme machine*[2] tiendra les nouveau-nés sur les fonts.

2232. — A M. DEVAUX[3].

A Potsdam, le 8 mai.

Mon cher Panpan (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable), le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami (prière est ordre en ce cas), je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur[4] d'un héros, à la digne sœur du Marc-Aurèle du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé *Wilhelmine*, pour votre ami; mais, puisqu'on tarde tant, je ne peux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera sûrement l'exécution de vos volontés, et M. de Liébaud pourra partir sur-le-champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher Panpan, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve[5] des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et

1. Les six chants du poëme de *l'Art de la guerre*. Voyez, tome VIII, page 523, les stances par lesquelles Voltaire répondit à ce billet.
2. La Mettrie, auteur du livre intitulé *l'Homme machine*.
3. Voyez une note de la lettre 1085, tome XXXV, page 189.
4. Wilhelmine, margrave de Baireuth.
5. Mme de Boufflers; voyez la note 1, page 45.

quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre Académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le Mars tout le matin, mais le soir il fait l'Apollon, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds ; ceci est Sparte et Athènes : c'est un camp et le jardin d'Épicure ; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi ; je suis à la cour, je suis libre ; et, si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni un licou qu'on appelle *cordon d'un ordre*, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon *Catilina*, mon *Siècle de Louis XIV*, et mes pilules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle *honneur et fortune*. Il s'agit d'être content, d'être tranquille ; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher Panpan. S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de Beauvau me prenait sous sa protection ; ce temps est-il absolument passé ? Mme la marquise de Boufflers daigne-t-elle me conserver quelques bontés ? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour ? serait-elle assez bonne de dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de Sa Majesté ? C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très-cher Panpan. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons ; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

2233. — A M. LE BARON DE MARSCHALL[1].

A Potsdam, ce 14 ou 15... Ma foi, je n'en sais rien.

Je vous remercie tendrement, monsieur, des aumônes que vous avez faites à mon âme. J'ai l'honneur de vous renvoyer les

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

deux tomes que vous avez eu la bonté de me prêter. Je crois avoir vu dans votre cabinet la *Bibliothèque des Théâtres*, les *Lettres* de M. Pellisson, et les *Grands Hommes* de Charles Perrault. Si vous voulez avoir encore la bonté, monsieur, de me prêter ces livres, je vous serai plus obligé que jamais, et je vous les rendrai fidèlement avec la *Chronologie* du président Hénault.

Oserai-je vous supplier de vouloir bien présenter mes respects à M. le comte de Podewils et de recevoir les miens? Je me flatte de venir vous remercier au premier voyage de Sa Majesté.

2234. — DE MADAME DENIS

A M. BERRYER, LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

Ce 20 mai 1751.

Permettez-moi, monsieur, de vous rendre compte de la réussite de l'affaire dans laquelle vous m'avez obligée si efficacement. Quand Longchamp a vu que mon portier et mes autres domestiques étaient prêts à faire leur déposition chez un commissaire, et que M. le maréchal de Richelieu s'était chargé de faire faire celle de l'homme qui avait copié chez moi pendant mon absence, que vous daigniez faire usage de ces dépositions, la peur a pris si vivement à ce Longchamp et à la femme qui était sa complice qu'il m'est venu trouver, m'a tout avoué, et m'a tout rendu. Il avait exactement tous les papiers de mon oncle, c'est-à-dire son *Histoire universelle,* celle du *Siècle de Louis XIV,* les *Campagnes de Louis XV,* et cette *Pucelle,* qui sans vos bontés serait devenue la fiancée du roi de Garbe. J'espère que cette petite leçon rendra à l'avenir M. de Voltaire moins confiant. Nous sommes tous deux pénétrés des soins que vous avez bien voulu prendre; je voudrais vous convaincre de ma reconnaissance, et des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

MIGNOT DENIS.

2235. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE

Vous qui daignez me départir
Les fruits d'une muse divine,
O roi! je ne puis consentir
Que, sans daigner m'en avertir,
Vous alliez prendre médecine.
Je suis votre malade-né,
Et sur la casse et le séné
J'ai des notions non communes.
Nous sommes de même métier;
Faut-il de moi vous défier,
Et cacher vos bonnes fortunes?

Sire, vous avez des crampes, et moi aussi ; vous aimez la solitude, et moi aussi ; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi ; vous prenez médecine, et moi aussi : de là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de Votre Majesté.

2236. — A MADAME LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA[1].

A Berlin, ce 23 mai 1751.

Madame, Votre Altesse sérénissime daignera-t-elle accepter le tribut qu'un homme, qui lui est peut-être inconnu, ose mettre à ses pieds ? Monseigneur le prince votre fils, à qui j'ai quelquefois fait ma cour à Paris, me servira de protecteur auprès de Votre Altesse sérénissime. J'avais la plus forte passion de me présenter dans votre cour en allant à Berlin, et d'admirer de près les vertus d'une mère si respectable ; je ne me console point de n'avoir pu jouir de cet honneur, et de celui d'approcher encore de monseigneur le prince de Gotha, que j'ai vu donner à Paris de si grandes espérances.

Je ne prendrais pas la liberté de présenter à Votre Altesse sérénissime ce recueil qu'on a fait à Dresde de mes ouvrages si cet exemplaire n'était, par sa singularité, digne de tenir une place dans une bibliothèque. Il y a plus de deux cents pages corrigées par ma main, ou réimprimées. Il n'y a que trois exemplaires au monde de cette espèce. J'ai cru remplir mon devoir en envoyant un de ces exemplaires à madame la princesse royale de Pologne, et en mettant l'autre à vos pieds. J'ose me flatter, madame, de votre indulgence et de votre bonté.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

2237. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le ....

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
(VIRG., ecl. VIII, v. 68.)

Se ella è ammalata, compiango ; se sta bene, me ne rallegro ; se si trastulla, lodo ; se si ferma in Berlino, fa bene ; se ella ritorna al nostro monastero, farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran consolazione. Ma comunque si sia del come e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle istoriche, le quali ha

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — Louise-Dorothée de Saxe-Meiningen, née le 10 août 1710, mariée en 1729 à Frédéric III, duc de Saxe-Gotha, est morte le 11 novembre 1767.

portate seco a Berlino. Intanto bacio le leggiadre mani che scrivono, che toccano le più delicate cose[1].

Adieu, belle fleur d'Italie,
Transplantée aux climats des géants grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers;
Quelle terre par vous ne serait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire souvenir de moi l'estomac de milord et milady Tyrconnell, la poitrine de M. le maréchal Keith, les uretères de M. le comte de Rottembourg? Je me flatte que, par un si beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

2238. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[2].

(1751.)

Sire, il faut dire la vérité aux rois, malgré la belle réputation qu'ils ont de ne la vouloir pas entendre. Je vous jure en honnête homme que ce que nous appelons *blé* ne se sème pas deux fois l'an. Nous ne donnons point le nom de *blé* aux grains qui se sèment en mars. Songez que vous parlez du blé avec lequel on fait le pain de monsieur le comte[3], et qu'assurément ce blé n'est semé qu'une fois. Vous perdez l'occasion de faire un beau vers, pour dire une chose qui dans notre langue ne se trouve pas vraie, quoiqu'elle puisse l'être dans les langues où l'on se sert d'un terme général, comme *grain*, pour signifier le *blé*, l'avoine et l'orge. Mais encore une fois, le *blé*, dans notre langue, est consacré au froment. Je vous dis tout cela pour la décharge de ma conscience. J'aurais trop de reproches à me faire si on semait deux fois par an ce que nous appelons du *blé* pour monsieur le comte. Semez des lauriers trois ou quatre fois par an, et des lauriers de toute espèce : Votre Majesté le peut; mais pour du blé, je l'en défie, malgré tout mon profond respect.

1. *Traduction :* Si vous êtes malade, je vous plains; si vous êtes bien portant, je m'en réjouis. Si vous vous amusez, je vous loue; si vous restez tranquille à Berlin, vous faites bien; si vous revenez à notre abbaye, vous ferez grand plaisir aux frères, et vous m'apporterez une grande consolation. Mais quoi qu'il en soit du comment et du pourquoi, je vous prie de me renvoyer les bagatelles historiques que vous avez emportées avec vous à Berlin. Sur ce, je baise les élégantes mains qui écrivent, qui touchent les plus délicates choses.

2. Publiée dans le journal *der Freymüthige,* Berlin, 1803, page 62.

3. Le comte Gotter. Cette lettre est relative à une *Épître* que Frédéric lui avait adressée.

2239. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

A Potsdam, 28 mai (1751).

Madame, Votre Altesse royale attendait des Adhémars, et elle a des Cothenius[2]. Au lieu des plaisirs qui devraient être en foule autour d'elle, faudra-t-il qu'elle n'ait que des juleps et des pilules ? Faudra-t-il toujours craindre pour une santé si précieuse? Si le vif intérêt que tout le monde prend ici à cette santé pouvait être de quelque secours à Votre Altesse royale, vous seriez bientôt guérie. Le couvent de Potsdam redouble pour vous, madame, ses dévotes prières; et moi, frère indigne de ce monastère, je ne suis pas celui dont les vœux sont les moins fervents. Votre Altesse royale sait quels sentiments je lui ai voués ; elle connaît l'empire qu'elle a sur les cœurs. Je suis également attaché à la sœur et au frère. Je voudrais chanter mes matines à Potsdam et mes vêpres à Baireuth.

Si j'étais sûr, madame, que cette lettre vous parvînt dans un temps où votre santé serait meilleure, je vous parlerais du marquis d'Adhémar, qui n'a pas encore pu se résoudre à quitter Paris ; je parlerais d'un gentilhomme lorrain nommé Liébaud[3], qui est officier, qui est homme de lettres, sage, instruit, et dont on répond. Mais je ne peux parler que de la santé de Votre Altesse royale, de nos inquiétudes et de notre douleur. Que ne puis-je accompagner M. Cothenius! Que ne puis-je venir me mettre à vos pieds et à ceux de monseigneur ! Le roi va à Clèves, je reste à griffonner dans ma cellule. Les maladies qui m'accablent me rendent sédentaire. Mais, madame, j'oublie mes maux pour ne songer qu'aux vôtres. Je suis indigné contre la nature de ce que je ne suis pas le seul qui souffre. Pourquoi faut-il qu'une âme aussi ferme que la vôtre soit logée dans un corps si délicat? Nous avons dix mille grands garçons qui ne pensent point et qui tirent actuellement dix mille coups de fusil aux portes de Potsdam : ils se portent à merveille, et Mme la margrave de Baireuth souffre! Et la Providence? où est-elle donc? Je ne serai pas son serviteur si vous n'avez de la santé, et je veux chanter un *Te Deum* au retour de Cothenius.

FRÈRE VOLTAIRE.

1. *Revue française*, 1er février 1866, tome XIII, page 214.
2. Cothenius était le médecin particulier de Frédéric.
3. Voyez la lettre 2232.

2240. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 29 mai.

Mon très-cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon ; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris ; mais quand ? je n'en sais rien. J'ai mon *Siècle* en tête, et c'est parce que je suis le meilleur Français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si longtemps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi ; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfants. *Rome sauvée*, toute musquée, n'est-ce rien ? et puis mon *Siècle*, que vous aurez dans trois mois ? Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite Guichard valait mieux ; *la mort ravit tout sans pudeur*[1]. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce *Siècle* vous plaira encore plus que les onze volumes[2] pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu Mars. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses États voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux ; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon *Siècle*. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés ? Je ne peux faire autre chose que de les publier, je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très-rarement ; *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchants soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin voilà donc M. de Chauvelin en passe[3] de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire : car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de Chauvelin ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé, son frère, me garde toujours rancune ; je

1. La Fontaine, livre VIII, fable 1re.
2. Voyez la lettre 2221.
3. Le chevalier (depuis marquis) de Chauvelin, cousin de l'ancien garde des sceaux (exilé depuis 1737), avait été nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis.



veux que mon *Siècle* me raccommode avec lui. Algarotti en est bien content; ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme Dufresny : *Faites-moi bien peur;* car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons[1] j'avais affaire! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis, mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'Envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre *Catilina*[2] et *Rome sauvée*. Je ne demande pas que ma *Rome* soit imprimée au Louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidèle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.
(Hor., lib. III, od. xxiv, v. 31.)

Vous me donnez des espérances de retrouver Mme d'Argental en bonne santé; donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des *Mémoires*[3] qui ont paru sur Mlle de Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre[4] du saint Évangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille; je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les huguenots.

Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agréments de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement.

1. Voltaire fait sans doute allusion au nommé André, qu'il cite dans la lettre 2184.
2. Tragédie de Crébillon, imprimée au Louvre.
3. Voyez la note 2, tome XXIII, page 513.
4. Formey; voyez la lettre 2295, et aussi la lettre du 15 avril 1752.

2241. — A M. G.-C. WALTHER.

29 mai 1751.

Si vous avez besoin d'argent, j'ai mille écus à votre service, que je vous prêterai sans intérêt. Ils sont entre les mains de mon banquier Schwigger. Vous n'auriez qu'à vous adresser au banquier Hauman, qui ferait son billet à Schwigger; car cet homme ne veut traiter qu'avec des banquiers, et ne recevrait pas d'autre signature. Ainsi donc, en cas que vous ayez besoin de cet argent, vous n'avez qu'à faire votre billet pur et simple de mille écus à Hauman, lequel fera son billet à Schwigger. Je vous répète que je vous prêterai ces mille écus pour un an sans intérêt.

2242. — A M. G.-C. WALTHER.

30 mai 1751.

Je suis fort occupé de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, mais cet ouvrage ne sera pas sitôt prêt. J'attends des manuscrits de Paris. J'ai encore besoin de quelques livres, mais surtout j'ai besoin de temps pour rendre l'ouvrage moins indigne de l'impression; plus je l'aurai travaillé avec soin, et plus il vous deviendra utile. Comptez que je n'y perdrai pas un moment, et que je vous donnerai cet ouvrage avant que vous ayez achevé l'édition que vous allez faire. Je n'exigerai rien de vous, que des exemplaires en grand papier, et je serai assez récompensé de mes travaux si un libraire, qui paraît aussi honnête homme que vous, peut y faire quelque fortune.

2243. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce mardi.

Sire, si je ne suis pas court, pardonnez-moi.

Hier le fidèle Darget m'apprit avec douleur qu'on parlait dans Paris de votre poëme[1]. Je viens de lui montrer les dix-huit lettres que je reçus hier. Elles sont de Cadix. Il n'est pas question de vers.

Permettez que je montre à Votre Majesté les six dernières lettres de ma nièce, l'unique personne avec qui je suis en correspondance. Elles sont toutes six numérotées de sa main. Elle me parle avec confiance de vous et de tout. Si je lui avais écrit un

1. *Le Palladion*.

mot du poëme, elle en parlerait. Je ne lui ai pas même envoyé l'énigme que j'avais faite et que je vous ai montrée, de peur qu'elle ne la devinât.

Ce ne sont pas les confidents de vos admirables amusements qui en parlent. Je réponds de Darget et de moi.

Daignez jeter les yeux sur les endroits soulignés de ces lettres, où il est question de Votre Majesté, de d'Argens, de Potsdam, de d'Hamon, etc. Votre Majesté n'y perdra rien. Elle verra mon innocence, mes sentiments, et mes desseins.

Il y a onze mois que je suis parti, je comptais en passer deux à vos pieds.

Je peux avoir en France un privilége d'imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Je suis prêt à l'imprimer à Berlin, si cela vous fait plaisir, et je le demande à Votre Majesté.

Je ne vous flatte pas (que je sache), et vous savez, par mes hardiesses sur vos beaux ouvrages, si j'aime et si je dis la vérité. Je vous admire comme le plus grand homme de l'Europe, et j'ose vous chérir comme le plus aimable. Ne croyez pas que je sois ici pour une troisième raison.

Vous savez que je suis sensible; soyez sûr que je le suis avec enthousiasme à toutes vos bontés, et que votre personne fait le bonheur de ma vie.

Après vous, j'aime le travail et la retraite. Qui que ce soit ne se plaint de moi. Je demande à Votre Majesté une grâce pour ne point altérer ce bonheur que je lui dois, c'est de ne me point chasser de l'appartement qu'elle a daigné me donner à Berlin, jusqu'à mon voyage à Paris.

Si j'en sortais, on mettrait dans les gazettes que Votre Majesté m'a chassé de chez elle, que je suis mal avec elle : ce serait une nouvelle amertume, un nouveau procès, une nouvelle justification aux yeux de l'Europe, qui a les yeux fixés sur vos moindres démarches.... et sur les miennes, parce que je vous approche. J'en sortirai dès qu'il viendra quelque prince dont il faudra loger la suite, et alors la chose sera honnête.

J'ai eu le malheur d'être traité par Chazot comme le curé de Meckelbourg. On a dit alors que Votre Majesté ne souffrirait plus que je logeasse dans son palais de Berlin. Je n'ai pas proféré la moindre plainte contre Chazot. Je ne me plaindrai jamais de lui ni de quiconque a pu l'aigrir. J'oublie tout ; je vis tranquille ; je souffre mes maladies avec patience, et je suis trop heureux auprès de vous.

Si Votre Majesté voulait seulement s'informer du comte de

Rottembourg et de M. Jariges[1] comment je me suis conduit dans l'affaire Hirschell, elle verrait que j'ai agi en homme digne de sa protection, et digne d'être venu auprès de lui.

Mon nom ira peut-être à la suite du vôtre à la postérité, comme celui de l'affranchi de Cicéron. J'espère que, en attendant, le Cicéron, l'Horace et le Marc-Aurèle de l'Allemagne me fera achever ma vie en l'admirant et en le bénissant.

Je supplie Votre Majesté de daigner me renvoyer les lettres.

2244. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, ce dernier de mai.

Apparemment, madame, que mon camarade d'Hamon sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle ; et, en vérité, madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves ; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là ; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail que, si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif, quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez ; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, madame, ce que nous faisons? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici ; et cela est fort honnête : on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut

1. L'un des juges à qui fut soumis le procès de Voltaire avec Hirschell.



point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen[1], qu'elle est plus correcte; j'aurais l'honneur de vous la présenter si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentiments de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le *Siècle de Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux; ils sont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux! Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement, et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président Hénault, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout à fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de Louis XIV.

Vous allez donc toujours à Sceaux, madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'Hamon pour Mme la duchesse du Maine; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour un peu différentes l'une de l'autre: Mme de Staal et Mme de Malause[2].

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très-longtemps. Surtout ne vous dégoûtez point de la vie, car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentiments que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris, à cause de vous et du petit nombre des élus.

2245. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A ce qu'on appelle le Marquisat, ce 5 juin.

Du fond du désert que j'habite
J'écris à mon héros errant[3].

1. L'édition de Rouen doit être celle avec la préface de d'Arnaud; celle de Paris est en onze volumes; voyez la lettre 2221.
2. La lettre 2086 est adressée à Mme de Malause.
3. Frédéric était parti le 31 mai, de Potsdam, en tournée administrative et militaire. Il revint à Potsdam le 23 juin.

Vous courez, sire, et je médite;
Mais vous pensez plus en courant
Que moi dans mon logis d'ermite.
D'un œil surpris, d'un œil jaloux
L'Europe entière vous observe.
Vous courez; mais Mars et Minerve
Voyagent en poste avec vous.

Je songe, dans mon ermitage,
A faire encore un peu d'usage
De mon esprit trop épuisé;
A goûter, sans être blasé,
Ce qui reste de ce breuvage;
A m'armer pour le long voyage
Dont m'avertit mon corps usé;
A voir d'un œil apprivoisé
La fin de mon pèlerinage.
Mais, hélas! il est plus aisé
D'être ermite que d'être sage.

La plupart des gens ne sont ni l'un ni l'autre. On court, on aime les grandes villes comme si le bonheur était là. Sire, croyez-moi, j'étais fait pour vous; et, puisque je vis seul quand vous n'êtes plus à Potsdam, apparemment que je n'y étais venu que pour vous : ceci soit dit en passant.

J'envoie à Votre Majesté ce dialogue de *Marc-Aurèle*[1]. J'ai tâché de l'écrire à la manière de Lucien. Ce Lucien est naïf, il fait penser ses lecteurs, et on est toujours tenté d'ajouter à ses *Dialogues*. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de Fontenelle est qu'il en veut toujours avoir : c'est toujours lui qu'on voit, et jamais ses héros; il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devraient dire; il soutient le pour et le contre; il ne veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout; mais il me semble qu'il fatigue à la longue, parce qu'on sent qu'il n'y a presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'aperçoit du charlatanisme, et il rebute. Fontenelle me paraît dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse.

Je joins à *Marc-Aurèle* deux rogatons que Votre Majesté n'a peut-être pas vus, parce qu'ils sont imprimés à la suite d'un grimoire sur le carré des distances, lequel n'est point du tout amusant.

1. Voyez tome XXIII, page 479.

Mais en récompense des chiffons que j'envoie, j'attends le sixième chant de votre *Art*[1]: j'attends le toit du temple de Mars. C'est à vous seul à bâtir ce temple, comme c'était à Ovide de chanter l'Amour, et à Horace de donner la Poétique. Sire, faites des revues, des ports, des heureux :

Sous vos aimables lois, je me flatte de l'être.
Aux yeux de l'avenir vous serez un grand roi,
Et, grâce à votre gloire, on voudra me connaître.
On dira quelque jour, si l'on parle de moi :
« Voltaire avait raison de choisir un tel maître. »

2246. — A M. DE MONCRIF.

A Potsdam, le 17 juin.

J'ai tardé longtemps à vous remercier, mon cher confrère, du beau présent que vous avez bien voulu me faire[2]. Je me flattais de venir vous porter mes remerciements à Paris; mais ma mauvaise santé ne m'a pas encore permis d'entreprendre ce voyage. Je vous aurais dit de bouche ce que je vous dirai dans cette lettre : que tous vos ouvrages respirent les agréments de votre société et la douceur bienfaisante de votre caractère. Je ferai plus: ils m'enhardissent à m'ouvrir à vous, et à vous demander une marque d'amitié. Je sais qu'on m'a beaucoup condamné à la cour d'avoir accepté les bienfaits dont le roi de Prusse m'honore. J'avoue qu'on a raison, si on ne regarde ma démarche que comme celle d'un homme qui a quitté son maître naturel pour un maître étranger. Mais vous savez mieux que personne la triste situation où j'étais en France. Vous savez que j'essuyais, depuis vingt ans, tout ce que l'envie acharnée de ceux qui déshonorent les lettres plus qu'ils ne les cultivent avait pu imaginer pour me décrier et pour me perdre. Vous savez que l'abbé Desfontaines, qui vendait impunément des poisons dans sa boutique, avait des associés, et qu'il a laissé des successeurs. S'ils s'en étaient tenus aux grossièretés et aux libelles diffamatoires, j'aurais pu prendre encore patience : quoique à la longue cette foule de libelles avilisse, j'aurais supporté cet avilissement, trop attaché en France à la littérature. Mais je savais avec quel artifice et avec quelle fureur on m'avait noirci auprès des personnes les plus respectables du

1. *L'Art de la guerre.*
2. *OEuvres de Moncrif*, 1751, trois volumes in-12.

royaume. J'étais instruit que des gens à qui je n'ai jamais donné le moindre sujet de plainte m'avaient attaqué par des calomnies cruelles. La douleur et la crainte devenaient le seul fruit de quarante ans de travail; et cela, pourquoi? pour avoir cultivé un faible talent, sans jamais nuire à personne. Mme la marquise de Pompadour, M. le comte d'Argenson, et d'autres qui ont blâmé ma retraite, sont dans une trop grande élévation pour en avoir vu les causes. Ils ne savent pas ce que des hommes obscurs, mais dangereux, et infatigables dans leur acharnement à nuire, machinaient contre moi. Je suis sûr que la bonté de votre cœur serait effrayée si j'entrais avec vous dans ces détails. Je veux bien qu'on sache que ces cabales indignes m'ont contraint de chercher ailleurs un honorable asile; mais, en même temps, je vous avoue que la douceur de ma vie serait changée en amertume si des personnes à qui j'ai obligation et à qui je serai toujours attaché croyaient avoir des reproches à me faire. Croyez, mon cher confrère, qu'il en a bien coûté à mon cœur pour prendre le parti que j'ai pris. Je n'ai point recherché de vains honneurs; mais à la cour toute militaire où je suis, il y a de certaines distinctions qu'il faut absolument avoir pour n'être pas arrêté à tout moment aux portes par des gardes. Je ne pouvais guère demeurer auprès du roi de Prusse qu'avec ces légères distinctions, qui ne tirent d'ailleurs à aucune conséquence. Je vous jure qu'à mon âge je ne suis attaché ni à une clef d'or, ni à une croix, ni à une pension de vingt mille livres dont j'ai su ne pas avoir besoin, ni à d'autres avantages flatteurs dont je jouis. Je n'ai voulu que le repos; et, si j'avais pu alors espérer de le goûter en France, je ne l'aurais pas cherché ailleurs. Je vous demande en grâce d'exposer mes sentiments à M. le comte d'Argenson. Je serais au désespoir qu'il blâmât ma conduite. Je lui suis attaché dès ma plus tendre jeunesse, et il est l'homme du royaume dont j'ambitionne le plus les suffrages et les bontés. J'avoue encore que je ne me consolerais pas si Mme de Pompadour, à qui je dois une éternelle reconnaissance, pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc, mon cher confrère, de faire valoir auprès de l'un et de l'autre mes raisons, mes regrets, mon attachement. Comptez que je ne vous oublie pas parmi ceux que je regrette souvant. Vous êtes tous les jours dans la maison de M. le duc et Mme la duchesse de Luynes[1]; ayez la bonté de présenter mes respects à toute cette maison, dont la vertu est respectée ici. Le roi de Prusse se sou-

1. Belle-mère du duc de Chevreuse; voyez tome XXXVI, page 374.

vient d'avoir vu M. le duc de Chevreuse[1], et en parle souvent avec éloge.

Je n'ose vous prier de faire mention de moi à la reine. Je ne me flatte pas d'être dans son souvenir; mais je suis auprès d'un roi qui est le meilleur ami du roi son père. Je n'ai que ce titre pour prétendre à sa protection; mais peut-être que, si vous lui disiez un mot de moi, elle pourrait s'en souvenir avec cette bonté indulgente qu'elle a pour tout le monde. Ne soyez point surpris de la confiance avec laquelle je me suis expliqué à vous: c'est vous qui me l'avez donnée. L'usage que vous voudrez bien en faire augmentera la félicité dont je jouis auprès d'un roi philosophe, et rendra plus agréable le voyage que j'espère toujours faire à Paris, et qui sera hâté par le plaisir de venir vous faire les remerciements les plus sincères, et de vous renouveler les assurances d'un attachement et d'une estime que je conserverai toujours.

2247. — A M. DE LA METTRIE.

A Potsdam.

Allez, courez, joyeux lecteur,
Et le verre à la main, coiffé d'une serviette,
De vos désirs brûlants communiquer l'ardeur
Au sein de Phyllis et d'Annette.
Chaque âge a ses plaisirs; je suis sur mon déclin,
Il me faut de la solitude;
A vous, des amours et du vin.
De mes jours trop usés j'attends ici la fin,
Entre Frédéric et l'étude,
Jouissant du présent, exempt d'inquiétude,
Sans compter sur le lendemain.

Mes compliments à la cousine. Partez donc avec le gai-mélancolique Darget, et aimez-moi en chemin.

2248. — A M. DEVAUX.

Mon cher Panpan, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé;

1. Marie-Charles-François d'Albert, duc de Chevreuse, né en 1717, lieutenant général depuis le commencement de 1748.

mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi Stanislas, et venir me mettre aux pieds de Mme de Boufflers, au premier voyage que je ferai en France ; et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre Académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me serait encore plus précieuse si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que Mme de Bassompierre[1], et c'est en partie ce qui m'a privé longtemps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les gens qui se portent bien, Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de Mme de Boufflers. Est-ce que M. le marquis du Châtelet est actuellement à Lunéville? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commercy. Tout ce que je sais de votre cour, c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de Saint-Lambert d'avoir exclu Roi, ce méchant homme. Voudra-t-il se souvenir de moi avec amitié? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation. Quoique j'aie absolument renoncé à la *comète*, cependant je n'ai point oublié la maison de M. Alliot[2], et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison.

Mon cher Panpan, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé[3]. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'ai manqué de bonne volonté. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

2249. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam.

J'ai reçu assez tard, monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je

1. Sœur de la marquise de Boufflers.
2. Commissaire général de la maison du roi Stanislas.
3. Voyez les lettres 2232 et 2239.

suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé ; et que, si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de ces ouvrages quelque chose qui mettra le nom de Chimène aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal Ximenès, ce qu'on a fait dans celle de Witikind.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse a fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris; mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court, et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis ; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France ; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde les belles choses que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects à madame votre mère; comptez sur les sentiments inaltérables de

VOLTAIRE.

2250. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général[1] qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltron-

1. Voltaire parle du maréchal de Richelieu.

nerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de *Rome* suscite un autre César que Drouin pour la *sauver*. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en seront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changements; mais ils étaient faits trop à la hâte, et trop insuffisants. Je crois toujours qu'il faut rendre Aurélie un peu plus complice de Catilina. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousé en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter Aurélie comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point *Aurélie;* le sujet est Rome, Cicéron, Caton, César. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodements. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas du théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de Cicéron, de Catilina, de César, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers [1] allobroges imprimés au Louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'Aurélie arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation sans faire sortir César de son caractère, et donner une espèce de triomphe à Catilina, afin que l'arrivée d'Aurélie produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Les cas sont bien différents, et le goût consiste à mettre les choses à leur place.

La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire, cependant elle est froide; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer, il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène, que Cicéron est allé combattre dans Rome

1. Ceux du *Catilina* de Crébillon.

avec une partie du sénat, tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de Caton et de Clodius soient plus vifs, et qu'on voie que Cicéron sera puni d'avoir sauvé la patrie; c'est là un des objets de la pièce. Cicéron, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau ; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit; il est une peinture assez fidèle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir, autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changements; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis, et de disposer l'armée avec laquelle vous daignez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite question que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France, qui est très-fautif dans tous les livres, et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très-bien communiquer sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque[1] de Marseille très-singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

2251. — A M. LE BARON DE MARSCHALL[2].

A Potsdam, ce 18, au château.

J'ai eu l'honneur de vous remercier de vos bontés et de vous renvoyer les deux tomes des *Mémoires chronologiques* que vous avez eu la bonté de me prêter. Je vous ai supplié de vouloir bien m'envoyer la *Bibliothèque des Théâtres* et les trois volumes de *Lettres* de M. Pellisson. Si vous voulez bien y ajouter le premier

1. Belzunce; voyez tome XV, page 379.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

volume de Quinault, où il se trouve une préface instructive, je vous serai très-obligé. Vous m'avez permis de prendre ces libertés; j'abuse peut-être de vos offres; mais je vous prie de croire que je ne vous emprunte des livres que pour essayer d'en faire qui puissent vous plaire.

J'ai l'honneur d'être, avec une extrême reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

2252. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, j'ai lu, la nuit et ce matin, depuis le Grand-Électeur jusqu'à la fin[1], parce qu'on ne peut pas lire deux moitiés à la fois. Quand vous n'auriez fait que cela dans votre vie, vous auriez une très-grande réputation. Mais cet ouvrage, unique en son genre, joint aux autres, et, par parenthèse, à cinq victoires et tout ce qui s'ensuit, fait de vous l'homme le plus rare qui ait jamais existé. Je remercie mille fois Votre Majesté du beau présent qu'elle a daigné me faire. Grand Dieu! que tout cela est net, élégant, précis, et surtout philosophique! On voit un génie qui est toujours au-dessus de son sujet. L'histoire des mœurs, du gouvernement, et de la religion, est un chef-d'œuvre. Si j'avais une chose à souhaiter, et une grâce à vous demander, ce serait que le roi de France lût surtout attentivement l'article de la religion, et qu'il envoyât ici l'ancien évêque de Mirepoix.

Sire, vous êtes adorable; je passerais mes jours à vos pieds. Ne me faites jamais de niches. Si des rois de Danemark, de Portugal, d'Espagne, etc., m'en faisaient, je ne m'en soucierais guère: ce ne sont que des rois. Mais vous êtes le plus grand homme qui peut-être ait jamais régné.

Et notre sixième chant[2], sire, l'aurons-nous?

2253. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[3].

(1751.)

Sire, je rends à Votre Majesté ses six chants, et je lui laisse carte blanche sur la *victoire*. Tout l'ouvrage est digne de vous, et quand je n'aurais fait le voyage que pour voir quelque chose d'aussi singulier, je ne devrais pas regretter ma patrie.

1. *Mémoires pour servir à l'histoire du Brandebourg.*
2. Du poëme de *l'Art de la guerre.*
3. *Der Freymüthige*, Berlin, 1804, page 6.

Je vais éplucher l'ode. Mais, sire, on n'est pas toujours perché sur la cime du Parnasse ; on est homme. Il règne des maladies ; je n'ai pas apporté ici une santé d'athlète, et l'humeur scorbutique qui me mine me rend le plus véritablement malade de tous ceux qui le sont. Je suis absolument seul du matin au soir ; je n'ai de consolation que dans le plaisir nécessaire de prendre l'air. Je veux me promener et travailler dans votre jardin de Potsdam. Je crois que cela est permis ; je me présente en rêvant, je trouve de grands diables de grenadiers qui me mettent des baïonnettes dans le ventre, qui me crient *furt!* et *sacrament!* et *der König!* Et je m'enfuis, comme des Autrichiens et des Saxons feraient devant eux. Avez-vous jamais lu qu'on ait chassé du jardin de Titus ou de Marc-Aurèle, à coups de baïonnettes, quelque pauvre diable de poëte gaulois appelé par Leurs gracieuses Majestés ?

2254. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, le 20 juillet.

Votre souvenir et vos bontés, madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie, dans le palais d'Alcine. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur, à Paris, d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire ? S'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite ; mon pâté d'anguilles[1] ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très-douce, très-libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'âme m'a toujours paru un supplice. Savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet ? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam, avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici ; et c'est un *superflu* qui n'est pas *chose très-nécessaire*[2].

1. *Le Pâté d'anguilles* est le titre d'un conte de La Fontaine.
2. Vers 22 du *Mondain;* voyez tome X.

Avec tout cela, madame, je vous regrette très-sincèrement, vous et M. le président Hénault, et M. d'Alembert, pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président Hénault, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le *Siècle de Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite ; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de *Rome sauvée !* Vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible ; mais ce n'est pas tout à fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur, et toute la patience dont je suis capable. J'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à Caton et à Cicéron, que c'est à peu près comme si je faisais jouer *Confucius*.

Vous me direz que le *Catilina* de Crébillon a réussi ; mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent, et au discret d'Argental ; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu ; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise ; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand ; je ne peux répondre que de mes sentiments ; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'*Encyclopédie* [1], et peut-être Mlle Puvigné [2]. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la Sorbonne ? On disait que cette Sorbonne voulait condamner le système de Buffon, et les saillies du président de Montesquieu. On prétend qu'ils ont mis les *Étrennes de la Saint-Jean* sur le bureau, et *messieurs du Clergé*.....

Adieu, madame ; je suis si accoutumé à parler librement que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

1. Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut en 1751.

2. Danseuse de l'Opéra. Retirée de bonne heure du théâtre avec une pension, elle se maria en province.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de Chauvelin ? Il me rend jaloux de mes ouvrages ; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, il me laisse là ; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens, parce qu'ils sont à Potsdam ; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, madame, et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

2255. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Je viens de lire *Manlius*[1]. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques ; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que *la Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal ; et en voici, je crois, les raisons :

1° La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2° Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius le devient.

3° Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez les cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux et absolu.

4° La femme de Servilius devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père ; et Servilius l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5° Cette faiblesse de Servilius fait toute la pièce, et éclipse absolument Manlius, qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6° Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécile de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que Manlius.

1. Le *Manlius* de Lafosse, joué en 1698, avait été repris en 1751. Voyez tome XXII, page 250, ce que Voltaire en a dit en 1737.

7° Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres : le sénat manque honteusement de parole à Valérie.

8° Manlius une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que, dans une tragédie, il faut que le dénoûment soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? Catilina fera-t-il égorger Cicéron, ou Cicéron le fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et l'on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron, dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive, Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif, que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain, sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de *Rome sauvée* a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père, elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très-instamment de mettre un très-long intervalle entre *Manlius* et *Rome sauvée;* on serait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau-fils comme Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que La Noue jouât Cicéron; et Grandval, César; mais, en ce cas, il faudrait mettre La Noue trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaires, il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

2256. — A M. LE CHEVALIER FALKENER[1].

Potsdam, 27 juillet.

Dear sir, fortune that hurries us to and fro in this transient world, attached you to a great prince, and carried me to the court of a great king. But, in these various tossings, my head will never prove giddy enough to forget your friendship. I hope you preserve some kindness for me, and I dare rely upon your good heart.

I must tell you I have wrote a History of Louis the XIV. You may presume it is written with truth, and not without liberty or freedom. I have been obliged to print it in Berlin at my own expence. I presume four or five hundred copies could sell off well in your country; the two things I have at heart, truth and liberty, being still dear to your countrymen, raise in me that expectation.

I dare apply, my dear sir, to your kindness and friendship of old. You may perhaps recommend this business to some honest man, and even to a bookseller, who would be honest enough to merit your favour. I would direct the cargo to him, and he should take a reasonable salary for his trouble. If I can by your favour find any such man, I shall be most obliged to you.

I hope you are a happy husband and a happy father, as you are a worthy Englishman. Your wellfare shall always concern me, as I am for ever.

My dear sir, your most faithfull friend and obedient servant[2].

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. *Traduction :* Cher monsieur, la fortune qui nous jette çà et là dans ce monde passager vous a attaché à un grand prince, et m'a entraîné à la cour d'un grand roi. Mais dans ces divers ballottements, ma tête ne sera jamais saisie d'un vertige qui lui fasse oublier votre amitié. J'espère que vous conservez quelque affection pour moi, et j'ose compter sur votre bon cœur.

Je vous dirai que j'ai écrit une histoire de Louis XIV. Vous devez présumer qu'elle est écrite avec vérité et non sans liberté, sans indépendance. J'ai été obligé de la faire imprimer à Berlin, à mes propres frais. Je pense que quatre ou cinq cents exemplaires se vendraient bien dans votre pays : les deux choses que j'ai à cœur, la vérité et la liberté, toujours chères à vos compatriotes, m'en donnent l'espérance.

J'ose m'adresser, mon cher monsieur, à votre bonté et à votre vieille amitié. Vous pouvez peut-être recommander cette affaire à quelque honnête homme, et même à un libraire qui serait assez honnête pour mériter votre intérêt. Je lui enverrais la cargaison, et il recevrait un prix raisonnable pour sa peine. Si je peux, par votre bienveillante entremise, trouver un pareil homme, je vous en serai très-obligé.

J'espère que vous êtes un heureux mari et un heureux père, comme vous êtes

2257. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27 ...

Ecco il vostro Dubos; quando potrò io dire in Potsdam : Ecco il mio caro conte, ecco la consolazione della mia monastica vita? La ringrazio pel suo libro, per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera sopra il Cartesio. *Le gros abbé Dubos*[1] è un buon autore, e degno d' esser letto attentamente. Non dirò di lui :

Molto egli oprò col senno, *e collo stile.*
(*Jérus. déliv.*, ch. I.)

Il senno è grande, lo stile cattivo; bisogna leggerlo, ma rileggerlo sarebbe tedioso. Questa bella prerogativa d' esser spesso riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' Ariosto. Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle vostre grazie. Addio, mio cigno del canal grande; vi amerò sempre[2].

2258. — A M. FORMEY[3].

5 août.

J'ai l'honneur d'envoyer à M. de Formey une assez mauvaise édition de force rapsodies. Je n'en ai point d'autre pour le présent. On ne peut offrir de meilleur cœur plus de choses frivoles.

un digne Anglais. Comptez que votre bonheur intéressera toujours celui qui est pour la vie, mon cher monsieur, votre plus fidèle ami et obéissant serviteur.

1. Voyez son article, tome XIV, page 66.

2. *Traduction :* Voici votre *Dubos;* quand pourrais-je dire à Potsdam : Voici, mon cher comte, voici la consolation de ma vie monastique? Je vous remercie pour votre livre, pour tous vos bienfaits, et spécialement pour votre lettre sur Descartes. *Le gros abbé Dubos* est un bon auteur, et digne d'être lu attentivement. Je ne dirai pas de lui :

Il fit beaucoup avec le jugement et avec le style.

Le jugement est grand, le style mauvais; il faut le lire, mais le relire serait ennuyeux. Cette belle prérogative d'être souvent relu est le privilége du génie, et celui de l'Arioste. Je le relis chaque jour, grâce à vous. Adieu, mon cygne du grand canal (de Venise); je vous aimerai toujours.

3. Éditeurs, de Cayrol et François.

2259. — DE M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

A Paris, ce 6 août,

Je n'ai rien à ajouter, mon cher ami, à ce que M. de Richelieu et Mme Denis vous mandent. Ils ont épuisé la matière, je ne pourrais que répéter ce qu'ils ont dit, et je l'affaiblirais, puisque je ne l'exposerais pas avec autant d'agrément et d'éloquence. Mais je ne saurais me refuser à la satisfaction de vous entretenir en liberté, pour la première fois.

Vous savez combien votre départ m'a affligé; votre résolution de quitter ce pays-ci m'a désespéré; j'ai été touché et piqué au dernier point, mais le dépit n'a pas duré, la douleur seule est restée. Je n'ai pas douté de vos remords; ils sont venus. Vous avez senti dans toute son étendue le regret d'avoir quitté la patrie la plus aimable, la société la plus douce, et les amis les plus tendres. Le roi pour qui vous avez tout abandonné ne pouvait pas vous dédommager de tant de sacrifices. Personne ne rend plus de justice que moi à ses grandes et excellentes qualités; mais on ne dépouille point la peau du lion; il faut payer le tribut à l'humanité, et encore plus à la royauté. L'amour rapproche tout, l'amitié veut un peu d'égalité; il ne faut vivre qu'avec ceux à qui l'on peut dire ce qu'on pense, et qu'on ose contredire quelquefois.

Je ne vous parle point de ce que vous avez éprouvé au sujet de d'Arnaud, du procès[2], etc.... Je me reprocherais de vous rappeler des souvenirs douloureux, qui regardent des objets que vous n'avez que trop sentis, et qui vous sont encore présents. Le roi, malgré ses torts, est encore la seule consolation que vous puissiez trouver dans le pays où vous êtes. Vous êtes entouré d'ennemis, d'envieux, de tracassiers. On se dispute, on s'arrache une faveur, une confiance que personne ne possède véritablement. Le roi est une coquette qui, pour conserver plusieurs amants, n'en rend aucun heureux. Cette cour orageuse est cependant le seul endroit où vous puissiez vivre; hors de là il n'y a aucun être qui mérite que vous lui parliez. Vous dépendez des caprices d'un seul homme, et cet homme est un roi. Enfin vous avez fui des ennemis que du moins vous ne voyiez pas, pour en trouver d'autres avec lesquels vous vivez sans cesse. Vous avez cherché la liberté, et vous vous êtes soumis à la contrainte la plus grande. Vous avez cru vous mettre à couvert de l'envie, et vous n'avez fait que vous approcher des envieux, et vous exposer à tous leurs traits.

Il faut cependant avouer que votre absence au milieu de tant de maux a produit un bien : on sent la perte qu'on a faite. On vous regrette sincèrement; on désire vivement votre retour; mais il faut saisir ce moment, et ne pas risquer de perdre des dispositions favorables, en différant d'en profiter. Vous êtes trop supérieur pour vouloir, par mauvaise honte, persister dans

1. La lettre n° 2271 est sans doute la réponse à cette lettre de d'Argental, que M. Clogenson a publiée sur l'autographe.

2. Avec le juif Hirschell.

un mauvais parti; vous savez si bien corriger vos ouvrages; il est beaucoup plus essentiel de corriger votre conduite. Vous avez fait une grande faute; vous ne sauriez assez tôt la réparer.

Ce qu'on a obtenu [1], à l'égard de *Mahomet*, doit vous prouver qu'il n'y a plus d'acharnement ni d'animosité contre vous, et que vous avez dans M. de Richelieu un ami qui vous sert de la manière la plus vive, la plus essentielle, et dont, jusqu'à présent, vous n'avez pas fait assez d'usage. Le succès de *Mahomet*, qui n'est pas douteux, augmentera encore le désir de vous revoir, et préparera votre réception. *Rome sauvée* sera sûrement votre meilleur ouvrage. Il est impossible de la donner sans vous; il y a une perfection à mettre à la pièce que vous n'apercevrez que quand vous verrez les choses de plus près; et les acteurs ne sauraient la bien jouer sans vos avis. Vous rendrez les bons excellents, et les médiocres supportables. Il est sûr que, réflexion faite, nous ne nous chargerons jamais, vous absent [2], de donner un ouvrage dont le succès sans vous peut être incertain, qui est assuré lorsque vous y serez; et que vous achèverez de rendre la pièce digne de vous, et les acteurs dignes de la pièce.

Votre gloire, votre bonheur, sont intéressés à votre retour. Occupé tout entier de votre intérêt, je ne vous parle pas du mien. Si vous daignez y faire attention, vous penserez qu'il ne tient qu'à vous de m'accabler de douleur, ou de me combler de joie. Mme d'Argental partage mes sentiments, et il n'y en a point qui vous soient plus connus que ceux qui m'attachent à vous.

Le coadjuteur [3], Choiseul [4], etc., vous attendent avec la plus vive et la plus tendre impatience. Vous serez reçu à bras ouverts; et, si vous êtes touché de l'amitié (comme je n'en saurais douter), vous éprouverez le plus sensible plaisir qu'elle puisse procurer.

2260. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 7 août.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet; et la poste, qui repart presque au même instant qu'elle arrive, me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle *Rome* avant qu'il soit peu, peut-être par M. le maréchal de Lowendahl, peut-être par une autre voie, mais vous aurez une *Rome*. Je vous avertis que ce n'est plus Fulvius qu'on tue, c'est Nonnius. Ce M. Nonnius n'est connu dans le monde que

1. La permission de jouer *Mahomet*; voyez tome IV, page 99, la note 1.
2. Il fallut cependant s'y résigner pour toutes les pièces qui furent jouées pendant la longue absence de Voltaire, depuis 1750 jusqu'en 1778.
3. L'abbé de Chauvelin.
4. Depuis duc de Praslin.

pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que Crébillon, dans sa belle tragédie de *Catilina*, avait fait

. . . . . . égorger Nonnius cette nuit,

(Acte I, scène I.)

sans trop en dire la raison. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'Aurélie, et je crois qu'il est absolument nécessaire que Catilina ait dans le sénat un si grand parti qu'il puisse s'évader impunément, lors même que sa femme l'a convaincu.

Le grand point encore est que Cicéron puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais *Zaïre*, ni *Inès*, ni *Bérénice;* mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidèle des mœurs de l'ancienne Rome; et, pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très-volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à *la Henriade?* Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement; mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez *Rome*, il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq d'Inde[1] qui des deux représentera César. Il est bien douloureux de n'avoir à choisir qu'entre de tels héros; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, si ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour jamais, sain, malade, triste,

1. Le rôle d'abord destiné à Lekain était disputé par La Noue et Drouin.

ou gai, Prussien, Français, bon ou mauvais poëte, plat historien. Adieu, adorables anges.

2261. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je demande pardon à Votre Majesté de mes importunités; mais il s'agit d'affaires graves. Il me manque deux vers dans *la Henriade*, et ces deux vers se trouveront probablement dans l'édition corrigée à la main, qui est chez Votre Majesté, ou dans l'édition de Paris. Je vous présente ma très-humble requête, en vous suppliant de m'envoyer pour un moment les deux premiers volumes de ces deux éditions.

Si vous pouviez m'envoyer un peu de votre génie par votre coureur!

Vous avez répandu tant de bien sur ma vie!
Achevez ma félicité;
Et, de grâce, un peu de génie!
Mais les dieux donnent tout, hors leur divinité.

2262. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je rends à Votre Majesté ce premier volume. Ce n'est pas moi qui l'ai couvert d'encre. Un petit mot de réflexion sur la misère de l'esprit humain. J'ai refait aujourd'hui, de cinq manières différentes, un petit passage de *la Henriade*, sans pouvoir jamais retrouver la manière dont je l'avais tourné il y a un mois. Qu'est-ce que cela prouve? Que le génie n'est jamais le même, qu'on n'a jamais précisément la même pensée deux fois en sa vie, qu'il faut attendre continuellement le moment heureux. Quel chien de métier! mais il a ses charmes, et la solitude occupée est, je crois, la vie la plus heureuse.

Mon pauvre génie tout usé baise très-humblement les pieds et les ailes du vôtre.

2263. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT[1].

A Potsdam, le 15 août 1751.

Vraiment je reconnais toutes vos grâces françaises et toute la politesse du plus aimable homme de l'Europe, aux galanteries

1. *Voltaire et Rousseau*, par lord Brougham, 1845.

que vous dites à un pédant prussien dans le temps que ce pédant écrit contre vous. Le roi de Prusse vous rend hommage, et moi je vous contredis. Vous m'accablez de bontés dans votre gloire, tant vous êtes au-dessus de mes critiques!

Cependant vous vous doutez bien, monsieur, que je suis votre admirateur pour le moins autant que le roi de Prusse. Il vous lit, il vous estime comme il le doit; mais moi, je vous lis, je vous étudie, et je vous sais par cœur. Jugez donc, s'il vous plaît, avec quel vrai respect je prends la liberté de n'être pas de votre avis sur deux ou trois bagatelles. Comme il y a grande apparence qu'on imprimera tous les ans votre livre, qui est le livre de tous les temps, ainsi que vous êtes l'homme de toutes les heures, je vous prie de mettre 8,000 hommes au lieu de 20,000 à la bataille de Narva. Rien n'est plus vrai, rien n'est plus connu. Charles XII, avec vingt mille hommes, n'aurait alors rien fait d'extraordinaire en battant quatre-vingt mille sauvages, dont la moitié était armée de bâtons ferrés. Les choses sont bien changées. Les Russes sont devenus formidables, même par la discipline.

Je vous demande encore en grâce d'adoucir, par un *on dit*, cette réponse étonnante de Louis XIV[1] aux très-justes remontrances du comte de Stair: car le fruit de la conversation fut de faire cesser les ouvrages de Mardick, démolis depuis dans la régence.

M. de Gourville assure que M. Fouquet sortit de prison quelque temps avant sa mort. Je me souviens de l'avoir entendu dire à feu Mme la duchesse de Sully, sa belle-fille. C'est un bel exemple du peu de cas qu'on fait des malheureux, qu'on n'ait jamais su où est mort cet homme, qui avait été presque le maître du royaume.

Voilà mes grands griefs contre un livre où je trouve plus d'anecdotes vraiment intéressantes, plus de connaissance des lois et des mœurs, plus de profondeur, plus de raison et de finesse que dans tout ce qu'on a écrit sur l'histoire de France, et cela avec l'air de donner des dates, des noms et des colonnes.

Il est vrai, monsieur, que vous valez mieux que votre livre; et c'est ce qui fait que je vous regrette, même dans la cour de Marc-Aurèle. Je comptais avoir le bonheur de vous revoir incessamment et de faire ma cour à Mme du Deffant; mais j'ai bien

1. « Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir. »

peur que les charmes de mon héros et quelques études où je me livre ne m'arrêtent. Plus j'avance dans la carrière de la vie, et plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs, et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues. Je vous en souhaite, des illusions.

Adieu, monsieur; conservez-moi une bonté, une amitié qui est pour moi un bien très-réel. Je vous supplie d'ajouter à cette réalité celle de me conserver dans le souvenir de Mme du Deffant. Nous n'avons pas ici grand nombre de dames; mais mon Marc-Aurèle aurait beau rassembler les plus aimables, il n'en trouverait point comme elle. C'est ce qui fait que nous avons pris notre parti de renoncer aux femmes.

Je n'ose vous supplier de présenter mes respects à M. le comte d'Argenson : je ne suis pas homme à lui causer le moindre petit regret; mais il m'en cause beaucoup, et il ne s'en soucie guère. Ne faites pas comme lui. Regardez-moi comme l'habitant du Nord qui vous est le plus attaché.

2264. — A MADAME DE FONTAINE.

Potsdam, le 17 août.

J'ai reçu assez tard votre lettre de Plombières, ma chère nièce : elle est du 17 juillet, et ne m'est parvenue qu'au bout d'un mois. Ou elle est mal datée, ou les postes de vos montagnes *cornues* [1] ne sont pas trop régulières. Ma réponse ira probablement vous trouver à Paris. Enfin vous vous êtes donc souvenue de votre déserteur, dans l'oisiveté du séjour des eaux. Elles me firent autrefois beaucoup de bien; mais le cuisinier de M. de Richelieu me fit beaucoup de mal. Je me flatte que vous avez un meilleur régime que moi. Votre estomac est un peu fait sur le modèle du mien, mais soyez plus sage si vous pouvez. Pour moi, après avoir tâté des eaux froides, des eaux chaudes, et de toutes les espèces de bon et de mauvais régimes, après avoir passé par les mains des charlatans, des médecins, et des cuisiniers; après avoir été malade à Berlin le dernier hiver, je me suis mis à souper, à dîner, et même à déjeuner : on dit que je m'en porte mieux, et que je suis rajeuni; je sens bien qu'il n'en est rien; mais j'ai vécu doucement six mois presque de suite avec mon roi, mangeant comme un diable, et prenant, ainsi que

1. Expression employée par Voltaire dans son *Épître à Pallu,* de 1729; voyez tome X, page 262.

lui, un peu de rhubarbe en poudre de deux jours l'un. Si jamais vous en voulez faire autant, voilà mon secret, essayez-en : il est bon pour les rois et pour leurs chambellans, il sera peut-être bon pour vous ; mais je crains furieusement l'hiver pour vous et pour moi. Il me semble que c'est là notre plus dangereuse saison : elle serait pour moi la plus agréable si je la passais avec vous, mais je doute fort que je puisse vous embrasser l'hiver à Paris. J'ai quelques petites occupations de mon métier, que je crains qui ne me mènent plus loin que je ne voulais ; et si l'hiver commence avant que ma besogne soit finie, il n'y aura pas moyen de partir. Je n'ai pas, dans la cour où je suis, les consolations que vous avez à Paris ; je deviens bien vieux, mon cœur, mais il y a des fleurs et des fruits en tout temps. Je n'ai jamais joui d'une vie plus heureuse et plus tranquille. Figurez-vous un château admirable, où le maître me laisse une liberté entière, de beaux jardins, bonne chère, un peu de travail, de la société, et des soupers délicieux, avec un roi philosophe qui oublie ses cinq victoires et sa grandeur. Vous m'avouerez que je suis excusable d'avoir quitté Paris : cependant je ne me pardonne pas encore d'être si loin de vous et de ma famille. Il s'en est peu fallu que je n'aie été sur le point de faire un voyage à Paris. J'aurais passé par Strasbourg et par Lunéville, et je serais venu prendre les eaux avec vous à Plombières. Je suis obligé de différer longtemps mon voyage ; mais, si Dieu me donne vie, je compte bien vous embrasser au plus tard au printemps prochain.

2265. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, eh, mon Dieu ! comment faites-vous donc ? J'ai rapetassé cent cinquante vers, depuis huit jours, à *Rome sauvée*, et Votre Majesté en a peut-être fait quatre ou cinq cents. Je n'en peux plus, et vous êtes frais ; je me démène comme un possédé, et vous êtes tranquille comme un élu ; j'appelle le génie, et il vous vient. Vous travaillez comme vous gouvernez, comme on dit que les dieux font mouvoir le monde, sans effort. J'ai un petit secrétaire gros comme le pouce, qui est malade pour avoir transcrit deux actes de suite. Votre Majesté veut-elle permettre que le diligent, l'infatigable Vigne vous transcrive le reste ? Je demande en grâce à Votre Majesté de lire ma *Rome*. Votre gloire est intéressée à ne laisser sortir de Potsdam que des ouvrages qui soient dignes du Mars-Apollon qui consacre cette retraite à la postérité.

Sire, il faut, sauf respect, que vous et moi, pardon du *vous* et du *moi*, nous ne fassions que du bon, ou que nous mourions à la peine. Je n'enverrai *Rome* à ma virtuose de nièce que quand Mars-Apollon sera content. Je me mets à ses pieds.

2266. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 août.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, russe, polonais, et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en dise, que M. le maréchal de Lowendahl soit chargé d'autres négociations. Il est venu en Allemagne pour ses affaires, et, en qualité de preneur de Berg-op-Zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats, et ne lui montrera point ses ouvrages, qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris, aveugle comme Lamotte; et messieurs les écumeurs littéraires n'en seront pas moins déchaînés contre moi.

Ma santé dépérit tous les jours; l'abbé de Bernis ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer [1] Fontenelle d'avoir su parvenir à l'âge de quatre-vingt-seize ans; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital [2], et qu'il ne se mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûre que je serais à Paris sans les imprimeurs de Berlin, qui ne me servent pas si vite que le roi. Je supporte Maupertuis, n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé Raynal de son Académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie! Quand il eut bien mis le trouble dans l'Académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle

1. Voyez, dans les *OEuvres de Bernis*, son *Épître à Fontenelle*.
2. Voyez tome XV, page 378; et XVI, 80.

de Berlin. Le cardinal de Fleury lui cita, quand il prit congé, un vers de Virgile qui revient à peu près à celui-ci :

Ah ! réprimez dans vous cette ardeur de régner[1].

On aurait pu en dire autant à Son Éminence; mais le cardinal de Fleury régnait doucement et poliment. Je vous jure que Maupertuis n'en use pas ainsi dans son tripot, où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure[2] sur le bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent ni ceux qui vivent avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de Lowendahl. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un Anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court[3], parce qu'il était ci-devant grand-maréchal d'Écosse; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de Stuart, condamné dans son pays depuis longtemps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal Keith[4], alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin les deux frères sont ici, et le milord Maréchal est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite Turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Oczakow, et on en fit présent à notre Écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage un espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen ; pour lui, il est, je crois, anglican, ou à peu près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très-bien vivre ensemble, en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un Irlandais[5] ministre de France à Berlin, et un Ecossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord Maréchal part incessamment. Vous verrez sa

1. *Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,* a dit Virgile dans ses *Géorgiques,* I, 37.
2. *Essai de philosophie morale*, 1749, in 12, et dans l'édition in-4° des *OEuvres de Maupertuis;* voyez tome XXIII, page 543.
3. George Keith, mort le 25 mai 1778.
4. Jacques Keith, tué en 1758.
5. Milord Tyrconnell.

Turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

2267. — A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE,

REINE DE SUÈDE[1].

Berlin, 25 août 1751.

Reine auguste, reine chérie,
De vos glaçons ne parlez plus.
Dès longtemps je les crois fondus
Par le feu de votre génie.
J'espère encor dans mes vieux ans
Venir des rives de la Sprée
Admirer vos soins bienfaisants
Dans votre ville hyperborée.
J'y trouverai les dons charmants
Dont Flore en Grèce fut parée;
C'est vous qui faites le printemps.

Si les dieux jaloux enlevèrent
Descartes à vos régions;
Qu'il s'en prenne à ses tourbillons :
Entre ses mains ils se gelèrent.
Il ne put jamais arranger
Cette machine aérienne,
Et les destins pour se venger
Détruisirent bientôt la sienne.
Je suis cloué pour le présent
Au tourbillon de votre frère,
Tourbillon de gloire brillant
Et plein d'atomes de lumière.
Le vôtre éclate bien autant.
Ce serait un beau coup à faire
Que d'aller, sans être transi,
D'un coin du ciel de Sans-Souci
Devers votre étoile polaire.
Mon roi n'en sera point jaloux,
Son avis fut toujours le vôtre,
Et quitter Fédéric[2] pour vous
C'est quitter un dieu pour un autre.

1. Éditeur, V. Advielle.
2. Dans ses lettres à Voltaire, le grand Frédéric signe toujours FÉDÉRIC. Voltaire le désigne aussi quelquefois avec cette orthographe.



Mon cœur est occupé, madame, du désir de faire ma cour à Votre Majesté, de la reconnaissance que je dois aux marques de son souvenir et de ses bontés, et du profond respect avec lequel je suis, madame, de Votre Majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

2268. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Mais, sire, Votre Majesté n'avait donc pas lu la lettre et les vers du chevalier de Quinsonas[1] : car le tout était cacheté de son cachet. Il y a des vers bien faits ; mais il est difficile de donner à un ouvrage ce tour piquant qui force les gens à lire malgré eux.

Quel chevalier ! il chante l'univers. Son poëme peut être en deux ou trois cent mille chants. Il semble qu'il veut être chevalier de la vérité. Vous encouragez de tous côtés la liberté de penser, et vous ferez un siècle de philosophes.

Ce chevalier de Quinsonas est celui qui sondait la nature de milady Wortley Montague.

Daignez, sire, recevoir les profonds respects de votre malingre, et les regrets de n'avoir pu approcher hier de celui que Quinsonas admire et invoque. J'en fais autant que lui.

2269. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam.

Mon cher *Isaac*, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre Rebecca[2], si je me portais bien ; et même, sain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu : car si mon cher *Isaac* me traite en Ismaélite, je ne ferai point de pèlerinage pour lui.

2270. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Je suis dans une grande affliction. Votre Majesté sait ce que c'est que cinquante vers, quand il faut qu'ils soient bons, et que ce ne sont pas là de petites affaires. J'avais donc fait ces cinquante

1. Chevalier de Malte, né en 1719.
2. La marquise d'Argens.

vers pour Aurélie, dans *Catilina*, avec bien de la peine; et j'envoyais à Paris un mémoire raisonné pour empêcher Aurélie de se mêler d'être une Mme Caton, et de faire la patriote et l'héroïne. Je voulais consulter Votre Majesté sur tout cela; et, en vérité, sire, vous me devez vos avis, après la liberté que je prends si souvent de vous dire le mien. Je monte dans vos antichambres pour tâcher de trouver quelqu'un par qui je puisse faire demander la permission de vous parler. Je ne trouve personne; je m'en retourne, et mes vers partent sans votre approbation. Mais je déclare à Votre Majesté que je me suis vanté que je vous ai dans mon parti, que vous trouvez très-bon qu'Aurélie ne s'avise point de vouloir être le soutien de Rome. J'ai encore ajouté, pour arrêter l'impatience de mes amis, que vous me faites l'honneur de penser comme moi, qu'il ne faut pas sitôt donner cet ouvrage au public, et que, s'ils donnent bataille malgré l'opinion d'un général tel que vous, ils seront battus. J'avais bien encore d'autres vers à vous montrer. J'avais à vous demander votre protection pour l'édition de ce *Siècle de Louis XIV*, que je fais imprimer à Berlin; mais je voulais encore demander à Votre Majesté une autre grâce. Voici quelle est ma requête, sire :

Je suis malade, et né malade. Je suis obligé de travailler presque autant que Votre Majesté. Je passe toute la journée seul. Si vous vouliez permettre que j'habitasse l'appartement voisin du mien, où M. de Bredow[1] a couché l'hiver dernier, j'y travaillerais plus commodément. J'y aurais un peu plus de soleil, ce qui est un grand point pour moi. L'appartement est tourné de façon que je pourrais travailler avec mon secrétaire. Les deux appartements sont d'ailleurs égaux; et, si Votre Majesté veut souffrir que je loge dans l'autre, elle me fera le plus grand plaisir du monde. C'est une fantaisie de malade peut-être, mais en ce cas Votre Majesté en aura pitié : elle m'a promis de me rendre heureux[2].

2271. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 28 août.

Mon cher et respectable ami, milord Maréchal, qui est une espèce d'ancien Romain, apporte *Rome* à Mme Denis. Cicéron ne

1. Membre de l'Académie de Berlin en 1752, mort en 1756.
2. Une lettre du duc d'Uzès à Voltaire, du 27 août 1751, où le duc affirme la supériorité du temps présent sur le temps passé, est signalée dans les catalogues d'autographes.

se doutait pas qu'un jour un Écossais apporterait de Prusse à Paris ses *Catilinaires* en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi George[1] que deux braves rebelles de chez lui ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord Maréchal a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré; cependant il a été conjuré. C'est peut-être en cette qualité qu'il m'a paru assez content de *Rome sauvée*, quand j'ai eu l'honneur de jouer Cicéron. Enfin il apporte la pièce, et Nonnius est le père d'Aurélie : ce qui est beaucoup mieux, parce que Nonnius est fort connu pour avoir été *tué*.

Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, j'aurais glissé quatre vers à Catilina pour accuser ce Nonnius d'être un perfide qui trompait Cicéron. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de Tellus, et que Caton, au cinquième acte, dit au reste des sénateurs qui sont là qu'il a marché avec Cicéron et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord Maréchal peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois[2] : car non-seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un *Siècle* sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage ; je vous prierai de le montrer à M. de Malesherbes, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de Richelieu doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle ; lui et M. le maréchal de Belle-Isle sont les deux seuls hommes vivants dont je parle ; mais, en même temps, il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce *Siècle* soit imprimé, corrigé, et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son *Siècle* et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres[3] ; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat;* de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche ; je n'ai jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte ; les abandonner, ce serait les jeter par terre.

1. George II, oncle de Frédéric.
2. Voltaire semble répondre ici à la lettre 2259.
3. La première édition du *Siècle de Louis XIV*, qui s'imprimait à Berlin, et la nouvelle édition de ses *OEuvres*, que le libraire Walther publia à Dresde en 1752, en sept volumes in-12. (B.)

Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de Richelieu la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal; elle n'a jamais été bien; je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir. Je viens de lire *Zarès*[1]; l'imprimera-t-on au Louvre? Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

Vraiment, j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque, pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce *Mahomet*, c'est qu'il finit par une pantalonnade; mais Lekain dit si bien :

> Il est donc des remords! . . . .
>
> (Acte V, scène IV.)

A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si longtemps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

2272. — A M. DE BALBI[2].

Potsdam, il 28 agosto 1751.

Illustrissimo signor, mio padrone, io vi ringrazio per avermi si ben abbellito, anzi per l' onore che mi fate di voler esser dannato meco. Se la mia sanità non fosse si cattiva adesso, le scriverei più diffusamente per testimognarle il vivo sentimento di gratitudine che devo a Vostra Signoria illustrissima ; ma lo fo in poche parole, e rimango, di Vostra Signoria illustrissima, umilissimo e devotissimo servo[3].

2273. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

J'ai reçu votre lettre et celle de Mme Denis ; je vous en remercie. Ah! ah ! vous m'appelez monsieur ; et moi, sur la parole du

1. Tragédie de Palissot, jouée le 3 juin 1751 ; l'auteur l'a depuis intitulée *Ninus II*.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. *Traduction :* Très-illustre maître, je vous remercie pour m'avoir si bien embelli, et aussi pour l'honneur que vous me faites de vouloir être damné avec moi. Si ma santé n'était pas si mauvaise en ce moment, je vous écrirais plus longuement pour exprimer les vifs sentiments de gratitude que je dois à Votre Seigneurie très-illustre; mais je le fais en peu de paroles, et reste, de Votre Seigneurie très-illustre, le très-humble et dévoué serviteur.



maréchal de Richelieu et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement : Mon cher *Isaac!* Eh bien ! monsieur, je vous aime de tout mon cœur, je grille de vous embrasser.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, Mme la marquise d'Argens, et je vous prie surtout de me conserver une amitié qui fera ici le bonheur de ma vie.

2274. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin.

Par ma foi, ces Anglais, que j'avais crus si sages,
N'ont plus ni rime ni raison.
Avec Pope, avec Addison,
Le bon goût et les bons ouvrages
Ont passé la barque à Caron.
Le soleil sur leur horizon
N'amène plus que des nuages;
Il faut que chaque nation
Tour à tour ait ses avantages.
Minerve, Thémis, Apollon,
Sont allés sur d'autres rivages,
Assez loin de George Second;
Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
Qu'il faut chercher dans ses voyages
Ce qu'on perdit dans Albion.

Sire, le fait est qu'un Anglais atrabilaire vient d'émouvoir ma bile. Cet homme, dans un écrit pédantesque, reproche à l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* de se contredire ; et sa preuve est que l'illustre auteur loue et blâme *les mêmes personnes*, croit que la réforme était *nécessaire dans l'Église*, et ensuite avoue *les fautes des réformés*, etc. Si je voulais, moi, louer l'auteur de ces *Mémoires*, je me servirais des mêmes raisons que cet Anglais apporte contre lui. Il faut avoir une tête bien enivrée de l'esprit de parti et de l'esprit de système pour exiger qu'un historien approuve ou condamne sans restriction ! Est-il possible que ce critique n'ait pas senti combien il est digne d'un philosophe et d'un homme qui est à la tête des autres, de peser le bien et le mal, d'estimer dans Louis XIV ce qu'il avait de grand, et de montrer ce qu'il avait de faible, d'approuver la réforme, et de faire voir les défauts des réformateurs? Mais un Anglais veut qu'on soit toujours partial, ou tout whig, ou tout tory, et la raison, qui est impartiale, ne

l'accommode pas. J'ai bien envie de m'escrimer contre cet impertinent, et de me moquer de lui; il le mérite, mais il n'en vaut pas la peine.

Votre Majesté arrange à présent des bataillons en attendant qu'elle arrange des strophes et des épisodes. Ses odes l'attendent à Potsdam, à moins qu'elle ne veuille m'en envoyer quelqu'une de Silésie [1].

Chaque chose à la fin dans sa place est remise.
Isac [2], après mille détours,
Vient de fixer ses pas, son caprice et ses jours
Auprès de Sans-Souci, dans sa terre promise.
Moi, je vais fixer mon destin
Dans la chambre où Jordan, de savante mémoire,
Commentait à la fois saint Paul et l'Arétin,
Sans savoir des deux à qui croire.

Unir les opposés est un secret bien doux;
Il tient l'âme en haleine, il exerce le sage.
Je connais un héros dont l'âme a tous les goûts,
Tous les talents, tout l'art de les mettre en usage,
Et je ne sais encor s'il est connu de vous.

Je mets aux pieds de Votre Majesté V.

2275. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 août.

Mon *héros*, un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaisir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi, qui suis *prime-sautier*, comme dit Montaigne [3], je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laisser prier Dieu en français, dans vos montagnes du Languedoc, sont deux choses qui m'édifient merveilleusement; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions

1. Frédéric partit de Berlin pour la Silésie le 25 août, et revint le 15 septembre.
2. Le marquis d'Argens, qui arriva à Potsdam le 26 août.
3. « Primsaultier », livre II, chap. x.

de grâces. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape, car enfin il n'a point fait jouer *Mahomet* publiquement à Rome; mais la pièce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne, qui est, comme vous savez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en sûreté de conscience, donner mon *Prophète* à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le *Catilina :* car, quoique celui de Crébillon ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon, parce que je ne suis pas si vieux.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'État s'entend, et très-malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très-françaises, et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation ; mais il faut dire pourtant à son honneur qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma *Rome sauvée* fût jouée aussi souvent que *Zaïre*, mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillé de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma *Rome* par milord Maréchal, ancien conjuré d'Écosse, tout propre à se charger de ma conspiration de Catilina ; vous en jugerez : ainsi je laisse là tous les raisonnements que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser, en vous envoyant quelques petits morceaux du *Siècle de Louis XIV*. C'est ce *Siècle* qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition ; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du *Siècle*, une autre de mes anciennes sottises, qu'on réimprime [1] et que je dirige, des *Rome sauvée* à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison ; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon *Siècle*.

1. Voyez le troisième alinéa de la lettre 2271.

Dites-moi, je vous en prie, monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la littérature quand je quittai Paris; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon *Siècle*. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements, de l'Église, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier, qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde Mme de Montespan et Mme de Maintenon, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer des faits [1]. Il faut faire sentir ce que les suites très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs, peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement *grand* que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'*Histoire du Siècle* jusqu'au temps présent, dans un *Tableau* [2] raccourci *de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en* 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleury comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point

1. Voyez une phrase de Cicéron, tome XIX, page 362.

2. Le chapitre qui portait ce titre dans les éditions, antérieures à 1768, du *Siècle de Louis XIV*, et qui était le XXIIIe, a été refondu : une partie forme le chapitre XXIV du *Siècle du Louis XIV;* le reste est disséminé dans les chapitres I, II, et III du *Précis du Siècle de Louis XV*.

de détails; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie; et, comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de Belle-Isle, mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que, si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois surtout que M[me] de Pompadour pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de M[mes] de La Vallière, de Montespan, et de Maintenon, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageants.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très-heureuse; mais je me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet *Essai sur Louis XIV*, et par les anecdotes [1] où je dis des choses très-fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le *Siècle de Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et pour l'occu-

1. Voltaire avait publié, en 1739, un *Essai sur le Siècle de Louis XIV*, et, en 1748, des *Anecdotes sur Louis XIV*.

pation, et pour les vers, et pour la prose, enfin des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement, et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi ni Mme de Pompadour prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais : Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France, harcelé, ballotté, persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille ; je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé ; j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre ; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an ; et je vous avoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si longtemps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné : ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix, et vingt mille francs de pension? Parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée ; mais la vie de Potsdam, qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme ; ainsi me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma sensibilité, et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi! vous avez du temps! Ah! si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse!.... mais.... Vous auriez mis le comble à vos grâces, si vous m'aviez dit un petit mot de Mlle de Richelieu et de M. le duc de Fronsac. Vous me dites que vous devenez vieux : vous ne le serez jamais ; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe, mais vous ne serez jamais vieux ; c'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois, et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des

jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler? On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et ce songe pénible de la vie est bientôt fini.

Je doute fort que vous puissiez avoir le volume[1] qui a été envoyé au roi; il me semble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires, qui ont été, je crois, tous distribués. Le président Hénault, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste, le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce La Mettrie. Cet homme est le contraire de don Quichotte, il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. Dieu l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensants, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'Argens; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon *Siècle*. Dès que j'aurai fini, et fait parvenir cette besogne à Paris pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds, moi et *Rome*. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agréments, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentiments que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

2276. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, il est bon de connaître la bonne foi germanique. Il y a trois mois que, malgré ses protestations, Henning[2]

1. Il doit s'agir du poëme du *Palladion*.
2. Libraire de Berlin, dont le nom est sur la première édition du *Siècle de Louis XIV*.

donna au docteur Houl, professeur à Francfort-sur-l'Oder, toutes les feuilles imprimées; Houl en a fait la traduction. Dès ce temps-là, un libraire de Breslau, nommé Korn, ami de Henning, fit mettre dans les gazettes allemandes qu'on devait s'adresser à lui pour avoir mon livre en français et en allemand. Ainsi on me perçait mon tonneau des deux côtés.

Houl est arrivé à Berlin; Henning, intimidé, prétend que ce docteur lui remit hier l'exemplaire et la traduction. Mais, si cela est, il faut que Henning me rende en mains propres cet exemplaire et cette traduction, avec un certificat par lequel il doit se rendre garant de l'événement; il faut aussi qu'il fasse ses diligences pour arrêter la vente de l'édition de Korn, auquel il a vendu le même livre.

Il pleure à présent chez Francheville; il dit que c'est un de ses garçons qui a fait toute cette manœuvre, et qu'il faut que je le fasse arrêter. Il ne sait pas que je suis instruit de tout. Voilà un vrai tour de dévot. Croyez qu'il peut avoir usé de la même perfidie pour les ouvrages du roi. Mais pour moi, je me garderai bien de m'adresser à la justice, dans un pays dont je n'entends point la langue, et où l'on opprime les étrangers. Le roi fera ce qu'il voudra. Je suis las de l'injustice des hommes.

Bonjour, mon cher ami.

2277. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 2 septembre.

J'ai encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de La Mettrie pour M. le maréchal de Richelieu; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de Richelieu à lui obtenir sa grâce[1]. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Mettrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi!... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce La Mettrie est un homme sans conséquence, qui cause

1. La Mettrie avait été banni de France pour avoir écrit contre les médecins.

familièrement avec le roi, après la lecture. Il me parle avec confiance ; il m'a juré que, en parlant au roi, ces jours passés, de ma prętendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu : « J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus ; on presse l'orange, et on en jette l'écorce. »

Je me suis fait répéter ces douces paroles ; j'ai redoublé mes interrogations ; il a redoublé ses serments. Le croirez-vous ? dois-je le croire ? cela est-il possible ? Quoi ! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses ; après la lettre[1] qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole ! Et dans quel temps encore, s'il vous plaît ? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non-seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer ; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer, et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins !

Je me faisais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie ; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui a fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me disait qu'il m'aimait, pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances ? Je m'y perds ! je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire La Mettrie.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé Pesne[2], qui est à lui ; en voici les premiers vers :

> Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
> Cher Pesne, ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce Pesne est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pesne*, c'est un *dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi : c'est-à-dire pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. Jourdain, qui disait : « Puis-je rien refuser

1. Celle du 23 août 1750.
2. Voyez tome XXXIV, page 384.

à un seigneur de la cour qui m'appelle son cher ami[1]? » Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de La Mettrie fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi, je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir ; et j'ai deux éditions[2] sur les bras, et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire? Ignorer que La Mettrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous serez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine, vous seriez sincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long, tout ce que vous pensez par le premier courrier qu'on dépêchera à milord Tyrconnell.

2278. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Neisse, 8 (septembre 1751).

Esclave de la poésie,
Je perdais le sommeil à tourner un couplet;
Revenu de ma frénésie,
J'ai vu que ce beau feu n'était qu'un feu follet.
La sévère raison pour mon malheur m'éclaire,
Son œil perçant, son front austère,
Du crédule amour-propre a confondu l'erreur;
J'abandonne au brillant Voltaire
L'empire d'Apollon et le sceptre d'Homère;
Content d'être son auditeur,
Je veux l'écouter et me taire.

Voilà le parti que j'ai pris. Les affaires et les vers sont des choses d'une nature bien différente : les unes donnent un frein à l'imagination, les autres veulent l'étendre. Je suis entre deux, comme l'âne de Buridan. J'ai regratté quelques strophes d'une vieille ode, mais ce n'est pas la peine de vous l'envoyer. Le cher Isaac a voyagé comme une tortue très-lente. Je crois que votre gros duc de Chevreuse, qui sûrement n'a pas la taille d'un coureur, aurait fait à pied, et plus vite que le sieur Isaac avec six chevaux, le chemin de Paris à Berlin. Mais à cela ne tienne; je suis bien aise de le revoir; il faut prendre les hommes comme ils sont. Le ciel a voulu que d'Argens fût fait ainsi; il n'est pas en son pouvoir de se refondre.

Je ne vous rends aucun compte de mes occupations, parce que ce sont des choses dont vous vous souciez très-peu. Des camps, des soldats, des

1. Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, acte III, scène III.
2. Voyez le troisième alinéa de la lettre 2271.

forteresses, des finances, des procès, sont de tout pays; toutes les gazettes ne sont remplies que de ces misères. Je compte vous revoir le 16, et je vous souhaite santé, tranquillité et contentement. Adieu.

2279. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le .. septembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de Catilina et de Nonnius: car, si je me mettais d'abord sur vos bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis, m'inspirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour *Rome sauvée.*

Sans doute il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre Nonnius; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à Aurélie, au troisième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre;
Je vole et je reviens.
(Scène III.)

Cette promesse de revenir fait déjà voir qu'elle ne sera pas longtemps avec son père, et donne à Catilina le loisir d'exécuter son projet, dès qu'Aurélie aura quitté Nonnius. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de Nonnius. Ainsi il dit à part :

Ciel! quel nouveau danger!
Écoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire...
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc.
(Scène III.)

Ensuite, quand il a laissé sortir Aurélie, voici l'ordre précis qu'il donne à Martian et à Septime :

Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius;
Allez, et, dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, etc.
(Scène IV.)

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de Nonnius et d'Aurélie lui donnerait le temps nécessaire à son dessein : c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de Nonnius; Aurélie a donc très-grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père qu'elle l'a conduit à la mort; et alors ces deux vers :

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire;
(Acte IV, scène VI.)

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très-touchant.

A l'égard du vers :

Vous nous perdez tous trois; je vous en averti,

qui rime à *démenti*, il rime très-bien ; il est permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. Racine a usé de cette permission en pareil cas :

Vizir, ... je vous en averti,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.
(*Bajazet*, acte II, scène III.)

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques, pour relever les autres, et pour conserver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers suivants :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouse timide;
Je sais, Catilina, que ton âme intrépide
Sacrifiera sans trouble et ta femme et ton fils
A l'espoir incertain d'accabler ton pays, etc.
. . . .
Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouse tremblante, indigne de ta foi, etc.[1].

Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très-juste. Voici comme je corrige en cet endroit :

Achevez son naufrage; allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis;

1. Voyez les variantes de *Rome sauvée*, tome V, page 269.

Songez que ces destins font celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir,
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidèle!

(Acte II, scène VI.)

Et à l'égard du vers :

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous;

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'État*[1]! Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'État*. Plus je lis ce Corneille, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à peu près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas :

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux :

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres?

(Acte IV, scène IV.)

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

1. *Rodogune*, acte II, scène I.

2280. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le ...

Io sono un poco casalingo e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato dell mia sanità. Non ho gran cura di fare otto miglia[1] per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero; e, quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa Venere Astrua[2], quando avrà goduto abbastanza i favori della sua Elena, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suo i dotti e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istruttive lettere che faranno l' onor della bella Italia, e le delizie di tutte le nazioni. Le bacio di cuore le mani[3].

2281. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très-cher frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité[4], et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes: ce serait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie, qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai corrigé le vers sur Despréaux, que le roi avait condamné avec raison.

Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie.

2282. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Au Salomon du Nord une foule d'auteurs
Présente à l'envi leurs ouvrages;

1. Distance de Berlin à Potsdam; voyez le premier alinéa de la lettre 2300.
2. Cantatrice.
3. *Traduction :* Je suis un peu casanier et paresseux, mon cher comte; vous savez combien est triste l'état de ma santé. Je ne suis pas bien désireux de faire huit milles pour m'en retourner à ma cellule. J'attendrai donc mon gentil frère dans notre abbaye; et quand il aura disposé de la pomme en faveur de la grosse Vénus Astrua; quand il aura suffisamment joui des faveurs de son Hélène; quand il aura vu toutes les reines, tous les princes, et *tutti quanti,* il s'en reviendra tranquillement vers nous, pauvres solitaires; il reviendra à ses doctes et charmants ouvrages, à ses ingénieuses et instructives lettres qui feront l'honneur de la belle Italie et les délices de toutes les nations. Je vous baise les mains de cœur.
4. Peut-être les *Lettres chinoises,* dont la première édition est de 1739.

Vos écrits sont pour nous les plus rares faveurs;
Les miens ne sont que des hommages.

Sire, en arrivant, et en croyant Votre Majesté à peine arrivée; ainsi, en me trompant d'un jour[1]...

2283. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, vous avez un don de Dieu pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend Père Mecenati? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugements téméraires. Cet homme est prêtre; il a son obédience en bonne forme, sa croix de Mathurin; il parle latin... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme, avant de le condamner.

Vis content et heureux.

2284. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Marc-Aurèle autrefois disait
Des choses dignes de mémoire;
Tous les jours même il en faisait,
Et sans jamais s'en faire accroire.
Certain amateur de sa gloire
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire;

Mais qu'arriva-t-il? Le héros
N'écouta qu'avec répugnance.
Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

Pardonnez, sire, à des cœurs qui sont pleins de vous. J'ose, pour me justifier, supplier Votre Majesté de daigner seulement jeter un coup d'œil sur les lignes marquées par un tiret de cette lettre de M. de Chauvelin, neveu[2] du fameux garde des sceaux. Ne soyez fâché ni contre lui, qui m'écrit de l'abondance du cœur, ni contre moi, qui ai la témérité de vous envoyer sa

1. Cette lettre n'est point achevée. (*Note de M. Boissonade.*)
2. Lisez *cousin*; voyez une note de la lettre 2240.

lettre. Il faut bien, après tout, que Votre Majesté connaisse ce que pensent les hommes de l'Europe qui pensent le mieux.

Je supplie Votre Majesté de me renvoyer ma lettre, car je ne veux pas perdre à la fois vos bonnes grâces et la lettre de M. de Chauvelin.

2285. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, *si loquela sua manifestum hunc facit*[1], s'il est Piémontais, matelot et fripon[2], Dieu soit loué, et les méchants confondus! mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant tremblons de condammer nos frères légèrement, examinons encore. Craignons les justes jugements de Dieu.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-Puissant. La paix soit avec vous.

2286. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je supplie Votre Majesté de daigner jeter les yeux sur ce petit billet, qui finit par un *que*. Il est adressé à votre ministre d'Hamon. Je n'ose prier Votre Majesté d'achever ma phrase. *Plût à Dieu que*, etc. M. d'Hamon me servirait dans ma détresse, si vous daigniez, sire, mettre *que, que, que*, vous n'en serez pas fâché; du moins je me flatte que Votre Majesté me permettra de le dire. Il faut s'attendre dans ce monde à des tribulations ; mais, quand on est auprès du digne auteur de *l'Art de la guerre*, on est bien consolé. J'attends vos beaux vers avec plus d'impatience que mon *que*. Ils me sont aussi nécessaires que votre protection.

2287. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous. J'ai déjà envoyé à Mme Denis trois feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un certain homme[3] de beaucoup d'esprit, à qui j'ai grande envie de plaire. Louis XIV est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un

1. Matthieu, xxvi, 73.
2. Voyez la lettre 2283.
3. L'abbé de Chauvelin.

bien grand homme dans l'administration intérieure de son État. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent ; mais enfin quiconque écrit, et surtout sur des matières aussi délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir le premier chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule ; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reste. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'envie qui voulait exterminer un citoyen parce qu'il est le seul qui ait donné à sa patrie un poëme épique, et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie? Et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférents. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, en quelque genre que ce puisse être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus longtemps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien ; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre *Rome sauvée* et contre l'histoire du *Siècle!* J'enverrai incessamment à Mme Denis le premier tome tout entier ; je vous donnerai encore *Adélaïde* toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang connu.

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien Charles VII et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquents hommages ; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu ; je vous recommande *Rome* et mon *Siècle*. Votre amitié, votre zèle, et mon éloignement, font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de Richelieu dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce, cet ordinaire ; la poste va partir ; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise ; mais je travaillerai jusqu'au dernier

moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de *Rome* et de *la Mecque*, qui l'occupent. Adieu, comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cent lieues.

2288. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, si vous aimez des critiques libres, si vous souffrez des éloges sincères, si vous voulez perfectionner un ouvrage que vous seul, dans l'Europe, êtes capable de faire, Votre Majesté n'a qu'à ordonner à un solitaire de monter.

Ce solitaire est aux ordres de Votre Majesté pour toute sa vie.

2289. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher et aimable ami, *miseriis hominum succurrere discis*[1]. Dans le temps que la mort, escortée du scorbut, me talonne, le sieur Henning *facit meos canos descendere cum amaritudine ad inferos*[2]. Ce monsieur, qu'on dit dévot, a fait mettre dans les gazettes de Hambourg qu'il avait à vendre la traduction allemande du *Siècle de Louis XIV*. Il est évident qu'il n'a nul droit d'avoir fait traduire cet ouvrage; qu'il viole un dépôt, et qu'il me vole. Il est soupçonné d'une autre perfidie, d'avoir vendu l'original à des libraires, et les présomptions contre lui sont très-fortes. Je vous supplie, au nom de notre amitié et de votre caractère bienfaisant, de lui représenter sa turpitude, et de lui dire que je me plaindrai au roi, et qu'il sera perdu dans ce monde-ci et dans l'autre. Parlez-lui fortement, employez votre vertu et votre éloquence. Ne serai-je venu dans ce pays-ci que pour être volé, tantôt par un juif, tantôt par un imprimeur? pour essuyer tant de malheurs, et pour y mourir dans le désespoir d'avoir sacrifié ma patrie à mon inutile tendresse pour le roi? Adieu.

1. *Miseris succurrere disco.* (Virgile, *Æneid.*, I, 629.)
2. Il y a dans la *Genèse*, XLIV, 29 : *Deducetis canos meos cum mœrore ad inferos.*

2290. — A M. DARGET.

1751.

Mon cher ami, j'avais bien raison de soupçonner Henning: ou il m'a fait une bien cruelle infidélité, ou il a permis qu'un de ses ouvriers en fût coupable. On vend l'histoire du *Siècle de Louis XIV* publiquement à Francfort-sur-l'Oder et à Breslau. Je n'ai point vu l'édition de Breslau, mais M. de Bielfeld[1] a vu celle de Francfort-sur-l'Oder. Je regrette peu les deux mille écus que cette impression de Berlin peut m'avoir coûté ; mais il est bien triste qu'on ait imprimé l'ouvrage avec toutes les fautes que je m'occupe jour et nuit à corriger, malgré les maladies dont je suis accablé. Il n'y aurait qu'un moyen d'arrêter le mal : ce serait que le roi eût la bonté d'envoyer un ordre à Francfort et à Breslau de faire saisir l'ouvrage chez le libraire. S'il le fallait, j'irais moi-même à Francfort, et j'enverrais en même temps à Leipsick, où, sans doute, on aura envoyé l'édition subreptice. Voilà une friponnerie pire, s'il est possible, que celle d'Hirschell; mais je suis accoutumé à ces perfidies; je vois que les libraires de tous les pays se ressemblent[2]. Mon cher ami, il faut souffrir beaucoup de la part de la nature, et de la part des hommes. S'ils étaient tous comme vous, on serait trop heureux.

2291. — A M. DARGET.

1751.

Voici, mon cher ami, la lettre que Henning a écrite à Francheville, et ma réponse[3]. Je vous supplie de jeter un coup d'œil sur l'une et sur l'autre, et de me les renvoyer.

Je ferai parvenir ma réponse à Francheville par le courrier. Si vous avez le temps de faire écrire au sieur Henning qu'on pourrait se plaindre au roi, et que le roi aime qu'on tienne ses marchés, vous pouvez écrire un petit mot, si vous avez le temps, et si cela ne vous gêne pas; je vous serai très-obligé.

2292. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre.

Voici une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV;* il est juste que vous en ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de

1. Jacques-Frédéric, baron de Bielfeld, créé conseiller privé, en 1748, par Frédéric II; mort en 1770.

2. Voyez dans la *Correspondance*, année 1740, ses lettres sur Van Duren.

3. Cette réponse à Henning est perdue.

Malesherbes eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que, dans cet abrégé, il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui, étant presque toujours très-infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître Louis XIV et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne[1]; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre, je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

2293. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 settembre.

Non posso immaginare, caro mio conte, quali siano i comenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro re più che eretico. Se io l' avessi posto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concedergli alcune indulgenze; ma, giacchè l' ho dannato affatto senza misericordia, non veggo ciò che i moderni Romani abbiano a fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia et leggiadra risposta a questo indefesso scrittore, a questo valente cardinal Querini; egli mi ha favorito d' una lettera, e d' alcune nuove stampe, dove la sua modestia è vigorosamente combattuta. Non gli ho ancora risposto, ma lo farò coll' ajuto di Dio, et di voi, mio angelo di Padova e di Berlino.

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque[2].

ma non vi scordate del vostro ammiratore ed amico[3].

1. Né le 13 septembre 1751, mort le 22 mars 1761, frère aîné de Louis XVI.
2. Hor., lib. I, ep. VI, 65.
3. *Traduction:* Je ne puis m'imaginer, mon cher comte, quels sont les commen-

2294. — A M. LE BARON DE MARSCHALL[1].

A Potsdam, ce 3 octobre.

Je vous fais mon compliment, monsieur, d'avoir ôté votre correspondance à un homme qui en était indigne. Il y a un nommé Dumolard, associé à l'Académie qui a l'honneur de vous posséder : voyez si vous voulez essayer de lui ; il est savant, il est au fait de la littérature de Paris, il se connaît en livres mieux que personne et est très-capable de fournir votre bibliothèque avec goût et à peu de frais. Si vous voulez me faire savoir les conditions que vous lui prescrivez, j'espère que vous en serez content.

Je vous souhaite dans votre nouvel établissement tout le bonheur que vous méritez. Je vous supplie de compter sur mon tendre et sincère attachement.

2295. — A M. FORMEY.

A Berlin, chez Mme Borck, ce mardi.

Les embarras du déplacement, monsieur, et encore plus les nouvelles atteintes de ma maladie, m'ont empêché de vous répondre plus tôt.

Parmi les vérité contingentes, vous pouvez ajouter foi à l'anecdote de Mlle de Lenclos[2].

Il est très-vrai qu'elle m'a mis sur son testament, pour m'engager à faire des vers. Je n'ai que trop exécuté sa dernière volonté.

Vous voulez l'*Éloge historique de madame du Châtelet*[3], femme

taires faits à Rome touchant la damnation de notre roi plus qu'hérétique. Si je l'avais placé en purgatoire, il conviendrait bien à la cour romaine de lui octroyer quelques indulgences, mais puisque je l'ai damné sans miséricorde, je ne vois pas ce que les modernes Romains ont à faire avec l'émule des Romains antiques. Je vous remercie de votre savante et aimable réponse à cet infatigable écrivain, à ce vaillant cardinal Querini. Il m'a gratifié d'une lettre et de nouvelles estampes, où sa modestie est vivement combattue. Je ne lui ai pas encore répondu, mais je le ferai avec l'aide de Dieu et de vous, mon ange de Padoue et de Berlin.

Si, comme le croit Mimnermus, sans amour et sans plaisirs
Rien n'est agréable, vivez dans l'amour et dans les plaisirs,

mais n'oubliez pas votre admirateur et votre ami.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez tome XXIII, page 512.
3. Voyez tome XXIII, page 515.

qui faisait assurément plus d'honneur à son siècle que Ninon de Lenclos. Pardonnez-moi mon incrédulité sur les *monades* et l'*harmonie préétablie*. Hélas ! qu'y a-t-il de vrai, sinon que deux fois huit font seize ! Si vous voulez faire imprimer cet *Éloge*, à la bonne heure ; je vous prierai seulement de m'en donner un exemplaire, que j'enverrai au libraire de Paris qui imprime la traduction de Newton ; sinon ayez la bonté de me rendre le manuscrit, parce que le libraire en a besoin pour s'y conformer. *Vale*. V.

2296. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 3 octobre.

Faible réponse à votre belle ode[1], en attendant que j'aie l'honneur de la renvoyer avec très-peu d'apostilles.

La mère de la Mort, la Vieillesse pesante,
A de son bras d'airain courbé mon faible corps[2], etc.

2297. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je me suis traîné à votre opéra, espérant y voir Votre Majesté. J'y ai appris qu'elle était indisposée, et j'ai quitté le palais du soleil.

Car vous savez que je préfère
Votre cabinet d'Apollon
A ce palais où Phaéton
Aborda d'un pied téméraire.
Il voulut porter la lumière
Que vous répandez aujourd'hui.
Vous nous éclairez mieux que lui,
Sans tomber dans votre carrière.

2298. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 14.

J'ai quitté la rive fleurie
Où j'avais fixé mon séjour,
Pour aller près de Rottembourg,
De qui la personne chérie

1. *A Voltaire. Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort.*
2. Voyez ces stances, tome VIII.

Chez Pluton allait faire un tour,
Pour un peu de gloutonnerie.
Lieberkind et sa prud'homie
L'allaient dépêcher sans retour
Pour en faire une anatomie;
Mais votre lecteur La Mettrie
Vient de le rappeler au jour.
La grave charlatanerie
A tout à fait l'air d'un Caton;
Pour moi, j'aime assez la raison
Sous le masque de la folie.
Que la veine hémorroïdale
De votre personne royale
Cesse de troubler le repos!
Quand pourrai-je d'un style honnête
Dire : « Le cul de mon héros
Va tout aussi bien que sa tête » ?

Abraham Hirschell vient de jouer à monseigneur le margrave Henri à peu près le même tour qu'à moi. Pardonnez, sire, j'ai toujours cela sur le cœur, et je mourrais de douleur sans vos bontés.

2299. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce vendredi, à neuf heures du soir.

Sire, le médecin joyeux[1] a sans doute mandé à Votre Majesté que, lorsque nous sommes arrivés, le malade[2] dormait tranquillement, et que Codenius[3] nous a assuré, en latin, qu'il n'y avait aucun danger. Je ne sais pas ce qui s'est passé depuis, mais je suis persuadé que Votre Majesté a approuvé mon voyage. Je me flatte que je viendrai bientôt me remettre aux pieds de Votre Majesté.

2300. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échap-

1. La Mettrie. (*Note de M. Boissonade.*)
2. Rottembourg.
3. Médecin de Frédéric. Il est nommé *Gothénius* dans les *Souvenirs de Berlin*, par Dieudonné Thiébault, et mieux *Cothenius*, dans la lettre 2239 à la margrave de Baireuth.

per, puisque je dis précisément le contraire page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues[1] de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de Caumartin[2] (j'entends le vieux conseiller d'État) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char[3] le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées; mais que surtout elle raye ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de *Rome* comme dans celle de *la Mecque*[4]. Tout le monde dit que Dubois est devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre *Rome*, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra. Vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à Mme Denis combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument Borac de Mahomet pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre,

. . . . . . et dulces moriens reminiscitur Argos.

(Virg., *Æn.*, lib. X, v. 782.)

Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon Argos.

1. Distance de Berlin à Potsdam.

2. Louis-Urbain Le Fèvre de Caumartin, marquis de Saint-Ange, né en 1653, conseiller d'État en 1697, mort le 2 décembre 1720. C'est particulièrement aux entretiens de Voltaire avec ce personnage que nous devons *la Henriade* et le *Siècle de Louis XIV*.

3. Dans la première édition du *Siècle de Louis XIV*, Voltaire disait : « Nous vîmes son petit-fils le dauphin duc de Bourgogne, la dauphine sa femme, leur fils aîné le duc de Bretagne, portés à Saint-Denis dans le même char au mois d'avril 1712. » Voyez tome XIV, page 477.

4. Mme Denis avait obtenu la reprise de *Mahomet*.



2301. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire; vous triomphez des cabales, et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre, car j'ai fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune Turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très-scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète, à Berlin. Cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de *la Mecque* à *Rome*. Laissons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions Dieu qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas longtemps par milord Tyrconnell. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde, mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange*[1]; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très-fidèles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très-sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires[2] qu'il a faits de son règne, depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre les rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que Sa Majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire Darget d'un bon nombre de traits dont le secré-

1. Voyez le troisième alinéa de la lettre 2277.
2. Intitulés *Histoire de mon temps*.

taire est très-scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du *Palladium*, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits, dont ils se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? Se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très-aise du retour du frère Isaac d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre, dont je ne sors guère; de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui, se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très-chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris, dans ma maison.

2302. — A M. FORMEY.

Voici, monsieur, l'*Éloge*[1] d'un grand homme qui portait des jupes. Si Mme du Châtelet vivait encore, je ne serais pas ici.

Je me flatte que nous nous porterons mieux l'un et l'autre; je trouverai dans votre société de nouvelles consolations, comme de nouvelles lumières. Pardonnez-moi les blasphèmes que vous trouverez sur la métaphysique. Vous êtes tolérant; souffrez les libertés de l'Église gallicane. *Vale*.

2303. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 13 novembre.

Ce La Mettrie, cet *homme-machine*, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir[2] pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevée. La Mettrie

1. L'*Éloge historique de Mme du Châtelet;* voyez tome XXIII, page 515.
2. Le 11 novembre.

est mort précisément de la même maladie dont le roi[1] réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié milord Tyrconnell, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, monseigneur, une grande ennuyeuse lettre[2] de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assai qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très-volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas qu'Aurélie soit traitée en petite fille, et que Catilina et Céthégus la renvoient faire de la tapisserie, au premier acte. Vous la voulez plus nécessaire, plus résolue, plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, si c'en est un, sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du *Siècle de Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raisonner avec vous à Richelieu; mais on ne peut pas être partout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdam me plaît toujours beaucoup, sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal, mais mon âme va bien, elle est tranquille; et cette âme est toute à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin, sain ou malade, philosophe ou faible, je vous suis bien tendrement dévoué jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur, dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus longtemps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

1. Voyez tome XV, page 224.
2. Elle est restée inconnue.

2304. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 13 novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout à fait du parti d'Aurélie ; elle vous a paru faible, et, dans le fond, vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine ; pour moi, j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais Catilina les yeux égarés et l'air terrible, Cicéron faisant de grands gestes, Caton menaçant, César se moquant d'eux, et Aurélie craintive et éplorée ; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de *frère Philippe*, où il n'y a point d'*oies* [1] ; mais enfin j'ai cédé ; la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de Catilina, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différents. Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi, je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que Catilina aimât sa femme ; il ne l'aime, à la vérité, qu'en Catilina ; mais, s'il ne la regardait que comme une personne indifférente, dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave, cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre personnage s'intéresse à lui, à moins qu'il n'ait une violente passion ; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un *Siècle* à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries, que je réforme d'un bout à l'autre, et *Rome sauvée* par-dessus : en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager Mme Denis à donner *Rome sauvée*. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire [2], qui

1. Un des contes de La Fontaine est intitulé *les Oies du frère Philippe*. — Voltaire dit, dans ses *Mémoires*, en parlant du palais de Frédéric, qu'il n'y *entrait jamais ni femmes ni prêtres*. (CL.)

2. G.-C. Walther, de Dresde, qui faisait une nouvelle édition des *OEuvres de Voltaire*, et qui publia en effet *Rome sauvée*, à la suite du *Supplément au Siècle de Louis XIV*. Voyez tome V, page 210; et XV, 88.

fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promise ; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer.

J'ai envoyé aussi l'ancienne *Adélaïde*, pour laquelle vous vous sentiez un peu de faible ; mais gardez-vous bien de la préférer à *Rome*. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute *Adélaïde*. Je ne sais pas trop ce que Mme Denis a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne *Rome sauvée;* c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le *Catilina* de Crébillon un chef-d'œuvre ; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de Bernis va être ambassadeur à Venise [1]. Je plains le procurateur de Saint-Marc s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges ; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin nommé La Mettrie, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé ? Il va secourir milord Tyrconnell, qui se mourait ; notre Irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. Astruc en rira, s'il peut rire.

2305. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 14 novembre.

Protectrice de l'Alcoran [2], nous sommes tous ici malades. milord Tyrconnell empire, le comte de Rottembourg se meurt, Darget se plaint à Dieu et aux dames du col de sa vessie ; pour le major Chazot [3], qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmaillotté la tête, et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien, celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis longtemps, mais notre fou de La Mettrie n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins ; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord Tyrconnell

1. Cette nouvelle était vraie.
2. De *Mahomet*, dont elle avait obtenu la reprise.
3. Voyez tome XXXVI, page 259.

envoie prier La Mettrie de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur, qui le fait rire, et avec qui il joue. La Mettrie part, arrive chez son malade dans le temps que Mme Tyrconnell se met à table ; il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives ; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc, et de gingembre ; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord Tyrconnel, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de Tyrconnell de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré, mal gré, dans l'église catholique, où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les *chênes* [1] tombent, et les *roseaux* demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode [2], et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de *divin*, comme le peintre Pesne [3]. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le Tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon Calmouck au plus vite !

2306. — A M. FALKENER [4].

Potsdam, 27 novembre 1751.

Dear sir, the printers at Berlin are not so careful and so diligent in working for me, as you are beneficent and ready to favour your friends. They have not yet finished their edition; and I am afraid the winter season will not be convenient to direct to you, by the way of Hamburgh, the tedious lump of books I have threatened you with. However I shall make use of your kind benevolence towards your hold friend, as soon as possible. I wish I could carry the *paquet* myself, and enjoy again the conso-

1. La Fontaine, livre I, fable XXII.
2. *Ode à Voltaire : qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort.*
3. Voyez la lettre 2277.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.

lation to see you, to pay my respects to your family, and be the witness of your happiness.

Methings fortune uses you as you deserve : you are like to be the secretary and the confident not of a prince, merely a prince, but of regent of three kingdoms. For my part, I am in my humble way more fortunate than I could ever hope to be. I live with a powerful king, who is no king at all to the few men he converses with him: I enjoy all my time, read, scribble and cultivate my mind. I live free near a king, and I am paid for being happy. We have in our royal and philosophical retreat some foreigners learned and witty, who are very good company. Our days are quiet, and our conversations cheerful.

I think there is no such a court in the world ; for it is no a court at all, except some days, in the winter, dedicated to pageantry and to princely vanity ; but in those days of turbulent magnificence, I loch myself up carefully at home. Thus I saunter away my old age, till my distempers, wich I humour as much as I can, make me utterly unfit for kings ; and then I shall take my leave from the nobjest and the most easy slavery. But, should I live with you, I would not part. One may grow old and doat with a friend, but not with a king.

Farewell, my dear good sir, my dearest friend. I am, from the bottom of my heart, yours for ever[1].

1. *Traduction :* Cher monsieur, les imprimeurs de Berlin ne sont pas aussi soigneux ni aussi diligents, en travaillant pour moi, que vous êtes bienveillant et empressé pour vos amis. Ils n'ont pas encore fini leur édition; et je crains que l'hiver ne soit pas une saison propice pour vous envoyer, par la route de Hambourg, l'ennuyeux tas de livres dont je vous ai menacé. Cependant je profiterai de vos bontés pour votre vieil ami, aussitôt que possible. Je voudrais pouvoir porter moi-même le paquet, et jouir encore de la consolation de vous voir, présenter mes respects à votre famille, et être témoin de votre bonheur.

Il me semble que la fortune vous traite comme vous le méritez : vous m'avez tout l'air de devenir le secrétaire et le confident, non-seulement d'un prince, mais d'un régent de trois royaumes. Quant à moi, je suis dans mon humble destin plus heureux que je n'aurais pu l'espérer jamais. Je vis avec un puissant roi, qui n'est pas roi du tout pour le petit nombre de personnes qu'il admet à son entretien. Je n'ai rien autre chose à faire qu'à souper avec lui ; je jouis de tout mon temps, je lis, griffonne, et cultive mon esprit. Je vis libre auprès d'un roi, et je suis payé pour être heureux. Nous avons dans notre royale et philosophique retraite, quelques étrangers savants, spirituels, qui sont de très-bonne compagnie. Nos jours sont tranquilles et nos conversations pleines d'agrément.

Je crois qu'il n'existe pas une pareille cour dans le monde, car ce n'est pas du tout une cour, excepté quelques jours d'hiver, consacrés à la représentation et aux vanités royales. Mais, pendant ces jours de tumultueuse magnificence, j'ai bien soin de m'enfermer chez moi. C'est ainsi que je passe ma vieillesse jusqu'à ce que mes maux, que j'égaye autant que je peux, me rendent tout à fait incom-

mode auprès des rois. Alors je prendrais congé du plus noble et du plus doux esclavage. Mais si je vivais avec vous, je ne m'en séparerais pas. On peut vieillir et radoter avec un ami, mais non avec un roi.

Adieu, mon cher bon monsieur, mon plus cher ami; je suis, du fond de mon cœur, à vous pour jamais.

2307. — A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, le 4 décembre.

C'est par un heureux hasard, monsieur le duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait longtemps que deux Genevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal ; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise genevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur-le-champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peuvent inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le duc, que vous connaissez très-bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour, quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup : c'est du moins une consolation pour une âme bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les âmes pensantes se frottent l'une contre l'autre pour faire jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à Uzès à peu près comme le roi de Prusse à

Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes après avoir expédié les affaires de votre duché ? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure, puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poésies ; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris ; mais les bontés du roi, d'un côté, et mes maladies, de l'autre, m'ont retenu, et je me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon âme, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises : car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir ; ces messieurs-là sont fort curieux [1].

Pardonnez, monsieur le duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

2308. — A M. FORMEY.

Si votre fortune, monsieur, est aussi bonne que votre livre sur la fortune [2], j'ai un double compliment à vous faire. Le plaisir que me cause votre nouvel ouvrage m'a fait relire vos recherches sur les éléments de la matière ; votre antagoniste a bien de l'esprit, mais vous en avez encore plus.

. . . . Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

(Virg., *Énéide*, liv. II, v. 291.)

1. Frédéric II n'était pas le moins *curieux*, et Voltaire dit à d'Argental, dans sa lettre du 3 mars 1754, que le roi de Prusse ouvrait toutes celles de Mme Denis, et en avait un recueil. (Cl.)

2. *La Théorie de la fortune*, 1751, in-8°.

Je ne crois pas que les premiers principes, qui sont les secrets de l'éternel Géomètre, soient faits pour être connus par des êtres finis ; mais

> Non propius fas est mortali attingere divos[1].

A l'égard des sottises des chétifs mortels, sous le nom de *Siècle de Louis XIV*, vous serez assurément un des premiers que j'en ennuierai. Je vous prie de faire souvenir de moi M. le président de Jariges, dont je révère les lumières et l'équité, et pour qui j'ai autant d'amitié que d'estime. C'est avec les mêmes sentiments que je suis, de tout mon cœur, votre, etc. V.

2309. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être allongé de quelques lignes, car notre Aurélie ne dit plus :

> Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
> Par un maître absolu dans le piége conduite?

ni

> Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise;

mais elle dit :

> J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
> S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée.
> (Acte I, scène III.)

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme. Elle s'anime par degrés; elle aime, mais en femme vertueuse; et on sent que, dans le fond, elle impose un peu à Catilina, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de Catilina pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et, quoique Catilina aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les

1. Ce vers est de Halley, Voltaire l'a souvent cité.

rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que Cicéron dit à Catilina :

> Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable;
> Fuis Rome, si tu l'es...
>
> (Acte I, scène v.)

C'est précisément ce que Cicéron a dit de son vivant: ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera :

> Eh bien ! ferme Caton. . . . . . .
>
> (Acte I, scène vi.)

comme on prononcerait : *Allons, ferme, Caton!* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? N'y a-t-il pas bien des tracasseries à la Comédie? Il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres, de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne; je ne voudrais point combattre pour donner *Catilina;* je voudrais plutôt être désiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de Crébillon il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce *Siècle de Louis XIV*. On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à Reboulet[1], et à Larrei[2], et à Limiers[3], et à La Martinière[4], et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France pour ne devoir

1. Reboulet (Simon), né dans le Comtat en 1687, mort en 1752, auteur d'une *Histoire du règne de Louis XIV*, 1742-44, trois vol. in-4°.

2. Larrei (Isaac de), né à Montivilliers en 1638, mort en 1729, auteur d'une *Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, 1718-21, trois volumes in-4°.

3. Limiers (Henri-Philippe de), né en Hollande, mort en 1725, à qui l'on doit une *Histoire du règne de Louis XIV*, 1717, sept vol. in-12, et un *Abrégé chronologique de l'histoire de France pour les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, 1720, deux volumes in-12.

4. Bruzen de La Martinière (voyez tome XXXVI, page 273), éditeur d'une *Vie de Louis XIV*, par *La Hode*, 1740, cinq volumes in-4°; voyez la note, tome XIV, page 386.

point écrire l'histoire? Duclos fait fort bien d'écrire des romans[1]; voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels malentendus n'y a-t-il pas eu pour ces *Siècles!* J'en avais envoyé deux paquets à Mme Denis; il y en avait pour vous, pour votre société des anges. Un de ces paquets a été arrêté à la douane, sur la frontière; l'autre, qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au président Hénault qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en restant, n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui faisaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de Choiseul, et lui envoyer des *Siècles*. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés, ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourments, mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la santé de Mme d'Argental. Je vous embrasse bien tendrement.

2310. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause[2]. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du *Siècle de Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége

1. Nommé en 1750 à la place d'historiographe ôtée à Voltaire; il avait publié les *Mémoires pour servir à l'Histoire des mœurs du dix-huitième siècle*, 1751, in 12.
2. Frédéric ouvrait les lettres que Voltaire et sa nièce s'écrivaient.

n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à La Mettrie, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*[1]. Cette belle âme, sur le point de paraître devant Dieu, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très-exactement de la manière dont il était mort, s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification ; enfin il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe : *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son âme ;* nous nous sommes mis à rire, et lui aussi.

Il me disait hier, devant d'Argens, qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui : cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de Chazot. Je suis très-sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse? Je vous répète que cette clef de chambellan, que je ne porte jamais, n'est qu'un bénéfice simple ; que je n'ai point fait de serment ; que ma croix est un joujou auquel je préfère mon écritoire ; en un mot, je ne suis point naturalisé Vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français. Cela est étrange qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes ! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. *Le Meunier, son Fils, et l'Ane*[2], n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus m'écrivent : « Comme vous êtes l'ami du roi de Prusse, je vous prie de faire ma for-

1. Voyez la lettre 2277.
2. La Fontaine, livre III, fable Ire.

tune. » Un autre m'envoie un paquet de rêveries ; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent et qui me consolent : elles font le charme de ma vie.

2311. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

25 décembre.

Ce n'est pas de *Rome sauvée* ni de *Louis XIV* qu'il s'agit ici, mon cher ange ; voici un petit mémoire que je vous supplie de donner et de recommander très-fortement à M. de Courteilles[2], votre ami. Il ne s'agit que d'un petit mot de recommandation de M. de Saint-Contest à milord Tyrconnell. Je me trouve dans le cas d'avoir presque forcé Mme de Bentinck à prendre milord Tyrconnell pour son arbitre, conjointement avec le secrétaire d'État des affaires étrangères de Prusse. Elle aurait des reproches éternels à me faire si ces arbitres la sacrifiaient. Je présume qu'ils lui rendront justice, qu'ils ne prendront pas le parti du comte de Bentinck, dont la France et la Prusse doivent être également mécontentes, et j'attends tout de leur équité.

Je n'entre dans aucune discussion de l'affaire, je ne prétends pas que M. de Courteilles et M. de Saint-Contest soient fatigués de procédures impériales et danoises ; je demande simplement que M. de Saint-Contest écrive à milord Tyrconnell une lettre un peu pressante en faveur de la comtesse de Bentinck, sans entrer dans aucun détail. Mon cher ange, une lettre de recommandation est peu de chose. Le ministre, instruit de cette affaire, ne la refusera pas. Mais en faisant cette bonne œuvre, je vous supplie de ne me point nommer. Je ne veux me mêler que des affaires passées et point du tout des présentes.

Mandez-moi par la poste si vous avez reçu mon rogaton pour M. de Courteilles, et si on a fait ce que je vous conjure d'obtenir ; mais ne parlez dans votre lettre ni de Mme de Bentinck, ni de son mémoire[3] ; il faut tâcher de ne pas s'exposer en rendant service.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Conseiller au parlement.
3. Elle plaidait contre son mari.

Je vous avais dit, mon cher ange, en commençant ma lettre, que je ne parlerais ni de *Rome* ni du *Siècle de Louis XIV;* cependant je dépêche par le courrier deux volumes tout farcis de corrections. Cela coûte beaucoup de soins, et je n'ai guère de temps. Vous ferez, vous et MM. de Choiseul et de Chauvelin, comme vous pourrez ; mais je vous conjure de lire fort vite.

Ne connaissez-vous personne au fait de l'histoire moderne qui pût, aussi fort vite, m'instruire des fautes que je n'aurai pas aperçues ? M. de Foncemagne[1] serait-il homme à prendre cette peine ? Je suis dans la nécessité de laisser paraître l'ouvrage sous peu, parce que des compagnons imprimeurs sont des exemplaires, et que je serais prévenu. Il ne s'agit pas ici de s'amuser, il s'agit de me rendre service, de m'instruire ; je vous le demande en grâce. Consignez tout de suite le livre entre les mains de Mme Denis. Mille adorations à tout ange.

2312. — A M. G.-C. WALTHER.

28 décembre 1751.

J'examine avec soin votre édition. Il y a beaucoup de fautes. Jugez où nous en aurions été si je vous avais donné d'abord à imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Il a fallu l'imprimer chez l'imprimeur du roi de Prusse. C'est M. de Francheville, conseiller aulique, qui s'est chargé de l'édition, et il y a encore des cartons à faire. Mon nom n'est point à la tête de l'édition. On sait assez, dans l'Europe, que j'en suis l'auteur ; mais je ne veux pas m'exposer à ce qu'on peut essuyer, en France, de désagréable quand on dit la vérité. J'ai donc pris le parti de ne point envoyer d'exemplaire en France. Ce n'est pas moi qui ai le privilége impérial ; et celui de Prusse est sous le nom de M. de Francheville. Il y a, comme je vous l'ai mandé, trois mille exemplaires de tirés, dont quatre-vingts ou à peu près peuvent être ou gâtés ou incomplets ; j'en envoie cinq cents à un de mes amis à Londres. Ce débit ne passera point par les mains des libraires, c'est une affaire particulière. Reste donc deux mille cinq cents exemplaires dont je puis disposer : j'en prends cent pour faire des présents, et je me déferai des deux mille quatre cents exemplaires restants avec un seul libraire auquel je transporterai le privilége, le droit de copie et de faire traduire. Les deux volumes contiennent chacun à peu

1. Membre de l'Académie des inscriptions.

près cinq cents pages, ou quatre cent quatre-vingts, ou approchant : c'est de quoi je serai plus parfaitement instruit quand la table des matières sera achevée. On peut vendre les deux mille quatre cents exemplaires deux rixdalers, ou au moins deux florins chacun. Je ne veux pas assurément y gagner, mais je ne veux pas y perdre. L'ouvrage m'a coûté, avec le secrétaire et M. de Francheville qu'il a fallu payer, environ deux mille écus, parce qu'il y a des feuilles que j'ai refaites trois fois. Je vous donnerai volontiers la préférence sur d'autres libraires qui m'en offrent davantage ; et encore je ne vous demanderai ces deux mille écus qu'au 1er juillet, et vous donnerez un présent de cinquante écus à M. de Francheville. Si je vous abandonnais seulement cinq cents exemplaires, vous ne pourriez avoir ni le privilége, ni le droit de traduction, parce qu'il faudrait nécessairement donner ces droits à ceux qui prendaient la plus grosse partie ; mais si vous vous chargiez du total, alors le même homme[1] qui a traduit les tragédies de *Phèdre* et d'*Alzire*, en allemand, avec beaucoup de succès, traduirait pour vous le *Siècle de Louis XIV*, et il ne vous en coûterait rien, et vous pourriez ensuite joindre cet ouvrage à mes *Œuvres*. Je me déterminerai suivant votre réponse.

Il se présente une plus grande entreprise : c'est d'imprimer et de débiter volume à volume les auteurs classiques de France, avec des notes très-instructives sur la langue, sur le goût, et quantité d'anecdotes au bas des pages ; on commencerait par La Fontaine, Corneille, Molière, Bossuet, Fléchier, etc. Rien ne serait plus utile pour donner aux étrangers l'intelligence parfaite du français, et pour former le goût. J'ose dire qu'une telle entreprise fera la fortune de celui qui en fera les frais. Nous commencerions à la Saint-Jean, et cela irait sans interruption. Vous pouvez voir que je ne songe qu'à vous rendre service. C'est à vous à voir si vous voulez joindre votre peine à mes soins. Je vous embrasse.

VOLTAIRE.

2313. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, comme vos ouvrages sont plus tentants que les miens, il pourra bien quelque jour arriver à Votre Majesté ce qui m'arrive. A mesure qu'on imprimait, chez Henning[2], les feuilles du

1. M. de Stieven.
2. Voyez la lettre 2276.

Siècle de Louis XIV, on les envoyait à Francfort-sur-l'Oder. Non-seulement on y débite le livre publiquement, mais l'ouvrage est plein de fautes absurdes. Je ne parle pas de la perte que j'essuie; mais le pauvre Francheville perd tout le prix de six mois de peine, et je suis déshonoré par une friponnerie de libraire. Les fins d'année ne me sont pas heureuses. Mais je vous ai consacré ma vie, et avec cela on n'est point à plaindre.

Votre Majesté peut, d'un mot, non-seulement faire arrêter le libraire à Francfort, faire saisir son édition, et savoir d'où vient le vol, mais donner ordre qu'on examine sur le chemin de Leipsick les voitures de Francfort qui contiendront des livres, et qu'on saisisse celui qui portera le titre de *Siècle de Louis XIV*. Car le libraire de Francfort-sur-l'Oder envoie sans doute son vol à Leipsick.

Votre Majesté sait mieux que moi ce qu'elle doit faire, mais j'attends tout de sa justice et de ses bontés. Je me jette à ses pieds, et entre les bras de sa philosophie. Mais je compte bien plus sur votre protection.

Souffrez, sire, que je renouvelle à Votre Majesté, à la fin de cette année, les sentiments du profond respect et de la tendresse qui m'attachent à elle.

2314. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ce mercredi matin (29 décembre 1751).

Ah! mon Dieu, sire, que je vous demande pardon! J'avais écrit à Votre Majesté, cette nuit, sur une affaire particulière qui n'en vaut pas la peine, et je ne savais pas que, pendant ce temps-là, vous perdiez M. de Rottembourg. Quel songe que la vie! et quel songe funeste! Votre Majesté perd un homme dont elle était véritablement aimée. J'ose dire que je perds près de Votre Majesté le seul homme[1] qui connût mon cœur et mes sentiments pour vous. Dieu veuille que vous retrouviez des gens aussi sincèrement attachés!

Je ne sais pas ce que deviendra ma malheureuse vie, mais elle sera toujours à vous, et vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vos bontés.

1. Voltaire fut mieux informé peu de temps après. Voyez plus bas la lettre 2321.

2315. — A M. DARGET.

1751.

Je ne savais pas cette mort funeste. J'ai écrit au roi ce matin à six heures sur cette sotte affaire d'Henning, et j'ai écrit à neuf pour témoigner au roi ma douleur, et pour lui demander pardon de lui avoir parlé d'affaire.

Je ne ferai certainement point de procès dans ce pays-ci. J'aime beaucoup mieux tout perdre. Cela est bien plus aisé, et l'expérience doit servir. Rien ne serait d'ailleurs plus impertinent qu'un procès contre un voleur inconnu. Je me soucie même fort peu que le roi se mêle de cette bagatelle, et je vous prie de lui dire que je ne suis occupé que de sa douleur et de la mienne.

2316. — A M. FORMEY.

Le 2 janvier 1752.

J'ai lu, toute la nuit, l'*Histoire du Manichéisme* [1]. Voilà ce qui s'appelle un bon livre; voilà de la théologie réduite à la philosophie.

M. Beausobre [2] raisonne mieux que tous les Pères; il est évident qu'il est déiste, du moins évident pour moi. Mandez-moi, je vous prie, quel était son nom de baptême, et l'année de sa mort. Je voudrais qu'il vécût encore. Vivez, vous!

2317. — AU CARDINAL QUERINI.

Berlin, 7 gennajo 1752.

La morte del conte di Rottembourg, l' uno de' direttori di questa chiesa tanto favorita da Vostra Eminenza, a cagionato quì un grand ramarico; io sarei molto sorpreso se egli non avesse lasciato nel suo testamento una considerabil somma di danari per contribuire alla fabrica del vostro edifizio. I continui assalti della malatia che mi distrugge, mi fanno augurare anderò dove è gito il povero conte di Rottembourg, e dove non s' edificano case nè per Iddio, ne per gli uomini. L' ultime mie voglie saranno in favore della chiesa di Berlino; ma darò poco, giacchè sono un

1. *Histoire critique du Manichéisme*, par Beausobre, 1734-39, deux volumes in-4°; le second avait été rédigé par Formey.
2. Voyez son article, tome XIV, page 39.

uomo da poco. E bisogna pigliar cura de' suoi parenti et amici prima di pensare alle pietre d'un monumento. Tocca a un vescovo, a un gran cardinale, a un celebratissimo benefattore come voi siete, di segnalare la sua beneficenza dovunque va la sua gloria. Rimango con ogni riverenza del suo imparegiabile merito, si come di Sua Eminenza, umilissimo et devotissimo servitore[1],

VOLTAIRE.

2318. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 8 janvier.

Une des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit; j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur-le-champ de la plupart de vos remarques [2]; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

1. *Traduction :* La mort du comte de Rottembourg, l'un des directeurs de cette église que Votre Éminence favorise tant, a laissé ici les regrets les plus vifs. Je serais beaucoup étonné s'il n'avait pas destiné par son testament une somme considérable pour la perfection de cet édifice. Les assauts continuels de la maladie qui me mine sont un présage que je serai bientôt avec le pauvre comte de Rottembourg, dans ce pays où l'on ne bâtit, ni pour Dieu ni pour les hommes. L'église de Berlin aura part à mes dernières dispositions; mais je donnerai peu, parce que j'ai peu*. L'on doit se rappeler ses parents et ses amis avant de se souvenir des pierres d'un monument. Il est digne d'un évêque, d'un grand cardinal, d'un célèbre bienfaiteur tel que vous, de faire éclater sa générosité dans tous les endroits où parvient sa gloire.

Je finis avec la vénération qu'on doit à un mérite incomparable comme celui de Votre Éminence.

2. Voici ce que le président Hénault écrivait au comte d'Argenson, le 31 décembre 1751, relativement au *Siècle de Louis XIV :*

« Voltaire m'a envoyé son livre, en me priant de lui envoyer des critiques, c'est-à-dire des louanges. J'ai beaucoup hésité à lui écrire, parce que je crains de le contredire, et que, d'un autre côté, je voudrais bien que son ouvrage fût de façon à être admis en ce pays-ci, et qu'il l'y ramenât. C'est le plus bel esprit de ce siècle, qui fait honneur à la France, *et qui perdra son talent quand il aura cessé d'y habiter;* mais c'est un fou que la jalousie en a banni... Tel qu'il est pourtant, il faudrait, s'il est possible, le mettre à portée de revenir, et cet ouvrage en pourrait être l'occasion. C'est ce qui m'a déterminé à lui envoyer des *remarques* sur le premier tome, dont vous trouverez ici une copie.

« Le défaut de ce premier tome, en général, ... c'est que Louis XIV n'y est pas traité, à beaucoup près, comme il doit l'être; mais le second tome, dont j'ai lu les deux tiers, répare bien tout cela... Je n'ai rien vu de comparable ailleurs, ni pour la gloire du roi, ni pour celle de la nation. »

Le président Hénault, qui a écrit l'histoire en courtisan, voulait que Voltaire l'écrivît en *gentilhomme ordinaire.* (CL.)

* Voltaire avait alors soixante mille livres de rente.

Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de Vaudemont : il ne s'agit pas là du père, mais du fils, qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de Commercy.

Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de Turenne changea de religion, à cinquante ans, par persuasion, vous avez assurément une bonne âme. Cependant si, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que Mademoiselle fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup, et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de Gaston.

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand Condé ; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de Scipion à Linterne, et de Marlborough à Blenheim ; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de Mme de Montespan. C'est vous autres, messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de Condé, les dernières années de sa vie ; et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénoûment dans une histoire, comme dans une tragédie ; sans quoi on n'est qu'un Reboulet, ou un Limiers, ou un La Hode[1]. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits ; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti[2]. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à

1. Voyez la note de Voltaire, tome XIV, page 386.

2. La seconde édition des *Mémoires* de Lamberti n'a que quatorze volumes (voyez la note, tome XVI, page 588). Il se peut qu'au lieu de Lamberti Voltaire

présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : Philippe V sera-t-il roi ? sera-t-il chassé d'Espagne ? La Hollande sera-t-elle détruite ? Louis XIV succombera-t-il ? En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion. Les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable et les disputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre ; les gens sages doivent m'approuver.

La liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée si j'avais pu travailler à Paris : je me serais plus étendu sur tous les arts ; c'était mon principal objet, mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que Louis XIV paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume ? Ce serait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous ; vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

ait ici écrit Lambert. C.-Fr. Lambert, mort en 1765, auteur très-fécond, venait de publier, en trois ans, *vingt-deux* volumes, savoir : *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs*, 1749, quatre volumes in-12 ; *Histoire générale, civile, naturelle, politique et religieuse, de tous les peuples du monde*, 1750, quinze volumes in-12 ; *Histoire littéraire de Louis XIV*, 1751, trois volumes in-4°. (B.)

2319. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, ce 8 janvier.

Article par article, mon cher ange :

1° Je vois que Mme Denis ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où Cicéron dit expressément, en parlant de Catilina à Caton :

Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
(Scène vi.)

Non-seulement cela doit être dans la copie de Mme Denis, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je suis bien trompé.

2° Il y a aussi, au second acte, la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré
Armerait le sénat, qui flotte et qui s'arrête;
L'orage, au même instant, doit fondre sur leur tête [1].

3° Si vous voulez que Catilina recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons :

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
(Acte III, scène ii.)

Ce sera un peu de peine pour Mme Denis de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que Cicéron, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne par intérim la puissance de dictateur; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de Cicéron, et avec quelques mouvements passionnés qui conviennent à sa

1. Ces vers font partie des variantes.

situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous de le faire si mal parler; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce *Siècle de Louis XIV*, et dans l'épuisement de forces où mes maladies continuelles me laissent.

Allez; de tous côtés poursuivez ces pervers,
Et que, malgré César, on les charge de fers.
Sénat, tu m'as remis les rênes de l'empire;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.
Je vengerai l'État; je vengerai la loi;
Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers sacrifices [1], etc.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de Catilina. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce : *Assis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte Catilina dise :

Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
Plébéien qui régis les souverains du monde [2].

Si, avec tous ces changements, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'Aurélie, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des personnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que *Rome sauvée* peut être jouée, je ne m'y oppose pas; mais je tremble beaucoup. Je dois tomber, puisque la farce allobroge de Crébillon a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage, qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire siffler le mien. Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse, si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence, et si je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long-

1. Variantes du cinquième acte.
2. On lit actuellement :

Assis au premier rang des souverains du monde.

temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur.

Il s'est certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du *Siècle de Louis XIV* corrigés à la main[1].

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ses aises où je suis. Des ouvriers allemands sont de terribles gens. Enfin vous recevrez ce *Siècle*. Je supplie instamment M. de Choiseul, M. de Chauvelin, aussi bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques ; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le secours de ses amis, et surtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, messieurs, pour amuser votre loisir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'est point du tout un petit plaisir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir ; c'est un très-grand service que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va se donner pour *Rome*. Il y a une conspiration contre moi plus forte que celle de *Catilina ;* soyez mes Cicérons. Je ne sais comment va la santé de Mme d'Argental. Je lui présente mes respects, et lui souhaite une meilleure santé que la mienne.

2320. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, Votre Majesté peut savoir que, de tous les Français qui sont à votre cour, j'étais le plus tendrement attaché à M. de Rottembourg. Il m'avait promis, en dernier lieu, qu'il me ferait l'honneur d'être mon exécuteur testamentaire, et je ne m'attendais pas qu'il dût périr avant moi. Je vous fis demander, il y a quelques jours, de me mettre à vos pieds, et de mêler un moment ma douleur à la vôtre, et je sortis de mon lit, où je suis presque toujours retenu, pour venir m'informer dans votre antichambre de l'état de votre santé, craignant que votre sensibilité ne vous rendît malade.

Au reste, je demande pardon à Votre Majesté de lui avoir écrit sur une autre affaire, dans le temps où j'ignorais la mort de M. de Rottembourg. Je suis bien éloigné de m'être occupé de cette bagatelle. Je ne le suis que de la perte que vous avez faite ; et je peux encore ajouter que Votre Majesté doit s'apercevoir, par

1. Il est parlé d'exemplaires d'ouvrages de Voltaire avec des corrections manuscrites dans le tome XIV, page XIV ; et dans une note, tome XXXV, page 436.

mon genre de vie, et qu'elle sera toujours convaincue, par toutes mes démarches, que je ne suis ici uniquement que pour elle.

Il n'y a assurément que l'excès de ses bontés qui puisse me faire supporter de si longues maladies, privé de toute consolation.

2321. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 18 janvier.

Nous avons perdu, au commencement de l'année, ce comte de Rottembourg qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme; je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe; que les hommes ne sont que des ombres passagères; qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit; et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain; pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de Rottembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec Sa Majesté. C'est là l'étiquette des cours; on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de Rottembourg a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie; cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie : les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais, et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très-souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier

ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi, qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du *Siècle de Louis XIV* ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle ; cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait François Ier, ou saint François, d'avec un Français ? Ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait?* Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a ;* pourquoi ? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois ; parce que voy*oit*, lis*oit*, rimait avec expl*oit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2322. — A M. FORMEY.

Le 19 janvier.

Je vous renvoie, monsieur, ce petit livre[1]. Je disposais mon corps cacochyme à ne me pas refuser le service demain, et à grimper à l'Académie, pour vous entendre ; mais j'apprends que la fête s'est faite aujourd'hui. Je n'ai point reçu de billet. Je vous embrasse. V.

2323. — A M. FORMEY.

Le 20 janvier.

Je vous souhaite toutes les *commodités de la vie*[2], et même

Le superflu, chose très-nécessaire[3],

pour en avoir dit tant de bien. Je vous envoie, mon cher philosophe, une farce[4] en revanche de votre belle pièce. La farce est un tant soit peu leibnitzienne, vraiment. *Vale.*

1. Formey ne dit pas quel était ce petit livre.
2. Formey venait de lire, à l'Académie de Berlin, un discours sur l'*Obligation de se procurer les commodités de la vie.*
3. *Le Mondain,* vers 22.
4. Formey dit ne pas se rappeler ce que c'était que cette farce. C'est peut-être l'article sur les *OEuvres de Maupertuis,* que nous avons donné tome XXIII, page 535.

2324. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, le 27 janvier.

J'envoie à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront sa bibliothèque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela, mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. La Mettrie aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout à fait fou. Son livre[1] contre les médecins est d'un enragé et d'un malhonnête homme; avec cela c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Il est fort triste qu'on ait lu son *Éloge*[2] à l'Académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de La Mettrie soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain; mais avec cent cinquante mille hommes on se moque de tout, et on brave les jugements des hommes.

Mme de Pompadour m'a écrit que « mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais quitté la France que parce que j'étais au désespoir qu'elle protégeât Crébillon ». Ce serait bien là une autre folie, dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France parce que j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté, et que je me suis laissé enchanter par les empressements et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Mme de Pompadour peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais musiciens, et de mauvais peintres, sans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs mes maladies, qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarrasser ni des faveurs des rois ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon du soleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je serais fâché seulement de mourir sans avoir vu Saint-Pierre de

1. *La Politique du médecin de Machiavel, ou le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*; 1746, in-12.
2. Par Frédéric.

Rome, la ville souterraine, votre statue, et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser.

J'ai écrit à M. le maréchal de Noailles, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du *Siècle*, et que le vôtre s'y trouve. Le président Hénault est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est à quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de *Rome sauvée*, en use despotiquement; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres : cela doit faire un beau conflit de cabales!

Je suis bien aise de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, monseigneur; c'est auprès de votre belle âme et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand la décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas : Ah! si M. le maréchal de Richelieu était là! Le roi de Prusse en pense autant, mais il serait jaloux de vous, car, il faut l'avouer, il n'est que le second des hommes séduisants. Adieu, monseigneur; n'oubliez pas votre ancien courtisan.

2325. — A M. FALKENER[1].

Berlin, 27 janvier 1752.

Dear sir, my *Louis XIV* is on the Elbe, about a month ago. I don't know whether the *grand* monarch has yet put to sea, to invade Great Britain. But booksellers are greater politicians than Lewis; and I think it is very likely they have got the start of me, by sending my book to London by the way of Rotterdam, while my bale of printed tales is on the Elbe; and so they will reap all the benefit of my labours, according to the noble way of the world.

My book is prohibited amongst my dear countrymen, because I have spoken the truth; and the delays of cargoes, and the jarring of winds, hinder it from pursuing its journey to

1. Éditeurs, de Cayrol et François.



England. So, I have to fight with, or against the sea and earth and hell, for booksellers are the hell of writers.

Be what it will, receive, my dear sir, my cargo of printed sheets, when wind and tide will permit. Do what you please with them; I am resigned. I had rather be read, than be sold: truth it above trade, and reputation above money!

I am sorry to see that England seems to be sunk into romances. I hope nor you nor your lady care much for them. Yet, there are some written in a lively manner. Nothing is more pleasing in that way, than the humorous performances of our Hamilton, born in France, but of a Scotch family.

We have many voyages useful and entertaining, such as those of Chardin, Bernier, La Loubère, etc. As to miscellaneous works, some may be read with much pleasure and improvement, such as *le Ménagiana* de La Monnoye, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Saint-Réal, Saint-Évremond, etc., may afford your lady very agreable reading.

Farewell, my dear worthy friend. You are one of the most amiable souls that any age has ever produced; and I am for ever yours, with the most tender gratitude[1]. V.

1. *Traduction :* Cher monsieur, mon *Louis XIV* est sur l'Elbe depuis près d'un mois. Je ne sais pas si le grand roi s'est déjà mis en mer pour envahir la Grande-Bretagne. Mais les libraires sont plus grands politiques que Louis: il est, je crois, très-vraisemblable qu'ils ont pris les devants sur moi, en emportant mon livre à Londres par la voie de Rotterdam, pendant que mon ballot de contes imprimés est sur l'Elbe; et de cette façon ils recueilleront tout le bénéfice de mes travaux, suivant la noble coutume de ce monde.

Mon livre est défendu chez mes chers compatriotes, parce que j'ai dit la vérité; les délais des chargements et l'obstacle des vents l'empêchent de poursuivre son voyage en Angleterre. Ainsi j'ai à combattre à la fois contre la mer, la terre et l'enfer: car les libraires sont l'enfer des écrivains.

Qu'il en soit ce qu'il pourra, recevez, mon cher monsieur, ma cargaison de chiffons imprimés, quand le vent et la marée le permettront. Faites-en ce qu'il vous plaira; je suis résigné à tout. J'aimerais mieux être lu que vendu. La vérité est au-dessus du commerce, et l'honneur au-dessus de l'argent.

Je suis fâché de voir que l'Angleterre semble plongée dans les romans. J'espère que ni vous ni milady, vous ne vous en souciez pas. Cependant il y en a qui sont écrits avec une grande vivacité de style. Rien n'est plus agréable en ce genre que les ouvrages si gais de notre Hamilton, né en France, mais d'une famille écossaise.

Nous avons plusieurs voyages utiles et intéressants, comme ceux de Chardin, de Bernier, de La Loubère, etc. Quant aux ouvrages de mélanges, quelques-uns peuvent se lire avec beaucoup de plaisir et de fruit, tels que *le Ménagiana* de La Monnoye, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Saint-Réal, Saint-Évremond, etc., qui procureront à milady une lecture très-agréable.

Adieu, mon cher et digne ami; vous êtes le cœur le plus aimable qu'aucun siècle ait jamais produit, et je suis à vous pour toujours avec la plus tendre reconnaissance.

2326. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

À Berlin, le 28 janvier.

Je vous dois de nouveaux remerciements, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le *Siècle de Louis XIV*, si on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé selon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas à l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome; j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité, j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres, qui, dans leur temps, causent tant de malheurs et tant d'attention et qui, au bout d'un siècle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini ainsi ce premier tome :

« Voilà le précis, peut-être encore trop long, des plus importants événements de ce siècle; ces grandes choses paraîtront petites un jour, quand elles seront confondues dans la multitude immense des révolutions qui bouleversent le monde, et il n'en resterait alors qu'un faible souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient sur ce siècle une gloire unique qui ne périra jamais[1]. »

Vous voyez par là que mon second tome est mon principal objet, et cet objet aurait été bien mieux rempli si j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi et l'acharnement de mes ennemis m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'Argenson[2] que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre Louis XIV et le roi Guillaume.

Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

[3] « Ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père; ceux qui admirent davantage le protecteur que le per-

1. L'auteur a reporté cet alinéa, toutefois avec des changements, à la fin de son chapitre XXXIII; voyez tome XIV, page 558.
2. Le comte d'Argenson.
3. Cet alinéa n'était pas en effet dans la première édition, et termine aujourd'hui le chapitre XVII; voyez tome XIV, page 343.

sécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront la préférence à Louis XIV. »

D'ailleurs, M. d'Argenson ne peut ignorer que Louis XIV et Guillaume ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un fade panégyrique; et, s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, sans m'écarter de la vérité, j'ai loué, autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père[1] n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie, et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de Mme du Deffant, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de Condé était mort à Chantilly[2] de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres; si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience.

A propos, je suis bien malade; si je meurs, dites, je vous en prie, comme frère Jean[3] : J'y perds un bon ami.

2327. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 30 janvier.

Sire, quant à Pascal, je vous supplie de lire la page 274 du second tome[4], que j'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, et vous jugerez si sa cause est bonne.

Quant à Mme de Bentinck, elle n'a point de cuisine, et j'en ai une ici et une à Paris.

Quant aux procès et aux tracasseries, je n'en ai qu'avec la maladie cruelle qui me mène au tombeau.

Je vis dans la plus grande solitude et dans les plus grandes

1. Voyez tome XIV, page 503.
2. Voyez tome XIV, page 465.
3. Rabelais, *Pantagruel*, livre IV, chap. xx.
4. Voyez tome XV, page 47.

souffrances, et je conjure Votre Majesté de ne pas briser le frêle roseau que vous avez fait venir de si loin.

M. de Bielfeld[1] a fait restituer, il y a longtemps, les exemplaires que votre imprimeur[2] avait donnés à un professeur de Francfort-sur-l'Oder. J'étais affligé, avec raison, qu'un autre en eût avant Votre Majesté. Voilà tout le procès et toute la tracasserie.

Est-il possible que la calomnie ait pu aller jusqu'à m'accuser d'un mauvais procédé dans cette affaire? C'est ce que je ne puis comprendre. L'ouvrage est à moi, comme l'*Histoire de Brandebourg* est à Votre Majesté, permettez-moi l'insolence de la comparaison. Quel démêlé, quelle discussion puis-je avoir pour une chose qui m'appartient, et qui est entre mes mains? Que deviendrai-je, sire, si une calomnie si peu vraisemblable est écoutée? La franchise, qui est le caractère de la capitale de France et le mien, mérite que vous daigniez m'instruire de ma faute si j'en ai fait une; et, si je n'en ai pas commis, je demande justice à votre cœur.

Vous savez qu'un mot de votre bouche est un coup mortel. Tout le monde dit, chez la reine mère, que je suis dans votre disgrâce. Un tel état décourage et flétrit l'âme, et la crainte de déplaire ôte tous les moyens de plaire. Daignez me rassurer contre la défiance de moi-même, et ayez du moins pitié d'un homme que vous avez promis[3] de rendre heureux.

Vous avez dans le cœur des sentiments d'humanité que vous mettez dans vos beaux ouvrages. Je réclame cette bonté, afin que je puisse paraître devant Votre Majesté avec confiance, dès que mes maux le permettront. Soyez sûr que, soit que je meure ou que je vive, vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vous, et qu'en me donnant à Votre Majesté je n'avais cherché que votre personne.

2328. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 1er février.

J'apprends que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère; je crains que vous ne le soyez encore.

Qui connaît mieux que moi le prix de la santé? Je l'ai perdue sans ressource, mais comptez que personne au monde ne s'inté-

1. Voyez une note de la lettre 2290.
2. C.-F. Henning.
3. Voyez la lettre de Frédéric à Voltaire, du 23 août 1750.

resse comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimas ; mais quelles eaux ? je n'en sais rien. Si vous en preniez, les vôtres seraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le *Siècle de Louis XIV*. Je vous avertis très-sérieusement que, si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que si Corneille, vivait je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoie deux petits morceaux que j'ajoute à ce *Siècle :* ils sont bien à la gloire de Louis XIV. Je vous supplie, quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur Louis XIV. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire Louis XIV plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi qu'un vieux[1] général, un vieux politique, et un vieux galant, ne change point de religion par un coup de la grâce.

Enfin j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre Louis XIV et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains ; nous avons enseigné les nations, mais on n'en hait pas moins notre gouvernement ; croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne, et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission tacite de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse, et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait.

Ces difficultés sont abominables. J'ai sans peine un privilége

1. Voyez tome XIV, page 272.

de l'empereur pour dire que Léopold[1] était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je peux hardiment imprimer sous les yeux du roi de Prusse que son aïeul[2], le grand électeur, s'abaissa inutilement devant Louis XIV, et lui résista aussi inutilement. Il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de Louis XIV et de la France! et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisements. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud: car le climat où je suis me fait autant de mal que les désagréments attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir. En ce cas, vous me procurerez un très-grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'Argenson et Mme du Deffant. Bonsoir; je me meurs, et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin: il n'y en a que douze; Pellisson même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval, en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du *Tholus*[3]. Le fameux fort de Schenck, dont parle Boileau, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'Albe. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie; je vous prie de le dire à M. d'Argenson.

2329. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, le 6 février.

Mon très-cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre âme, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre

1. Léopold Ier; chapitre XIV du *Siècle de Louis XIV*.
2. Lisez *bisaïeul*.
3. C'est le nom que Boileau donne au village de Tolhuis, ép. IV, v. 55.

des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de Pandore; mais l'hiver est bien rude, et sera bien long. Je doute que *Rome sauvée* me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé Mlle Gaussin; je m'en accuse très-sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous assure que, si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des Crébillons sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût aux sentiments des autres. Je voulais un contraste de douceur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de Catilina. Il y a assez de Romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un Caton en cornettes, on m'y a forcé, et M. le maréchal de Richelieu a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de Catilina se bornât à aimer, qu'elle dît :

> J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
> Dans ces divisions dont Rome est déchirée [1].

Il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de Mlle Gaussin. Je l'aurais déparée : ce serait donner des bottes et des éperons à Vénus. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du *Siècle*, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme [2]. Je remercie Mme d'Argental de ses anedoctes, et surtout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établissement que le grand Duquêne (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

1. Voyez tome V, page 286.
2. M. d'Argental est neveu du cardinal de Tencin, qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun. (K.) — Voyez tome XV, page 60.

Je ne sais si les exemplaires qui vous sont enfin parvenus sont corrigés ou non ; mais il y en a un entre les mains de Mme Denis, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'est celui-là qui est destiné pour l'impression, en cas que le président Hénault ait, comme je l'espère, la vertu et le courage de dire à M. d'Argenson qu'une histoire n'est point un panégyrique, et que, quand le mensonge paraît à Paris sous les noms de Limiers, de La Martinière, de Larrei, et de tant d'autres, la vérité peut paraître sous le mien.

J'envoie aussi à ma nièce une préface pour *Rome*, en cas que La Noue ne fasse pas siffler cette pièce. La Noue, Cicéron ! cela est bien pis que de préférer Mlle Clairon à Mlle Gaussin. Je vous avoue que ce singe me fait trembler. Quoi ! ni voix, ni visage, ni âme, et jouer Cicéron ! Cela seul serait capable d'augmenter mes maux ; mais je ne veux pas mourir des coups de La Noue. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner Cicéron en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands hommes, surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mlle Clairon ne fera certainement pas pleurer, et La Noue fera rire. Je suis bien aise d'être malade avant cette catastrophe, car on dirait que c'est la chute de *Rome* qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le *Catilina* de Crébillon soit honoré, et le mien honni ; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

2330. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(Février.)

Sire, je mets aux pieds de Votre Majesté un ouvrage que j'ai composé en partie dans votre maison, et je lui en présente les prémices longtemps avant qu'il soit publié. Votre Majesté est bien persuadée que, dès que ma malheureuse santé me le permettra, je viendrai à Potsdam sous son bon plaisir.

Je suis bien loin d'être dans le cas d'un de vos bons mots, *qu'on vous demande la permission d'être malade*. J'aspire à la seule permission de vous voir et de vous entendre. Vous savez que c'est ma seule consolation, et le seul motif qui m'a fait renoncer à ma patrie, à mon roi, à mes charges, à ma famille, à des amis de quarante années ; je ne me suis laissé de ressource que dans vos promesses sacrées, qui me soutiennent contre la crainte de vous déplaire.

Comme on a mandé à Paris que j'étais dans votre disgrâce, j'ose vous supplier très-instamment de daigner me dire si je vous ai déplu en quelque chose. Je peux faire des fautes ou par igno-

rance, ou par trop d'empressement, mais mon cœur n'en fera jamais. Je vis dans la plus profonde retraite, donnant à l'étude le temps que des maladies cruelles peuvent me laisser. Je n'écris qu'à ma nièce. Ma famille et mes amis ne se rassurent contre les prédictions[1] qu'ils m'ont faites que par les assurances respectables que vous leur avez données[2]. Je ne lui parle que de vos bontés, de mon admiration pour votre génie, du bonheur de vivre auprès de vous. Si je lui envoie quelques vers, où mes sentiments pour vous sont exprimés, je lui recommande même de n'en jamais tirer de copie, et elle est d'une fidélité exacte.

Il est bien cruel que tout ce qu'on a mandé à Paris la détourne de venir s'établir ici avec moi, et d'y recueillir mes derniers soupirs. Encore une fois, sire, daignez m'avertir s'il y a quelque chose à reprendre dans ma conduite. Je mettrai cette bonté au rang de vos plus grandes faveurs. Je la mérite, m'étant donné à vous sans réserve. Le bonheur de me sentir moins indigne de vous me fera soutenir patiemment les maux dont je suis accablé.

2331. — A LA PRINCESSE ULRIQUE,

REINE DE SUÈDE[3].

Berlin, le 9 février 1752.

Votre Majesté est accoutumée à recevoir des productions de Potsdam. Il est juste que celles que le maître vous envoie soient les meilleures. Mais daignez recevoir avec indulgence les hommages d'un des moindres habitants de ce séjour où l'on chante continuellement des hymnes à votre gloire. Je mets à vos pieds ces prémices ; c'est l'histoire d'un siècle glorieux et semblable à celui que Votre Majesté va faire naître. L'ouvrage ne sera publié de longtemps, et je commence par en faire hommage à Votre Majesté. Il est plein de vérités, et les vérités ont quelquefois des ennemis.

Hélas ! si l'étoile du Nord
Favorise cet ouvrage,
Il doit arriver au port
Sans redouter le naufrage.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

VOLTAIRE.

1. Voyez la lettre 2485.
2. Dans la lettre du 23 août 1750.
3. Éditeur, V. Advielle.

2332. — A MADAME LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA[1].

A Berlin, le 10 février 1752.

Madame, je me suis accoutumé à présenter des hommages à Votre Altesse sérénissime. Elle permettra que je mette à ses pieds cette histoire[2], qui peut servir à l'éducation de monseigneur le prince son fils, et je serais trop heureux qu'elle amusât le loisir de son auguste mère. Je me flatte qu'elle daignera recevoir avec bonté cette marque de mon respectueux dévouement. J'ai toujours ambitionné de lui faire ma cour. Rien ne serait plus précieux pour moi que de recevoir des marques de sa bonté à sa cour; et si je ne peux avoir cet honneur, j'ose me flatter que j'en serai consolé par l'assurance de sa protection et de son indulgence. Je suis avec un profond respect, etc.

2333. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 11 février 1752.

Mon cher ami, je n'ai pu encore envoyer au roi le quatrième exemplaire de mon *Siècle*. Le relieur travaille pour Sa Majesté. Il est juste qu'elle soit servie avant moi. Je ne sais pas s'il occupe à présent ses moments de loisir par des vers ou de la prose; mais je sais qu'en prose et en vers il est parvenu à pouvoir se passer aisément de ma pédanterie grammaticale. Il a joint à son génie l'exactitude et la finesse de notre langue. Je peux lui devenir inutile; mais il me devient très-nécessaire : car que fais-je dans ma solitude derrière le Packhoff? Ce n'est ni pour Mme Bock, ni pour Achard le neveu, ni pour un comte aveugle, qui vient, dit-on, de se marier, et qui, dit-on, demeure dans la même maison que moi; ce n'est pas pour eux, en un mot, que je suis venu. Je suis dans un pauvre état, il est vrai, et je sens que je serai un triste convive; mais il me reste des oreilles pour entendre, et une âme pour sentir. Je porterai donc mes oreilles et mon âme à Potsdam, dès que mon corps pourra aller. Je me fais quelquefois traîner, les soirs, chez milord Tyrconnell; je mets mes misères avec les siennes.

J'aurais plus besoin d'avoir ma nièce auprès de moi que de la marier au marquis de Chimène. Si elle prend ce parti, ce que

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Le *Siècle de Louis XIV*.

je ne crois pas, je vais sur-le-champ demander M[lle] Tetau en mariage. Nous aurons un apothicaire pour maître d'hôtel, et je lui donnerai de la rhubarbe et du séné pour présent de noces. Il sera juste que vous ayez un bel appartement dans la maison, avec un lavement tous les jours à votre déjeuner. Voilà, mon ami, ma dernière ressource.

Milord Tyrconnell a toujours des sueurs, et quelquefois le dévoiement : cependant on espère. Le fond de la boîte de Pandore est un joli présent fait au pauvre genre humain. Adieu, mon cher ami ; je me suis acquitté de votre commission auprès de M. et de M[me] la comtesse de Tyrconnell ; ils vous remercient de tout leur cœur, et je vous aime de tout le mien.

2334. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Berlin, le 15 février.

Votre très-ancien courtisan a été bien souvent tenté d'écrire à son ancien protecteur ; mais, quand je songeais que vous receviez par jour cent lettres quelquefois importunes, que vous donniez autant d'audiences, qu'un travail assidu emportait tous vos autres moments, je n'osais me hasarder dans la foule. Il faut pourtant être un peu hardi, et j'ai tant de remerciements à vous faire de la part des *Musulmans* et des anciens *Romains* que vous protégez ; j'aurais même tant de choses flatteuses à vous dire de la part de Louis XIV, qu'il faut bien que vous me pardonniez de vous importuner. Je sais que Mahomet et Catilina sont peu de chose, mais Louis XIV est un objet important et digne de vos regards. Je mourrais content si je pouvais me flatter d'avoir laissé à ma patrie un monument de sa gloire qui ne lui fût pas désagréable, et qui méritât votre suffrage et vos bontés. Mon premier soin a été de vous en soumettre un exemplaire, quoique la dernière main n'y fût pas mise. J'ai pris, depuis, tous les soins possibles pour que cet ouvrage pût porter tous les caractères de la vérité et de l'amour de la patrie. Personne ne contribue plus que vous à me rendre cette patrie chère et respectable, et je me flatte que vous me continuerez des bontés sur lesquelles j'ai toujours compté. Vous ne doutez pas du tendre et respectueux attachement que je vous conserverai toute ma vie. Permettriez-vous que M. de Paulmy trouvât ici l'assurance de mes respects ? V.

P. S. Je me flatte que votre régime vous a délivré de la goutte. Je vous souhaite une santé durable et meilleure que la mienne,

2332. — A MADAME LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA [1].

A Berlin, le 10 février 1752.

Madame, je me suis accoutumé à présenter des hommages à Votre Altesse sérénissime. Elle permettra que je mette à ses pieds cette histoire [2], qui peut servir à l'éducation de monseigneur le prince son fils, et je serais trop heureux qu'elle amusât le loisir de son auguste mère. Je me flatte qu'elle daignera recevoir avec bonté cette marque de mon respectueux dévouement. J'ai toujours ambitionné de lui faire ma cour. Rien ne serait plus précieux pour moi que de recevoir des marques de sa bonté à sa cour; et si je ne peux avoir cet honneur, j'ose me flatter que j'en serai consolé par l'assurance de sa protection et de son indulgence. Je suis avec un profond respect, etc.

2333. — A M. DARGET.

A Berlin, ce 11 février 1752.

Mon cher ami, je n'ai pu encore envoyer au roi le quatrième exemplaire de mon *Siècle*. Le relieur travaille pour Sa Majesté. Il est juste qu'elle soit servie avant moi. Je ne sais pas s'il occupe à présent ses moments de loisir par des vers ou de la prose; mais je sais qu'en prose et en vers il est parvenu à pouvoir se passer aisément de ma pédanterie grammaticale. Il a joint à son génie l'exactitude et la finesse de notre langue. Je peux lui devenir inutile; mais il me devient très-nécessaire : car que fais-je dans ma solitude derrière le Packhoff? Ce n'est ni pour Mme Bock, ni pour Achard le neveu, ni pour un comte aveugle, qui vient, dit-on, de se marier, et qui, dit-on, demeure dans la même maison que moi; ce n'est pas pour eux, en un mot, que je suis venu. Je suis dans un pauvre état, il est vrai, et je sens que je serai un triste convive; mais il me reste des oreilles pour entendre, et une âme pour sentir. Je porterai donc mes oreilles et mon âme à Potsdam, dès que mon corps pourra aller. Je me fais quelquefois traîner, les soirs, chez milord Tyrconnell; je mets mes misères avec les siennes.

J'aurais plus besoin d'avoir ma nièce auprès de moi que de la marier au marquis de Chimène. Si elle prend ce parti, ce que

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Le *Siècle de Louis XIV*.



je ne crois pas, je vais sur-le-champ demander Mlle Tetau en mariage. Nous aurons un apothicaire pour maître d'hôtel, et je lui donnerai de la rhubarbe et du séné pour présent de noces. Il sera juste que vous ayez un bel appartement dans la maison, avec un lavement tous les jours à votre déjeuner. Voilà, mon ami, ma dernière ressource.

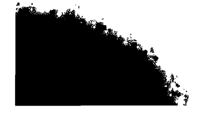
Milord Tyrconnell a toujours des sueurs, et quelquefois le dévoiement : cependant on espère. Le fond de la boîte de Pandore est un joli présent fait au pauvre genre humain. Adieu, mon cher ami ; je me suis acquitté de votre commission auprès de M. et de Mme la comtesse de Tyrconnell ; ils vous remercient de tout leur cœur, et je vous aime de tout le mien.

2334. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Berlin, le 15 février.

Votre très-ancien courtisan a été bien souvent tenté d'écrire à son ancien protecteur ; mais, quand je songeais que vous receviez par jour cent lettres quelquefois importunes, que vous donniez autant d'audiences, qu'un travail assidu emportait tous vos autres moments, je n'osais me hasarder dans la foule. Il faut pourtant être un peu hardi, et j'ai tant de remerciements à vous faire de la part des *Musulmans* et des anciens *Romains* que vous protégez ; j'aurais même tant de choses flatteuses à vous dire de la part de Louis XIV, qu'il faut bien que vous me pardonniez de vous importuner. Je sais que Mahomet et Catilina sont peu de chose, mais Louis XIV est un objet important et digne de vos regards. Je mourrais content si je pouvais me flatter d'avoir laissé à ma patrie un monument de sa gloire qui ne lui fût pas désagréable, et qui méritât votre suffrage et vos bontés. Mon premier soin a été de vous en soumettre un exemplaire, quoique la dernière main n'y fût pas mise. J'ai pris, depuis, tous les soins possibles pour que cet ouvrage pût porter tous les caractères de la vérité et de l'amour de la patrie. Personne ne contribue plus que vous à me rendre cette patrie chère et respectable, et je me flatte que vous me continuerez des bontés sur lesquelles j'ai toujours compté. Vous ne doutez pas du tendre et respectueux attachement que je vous conserverai toute ma vie. Permettriez-vous que M. de Paulmy trouvât ici l'assurance de mes respects ? V.

P. S. Je me flatte que votre régime vous a délivré de la goutte. Je vous souhaite une santé durable et meilleure que la mienne,



car, par parenthèse, je me meurs. Milord Tyrconnell, que vous avez vu si gros, si gras, si frais, si robuste, est dans un état encore pire que le mien ; et, si on pariait à qui fera plus tôt le grand voyage, ceux qui parieraient pour lui auraient beau jeu [1]. C'est dommage; mais qui peut s'assurer d'un jour de vie? Nous ne sommes que des ombres d'un moment, et cependant on se donne des peines, on fait des projets, comme si on était immortel.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer encore un peu, pour le moment où nous avons à végéter sur ce petit tas de boue, où vous ne laissez pas de faire de grandes choses.

2335. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Dimanche, 20 février.

Sire, j'espérais venir mettre hier à vos pieds ce petit tribut, heureux s'il pouvait être dans la bibliothèque de Votre Majesté, au-dessous de l'*Histoire de Brandebourg*, comme le serviteur au-dessous du maître. Mon triste état ne m'a pas permis de remplir mes désirs. Je me flatte encore que, mercredi ou jeudi, je pourrai jouir de ce bonheur, et reprendre un reste de vie par vos bontés. Celui qui a dit si heureusement, et d'une manière si touchante :

> *Qu'il était* roi sévère, et citoyen humain [2];

celui qui a daigné rassurer ma famille contre ses craintes, se souviendra que depuis seize ans je lui suis attaché. Comment, sire, après ce temps, ne me serais-je pas donné entièrement à vous, quand je joins à l'étonnement où vos talents me jettent le bonheur de trouver mes sentiments, mes goûts, justifiés par les vôtres, la même horreur des préjugés, la même ardeur pour l'étude, la même impatience de finir ce qui est commencé, avec la patience de le polir et de le retoucher? Vous m'encouragez au bout de ma carrière; et, à présent que vous êtes perfectionné dans la connaissance et dans l'usage de toutes les finesses de notre langue, en vers et en prose, à présent que je ne vous suis plus d'aucun secours pour les bagatelles grammaticales, vous me souffrirez par bonté, par générosité, par cette constance attachée

1. Tyrconnell mourut le 2 mars suivant.
2. Voyez page 214.

à vos vertus. Vous n'ignorez pas que mon cœur est fait pour être sensible avec persévérance, que j'ai vécu vingt ans avec la même personne[1], que mes amis sont des amis de plus de quarante années[2], que je n'en ai perdu que par la mort, et que ma passion pour vous vous a fait le maître de ma destinée.

2336. — DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSWICK[3].

Brunswick, ce 20 février.

J'ai reçu, monsieur, avec toute la satisfaction possible, le *Siècle de Louis XIV*, qu'il vous a plu de m'envoyer. Je vous assure que je le lirai avec toute l'attention et le plaisir que méritent vos ouvrages. Ce sera ensuite l'ornement le plus distingué de ma bibliothèque, accompagné de toutes vos productions, qui vous rendent si célèbre et immortel. Je serais charmée si la situation de votre santé se rétablit au point que je puisse espérer que vous ne me flattez pas vainement, et que vous me procurerez l'agrément de vous voir cet été ici. Je vous attends pour vous remercier de bouche comme par écrit de votre obligeante attention, et pour vous marquer combien je suis votre affectionnée.

CHARLOTTE[4].

2337. — A M. DE FORMONT.

A Berlin, le 25 février.

Je suis à peu près, monsieur[5], comme Mme du Deffant; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et Mme du Deffant vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le *Siècle de Louis XIV*,

1. Voltaire vécut environ seize ans avec Mme du Châtelet.
2. D'Argental, Cideville, d'Olivet, les d'Argenson, etc.
3. Philippine-Charlotte, née en 1716, l'une des sœurs du grand Frédéric.
4. Dans le catalogue des autographes vendus le 17 avril 1880, figure une lettre du comte d'Argental, datée « du champ de bataille, ce jeudi 24, à huit heures du soir (février 1752) », ainsi désignée :

« Lettre des plus curieuses, écrite au moment de la représentation de *Rome sauvée* : « Nous venons, mon cher ami, de remporter une victoire complète. La « cabale, les Crébillons, les envieux, sont défaits. Vos chefs ont combattu admira- « blement. Cicéron a été surtout supérieur dans les deux derniers actes. César n'a « pas dit un mot où il n'ait eu un applaudissement... C'est un des plus grands « succès qu'il y ait jamais eu... »

5. La dernière lettre de Voltaire à Formont était du 10 août 1741, et sur un tout autre ton. La liaison de Formont avec Mme du Deffant fut peut-être la cause du refroidissement entre les deux amis. (B.)

si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon portefeuille et ma mémoire. M. Le Bailli m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très-aimable neveu, et qui réussira dans la carrière [1] qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen ; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie ; mais comment pourrez-vous quitter Mme du Deffant, dans l'état où elle est [2] ?

J'ai vu les *Mémoires* [3] *sur les Mœurs du* XVIIIe *siècle*. Ils sont d'un homme qui est en place [4], et qui par là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aie été sifflé en vers à Paris. Il me semble que Cicéron était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. Crébillon m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq......, ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa pièce ; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé [5]. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion ; et, quand je serais condamné par la Sorbonne, avec l'abbé de Prades [6], je compterais encore sur vos bontés. Adieu, monsieur ; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à Mme du Deffant mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir, si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de *Rome sauvée*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1. Le Bailli, gentilhomme ordinaire du roi, comme Voltaire, remplissait les fonctions de Tyrconnell à la cour de Prusse, depuis la maladie de ce ministre plénipotentiaire. (CL.)

2. Mme du Deffant, alors âgée d'environ cinquante-cinq ans, était menacée de devenir aveugle, et elle perdit entièrement la vue vers la fin de 1754.

3. *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du* XVIIIe *siècle*, 1751, in-12.

4. Duclos, qui avait succédé à Voltaire comme historiographe de France.

5. La veille du jour où Voltaire écrivit cette lettre à Formont, *Rome sauvée* avait été jouée avec succès ; voyez la note 4 de la page précédente.

6. La *Thèse* de cet abbé ayant été condamnée, le 15 décembre 1751, il se réfugia d'abord en Hollande, et ensuite en Prusse, où il devint lecteur de Frédéric, à la recommandation de Voltaire. (CL.)

2338. — A M. DARGET.

A Berlin, 27 février 1752, dimanche, jour où vous allez à la messe.

Mon cher ami, je comptais pouvoir venir demain à Potsdam, mais, comme dit l'autre [1], l'esprit est prompt et la chair est faible. Je vous prie de me mander si les exemplaires du *Siècle*, que Sa Majesté veut bien permettre que je mette à ses pieds, sont pour ses bibliothèques ou pour envoyer à quelqu'une de ses sœurs, à qui il est échu en partage des étincelles du feu de Prométhée dont Frédéric le Grand est légataire universel. Je voudrais bien qu'il me permît d'en faire ma cour à sa famille royale, et d'envoyer moi-même les exemplaires lorsque je commencerai à laisser paraître cet ouvrage. Je souhaite que les prémices soient uniquement pour le roi.

Je viendrai dans mon heureuse cellule le plus tôt que je pourrai. Si le roi amuse encore son loisir, soit en corrigeant son *Palladion*, dont il peut faire un ouvrage charmant, soit en donnant, dans quelque belle épître, de nouvelles leçons de sagesse et de vertu, j'enverrai chercher le manteau de l'abbé d'Olivet pour venir mettre des *s* aux pluriels et des points sur les *i*. Milord Tyrconnell paraît se porter beaucoup mieux. J'attends le moment où je pourrai vous embrasser et revoir le palais de Pharasmane devenu celui d'Auguste. Portez-vous bien, mon cher ami.

2339. — A M. DARGET.

A Berlin, février 1752.

Mon cher ami, je mettrai aux pieds du roi les autres exemplaires dont Sa Majesté daigne charger ses autres bibliothèques: je suis trop heureux, trop récompensé, qu'il daigne me faire cet honneur. Il n'y aura certainement que lui qui en aura, et peut-être brûlerai-je l'édition. Je suis trop indigné de l'infâme et absurde calomnie qui a couru sur une édition que j'ai fait faire ici à grands frais, uniquement pour faire ma cour au roi. Les exemplaires qu'on avait détournés, et que M. de Bielfeld et d'autres avaient vus, m'ont été remis. L'édition m'appartient, et n'appartient qu'à moi. Mais si les étrangers qui ont quitté leur patrie pour être aux pieds de ce grand homme sont la proie des calomnies les plus cruelles et les moins vraisemblables, que

1. Matthieu, XXVI, 41; Marc, XIV, 38.

deviendront-ils? Ma maladie m'a mis dans un état horrible qui ferait pitié aux cœurs les plus durs. Le chagrin ne me guérit pas. Je ne croyais pas finir ici d'une manière si affreuse.

M. de Tyrconnell n'est pas si mal que moi. Doutez-vous qu'un ouvrage, fait pour la gloire de ma patrie, ne soit entre vos mains s'il est public, et que vous ne l'ayez le premier? Mais, encore une fois, je suis si indigné de l'abominable calomnie qu'on a eu la lâcheté de faire courir, et je suis si mal que je ne peux me résoudre à présent à publier le livre. Si je meurs, je le brûlerai certainement, aussi bien que tous mes papiers, avant de finir une vie si malheureuse.

2340. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(Février) 1752.

J'ai cru d'un jour à l'autre vous voir arriver ici, ce qui m'a empêché de vous remercier plus tôt de l'*Histoire de Louis XIV,* que j'ai à présent quadruple. Pour bien suivre l'art dont vous avez fait cet extrait, je lis la première partie avec le commentaire de Quincy, ce dictionnaire de batailles et de siéges; et j'attends à votre retour à vous en dire mon sentiment. Mon impatience m'a fait lire le second volume en même temps; et, à vous dire le vrai, je le trouve supérieur au premier, tant par la nature des choses que par le style, et cette noble hardiesse avec laquelle vous dites des vérités jusqu'aux rois. C'est un très-beau morceau, et qui doit vous combler d'honneur. La mort de Mme Henriette [1] fera qu'on jouera votre *Rome sauvée* plus tard que vous ne l'aviez cru [2]. Je suis malade depuis huit jours d'un rhume de poitrine et d'une ébullition de sang; mais le mal est presque passé. Je ne fais que lire, je n'écris plus; quand on a la mémoire aussi mauvaise que la mienne, il faut de temps en temps relire ce qu'on a lu, pour s'en rappeler l'idée et pour bien savoir ce qui en vaut la peine. Ensuite de cela je recommencerai à corriger mes misères. Votre feu est pareil à celui des vestales: il ne s'éteint jamais; le peu qui m'en est tombé en partage veut être attisé souvent, et encore est-il souvent près d'étouffer sous les cendres. Adieu; ne pensez pas qu'il y ait plus de chênes que de roseaux dans le monde: vous verrez périr bien des personnes à vos côtés, et vous en surpasserez encore plus par votre nom, qui ne périra jamais.

2341. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 3 mars.

J'ai réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord Tyrconnell mourut hier. La mort fait de

1. Anne-Henriette, fille de Louis XV, née en 1727, morte le 10 février 1752.
2. *Rome sauvée* fut représentée à Paris le 24 février.

ces quiproquo-là à tout moment. Mme de Tyrconnell aura fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque Madame[1] est morte! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'Orléans[2] est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants, ils étonnent le premier moment; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire, et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *serre* et on avance, n'a eu que trop raison.

Darget part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aie encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français qui m'était bien nécessaire: c'est un jeune Picard qui s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui, parce qu'il est petit et qu'il n'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'Alexandre était petit, il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards. Enfin il ne me reste plus de domestique de Paris.

Darget dit qu'il veut voir la première représentation de *Rome;* je ne sais si elle sera *sauvée* ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation: les cabales battent le tambour; on se dispute les loges; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue. Femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés; les cafés sont comblés de gens qui disputent; la foule est dans la rue, en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu, à Potsdam, mais toujours très-affligé de n'être plus au coin du vôtre.

2342. — A M. LEKAIN[3].

Potsdam, 5 mars 1752.

Une maladie assez longue et assez dangereuse, monsieur, dont je ne suis pas encore bien remis, ne me permet pas de vous

1. Anne-Henriette, fille de Louis XV.
2. Louis, duc d'Orléans, fils du Régent, mourut à l'abbaye de Sainte-Geneviève le 4 février 1752.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

répondre de ma main. Je suis bien étonné d'apprendre par votre lettre que vous n'avez eu que depuis peu vos lettres de réception[1]. J'ai connu des acteurs qui étaient excellents pour moucher les chandelles, et qui furent reçus à une part entière dès qu'ils parurent. Pour vous, vous vous êtes borné à faire les délices du public ; il faudra bien que les grâces de la cour viennent ensuite. Mais il y a plus d'un métier dans lequel on travaille pour des ingrats. Au reste, je ne serais point surpris que *Rome sauvée* ne fût perdue. Cicéron était fort bon pour la tribune aux harangues ; mais je doute qu'il réussisse auprès des belles dames de vos premières loges, et le parterre n'est pas toujours composé de Romains.

Je vous prie de faire bien des compliments à votre ami. Je compte que cette lettre lui servira de réponse. Vous ne doutez pas de mon envie de lui rendre service; mais les circonstances présentes et le grand nombre des surnuméraires rendent la chose impraticable. Il me paraît avoir un mérite fait pour percer dans Paris, si les talents réussissent. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2343. — A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public, ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde, et qui a vécu: c'est votre approbation, c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès et mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable, en attendant qu'il me lapide à la première occasion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure? ce n'est ni César ni Cicéron, c'est Mme Denis; c'est elle qui est une Romaine. Quelle intrépidité et quelle patience, quelle chaleur et quelle raison elle a mises dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de *Rome sauvée*.

On se lassera bien vite d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le

1. Du 24 janvier 1752.

tendre Crébillon m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguer un terrain ingrat; mais, à la fin, il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges, et fort peu de parterre. Le sujet de *Catilina* me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'Université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la Comédie de Paris les talons rouges et les pompons. Si le procureur général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, Cicéron aura beau crier[1] : *O tempora! o mores!* on demandera *Inès de Castro* et *Turcaret.*

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'Olivet me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas monsieur le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me serait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec Mme Denis et avec vous, dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin ; mon cœur, davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces, et, pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des Allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans ; mon cher Cideville, il y en a plus de quarante.

2344. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS[2].

Cher frère, la *Discipline militaire* a été mise en crédit. On a commenté le texte, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et Salomon a dit : « Il faut que ce faquin croie ces gens-là bien vertueux, puisqu'il ose les insulter et qu'il compte sur leur patience. »

1. *Catilinaire première.*
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Frère, les ennemis de la philosophie seront confondus par vous. Soutenez la vérité et brisez les idoles. Aimez votre frère, qui s'unit à vous dans l'Être des êtres.

2345. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 11 mars.

Mon divin ange, Mme d'Argental était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de *Rome sauvée*. Je connais mon public : l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. Cimon et Miltiade n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que Cicéron; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le *Siècle de Louis XIV* comme sentant l'hérésie, téméraire et malsonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer : Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte Roi aurait bégayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen ; et Hardion aurait dit en grec et en latin, chez monsieur le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au Collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit bene vixit*[1].

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet empyrée-là ait pour lui Jupiter ou Vénus, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux Duclos, aux Crébillon, ni le petit verre qu'on a donné aux Moncrif; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le *Siècle de Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez Grangé les *Lettres juives?* Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit[2], me donne un privilége pour dire que Léopold était un poltron, et que je n'aie pas en

1. Ovide, *Tristes*, III, élégie IV, vers 25.
2. Lettre 2328.

France la permission tacite de prouver que Louis XIV était un grand homme. Franchement, cela est indigne. Il faut donc faire l'*Histoire des mœurs du* XVIII[e] *siècle* ? Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne âme qui fera rougir les pédants de la pédanterie, et les sots de leur sottise? Est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini*[1] ? Où est l'intrépide abbé de Chauvelin ? *Tu dors, Brutus*[2] ! Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux Chauvelin ; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les sots.

Vous m'avez bien consolé, en me disant que M[lle] Gaussin n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement M[lle] Gaussin, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange ; je ne croyais pas tant écrire ; je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord Tyrconnell, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son *Siècle*. O vanité ! ô fumée ! Qu'est-ce que la vie? Madame, morte à vingt-deux[3] ans ! Adieu, mon ange ; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

2346. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 14 mars.

Mon *héros*, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai Le Bailli, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord Tyrconnell. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes[4] que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner qu'il lui fût rendu. Pardon de la liberté grande[5]. Vous êtes informé sans doute, monseigneur, de la mort du comte de Tyrconnell. Il était

1. Isaïe, XL, 3.
2. Voyez, tome III, *la Mort de César*, acte II, scène II.
3. Elle était âgée de plus de vingt-quatre ans.
4. Voyez la lettre 2324.
5. *Mémoires de Grammont*, chap. III ou IX.

le second gourmand de ce monde, car La Mettrie était le premier. Le médecin et le malade se sont tués, pour avoir cru que Dieu a fait l'homme pour manger et pour boire; ils pensaient encore que Dieu l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différents l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'Argens et Algarotti. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon *héros*.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis, en deux pages[1], de ce que vous avez fait à Gênes de plus digne d'orner une histoire[2], vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien : vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. Brown. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très-grande partie le gain de la bataille de Fontenoy, et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoy et Mesle, qui ont valu la conquête de la Flandre, sont entièrement l'ouvrage des officiers français, sans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire du maréchal de Saxe, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai sonné pour Henri IV, pour Louis XIV, et pour Louis XV, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gênes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être Achille et Homère, et encore Thucydide. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se contente-t-il du sien? Si les héros se mettent à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de Richelieu, et vous avez par-dessus lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis

1. Richelieu en envoya *trente-deux* à Voltaire. (Cl.)
2. Voltaire songeait à terminer l'*Histoire de la guerre de 1741*.

mémoires si vous vouliez, et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle.

Pour Dieu, monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. Bussy doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de Fronsac et Mlle de Richelieu soit deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

2347. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 14 mars.

Bénie soit votre *Rome*, madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à Atticus. Mongault[1], Bouhier, et d'Olivet, qui savaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des *Rome* quand on a de pareilles Parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire, cet été, un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de Louis XIV sera sur son piédestal. Il y a des gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin et malgré eux : c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie Cimon et Miltiade d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, madame, avec le comte Algarotti. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux que nous faisons; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-là en Italie, à présent; le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des *Catilina* et des *Histoire des mœurs du* XVIIIe *siècle*, les Italiens n'ont que des sonnets. C'est

1. Voyez son article, tome XIV, page 106.

une chose assez singulière que l'abbé Metastasio soit à Vienne, M. Algarotti à Potsdam.

Permettez que César ne parle point de lui.
(*Rome sauvée*, acte V, scène III.)

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce ; elle le serait encore davantage si Maupertuis avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques, et les agréments de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est pas géomètre, et M. Algarotti ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagréments ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de *Siècles* qu'il me plaît.

C'est dans cette retraite charmante, madame, que je vous regrette tous les jours. C'est de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois, et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'Argental et à M. le comte de Choiseul ; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de Chauvelin. Je vous supplie de permettre que M. de Pont-de-Veyle trouve ici les assurances de mon inviolable attachement. Conservez votre santé, conservez-moi vos bontés, comptez à jamais sur ma passion respectueuse.

2348. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, ce 14 mars.

Me trouvant un peu indisposé, monsieur, au départ de la poste, je suis privé de la satisfaction de vous écrire de ma main ; mais, quoique le caractère soit étranger, vous reconnaîtrez aisément les sentiments de mon cœur et ma tendre reconnaissance pour toutes vos bontés. Je ne sais pas trop si le cardinal de Fleury, les malheurs de la Bohême, ceux du prince Édouard, Fontenoy, Berg-op-Zoom, Gênes, et l'amiral Anson[1], me laisse-

1. Allusion aux principaux morceaux de l'*Histoire de la guerre de 1741*, insérés plus tard dans le *Précis du Siècle de Louis XV*.



ront le temps de travailler à ce que vous savez[1]. Cette complication et ce fracas de tant d'intérêts divers, de tant de desseins avortés, de tant de calamités et de succès; ce gros nuage et cette tempête qui ont grondé huit ans sur l'Europe; tout cela est au moins aussi difficile à éclaircir et à rendre intéressant qu'une scène de tragédie. Je m'occupe uniquement de la gloire de Louis XV, après avoir mis Louis XIV dans son cadre. Il me paraît que je mériterais assez une charge de trompette des rois de France. J'ai sonné à m'époumonner pour Henri IV, Louis XIV, et Louis XV, et je n'en ai qu'une fluxion de poitrine sur les bords de la Sprée. Il est assez plaisant que je fasse mon métier d'historiographe avec tant de constance, quand je n'ai plus l'honneur de l'être. Je me suis déjà comparé aux prêtres jansénistes qui ne disent volontiers la messe que quand ils sont interdits.

J'ai été tout étonné du reproche que vous me faites d'avoir oublié les pilules pour Mme la maréchale de Villars; vous ne m'avez jamais parlé de pilules, que je sache. Je n'oublierai pas plus madame la maréchale, quand il s'agit de sa santé, que je n'ai oublié son mari, lorsqu'il s'est agi de la gloire de la France, dans le *Siècle de Louis XIV*.

Je viens d'envoyer chez l'apothicaire du roi, qui m'a donné les cent dernières pilules faites par Stahl lui-même, et je les envoie à ma nièce par un secrétaire[2] de Sa Majesté, qui part pour Paris. Si madame la maréchale en veut davantage, j'en ai laissé chez moi une boîte que le roi de Prusse m'avait envoyée il y a trois ans. Ma nièce la trouvera aisément dans mon appartement, et on peut y prendre de quoi purger toute la rue de Grenelle; mais je vous avertis que ces pilules ne sont pas meilleures que celles de Geoffroi[3]. Elles ont d'ailleurs peu de réputation à la cour où je suis. Vous voyez, monsieur, par ce grand exemple de Stahl[4] et par le mien que personne n'est prophète dans son pays[5]. Pour moi, ne pouvant être prophète, je me suis réduit à être simple historien. Je vous supplie de présenter mes respects à madame la maréchale et à M. le duc de Villars. Je n'oublierai jamais leurs bontés. Vous ne doutez pas de l'envie

1. *Amélie, ou le Duc de Foix.*
2. Darget.
3. Geoffroi (Matthieu-François), apothicaire, père du médecin Étienne-François et du naturaliste Claude-Joseph.
4. Stahl (George-Ernest), né en 1660, mort en 1734.
5. Luc, IV, 24.

extrême que j'ai de vous revoir; mais il est bien difficile de quitter un roi philosophe qui pense en tout comme moi, et qui fait le bonheur de ma vie. Les honneurs ne sont rien ; c'est tout au plus un hochet avec lequel il est honteux de jouer, surtout lorsqu'on se mêle de penser. Mais être libre auprès d'un grand roi, cultiver les lettres dans le plus grand repos, et avoir presque tous les jours le bonheur d'entendre un souverain qui se fait homme, c'est une félicité assez rare. Il ne me manque que la félicité de voir ma nièce et des amis tels que vous. Je vous embrasse tendrement, et vous aime de tout mon cœur.

2349. — A MADAME DENIS.

Le 16 mars au soir.

Nous saurons, dans la vallée de Josaphat, pourquoi j'ai reçu si tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que *Rome sauvée* n'est pas perdue. Les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne se sont pas, dit-on, trop bien comportés. Est-il vrai que Cicéron avait une extinction de voix, et que le sénat était fort gauche? Toutes les lettres confirment que César a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthousiasme dans le parterre.

Savez-vous quel est mon avis? C'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut longtemps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentiments de grandeur et de générosité ravissent d'abord; mais l'admiration s'épuise bien vite. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve.

Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain? On ne joue plus le *Sertorius* de Pierre Corneille, et on donne souvent le très-plat *Comte d'Essex* de son frère Thomas. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable; mais je suis toujours très-persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en *us*, des Lentulus, des Céthégus, des Clodius. Ils sont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très-instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à Mme du Maine : c'est une dette d'honneur; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour

Berlin, de lui signer une *promesse*[1] en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières.

Adieu ; je vous embrasse, je vous remercie ; je vais répondre à tous nos amis. Darget n'est point encore parti, mais il part.

2350. — A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Berlin, le 18 mars.

Pardon, ma chère nièce; je griffonne des tragédies et des *Siècles*, et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre ; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours, et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller[2] du grand conseil. J'ai été bien malade cet hiver ; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan ; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe pour aller souper avec lui ; et, quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain-pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de *Rome sauvée*. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode, et je ne sais rien au-dessus que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé. Nous ne sommes de fer ni vous ni moi ; mais, avec du régime, nous existons, et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons[3] à face large et rubiconde.

Mille compliments à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

2351. — A M. FORMEY.

De Potsdam, le 21 mars.

Je vous remercie, monsieur, de tout mon cœur de votre *Bibliothèque impartiale*, et surtout d'avoir donné l'*Éloge* de Mme du

1. Voyez la lettre 2038.
2. L'abbé Mignot, nommé membre du grand conseil le 18 mars 1750.
3. La Mettrie, Rottembourg, et Tyrconnell.

Châtelet, femme digne des respects et des regrets de tous ceux qui pensent.

Il y a une étrange faute, page 144 : *Elle se livrait au plus grand nombre,* au lieu de *au plus grand monde*. Vous sentez l'effet de cette méprise[1]. Je vous demande en grâce de réparer cette faute dans votre autre journal, et de vouloir bien la corriger à la main dans votre *Bibliothèque,* qui cesserait d'être *impartiale* si une pareille méprise favorisait les mauvaises plaisanteries de ceux qui respectent peu les sciences et les dames.

M. de Samsoy s'est avisé de vouloir absolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des visages! Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut présenter un squelette à votre Académie. Je vous embrasse.

2352. — A M. FALKENER[2].

Berlin, 27 mars.

My dear and beneficent friend, I send to you, by the way of Hamburgh, two enormous bales of the scribbling trade. I direct them to our envoy at Hamburgh, who will dispatch them to you, and put my wares to sea, instead of throwing them into the fire; which might be the case in France, or at Rome.

My dear friend, I have recourse to your free and generous soul. Some French good patriots, who have read the book, raise a noble clamour against me, for having praised Marlborough and Eugène; and some good church-men damn me for having turned a little in to ridicule our *jansénisme* and *molinisme.*

If our prejudiced people are fools, booksellers and printers or book-jobbers are rogues. I am like to be damned in France, and cheated by the Dutch; the old german honesty is gone.

Booksellers of all regions are the same. I shall lose all the fruits of my labours and expences; but I rely on your kindness. You may cause some books to be bound, and choose an honest man, who will give them to the chief-readers of your nation. I entreat you to present His Royal Highness with one of these volumes, and to give some *exemplaires* or copies to those of your friends you will think fit. The bookseller you will choose may do what he pleases with the remainder, and sell them as best as he can, provided he sells them not before Easter; it is all I require of him.

1. Voyez tome XXIII, page 520.
2. Editeurs, de Cayrol et François.



I beg of you a thousand pardons for so much trouble, and I wish the book may procure you a pleasure equal to my importunities. My *ultimatum* is then to tease you with the reading of the book; to beg of you to give one to His Royal Highness the duke, and to your friends; to commit the rest into the hands of any man you will think proper to choose and to forgive my cumbersome follies. Burn the book, in case you should yawn in reading it; but do not forget your old friend, who will be attached to you till the day of his doom.

My best respects to your lady, good wishes for your children; my tender affection and everlasting friendship to you[1].

VOLTAIRE.

2353. — A M. G.-C. WALTHER.

27 mars 1752.

On m'a envoyé de Paris un manuscrit dont vous pourriez tirer un grand parti : c'est une traduction de Virgile avec des notes.

1. *Traduction :* Mon cher et obligeant ami, je vous envoie, par la route d'Hambourg, deux énormes ballots de griffonnage à vendre. Je les adresse à notre envoyé d'Hambourg, qui vous les expédiera et mettra mes marchandises à la mer, au lieu de les jeter au feu : ce que sans doute on ne manquerait pas de faire en France ou à Rome.

Mon cher ami, j'ai recours à votre âme libre et généreuse. Quelques bons patriotes français, qui ont lu mon livre, poussent contre moi de nobles clameurs pour avoir fait l'éloge de Marlborough et d'Eugène; et quelques bons prêtres me damnent pour avoir un peu tourné en ridicule notre *jansénisme* et notre *molinisme*.

Si nos gens à préjugés sont des sots, les libraires et les imprimeurs ou courtiers de librairie sont des fripons. Il est vraisemblable que je serai damné en France et dupé en Hollande; la vieille honnêteté germanique a disparu.

Les libraires de tous les pays sont les mêmes. Je perdrai tout le fruit de mes travaux et de mes dépenses; mais je compte sur votre bonté. Vous pourrez faire relier quelques exemplaires, et choisir un honnête homme qui les donnera aux principaux lecteurs de votre nation. Je vous prie de présenter à Son Altesse royale un de ces volumes, et de distribuer quelques exemplaires à ceux de vos amis qu'il vous plaira de choisir. Le libraire que vous prendrez fera ce qu'il voudra du reste, et le vendra de son mieux, pourvu que ce ne soit pas avant Pâques; c'est tout ce que j'exige de lui.

Je vous demande mille pardons de tant de peine, et je souhaite que ce livre vous fasse un plaisir égal à mon importunité. Je conclus donc en vous priant de vous ennuyer à lire le livre, d'en donner un à Son Altesse royale et à vos amis, de mettre le reste entre les mains de ceux que vous croirez capables de juger et de pardonner mes folies importunes. Brûlez le livre, si vous bâillez en le lisant; mais n'oubliez pas votre vieil ami, qui vous sera attaché jusqu'au jour de son jugement.

Mes profonds respects à milady, et mes vœux sincères à vos enfants; ma bien tendre affection et mon éternelle amitié pour vous.

C'est assurément la meilleure traduction qu'on ait jamais faite de cet auteur, mais elle n'est pas achevée. Il y a des lacunes à remplir, des fautes à corriger, des notes à réformer et à ajouter. Je me chargerai encore de cet ouvrage laborieux[1]. Envoyez-moi les quatre tomes du Virgile de l'abbé Desfontaines avec un Virgile *variorum*. Ce sera une édition d'un très-grand débit et un bon fonds de magasin pour vous : ce ne sont pas là des ouvrages à la mode.

2354. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[2].

Berlin, 28 mars (1752).

Madame, frère malingre, frère hibou, frère griffonneur est plus que jamais aux pieds de Votre Altesse royale ; s'il lui écrivait aussi souvent qu'il pense à elle, Son Altesse royale aurait des lettres de lui cinq ou six fois par jour.

J'attends, madame, l'heureux temps où j'aurai assez de santé pour faire le voyage de Baireuth. Il semble que j'aie renoncé à celui de France et d'Italie, mais je me berce toujours de l'espérance de vous faire ma cour. Il fallait autrefois que les virtuoses allassent à Naples, à Florence, à Ferrare ; c'est maintenant à Baireuth qu'il faut appeler.

Si Votre Altesse royale a envie de faire représenter un nouvel opéra chez elle, qu'elle ne prenne pas *Orphée*, que le roi son frère vient de faire jouer. Jamais je n'ai vu un si sot Pluton et un Orphée si ennuyeux. Il y a toujours de beaux morceaux dans la musique de Graun, mais cette fois-ci le poëte l'avait subjugué. Le roi, qui s'y connaît bien, avait heureusement fait beaucoup de retranchements. Je disais à un vieux militaire qui bâillait à côté de moi, et qui n'entendait pas un mot d'italien : « En vérité, monsieur, le roi est le meilleur prince de la terre : il a plus que jamais pitié de son peuple. — Comment donc? dit-il. — Oui, ajoutai-je, il a accourci cet opéra-ci de moitié! » Je me flatte que Votre Altesse royale aura eu cet hiver de belles fêtes et de la santé. Mais, madame, songez à la santé surtout. C'est là ce qu'il faut vous souhaiter : la beauté, la grandeur, l'esprit, le don de plaire, tout est perdu quand on digère mal. C'est l'estomac qui fait les heureux.

Vraiment, madame, je sais plus de nouvelles de *la Pucelle* que

1. Il ne paraît pas que ce projet ait eu des suites.
2. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 216.

Votre Altesse royale ne croit. Il est vrai que M[me] la duchesse de Wurtemberg passa une nuit chez vous à en transcrire quelques lambeaux. Mais ce qu'on a à Vienne des dépouilles de cette *Pucelle* vient de la bataille de Sorr ; les housards, qui s'amusèrent à piller le bagage du roi pendant qu'il battait les troupes réglées d'Autriche, volèrent le *Siècle de Louis XIV* et ce que le roi avait de *la Pucelle :* cela consiste en sept ou huit cents vers détachés du corps de l'ouvrage. Ainsi Jeanne a été un peu houspillée, mais elle n'a pas perdu tout à fait son pucelage. Cette Jeanne était destinée à être toujours prise à la guerre.

J'en fis deux nouveaux chants, il y a quelques mois ; j'y fourrai un gros Tyrconnell. Mais mon Tyrconnell ne l'a pas porté loin.

Pardon, madame ; il ne me reste point de place pour présenter à Vos Altesses royales les profonds respects de

frère VOLTAIRE.

2355. — DE LONGCHAMP[1].

A monsieur de Voltaire, au palais du roi de Prusse, à Potsdam.

A Paris, ce 30 mars 1752.

Monsieur, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait écrire par M. de Francheville. Je l'ai ouverte en tremblant, dans la crainte où j'étais de vous trouver irrité contre moi, autant que mon imprudence le mérite. Mais j'y ai trouvé une bonté à laquelle je n'avais pas droit de m'attendre. Je reconnais le tort que j'ai eu et la faute que j'ai faite. Vous me promettez un pardon qui fait l'objet de mes désirs, et que je crois avoir mérité par mon repentir, si, par le regret qu'on a de ses fautes, on peut les effacer. Vous me donnez des avis salutaires (dont je veux profiter) pour rentrer dans le chemin de la vertu, dont, jusqu'à présent, je ne me suis écarté qu'une seule fois. Vous connaissez l'auteur de mon égarement. J'ai ouvert les yeux, mais trop tard; j'ai vu le précipice où ses conseils pernicieux m'entraînaient. J'ai réparé ma faute autant qu'il était possible de le faire, en brûlant toutes les copies que j'avais tirées de vos ouvrages, et dont je n'avais fait aucun usage. Alors j'ai brisé les liens qui me retenaient, et j'ai cessé totalement de voir une personne qui m'a fait perdre mon innocence et votre estime. Je veux la recouvrer, et faire tout ce qui dépendra de moi pour mériter la grâce que vous m'offrez si généreusement, et vos bienfaits. Je ne vous rappellerai point tout ce que je vous ai dit autrefois, ou écrit depuis votre départ. Je vous ai toujours accusé le vrai, je vais encore vous dire la vérité, telle que je la sais, sur tous les articles contenus dans la lettre que j'ai reçue de votre part.

1. *Mémoires sur Voltaire,* par Longchamp et Wagnière, 1826, tome II, page 346.

De tous vos livres, tant de votre bibliothèque que d'ailleurs, je n'en ai soustrait aucun; j'avais seulement porté chez Lafond un manuscrit contenant un recueil de lettres du roi de Prusse, que nous lisions ensemble, dont on n'a point tiré de copie, ni fait aucun usage, et qui a été remis à madame votre nièce après la visite qu'on a faite chez lui et chez moi; de même qu'un livre intitulé *le Voltairiana,* qui s'est trouvé chez moi avec une copie informe de *Rome sauvée.* Tout cela est exactement vrai.

A l'égard du manuscrit *in-folio* dont vous parlez, épais de trois doigts, écrit de votre main, et qui est une suite de votre histoire générale, je n'en ai jamais connu d'autres que celui que je vous ai envoyé par le canal de M. le comte de Raesfeld; mais celui-là n'est point écrit de votre main. Il se trouve encore un manuscrit dans votre bibliothèque de Paris, où il n'y a que peu de pages écrites par vous-même; et c'est aussi une suite de la même histoire. Voilà tout ce que j'ai jamais vu chez vous sur ce sujet, hors les deux volumes *in-quarto* que vous m'avez donnés à transcrire à votre départ. Croyez que cet article est encore la pure vérité.

Quant aux lettres de Mme la marquise du Châtelet et autres manuscrits de sa main, je n'en ai jamais eu ni originaux ni copies. Il est vrai qu'au premier voyage que j'ai fait en Lorraine avec vous, et étant pour lors à Cirey, je trouvai un jour sa femme de chambre (c'était la nommée Chevalier) qui lisait dans un manuscrit intitulé *Æmiliana,* et qui m'en fit lire plusieurs pages en différentes fois; de même que dans deux autres livres manuscrits contenant une collection de lettres de différentes personnes; mais ces mêmes manuscrits n'ont pu sortir des mains de Mme du Châtelet qu'à sa mort; elle les avait toujours avec elle dans sa cassette.

Je puis, monsieur, vous assurer avec vérité que Mme Lafond ni son mari [1] ne les ont point; je leur dois rendre cette justice malgré mes griefs contre eux. J'ai été assez dans leur confidence pour qu'ils ne m'en aient pas fait mystère. C'est moi-même qui ai fait généralement toutes les malles, paquets et ballots, en partant de Lunéville, et je n'y ai aperçu aucun vestige de ces volumes. Il est pourtant certain que Mme la marquise du Châtelet les avait à Lunéville : je les y ai vus et tenus, de même que l'histoire de sa vie, qu'elle avait poussée jusqu'au jour qu'elle est tombée malade. Il n'est pas douteux que Mme du Châtelet n'en ait disposé de son vivant. Je n'ai jamais soupçonné que Mlle du Thil [2] à qui elle ait pu les confier, de même qu'elle a fait pour sa traduction de Newton. Si cette demoiselle ne les a pas, peut-être sont-ils chez M. de Saint-Lambert; mais il n'y a pas d'apparence : ce qui me le fait croire ainsi, c'est que je lui ai remis un paquet le jour de la mort de Mme du Châtelet, qu'elle avait recommandé à Mme Lafond de lui remettre, en cas qu'elle vînt à mourir. Ce paquet n'était pas considérable, et ne pouvait contenir aucun ouvrage étendu, mais plutôt quelques lettres qu'on avait roulées ensemble et cachetées, avec cette adresse : *Pour remettre à M. de Saint-Lambert, après ma mort;* et au-dessous, la date de deux jours auparavant.

1. Ces deux personnes étaient au service de Mme du Châtelet.
2. Autre personne qui avait aussi été attachée à Mme du Châtelet.



En lui remettant ce paquet, il me pria de lui avoir son portrait, qui était dans une bague que madame portait au doigt, et me donna le secret pour l'ouvrir. Je détachai le portrait, que je lui remis chez Mme de Boufflers, et donnai en même temps la bague à M. le marquis du Châtelet. Voilà tout ce que je sais touchant cet article, et c'est la plus exacte vérité.

Pour ce qui est de vos ouvrages, je n'ai jamais soustrait aucun manuscrit ni aucun livre. J'avais copié, et fait copier par le portier, l'*Histoire générale,* et quelques lambeaux des campagnes du roi, et quelques autres fragments. Avec ces papiers se trouvait aussi *la Pucelle,* que j'avais copiée à Cirey, sur le manuscrit de Mme du Châtelet, dans le temps que je ne vous en savais pas l'auteur. J'ai tout représenté à madame votre nièce, et tout a été brûlé.

Tout le temps que je les ai eus, rien n'est sorti de mes mains; je n'ai rien fait voir à personne. J'en ai fait le sacrifice en entier, et n'ai gardé aucune chose. Vous pouvez m'en croire sur ma parole, et être tranquille à cet égard : tout cela est exactement vrai. Je vous ai fait un aveu sincère; j'ose, monsieur, compter sur votre parole, et attends ma grâce et mon pardon.

Quant à vos bienfaits, je sais que je m'en suis rendu indigne, et que je n'en mérite point après ce que j'ai fait. Cependant la bonté de votre cœur me rassure, et me fait espérer que, malgré la malheureuse faiblesse que j'ai eue de trahir votre confiance, vous ne me refuserez pas quelques marques de cette bienveillance dont vous m'avez flatté autrefois; et que par un pur effet de votre générosité vous me mettrez en situation de pouvoir me former un établissement, par quelque secours, et de ne devoir qu'à vous seul mon bonheur et ma fortune.

J'attends avec confiance l'effet de vos promesses, et suis avec vénération et avec le plus profond respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LONGCHAMP.

2356. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL

Potsdam, le 1er avril.

Plus ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques; je vous remercie tendrement, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 de mars. Vous avez enterré *Rome* avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression; je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu, avec deux scènes nouvelles et bien des changements. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter Racine, qui fut assez

sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand homme. Imitons Corneille, qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. *Adélaïde*, ou *le Duc de Foix*, ou *les Frères ennemis*[1], comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que *Rome sauvée*. Le rôle de Lisois est peut-être encore plus théâtral que celui de César. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer sitôt *la Guerre de 1741*; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail, que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoy, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et, ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monuments à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger, mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le *Siècle de Louis XIV* n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le *Catalogue des écrivains* est fort augmenté. Mais voyez comme les sentiments sont différents! ce *Catalogue* est ce que le président Hénault aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remerciements pour moi à M. le président de Meinières[2] et à M. de Foncemagne. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeants, que le *Siècle de Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de Richelieu; que, si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous Louis XIII, il faudrait retrancher Corneille; que les écrivains font hon-

1. Voyez ces trois pièces, tome III.
2. J.-B.-Fr. Durey de Meinières.

neur à ce siècle, sans avoir été formés par Louis XIV; que Lebrun, Le Nôtre, n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant Louis XIV, et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de Gacon et de Courtilz[1], etc., je n'en ai parlé que pour faire honte au Père Niceron, et pour marquer la juste horreur que les Gacon, Roi, Desfontaines, Fréron, etc., doivent inspirer; qu'enfin ce *Catalogue* raisonné est et sera très-curieux; mais il faut attendre une édition meilleure; celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essayerai cet été de venir embrasser mes anges.

Mes tendres respects à tous.

2357. — A M. G.-C. WALTHER.

2 avril 1752.

Il serait important pour vous que les *Anecdotes sur le czar Pierre*[2], et les *Pensées sur le gouvernement*[3], parussent. Vous pouvez prier l'ambassadeur de Russie d'indiquer ce qui doit être retranché dans les *Anecdotes*, et de fournir ce qui peut être à la gloire de sa nation. Priez pareillement l'examinateur de marquer ce qui doit être changé dans les *Pensées sur le gouvernement*, et on travaillera sur-le-champ en conséquence.

2358. — A M. DARGET.

A Potsdam, 3 avril 1752.

Mon très-cher ami, j'ai reçu votre lettre de Strasbourg, avec une consolation inexprimable; vous avez bien soutenu la fatigue du voyage, et je compte que ma lettre vous trouvera à Paris, où je l'adresse. Vous me manquez bien à Potsdam. Je m'étais fait une douce habitude de vous voir tous les jours; je ne m'accoutume point à une telle privation. Votre vessie me fait encore plus de mal qu'à vous : elle vous mène à Paris, et elle m'ôte mon bonheur. Je me flatte que vous verrez ma nièce; mais vous ne verrez pas mes enfants. Je ne veux pas qu'on reprenne *Rome sauvée* après Pâques : je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu. Guérissez-vous vite à Paris, et revenez auprès du roi philosophe,

1. Voyez tome XIV, pages 57 et 75.
2. Voyez tome XXIII, page 281.
3. Voyez tome XXIII, page 523.

qui rend la vie si douce; revenez dans le séjour du repos et de la philosophie.

Omitte mirari beatæ [1]
Fumum et opes strepitumque Romæ.

Revenez dans la belle retraite où un roi, d'une humeur toujours égale, rend tous nos moments égaux; revenez voir les orangers de Sans-Souci; il me semble qu'il n'y en a point aux Tuileries. Il est vrai que vous y verrez plus de femmes : voilà ce que vous aimez, traître, avec votre vessie. Eh bien, ramenez-nous-en une. Venez établir une Mme Darget à Potsdam, chez laquelle nos philosophes se rassembleront; qui aura bien soin de vous, qui tiendra votre ménage, qui... cela sera charmant : vous serez égayé tout le long du jour, car

L' uom senza moglie a lato
Non puote in bontade esser perfetto.

Vous allez cependant préparer vos armes à Paris ; vous allez tâter de tous les plaisirs, et moi, je vous attends dans mon petit appartement avec de la prose et des vers, qui me tiennent lieu de femme. J'ai fait vos compliments au marquis, qui se plaint de ses c..., comme vous de votre vessie : *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur*[2]. Je les ai faits au comte Algarotti, qui est venu célébrer la Pâque dans notre couvent, et qui attend le dépucellement de Mme la princesse de Hesse, pour aller demander la bénédiction à mon bon patron le saint-père. Ils vous font tous les plus tendres remerciements : ce n'est pas le saint-père que je veux dire, c'est Algarotti et d'Argens. Pour Fredersdoff, je n'ai pu encore m'acquitter de ma commission, je n'ai pu l'attraper depuis votre départ. Adieu, mon cher ami, *vive memor nostri ;* portez-vous bien. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Je connais Klinglin et son affaire, j'en augure mal : il a de puissants ennemis;

Il était trop puissant pour n'être point haï [3].

La fuite de son secrétaire est un mauvais signe.

1. Horace, livre III, ode XXIX, 11-12.
2. Il y a dans la *Sagesse,* chapitre XI, verset 17 : « Quia per quæ peccat quis, per hæc et torquetur. »
3. Vers d'*Œdipe,* I, III.

2359. — A M. DE CIDEVILLE.

Potsdam, le 3 avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami ; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce *Siècle;* pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aie corrigé. Je laisse faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le *Siècle* ni *Rome sauvée* ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel, comme Ajax demandait du jour[1].

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très-sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux âmes, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse ; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris. V.

2360. — A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 3 avril.

Grand merci, cher La Condamine,
Du beau présent de l'*équateur* [2],
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien ! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique ;
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune ?
Hélas ! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes ;
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

1. *Iliade*, chant XVII, v. 645.
2. En 1751 La Condamine publia son *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur;* le *Supplément* qu'il y joignit parut en 1752.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de Louis XIV; mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur[1], et de la mienne trop d'omissions, et trop de péchés de commission[2].

Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau, avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées; et alors, je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé, avec Astolphe et saint Jean, pour trouver le fruit de mes peines: c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fussé-je dans la lune.

2361. — A M. G.-C. WALTHER.

A Potsdam, 8 avril 1752.

J'ai ouï dire que Son Altesse royale madame la Princesse royale n'avait pas été contente d'un passage du livre que j'ai pris la liberté de lui envoyer. C'est à la page 484 : *On vit bientôt combien il est difficile à un faible prince*[3], etc. On sait assez que *faible prince* ne signifie pas *prince faible*. Un *prince faible* est tel par son caractère, et un *faible prince* l'est par la comparaison de ses forces avec celles de son ennemi.

D'ailleurs, Son Altesse royale est trop juste et trop indulgente pour n'être pas persuadée de la pureté de mes intentions. Elle ne pense pas que j'aie voulu lui déplaire dans un livre que j'ai mis à ses pieds. J'ai la même confiance dans les bontés de Son Excellence M. le comte de Wackerbarth, à qui j'ai présenté un exemplaire par vos mains. Si cependant ce passage déplaît, je vous prie de le corriger au moyen d'un carton. Vous mettriez à la

1. Joseph du Fresne de Francheville, l'un des élèves du père Porée; né en 1704, mort en 1781.
2. Expression de Bayle (Préface de la première édition, treizième alinéa).
3. Cela se trouvait au chapitre XXIII de l'édition de 1751 du *Siècle de Louis XIV*. Une partie seulement forme le chapitre XXIV actuel. Le passage se lit dans l'édition de Dresde, 1753, autrement qu'il était en 1751, mais autrement aussi que Voltaire le donne plus bas. (B.)

place : *Il était bien difficile qu'un prince dont les forces étaient si inférieures à celles de son ennemi, et qu'un empereur qui ne put jamais armer l'empire en sa faveur, pût conquérir des États par le secours de ses alliés souvent désunis.*

Je vous prie, mon cher Walther, de communiquer cette lettre à M. le comte de Wackerbarth, et de prendre sur cela ses ordres. J'eus l'honneur d'envoyer mon livre à Son Altesse royale longtemps avant que vous le rendissiez public, afin que, s'il s'était glissé quelque chose qui pût lui déplaire, j'eusse le temps de le corriger; et je croyais que vous ne mettriez votre livre en vente qu'après la foire de Francfort; c'est dans le même esprit que j'en envoyai des exemplaires à la cour de Bavière.

En cas que vous fassiez ce carton, mon cher Walther, je vous prie d'en mettre encore un autre au second tome, page 103, à la fin de la page. Voici ce qu'il faut substituer après ce mot *parce que*[1] : *Parce que la base de sa statue à la place des Victoires est ornée de quatre esclaves enchaînés; mais ce ne fut point lui qui fit ériger cette statue, ni celle qu'on voit à la place de Vendôme; la statue de la place des Victoires est le monument de la grandeur d'âme*, etc.

Je vous demande pardon, mon cher Walther, de la peine que je vous donne; mais une première édition est un essai. Il échappe toujours à l'auteur beaucoup de fautes. Je me flatte que la seconde édition sera beaucoup plus ample, plus correcte, et meilleure en tout sens. Je vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

2362. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[2].

A Potsdam, 10 avril 1752.

Madame, je n'avais point eu de nouvelles depuis un an du marquis d'Adhémar, qui avait tant d'envie de s'attacher à Votre Altesse royale, et que vous paraissiez désirer d'avoir dans votre maison. Il n'avait pu jusqu'à présent surmonter les difficultés que lui faisait son père, qui est, comme le sait probablement Votre Altesse royale, grand maréchal du roi Stanislas à Lunéville. Enfin il me mande qu'il a levé les obstacles qu'on lui opposait, et qu'il est prêt de venir se mettre aux pieds de Votre Altesse royale. J'ignore si vous êtes toujours, madame, dans les mêmes

1. Voyez la note, tome XIV, page 494.
2. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 216.

sentiments ; comme toutes les charges de votre maison sont remplies, il demanderait un titre de chevalier d'honneur : c'est une charge que je ne crois guère connue qu'en France, et qui répond à celle de premier ou grand écuyer ; mais ce n'est qu'un simple titre, il ne s'agit seulement que de n'avoir pas l'air d'être un homme inutile. Je me souviens que Votre Altesse royale avait compté lui donner quinze cents écus d'appointements. Voilà l'état où est cette petite affaire. J'ai répondu au marquis d'Adhémar que j'attendais vos ordres, et je n'ai engagé Votre Altesse royale à rien. Je lui ferai part, madame, de vos dernières résolutions, et des commandements dont il vous plaira de m'honorer. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais bien grossir quelque temps avec lui le nombre de vos courtisans. Mais frère Voltaire ne sait encore quand il mettra le nez hors de sa cellule. Il est le meilleur moine du monde, et s'accoutume trop à la vie solitaire. Je pourrais bien, après le mariage de monseigneur le prince Henri, prendre mon essor et venir vous faire ma cour. Mais je ne réponds de rien, et je me résigne entièrement à la Providence. Je me flatte que votre santé, madame, n'essuie plus de ces orages qui nous ont tant alarmés, et qu'ainsi aucune amertume ne se mêle à la douceur de votre vie. Permettez-moi de renouveler pour jamais à Votre Altesse royale et à monseigneur le margrave mes plus profonds respects et mon inviolable attachement. Si j'osais, je mettrais ici quelque chose pour M. de Montperny ; mais comment prendre la liberté ?

VOLTAIRE.

2363. — A M. BAGIEU[1].

A Potsdam, le 10 avril.

Si jamais quelque chose, monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir ; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous ; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère, et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'espérance d'y trouver des âmes aussi compatissantes que la vôtre, et des hommes si dignes de leur profession, et, en même temps, si

1. Jacques Bagieu, chirurgien-major des gendarmes de la garde du roi, et membre de l'Académie de chirurgie. Il est auteur de quelques ouvrages concernant sa profession. Mort vers 1775. (Cl.)

au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à Mme Denis, qui m'attire de votre part une attention si touchante! En vérité, ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenants, comme ce n'est qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien est bien peu de chose; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au siècle de Louis XIV, et c'est ainsi que j'en ai parlé [1] dans l'histoire de ce siècle; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai étudié la médecine comme Mme de Pimbesche avait appris la Coutume en plaidant [2]. J'ai lu Sydenham, Freind, Boerhaave. Je sais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéraments se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'Hippocrate : *Experientia fallax, judicium difficile.* J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais surtout savoir souffrir, vieillir, et mourir.

Le roi de Prusse, qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigne encore faire de très-beaux vers, m'a adressé une ode [3] sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord Tyrconnell et La Mettrie, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de Demouret ne me convient pas ; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang saumuré, et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Barèges, de Padoue, d'Ischia, pourraient me faire du bien pour un temps ; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incer-

1. Voyez tome XIV, page 558.
2. *Les Plaideurs*, acte II, scène IV.
3. Voyez les lettres 2296 et 2305.

taine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade ; une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai :

. . . . Deus nobis hæc otia fecit.
(VIRG., ecl. I, v. 6.)

Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc.

2364. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, le 15 avril.

Le duc de Foix vous fait mille compliments, aussi bien que monsieur son frère[1] : ils voudraient bien que je vinsse à Paris vous les présenter ; mais ils partent incessamment pour aller trouver Mme Denis, dans la malle du premier courrier du Nord. Vous les trouverez à peu près tels que vous les vouliez ; mais on s'apercevra toujours un peu qu'ils sont les enfants d'un vieillard. Si vous voulez les prendre sous votre protection, tels qu'ils sont, empêchez surtout qu'on ne connaisse jamais leur père. Il faut absolument les traiter en aventuriers. Si on se doute de leur famille, les pauvres gens sont perdus sans retour; mais, en passant pour les enfants de quelque jeune homme qui donne des espérances, ils feront fortune. Ce sera à vous et à Mme Denis à vous charger entièrement de leur conduite, et Mlle Clairon ellemême ne doit pas être de la confidence. On me mande que l'on va redonner au théâtre le *Catilina* de Crébillon. Il serait plaisant que ce rhinocéros eût du succès à la reprise. Ce serait la preuve la plus complète que les Français sont retombés dans la barbarie. Nos sybarites deviennent tous les jours Goths et Vandales. Je laisse reposer *Rome*, et j'abandonne volontiers le champ de bataille aux *soldats de Corbulon*[2]. Je m'occupe, dans mes moments de

1. Vamir, l'un des personnages de la tragédie d'*Amélie, ou le Duc de Foix*.
2. Allusion à ces vers de *Rhadamiste et Zénobie*, acte II, scène II :

De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?

Voltaire appelait souvent *soldats de Corbulon* les partisans de Crébillon. (AUGER.)

loisir, à rendre le style de *Rome* aussi pur que celui de *Catilina* est barbare, et je ne me borne pas au style. Puisque me voilà en train de faire ma confession générale, vous saurez que *Louis XIV* partage mon temps avec *les Romains*[1] et *le Duc de Foix*. Je ne regarde que comme un essai l'édition qu'on a faite à Berlin du *Siècle de Louis XIV*; elle ne me sert qu'à me procurer de tous côtés des remarques et des instructions; je ne les aurais jamais eues si je n'avais publié le livre. Je profite de tout; ainsi je passe ma vie à me corriger en vers et en prose; mon loisir me permet tous ces travaux. Je n'ai rien à faire absolument auprès du roi de Prusse; mes journées, occupées par une étude agréable, finissent par des soupers qui le sont davantage, et qui me rendent des forces pour le lendemain; et ma santé se rétablit par le régime. Nos repas sont de la plus grande frugalité, nos entretiens de la plus grande liberté; et, avec tout cela, je regrette tous les jours Mme Denis et mes amis, et je compte bien les revoir avant la fin de l'année. J'ai écrit à M. de Malesherbes[2] que je le suppliais très-instamment d'empêcher que l'édition du *Siècle de Louis XIV* n'entrât dans Paris, parce que je ne trouve point cet ouvrage encore digne du monarque ni de la nation qui en est l'objet. J'ai prié ma nièce de joindre ses sollicitations aux miennes, pour obtenir le contraire de ce que tous les auteurs désirent, la suppression de mon ouvrage. Vous me rendrez, mon cher monsieur, le plus grand service du monde en publiant, autant que vous le pourrez, mes sentiments. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui à ma nièce, la poste va partir. Ayez la bonté d'y suppléer en lui montrant ma lettre. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous prie de vouloir bien m'en faire part. Soyez persuadé de la tendre amitié et de la reconnaissance qui m'attachent à vous pour jamais.

2365. — A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

Potsdam, le 15 avril 1752.

. . . .

. . . .

Je réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur Mlle de Lenclos sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'article de son testament dont vous me parlez n'est point un roman;

1. *Rome sauvée*, que Voltaire corrigeait encore.
2. Alors chargé de la librairie.

elle me laissa deux mille francs. J'étais enfant; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. L'abbé de Châteauneuf, frère de celui que vous avez vu ambassadeur à la Haye, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne sais comment. C'est ce même abbé de Châteauneuf qui avait fini son histoire amoureuse ; c'est lui à qui cette célèbre vieille fit la plaisanterie de donner ses tristes faveurs à l'âge de soixante et dix ans[1]. Vous devez être persuadé que les Lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent plus sous son nom, sont au rang des mensonges imprimés. Il est vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux, et la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoisonne trop la vie. La carrière de Ninon, qui ne fit point de vers, et qui eut et donna longtemps beaucoup de plaisir, est assurément préférable à la mienne.

On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie ; mais du moins on a observé la bienséance de ne l'écrire que longtemps après sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire dont vous me parlez, se sont un peu pressés, et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable et véridique abbé Desfontaines[2], que je ressemblais à Virgile par ma naissance, et que je pouvais dire apparemment comme lui :

> O fortunatos nimium, sua si bona norint,
> Agricolas !
>
> (*Georg.*, II, 458-59.)

Je pense sur cela comme Virgile, et tout me paraît fort égal. Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre Vie qu'on s'est avisé de faire encore de moi, comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement; mais qu'importe? On ajoute une belle aventure d'un carrosse avec l'épouse de M. le duc de Richelieu, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes sont dans ce goût, et j'aime autant les *Amours du révérend Père de La Chaise* avec Mlle du Tron. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

1. Voyez tome XXIII, page 512.
2. Voyez tome XXIII, pages 34 et 61.

L'article du *Journal des Savants* dont il est question n'est point dans le *Journal de Paris;* il est dans celui qu'on falsifie à Amsterdam, et se trouve sous l'année 1750. « Le parlement a condamné, dit ce journal, l'*Histoire de Louis XI*, de M. Duclos, successeur de M. de Voltaire dans la place d'historiographe de France, à cause de ce passage : *La dévotion fut de tout temps l'asile des reines sans pouvoir*[1]. Ce sont deux calomnies. Le parlement ne s'est point avisé de condamner ce livre, et le parlement ne se mêle point du tout d'examiner si une reine est dévote ou non. On ajoute une troisième calomnie : c'est que *je suis exilé de France, et réfugié en Prusse.* Quand cela serait, il me semble que ce ne serait pas une de ces vérités instructives qui sont du ressort du *Journal des Savants.* Le fait est que le roi de Prusse, qui m'honore de ses bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui; qu'il a fait demander au roi mon maître, par son envoyé, que je pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan ; que j'y resterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans son goût pour les belles-lettres, et que ma mauvaise santé et mon âge me permettront de profiter de ses lumières et de ses bontés; que le roi mon maître, en me cédant à lui, m'a daigné accorder une pension, et m'a conservé la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs et à ceux qui se mêlent d'être jaloux ; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que faire; et j'ajoute qu'un homme de lettres serait bien indigne de l'être, s'il était entêté de ces honneurs, et s'il n'était pas toujours aussi prêt à les quitter que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse, et je la préférerai toujours à tous les rois.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes *Œuvres* bonnes ou mauvaises[2]. C'est de toutes la plus passable; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est un double emploi, et il est bien vrai, surtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, et pour les seuls moments où ils ont été

1. Cette phrase de Duclos est une de celles qui sont comprises dans la *Dénonciation à l'Académie française*, imprimée à la suite du *Parallèle de la Henriade et du Lutrin* (par Batteux), 1746, in-12.

2. C'est l'édition en onze volumes petit in-12, dont il est parlé page 265.

faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est avisé ce compilateur[1] des lettres de la reine Christine, de grossir son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Comment a-t-il eu cette lettre ? comment a-t-il pu en estropier les vers au point où il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine Christine. Il est vrai qu'en écrivant à la reine Ulrique, avec cette liberté que ses bontés et la poésie permettent, je feignais que Christine m'avait apparu, et je disais :

A sa jupe courte et légère[2],
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre et moins fin,
Soudain je reconnus Christine ;
Christine des arts le soutien ;
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre église ;
Qui connut tout et ne crut rien ;
Que le saint-père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Voilà, monsieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fanent les fleurs qu'elles touchent ; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie et nos bouquets pour Iris. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables éditions qu'on a données de moi, et auxquelles, Dieu merci, je n'ai aucune part. Soyez persuadé que, de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait de digne de la postérité, de même on

1. Arckenholtz ; voyez la note 2, tome XXIII, page 524.
2. Voyez la lettre 1718.

ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dresde sera meilleure que toutes les précédentes. Ce sera pour moi une consolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse, et que la raison condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir supprimer les vers contre Rousseau, qui se trouvent dans l'*Épître sur la Calomnie*, parce que je n'aime à faire des vers contre personne, que Rousseau a été malheureux, et qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature française; mais il me réduisit, malgré moi, à la nécessité de répondre à ses outrages par des vérités dures. Il attaqua presque tous les gens de lettres de son temps qui avaient de la réputation; ses satires n'étaient pas, comme celles de Boileau, des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures personnelles et atroces. Les termes de *bélître*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ses épîtres, dans lesquelles il ne parle que de ses querelles. Ces basses grossièretés révoltent tout lecteur honnête homme, et font voir que la jalousie rongeait son cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés *le Portefeuille*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pièces, dont la plupart ne sont point de Rousseau. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapsodie. La comédie de *l'Hypocondre* est de lui, et c'est apparemment pour décrier Rousseau qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu, à la vérité, la faire jouer à Paris; mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous serez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre sur la mort de Lamotte, où l'on outrage la mémoire de cet académicien distingué, l'accusant des manœuvres les plus lâches, et lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait acquise. Cela indigne à la fois et contre l'auteur et contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des Lettres de Rousseau devaient, pour son honneur, les supprimer à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit, et très-souvent de vérité. Elles se contredisent; il dit le pour et le contre; il loue et il déchire les mêmes personnes; il parle de Dieu à des gens qui lui donnent de l'argent, et il envoie des satires à Brossette, qui ne lui donne rien.

La véritable cause de sa dernière disgrâce chez le prince

Eugène, puisque vous la voulez savoir, vient d'une ode intitulée *la Palinodie*, qui n'est pas assurément son meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France, ministre d'État, qui avait été autrefois son protecteur. Ce ministre mariait alors une de ses filles au fils du maréchal de Villars. Celui-ci, informé de l'insulte que faisait Rousseau au beau-père de son fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il en écrivit au prince Eugène, et ce prince retrancha à Rousseau la pension qu'il avait la générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit passer le comte de Bonneval en Turquie[1]. Mme la maréchale de Villars, dont je serais forcé d'attester le témoignage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de monsieur le maréchal, et si elle-même ne m'imposa pas silence en me disant que Rousseau ne méritait point de grâce. Voilà des faits, monsieur, et des faits authentiques. Cependant Rousseau crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de Villars à écrire contre lui au prince Eugène.

Si je ne fus pas la cause de sa disgrâce auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cause, malgré moi, qu'il fut chassé de la maison de M. le duc d'Aremberg. Il prétendit, dans sa mauvaise humeur, que je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un journal de du Sauzet cette imposture. Je me sentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'Aremberg, qui chassa Rousseau sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la détestable et honteuse licence qu'on a prise trop longtemps en Hollande, d'insérer des libelles dans les journaux, et de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les dernières années de Rousseau bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, et un brigandage intolérable.

Au reste, monsieur, je vous l'avouerai hardiment; quoique je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'Aremberg sur ce que je pensais des couplets infâmes, et de la subornation de témoins qui attirèrent à Rousseau l'arrêt dont il fut flétri en France, cependant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il savait que je pensais ainsi, et c'était une des grandes sources de sa haine;

1. Voyez tome XXII, page 350.

mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais instruit plus que personne; la mère du petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre Saurin servait chez mon père : c'est ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat Ducornet en faveur de Saurin. J'interrogeai cette femme, et même plusieurs années après le procès criminel : elle me dit toujours que « Dieu avait puni son fils pour avoir fait un faux serment, et pour avoir accusé un homme innocent »; et il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement, en faveur de son âge et de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves ; vous devez présumer qu'il est bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez, après cette réflexion, songer quelle bile noire dominait Rousseau; si vous voulez vous souvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'Opéra, contre Berrin[1], contre Pécourt, et d'autres, des couplets entièrement semblables à ceux pour lesquels il fut condamné; si vous observez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables étaient ses ennemis et les amis de Saurin; votre conviction sera aussi entière que celle des juges. Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou Rousseau, il est clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie et la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, monsieur; la jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dévotion dont Rousseau voulut couvrir, sur la fin de sa vie, de si grands égarements et de si grands malheurs. Mais lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, et lorsqu'il sollicitait sa grâce, il ne put s'empêcher de faire des vers satiriques bien moins bons à la vérité que ses premiers ouvrages, mais non moins distillant l'amertume et l'injure. Que voulez-vous que je vous dise ? La Brinvilliers était dévote, et allait à confesse après avoir empoisonné son père; et elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela est horrible ; mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impostures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus surpris de rien à mon âge.

1. Voyez tome XXII, page 334. Berrin était musicien de l'Opéra et dessinateur du cabinet du roi.

Adieu, monsieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres de M. de La Rivière. Je l'ai connu autrefois : il avait un esprit aimable ; mais il n'a bien écrit que contre son beau-père. C'est encore là une affaire bien odieuse du côté de Bussy-Rabutin. Le *factum* de La Rivière vaut mieux que les sept tomes de Bussy ; mais il ne fallait pas imprimer ses lettres, etc.

2366. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 20 avril.

La pénitence que vous vous imposez a achevé de fléchir mon courroux. Je n'avais pu encore oublier votre indifférence. Il ne fallait pas moins qu'un pèlerinage à Notre-Dame de Baireuth pour effacer votre péché. Frère Voltaire sera pardonné à ce prix. Il sera le bienvenu ici, et y trouvera des amis empressés à l'obliger et à lui témoigner leur estime. Je doute encore de l'accomplissement de vos promesses. Le climat d'Allemagne a-t-il pu en si peu de temps réformer la légèreté française ? Les voyages de France et d'Italie, réduits en châteaux en Espagne, me font craindre le même sort pour celui-ci. Soyez donc archi-Germain dans vos résolutions, et procurez-moi bientôt le plaisir de vous voir.

Quoique absent, vous avez eu la faculté de m'arracher des larmes. J'ai vu, hier, représenter votre faux prophète [1]. Les acteurs se sont surpassés, et vous avez eu la gloire d'émouvoir nos cœurs franconiens, qui, d'ailleurs, ressemblent assez aux rochers qu'ils habitent.

Le marquis d'Adhémar a fait écrire, il y a quatre semaines, à M. de Folard [2]. J'ai oublié de vous le mander dans ma dernière lettre. Vous jugez bien que ses offres ont été reçues avec plaisir. Montperny lui a écrit en conséquence. J'espère qu'il sera content des conditions. Elles sont plus avantageuses que celles qu'il avait désirées. Elles consistent en 4,000 livres, la table, et l'entretien de ses équipages. Je vous prie d'achever votre ouvrage, et de faire en sorte qu'il soit bientôt fini : je vous en aurai une grande obligation. Vous savez que le titre qu'il demande n'est point usité en Allemagne. Comme il répond à celui de chambellan, il aura ce titre auprès de moi.

Le temps m'empêche de vous en dire davantage aujourd'hui. Soyez persuadé que je serai toujours votre amie.

WILHELMINE

2367. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 22 avril.

Voilà une plaisante idée qu'a Dumolard de faire jouer *Philoctète*, en grec, par des écoliers de l'Université, sur le théâtre

1. La tragédie de *Mahomet*.
2. Sans doute l'un des neveux du commentateur de Polybe.

de mon grenier ! La pièce réussira sûrement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait ; ce n'est pas Mme Dacier que je veux dire : elle n'avait l'air ni d'être héroïne, ni d'avoir un sexe ; c'est la reine Élisabeth. Elle avait traduit ce *Philoctète* de Sophocle en anglais [1].

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète : le roi de Prusse serait bien votre affaire ; mais, au lieu de crier *Aie ! aie !* comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de Fénelon, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien serré. Imaginez ce qu'il a pris ; ses bottes ! Son pied s'est enflé de plus belle. Dites à Dumolard qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dresde une seconde édition du *Siècle de Louis XIV*, et il faut la diriger : nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés ; j'ai eu un trésor : ce sont deux morceaux [2] de la main de Louis XIV, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner son édifice quand on trouve des matériaux si précieux. On me flatte que cette édition sera bientôt achevée. J'ai une autre affaire [3] en tête, et que je vous communiquerai à la première occasion.

2368. — A M. FORMEY.

Je m'attendais à des *Remarques* [4] plus historiques, plus instructives, plus dignes d'un philosophe. Beausobre ne réussit pas si bien avec Jésus qu'avec Manès [5].

Si vous avez quelque histoire des papes où l'on trouve leur naissance, faites-moi le plaisir de me l'envoyer ; je serai bien aise

1. Fabricius, d'après Cambden, dit qu'Élisabeth avait traduit en latin des morceaux (*quædam*) de Sophocle et d'Isocrate. Fénelon, dans sa *Lettre sur l'éloquence*, parle, non du *Philoctète*, mais de l'*OEdipe* de Sophocle, comme traduit par Élisabeth. (B.)

2. Voyez tome XIV, pages 484 et 487.

3. C'était sans doute la tragédie d'*Amélie, ou le Duc de Foix*, que Voltaire ne tarda pas à faire jouer à Paris.

4. Il s'agit ici des *Remarques critiques* d'Isaac de Beausobre sur le Nouveau Testament.

5. Beausobre a fait l'*Histoire du Manichéisme*.

de voir combien de pauvres diables sont devenus vice-dieu. *Te amplector.*

2369. — A M. VANNUCCHI[1],

A PISE.

Potsdam, le 25 avril.

Dans le temps précisément que l'astre bienfaisant, distributeur du jour, commence à reprendre quelque peu de vigueur, même dans ce climat glacé, je reçois de M. le baron Drummond[2] votre lettre jointe à divers ouvrages philosophiques et poétiques. J'ai lu avec avidité tant les uns que les autres, et toujours avec le plus grand transport.

Vous écrivez avec une profondeur et une finesse de génie surprenantes. On trouve partout la plus grande clarté, et vos principes sont portés à l'évidence géométrique, qui n'est propre qu'aux grands hommes. Je ne m'arrête point à parler de vos poésies, car en ce genre vous êtes inimitable ; le seul Tasse peut se mettre en parallèle avec vous. J'assurerai, sans flatterie, que vos pièces littéraires seront autant de précieux monuments pour les siècles à venir.

Le roi philosophe, avec qui j'ai l'honneur de vivre, et qui a lu aussi vos ouvrages, en porte le même jugement que moi, et m'ordonne de vous féliciter en son nom sur cet objet.

Ne soyez pas si paresseux à donner de vos nouvelles à un homme qui vous respecte et vous estime, et qui sera, durant toute sa vie, avec le plus vif attachement, etc.

VOLTAIRE.

2370. — A M. DE FORMONT.

A Potsdam, le 28 avril.

On croirait presque que je suis laborieux, mon cher Formont, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains ; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si longtemps à vous écrire et à vous instruire des raisons

1. Antoine-Marie Vannucchi, né le 2 février 1724, professeur de législation féodale à Pise, où il est mort le 12 février 1792. — Je présume que la lettre ci-dessus, dont je n'ai pas vu l'original, est une traduction de l'italien. (CL.)

2. Drummond de Melfort, nommé brigadier des armées du roi de France le 10 mai 1748; né en 1726, mort dans le Berry en 1788. Il est nommé dans le chapitre XXV du *Précis du Siècle de Louis XV*.

qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à Mme du Deffant, ce *Siècle de Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantite de péchés d'omission et de commission[1] qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés des remarques, des instructions, de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes qui m'ont refusé longtemps des instructions, quand je travaillais, m'envoient à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié, et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà Mme du Deffant en Bourgogne; vous avez tout l'air d'être en Normandie. Votre parent, M. Le Bailli, fait son chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà ministre accrédité, en attendant que M. le chevalier de La Touche arrive[2]; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre; je dirai encore, si on veut, la mienne: car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore des vers; mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et Mme du Deffant: c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très-cher Formont; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

1. Voyez une note de la lettre 2360.
2. Comme successeur du comte de Tyrconnell.

2371. — A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, le 29 avril.

Eh ! morbleu, c'est dans le pourpris
Du brillant palais de la lune,
Non dans le benoît paradis,
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'est ce que dit l'Arioste, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre[1]? Eh bien! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique Francheville, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi aussi ; mais, mon cher cosmopolite, ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène : j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau, ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là que d'y aller. Mais, quoique M. de Pointis eût pris Carthagène[2], en deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques; mais il y a bien plus de fautes que vous n'en avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très-informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs sont tombés les La Martinière, les Reboulet, et les *tutti quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de La Feuillade. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux, et surtout le *Catalogue des écrivains*, qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser. Je l'avais dicté pour grossir le second tome, qui etait trop mince; mais je le compose à présent pour le rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher La Condamine, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout, je vous en supplie; je sais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne

1. Lettre 2360.
2. En 1697. Voyez le chapitre XVI du *Siècle de Louis XIV*.

sais comment on y en trouve[1] dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai : *Et ignorantias meas ne memineris*[2]. Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire ; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite estime et la plus tendre amitié.

2372. — A M. DARGET.

A Potsdam, le 29 avril 1752.

Les mondains oublient volontiers les moines. Vous êtes dans les plaisirs, mon cher Darget, à Paris, à Plaisance, à Versailles. *Lontano dagli occhi, lontano dal cuore*[3] ! Vous voilà comme une jeune religieuse qui a sauté les murs, et qui cherche un amant, tandis que les sœurs professes restent au chœur et prient Dieu pour elle. Je ne vous dirai pas : *Omitte mirari beatæ fumum et opes strepitumque Romæ*[4] ; je vous dirai au contraire : *Carpe diem*, jouissez. Je ne doute pas que vous n'ayez retrouvé dans M. Duverney[5] la solide amitié qu'il a toujours eue pour vous, et que vous n'en goûtiez tous les fruits. Vous voilà dans le sein de votre famille qui vous aime ; mais n'oubliez pas que vous êtes aussi aimé ailleurs. J'ai répondu exactement à votre lettre de Strasbourg. J'ai adressé ma lettre chez M. du Marsin, rue Française, près de la Comédie Italienne. Je serais bien surpris et bien affligé si vous ne l'aviez pas reçue. M. de Fredersdorff vient de me rembourser cette bagatelle pour laquelle vous m'aviez donné une assignation sur lui. Notre vie est toujours la même. Vous nous retrouverez tels que vous nous avez laissés, dans la tranquillité, dans la paix, dans l'union, dans l'uniformité. Le couvent est toujours sous la bénédiction du Seigneur ; mais comptez que de tous les moines, le plus chétif, qui est moi, est celui qui vous aime davantage, et qui désire le plus véritablement votre bonheur. Songez à votre vessie et à votre bien-être. Nous chanterons un *Te Deum* à votre retour. Pour moi, j'en chanterai tou-

1. Voyez tome XIV, page 494. Mais Voltaire avait commis la même faute dans ses *Anecdotes*, publiées en 1748 ; voyez tome XXIII, page 241.
2. Psaume XXIV, verset 7.
3. « Éloigné des yeux, on l'est du cœur. »
4. Voyez la lettre 2358.
5. Pâris-Duverney.

jours un à basse note et du fond du cœur, quand je vous croirai aussi heureux que vous méritez de l'être.

Je m'occupe à une seconde édition du *Siècle de Louis XIV*, beaucoup plus ample et plus curieuse que la précédente, et purgée de toutes les fautes qui défigurent celle que je voudrais bien qui n'entrât pas dans Paris. *Hesternus error, hodiernus magister*. Adieu, mon cher ami : divertissez-vous, mais ne m'oubliez pas tout à fait.

2373. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 mai.

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les Céthégus et les Lentulus sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste; j'en ai avec *Adélaïde*, avec *Zulime*, et surtout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressants; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de Noailles. Je vous prie d'engager M. de Foncemagne à accélérer les bontés que M. de Noailles m'a promises[1]; mais je voudrais que M. de Foncemagne ne s'en tînt pas là; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce *Siècle de Louis XIV*, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre. Quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de Noailles l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement Mme Denis n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous payerai avec usure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais supplié M. de Malesherbes de ne laisser entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'est là qu'un essai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je serai parvenu à donner un ouvrage plus digne du

1. C'étaient les *deux morceaux* mentionnés dans le dernier alinéa de la lettre 2367.



monarque et de la nation qui en sont l'objet. Si on avait laissé à M. le maréchal de Noailles son exemplaire, que M. de Richelieu a repris, si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir un livre rare à celui de procurer les instructions nécessaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition serait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon Français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette *Histoire générale*[1]; on m'a volé la partie historique de tout le XVIe siècle et du commencement du XVIIe, avec l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de Pétrarque et du Dante, et jusqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le *Siècle de Louis XIV* devait se renouer à cette *Histoire générale;* c'est une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre[2] qu'on séduisit pour avoir tous mes manuscrits, avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres; mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce[3] que Mme Denis va donner ne sera point un mal, que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très-jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie telle scène qui valait mieux que toute la pièce de *Cénie*[4]. Ces scènes ne suffisent pas, sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme, qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit,

1. La première partie se composait de l'*Essai sur les Révolutions du monde*, ouvrage connu maintenant sous le titre d'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*.

2. Longchamp, qui avait rempli aussi les fonctions de secrétaire ou copiste; voyez ses *Mémoires sur Voltaire*, etc., 1826, deux vol. in-8°.

3. *La Coquette punie*.

4. Comédie de Mme de Graffigny, 1750.

dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle; elle es bien dégradée quand elle se fait auteur comique et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie : il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de *Mérope*. Un succès ordinaire me consolerait, un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autre fois de *Rome sauvée*, d'*Adélaïde*, de *Zulime;* c'est à présent *la Coquette punie* qui va me donner des battements de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges? j'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous; mais il faut la permission de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent; je ne peux à présent abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié, en vous préférant deux rois; mais quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges.

2374. — A M. FORMEY.

Potsdam.

J'attendrai ici, monsieur, où je me trouve très-bien, les ouvrages sublimes[1] que vous voulez bien m'annoncer. Ce ne sont pas là des ouvrages de *plagiat*, comme *la Henriade*, *Alzire*, *Brutus*, et *Catilina*. Je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les journaux pleins d'*impartialité* et de goût les plus justes éloges à ces divins recueils qui passeront à la dernière postérité.

Je ne sais ce que c'est que cette Histoire des progrès ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'esprit humain. J'avais, pour mon instruction particulière, fait une *Histoire universelle depuis Charlemagne;* on en a imprimé des fragments dans des feuilles hebdomadaires ou dans des *Mercures;* on m'a volé tout ce qui regarde les arts et les sciences, et la partie historique depuis François Ier jusqu'au siècle de Louis XIV, qui terminait ce tableau; c'est tout ce que je sais. Il y a deux ans que mon manuscrit est volé. Si vous avez quelque nouvelle de cet ouvrage, que vous dites annoncé depuis peu, vous me ferez plaisir, monsieur, de m'en instruire, et je prendrai les mesures que je pourrai pour rattraper mon manuscrit, si cependant cela en vaut la peine.

1. Formey avait annoncé à Voltaire avoir reçu pour lui, de la part de Moncrif, un exemplaire de ses *Œuvres*, 1751, trois volumes in-12.

Vanitas vanitatum[1] ! Tous ces recueils assommants de mémoires assommants pour l'esprit humain, d'histoires des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des petites-maisons, tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli ; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. L'*Orlando furioso* a enterré plus de dix mille volumes de scolastique ; aussi je lis l'Arioste, et point du tout Scott, saint Thomas, etc., etc. Portez-vous bien ; il n'y a que cela de bon. *Tuus sum; tua non tueor, quia nihil tueor; sed tibi addictus ero.*

2375. — A M. FORMEY.

Potsdam.

Vous aviez si bien orthographié, monsieur, ou j'avais si mal lu, que j'avais lu dans votre lettre M. de Mouhy au lieu de *Mongri*[2] ; ce sont deux personnes fort différentes.

Le *Manet alta mente repostum*[3] me conviendrait mal. Je vous dirai ingénument le fait. On me montra avant-hier un passage extrait de votre *Bibliothèque impartiale*, où vous dites que je suis un *plagiaire*, quoique vous m'ayez dit et écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce passage que dans *la Henriade* j'ai pillé un certain poëme de *Clovis* d'un nommé Saint-Didier. Ceux qui savent que ce poëme de Saint-Didier existe savent aussi qu'il fut fait plusieurs années après *la Henriade*. Vous voyez, monsieur, que vous auriez quelque réparation à me faire, aussi bien qu'au public et à la vérité, et que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ai si peu mérité, et que ma conduite envers vous ne me faisait pas attendre. J'ignore en quel endroit est le passage où vous m'avez outragé ; tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu avant-hier au matin, et qu'il ne tiendra qu'à vous que je l'oublie pour jamais.

2376. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 12 mai.

Si vous avez quatre jours à vivre, j'en ai deux, et il faut passer ces deux jours doucement. Si vous êtes philosophe, je tâche de l'être : voilà d'où je pars, monsieur, pour achever notre petit

1. *Ecclésiaste*, I, 2.
2. Moncrif. Formey qui, dans sa réponse à la lettre 2374, avait pris la défense de Moncrif, qualifie de *tour de passe-passe* le retour que Voltaire fait ici.
3. Virgile, *Æn.*, I, v. 30.

éclaircissement. Je vous jure que jamais La Mettrie ne m'avait dit que vous m'eussiez attaqué dans votre *Bibliothèque impartiale:* il m'avait dit seulement, en général, que vous aviez dit beaucoup de mal de moi; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaissiez pas, et que, quand vous me connaîtriez, vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir son âme! Je vous avouerai encore, pour le repos de la mienne, que la conversation étant tombée, ces jours-ci, sur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre; et pour rabaisser mon caquet, on me montra l'extrait d'un passage de votre *Bibliothèque impartiale*, où il était dit peu *impartialement* que je n'étais qu'un *plagiaire*, et que j'avais volé le *Clovis* de Saint-Didier, c'est-à-dire volé sur l'autel, et volé les pauvres, ce qui est le plus grand des péchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce passage. Je fus un peu confondu, et je me contentai de prouver que le grand Saint-Didier n'a écrit qu'après moi, et qu'ainsi, s'il y a un gueux de volé, c'était moi-même.

Je poursuis ma confession en vous disant qu'ayant été honnêtement raillé sur la vanité que j'avais de compter sur vos bonnes grâces, recevant dans le même temps une lettre de vous, avec l'annonce de *la Nécessité de plaire* [1], de Moncrif, je ne pus m'empêcher de vous glisser un petit mot sur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai surtout, en qualité d'historien, insisté sur la chronologie du *Clovis* de Saint-Didier: voilà à quoi se réduit cette bagatelle. Il est bon de s'entendre; c'est principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles; je vous jure, avec la même sincérité, que je n'ai pas le moindre levain dans le cœur sur tout cela, et que j'aurais honte de moi-même si j'étais ulcéré, encore plus si j'avais la moindre pensée de vous nuire : car soyez très-sûr que je vous pardonne, que je vous estime et que je vous aime.

Les pirates qui ont imprimé la plaisanterie du *Micromégas* [2], avec l'histoire très-sérieuse depuis Charlemagne, auraient bien dû me consulter : ils n'auraient pas imprimé des fragments tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes et les moines. Voilà ce que j'ai sur le cœur.

Natales grate numeras; ignoscis amicis [3].

V.

1. *Essai sur la Nécessité et sur les Moyens de plaire.*
2. Voyez tome XI, page 435, et tome XXIV, page 32.
3. Horace, livre II, épître II, 210.

2377. — A MADAME DENIS.

Potsdam, 22 mai.

Je vous écris par le jeune Beausobre, ma chère enfant, comme écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. gez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds e je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de ng cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes *Œuvres*, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette *Lettre*[1] où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misère et de leur honte en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé Desfontaines, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma Vie; elle ressemble aux *Amours du révérend Père de La Chaise*[2], confesseur de Louis XIV. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothèques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de cachet trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. *Qui plume a, guerre a.* Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre Académie de Berlin est une chapelle tout à fait sous la protection de cette divinité. Maupertuis vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'Académie, un de ses membres, nommé Kœnig, grand géomètre, bibliothécaire de Mme la princesse d'Orange, et professeur en

1. Voyez, à sa date, un fragment de cette lettre, du 15 avril 1752, sous le n° 2365. Ce morceau est en effet après la Préface, dans le tome Ier de l'édition de 1752 en sept volumes in-12.

2. Formant le second volume de l'*Histoire du Père La Chaise*, 1696, deux volumes, in-12.

droit public à la Haye. Ce Kœnig est un homme de mérite, un brave Suisse, qui est très-incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu Mme la marquise du Châtelet, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. Maupertuis est à Berlin, malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie, que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à Kœnig. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'Argens n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée; je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

2378. — A M. DARGET.

A Berlin, 23 mai.

Mon cher Darget, je respecte les médecins, je révère la médecine, en qualité de vieux malade; mais je ne suis pas peu surpris que vos Esculapes prennent pour du scorbut des maux de vessie. Cette vessie n'a pas plus de rapport avec le scorbut qu'avec la goutte. Chaque maladie a son département. La migraine attaque la tête; la goutte, les pieds et les mains; la v..... s'adresse à la lymphe, et ensuite aux os; le scorbut gonfle les gencives, déboîte les articles, fait tomber les dents; j'en parle par une funeste expérience, moi qui ai perdu toutes les miennes par cette peste cruelle. Dieu vous préserve, mon cher ami, des atteintes d'un mal si affreux! Croyez que vos belles dents sont un excellent témoignage contre le sentiment de M. Mallouin. Heureux les malades qui vont de Plaisance à Bellevue, et qui entendent les sirènes de ce beau rivage! Je vois bien que vous ne reviendrez pas sitôt dans notre couvent. Vous y trouverez le jardin du comte de Rottembourg vendu à Mme Daun, la belle maison de d'Argens à M. Ekel, deux belles pièces de gazon dans la cour du château. Voilà ce qui s'appelle de grandes nouvelles; voilà les révolutions de Potsdam.

La douceur uniforme de notre vie n'a pas de plus grands objets à vous présenter. J'ai trouvé mon maître aux échecs dans le marquis de Varenne; mon maître en éloquence abondante dans le marquis d'Argens, et mon maître en tout dans le roi.

Maupertuis se rétablit difficilement, et va reprendre l'air natal. Pour moi, je suis trop malade pour voyager. Je suis tout accoutumé à mes souffrances; et j'aime autant mourir à Potsdam qu'ailleurs.

. . . . Quod petis, hic est;
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus[1].

Vous ne me dites rien de M. Duverney; je ne doute pas, mon cher ami, que vous ne l'ayez retrouvé avec la même santé, la même amitié pour vous, prenant toujours à vous le même intérêt. Je vous ai prié, et je vous prie encore de lui faire mes compliments, aussi bien qu'à M. le marquis de Valori. Adieu; goûtez les charmes brillants de Paris, et n'oubliez pas les plaisirs tranquilles de Potsdam.

Il n'est point du tout question ici de l'abbé de Prades.

2379. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Potsdam, le 25 mai.

Vous souvenez-vous encore de moi, mon cher confrère?

Voici un jeune homme que le roi de Prusse fait voyager pour étudier Cicéron et Démosthène. A qui dois-je mieux l'adresser qu'à vous? C'est le fils d'un homme illustre dans la littérature, de M. de Beausobre, philosophe, quoique ministre protestant, auteur de l'excellente *Histoire du Manichéisme*, et le plus tolérant de tous les chrétiens. Le roi de Prusse, qui avait de l'estime pour ce savant homme, daigne servir de père au fils qu'il a laissé, et à qui il n'a rien laissé. Je le loge chez moi, à Paris; c'est un devoir que m'impose la reconnaissance que je dois à un roi qui fait plus pour moi qu'aucun monarque n'a jamais fait pour aucun homme de lettres. Je n'ai ici d'autre chagrin que celui de n'avoir pas besoin des honneurs et des bienfaits dont le roi me comble. Vous voyez que mes peines sont légères. Voilà comme il faut sortir de France, et non pas comme votre ami Rousseau. Si vous pouvez rendre quelque service au jeune M. de Beausobre, en grec, en latin, ou en français, vous obligerez votre véritable serviteur, qui vous aimera toujours.

1. Horace, livre I, épître XI, vers 29-30.

2380. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

Fin de mai 1752.

Je n'ai point encore reçu de réponse du marquis d'Adhémar. Je lui écrivis le jour même que j'eus reçu les ordres dont Votre Altesse royale m'honora. Il se peut faire qu'il se soit adressé à M. le chevalier de Folard, ou qu'il ait eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse royale. Peut-être a-t-il déjà le bonheur d'être auprès d'elle sans que j'en sois encore instruit dans la profonde et heureuse solitude de Potsdam. Peut-être n'a-t-il point encore pu prendre son parti. Il est difficile, madame, à ce que je vois, d'avoir des Adhémar et des Graffigny; il est plus aisé de s'emparer des pauvres Voltaires, gens qui ne sont bons à rien, mais qui se donnent de tout cœur à ce qu'ils ont l'insolence d'aimer. Je suis resté à Potsdam pendant que le roi votre frère est allé faire la guerre dans les campagnes de Berlin. Vous savez qu'il a eu un accès de goutte assez long et assez violent. Savez-vous, madame, que pendant cet accès il mettait son pied enflé dans une botte, et s'en allait faire des revues pendant la pluie? La postérité ne s'étonnera pas après cela qu'il ait gagné des batailles. Je l'admire tous les jours, et comme roi et comme homme. Sa bonté et son indulgence dans la société font le charme de ma vie. Il a eu bien raison de dire dans une de ses belles épîtres *qu'il était roi sévère et citoyen humain;* mais il est encore plus citoyen humain que roi sévère. Ses vertus et ses talents, sa philosophie, son mépris pour les superstitions, sa retraite, l'uniformité de sa vie, son application continuelle à l'étude comme au soin de ses États, tout cela m'attache à lui bien intimement et pour jamais; je suis bien loin de me repentir d'avoir tout quitté pour lui. En vérité, madame, Votre Altesse royale devrait bien l'avertir dans quelqu'une de ses lettres qu'il me tourne la tête. Il m'inspire plus d'enthousiasme que le fanatisme n'en donne aux dévots. Mais je ne lui en dis mot, et il ne sait pas tout mon secret. Je parle un peu plus librement à Votre Altesse royale de mon attachement pour elle, de mon envie de lui faire la cour à Baireuth, et d'aller ainsi d'un paradis dans un autre; mais quand? Je n'en sais rien du tout. Je suis pour mes voyages ce qu'est d'Adhémar pour la transmigration : je ne prends point de parti. Tout ce que je sais, c'est que, quand on est une fois à Baireuth ou à Potsdam, on n'en

1. *Revue française,* 1er février 1866; tome XIII, page 219.

veut point sortir. Vous allez, madame, avoir une nouvelle belle-sœur. Tout se prépare pour des fêtes brillantes; mais elles ne vaudront pas à mes yeux celles que j'ai vues il y a deux ans. Vous les embellissiez, et, d'ailleurs, un vieux philosophe retiré doit-il se produire à de nouvelles mariées? Suis-je fait pour être garçon de la noce? Je fais des vœux en bon moine pour les grands succès de monseigneur le prince Henri.

Plaisirs, Grâces, Amours, troupe jeune et légère,
Voltigez près du lit où ce prince est couché;
Avec vous je n'ai rien à faire,
Et plus que vous j'en suis fâché.

Je présente mes profonds respects et mon dévouement inviolable à Votre Altesse royale, et à monseigneur le margrave. M. de Montperny a-t-il oublié

Frère VOLTAIRE?

2381. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'histrionage. J'envoie *Amélie* à Paris, et je reçois *la Coquette punie*[1]. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-fils que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil à ma nièce, que je regarde comme ma fille; je crains de la priver d'un succès, et d'affliger sa passion, si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide, qui vaut une chute. Je ne sais point d'ailleurs quel est le goût de Paris, où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage soutenu, attachant, et comique; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe; l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changements coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose: ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la donner pas. Tout ce que je sais, c'est que des pièces qui ne valent pas une tirade de

1. Pièce de Mme Denis.

celle-ci ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore. Un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas *Adélaïde*, non pas *le Duc d'Alençon*, mais *Amélie*. Et pourquoi *Amélie?* pourquoi des maires du palais au lieu de Charles VII, et des Maures au lieu d'Anglais? *Il costume*, mon cher ange, *il costume le vuole cosi*. On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aie donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de Charles VII est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira :

. . . . Incredulus odi.

(Hor., *de Art. poet.*, v. 188.)

Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? Comme on voudra, comme on pourra; surtout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très-indifférent. Mon cher ange, j'irai plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi : il n'y a que Potsdam; c'est le rendez-vous de mes troupes; c'est de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du *Siècle*, édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission[1]. Ma nouvelle édition est ma pénitence; il faut me la laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'Iphigénie Héraclide? la Dumesnil est-elle guérie de son coup de pincette? On dit que Grandval est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la Dumesnil aime passionnément le vin et Grandval. L'un l'enivre, l'autre la bat : ses passions sont malheureuses.

1. Voyez une note de la lettre 2360.

A propos, faudra-t-il que j'envoie un billet de confession au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam, c'est le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi! apprenez à vivre. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord!

Tous mes anges, je baise le bout de vos ailes.

2382. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

A Potsdam, 5 juin (1752).

Madame, frère Voltaire qui n'en peut plus, frère Voltaire qui se meurt, interrompt l'agonie pour dire à Votre Altesse royale qu'il croit à présent M. d'Adhémar à votre service; il me paraît qu'il sent tout son bonheur. Pour moi, je ne suis plus bon à rien, et je ne sais pas comment le roi votre frère a la bonté de me garder. On dit que Mme la margrave d'Anspach est à Berlin. Il y a une margrave que je voudrais bien y voir revenir. J'imagine que l'honneur de lui faire ma cour me rendrait la santé. Pourquoi n'y viendriez-vous pas, madame? On prétend que la peste est dans le haut Palatinat, cela n'est peut-être pas vrai : la Renommée ne va pas à Potsdam quand le roi n'y est pas.

On y est séquestré du genre humain. Lui absent, tout est enterré. S'il est vrai que la peste soit dans vos quartiers, Potsdam est une vraie sauvegarde. On enverra contre elle des détachements de grands grenadiers : elle s'enfuira comme les Autrichiens.

Le marquis d'Adhémar m'écrit encore pour me dire qu'il serait déjà aux pieds de Votre Altesse royale sans une grande maladie qu'il a eue. Je me flatte que ce n'est pas la peste. Frère Voltaire se prosterne sur son grabat devant Votre Altesse et devant monseigneur.

2383. — AU RÉDACTEUR DE LA *BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE*[2].

Potsdam, le 5 juin 1752.

Monsieur, on vient d'imprimer, je ne sais où, sous le titre de Londres, un certain *Micromégas*[3] : passe que cette ancienne plai-

1. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 220.
2. C'était Formey.
3. Voyez tome XXIV, page 32.

santerie amuse qui voudra s'en amuser ; mais on y a ajouté une *Histoire des Croisades*, et puis un *Plan de l'histoire de l'esprit humain*. Celui qui a imprimé ces rognures n'a pas apparemment grande part aux progrès que l'esprit humain a faits. Premièrement, les fautes d'impression sont sans nombre, et le sens est altéré à chaque page. Secondement, il y a plusieurs chapitres d'oubliés. Troisièmement, comment l'éditeur ne s'est-il pas aperçu que tout cela était le commencement d'une *Histoire universelle depuis Charlemagne*, et que le morceau des *Croisades* entrait nécessairement dans cette histoire ?

Il y a quinze ans que je formai ce plan d'histoire pour ma propre instruction, moins dans l'intention de me faire une chronologie que de suivre l'esprit de chaque siècle. Je me proposais de m'instruire des mœurs des hommes, plutôt que des naissances, des mariages, et des pompes funèbres des rois. Le *Siècle de Louis XIV* terminait l'ouvrage. J'ai perdu dans mes voyages tout ce qui regarde l'histoire générale depuis Philippe second et ses contemporains jusqu'à Louis XV, et toute la partie qui concernait le progrès des arts depuis Charlemagne et Aaron Raschild ; c'est surtout cette partie que je regrette. L'histoire moderne est assez connue, mais j'avais traduit en vers avec soin de grands passages du poëte persan Sadi, du Dante, de Pétrarque; et j'avais fait beaucoup de recherches assez curieuses dont je regrette beaucoup la perte. Vous me direz : Est-ce que vous entendez le persan pour traduire Sadi ? Je vous jure, monsieur, que je n'entends pas un mot de persan ; mais j'ai traduit Sadi, comme Lamotte avait traduit Homère.

Comme je n'ai jamais compté surcharger le public de cette histoire universelle, je la gardais dans mon cabinet. Les auteurs du *Mercure de France* me prièrent de leur en donner des morceaux pour figurer dans leur journal. Je leur abandonnai quelques chapitres dont les examinateurs retranchèrent pieusement tout ce qui regardait l'Église et les papes ; apparemment que ces examinateurs voulurent avoir des bénéfices en cour de Rome. Pour moi, qui suis très-content de mes bénéfices en cour de Prusse, j'ai été un peu plus hardi que messieurs du *Mercure*. Enfin ils ont imprimé pièce à pièce beaucoup de morceaux tronqués de cette histoire. Un éditeur inconnu vient de les rassembler. Il aurait mieux fait de me demander mon avis ; mais c'est ce qu'on ne fait jamais. On vous imprime sans vous consulter, et on se sert de votre nom pour gagner un peu d'argent, en vous ôtant un peu de réputation. On se presse, par exemple, de

faire de nouvelles éditions du *Siècle de Louis XIV*, et de le traduire sans me demander si je n'ai rien à corriger, à ajouter. Je suis bien aise d'avertir que j'ai été obligé de corriger et d'augmenter beaucoup. J'avais apporté, à la vérité, à Potsdam de fort bons mémoires que j'avais amassés à Paris pendant vingt ans; mais j'en ai reçu de nouveaux depuis que l'ouvrage est public. Je m'étais trompé d'ailleurs sur quelques faits. Je n'étais pas entré dans d'assez grands détails dans le *Catalogue raisonné* des gens de lettres et des artistes. J'avais omis plus de quarante articles; je n'avais pas pensé à faire une liste raisonnée des généraux; enfin l'ouvrage est augmenté du tiers. Il ne faut jamais regarder la première édition d'une telle histoire que comme un essai. Voici ce qui arrive; le fils, le petit-fils d'un ambassadeur, d'un général, lisent votre livre. Ils vont consulter les mémoires manuscrits de leur grand-père; ils y trouvent des particularités intéressantes, ils vous en font part; et vous n'auriez jamais connu ces anecdotes si vous n'aviez donné un essai qui se fait lire, et qui invite ceux qui sont instruits à vous donner des lumières. J'en ai reçu beaucoup, et j'en fais usage dans la seconde édition que je fais imprimer. Voilà, monsieur, ce qu'il est bon de faire connaître à ceux qui lisent. Le nombre en est assez grand, et le nombre des auteurs, moi-même compris, beaucoup trop grand.

Je vous prie de faire imprimer cette lettre dans votre journal, afin d'instruire les lecteurs, et afin que si quelque homme charitable a des nouvelles de la partie de l'*Histoire universelle* que j'ai perdue, il m'en fasse au moins faire une copie.

J'ai l'honneur d'être passionnément, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

2384. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 9 juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie [1] innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, Son Éminence le cardinal Querini, soit si publique; mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci,

1. Voyez, tome X, l'*Épître au cardinal Querini*, commençant ainsi :

Quoi ! vous voulez donc que je chante, etc.

nous lui avons obligation des lettres du cardinal de Fleury; elles sont curieuses. On y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement : c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal Querini l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à Cicéron. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil qu'il faut avouer que monseigneur est *une étoile de la première grandeur*.

Cette *étoile* persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, sans qu'il en coûte un sou à Sa Majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de Rottembourg était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier, de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son payement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape[1]. Sa Sainteté est un peu gausseuse; elle a dit: « Le cardinal Querini quête des louanges; il a attrapé celles qu'il lui faut. »

Avez-vous lu le sixième tome des *Mémoires de l'abbé Montgon*? Six tomes de l'histoire d'un abbé! et nous n'avons qu'un volume de l'*Histoire d'Alexandre!* Comme les livres se multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ces *Mémoires*.

Adieu, ma chère plénipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occasion.

2385. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 10 juin.

Mon *héros*, vos bontés m'ont fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûté depuis longtemps. En lisant votre belle lettre de trente-deux pages[2], j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir; je me suis imaginé être à votre chocolat, au milieu

1. Benoît XIV, à qui *Mahomet* était dédié.
2. Voltaire avait demandé *deux* pages; voyez le deuxième alinéa de la lettre 2346.

de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissements que vous voulez bien me donner : ce sont presque les seuls qui me manquaient.

Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres ; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière ; mais ces détails demandent un très-grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle, ce qui paraissait dans son temps si grand, si important, si unique, fait place à des événements nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédents dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité; tout devient enfin un point sur la carte, et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la destinée d'un État dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages ; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée, c'est le plaisir de parler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre[1] que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de Noailles était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le *Siècle de Louis XIV* en vaudrait mieux.

Je ne sais si vous savez que ce *Siècle* était une suite d'une *Histoire générale* que j'ai composée depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté ; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de Louis XIV, cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission[2]. Plusieurs personnes

1. La statue du maréchal, placée dans le palais du sénat de Gênes.
2. Voyez une note de la lettre 2360.

instruites ont bien voulu me communiquer des lumières ; j'en profite tous les jours. Voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur-le-champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déjà commencée. Si M. le maréchal de Noailles n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur-le-champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main : je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure de loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions ; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle, que j'ai tâché de peindre, c'était un Français[1], dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très-persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de décider à propos, et de faire des manœuvres hardies, talent qui a fait la gloire du prince Eugène, que vous avez tant connu ? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur ? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous ? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien ? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talents soient sitôt mis en œuvre : l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des *Siècle*, et des *Histoire de la guerre de 1741*, et des *Rome sauvée*, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de *la Pucelle;* mais c'est

1. Le maréchal de Villars, dont Richelieu avait été un des aides de camp, à Denain, le 24 juillet 1712.

que j'ai tout mon temps à moi; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire; et, auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'âmes dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très-court; mais je vous jure, monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous faisons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès longtemps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir, cette année, avant que l'exercice de votre charge[1] vous dérobe à mes empressements, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de La Touche[2]; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est, j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres[3] auprès de moi qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi.

1. Richelieu, comme l'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, devait être de service, ou *d'année*, en 1753.
2. Envoyé du roi de France à Berlin.
3. Colini et le jeune Francheville, fils du *conseiller aulique*.

Algarotti et d'Argens viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement si je vous rends ce compte exact de ma vie : elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en soumette le tableau. Mon âme, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de Fronsac ni de Mlle de Richelieu; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est, à la longue, le plus solide et le plus doux. Adieu, monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux longtemps, et que je puisse en être témoin quelques moments.

Si mon camarade Le Bailli, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant Tyrconnell, m'avait averti, en me faisant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros, mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend longtemps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plus tôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame un peu plus belle que ma nièce a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce, qui n'est ni fraîche ni jeune[1], veut-elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très-dangereux? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru cette épineuse carrière, je ne la conseille à personne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuses de sa vie celle de s'entretenir avec vous et de vous ouvrir son cœur. Adieu, encore une fois, mon *héros;* adieu, homme respectable, qui soutenez l'honneur de la patrie. Il me semble que je vous serais attaché

1. Elle avait quarante-deux ans; voyez ma note 2, tome XXXIV, page 211.

par vanité, si je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des bontés que je préfère à tout.

2386. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 12 juin.

Le marquis d'Adhémar n'est point encore arrivé ici, mais nous l'attendons à toute heure. Il a été malade, ce qui a différé son départ. Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'avoir des Adhémar et des Graffigny que des Voltaire. Il n'y a que le roi qui soit en droit de posséder ceux-ci. Vous me faites éprouver le sort de Tantale. Vous me flattez toujours par la promesse de venir faire un tour ici; et lorsque je m'attends à vous voir, mes espérances s'évanouissent. Si vous en aviez eu bonne envie, vous auriez pu profiter de l'absence du roi; mais vous suivez la maxime de beaucoup de grands ministres, qui payent de belles paroles sans effet. J'ai écrit au roi ce que vous me mandez sur son sujet. Il est difficile de le connaître sans l'aimer et sans s'attacher à lui. Il est du nombre de ces phénomènes qui ne paraissent, tout au plus, qu'une fois dans un siècle. Vous connaissez mes sentiments pour ce cher frère, ainsi je tranche court sur ce sujet. Nous menons présentement une vie champêtre. Je partage mon temps entre mon corps et mon esprit : il faut bien soutenir l'un pour conserver l'autre, car je m'aperçois de plus en plus que nous ne pensons et n'agissons que selon que notre machine est montée. Vous semblez devenu bien misanthrope. Vous restez à Potsdam tandis que le roi est à Berlin, et vous vous imaginez qu'un philosophe ne convient point à mes noces. On voit bien que vous n'avez jamais tâté du mariage, et que vous ignorez qu'un des points essentiels dans cet état est d'être bon philosophe, surtout en Allemagne. Les quatre vers que vous faites sur ce sujet me paraissent un peu épicuriens, et cet épicurianisme est incompatible avec la misanthropie. Il ne vous faudrait qu'une nouvelle *Uranie* [1] pour vous tirer de vos réflexions noires, et pour vous remettre dans le goût des plaisirs.

Le margrave vous fait bien des amitiés. Montperny est toujours de vos amis. Nous parlons souvent de vous; mais, cacochyme, et d'ailleurs accablé d'affaires, il ne peut vous écrire. Ses douleurs diminuent, mais il les a tous les jours pendant quelques heures, et vit comme un moine pour tâcher de se rétablir. Je ne le vois qu'un moment par jour. Il faisait la meilleure pièce de notre petite société. J'espère qu'Adhémar y suppléera.

Soyez persuadé que je ne cherche que les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

P. S. Le roi me dit, lorsque j'étais à Berlin, qu'il voulait faire écrire *l'Esprit de Bayle*. Si cet ouvrage a eu lieu, et qu'on puisse l'avoir, je vous

1. C'est le nom que Voltaire avait donné à Mme du Châtelet dans l'épître en vers qu'il lui adressa en tête des *Éléments de la Philosophie de Newton;* voyez tome X.

prie de me le procurer. J'ai reçu un supplément au dictionnaire fait en Angleterre. Selon moi, il répond très-mal à son original.

2387. — A M. FORMEY.

J'avais en effet ouï dire, monsieur, qu'on avait ôté à ce malheureux Fréron son gagne-pain[1]. On m'a dit que ce pauvre diable est chargé de quatre enfants : c'est une chose édifiante pour un homme sorti des *jésuites*.

Cela me touche le cœur. J'ai écrit en sa faveur à M. le chancelier de France[2], sans vouloir, de la part d'un tel homme, ni prières ni remerciements. Si vous écrivez à M. de Moncrif, je vous prie de lui faire mes compliments.

Je suis très-touché de la mort de Mme la comtesse de Rupelmonde[3]. Je voudrais bien lui voler encore des pilules; elle en prenait trop, et moi aussi : je la suivrai bientôt; tout ceci n'est qu'un songe. *Vale*. V.

P. S. Le cardinal Querini est un singulier mortel.

2388. — A MADAME DE FONTAINE.

Potsdam, 17 juin.

Vous avez perdu votre fils, et vous perdrez bientôt un oncle qui vous aime autant que votre fils vous aurait aimée. La première perte en est une véritable. Il est bien cruel de voir mourir une partie de soi-même, qu'on a formée, qu'on a élevée, et qui vous est arrachée dans sa fleur. Ma chère nièce, que le fils[4] qui vous reste vous console. Songez à votre santé, que vous ne pouvez conserver qu'avec les attentions les plus scrupuleuses. La faiblesse est votre maladie. Nous sommes, vous et moi, deux roseaux; mais je suis bientôt un roseau de soixante ans, et vous êtes un roseau jeune. Je n'ai jamais senti si vivement les chagrins de notre séparation qu'aujourd'hui. Je voudrais être auprès de vous pour vous consoler, mais je me trouve malheureusement dans une complication de circonstances qui me retiennent. Une

1. La lacune dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (par Fréron) est d'avril à octobre 1752.
2. Lettre perdue.
3. Voyez la note 2, tome XXXIII, page 68.
4. Al.-M.-Fr. de Paule de Dompierre d'Hornoy, né le 23 juillet 1742, mort au commencement de 1828. (Cl.)

nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* commencée; le départ de plusieurs personnes qui avaient l'honneur d'être de la société du roi de Prusse; la reconnaissance qui me force à rester auprès de lui; une humeur scorbutique qui me tue, un érysipèle qui m'achève; des bains, des eaux, tout cela me retient à Potsdam. Je suis obligé de remettre mon voyage à la fin de l'automne. Je mets toute mon industrie à me ménager quelques mois de vie pour venir vous voir. Je resterai constamment jusqu'à la fin de septembre à Potsdam, et je laisserai le roi courir, donner des fêtes à Berlin. Je renonce aux fêtes et aux reines; je reste paisible dans le palais, avec deux gens de lettres que j'ai pris pour me tenir compagnie. Je jouis d'un jardin magnifique, je travaille quand je ne souffre pas, j'observe un régime exact, et j'espère que cette vie douce me mènera jusqu'en octobre. S'il arrive autrement, bonsoir, mon paquet est tout fait. Je vous embrasse tendrement.

2389. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[1].

Potsdam, 17 juin (1752).

Madame, frère Voltaire ne sait ce qu'il dit. Il ne croira jamais ce qu'il entendra débiter dans sa cellule quand le héros de la Renommée ne sera pas à Potsdam. Le pauvre homme, avec sa nouvelle de l'arrivée d'une margrave à Berlin et de la peste à Augsbourg! Il demande bien pardon à Votre Altesse royale. Tout ce qu'il sait, c'est que le marquis d'Adhémar jure qu'il va se remettre à vos pieds s'il n'y est déjà.

Frère Voltaire ferait fort bien de ne quitter jamais sa cellule que pour venir dans votre abbaye. Il continue ses vœux et ses ferventes prières pour la santé, la prospérité, la longue vie de Votre Altesse royale et celle de monseigneur, et point du tout pour la vie éternelle.

VOLTAIRE.

2390. — A M. DARGET.

Potsdam, le 1er juillet 1752.

Il faut que je vous fasse ma confession, mon cher voyageur. J'ai pris la liberté d'entamer la conversation sur votre compte à

1. *Revue française*, 1er février 1866, tome XIII, page 221. M. Georges Horn, en tête de la version allemande, a mis « 27 juin ».

souper. J'ai soutenu que les médecins qui vous donnaient le scorbut ne savaient ce qu'ils disaient. L'affection scorbutique est une maladie dont je suis jaloux, et que je ne veux partager avec personne; mais je me suis fort étendu sur la vessie, sur la nécessité où vous étiez de changer d'air; sur l'envie que vous avez de revenir servir le plus aimable maître du monde, dès que votre santé le permettra; sur votre attachement, sur votre sagesse; et il m'a paru qu'on était de mon avis, et que vous seriez très-bien reçu à votre retour. Gorgez-vous des plaisirs de Paris, et revenez goûter avec nous les douceurs de la vie tranquille. Les fêtes de Charlottembourg ont été magnifiques : la princesse a enchanté son mari, le roi, et toute la cour. D'Arnaud a envoyé un épithalame qui est un chef-d'œuvre de galimatias : ce pauvre homme est bien loin d'approcher du génie du philosophe de Sans-Souci, dont les talents se fortifient de jour en jour. Comme ce n'est qu'en cette qualité que je le considère, je laisse là le roi, et je me borne entièrement au philosophe et à l'homme aimable. Il rend nos soirées délicieuses. Le reste du jour est mon affaire. Mes maladies, mon goût pour l'étude et pour la retraite, m'ont entièrement fixé à Potsdam avec deux gens de lettres que j'ai auprès de moi, et qu'il semble que la nature ait faits tout exprès pour me rendre la vie agréable. J'ai pris la liberté de me servir de votre baignoire. Mon maigre corps n'était pas digne de se fourrer où votre figure potelée s'est mise; mais M. César me l'a permis : j'attends avec impatience M. Morand[1], que vous nous procurez. Ce sera une bonne ressource pour les frères du couvent. Je suis plus moine et plus votre frère que jamais. Je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur.

2391. — A M. LE CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 4 juglio 1752.

Io ho ricevuto i nuovi contrasegni della benevolenza di Vostra Eminenza verso di me, e gliene porgo i più vivi ringraziamenti. La veggo sempre intenta a beneficare la Chiesa e le buone lettere : insegna il mondo coi precetti; lo sprona cogli esempi; dà de' ducati e de' marchesati alle monache, de' denari e delle statue a un tempio[2] cattolico eretto nella pagania.

1. Ce correspondant du roi de Prusse se rendait à Potsdam avec ses *OEuvres*, qu'il venait de publier.

2. Voyez le troisième alinéa de la lettre 2384.

Io applaudo da lontano, sempre ammalato, sempre stimolato dal desiderio di riverirla, e ritenuto appresso d'un re eretico, ma pure amabile, colle catene dell' ozio, della libertà e del piacere, che sono di rado regie catene.

Vorrei cantar le laudi di Vostra Eminenza; ma chi pure sempre

> Colla febbre guarisce, e con Galeno,
> Vien rauco, e perde il canto e la favella.

Ma non ne sono meno ammiratore di Vostra Eminenza[1]. Servo umilissimo,

VOLTAIRE.

2392. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 11 juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très-bien supposer un crime à Mahomet; mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. *Amélie* finit plus heureusement; et, quoique cette pièce ne soit pas de la force de *Mahomet*, elle peut avoir un beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin *Inès*. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que Lekain doit jouer le duc de Foix, et Mlle Clairon, Amélie : sans cela, point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui est plutôt la bonne troupe ; en ne son-

1. *Traduction :* J'ai reçu de nouveaux gages de la bienveillance de Votre Éminence, et je lui en rends les plus vives actions de grâce. Je la vois toujours attentive à répandre ses bienfaits sur l'Église et sur les lettres : ses leçons instruisent le monde autant que ses exemples l'animent. Des religieuses reçoivent en présent des marquisats et des duchés; un temple catholique élevé au milieu de l'erreur, de l'argent et des statues.

Je l'admire de loin, toujours infirme, toujours aiguillonné par le désir de lui présenter mes respects, mais attaché par les chaînes du repos, de la liberté et des plaisirs, par ces chaînes que les princes font si rarement porter, auprès d'un prince très-aimable quoique hérétique. Je souhaiterais chanter les louanges de Votre Éminence; mais,

> Lorsqu'on est livré à la fièvre et à Galien,
> L'on perd le chant, et la voix devient rauque.

Je ne suis pas moins l'admirateur de Votre Éminence.

nant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais, pour l'extrait baptistaire de Lisois, et pour la généalogie d'Amélie, je crois qu'on peut très-bien s'en passer.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points d'histoire; mais je m'imagine que ces détails ne serviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui sont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action, sans y porter une plus grande clarté. Amélie est une dame du voisinage, Lisois un paladin, le duc de Foix de la race de Clovis, le tout est un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des sentiments vrais sous des noms feints. C'est une pièce de caractères; c'est Orgon, c'est Damis, c'est Isabelle. Plus on entrerait dans des détails historiques, plus on contredirait l'histoire.

Mon cher et respectable ami, je suis plus inquiet de l'entreprise de ma nièce que de notre *Amélie*. Je suis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public est-il las des *Amazones* et des *Cénie;* peut-être ne sera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne se trouve pas dans des circonstances aussi favorables que Mmes du Boccage et Graffigny. Elle a contre elle des cabales, et, de plus, elle est ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réussir; il y a d'heureux détails, et, si je ne m'aveugle pas, ces seuls détails valent mieux que *Cénie* et *les Amazones;* mais ils ne suffisent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé[1] à Mme Denis que j'étais peu au fait du goût qui règne à présent, qu'elle devait consulter ceux qui fréquentent assidûment les spectacles; que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante; si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus; si *la Coquette* était assez coquette, si elle faisait un rôle principal dans les derniers actes; si Géronte, Cléon, Dorsan, étaient des personnages nécessaires; si chacun avait un but déterminé; si la suivante n'était pas un caractère équivoque; s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie, et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique; si la froideur

1. Cette lettre est perdue.

n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je suis partie trop intéressée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaissance de ce qui est à la mode; qu'elle devait consulter de vrais amis qui osassent dire la vérité.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé : que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais succès, et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'Alembert; c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais connaît-il assez le théâtre?

Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour moi; et, en attendant, je reste à Potsdam en philosophe. Je presse la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaise santé, sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan, n'ayant pas plus de devoir à remplir que dans la rue Traversière, et n'ayant, si je meurs ici, aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres : car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les sots, les dévots, les auteurs à craindre; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce misérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, si je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre chose que donner à souper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne sera pas pour l'évêque de Mirepoix; mais il faut attendre que l'édition du *Siècle* soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changements; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On poura dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne âme aura dit cela, que m'en reviendra-t-il? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société, de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges.

D'Argens me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille compliments. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

2393. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Sans-Souci, le 15 juillet.

Sans-Souci est le contraire de la plupart des grands; il est fort au-dessus de son nom. C'est de ce séjour magnifique et délicieux, où je suis logé comme un sybarite, où je vis comme un philosophe, et où je souffre comme un damné la moitié du jour, selon ma triste coutume, que je vous écris, mon cher Catilina. Je voudrais bien que vous eussiez le *Duché de Foix* pour deux ou trois heures seulement. Comptez que je n'étais point un perfide quand je promettais de trois mois en trois mois de venir revoir à Paris des amis que j'aimerai toute ma vie, et auxquels je pense toujours. *Rome, Louis XIV*, et le roi de Prusse, voilà trois grands noms que je cite, et voilà mes raisons. Je suis dans la nécessité de corriger les feuilles de la nouvelle édition qu'on fait, à Leipsick, du *Siècle de Louis XIV*. Il y a pas moyen de laisser cette entreprise imparfaite. Je ne pouvais imprimer à Paris un livre où je dis la vérité; il fallait absolument ériger ce petit monument à la gloire de ma patrie en me tenant éloigné d'elle. Je ne pouvais venir quand on jouait *Rome sauvée;* comment m'exposer au ridicule d'être sifflé, ou à celui d'avoir l'air de venir pour être applaudi? Enfin comment quitter un roi qui me comble de bontés, un roi qui, beaucoup plus jeune que moi, m'apprend à être philosophe; et comment le quitter, surtout dans le temps que la plupart des philosophes qu'il a rassemblés autour de lui demandaient des congés, les uns pour leur santé, les autres pour leur plaisir? La reconnaissance et la bienséance m'ont retenu. Vous dirai-je encore qu'il est assez sage de se tenir quelque temps éloigné de l'envie des gens de lettres et des persécutions de certains fanatiques; qu'il y a des temps où une absence honorable est nécessaire; et que

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi?
(Hor., lib. III, od. xxiv, v. 31-32.)

Si vous voulez considérer ma situation, mes occupations, vous verrez, mon cher marquis, que je n'ai pas tort. Je viendrai vous

voir sans doute; mais laissez-moi achever l'édition du *Siècle de Louis XIV*, à laquelle je fais chaque jour des changements considérables.

La Coquette me tourne la tête; je suis entre la crainte et l'espérance. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie. Mais le parterre, les cabales, les comédiens, et peut-être le peu d'unité, le manque d'un dessein arrêté, et, par conséquent, le défaut d'intérêt qui pourrait en résulter, me font trembler, et m'empêchent de dormir. Que deviendra Mme Denis, et que fera-t-elle, si une pièce, dont deux pages valent mieux que beaucoup de comédies qui ont réussi, ne réussit pourtant pas? Les hommes sont-ils assez justes pour sentir tout le mérite d'un tel ouvrage, s'il n'avait qu'un succès médiocre? Pour moi, il me semble que j'aurais bien du respect pour l'auteur, quand même il aurait échoué. Est-ce que je m'aveugle? Comparez une scène de *la Coquette* avec des ouvrages que je ne nomme pas, qui ont été si applaudis, et que je n'ai jamais pu lire; comparez, et jugez. Mais il y avait un faux intérêt dans ces pièces, un air d'intrigue qui les a soutenues, soit; mais je soutiendrai toujours qu'il y a cent fois plus de mérite à avoir fait *la Coquette*. Je sais bien que le mérite ne suffit pas, qu'il faut un mérite de théâtre, un mérite à la mode; aussi je tremble, et je me tais.

Pour *Amélie*, cousine qui a le germain sur *la Coquette*, et qui n'a que cette supériorité, vous en ferez ce qui vous plaira, mes seigneurs et maîtres, et voici, en attendant, quelques légers changements que vous trouverez dans la page ci-jointe. Mais ne vous flattez pas que je puisse fourrer vingt vers de tendresse dans une scène où les deux amants sont d'accord : cela n'est bon que quand on se querelle. Vous aurez beau me dire, comme milord Peterborough à Mlle Lecouvreur : « Allons, qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit; » il n'y aurait que de l'amour et de l'esprit perdu dans une scène qui n'est que d'exposition, qui n'est que préparatoire, et où les deux parties sont du même avis. Il ne faut jamais prétendre à mettre dans les choses ce que la nature n'y met pas. Voilà une étrange maxime; mais, en fait d'arts, elle est vraie. Ce serait encore du temps perdu de faire la généalogie d'Amélie; elle descend de seigneurs du pays fidèles à leurs rois; elle le dit: c'en est assez. Le reste serait une longueur inutile. Il s'agit d'un temps où l'on ne connaît personne; c'est là qu'il faut éviter tout détail étranger à l'action. En voilà trop sur ce pauvre ouvrage, qui ne vaudra qu'autant que vous le ferez

valoir. Je vous en laisse absolument le maître, et je vous renouvelle les assurances du plus tendre attachement.

2394. — A M. FORMEY.

Sans-Souci, le 15 juillet.

Recevez mes remerciements, monsieur.

Il y a dans le dernier journal dont vous m'avez honoré un morceau de M. de Haller[1] qui m'a paru d'un genre supérieur : on ne peut mieux parler des choses qu'on ne peut comprendre.

Les hommes ne savent point encore comme ils font des enfants et des idées.

Vous qui avez si bien travaillé dans ces deux genres, vous devriez en savoir plus de nouvelles que personne. *Vale.*

2395. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. Delaleu[2], voyant que Mme d'Argens n'est pas loin de sa trentième année, a présenté un mémoire pour la faire insérer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés; il l'a obtenu. Mais, comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur Haller[3] ? en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder ? était-ce de vous qu'on pouvait rire ? peut-il vous entrer dans la tête que j'aie voulu vous déplaire ? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton, vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus; songez que vous me reprochiez, à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a

1. Le cahier de *Mars-Avril* 1752 de la *Bibliothèque impartiale* contient un compte rendu de la nouvelle édition des *Primæ lineæ physiologiæ* de Haller, Gottingue, 1751, in-8°. L'article, terminé par une citation de deux pages, doit être du marquis d'Argens, qui se fâcha de la plaisanterie de Voltaire. (B.)

2. Notaire de Voltaire.

3. Voyez la lettre précédente.

bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été blessé; mais je vous conjure d'être plus juste, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la consolation. Au nom de l'amitié, soyez moins épineux dans la société : c'est la douceur des mœurs, la facilité qui en fait le charme. N'attristez plus votre frère; la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison. L'humeur est de tous les poisons le plus amer. Les fripons sont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens soient difficiles?

Pardonnez mes plaintes; elles partent d'un cœur tendre qui est à vous.

2396. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 22 juillet.

Mon cher ange, on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment cette *Amélie* que vous aimez, et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel! J'ai envoyé sur-le-champ à M. de Thibouville, l'un des juges de votre comité, à qui Mme Denis a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout absorbé dans la prose de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne sais pas encore quel parti prend ma nièce sur sa *Coquette*; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céder le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre donnent l'idée d'une étrange famille. Dancourt n'a-t-il pas fait *la Famille extravagante*[1]? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureusement vos prêtres sont plus fous[2] que nous, et leur folie n'est pas si agréable; mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à Fréron le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé Desfontaines; je demande sa grâce à M. de Malesherbes; et le scélérat, pour récompense, fait contre moi des vers scandaleux qui ne valent

1. *La Famille extravagante* est de Legrand.
2. Voyez tome XV, pages 376 et suiv.; XVI, 77 et suiv.

rien. Mes anges, si *Amélie* réussissait après le petit succès de *Rome sauvée*, moi présent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues exposée au vent et à la grêle.

Pardon, mes anges; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé et je conclus que, si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance sans bornes; je mérite que vous en ayez en moi. Je serais bien affligé si *la Coquette* recevait un affront. Je me consolerais plus aisément de la disgrâce d'*Amélie* et du *Duc de Foix*. Il y a d'autres événements sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentiments? J'aime passionnément mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser, et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre.

On m'assure positivement que le *Siècle* sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver; cette idée me console. La vie est bien courte; tout est ou vanité ou peine; l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient, aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement.

2397. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

(Juillet 1752.)

Sire, vous contâtes hier l'histoire de Gustave Vasa avec une éloquence si animée que vous nous enchantâtes tous. J'espère que quand Votre Majesté aura pris le fort Balbi[2], et donné

1. *Der Freymüthige;* Berlin, 1803, page 6.
2. Fort construit à Potsdam, au mois de juillet 1752, par Jean de Balbi, lieutenant-colonel du génie, pour l'instruction des officiers de l'armée prussienne.

quelque combat paisible, elle s'amusera à mettre en vers ce qu'elle nous dit hier en prose d'une manière si vive et si touchante. En vérité, il y a un homme bien extraordinaire dans le monde :

Il est grand roi tout le matin,
Après dîner grand écrivain,
Tout le jour philosophe humain,
Et le soir convive divin.
C'est un assez joli destin;
Puisse-t-il n'avoir point de fin!

On me presse d'aller à Paris; on veut que j'aille voir jouer cette tragédie[1] que vous aimez et que vous protégez. Oui, tarare; je ne quitterai point mon grand homme pour aller chez des gens qui demandent des billets de confession.

Pardon, sire; on ne peut s'empêcher de vous chérir malgré son profond respect.

2398. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 juillet.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires, et ce qu'on mande par la poste est bientôt su[2]. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence (et il y en a tant d'autres!), il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte; il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite; je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres, qui sont rares. Voici mon état : Maupertuis a fait discrètement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuse de conspirer contre une puissance dangereuse, qui est l'amour-propre; il débite sourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu : « Ne se lassera-t-il point de m'envoyer son linge sale à blanchir? » Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recomman-

1. *Rome sauvée, ou Catilina.*
2. Frédéric ouvrait toutes les lettres de Voltaire et de Mme Denis. (Cl.)

dant bien à toutes le secret. Enfin je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter; je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une situation bien agréable; mais ce n'est pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme nommé La Beaumelle, qui est, je crois, de Genève[1], et qui est renvoyé de Copenhague, où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé *Mes Pensées*, livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. Maupertuis, avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de Sa Majesté. Aussitôt ce La Beaumelle, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le *Siècle de Louis XIV*, qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots.

Quant à la querelle de Maupertuis et de Kœnig, en voici le sujet :

Ce Kœnig est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de la Haye à Berlin, uniquement pour aller conférer avec Maupertuis sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé Leibnitz, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que Leibnitz avait parlé de la même loi, et combattait son sentiment. Maupertuis, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de Leibnitz.

Le professeur de la Haye lui demanda la permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsick; et, avec cette permission, il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de Maupertuis, et s'appuya de l'autorité de Leibnitz, dont il fit imprimer les fragments qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange :

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsick et ces fragments de Leibnitz, alla se mettre dans la tête que Leibnitz était de son opinion, et que Kœnig avait forgé ces lettres

1. Il était né à Valleraugue, dans le bas Languedoc, le 28 janvier 1727; mais il était allé fort jeune à Genève (voyez tome XX, page 332). Il est mort le 17 novembre 1773.

pour lui ravir, à lui Maupertuis, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement il fait assembler les académiciens pensionnaires dont il distribue les gages; il accuse formellement Kœnig d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui, sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux : il ne se trouva pas au jugement; mais il écrivit une lettre à l'Académie pour demander la grâce du coupable, qui était à la Haye, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre, avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à Mme la princesse d'Orange, dont Kœnig est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi, condamné et flétri, la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très-tendrement.

2399. — A M. DARGET.

A Potsdam, 25 juillet 1752.

Je vous plains, et je vous félicite, mon cher Darget; il est bien cruel d'avoir une sonde dans l'urètre, mais il est consolant d'être sûr de guérir. *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur*[1]. Mais votre pénitence va bientôt finir. Si je voulais, je me ferais valoir pour avoir toujours soutenu, contre vos médecins, que vous n'aviez point le scorbut; mais il est si aisé d'avoir raison contre ces messieurs qu'il n'y a pas là de quoi se vanter. Vous deviez d'ailleurs être consolé par la lettre que le roi vous a écrite de sa main[2], et vous le serez encore davantage quand vous reviendrez dans notre monastère guerrier : vous y retrouverez les mêmes bontés

1. Voyez une des notes sur la lettre 2358.

2. La lettre de Frédéric à Darget, du 6 juillet 1752, se termine ainsi : « Trémoussez-vous beaucoup, prenez peu de drogues, et choisissez la Pâris plutôt que Vernage et Astruc pour votre médecin, Arlequin pour votre apothicaire, et Scaramouche pour votre baigneur. » Il est question de la Pâris dans une note de la lettre 2085.

dans le père gardien, la même magnanimité, la même condescendance : le même esprit règne toujours parmi les frères, et notre vie est la tranquillité même. Il est vrai que j'ai damné notre révérend père, mais au moins c'est en bonne compagnie ; et vous m'avouerez que le diable est bien partagé d'avoir à sa cour Platon, Marc-Aurèle, et Frédéric. En attendant nous sommes dans le paradis, et je chante des *alleluia* malgré toutes les maladies dont je suis accablé. Venez donc, dès que vous serez guéri, augmenter le petit nombre des élus. Rapportez-nous votre vessie et votre gaieté : venez jouir à Potsdam de votre considération, de votre fortune, et de la paix. Vous y aurez le plaisir de jouir et d'espérer. Chaque jour rendra votre destinée plus agréable, votre fortune plus grande, et vos plaisirs plus vifs. Il faut passer sa vie à Potsdam ; c'est mon dessein comme le vôtre. N'allez pas vous laisser séduire par vos dames de Paris, quand votre ..... sondée sera en état de leur être présentée. Fuyez les agréments de Plaisance, résistez aux tentations. M. Duverney sans doute voudra vous retenir ; mais combien les bontés d'un grand roi, qui peuvent augmenter tous les jours, combien sa confiance, et votre place auprès de lui, sont-elles au-dessus de tout ce qu'on peut vous offrir à Paris ? Songez ce que c'est que de jouir dans un beau séjour des bontés d'un roi toujours humain, toujours égal, sans exciter l'envie des nationaux, sans avoir rien à essuyer de ses compatriotes. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé, ne sortant point de ma cellule que j'aime, travaillant autant que mes forces délabrées le peuvent permettre, résigné dans ma vocation, et vous aimant de tout mon cœur. Je vous prie de faire mes compliments à M. Daran[1], quoique je n'aie pas besoin de lui.

2400. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Potsdam, le 25 juillet.

Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le *Siècle de Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de Noailles. J'ai reçu des instructions de toute

1. Chirurgien encore connu aujourd'hui par les sondes ou bougies qui portent son nom. (B.)

espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos sybarites de Paris, sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe; qu'il faut amasser ses matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon édition sera faite. Avec le philosophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événements favorables à attendre.

L'édition infidèle de *Rome sauvée* me fait encore plus de peine que celle du *Siècle* faite à Lyon. Je n'ai d'enfants que mes pauvres ouvrages, et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence était indispensable. Le sort d'un homme de lettres et le triste honneur d'être célèbre à Paris sont environnés de trop de désagréments. Trop d'avilissement est attaché à cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été si fatigué des désagréments qui déshonorent les lettres que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune[1]. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté ; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si longtemps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à Dieu.

J'avoue que le vôtre est d'une espèce plus flatteuse. Vous régnez, et je suis auprès d'un roi ; aussi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le second. Mais j'ai peur que la jeunesse et la santé ne soient un état infiniment au-dessus du nôtre. Comment faire ? Consolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de passage.

Vous avez tort, mon cher et illustre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres ; vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le

1. Voyez la lettre du 12 mars 1754.

temps de la décadence est venu. Le XVI[e] siècle était grossier, le dernier siècle a amené les talents, celui-ci a de l'esprit. Si par hasard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous supplie de faire souvenir de moi M. d'Argenson ; il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui suis attaché. Le ministre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en souvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je pense tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je pense. Si je m'étendais sur mes sentiments pour vous, sur mon estime, sur mon attachement, je serais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, monsieur ; si vous voyez M. le maréchal de Noailles, donnez-lui un petit coup d'aiguillon ; le *Siècle* et moi nous vous serons bien obligés.

2401. — A M. LE MARÉCHAL DE NOAILLES[1].

A Potsdam, le 28 juillet.

Monseigneur, vous me pardonnerez si je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main ; je suis malade comme vous, et je souhaite bien sincèrement que votre maladie ait des suites moins fâcheuses que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part : c'est un présent que vous faites à la nation, et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si longtemps contre Louis XIV, dans toute l'Europe. J'oserai vous dire que le faible essai que j'ai donné n'a pas laissé, tout informe qu'il est, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que philosophe, avait conçue d'un roi respectable.

1. Adrien-Maurice de Noailles, né à Paris le 29 septembre 1678. Connu d'abord sous le titre de comte d'Ayen, il prit celui de duc de Noailles au commencement de 1704, et fut créé maréchal de France le 14 juin 1734. Il mourut le 24 juin 1766, laissant deux fils, nommés maréchaux de France le 30 mars 1775. Le premier, Louis, duc de Noailles, est celui auquel est adressée une lettre du 30 mars 1777 dans la *Correspondance* : le second, Philippe de Noailles, connu sous la dénomination de duc de Mouchy dès 1746, a été guillotiné le 27 juin 1794. (CL.) — Sur les *Mémoires* d'Ad.-M. de Noailles, voyez, tome XXX, le dernier des *Articles extraits du Journal de politique et de littérature*.

Ce commencement doit vous encourager sans doute, monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières, et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si longtemps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret.

Mon dessein est d'insérer dans le chapitre de la vie privée de Louis XIV tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite[1]. Cet écrit me paraît un des plus beaux monuments de sa gloire; il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande âme. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de Louis XIV au roi d'Espagne[2]. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

« Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme; vivez bien avec elle; demandez-en une à Dieu qui vous convienne, etc. »

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller A LA CHASSE, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil d'*honorer* Dieu, de ne manquer *à aucun de ses devoirs envers Dieu,* d'*aimer sa femme,* d'*en demander une à Dieu qui convienne,* etc., et la conduite d'un prince

1. Voyez tome XIV, page 484.
2. Voyez tome XIV, page 487.

qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de respect pour les unes, et de reconnaissance pour les autres.

Si vous aviez, monseigneur, quelques morceaux détachés, dans le goût de celui où Louis XIV rend compte du caractère de M. de Pomponne, rien ne jetterait un jour plus lumineux sur l'histoire intéressante de ce temps-là. Il est à croire que ce monarque aura aussi bien reconnu l'incapacité de M. de Chamillart que les faiblesses de M. de Pomponne, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu des dépêches de M. de Chamillart qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui seraient capables de déshonorer absolument le ministère, depuis 1701 jusqu'en 1709. J'ai eu la discrétion de n'en faire aucun usage, plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation que de dire des vérités désagréables.

Cicéron a beau enseigner qu'un historien doit[1] dire tout ce qui est vrai, je ne pense point ainsi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, sans doute; mais je crois qu'on doit supprimer beaucoup de détails inutiles et odieux. J'ai la hardiesse de combattre les opinions de Cicéron, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter, dans l'*Histoire de la guerre de 1741*, ce sera assurément celles que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raison supérieure, de courage d'esprit, et de politique; et je crois que cela seul suffirait pour vous faire regarder comme un grand homme, si on ne connaissait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que personne au monde n'est plus attaché à votre gloire que moi. Toute mon ambition serait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; et, si je pouvais compter sur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris, dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions sont héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

1. Voyez, tome XIX, page 362.

2402. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 29 juillet.

Je ne peux vous rendre trop de grâces, monsieur, de votre journal et de vos politesses. Vous me consolez un peu de cette première édition du *Siècle de Louis XIV*. Je suis fâché qu'elle ait paru avant les mémoires singuliers que j'ai reçus. On m'a envoyé des manuscrits de la main de Louis XIV même. Il faut bien regretter qu'un roi qui avait des sentiments si grands et des principes si sages n'ait pas consulté son propre cœur, au lieu d'écouter des prêtres et Louvois, quand il s'agissait de perdre quatre ou cinq cent mille sujets utiles.

Je suis très-content de l'éloge de M. Cramer[1]. Il me paraît qu'il y a à Genève des philosophes d'un grand mérite; autrefois il n'y avait que des théologiens.

Je suis fâché qu'on dise, page 426, que Rodolphe de Habsbourg acheta Lucques et Florence, etc. : il les vendit; le pauvre seigneur n'avait pas de quoi acheter. La plupart des livres sont bien peu exacts; on se pique d'écrire vite et beaucoup, et on nous surcharge d'inutilités et d'erreurs.

Je vous embrasse. Vous pouvez compter que je suis rempli pour vous d'estime et d'amitié.

2403. — AU MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.

A Potsdam, ce 4 août 1752.

Monseigneur, je reconnais à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire votre caractère bienfaisant et qui étend ses soins à tout. Vous ne doutez pas que M. le marquis d'Argens et moi nous n'obéissions à vos ordres avec l'empressement qu'on doit avoir de vous plaire. L'intérêt que je prends à la personne que vous protégez redouble mon amitié pour elle. Mais nous doutons encore que la petite place dont il est question soit vacante. Si en effet elle le devenait, votre protégé ferait très-bien d'aller trouver le sieur Darget, qui a naturellement cette place dans son district, et qui est à Paris chez le sieur Daran, chirurgien. Il regarderait sans doute comme un très-grand honneur

1. Dans le cahier *Mai et juin* 1752 de la *Bibliothèque impartiale*, pages 427-443, est une *Lettre contenant un éloge historique de M. Cramer, professeur de philosophie à Genève*. Gabriel Cramer, né en juillet 1704, est mort le 4 janvier 1752. (B.)

celui de vous marquer son respect, et de faire pour le sieur de Mouhy quelque chose qui vous serait agréable; j'agirai de mon côté avec le zèle d'un homme qui vous est attaché depuis longtemps.

J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment, par le courrier de Hambourg, le livre que vous avez la bonté de me demander [1], et sur lequel vous voulez bien jeter la vue. On en fait actuellement une nouvelle édition beaucoup plus correcte et plus ample; mais il ne faut pas vous étonner si j'ai omis beaucoup de choses dans le récit des batailles. J'ai déclaré expressément que je ne voulais entrer dans aucun détail de ces actions tant de fois et si diversement rapportées par tous les partis. Les opérations de la guerre n'ont point du tout été mon objet. Je n'ai cherché qu'à mettre sous les yeux ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV, les changements faits dans toutes les parties de l'administration, dans l'esprit et dans les mœurs des hommes, et en un mot ce qui distingue ce beau siècle de tous les autres. Si j'ai rapporté quelquefois des circonstances singulières, c'est sur un petit nombre d'événements dont il m'a paru que le public avait de fausses idées. Par exemple, la plupart des citoyens de Paris croyaient que le Tholus était une forteresse imprenable, et qu'on avait passé un grand fleuve à la nage en présence de l'armée ennemie. Vous savez que le Tholus est une petite tour ruinée dans laquelle il n'y a guère que des commis, et qu'il n'y a pas plus de vingt pas à nager au milieu du bras du Rhin, auprès duquel cette maison de péage est située. J'ai connu une femme qui a passé souvent à cheval le bras de la rivière pour frauder les droits.

J'ai rapporté la mort et les paroles de feu M. le maréchal de Marsin telles que me les conta l'ambassadeur d'Angleterre entre les bras duquel il mourut. Si vous vouliez, monseigneur, me faire favoriser de quelques anecdotes curieuses et intéressantes sur ces batailles, j'en ferais usage dans la première édition.

A l'égard des opérations militaires, il est bien difficile de les rendre intéressantes. Elles se ressemblent presque toutes; le nombre en est infini; la postérité en est surchargée. On a donné cent quarante batailles en Europe depuis l'an 1600. Elles sont toutes, au bout de quelques années, éclipsées les unes par les autres. Il n'en reste qu'un faible souvenir, et, par une fatalité singulière, les *Mémoires* du vicomte de Turenne sont peu lus.

1. Le *Siècle de Louis XIV*.

Il en est de même de ces histoires immenses dont nous sommes accablés. Il faudrait vivre cent ans pour lire seulement tous les historiens depuis François Ier. C'est ce qui m'a engagé à réduire en deux petits volumes l'*Histoire de Louis XIV*, qui avait été falsifiée en sept à huit gros tomes par tant d'écrivains[1].

Si je pouvais me flatter qu'une histoire purement militaire pût se sauver de l'oubli, je crois que ce serait celle de la guerre de 1741. Les grandes choses que vous y avez faites[2] sont dignes de passer à la postérité. Il faudrait une autre plume que la mienne pour écrire un tel ouvrage. Mais je l'ai fait sur les mémoires de tous les généraux. Il n'y a aucune de vos dépêches que je n'aie étudiée, et dans laquelle je n'aie remarqué l'homme de guerre, l'homme d'État, et le bon citoyen. Si mes maladies, qui me privent actuellement de l'honneur de vous écrire de ma main, me permettaient de faire un voyage à Paris, ce sera principalement pour avoir l'honneur de vous faire ma cour et vous consulter. Cette histoire est achevée tout entière; mais vous sentez que c'est un fruit qu'il n'est pas encore temps de cueillir, et que la vérité est toujours faite pour attendre.

Je vous souhaite une santé parfaite. La France a besoin d'hommes comme vous. Je me flatte que monsieur votre fils vous imitera dans ce zèle infatigable pour le bien public que vous avez montré dans toutes les occasions, et qui vous distingue de tous ceux qui ont parcouru la même carrière.

Je suis, avec un profond respect et l'attachement sincère que vous doit tout bon Français, monseigneur, votre très-humble, etc.

2404. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[3].

(Commencement d'août 1752.)

Madame, frère Voltaire, comme voit Votre Altesse royale, n'écrit que de Dieu. Aussi est-il dans un couvent où l'on fait son salut. Il y aurait un plus gros volume que la *Somme* de saint Thomas à faire sur la théologie dont il est question. Il met à vos pieds la thèse ci-jointe. C'est à Votre Révérence royale à prononcer. Il y a en France des moines de Fontevrault qui obéissent aveuglément à une abbesse. Je me sens de ce nombre. Auriez-

1. Voyez les notes des lettres 2309 et 2318.
2. Voyez tome XV, page 200.
3. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 222.

vous besoin, madame, d'un lecteur d'une poitrine et d'un esprit infatigables, théologien ne croyant pas en Dieu, savant comme La Croze, aussi gros que lui, mangeant tout autant, très-serviable et peu cher[1]? Je pourrais le procurer à Votre Altesse royale. Elle sait que je ne lui fais pas de mauvais présents, et elle peut compter sur le zèle que j'aurai toute ma vie pour son service.

J'ai exécuté ses ordres auprès du baron de Pöllnitz. C'est de quoi lui rendre la santé, et il s'en porte déjà mieux. Si jamais j'en ai, de cette santé que l'auteur de la *Religion naturelle* m'a refusée tout net, je viendrai sûrement m'informer à Baireuth de la vôtre. Baireuth est l'église où je veux aller en pèlerinage offrir un culte de latrie et me prosterner devant l'auguste sainte que je prie avec le plus profond respect.

Monseigneur daigne-t-il agréer mes hommages, et son Altesse royale daigne-t-elle me permettre que je mette dans ce paquet une lettre pour M. d'Adhémar? Je suis bien touché de l'état de M. de Montperny: Votre Altesse royale perdrait là un serviteur tel que les princes n'en trouvent guère.

VOLTAIRE.

2405. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 5 août.

Mon cher ange, voilà donc le pays de Foix[2] et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement! Tirez-vous-en comme vous pourrez, messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés, qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général Thibouville, comme, par exemple, ces quatre vers-ci, que dit Amélie au quatrième acte :

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine;
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Dans l'horreur des combats, dans *la honte des* fers,
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

1. Il s'agit probablement de l'abbé de Prades.
2. Allusion à la tragédie d'*Amélie, ou le Duc de Foix,* jouée le 17 août 1752.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs *épuisent* ma constance, etc.

(Scène I.)

Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous Charles VII, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savants, sous Dagobert et Thierry de Chelles[1]. Il y a, à la place de ces fougasses :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître, etc.

(Acte V, scène I.)

Pour les parents d'Amélie, et l'extrait baptistaire de Lisois, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la Moréri. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'Amélie est d'une race qui a rendu des services à l'État? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur[2] de *Childéric* vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert et les grâces dont il est orné; et en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés, et des boutiques de libraires, soit vacante, voici un petit mot[3] pour le chevalier de Mouhy, que je vous prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très-empressé à lui rendre service. Des postes de cette importance sont capables de diviser une cour, et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré Maupertuis, pour une place inutile d'associé à l'Académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé Raynal. Vous jugez bien que de si grands coups de politique ne se pardonnent jamais, et que des dégoûts si hor-

1. Dagobert III régnait en 711-715; Thierry IV, dit de Chelles, de 720 à 737; Charles VII, de 1422 à 1461. La poudre à canon avait été découverte au XIII[e] siècle par R. Bacon; mais Voltaire (voyez tome XII, page 19) remarque que l'art de l'employer resta dans son enfance jusqu'aux temps de Charles VIII. (B.)

2. Pierre de Morand, correspondant littéraire du roi de Prusse, né en 1701 ou 1710, mort le 3 août 1757; il avait, en 1751, donné son *Théâtre et OEuvres*, trois volumes in-12.

3. On n'a rien imprimé de la correspondance de Voltaire avec Mouhy, qui commença en septembre 1736.

ribles laissent dans le cœur un poison mortel, surtout dans un cœur prétendu philosophe.

Voici un petit mémoire[1] pour M. Secousse. Je vous prie, vous ou ma nièce, de le lui faire parvenir le plus tôt que vous pourrez. Il faut que M. Secousse me dise tout ce qu'il sait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de Noailles que je n'espérais. M. le maréchal de Belle-Isle me promet aussi des secours; mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler, sans relâche, à Leipsick. Je suis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers : on est en France de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à Louis XIV, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des sifflets universels pour vos querelles[2] ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins que les chefs-d'œuvre du temps de Louis XIV ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens! on vous lit, et on se moque de vous!

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

2406. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, août.

Ou je me trompe, mon cher *Isaac*, ou M. de Prades[3], que je ne veux plus nommer abbé, est l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, instruit, et capable de s'instruire en peu de temps, intrépide dans la philosophie, dans la probité, et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été si malade que je le suis aujourd'hui, sans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il est nécessaire que je vous parle; votre visite ne nuira point à vos projets de ce soir; je sais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce sera une bonne fortune dont je ne me vanterai à personne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre,

1. Voltaire demandait à Secousse des renseignements sur le mariage secret de Bossuet. Voyez cet article dans le *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*. Denis-François Secousse, né en 1691, mourut à Paris, sa ville natale, en 1754.

2. Relatives aux billets de confession.

3. Prades (Jean-Martin de), né en 1720, mort en 1782, archidiacre de Glogau; voyez le *Tombeau de la Sorbonne*, tome XXIV, page 17.

qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle. Mille respects *alla virtuosa marchesa.*

2407. — A MADAME DENIS.

Potsdam, le 19 août.

L'abbé de Prades est enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien servi [1], le marquis d'Argens et moi, en préparant les voies. C'est, je crois, la seule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est, je vous jure, le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié. Il est gai, il est aimable; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les Arius, les Jean Huss, les Luther, et les Calvin, avaient été de cette humeur-là, les Pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre [2], se seraient pris par la main, et auraient dansé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris ; apparemment qu'on ne le connaissait pas. La condamnation de sa *Thèse,* et le déchaînement contre lui, sont au rang des absurdités scolastiques. On l'a condamné comme voulant soutenir le système de Hobbes, et c'est précisément le système de Hobbes qu'il réfute en termes exprès. Sa *Thèse* était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiste et comme athée. Les consciences tendres qui l'ont persécuté ne sont pas grandes logiciennes ; elles auraient pu considérer qu'*athée* est le contraire de *déiste ;* mais, quand il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de si près.

Il fait une *Apologie*, et veut l'envoyer au pape, qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave La Mettrie. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre *Rome sauvée,* et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille; elle se mariera sans vous.

1. D'Alembert avait prié Mme Denis d'écrire à Voltaire en faveur de l'abbé de Prades.

2. Vieux mot qui signifie brûler.

Mille remerciements, je vous en prie, à M. de Chauvelin[1], des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*; mais je vous demande très-humblement pardon sur la *Dîme royale*[2] et chimérique du maréchal de Vauban : elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de Chauvelin. Pourquoi? c'est que M. le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dîmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit son vin tranquillement avec sa nièce ; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papefiguière[3], dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de Chauvelin cette petite difficulté.

Adieu ; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

2408. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

En vous remerciant, cher frère ; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer Coypel[4], mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre[5] contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé Dubos. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poésie ; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre[6] très-utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac*, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme[7] qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier ; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

1. L'abbé de Chauvelin.
2. Voyez tome XXI, page 328.
3. Rabelais, *Pantagruel*, IV, 46 et 47; et *Contes* de La Fontaine, livre IV.
4. Ch.-Ant. Coypel, que Voltaire appelle *le petit Coypel*.
5. *Réflexions critiques sur les différentes écoles de peinture;* 1750, in-12.
6. *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture, et la musique.*
7. C'était peut-être Formey.

2409. — A M. FORMEY.

M. Mallet[1] demande peu de choses, monsieur ; je ferai tout ce que je pourrai pour lui faire avoir ce très-peu.

L'édition[2] n'est guère bonne ; ce qu'elle contient l'est encore moins, mais le maudit auteur de tant de rapsodies vous est très-attaché. Il vous remercie de la bonté que vous avez de faire des notes, et, dès que les maux dont il est accablé lui permettront de sortir, il ne manquera pas de venir vous remercier. Continuez, je vous prie, vos notes ; c'est une bonne œuvre. *Scribe et vale.* V.

2410. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Très cher et révérend père en diable, j'avais autrefois un frère[3] janséniste : ses mœurs féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs,

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.
(VIRG., *Æn.*, X, v. 108.)

Les jansénistes me pardonneront l'imbécile cardinal de Tournon[4], en faveur du détestable Le Tellier[5].

N'est-il pas vrai que les disputes sur les rites chinois sont à faire mettre aux petites-maisons et les jésuites et les jansénistes ? Cher frère, mon histoire, à commencer au calvinisme[6], est l'histoire des fous.

Bonjour ; je vous salue en Frédéric, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *marchesa*.

2411. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Je ne sais pourquoi, mon cher marquis, les éditeurs mettent parmi les satires ce voyage[7], qui n'est qu'un itinéraire du coche.

1. Paul-Henri Mallet, né à Genève en 1730, mort en 1807, désirait être admis dans quelque académie ; voyez la lettre 2430.

2. Des *OEuvres de Voltaire*, 1752, sept volumes in-12.

3. Armand Arouet, mort vers la fin de 1745.

4. Charles-Thomas Maillard de Tournon, né à Turin en 1668, cardinal en 1707, mort à Macao en 1710.

5. Voyez tome XV, page 53.

6. Les quatre derniers chapitres du *Siècle de Louis XIV* traitent du *calvinisme*, du *jansénisme*, du *quiétisme*, des *cérémonies chinoises*.

7. Le voyage à Brindes, sujet de la cinquième satire du livre Ier d'Horace. C'est au vers 100 qu'est le *Credat Judæus Apella*.

Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens ; on aime à voir jusqu'à leurs fautes. Il y a, d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune.

. . . . Credat Judæus Apella,
Non ego;. . . . .

Voilà assez notre devise.

J'ai toujours pensé comme vous sur *saint* Constantin et sur *saint* Clovis ; je les ai mis tous deux en enfer, dans *la Pucelle* [1]. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur Zosime [2] ; mais je ne peux me persuader que Procope [3] soit l'auteur des *Anecdotes*. Il me semble que les hommes d'État ne disent point de certaines sottises. Je crois que les Frérons de ce temps-là ont pris le nom de *Procope*.

Vale, erudite veritatis assertor, superstitionis destructor; vale, et scribe.

2412. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de Richelieu faisait à la reine ; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle son mari, qui la faisait interroger par le chancelier, qui, enfin, dans le voyage de Tarascon, voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfants ; et que, si la reine avait eu un commerce secret avec Mazarin, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober à la vue du cardinal de Richelieu.

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi ; je suis bien malade.

2413. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, vos réflexions valent bien mieux que mon ouvrage [4]. J'ai eu bien raison de dire quelque part que vous étiez le meilleur

1. Chant V, v. 94 et 110.
2. C'est dans ses *Mémoires secrets de la république des lettres* que d'Argens parle de Zosime.
3. Voyez tome XV, page 421.
4. Le poëme sur *la Loi naturelle ;* voyez tome IX.

logicien que j'aie jamais entendu. Vous m'épouvantez ; j'ai bien peur pour le genre humain et pour moi que vous n'ayez tristement raison. Il serait affreux pourtant qu'on ne pût pas se tirer de là. Tâchez, sire, de n'avoir pas tant raison. Car encore faut-il bien, quand vous faites de Potsdam un paradis terrestre, que que ce monde-ci ne soit pas absolument un enfer. Un peu d'illusion, je vous en conjure. Daignez m'aider à me tromper honnêtement. Au bout du compte, les sottises sont traitées ici comme elles le méritent ; mais j'ai enfoncé le poignard avec respect. Le véritable but de cet ouvrage est la tolérance, et votre exemple à suivre. La *religion naturelle* est le prétexte, et, quand cette *religion naturelle* se bornera à être bon père, bon ami, bon voisin, il n'y aura pas grand mal. Je me doute bien que l'article des remords est un peu problématique ; mais encore vaut-il mieux dire, avec Cicéron, Platon, Marc-Aurèle, etc., que la nature nous donne des remords, que de dire avec La Mettrie qu'il n'en faut point avoir.

Je conçois très-bien qu'Alexandre, nommé général des Grecs, n'ait point eu plus de scrupule d'avoir tué des Persans, à Arbelles, que Votre Majesté n'en a eu d'avoir envoyé quelques impertinents Autrichiens dans l'autre monde. Alexandre faisait son devoir en tuant des Persans à la guerre ; mais certainement il ne le faisait pas en assassinant son ami après souper.

Au reste, il s'en faut beaucoup que l'ouvrage soit achevé. Je profite déjà des remarques dont vous daignez m'honorer. Je supplierai Votre Majesté de vouloir bien me le renvoyer avant qu'elle parte pour la Silésie[1]. Il est difficile de définir la vertu, mais vous la faites bien sentir. Vous en avez : donc elle existe ; or, ce n'est pas la religion qui vous la donne : donc vous la tenez de la nature, comme vous tenez d'elle votre rare esprit, qui suffit à tout, et devant lequel mon âme se prosterne.

Je remercie Votre Majesté autant que je l'admire.

2414. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère équitable, vous avez lu le libelle de Boindin[2] ; lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion

1. Frédéric partit de Berlin le 1er septembre.

2. *Mémoire pour servir à l'histoire des couplets de* 1710, *attribués faussement à M. Rousseau;* Bruxelles, 1752, petit in-12, réimprimé en 1753. Boindin y attribue à Lamotte, Saurin, et Malafer, les fameux couplets (voyez tome XXII, page 333).

des interrogatoires d'un savetier et d'un décrotteur ; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges[1] qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs allongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie[2], des gens de lettres célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre, avec votre décision. *Vale, et me ama.*

2415. — A M. FALKENER[3].

Potsdam, 22 août 1752.

Je ne vous écrirai aujourd'hui ni de ma main, ni en anglais, mon cher et respectable ami ; je suis trop malade pour avoir cette consolation.

J'ai appris qu'un libraire de Londres, nommé Dodsley, avait imprimé par souscription le *Siècle de Louis XIV*, en deux beaux volumes. Si cela est, il a fait une sottise de ne pas m'en informer. Il devait présumer qu'une première édition n'est jamais qu'un essai, qu'il s'y glisse beaucoup de fautes, et que cette première édition attire à l'auteur beaucoup de critiques, de remarques et d'instructions utiles dont il profite : c'est ce qui m'est arrivé. Des ministres d'État, qui m'avaient impitoyablement refusé leurs lumières lorsque je travaillais autrefois à cet ouvrage, se sont empressés de m'éclairer dès qu'il a paru. Le livre, tout informe qu'il était, a eu tant de vogue, et l'objet en est si intéressant, que chacun a voulu avoir part à sa perfection. Muni de tant de secours, je fais faire une édition nouvelle, dont j'espère vous envoyer un exemplaire avant deux mois.

Je vous supplie de communiquer au libraire Dodsley le mémoire que je vous envoie. Il serait triste qu'il eût déjà commencé son édition. Je vous demande la grâce de m'informer de ce qui en est, le plus tôt que vous pourrez. Je ne me console d'avoir donné l'édition de Berlin que parce qu'elle en procurera une meilleure. Ce n'est pas que je me reproche de m'être trompé sur des vérités importantes ; mais je n'en ai pas dit assez, et je vous assure que la seconde fournée sera bien plus curieuse que la première.

1. Voyez tome XXII, page 345.
2. Jusqu'en 1768 le *Catalogue des écrivains* était à la fin du *Siècle de Louis XIV*.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame votre épouse; je souhaite mille prospérités à toute votre chère famille et à votre nation, que j'aimerai toujours.

Adieu, my dear friend.

2416. — DE M. D'ALEMBERT[1].

A Paris, le 24 août.

J'ai appris, monsieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme[2] de mérite auquel je m'intéresse, et qui est à Potsdam depuis peu de temps. J'avais prié Mme Denis de vouloir bien vous écrire en sa faveur, et on ne saurait être plus reconnaissant que je le suis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à présent que vous connaissez la personne dont il s'agit, elle n'aura plus besoin que d'elle-même pour vous intéresser en sa faveur, et pour mériter vos bontés. Je sais par expérience que c'est un ami sûr, un homme d'esprit, un philosophe digne de votre estime et de votre amitié par ses lumières et par ses sentiments. Vous ne sauriez croire à quel point il se loue de vos procédés, et combien il est étonné qu'agissant et pensant comme vous faites, vous puissiez avoir des ennemis. Il est pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre, car il n'a que trop bien appris combien les hommes sont méchants, injustes et cruels. Mon collègue[3] dans l'*Encyclopédie* se joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage, à la fin de votre admirable essai sur le *Siècle de Louis XIV*[4]. Nous connaissons mieux que personne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, sous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philosophe; mais enfin nous commencerons, et on nous en saura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons essuyé cet hiver une violente tempête[5], j'espère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me suis bien douté qu'après nous avoir aussi maltraités qu'on a fait on reviendrait nous prier de continuer, et cela n'a pas manqué. J'ai refusé pendant six mois, j'ai crié comme le Mars d'Homère; et je puis dire que je ne me suis rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette

1. Jean-Lerond d'Alembert, fils naturel de Louis Camus, chevalier Destouches (mort, en 1726, à cinquante-huit ans), directeur général des écoles d'artillerie, et de Mme de Tencin, sœur du cardinal; né le 16 novembre 1717; secrétaire perpétuel, en 1772, de l'Académie française, dont il était membre depuis 1754; mort à Paris le 29 octobre 1783. (B.)

2. L'abbé de Prades.

3. Diderot.

4. Voyez tome XIV, page 153. Dans la première édition du *Siècle de Louis XIV*, c'était à la fin de l'ouvrage qu'était placé tout ce qui, aujourd'hui, précède l'Introduction.

5. L'arrêt du conseil, du 7 février 1752, qui supprimait les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie*.

résistance si longue nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi soit-il.

J'ai lu trois fois consécutives avec délices votre *Louis XIV*. J'envie le sort de ceux qui ne l'ont pas encore lu, et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaisir de le relire. Votre *Duc de Foix* m'a fait le plus grand plaisir du monde; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien soutenus, et la versification admirable. Je ne vous parle pas de Lisois, qui est sans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; mais je vous avouerai que le duc de Foix m'enchante. Avec combien d'amour, de passion, et de naturel, il revient toujours à son objet, dans la scène entre lui et Lisois, au troisième acte! En écoutant cette scène et bien d'autres de la pièce, je disais à M. de Voltaire, comme la prêtresse de Delphes à Alexandre : *Ah! mon fils, on ne peut te résister* [1]. On nous flatte de remettre *Rome sauvée* après la Saint-Martin; vos amis et le public seront charmés de la revoir; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre personne. Je suis fâché, pour l'honneur de notre nation et de notre siècle, que vous n'ayez pu dire comme Cicéron :

> Scipion, accusé sur des prétextes vains,
> Remercia les dieux, et quitta les Romains.
> Je puis en quelque chose imiter ce grand homme;
> Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
> (*Rome sauvée*, acte V, scène III.)

Il ne me reste de place que pour vous réitérer mes remerciements, et vous prier de penser quelquefois au plus sincère de vos amis, et au plus zélé de vos admirateurs.

D'ALEMBERT.

2417. — A LA PRINCESSE ULRIQUE [2],

REINE DE SUÈDE.

Potsdam, ce 25 août (1752).

Madame, Louis XIV ne savait pas tout le bien qu'il devait me faire un jour : il m'attire de la part de Votre Majesté des bontés qui sont assurément la récompense la plus flatteuse de mes ouvrages. Je n'attends pas le moment de ma convalescence pour remercier Votre Majesté de ma main : j'attendrais peut-être trop longtemps, et mes sentiments ne peuvent tarder à se manifester.

Dans le grand nombre des services que Votre Majesté rend à ses royaumes, on comptera sans doute le soin qu'elle prend de

1. C'est ainsi que traduit Fontenelle (*Histoire des Oracles*, chapitre XIII). Les paroles de la prêtresse de Delphes, rapportées par Plutarque (*Vie d'Alexandre*; 14, de Reiske, 19, de Ricard), sont traduites littéralement par Amyot et par Ricard : *Tu es invincible*.

2. Éditeur, V. Advielle.

rassembler tous les matériaux d'une bonne histoire. Il faut avouer qu'elle y est intéressée plus que personne. Ce qu'elle fait aujourd'hui ne sera pas l'époque la moins glorieuse de la Suède : on y verra la gloire de cet État soutenue, les divisions apaisées, le commerce, autrefois inconnu, commençant à fleurir. Le canal qui va joindre les deux mers est un ouvrage aussi prodigieux pour le moins que celui qui a fait tant d'honneur à Louis XIV. L'état où je suis ne me permet guère d'espérer d'être témoin de ces merveilles, mais il ne m'empêche pas de le désirer passionnément.

Je suis bien fâché que le tome dans lequel j'aurais pu faire usage de la lettre du prince de Condé soit déjà imprimé. Si on fait encore par la suite quelques nouvelles éditions, je tâcherai d'y insérer ce monument que je tiens des bontés de Votre Majesté. J'aurai l'honneur de lui envoyer celle que l'on fait actuellement, et pour épargner son temps, qui est précieux, j'aurai soin de marquer avec un signet les nouveaux articles qui pourront mériter d'elle un coup d'œil, comme l'*Homme au masque de fer*, la *Paix de Riswick*, le *Testament de Charles II*, roi d'Espagne, le *Mariage clandestin* du fameux Bossuet, évêque de Meaux, et enfin des pièces fort singulières, écrites de la main de Louis XIV, dont j'ai eu des copies authentiques.

Je réitère mes profonds respects, ma reconnaissance et mon attachement inviolable à Votre Majesté.

Je me mets avec vénération à ses pieds,

Le malade VOLTAIRE.

2418. — A M. DE CHENEVIÈRES[1].

Potsdam, 25 août.

Vous m'avez bien rendu justice, monsieur, sur mon zèle pour la famille royale et sur mon attachement à la patrie. Je vous remercie sensiblement des nouvelles que vous avez bien voulu me donner de la maladie de monseigneur le dauphin.

Je me flatte que la santé de M. le comte d'Argenson est parfaitement rétablie, puisque vous ne m'en parlez pas. Je conserverai pour lui toute ma vie le dévouement le plus tendre. Il ne se souvient peut-être pas que j'ai mis sens dessus dessous, pendant six mois, toutes les archives de la guerre. J'ai mis tout cela en

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

ordre dans mon agréable retraite de Potsdam, et j'y ai fini entièrement toute la guerre de 1741.

Mon séjour en Allemagne ne m'a pas été infructueux pour cet ouvrage. Il appartient naturellement à M. le comte d'Argenson, et pour peu qu'il en eût la moindre curiosité, j'aurais l'honneur de le lui envoyer. Il ne laisserait pas d'y trouver des particularités intéressantes qui lui sont peut-être inconnues. Au reste, ce n'est pas un morceau d'histoire dans le goût du *Siècle de Louis XIV*. S'il a fallu ici entrer dans de grands détails, croyez que ce n'est pas chose aisée de sauver l'ennui que doit causer une si grande multiplicité d'intérêts et de faits militaires. Cette histoire et le *Siècle de Louis XIV* sont deux morceaux consacrés à la gloire de la nation dans différents genres. M. le comte d'Argenson pourrait s'en faire lire quelques pages pour s'amuser, s'il en avait le temps ; au pis aller, le manuscrit sera un monument dans sa bibliothèque.

Je me flatte que ma nièce a passé quelques jours avec vous. Elle doit vous avoir dit combien je vous suis dévoué. Je ne vous écris point de ma main ; une nouvelle secousse de ma maladie m'a laissé une faiblesse extrême.

2419. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Vous avez raison, frère; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article ROUSSEAU, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article LAMOTTE.

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. Fréron dira toujours que Lamotte est coupable, et que Rousseau est innocent, parce que j'ai fait *la Henriade;* mais j'espère dans les honnêtes gens.

Ah! frère, si vous vouliez écraser l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède!

2420. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

A PARIS.

A Potsdam, le 29 août.

Je vous aurais très-bien reconnu à votre style, monsieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaisir; vous allez croire que c'est du *Duc de Foix* que je veux

parler; point du tout, c'est de *Néron*[1]. Je suis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne suis séduit par un de ces succès passagers dont le public ne rend pas plus raison que de ses caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom; montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage[2]. Plus votre génie s'est développé, et plus vous vous êtes senti en état de bâtir une édifice régulier avec les matériaux que vous avez amassés.

Je souhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe qu'elle a besoin que les beaux-arts réhabilitent ce que les *billets de confession*, et cent autres impertinences de cette nature, ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que, si l'on siffle la Sorbonne, vous rendrez le Théâtre-Français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la marquise et à vos amis.

2421. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 1er septembre.

Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfants de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de Mouhy. Cette réponse[3], avec un petit billet pour ce Mouhy, étaient dans un paquet adressé à Mme Denis, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé Thiroux de Mauregard, fermier général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cent mille livres de rente comme son confrère

1. Ximenès avait envoyé à Voltaire un manuscrit de son *Épicharis*, tragédie qui fut jouée sur le Théâtre-Français, le 2 janvier 1753, dont un fragment est imprimé dans le *Choix de poésies d'Augustin Ximenès*, 1807, in-8°.

2. *Les honneurs accordés par Louis XIV au mérite militaire, augmentés par Louis XV; sujet donné par l'Académie française pour le prix de l'année* 1752.

3. C'est la lettre 2405.

La Reynière. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pèlerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de Sorbonne, qui osent examiner Buffon et Montesquieu ; ni le grand âne de Mirepoix, qui prétend juger des livres ; ni votre avocat général d'Ormesson [1], qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition qu'on veut établir en France, ni vos *billets de confession*, ne m'empêcheront de venir vous embrasser ; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du *Siècle*, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. Secousse sur ce *Siècle;* et j'attends une réponse de M. Secousse pour un article important. Il est dur de travailler de si loin pour sa patrie à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein ; mais tel est le sort de la vérité : il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres! mais la canaille des dévots, cellè de la Sorbonne, font plus de bruit et sont plus dangereuses. Le *Siècle* a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu ; mais quand il sera dans les mains de Couturier [2], de Tamponet [3], et du barbier de Boyer de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, etc. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier sans doute, mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter par des bouches respectables qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le *Siècle de Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme Moncrif et Hardion ; à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié, la persécution s'adoucit, et le fanatisme se lasse.

1. L.-Fr.-de-Paule Lefèvre d'Ormesson, né le 27 juillet 1718, mort premier président du parlement de Paris le 26 janvier 1789. Il est question de lui dans *le Tombeau de la Sorbonne*, et de son frère aîné, dans la lettre de Voltaire à Damilaville, du 27 janvier 1768.

2. Voyez, tome X, une note du *Mondain*.

3. Voyez tome XXIV, page 21.

Ne pensons point encore à *Zulime;* il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de Zulime est qu'elle sait trop tôt son malheur, et que le fade Ramire est au-dessous de Bajazet. Songeons à présent à donner *Rome sauvée* avec les changements. Il faudrait que Grandval prît le rôle de Catilina, et que Lekain jouât César : cela donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de Richelieu dans cette grande affaire. Je vous embrasse tendrement, mon très-cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges.

Adieu,

O et præsidium et dulce decus meum!
(HOR., lib. I, od. I.)

2422. — A M. DARGET.

A Potsdam, dont je ne sors plus, 2 septembre 1752.

Mon cher duc de Foix, une tragédie que vous aviez si bien jouée ne pouvait guère tomber. Vous lui avez porté bonheur. C'était aussi une pièce favorite du roi : voilà de bonnes raisons pour être à l'abri des sifflets. Je voudrais que, de votre côté, vous fussiez sauvé des sondes et des bougies. Mais franchement, il y a de la folie, il y a au moins peu de physique, à prendre des carnosités pour le scorbut. Les sondes et les bougies font enrager; il est triste de donner cent louis pour faire suppurer sa vessie. Mais, mon cher malade, ces bougies ont un caustique; ce caustique brûle le petit calus formé au col de la vessie; ce calus devient ulcère, il suppure; le temps et le régime ferment la plaie : voilà votre cas. N'allez pas vous fourrer des chimères dans la tête. Vous vous y en êtes mis de plus d'une sorte, et je vous jure que vous vous êtes trompé sur bien des choses comme sur votre vessie. Guérissez, et soyez heureux. On peut l'être à Potsdam, on peut l'être à Paris. Le grand point est de fixer son imagination, et de n'être pas toujours comme un vaisseau sans voile, tournant au gré du vent. Il faut prendre une résolution ferme, et la tenir.

. . . Si te pulvis strepitusque rotarum,
Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo [1].

1. Horace, livre I, épître XVII, vers 7-8.

Mais il ne faut pas que nous puissions nous appliquer cet autre vers d'Horace :

Æstuat et vitæ disconvenit ordine toto [1].

Si j'étais à Paris, j'y mènerais une vie délicieuse. Mon sort n'est pas moins heureux où je suis, et j'y reste, parce que je suis sûr que demain mon cabinet me sera aussi agréable qu'aujourd'hui. Si ce séjour m'était insupportable, je le quitterais; j'en ferais autant de la vie. Quand on a ces sentiments-là dans la tête, on n'a pas grand'chose à craindre dans ce monde. Mais c'est une grande pitié de ressembler à des malades qui ne savent quelle posture prendre dans leur lit.

Je vous parle à cœur ouvert comme vous voyez. Je vais continuer sur ce ton. Morand ne s'est pas contenté de faire relier ses anciens ouvrages, et de me les envoyer; il y a deux endroits où je suis maltraité, à ce qu'on m'a dit; vous croyez bien que je lui pardonne. Il envoie souvent dans ses feuilles [2] de petits lardons contre moi; je le lui pardonne encore. Il en a glissé contre ma nièce; cela n'est pas si pardonnable. Je ne vois pas ce qu'il peut gagner à ces manœuvres. On n'augmentera pas ses appointements, et il ne me perdra pas auprès du roi. Eh, mon Dieu! de quoi se mêle-t-il? Que ne songe-t-il à vivre doucement comme nous? A qui en veut-il? Que lui a-t-on fait? Les auteurs sont d'étranges gens. Adieu, soyez très-persuadé que je vous aime avec autant de cordialité que je vous parle. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé, souffrant mes maux patiemment, restant tout le jour chez moi, n'étant ébloui de rien, ne désirant et ne craignant rien, fidèle à mes amis, et me moquant un peu de la Sorbonne avec Sa Majesté. *Iterum vale.*

2423. — AU MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.

Potsdam, 5 septembre 1752.

Monseigneur, après avoir eu l'honneur de répondre, il y a plus d'un mois [3], à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, je fis partir par les chariots de poste le livre que vous aviez eu la bonté de me demander, et je l'adressai, couvert de toile cirée, au

1. Livre I, épître I, vers 99.
2. Voyez la lettre 2405.
3. Voyez la lettre 2403.

sieur Korman, marchand et commissionnaire à Strasbourg. Je lui écrivis, et je lui donnai pour instruction de remettre ce paquet à votre adresse entre les mains de la maîtresse des postes de Strasbourg. J'ai l'honneur de vous en donner avis, n'ayant point reçu de réponse de ce Korman. Quand il serait mort, vous n'en devriez pas moins avoir votre paquet : car il y a deux frères Korman et compagnie. J'avais reçu plusieurs ballots par leur canal. S'ils sont tous morts, et qu'ils n'aient point eu de billets de confession, on aura peut-être mis le scellé sur leurs effets. Comme le livre n'est point hérétique, j'espère qu'il vous sera rendu. J'ignore à présent, monseigneur, en quel lieu vous êtes, si vous rendez Metz imprenable, ou si vous embellissez votre terre. En quelque endroit que vous soyez, je vous souhaite autant de santé que vous avez de gloire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

2424. — A M. LE COMTE DE CHOISEUL[1].

Potsdam, le 5 septembre.

Vos bontés constantes me sont bien plus précieuses, monsieur, que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout et n'examine rien, dresse des statues et les brise pour vous en casser la tête. C'est à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de *signal*[2] que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de Lisois, je pense qu'à la reprise on pourrait hasarder ce qu'il a été très-prudent de ne pas risquer aux premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez ; mon royaume n'est pas de ce monde[3]. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé *Rome* et *le Duc de Foix*, la Sorbonne eût condamné le *Siècle de Louis XIV*; on m'au-

1. César-Gabriel, créé duc de Praslin le 2 novembre 1752, né en 1712, mort en 1785.

2. Allusion au coup de canon que Vendôme entend dans la seconde scène du cinquième acte d'*Adélaïde du Guesclin*, et dont il n'est plus question dans *Amélie, ou le Duc de Foix*.

3. Évangile de saint Jean, chap. XVIII, v. 36.

rait déféré au procureur général pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la Fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un *billet de confession.* J'ai pris le parti de renoncer à tous ces désagréments, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir à ceux qui me persécutaient à Paris de consumer leur mauvaise volonté, devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, monsieur, qui porte un grand nom, et qui le soutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuie.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis y feraient ma principale consolation. Je me flatte que votre santé est rétablie. Pour moi, je suis devenu bien vieux; mon imagination et moi, nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment : celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de sa force, il est aussi vif qu'inviolable.

J'envoie une nouvelle fournée de *Rome sauvée.* Je ne sais si, à la reprise, la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres respects.

2425. — A M. D'ALEMBERT.

A Potsdam, le 5 septembre.

Vraiment, monsieur, c'est à vous à dire :

> Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
> (*Rome sauvée*, acte V, scène III.)

Quand je parle de rendre grâce au ciel, ce n'est pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie, mais de celui que vous lui faites. Vous et M. Diderot vous faites un ouvrage qui sera la gloire de la France et l'opprobre de ceux qui vous ont persécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier; mais de philosophes éloquents, je ne connais que vous et lui. Il est vrai qu'un tel ouvrage devait être fait loin des sots et des fanatiques, sous les yeux d'un roi aussi philosophe que vous; mais les secours manquent ici

totalement. Il y a prodigieusement de baïonnettes et fort peu de livres. Le roi a fort embelli Sparte, mais il n'a transporté Athènes que dans son cabinet; et il faut avouer que ce n'est qu'à Paris que vous pouvez achever votre grande entreprise. J'ai assez bonne opinion du ministère pour espérer que vous ne serez pas réduit à ne trouver que dans vous-même la récompense d'un travail si utile. J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. l'abbé de Prades; et j'espère que le roi, à son retour de la Silésie, lui apportera les provisions d'un bénéfice[1]. Il ne s'attendait pas que sa *Thèse* dût le faire vivre du bien de l'Église, quand elle lui attirait de si violentes persécutions. Vous voyez que cette Église est comme la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.

Heureusement les bénéfices ne sont point, en Silésie, à la nomination de Boyer ni de Couturier[2]. Je ne sais si l'abbé de Prades est hérétique, mais il me paraît honnête homme, aimable, et gai. Comme je suis toujours très-malade, il pourra bien m'exhorter, à mon agonie; il l'égayera, et ne me demandera point de *billet de confession.*

Adieu, monsieur. S'il y a peu de Socrates en France, il y a trop d'Anitus et de Mélitus, et surtout trop de sots; mais je veux faire comme Dieu, qui pardonnait à Sodome en faveur de cinq justes[3].

Je vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

2426. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 5 septembre.

Sire, votre pédant en points et en virgules, et votre disciple en philosophie et en morale, a profité de vos leçons, et met à vos pieds *la Religion naturelle*[4], la seule digne d'un être pensant. Vous trouverez l'ouvrage plus fort et plus selon vos vues. J'ai suivi vos conseils; il en faut à quiconque écrit. Heureux qui peut en avoir de tels que les vôtres! Si vos bataillons et vos escadrons vous laissent quelque loisir, je supplie Votre Majesté de daigner lire avec attention cet ouvrage, qui est en partie l'exposition de vos idées, et en partie celle des exemples que vous donnez au

1. Frédéric lui donna un bénéfice à Oppeln, et un à Glogau.
2. Sur Boyer, voyez tome XXXVI, page 193; sur Couturier, tome X, une note du *Mondain*.
3. La *Genèse*, XVIII, 32, parle de dix justes.
4. Ou le poëme de *la Loi naturelle*.

monde. Il serait à souhaiter que ces opinions se répandissent de plus en plus sur la terre. Mais combien d'hommes ne méritent pas d'être éclairés!

Je joins à ce paquet ce qu'on vient d'imprimer en Hollande. Votre Majesté sera peut-être bien aise de relire l'*Éloge* de La Mettrie [1]. Cet *Éloge* est plus philosophique que tout ce que ce fou de philosophe avait jamais écrit. Les grâces et la légèreté du style de cet *Éloge* y parent continuellement la raison. Il n'en est pas de même de la pesante lettre [2] de Haller, qui a la sottise de prendre sérieusement une plaisanterie. La réponse grave de Maupertuis n'était pas ce qu'il fallait. C'était bien le cas d'imiter Swift, qui persuadait à l'astrologue Partridge qu'il était mort. Persuader un vieux médecin qu'il avait fait des leçons au b..... eût été une plaisanterie à faire mourir de rire.

Nous attendrons tranquillement Votre Majesté à Potsdam. Qu'irais-je faire à Berlin? Ce n'est pas pour Berlin que je suis venu, quoique ce soit une fort belle ville; c'est uniquement pour vous. Je souffre mes maux aussi gaiement que je peux. D'Argens s'amuse et engraisse. *Arius* de Prades est un très-aimable hérésiarque. Nous vivons ensemble en louant Dieu et Votre Majesté, et en sifflant la Sorbonne. Nous avons de beaux projets pour l'avancement de la raison humaine. Mais un plus beau projet, c'est *Gustave Wosa*. Il n'y a pas moyen d'y penser en Silésie, mais je me flatte qu'à Potsdam vous ne résisterez pas à la grâce efficace qui vous a inspiré ce bon mouvement. Ce sujet est admirable, et digne de votre génie unique et universel. Je me mets à vos pieds.

2427. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 8 septembre.

Mon cher ange, le premier tome du *Siècle* et le tiers du second sont déjà faits; cependant vous croyez bien que je ferai l'impos-

1. Par le roi de Prusse.

2. La Mettrie avait, en 1748, dédié son *Homme machine* à Haller comme à son *compagnon*, son *maître*, son *ami*. Haller regarda cette dédicace comme un affront, désavoua les principes du livre, et déclara n'avoir jamais eu de liaison ni d'amitié pour La Mettrie. Celui-ci publia, peu avant sa mort, une brochure intitulée *le Petit Homme*, où il raconte, entre autres choses, *avoir fait, en 1751, plusieurs soupers de fille avec M. Haller, qui y était fort aimable*. Pour avoir réparation, Haller écrivit à Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, de laquelle étaient aussi Haller et La Mettrie. La lettre de Haller arriva à Berlin le jour même de la mort de La Mettrie, que Maupertuis défendit comme il put dans sa réponse à Haller. (B.)

sible pour insérer l'article[1] dont vous désirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous désirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait serait la querelle avec le pape sur les franchises; on ferait figurer fort bien le Grand Turc avec notre saint-père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai, malheureusement, que Louis XIV avait tort sur ces deux points, et qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir, à main armée, dans Rome, un abus[2] que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très-raisonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le Grand Turc avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, et où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons, est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule. Cependant ce fait servira au moins à faire voir la hauteur de Louis XIV. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de Torcy d'aller faire la révérence au Grand Seigneur avec une grande brette par-dessus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de Tencin, avec votre permission, n'est guère plus raisonnable que Louis XIV de se fâcher qu'on ait dit le *petit concile d'Embrun*[3]. Veut-il qu'un concile de sept évêques soit œcuménique? Vous savez que, dans la nouvelle édition, je vous ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous il est fort injuste, et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la *liberté grande*[4].

Autre délicatesse misérable de M. d'Héricourt. Je ne ferai pas certainement de Valincour un grand homme: il était excessivement médiocre; mais j'enjoliverai son article pour vous plaire.

Mon Dieu, que j'ai eu raison de me tenir à quatre cents lieues pendant que le *Siècle* fait son premier effet à Paris! Je n'aurais pas seulement à essuyer les plaintes de trente personnes qui trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins; mais que ne diraient point et les jésuites, et les sorbonni-

1. D'Argental voulait que Voltaire parlât de l'obstination que le comte Charles de Ferriol, son oncle, mit à paraître avec une épée devant Mustapha II, le 26 décembre 1699.

2. Le droit de franchise et d'asile; voyez tome XIV, page 293.

3. Voyez tome XV, page 60; et ci-dessus, la lettre 2329.

4. *Mémoires de Gramont*, chap. III.

queurs, *e tutti quanti!* Je vous ai déjà mandé que mon absence seule peut leur imposer silence. Ils respecteront alors la vérité, plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dise davantage; mais moi, habitant de Paris, je serais dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur général et à Fréron.

Je vous le dis encore : *Regnum meum non est hinc*[1]. Dieu me préserve d'être à Paris dans le temps que la seconde édition fera du bruit! On me traiterait comme l'abbé de Prades; mais je connais mon cher pays : dans deux mois on n'y pensera plus. L'ouvrage sera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres se tairont, et alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je soupire, mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié, si vous voulez que je revoie Paris. Je vais revoir *Amélie*, et m'animer à suivre vos conseils et à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conseil ne suffit pas, il faut un bon moment de génie, ou l'on est un juste à qui la grâce manque.

Mille tendres respects aux anges. Je vous supplie de vouloir bien m'écrire, ou de faire écrire par la prochaine poste en quelle année est mort cet homme moitié philosophe et moitié fou, nommé l'abbé de Saint-Pierre.

2428. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 9 septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'Alcine. Je remets entre les mains de M. le duc de Wurtemberg les fonds que j'avais fait venir à Berlin : il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfants et ses petits-enfants.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le payement est assigné sur les domaines que le duc de Wurtemberg a en France[2]. Nous avons des souverainetés hypothéquées, et nous ne serons point payés avec un *car tel est notre bon plaisir*. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données : paroles de prince, il est vrai; mais ils les

1. Évangile de saint Jean, chap. XVIII, v. 36.
2. Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, avait des terres près de Colmar. Le vieux château de Horbourg en dépendait. (CL.)

tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un beau et bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent que les souverains, quand il s'agit du peuple, ou de ces respectables et héroïques friponneries d'ambition devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'Ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire et sur mon départ. Je ferai voile de l'île de Calypso sitôt que ma cargaison sera prête, et je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce que le vieil Ulysse ne le fut de retrouver sa vieille femme.

2429. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Cosel, (10) septembre 1752.

J'ai reçu votre poëme [1] philosophique proche de ce Carnovie [2] où Marc-Aurèle jeta par écrit ses sages *Réflexions morales ;* j'en ai trouvé votre poëme d'autant plus beau. Reste à faire quelques réflexions, non pas sur la poésie, mais sur le fond et la conduite du quatrième chant, dont je me réserve à vous entretenir à mon retour. Ici les housards les ingénieurs, les officiers d'infanterie et de cavalerie me tarabustent si fort qu'ils ne me laissent pas le temps de me reconnaître. Adieu. Ayez pitié d'une âme qui est dans le purgatoire, et qui vous demande des messes pour en être tirée bientôt.

2430. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 12 septembre.

Je crois vous avoir mandé, monsieur, que j'attendais la nouvelle de l'admission de M. Mallet, votre ami, dans l'Académie de

1. Le *Poëme sur la Loi naturelle;* voyez tome IX.

2. Ce n'est pas à Carnovie (Jägerndorf) que Marc-Aurèle écrivit ses *Réflexions*. Le roi a confondu ce nom avec celui de Carnunte, en Pannonie, où l'empereur romain composa le second livre de son ouvrage.

Frédéric, se trouvant en quartier d'hiver à Breslau, en 1778, et présumant que Carnovie était la même ville que Carnunte, fit consulter là-dessus les savants les plus renommés, qui furent pour la négative, entre autres le recteur Arletius, auquel le roi fit expédier, le 9 décembre, une flatteuse lettre de remerciement. Voyez *Johann-Gaspar Arletius*, par Julius Schmidt; Breslau, 1841, page 15. (*Note de l'édition Preuss.*)

Lyon[1], et je vous priais de l'en informer, ne sachant où il est. Puisqu'il veut être d'une académie, à la bonne heure ; j'ai pensé que celle de Lyon serait plus convenable pour lui qu'une autre, attendu le voisinage de Genève, sa patrie.

Je suis fâché pour notre Académie de Berlin que vous vous soyez hâté de juger M. Kœnig. Il paraît que le public lui donne gain de cause ; et, par malheur, le livre de Maupertuis a été bien mal reçu en France.

Je vous prie de m'envoyer la feuille qui contient la liste des académiciens, afin que je puisse leur envoyer la nouvelle édition que je fais faire du *Siècle de Louis XIV;* il y en a sept de très-mauvaises. Je voudrais en donner une bonne avant de mourir, car chacun a sa chimère.

Vous me feriez plaisir de rétablir la lettre que j'écrivis, il y a près d'un an, au cardinal Querini, qu'on a imprimée dans votre journal[2], toute défigurée. Comment peut-on mettre deux fois *puni* dans deux vers? comment peut-on mettre :

Puisqu'il *est* comme eux dans ce monde?

Cela est barbare. On altère notre style comme nos vins, en Allemagne et en Hollande, et on y donne de l'auvernat pour du bourgogne.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

2431. — A M. DE LA CONDAMINE.

Potsdam, le 16 septembre.

Mon cher arpenteur du zodiaque, j'ai vu votre aimable Hollandais; mais je ne l'ai pas encore vu à mon aise : j'étais malade. Le roi de Prusse a fait de Potsdam le séjour de la gloire, et non pas celui de la santé. Maupertuis va mieux[3], et j'empire.

1. Dans la séance de l'Académie de Lyon, du 22 août 1752, l'abbé Jacques Pernetti (mort en 1777) lut une lettre de Voltaire qui priait l'Académie d'accorder à M. Mallet une place d'académicien honoraire. La nomination de Mallet est du 5 septembre 1752, Mallet fut admis le 7 août 1753, lors de son passage à Lyon. (B.)

2. Formey avait sans doute imprimé, dans son *Abeille du Parnasse* (1750-54, dix volumes in-12), l'épître au cardinal Querini, dont il a été question ci-dessus, lettre 2384.

3. Il avait été assez malade pour que Frédéric fît écrire par d'Argens, le 2 septembre 1752, à d'Alembert, afin de proposer à ce savant la présidence de l'Académie de Berlin.

Vous m'auriez fait plaisir de m'envoyer vos deux pages de critiques du second tome du *Siècle*. On le réimprime actuellement avec un bon tiers de changements et d'augmentations ; et peut-être vos secours viendront-ils encore assez à temps. Comment un déménagement d'une rue à une autre vous fait-il négliger vos amis, vous qui étiez occupé de les servir quand vous faisiez des trois mille lieues? Le plus actif des hommes serait-il devenu le plus paresseux ?

Je vous embrasse de tout mon cœur.

2432. — RÉPONSE D'UN ACADÉMICIEN DE BERLIN A UN ACADÉMICIEN DE PARIS.

A Berlin, le 18 septembre 1752.

Voici l'exacte vérité qu'on demande. M. Moreau de Maupertuis, dans une brochure intitulée *Essai de Cosmologie*, prétendit que la seule preuve de l'existence de Dieu est $AR+nRB$, qui doit être un *minimum* (voyez page 52 de son recueil in-4°[1]). Il affirme que, dans tous les cas possibles, l'action est toujours un *minimum*, ce qui est démontré faux ; et il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'est pas moins faux.

M. Kœnig, ainsi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette assertion étrange ; et il a cité, entre autres choses, un fragment d'une lettre de Leibnitz, où ce grand homme disait avoir remarqué que « dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum* ou un *minimum* ».

M. Moreau de Maupertuis crut qu'en produisant ce fragment on voulait lui enlever la gloire de sa prétendue découverte, quoique Leibnitz eût dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres pensionnaires de l'Académie de Berlin, qui dépendent de lui, de sommer M. Kœnig de produire l'original de la lettre de Leibnitz ; et, l'original ne se trouvant plus, il fit rendre, par les mêmes membres, un jugement qui déclare M. Kœnig coupable d'avoir attenté à la gloire du sieur Moreau de Maupertuis, en supposant une fausse lettre.

Depuis ce jugement, aussi incompétent qu'injuste, et qui déshonorait M. Kœnig, professeur en Hollande, et bibliothécaire de Son Altesse sérénissime Mme la princesse d'Orange, le sieur

1. Le volume que Voltaire désigne ici est celui qui est intitulé *OEuvres de M. de Maupertuis*, 1752, in-4° ; voyez tome XXIII, page 535.

Moreau de Maupertuis écrivit et fit écrire à cette princesse, pour l'engager à faire supprimer, par son autorité, les réponses que M. Kœnig pourrait faire. Son Altesse sérénissime a été indignée d'une persécution si insolente, et M. Kœnig s'est justifié pleinement, non-seulement en faisant voir que ce qui appartient à M. de Maupertuis dans sa théorie est faux, et qu'il n'y a que ce qui appartient à Leibnitz et à d'autres qui soit vrai; mais il a donné la lettre tout entière de Leibnitz, avec deux autres de ce philosophe. Toutes ces lettres sont du même style, il n'est pas possible de s'y méprendre; et il n'y a personne qui ne convienne qu'elles sont de Leibnitz. Ainsi le sieur Moreau de Maupertuis a été convaincu, à la face de l'Europe savante, non-seulement de plagiat et d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour ôter la liberté aux gens de lettres, et pour persécuter un honnête homme qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de son avis. Plusieurs membres de l'Académie de Berlin ont protesté contre une conduite si criante, et quitteraient l'académie que le sieur Maupertuis tyrannise et déshonore s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en est le protecteur.

2433. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potsdam, le 23 septembre.

Monsieur l'envoyé de Suède m'a dit, madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné [1]; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant peut-être que je me vante d'être dans la retraite, quand je suis à la cour d'un grand roi; mais, madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées, et qu'après dîner je compose des cantiques et des romances.

1. Mme du Deffant était alors en Bourgogne, dans un château où elle fit connaissance avec Mlle de L'Espinasse, qui l'accompagna à Paris en 1754, lorsqu'elles s'établirent ensemble dans la communauté de Saint-Joseph.

Ma vie n'a pas ce brillant ; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison, et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales, mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que Locke enseigne et que la Sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des *billets de confession*. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'instruire.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade : car, n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés à Paris.

M. le président Hénault m'écrit quelquefois ; mais M. le comte d'Argenson, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi, lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait; on parle toujours de l'infidèle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon âme, et vous pouvez me donner un *billet de confession* quand vous voudrez ; mais il faudra aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus tout plein de vérités singulières.

Je me suis un peu donné carrière sur les articles des *écrivains*. J'ai usé de toute la liberté que prenait Bayle ; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux [1] singuliers de la main de Louis XIV. C'était, avec ses

1. Voyez la lettre 2367.

défauts, un grand roi, et son siècle est un très-grand siècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la Duchapt [1] ?

Portez-vous bien, madame, et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs.

2434. — A M. FORMEY.

Ce 26.

Les impertinences des libraires me fournissent au moins la consolation, monsieur, de vous écrire et de vous renouveler les sentiments d'amitié que je vous ai voués.

Je vous prie de vouloir bien faire insérer ce petit avertissement dans vos capitulaires.

J'ai obtenu une place dans l'Académie de Lyon pour M. Mallet[2]. S'il veut être encore de quelque autre académie, il n'a qu'à parler; je vous prie de m'en instruire : vous savez sans doute où il est. Pour moi, dans ma douce retraite de Potsdam, j'ignore tout ce qui se passe dans le monde; mais mon ignorance ne m'ôte pas le souvenir de mes amis. Je vous embrasse.

2435. — A M. LE CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 29 di settembre.

Che dirà l'Eminenza Vostra, quando ella riceverà questa pistola dopo aver letto quella del Salomone del Settentrione? Dirà che si degna aggradire il tributo d' un pastore, quando ella ha ricevuto l' oro, l' incenso e la mirra d' un che vale i tre re dell' Epifania.

Ella si diletta nell' edificar delle chiese, ma si erige un tempio nella memoria degli uomini. Bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applausi che le bresciane stampe fanno risuonare; ma la mia voce è rauca e debole; il corpo langue, così fa l' anima. Oh! quando vedrò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di Vostra Eminenza, già troppo sparse! *Foliis tantum ne carmina manda*[3]. Ma siano tutti i suoi scritti radunati *ad æternam memoriam* [4].

Auguro che la Sua Eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io intanto, picciola

1. Marchande de modes, célèbre alors à Paris. (K.)
2. Voyez une note sur la lettre 2430.
3. *Æn.*, VI, 74.
4. I *Mach.*, XIII, 29.

lucciola[1], m' inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre, con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.[2].

2436. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, je mets à vos pieds *Abraham* et un *Catalogue*[3]. Le père des croyants n'est qu'ébauché, parce que je suis sans livres. Mais, si Votre Majesté jette les yeux sur cet article, dans Bayle, elle verra que cette ébauche est plus pleine, plus curieuse, et plus courte. Ce livre, honoré de quelques articles de votre main, ferait du bien au monde. Chérisac[4] coulerait à fond les saints Pères.

Il y a une grande apparence que j'ai fait une grosse sottise en envoyant à Votre Majesté un mémoire détaillé. Mais, sire, j'ai parlé en philosophe qui ne craint point de faire des fautes devant un roi philosophe, auquel il est assurément attaché avec tendresse. Je peux très-bien me corriger de mes sottises, mais non en rougir.

J'aurai encore la hardiesse de dire que je ne conçois pas comment on peut habiller tous les ans cent cinquante mille hommes, nourrir tous les officiers de ses gardes, bâtir des forteresses, des villes, des villages, établir des manufactures, avoir trois spectacles, donner tant de pensions, etc., etc.

Il m'a paru qu'il y aurait une prodigieuse indiscrétion à moi de proposer de nouvelles dépenses à Votre Majesté pour mes fan-

1. Allusion à l'expression d'*étoile de la première grandeur*, rappelée dans la lettre 2384.

2. *Traduction :* Que pensera Votre Éminence quand elle lira cette lettre après celle du Salomon du Nord? Elle pensera qu'ayant reçu l'or, l'encens et la myrrhe d'un prince qui vaut les trois rois de l'Épiphanie, elle veut bien jeter les yeux sur le tribut d'un berger.

Ses délices sont d'ériger des églises, mais elle s'élève un temple dans la mémoire des hommes. Je voudrais joindre mes applaudissements aux éloges que font retentir les presses de Brescia; mais ma voix est rauque, et mon esprit se ressent de la langueur de mon corps. Quand verrons-nous un libraire habile faire un recueil des productions trop éparses de Votre Éminence? « N'écrivez pas vos vers sur des feuilles volantes. » Mais que tous vos ouvrages soient réunis « pour l'immortalité ».

Je présage que Votre Éminence donnera encore longtemps des bénédictions aux chrétiens et des exemples à l'univers. Pour moi, petit ver luisant, je dois me prosterner devant une étoile de première grandeur, et je suis pour toujours, avec la soumission et le respect le plus profond, etc.

3. Le *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*.

4. Voltaire avait probablement signé de ce nom le manuscrit de l'article ABRAHAM, envoyé au roi de Prusse.

taisies, quand elle me donne cinq mille écus par an pour ne rien faire.

De plus, je ne connais que le style des personnes que j'ai voulu attirer ici pour travailler, et point leur caractère. Il se pourrait qu'étant employées par Votre Majesté pour un ouvrage qui ne laisse pas d'être délicat et qui demande le secret, elles fissent les difficiles, s'en allassent, et vous compromissent. En me chargeant de tout sous vos ordres, Votre Majesté n'était compromise en rien.

Voilà mes raisons; si elles ne vous plaisent pas, si Votre Majesté ne se soucie pas de l'ouvrage proposé, me voilà résigné avec la même soumission que je travaillais avec ardeur.

Si Votre Majesté a des ordres à donner, ils seront exécutés.

Pourvu que je me console de mes maux par l'étude et par vos bontés, je vivrai et mourrai content.

2437. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1752.

J'ai lu votre premier article[1] qui est très-bon. Vous aurez commencé la table alphabétique des articles; je crois qu'il faudrait l'achever, avant de commencer l'ouvrage, afin de se fixer à un nombre d'articles, de mieux choisir les principaux, et de ne point permettre d'entrée aux petits détails: car si quelques articles subordonnés aux autres ont l'entrée dans le *Dictionnaire,* ce sera une nécessité ou de mettre un plus grand détail, ou de changer de projet en travaillant, ce qui ne répondrait pas, il me semble, à l'unité du but qu'il faut se proposer dans un ouvrage de ce genre.

2438. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, ce 1er octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public*, de Kœnig. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne et la Hollande. Maupertuis est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi, dans toute cette affaire, en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrètement irrité le roi de Prusse contre Kœnig, et s'était adroitement servi

1. Probablement l'article Abraham, qui fut le premier article du *Dictionnaire philosophique,* et dont il est question dans la lettre précédente.

de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de Leibnitz dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? Il ne veut pas seulement lire la réponse de Kœnig. Personne ne peut lui ouvrir les yeux, qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit d'un roi, elle est comme la goutte chez un prélat : elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, Maupertuis est devenu tout à fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ses accès[1], il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'existence de Dieu[2] que par une formule d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant son âme ; qu'il faut aller aux terres australes pour y disséquer des géants hauts de dix pieds, si on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre est dans ce goût. Il l'a lu à des Berlinoises, qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne sais quelle réputation, pour avoir été à Tornéo enlever deux Suédoises. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey passer quelques mois avec ce même Kœnig, et il nous persécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'est bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer : car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de sa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'Académie française je ne le comparai pas à Platon[3], et le roi de Prusse à Denis de Syracuse. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel Platon ! quelle Académie ! quel siècle ! et où suis-je? Ah! que M. le duc de Wurtemberg finisse bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres.

2439. — A M. FORMEY.

Le triste état de ma santé, monsieur, ne m'a pas permis de lire encore le livre[4] que vous m'avez envoyé, et dont je vous remercie.

1. Voyez tome XXIII, page 563.
2. Voyez tome XXIII, pages 535 et 565.
3. Voyez tome XXIII, page 205.
4. Le livre de Maupertuis; voyez tome XXIII, page 543.

Je souhaite que le principe mathématique dont il est question serve beaucoup à prouver l'existence d'un Dieu; mais j'ai peur que ce procès ne ressemble à celui du *Lapin* et de la *Belette* [1], qui plaidèrent pour un trou fort obscur.

Mes compliments, s'il vous plaît, à M. de Jariges. *Tuus sum.* V.

2440. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 3 octobre.

Mon cher ange, le *Siècle* (c'est-à-dire la nouvelle édition, la seule qui soit passable) était déjà presque tout imprimé; il m'est par conséquent impossible de parler, cette fois-ci, de la petite épée que cacha monsieur votre oncle sous son cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil, et je vous prie de l'en faire souvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les disputes fussent assoupies en France; mais il paraît que vous en êtes bien loin. Le siècle de la philosophie est aussi le siècle du fanatisme.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de son royaume qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre, qui n'est pas l'arbre de vie, qui étend ses branches de tous côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le *Siècle de Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des disputes de l'Église pourront, malgré tous les ménagements que j'ai gardés, se faire une idée juste de ces querelles; ils les réduiront à leur juste valeur, et rougiront que, dans ce siècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à Potsdam ne serait pas inutile à vos politiques: ils y apprendraient à être philosophes.

Mon cher ange, les beaux-arts sont assurément plus agréables que ces matières; une tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au *Duc de Foix* et à *Rome sauvée*, c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier; *car ce n'était pas le temps des figues* [2]. Je me suis affublé d'occupations si différentes, toute idée de

1. La Fontaine, livre VII, fable XVI; *le Chat, la Belette, et le petit Lapin.*
2. Marc, XI, 13; voyez aussi Matthieu, XXI, 19.

poésie est tellement sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre; l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage :

L'Hymen vient quand on l'appelle,
L'Amour vient quand il lui plaît.
(QUINAULT, *Atys*, acte IV, scène V.)

Je compile à présent, et le dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de Saint-Pierre; j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour Valincour, qui ne sera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. Secousse; il est avec les vieilles et inutiles *Ordonnances*[1] de nos vieux rois; mais il a, pour rassembler ces monuments d'inconstance et de barbarie, six mille livres de pension. Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde est un naufrage; *sauve qui peut!* est la devise de chaque individu. Je me suis sauvé à Potsdam, mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai: j'ai cent ans; tous mes sens s'affaiblissent, il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embrasse tendrement; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse. Je me regarderai comme très-malheureux si je ne passe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes.

2441. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Potsdam, le 3 octobre.

Monsieur Le Bailli, mon camarade chez le roi, et non chez le roi de Prusse, vous remettra, monseigneur, le tribut que je vous dois.

1. Secousse travaillait, depuis la mort de Laurière, au recueil des *Ordonnances des rois de France*, dont le dix-septième volume in-folio a paru en 1820.

L'*Histoire* [1] de la dernière guerre vous appartient. La plus grande partie a été faite dans vos bureaux et par vos ordres. C'est votre bien que je vous rends; j'y ai ajouté des lettres du roi de Prusse au cardinal de Fleury, qui peut-être vous sont inconnues, et qui pourront vous faire plaisir. Vous vous doutez bien que j'ai été d'ailleurs à portée d'apprendre des singularités. J'en ai fait usage avec la sobriété convenable, et la fidélité d'un historien qui n'est plus historiographe.

Si vous avez des moments de loisir, vous pourrez vous faire lire quelques morceaux de cet ouvrage. J'ai mis en marge les titres des événements principaux, afin que vous puissiez choisir. Vous honorerez ce manuscrit d'une place dans votre bibliothèque, et je me flatte que vous le regarderez comme un monument de votre gloire et de celle de la nation, en attendant que le temps, qui doit laisser mûrir toutes les vérités, permette de publier un jour celle que je vous présente aujourd'hui.

Qui eût dit, dans le temps que nous étions ensemble *dans l'allée noire*, qu'un jour je serais votre historien, et que je le serais de si loin? Je sais bien que, dans le poste où vous êtes, votre ancienne amitié ne pourrait guère se montrer dans la foule de vos occupations et de vos dépendants; que vous auriez bien peu de moments à me donner; mais je regrette ces moments, et je vous jure que vous m'avez causé plus de remords que personne.

Ce n'est peut-être pas un hommage à dédaigner que ces remords d'un homme qui vit en philosophe auprès d'un très-grand roi; qui est comblé de biens et d'honneurs auxquels il n'aurait osé prétendre, et dont l'âme jouit d'une liberté sans bornes. Mais on aime, malgré qu'on en ait, une patrie telle que la nôtre et un homme tel que vous. Je me flatte que vous avez soin de votre santé. *Porro unum est necessarium* [2]; vous avez besoin de régime; vous devez aimer la vie. Soyez bien assuré qu'il y a dans le château de Potsdam un malade heureux qui fait des vœux continuels pour votre conservation. Ce n'est pas qu'on prie Dieu ici pour vous; mais le plus ancien de tous vos serviteurs s'intéresse à vous, à votre gloire, à votre bonheur, à votre santé, avec la plus respectueuse et la plus vive tendresse.

VOLTAIRE.

1. Voyez la lettre 1755.
2. Luc, x, 42.

2442. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, Votre Majesté m'a favorisé de quatre volumes du plus parfait galimatias qui soit jamais sorti d'une tête théologique. L'auteur doit descendre en droite ligne de saint Paul, et être proche parent du Père Castel.

En qualité de théologien de Belzébuth, oserai-je interrompre vos travaux par un mot d'édification sur l'*athéisme*, que je mets à vos pieds? J'ai choisi ce petit morceau parmi les autres, comme un des plus orthodoxes.

Je ne fais que dire ce que Votre Majesté pense, et ce qu'elle dirait cent fois mieux. Si elle daignait me corriger, je croirais alors l'ouvrage digne d'elle. Je souhaite pouvoir le finir, en amuser Votre Majesté quelquefois, et mourir de la mort des justes avec votre bénédiction.

2443. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1752.

Si vous continuez du train dont vous allez, le *Dictionnaire* sera fait en peu de temps. L'article de l'AME que je reçois est bien fait; celui de BAPTÊME y est supérieur. Il semble que le hasard vous fait dire ce qui pourtant est la suite d'une méditation. Votre *Dictionnaire* imprimé, je ne vous conseille pas d'aller à Rome; mais qu'importe Rome, Sa Sainteté, l'Inquisition, et tous les chefs tondus des ordres irreligieux qui crieront contre vous? L'ouvrage que vous faites sera utile par les choses, et agréable par le style; il n'en faut pas davantage. Si l'âme de vos nerfs demeure dans un état de quiétude, je serai charmé de vous voir ce soir; sinon je croirai qu'elle se venge sur votre corps du tort que votre esprit lui fait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne crois pas que moi ni personne soit double. Les grands, en parlant d'eux, disent *nous :* ils n'en sont pas multipliés pour cela. Mettons la main sur la conscience, et parlons franchement : l'on avouera de bonne foi que la pensée et le mouvement, dont notre corps a la faculté, sont des attributs de la machine animée, formée et organisée comme l'homme. Adieu.

2444. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1752.

Cet article[1] me paraît très-beau; il n'y a que le pari que je vous conseillerais de changer, à cause que vous vous êtes moqué de Pascal, qui se

1. Il doit s'agir de ce qui forme aujourd'hui la section 1re de l'article ATHÉE du *Dictionnaire philosophique :* voyez tome XVII, page 451, où sont nommés Épicure et Protagoras.

sert de la même figure. Remarquez encore, s'il vous plaît, que vous citez Épicure, Protagoras, etc., qui vivraient tranquilles dans la même ville; je crois qu'il ne faudrait pas citer des gens de lettres pour vivre tranquilles ensemble. Remarquez que de querelles dans l'Académie des sciences de Paris pour Newton et Descartes, et dans celle d'ici pour et contre Leibnitz! Je suis sûr qu'Épicure et Protagoras se seraient disputés s'ils avaient habité le même lieu; mais je crois de même que Cicéron, Lucrèce et Horace, auraient soupé ensemble en bonne union. Je vous demande pardon des remarques que mon ignorance s'émancipe de vous faire. Je suis comme la servante de Molière, qui, lorsqu'elle ne riait pas, faisait changer ses pièces au premier auteur comique de l'univers.

2445. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 7 octobre.

Mon cher marquis, je souffre beaucoup aujourd'hui, et ma main me refuse encore le service. La tête ne laisse pas de travailler toujours, et mon cœur est plein pour vous de l'amitié la plus tendre. Vous savez que je n'ai point donné le *Siècle de Louis XIV*. L'édition de Berlin, sur laquelle malheureusement on en a fait tant d'autres, était trop incomplète et trop fautive. J'en ai envoyé seulement à Mme Denis quelques exemplaires corrigés à la main, pour être examinés par les fureteurs d'anecdotes, et pour servir à une nouvelle édition. Si j'étais à Paris, vous sentez bien que vous seriez le premier à qui je porterais mon tribut. Il sera bien difficile que je jouisse avant le commencement du printemps prochain du bonheur de revoir Mme Denis et mes amis. Je suis actuellement si malingre que, si j'arrivais à Paris dans cet état, on me demanderait mon billet de confession aux barrières; et, comme les sous-fermiers ont traité de cette affaire, je courrais risque de me brouiller à la fois avec le clergé et la finance.

Je serai un peu consolé si je ne suis pas brouillé avec le parterre, si Grandval veut devenir Catilina à Fontainebleau et à Paris, et si on peut faire de Lekain un César. Je demande surtout qu'on ne change rien à la pièce que j'ai envoyée à Mme Denis. Qu'on la joue telle que je l'ai envoyée, et qu'on la joue bien. Il est fort triste de n'en être pas le témoin; mais c'est un malheur qui disparaît devant celui d'être si loin des personnes auxquelles on est attaché. Je n'ai pu faire autrement. Vous autres Parisiens, vous êtes les Athéniens avec qui un peu d'ostracisme volontaire est quelquefois très-convenable; et d'ailleurs qu'importe qu'un moribond végète dans un lieu ou dans un autre? Cela est très-

indifférent au public et à ceux qui le gouvernent. Il n'y a que mon amitié qui en souffre. Mes amis, qui connaissent mon cœur, doivent me plaindre, et non pas me gronder. Je vous embrasse de tout mon cœur.

2446. — A M. DEVAUX,

A NANCY.

A Potsdam, le 7 octobre.

Ce n'est point ma paresse, monsieur, mais ma mauvaise santé qui a retardé ma réponse, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand besoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage. Le désir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir, fera mon principal motif. Je voudrais bien, en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami[1]; mais les places sont ici bien rares. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d'élus, mais il n'y a aussi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne suis sorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je suis son malade, comme Scarron était celui de la reine.

Je vous remercie, avec bien de la sensibilité, des offres obligeantes que vous me faites, au sujet du manuscrit que j'ai perdu. La copie qui est entre les mains du valet de chambre de monseigneur le prince Charles de Lorraine n'est point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuscrit qui est entre les mains de plus de trente personnes. L'*Histoire universelle*, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint, a été copiée plusieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce sont des matériaux pour l'histoire des temps suivants, jusqu'au siècle de Louis XIV. Je regrette surtout ce que j'avais rassemblé sur les progrès des sciences et des arts dans différents pays, et les traductions en vers que j'avais faites de plusieurs poëtes italiens, espagnols, et orientaux. Le manuscrit m'a été volé à Paris : c'est une perte que je ne puis réparer, et dont il faut que je me console. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie.

Adieu, mon cher et ancien ami, je vous embrasse du meilleur de mon âme.

1. Probablement M. Liébaud.

2447. — A M. DE LA CONDAMINE,
A PARIS.

Potsdam, le 12 octobre.

Je vous remercie, mon cher philosophe errant, devenu sédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV*. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter; et ce n'est pas ma faute si les quatre esclaves, qui s'étaient mis sous la statue de la place Vendôme[1], dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vite, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsick, et que je crois à présent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des secours que je n'attendais pas de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités, et des vérités bien curieuses. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autre avantage que celui de deux mémoires écrits de la main de Louis XIV, cela suffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la Foire aura toujours la préférence; mais il ne laissera pas de se trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chose du *Siècle de Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra-comique. On ne laisse pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de passer le vôtre dans des discussions désagréables, dont il y a très-peu de juges; et, parmi ces juges-là, la plupart sont prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem prorsus substantialem*, il faut avoir aisance, santé, et repos. Il ne tenait qu'à Maupertuis d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas. Il a dérangé sa santé par l'usage des liqueurs fortes; il a perdu quelques amis par un amour-propre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose; il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi Kœnig, qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande, et

1. Voyez tome XIV, page 494; et ci-dessus, lettre 2371.

sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même ; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage ; ce n'est pas sans regret que je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié que je serais encore ami quand même je serais courtisan.

Vraiment je serais très-obligé à M. Deslandes[1], s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de Louis XIV. M. Deslandes est citoyen et philosophe : il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler, dès là qu'on est citoyen. Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer, malgré Maupertuis[2].

2448. — A M. ROQUES[3].

Si ceux qui font des critiques avaient votre politesse, votre érudition, et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait, et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très-sincèrement, monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le *Siècle de Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant Phalk Constance, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur

1. Auteur du livre intitulé *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*. Il était membre de l'Académie de Berlin, et il mourut en 1757.

2. La Condamine n'en fit rien, et prit le parti de Maupertuis, qui s'était beaucoup moqué de lui. (K.) — L'abbé du Vernet, qui publia cette lettre à la suite de celles à l'abbé Moussinot, assure que La Condamine, quelques années avant sa mort, témoigna, devant lui, son repentir d'avoir cessé d'être en liaison avec Voltaire à l'occasion de Maupertuis; lui dit qu'il désirait une réconciliation, et l'engagea à en préparer les voies; qu'ayant en effet transmis cette disposition de La Condamine à M. de Voltaire, celui-ci y répondit par une lettre très-honnête et très-amicale, que l'abbé du Vernet remit lui-même à M. de La Condamine, et qu'on a dû retrouver dans les papiers de ce dernier. Voyez la lettre de Voltaire à du Vernet, du 24 juillet 1774.

3. Voyez tome XV, page 89. Cette lettre, sans date dans l'édition de Kehl, y est classée au mois d'avril. Elle est datée du 28 octobre dans l'édition de Bâle.

cette matière; je n'ai que mes propres mémoires, que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux. Les autorités n'y sont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir besoin pour un ouvrage qui n'est point une histoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'esprit humain sous Louis XIV.

Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de Choisy, dans sa *Relation de Siam* [1]: c'est un de mes parents, nommé Beauregard, qui avait défendu la citadelle de Bankok, sous M. de Fargue [2], autant qu'il m'en souvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de Constance.

Quant au roi Jacques et à la reine sa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi Jacques, la manière dont il se les était attirés, et la magnificence de Louis XIV. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siècle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails, comme aux chapitres des *anecdotes* et du *gouvernement intérieur*, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans.

Feu M. le cardinal de Fleury me montra l'endroit où Louis XIV avait épousé Mme de Maintenon: il m'assura positivement que l'abbé de Choisy s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de Forbin, mais Bontemps et Montchevreuil qui avaient assisté comme témoins. En effet, il était naturel que Louis XIV employât dans cette occasion ses domestiques les plus affidés, et le chevalier de Forbin, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque.

Pour l'article de Descartes, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'*athées* des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de Beausobre vous intéresse, vous le trouverez, monsieur, dans une nouvelle édition qui va paraître, ces jours-ci, à Leipsick et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragments bien curieux, copiés sur l'original de la main de Louis XIV même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public

1. *Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686.*
2. Nommé Desfarges à la page 32 de l'*Histoire de M. Constance par Deslandes*, 1756, in-8°.

d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et surtout le mariage de l'évêque de Meaux[1].

Les offres obligeantes que vous me faites, monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive[2] qui se fait à Francfort-sur-le-Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire Conrad Walther, qui a le privilége de l'empereur: c'est un très-honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je suis fâché que M. de La Beaumelle, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir, à Francfort, que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres[3] qu'il m'avait écrites de Danemark, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemark s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais, étant obligé de quitter le Danemark, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de Sa Majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsick, de là à Gotha; il est à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devait tourner ses talents d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous ne le ramènent dans le bon chemin.

Je suis, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

2449. — A MADAME DENIS.

A Potsdam, ce 15 octobre.

Voici qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de Kœnig, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Kœnig, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. Il traite tous ses partisans d'envieux, de sots, de malhonnêtes gens. La voici, cette brochure[4] singulière, et c'est un roi qui l'a faite!

1. Voyez tome XIV, page 43.
2. L'édition de La Beaumelle; voyez tome XV, page 87.
3. Les réponses de Voltaire à ces lettres sont restées inconnues. (Cl.)
4. Elle était intitulée *Lettre au public*. (K.)

Les journalistes d'Allemagne, qui ne se doutaient pas qu'un monarque qui a gagné des batailles fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement comme de l'essai d'un écolier qui ne sait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre, au-devant du titre. L'aigle, le sceptre, et la couronne, sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux, et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes, sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. Maupertuis n'a pu parvenir à être Platon, mais il veut que son maître soit Denis de Syracuse.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout Maupertuis, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. Platon a pensé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis, et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce Platon le rendait insociable.

Il a fait pour lui de la prose, cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'Arnaud, pour le plaisir d'en faire; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe, celui de me mortifier : c'est être bien auteur!

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne sais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu Platon en ridicule[1] sur ses géants, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec Kœnig. La raillerie est innocente; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de Wurtemberg a déplu. On l'a su, et on m'a fait sentir qu'on le savait. Il me semble pourtant que Titus et Marc-Aurèle n'auraient point été fâchés contre Pline, si Pline avait placé une partie de son bien sur la tête de Plinia, dans le Montbéliard.

Je suis actuellement très-affligé et très-malade, et, pour comble,

1. Dans la *Diatribe du docteur Akakia*, etc.; voyez tome XXIII, pages 560 et suiv.

je soupe avec le roi. C'est le festin de Damoclès. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai Platon l'était chez le vrai Denis.

2450. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

1752.

La nature, pour moi plus marâtre que mère,
Ne m'a point accordé le don
D'entonner au sacré vallon
Les chants mélodieux de Virgile et d'Homère;
Et lorsqu'elle doua Voltaire
D'un plus vaste génie et des traits d'Apollon,
Me laissant un regard sévère,
Elle me donna la raison.

C'est mon lot que cette vieille raison, ce bon sens qui trotte par les rues: il peut suffire pour ne pas se noyer dans la rivière quand on voit un pont sur lequel on peut la passer. Ce bon sens est ce qu'il faut pour se conduire dans la vie commune; mais cette même raison, qui m'avertit d'éviter un précipice quand j'en vois un sur mon passage, m'apprend à ne pas sortir de ma sphère et à ne point entreprendre au-dessus de mes forces. C'est pourquoi, en me rendant justice, et en avouant que mes vers sont mal faits, ma raison est assez éclairée pour me faire admirer les vôtres. Je vous remercie de *M. de Coucy*[1], qui est, selon moi, votre chef-d'œuvre tragique. Quant à *l'empereur Julien*[2], il pourra devenir excellent si vous y ajoutez les raisons pour et contre sa conversion, et que vous retranchiez, dans ce que j'ai lu, l'endroit où vous effleurez ce sujet, qui est trop faible en comparaison des arguments forts que vous ajouterez.

2451. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[3].

Monsieur l'envoyé de France est très-humblement supplié de vouloir bien permettre que le courrier se charge encore de cette lettre pour Mme Denis[4], à qui je fais part de toutes les bontés dont monsieur l'envoyé m'honore. Le courrier m'a appris que tous les paquets qu'on met à la poste de Cologne pour la France

1. La tragédie du *Duc d'Alençon.*
2. Il s'agit sans doute de l'esquisse de l'article Apostat du *Dictionnaire.*
3. Envoyé de France à Berlin. — Cette lettre est extraite du volume de M. Th. Foisset, intitulé « *Correspondance inédite de Voltaire* avec Frédéric II, le président de Brosses et autres personnages... Paris, A. Levavasseur, libraire, place Vendôme, 16; 1836 », in-8°; ou : « *Voltaire et le président de Brosses,* correspondance inédite, suivie d'un supplément à la correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse et d'autres personnages... Nouvelle édition, Paris, à la Librairie académique Didier et Cie, 1858 », in-8°.
4. Probablement la lettre du 15 octobre.

passent par Bruxelles, et on sait qu'ils y sont ouverts très-régulièrement; ainsi je supplie M. le chevalier de La Touche de vouloir bien ordonner que mes paquets soient rendus en mains propres. Je lui renouvelle les assurances de mon respect et de ma vive reconnaissance.

Ce jeudi [1], à dix heures du soir.

VOLTAIRE.

2452. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Octobre 1752.

Si je n'avais pas eu hier une terrible colique, accompagnée de violents maux de tête, je vous aurais remercié d'abord de la nouvelle édition de vos *Œuvres* [2] que j'ai reçue. J'ai parcouru légèrement les nouvelles pièces que vous y avez mises, mais je n'ai pas été content de l'ordre des pièces, ni de la forme de l'édition. On dirait que ce sont les Cantiques de Luther; et quant aux matières, tout est pêle-mêle. Je crois, pour la commodité du public, qu'il vaudrait mieux augmenter le nombre des volumes, grossir les caractères, et mettre ensemble ce qui convient ensemble, et séparer ce qui n'a pas de connexion. Voilà mes remarques, que je vous communique, car je suis très-persuadé que nous n'en sommes pas à la dernière édition de vos *Œuvres*. Vous tuerez et vos éditeurs et vos lecteurs avec vos coliques et vos évanouissements; et vous ferez, après notre mort, le panégyrique ou la satire de tous ceux avec lesquels vous vivez. Voilà ce que vous prophétise non pas Nostradamus, mais quelqu'un qui se connaît assez en maladies, et dont la profession et de se connaître en hommes. Je travaille dans mon trou à des choses moins brillantes et moins bien faites que celles qui vous occupent, mais qui m'amusent, et cela me suffit. J'espère d'apprendre dans peu que vous êtes guéri et de bonne humeur. Adieu.

2453. — A M. FORMEY.

Potsdam, le...

J'ai depuis quelque temps tous les journaux, et j'ai déjà lu celui que vous avez la bonté de m'envoyer. Je vous en remercie, monsieur; si vous en avez besoin, je vous le renvoie. Vous aurez incessamment l'édition de Dresde [3]; il y a autant de fautes que de mots. On va en entreprendre une en Angleterre qui sera fort supérieure, et où il n'y aura plus de détails inutiles sur Rousseau. Je vous dirai, en passant, que quelquefois ceux qu'on

1. Probablement le jeudi 18 octobre. Le chevalier de La Touche était arrivé à Berlin vers la fin de juillet. (Desnoiresterres, *Voltaire et Frédéric*, page 383.)
2. Dresde, 1752, sept volumes in-12.
3. La seconde édition du *Siècle de Louis XIV*.

avait pris pour des aigles[1] ne sont que des coqs d'Inde; qu'un orgueil despotique, avec un peu de science et beaucoup de ridicule, est bientôt reconnu et détesté de l'Europe savante, etc. Je suis très-aise que vous me marquiez de l'amitié ; et, si vous êtes plus philosophe que prêtre, je serai votre ami toute ma vie. Je suis d'un caractère que rien ne peut faire plier, inébranlable dans l'amitié et dans mes sentiments, et ne craignant rien ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Si vous voulez de moi à ces conditions, je suis à vous hardiment, et peut-être plus efficacement que vous ne pensez.

2454. — A MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH[2].

A Potsdam, 27 octobre (1752.)

Madame, frère Voltaire, mort au monde, amoureux de sa cellule et de son couvent dont il n'est sorti depuis huit mois, rompt enfin son silence pour Votre Altesse royale. Son détachement des choses humaines lui laisse encore quelque faiblesse, et cette faiblesse, madame, est toute pour vous. Il croit même que ce n'en est point une, et que Dieu lui pardonnera de conserver un attachement si raisonnable pour une de ses plus parfaites créatures. Je prends la liberté de lui envoyer un petit ouvrage de dévotion que j'ai fait pour mon très-révérendissime père en Dieu, le philosophe de Sans-Souci[3]? Je supplie instamment Votre Révérence royale de ne pas permettre qu'on en fasse de copie; il ne faut pas que les mystères des saints soient exposés à des yeux profanes. Ce pieux manuscrit est en bien petits caractères, mais elle pourra se le faire lire par M. le marquis d'Adhémar ou par M. le marquis de Montperny, diacres de son église. Je suis bien fâché d'être réduit à présumer seulement que M. d'Adhémar soit auprès de Son Altesse royale; je n'ai eu aucune nouvelle de lui depuis six mois. S'il est auprès de vous, madame, je ne suis pas surpris qu'il oublie le genre humain. J'espère toujours faire un petit voyage en Italie, et voir la ville souterraine avant de mourir ; mais, avant d'aller voir ce qui est sous terre, je compte bien venir faire ma cour à ce qu'il y a sur la terre de plus adorable,

1. Voltaire, le premier, avait, pendant longtemps, pris Maupertuis pour un *aigle*. (Cl.)
2. *Revue française*, 1er février 1866; tome XIII, page 223.
3. Le poëme *sur la Loi naturelle*.

et renouveler à Votre Altesse royale et à monseigneur les profonds respects et la dévotion ardente de

frère VOLTAIRE.

2455. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 28 octobre.

Mon cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandements impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers : *spiritus flat ubi vult*[1]. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

Tu nihil invita dices, faciesve Minerva.
(HOR., *de Art. poet.*, v. 385.)

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccordée : *Valete, musæ, et valete, curæ*, voilà ma devise pour le moment présent ; et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie!

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une *Rome sauvée* toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois? Ce serait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort; j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut: c'est un plaisir que le public se donne très-volontiers. Mon cher ange, laissons là Catilina, César et Cicéron, pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux; c'est là mon premier but; non, ce n'est que le second; mon premier désir est de venir vous embrasser. Je peux très-bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battements de mains, de sifflets et d'épigrammes; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions; l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps.

1. *Spiritus ubi vult spirat.* (Év. de saint Jean, ch. III, v. 8.)

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de Ferriol [1], le *Siècle* était déjà presque tout imprimé ; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir ; tout ce que je peux faire, c'est de veiller au *petit* concile ; j'en parle dans toutes mes lettres à Mme Denis. Joignez-vous à moi ; faites-l'en souvenir. Ce sera votre faute si ce *petit* subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine d'autres dont la France est inondée, et surtout dans celle que l'abbé Pernetti [2] a fait imprimer à Lyon, sous les yeux du Père du concile [3].

Adieu, mon cher ange; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux ; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à Mme Denis.

2456. — DE MADAME LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Erlang, le 1er novembre.

Il faudrait avoir plus d'esprit et de délicatesse que je n'en ai pour louer dignement l'ouvrage que j'ai reçu de votre part. On doit s'attendre à tout de frère Voltaire. Ce qu'il fait de beau ne surprend plus ; l'admiration, depuis longtemps, a succédé à la surprise. Votre *Poëme sur la Loi naturelle* m'a enchantée. Tout s'y trouve, la nouveauté du sujet, l'élévation des pensées, et la beauté de la versification. Oserai-je le dire? il n'y manque qu'une chose pour le rendre parfait. Le sujet exige plus d'étendue que vous ne lui en avez donné. La première proposition demande surtout une plus ample démonstration. Permettez que je m'instruise et que je vous fasse part de mes doutes.

Dieu, dites-vous, a donné à tous les hommes la justice et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné ce qui leur est nécessaire.

Dieu ayant donné à l'homme la justice et la conscience, ces deux vertus sont innées dans l'homme, et deviennent un attribut de son être. Il s'ensuit, de toute nécessité, que l'homme doit agir en conséquence, et qu'il ne saurait être ni injuste ni sans remords, ne pouvant combattre un instinct attaché à son essence. L'expérience prouve le contraire. Si la justice était un attribut de notre être, la chicane serait bannie; les avocats mourraient de faim; vos conseillers au parlement ne s'occuperaient pas, comme ils font, à troubler la France pour un morceau de pain donné ou refusé; les jésuites et les jansénistes confesseraient leur ignorance en fait de doctrine.

1. Voyez lettre 2427.
2. Voyez lettre 2430.
3. Le cardinal de Tencin, oncle de d'Argental et archevêque de Lyon, était archevêque d'Embrun lorsqu'il présida le concile tenu en cette dernière ville; voyez tome XV, page 60.

Les vertus ne sont qu'accidentelles et relatives à la société. L'amour-propre a donné le jour à la justice. Dans les premiers temps les hommes s'entre-déchiraient pour des bagatelles (comme ils font encore de nos jours); il n'y avait ni sûreté pour le domicile, ni sûreté pour la vie. Le tien et le mien, malheureuses distinctions (qu'on ne fait que trop de notre temps), bannissaient toute union. L'homme, éclairé par la raison, et poussé par l'amour-propre, s'aperçut enfin que la société ne pouvait subsister sans ordre. Deux sentiments attachés à son être, et innés en lui, le portèrent à devenir juste. La conscience ne fut qu'une suite de la justice. Les deux sentiments dont je veux parler sont l'aversion des peines et l'amour du plaisir.

Le trouble ne peut qu'enfanter la peine; la tranquillité est mère du plaisir. Je me suis fait une étude particulière d'approfondir le cœur humain. Je juge, par ce que je vois, de ce qui a été. Mais je m'enfonce trop dans cette matière, et pourrais bien, comme Icare, me voir précipiter du haut des cieux. J'attends vos décisions avec impatience; je les regarderai comme des oracles. Conduisez-moi dans le chemin de la vérité, et soyez persuadé qu'il n'y en a point de plus évidente que le désir que j'ai de vous prouver que je suis votre sincère amie.

WILHELMINE.

2457. — A M. ROQUES.

A Potsdam, le 17.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du *Siècle de Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeants. Quant à M. de La Beaumelle, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre Conrad Walther: c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'aie rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*; il n'y a épargné aucun soin, et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de La Beaumelle fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur, dont Walther est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé, il est résolu à attaquer M. de La Beaumelle par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de La Beaumelle, et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des *Lettres*[1] *de madame de Maintenon*, de quoi pouvoir se passer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et ici c'est un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire; c'est un étranger qui, dans l'empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de La Beaumelle en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de La Beaumelle que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire, disait-il, en Danemark, et dont le roi de Danemark le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de La Beaumelle, et mon zèle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'Académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemark et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre, imprimé à Copenhague, intitulé *Mes Pensées*, n'était pas encore trop public ; il promit de le corriger, et je crois, en effet, qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il sait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'historique; par exemple sur la constitution d'Angleterre, sur M. Pâris-Duverney, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord Tyrconnell, qui avait, disait-on, contribué à son emprisonnement, et à le faire renvoyer de la ville. Milord Tyrconnell, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit :

1. Première édition; Nancy, 1752; 2 vol. in-12. — Celle de 1756 est en 9 volumes, même format. (Cl.)

« Il est vrai que je vous ai fait conseiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer. » Je priai milord Tyrconnell de ne pas montrer cette lettre, qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection ; et il n'y a rien que je n'aie fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension ; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs;* les lettres initiales de son nom, *par M. de La B....*, sont à la tête de ce libelle. Je suis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsick il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi, qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service ? S'il est plus instruit que moi du règne de Louis XIV, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes Pensées*, des observations dont il a fait usage? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du *Siècle de Louis XIV*, quand il sait que mon libraire Walther en donne une nouvelle, beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aie passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé en dernier lieu les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit Bayle, bien des péchés de commission et d'omission [1]. Tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle doit m'honorer de ses lumières ; mais quand on écrira contre moi, en faisant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne se ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement?

J'ose vous prier, monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans son cœur les sentiments de probité que doit avoir

1. Préface de la première édition de son *Dictionnaire*, alinéa 13.

un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeants m'inspirent, etc.

2458. — A M. KŒNIG.

A Potsdam, le 17 novembre 1752.

Monsieur, le libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample, et plus curieuse que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires: un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de Son Altesse royale, à qui je vous prie de faire agréer cet hommage et mon profond respect.

Il est bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractérisent l'héroïsme de la maison d'Orange, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puissent déplaire; mais une princesse de son sang, et née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un historien et le prix de la vérité pour ne pas aimer cette vérité, quand elle est exprimée avec le respect que l'on doit aux puissances.

J'aurai sans doute bien des querelles à soutenir sur cet ouvrage; je puis m'être trompé sur beaucoup de choses que le temps seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'est pas question de me défendre, mais de l'éclairer; et il faut sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je serai tombé, et que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle. Cette vérité à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, monsieur, votre *Appel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis revenu sur-le-champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait constitués vos juges, ayant passé tout l'été à Potsdam; mais je vous avoue que, sur l'exposé de M. de Maupertuis, et sur le jugement prononcé en conséquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agissait, disait-on, d'une découverte importante dont on vous accusait d'avoir voulu ravir la gloire à son auteur par envie et par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de Leibnitz, dans laquelle vous aviez vous-même inséré cette découverte. On prétendait que, pressé par l'Académie de représenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice grossier de supposer, après coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui est mort il y a quelques années.

Jugez vous-même, monsieur, si je ne devais pas avoir les préjugés les plus violents, et si vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été instruits que par les allégations de votre adversaire, confirmées par votre silence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux, ainsi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre Mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces justificatives établissent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à Maupertuis l'ouvrage dans lequel vous combattiez ses sentiments ; que cet ouvrage est écrit avec la grande politesse et les égards les plus circonspects ; qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges ; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne foi et la franchise de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de Leibnitz. Vous lui dites que vous la teniez, avec plusieurs autres, des mains de feu Henzi ; que l'original ne pourrait probablement se trouver ; enfin vous imprimâtes et votre réfutation et une partie de la lettre de Leibnitz avec le consentement de votre adversaire, consentement qu'il signa lui-même. Les *Actes de Leipsick* furent les dépositaires de votre ouvrage, et de cette même lettre sur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il est clair comme le jour que cette lettre de Leibnitz, que vous rapportez aujourd'hui tout entière avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, et n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a personne qui n'y reconnaisse sa manière de penser, son style profond, mais un peu diffus et embarrassé ; sa coutume de jeter des idées, ou plutôt des semences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, et ce qui me cause une surprise dont je ne reviens point, c'est que cette même lettre de Leibnitz dont on faisait tant de bruit, cette lettre pour laquelle on a intéressé tant de puissances, cette lettre qu'on vous accusait d'avoir indignement supposée et

d'avoir fabriquée vous-même pour donner à Leibnitz la gloire d'un théorème revendiqué par votre adversaire, cette lettre dit précisément tout le contraire de ce qu'on croyait ; elle combat le sentiment de votre adversaire, au lieu de le prévenir.

C'est donc ici uniquement une méprise de l'amour-propre. Votre ennemi n'avait pas assez examiné cette lettre, que vous lui aviez remise entre les mains. Il croyait qu'elle contenait sa pensée, et elle contient sa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifice et de violence, qu'il fatiguât tant de puissances, et qu'il poursuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui sa méprise et son procédé, pour quatre lignes de Leibnitz mal entendues, pour une dispute qui n'est nullement éclaircie, et dont le fond me paraît la chose la plus frivole?

Pardonnez-moi cette liberté ; vous savez, monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite philosophique avec une dame[1] d'un génie étonnant et digne d'être instruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle et à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment et le sien sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de M. de Mairan contre vous deux ; et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de mathématique[2], je corrigeai son ouvrage, et j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur *les monades* et sur *l'harmonie préétablie*, auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes hérésies sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie. Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise, avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes où un mélange de métaphysique vient égarer la géométrie me paraissent des jeux d'esprit qui l'exercent et qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour et contre, sans rien changer jamais dans la mécanique. Il est clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, et la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la vitesse,

1. Mme la marquise du Châtelet.
2. Voyez la note 4, tome XXXVI, page 31.

soit qu'on la multiplie par le carré de la vitesse. Souffrez que je vous dise que la dispute sur la *moindre action* est beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome : que la nature agit toujours par les voies les plus simples ; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de Maupertuis a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure ; mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire ; et que ce serait la travestir en erreur que de prétendre, avec le Père Malebranche, que Dieu emploie toujours *la moindre quantité d'action*. Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisième espèce, qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une ; le cœur, par sa systole et par sa diastole, exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pèse pas une dragme. Toute la nature est pleine de pareils exemples ; elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie. Heureusement, monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas et fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses lois invisibles et éternelles. Malheur au genre humain, si le monde était comme la plupart des philosophes veulent le faire ! Nous ressemblons assez à Matthieu Garo[1], qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion. Vous savez comment Matthieu Garo fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba sur le nez, dans le temps qu'il raisonnait en profond métaphysicien.

Voyez donc, monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de Dieu que dans une formule d'algèbre, sur le point le plus obscur de la dynamique, et assurément sur le point le plus inutile dans l'usage. « Vous allez vous fâcher contre moi, mais je ne m'en soucie guère, » disait feu M. l'abbé Conti au grand Newton ; et je pense, avec l'abbé Conti, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui sont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse ; et j'ajoute que toutes les fois que la métaphysique s'y joint, cette curiosité est bien trompée. La métaphysique est le nuage qui dérobe aux héros d'Homère l'ennemi qu'ils croyaient saisir.

Mais que, pour une dispute si frivole, pour une bagatelle diffi-

1. La Fontaine, liv. IX, fable IV.

cile, pour une erreur de nulle conséquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes; qu'on fasse déclarer faussaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami, c'est ce qui est en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris, dans votre *Appel*, une violence bien plus singulière : on m'a écrit des lettres de Paris pour savoir si la chose était vraie. Vous dites, et il n'est que trop véritable, que Maupertuis, après avoir réussi, comme il lui était si aisé, à vous faire condamner, a écrit et fait écrire plusieurs fois à Mme la princesse d'Orange, de qui vous dépendez, pour vous imposer silence, et pour vous faire consentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve son procédé un peu dur et fort inouï. Maupertuis aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une méprise où il était tombé, il a soutenu cette méprise par une persécution ; il a fait condamner et flétrir un honnête homme sans l'entendre, et lui a ordonné ensuite de ne point se défendre et de se taire.

Quel homme de lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice, et soutenue enfin avec tant de dureté ? Où en seraient les lettres et les études en tout genre, si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a su se procurer du crédit ? Quoi ! monsieur, si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que le président de l'Académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il serait donc en droit de me faire condamner, et de m'ordonner le silence ?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix se sont jointes à la vôtre ; et, pour unique réponse, Maupertuis imprime qu'on ne doit pas savoir ce qu'il a écrit à Mme la princesse d'Orange, que ce sont des secrets entre lui et elle qu'il faut respecter. Cette réponse est le dernier coup de pinceau du tableau, et j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma surprise et de mon indignation, ainsi que tous ceux qui ont lu votre *Appel;* mais l'une et l'autre cessent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de lettres que Maupertuis a fait imprimer il y a un mois : je ne peux plus que le plaindre ; il n'y a plus à se fâcher. C'est un homme qui prétend que, pour mieux connaître la nature de l'âme, il faut aller aux terres australes disséquer des cerveaux de géants hauts de douze pieds, et des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduise les malades de poix-résine, et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles; bien entendu qu'on ne payera point le médecin si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit ou neuf cents ans, si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'est pas l'âge viril, c'est la mort; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé; que les prédictions sont de même nature que la mémoire; que tout le monde peut prophétiser; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son âme. Tout son livre est plein, d'un bout à l'autre, d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait, et, je puis dire, monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des États, et du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles et sur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne suis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier est, depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité et de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très-malade, je ne le suis pas moins; et, s'il porte dans son tombeau son injustice et son livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends.

Je suis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre, monsieur, votre, etc.

2459. — A M. G.-C. WALTHER.

Potsdam, 18 novembre 1752.

J'ai oublié de vous prier d'envoyer sur-le-champ un exemplaire de l'édition en sept volumes avec un exemplaire de la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* à M. Roques, conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg, par Francfort-sur-le-Mein. Il connaît le libraire qui contrefait votre édition du

Siècle, à la faveur de quelques notes que La Beaumelle y ajoute, et il peut vous servir. Il travaille au *Journal de Francfort*. Il connaît tous les tours de ce La Beaumelle, qui a été obligé de quitter successivement Copenhague, Berlin, Leipsick, et Gotha, et qui ne vit à présent à Francfort que du produit de sa plume.

2460. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[1].

Potsdam, 19 novembre.

Je sais très-bien, monsieur, que le rogaton que j'ai l'honneur de vous offrir n'est pas un présent digne de vous. Il faudrait avoir à vous présenter ou les *Commentaires* de César, ou ceux du roi de Prusse. Mais je vous dois un hommage, et on ne peut donner que ce qu'on a. Ne lisez pas cette misère tragique[2]. Il y a pourtant là un Lisois qui est un brave et digne homme, et dont le caractère n'est pas fait pour vous déplaire.

J'ai fait partir mon ballot. Il était pour Mme de Pompadour, mais j'ai peur d'avoir fait une faute en mettant l'adresse. Je suis si ignorant des choses de ce monde, que je ne sais pas encore si elle est duchesse ou non. Le roi[3] prétend qu'elle est duchesse de Vaujour; on m'écrit de Paris qu'elle a les honneurs sans être duchesse. Je n'ai osé lui donner un titre que peut-être elle n'a point. Je vous supplie, monsieur, d'avoir la bonté de m'instruire, car ayant envoyé le paquet à M. de La Reynière, je suis encore à temps de réparer ma faute si j'en ai commis une.

Auriez-vous à présent quelque occasion, monsieur? J'ai un paquet à faire remettre à M. le maréchal de Richelieu. Je l'adresserai à mon ami M. de Bussy, et j'aurai en ce cas recours à vos bontés. Je vous supplie de me les conserver. J'ai une grande impatience de vous remercier de vive voix et de vous assurer, monsieur, de mon respectueux attachement et de ma reconnaissance. V.

2461. — AU CARDINAL QUERINI.

Potsdam, 21 di novembre.

L'Eminenza Vostra adorna la dottrina col fregio dell' ingegno, rinforza l' ingegno col zelo, e compisce il zelo colla munificenza.

1. Éditeur, Th. Foisset.
2. *Le Duc de Foix*.
3. Le roi de Prusse.

Ella edifica di una mano una chiesa in Berlino, e coll' altra slega dal giogo eretico un valente monaco, rimanda all' ovile la smarrita peccorella. In somma la sua liberal mano diffonde altrettanto di denaro quanto d' inchiostro, ed ammaestra i dotti e solleva i poveri.

Bramo di veder i suoi scritti ed i suoi atti generosi tutti raccolti nelle bresciane stampe; ma tengo un più vivo desiderio d'inchinarla personalmente [1], etc.

2462. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, le 22 novembre.

Mon cher ange, quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire *Zulime*. Je me suis repris de goût pour cette aventurière ; et j'ose croire que, si vous la lisiez telle qu'elle est, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai, mon cher et respectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu ; mais à présent ne me demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au *Duc de Foix*. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire ; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telles que celle de *Rome sauvée*. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse, qui n'est relevée que par le caractère de Lisois. Ce *Duc de Foix* a été très-bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire ; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que Mme Denis m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne sais aucune nouvelle ni du *Duc de Foix*, ni de *Rome sauvée*, ni du *Siècle de Louis XIV*.

J'ai vu les *Lettres de madame de Maintenon* ; c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces lettres

1. *Traduction* : Votre Éminence orne la raison des charmes de l'esprit, elle élève l'esprit par le zèle, et elle met le comble au zèle par les soins magnifiques. D'une main elle décore Berlin d'une église, et de l'autre elle arrache au joug hérétique un savant religieux, brebis égarée qui rentre au bercail. Votre Éminence répand avec une égale libéralité ses trésors et son encre : elle éclaire les savants et soulage l'indigence.

Je brûle de voir vos savantes productions et vos actions généreuses recueillies par les imprimeurs de Brescia ; mais je souhaite avec encore plus d'ardeur de vous rendre mes devoirs de près, etc.

confirment tout ce que j'ai dit d'elle. Si elles m'avaient démenti, mon *Siècle* était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé La Beaumelle, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon, joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor? Il vient aussi d'écrire la vie de Mme de Maintenon. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de Caylus ces lettres et ces mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles?

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des mémoires de milord Bolingbroke[1]. Ils sont traduits en français. On dit que, dans cette traduction, on me reproche de m'être trompé sur Mme de Bolingbroke, que j'ai mise, dans le *Siècle*, au rang des nièces[2] de Mme de Maintenon; me serais-je trompé? ne l'était-elle pas par son mari? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort; mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter, tous les soirs, pour aller entendre à souper le Salomon du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château est bien dans mon goût; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mille tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin, où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

2463. — A M. ROQUES.

Pour répondre, monsieur, à vos bontés conciliantes, dont je suis très-reconnaissant, et à la lettre de M. de La Beaumelle, dont je suis très-surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire :

1° Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme

1. C'étaient les *Lettres sur l'histoire, suivies de Réflexions sur l'exil*, etc., traduites par Barbeu du Bourg, 1752, 2 volumes in-8°. Les *Mémoires secrets* de Bolingbroke, traduits par Favier, ne parurent qu'en 1754. (Cl.)

2. Voyez tome XIV, page 470, et XV, 134.

vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort ;

2° Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français ; et que M. de Bernstorff, secrétaire d'État, m'a écrit le contraire ;

3° Que, quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé *Qu'en dira-t-on?* dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains ;

4° Qu'il me promit de supprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait ;

5° Qu'il me reproche, dans ce livre, d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir, à présent, que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres ; et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre ;

6° Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse ; qu'à la vérité il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu, à la cour de Dresde, un roi... et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse ; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'Arétin gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier, mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7° Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes ; il n'y gagnera pas davantage.

8° Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers ; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à la mort : il n'attendra pas longtemps ; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord Tyrconnell est mort ; mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de La Beaumelle, et que, seul, j'empêchai milord Tyrconnell d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9° Il peut se dispenser d'imprimer le procès du juif Hirschell, qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. de La Beaumelle peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi, dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

2464. — A M. LE COMTE D'ARGENSON.

A Potsdam, le 24 novembre.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
Ne fît l'amour en mon âme renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maître [1], etc.

C'est ce que disait autrefois le saint évêque Saint-Gelais, en rencontrant son ancienne maîtresse ; et j'en ai dit davantage, en retrouvant vos anciennes bontés. Croyez, monseigneur, que vous n'êtes jamais sorti de mon cœur ; mais je craignais que vous ne vous souciassiez guère d'y régner, et que vous ne fussiez comme les grands souverains qui ne connaissent pas toutes leurs terres. Votre très-aimable lettre m'a donné bien des désirs, mais elle n'a pu encore me donner des forces. Je vous rate tout net en vous aimant, parce que l'esprit est prompt et la chair infirme chez moi [2]. Je suis si malingre que, voulant partir sur-le-champ, je suis obligé de remettre mon voyage au printemps. Je ne suis pas comme le président Hénault, qui disait qu'il était quelquefois fort aise de manquer son rendez-vous. Soyez sûr que j'ai une vraie passion de venir être témoin de votre gloire et du bien que vous faites.

J'ai bien peur que l'intérêt qui devrait animer ce que j'ai eu l'honneur de vous envoyer [3] ne soit étouffé sous trop de détails.

1. Ces six vers composent la première stance d'une pièce de poésie de J. Bertaut, évêque de Séez, intitulée *Renaissance d'amour*. Voltaire les cite tome XIX, page 11.

2. Matth., XXVI, 41 ; Marc, XIV, 38.

3. L'ouvrage dont il est question dans la lettre 1755.

Cela me fait penser qu'il ne faut pas ennuyer, par une longue lettre inutile, un homme qui en reçoit tous les jours une centaine de nécessaires, qui quelquefois aussi sont ennuyeuses.

Conservez, je vous en prie, votre bienveillance au plus ancien, au plus respectueux, au plus tendre de vos serviteurs. V.

En voulant fermer cette lettre, j'ai coupé le papier; vous me le pardonnerez.

2465. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, le 25 novembre.

Je fais partir, monseigneur, par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin, moi, de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage[1] est assez maussadement copié; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maîtres à écrire. Enfin je mets à vos pieds le seul exemplaire qui me reste. Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui seront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des événements qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes; et j'oserai même vous dire que le règne de Louis XIV attirerait peu les regards de la postérité, sans la révolution qui s'est faite, de son temps, dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, et de ses malheurs, mais surtout de cette foule d'hommes éclatants en tout genre que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous; si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de Louis XIV.

1. Voyez la lettre 1755.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos moments de loisir! Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur? Je n'ai à présent qu'un érysipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétrécissements dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français, nous périssons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids : au lieu d'augmenter, en 1686, elles ont diminué de moitié; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du Nord transportés en Italie. Il n'y a que d'Argens qui est gros et gras. Maupertuis, à force de boire de l'eau-de-vie, s'est mis à la mort; mais il en réchappe, parce qu'il est né avec un tempérament de Tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre, d'aller droit sous le pôle, de connaître le siége de l'âme en disséquant des têtes de géants, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que, dans quelques jours, il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de Descartes, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve[1]. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout est dans ce goût dans son livre. La Mettrie, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de Prades est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle âme. Vous avez eu autant de générosité que la fille aînée des rois et de votre grand-oncle[2] a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécile[3] force la Sorbonne à une démarche si humiliante, et où il imagine des *billets de confession* qui auraient opéré autant de mal que de ridicule sans la prudence du roi. Que serait aujourd'hui la France, aux yeux des étrangers, sans

1. Voyez, tome XIV, page 534, le chap. XXXI du *Siècle de Louis XIV*, qui était le XXIXe dans la première édition.

2. Le nom de *fille aînée des rois* se donnait à l'Université, et non à l'Académie française fondée par le cardinal de Richelieu (voyez tome XVI, page 32), et que Voltaire désigne ici.

3. Boyer, que Voltaire appelait *l'âne* de Mirepoix.

vous et sans M. le maréchal de Belle-Isle? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur est à vous pour jamais.

2466. — A LEURS EXCELLENCES

MESSIEURS DU CONSEIL SUPRÊME DE BERNE EN SUISSE [1].

Château de Potsdam, près de Berlin, ce 25 novembre 1752.

Messieurs, quoique j'appartienne à deux rois, auxquels je suis attaché par devoir, et par la reconnaissance que je dois à leurs bienfaits, j'ai cru pouvoir rendre un hommage solennel à votre gouvernement, que j'ai toujours admiré, et dont je n'ai cessé de faire l'éloge.

Je demande à Vos Excellences la permission de leur dédier une tragédie [2] qui a été représentée avec quelque succès sur le théâtre de Paris. J'ai cru que je ne pouvais choisir de plus dignes protecteurs d'un ouvrage où j'ai peint le sénat de Rome que Vos Excellences.

Ce n'est pas la grandeur des empires qui fait le mérite des hommes. Il y a eu dans l'aréopage d'Athènes des hommes aussi respectables que les sénateurs romains, et il y a dans le conseil de Berne des magistrats aussi vertueux et aussi éclairés que dans celui d'Athènes.

J'attends vos ordres, messieurs, pour avoir l'honneur de vous présenter un tribut que j'ai cru ne devoir qu'à vous. Un ouvrage où l'amour de la liberté triomphe ne doit être dédié qu'aux plus vertueux protecteurs de cette liberté si précieuse [3].

Je suis, avec respect, messieurs, de Vos Excellences le très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE,

gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France,
et chambellan du roi de Prusse.

1. Publiée dans la *Suisse illustrée* du 25 mai 1872, par M. C.-G. Kœnig, d'après une copie trouvée dans les papiers du professeur Lerber.
2. *Rome sauvée ou Catilina.*
3. Les avoyers de Berne refusèrent l'hommage de *Rome sauvée*. Ce fut l'un d'eux, M. Lerber, qui répondit, au nom de tous; voyez le n° 2478.

2467. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, vous avez perdu plus que vous ne pensez; mais Votre Majesté ne pouvait deviner que dans un gros livre[1], plein d'un fatras théologique, et où l'abbé de Prades est toujours misérablement obligé de soutenir ce qu'il ne croit pas, il se trouvât un morceau d'éloquence digne de Pascal, de Cicéron et de vous.

Lisez, je vous en supplie, sire, seulement depuis 103 jusqu'à 105, à l'endroit marqué, et jugez si on a dit jamais rien de plus fort, et si le temps n'est pas venu de porter les derniers coups à la superstition. Ce morceau m'a paru d'abord être de d'Alembert ou de Diderot, mais il est de l'abbé Yvon[2]. Jugez si j'avais tort de vouloir travailler avec lui à l'encyclopédie de la raison.

Comparez ces deux pages avec la misérable phrase d'écolier de rhétorique par où commence *le Tombeau de la Sorbonne*[3] : « Un vaisseau de la Sorbonne, sans voiles et sans timon, donnant contre des écueils, et fracassé sans ressource. » Cela ressemble au fameux plaidoyer fait contre les p...... de Paris : « Elles allèrent dans la rue Brise-Miche chercher un abri contre les tempêtes élevées sur leurs têtes dans la rue Chapon. » Vous sentez combien il est ridicule d'appliquer à la Sorbonne ce que Cicéron disait des secousses de la république romaine.

Il y a des choses que je fais, il y a des choses sur lesquelles je donne conseil, d'autres où j'insère quelques pages, d'autres que je ne fais point. Mais ce qui m'appartient uniquement, c'est mon érysipèle, mon amour pour la vérité, mon admiration pour votre génie, et mon attachement à la personne de Votre Majesté.

2468. — A M. FALKENER[4].

Potsdam, le 28 novembre.

I hope, my dear and worthy friend, my worthy Englishman, you have received mylord Bolingbroke's vindication against

1. Il est ici question de l'*Apologie* de l'abbé de Prades, page 103, deuxième partie. Amsterdam, 1752, in-8°. (*Note de M. Boissonade.*)

2. L'abbé Yvon, né vers 1720, est mort vers 1784; voyez tome XVII, page 135.

3. Cette phrase prouverait que Voltaire n'est point l'auteur du *Tombeau de la Sorbonne*, inséré dans les *Mélanges*, si un désaveu était une preuve, et s'il n'avait pas ainsi désavoué tous les ouvrages qui pouvaient le compromettre, et qui sont bien réellement de lui. (*Note de l'édition en 42 vol. in-8°.*)

4. Éditeurs, de Cayrol et François.

priests, whom I have hated, hate, and I shall hate till doomsday.

You will receive, my dear sir, in a very short time, an *exemplaire* of *Louis XIV* 's new edition, more accurate and correct a great deal, more copious and curious.

I desire you would be so kind as to answer two letters, I wrote to you long ago. Let me not be altogether in the dark about the good or bad success of my book in England. Two editions of it have been published this year in Europe, and two new ones are just now come out. But your approbation would flatter me more than all that eagerness of the bookmongers. Tully relyed more on the testimony of Cato, than on the huzzaz of the multitude. If you have any news of my book's fate, let me know something of it after a whole year. If you have given the volumes to a bookseller, be so good as to tell me whether this bookseller has any thing to remit to me, or not.

It is very likely I shall take a little journey, suppose my bad health will permit me. Would to God! my journey was to London! and that I could renew to you my tender respect, my friendship and my gratitude.

I have sent you, according to your desire, a list of some of the best french authors, and more suitable to your taste and character. But you will find a better list at the end of the new edition of *Lewis the Fourteenth. Vale* [1].

1. *Traduction :* J'espère, mon cher et digne ami, mon digne Anglais, que vous avez reçu la défense de lord Bolingbroke contre les prêtres, que j'ai haïs, que je hais, et que je haïrai jusqu'au jour du jugement.

Vous recevrez, mon cher monsieur, dans très-peu de temps, un exemplaire de la nouvelle édition de *Louis XIV*, bien plus exacte, plus correcte, beaucoup plus étendue et beaucoup plus curieuse.

Auriez-vous la bonté de répondre aux deux lettres que je vous ai écrites, il y a longtemps ? Ne me laissez pas ainsi dans le doute du succès de mon livre en Angleterre. Deux éditions ont été publiées cette année en Europe, et deux autres sortent de presse en ce moment. Mais votre suffrage me flatterait plus que tout l'empressement des marchands de livres. Tullius recherchait plus le témoignage de Caton que les *hourras* de la multitude. Si vous savez des nouvelles du sort de mon livre, faites-m'en donc savoir quelque chose après une année entière. Dans le cas où vous ayez donné les volumes à un libraire, soyez assez bon pour me dire si ce libraire a quelque chose à me remettre ou non.

Il est très-probable que je ferai un petit voyage, pourvu que ma mauvaise santé me le permette. Dieu veuille que mon voyage soit à Londres, et que je puisse vous renouveler mon tendre respect, mon amitié et ma reconnaissance !

Je vous ai envoyé, suivant votre désir, une liste de quelques-uns des meilleurs auteurs français, qui se rapportent le plus à votre goût et à votre caractère. Mais vous trouverez une liste encore préférable à la fin de la nouvelle édition de *Louis XIV. Vale.*

2469. — A M. FORMEY.

Je suis venu hier, monsieur, pour vous remercier des soins que vous avez la bonté de prendre. Je vous prie de différer encore de quelques jours l'*Avertissement* que vous vouliez bien mettre dans les papiers publics, et de me garder une cellule dans votre ruche[1].

N'en parlez point, je vous prie, avant que j'aie eu le bonheur de vous voir.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

2470. — A M. ROQUES.

Monsieur, j'ai lu enfin l'édition du *Siècle de Louis XIV*, que votre ami La Beaumelle a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé; cinq ou six officiers de la maison de Sa Majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé dans ses remarques les vivants et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, monsieur, non-seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à Sa Majesté ce qu'on m'impute[2]. Ce fut le marquis d'Argens qui l'avertit, à souper, de la manière dont La Beaumelle avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Qu'en dira-t-on?* Le marquis d'Argens sait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche; que je lui dis en propres paroles : *Taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'Église.* J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau, à table, mais je n'usai point de ce droit; et, loin de rendre aucun mauvais office à M. de La Beaumelle, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut

1. Formey publiait l'*Abeille du Parnasse;* voyez ci-dessus la lettre 2430.
2. Voyez la lettre 2542.

mis au corps de garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que Maupertuis ne m'a calomnié ainsi auprès de lui que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son Académie ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur, lancer ses traits, et puis retirer sa main; accuser M. Kœnig, mon ami, d'être un faussaire, le faire condamner de sa seule autorité, en pleine Académie, et se donner le mérite de demander sa grâce; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire; déchaîner La Beaumelle contre moi, et le désavouer; opprimer Kœnig et moi avec les mêmes artifices : c'est ce que Maupertuis a fait, et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre, et contre Maupertuis, qui a voulu me perdre, et contre La Beaumelle, qu'il a employé pour m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle, tantôt sourde et tantôt éclatante, comme entre les princes; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas : la force décide entre eux, et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. Kœnig, cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont La Beaumelle, excité par l'oppresseur de Kœnig, et le mien, a rempli le *Siècle de Louis XIV*.

La Beaumelle vous a mandé, monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*. Il est bien le maître d'y aller; et, pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la suite du *Siècle de Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble, avec la *Paix de Nimègue*, celle de *Riswick*, et la *Guerre de la succession;* rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, monsieur, est le comble de l'avilissement; mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le Tasse jusqu'à Pope, qui n'ait eu affaire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable.

S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort, concernant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire.

2471. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sire, j'avais écrit ce matin une lettre à l'abbé de Prades pour être montrée à Votre Majesté; depuis ce temps il a eu un exemplaire de l'édition de La Beaumelle, dont vous l'aviez chargé de vous rendre compte. Je lui ai redemandé aussitôt ma lettre, comptant alors prendre la liberté d'écrire moi-même à Votre Majesté. Mais me trouvant très-mal, et ne pouvant écrire une lettre de détails dans ce moment, je supplie Votre Majesté de permettre que je lui envoie la lettre ou plutôt le mémoire[1] de ce matin. Je la conjure de laisser périr un mauvais ouvrage qui tombera de lui-même, et d'avoir pitié de l'état affreux où elle m'a réduit.

2472. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Votre efrontrie m'étone, après ce que vous venez de faire[2], et qui est clair côme le jour. Vous persistez au lieu de vous avouer coupable; ne vous imaginez pas que vous frez croire que le noir est blang, quand on ne voit pas, c'est qu'on ne veut pas tout voir, mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues votre conduite vous mériterait des chaines.

L'éditeur est interrogé, il a tout déclaré.

2473. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[3].

Ah mon Dieu sire dans l'état où je suis! Je vous jure encor sur ma vie à laquelle je renonce sans peine que cest une calomnie affreuse. Je vous conjure de faire confronter tous mes gens. Quoi! vous me jugeriez sans entendre! Je demande justice et la mort.

1. Ce mémoire ou lettre à l'abbé de Prades m'est inconnu. (B.)

2. Il s'agit de la *Diatribe* contre Maupertuis. Comme Beuchot, nous donnons ce billet du roi, et la réponse de Voltaire, suivant les originaux qui sont à la Bibliothèque nationale.

3. Écrit au bas du billet qui précède.

[illegible]

[illegible]

[illegible], en 17[illegible], en 17[illegible], en 17[illegible]. La

traduire les amours fortunées d'Ovide[1], que les amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à se plaindre de vous, elle serait discrète, et vous pourriez vous vanter de vos exploits sans lui déplaire. Il y a de très-galants hommes qui ont perdu partie, revanche, et le tout[2], sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous crois très-heureux au jeu.

Pour moi, qui ne joue point, je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs, et chantez-les. J'ai l'honneur d'être, etc.

2476. — A M. DARGET.

A Potsdam, le 4 décembre 1752.

Vous m'allez prendre pour un paresseux, mon cher Darget; mais je ne suis ni paresseux, ni indifférent. Un malade qui a eu sur les bras deux éditions à corriger est un homme à qui il faut pardonner. Les détails me pilent, disait Montagne[3]. Il est plus agréable d'être à Fontainebleau, à Plaisance[4], à Brunoy, à Versailles. Je me flatte que vous y êtes avec une vessie bien réparée. et que vous êtes en état de faire encore le coquet sans crainte de mauvaise aventure; Daran et le plaisir ont dû vous guérir. Vous avez bien couru depuis un an, et moi j'ai resté constamment dans ma chambre, dont je ne suis sorti que pour aller chez le roi quand il a plu à Sa Majesté de me mettre du banquet des sept sages. Ce n'est pas que je sois sage; au moins n'allez pas imaginer cette folie-là. Je n'en ai guère vu encore, et je n'ai pas l'honneur de l'être. Les uns vont faire leurs folies en grande

date que je donne se trouve à la page 65 du *Codicille d'un vieillard, ou Poésies nouvelles d'Augustin Ximenès*, Paris, 1792, in-8°. (B.)

1. Ximenès avait envoyé à Voltaire une traduction en vers de la septième élégie du troisième livre des *Amours* d'Ovide : *At non formosa est*, etc. La pièce de Ximenès commençait ainsi :

> Que lui manquait-il donc? la grâce, la beauté,
> Ou ce je ne sais quoi d'où naît la volupté?
> Non, etc.

Il y déplorait son accident avec M[lle] Clairon; voyez la note suivante. (B.)

2. Voltaire, dans sa lettre à d'Argental, du 29 février 1764, dit que Ximenès, en trois rendez-vous avec M[lle] Clairon, perdit partie, revanche, et le tout. C'est Ximenès lui-même qui donne l'indication de la lettre de 1764, comme expliquant celle de décembre 1752. (B.)

3. Voyez une note de la lettre à d'Argental, du 7 septembre 1761.

4. Château construit par Pâris-Montmartel.

cohue, et moi j'en fais en vers et en prose dans ma retraite.

> Scit genius, natale comes qui temperat astrum [1].

Je vous assomme toujours de citations d'Horace. On ne le cite guère à Fontainebleau et à Brunoy : c'est pourtant le meilleur prédicateur que je connaisse ; il est prédicateur de cour, de b....., et de bon goût, et surtout du repos de l'âme. Il sait

> Quid te tibi reddat amicum [2].

Il savait vivre avec Auguste et Mécène ; et sans eux, il avait son Sabine, comme M. de Valori a son Estampes. Vous n'êtes pas encore

> Ruris amator [3],

vous, monsieur le courtisan :

> Miraris
> Fumum et opes strepitumque Romæ [4].

Vous ne reviendrez donc qu'au printemps, et moi, je pourrai bien faire un petit tour dans ce temps-là, si je ne suis pas mort. Nous serons comme Castor et Pollux, nous n'aurons point paru sur le même hémisphère pendant deux ans ; mais je vous aimerais aux antipodes. Je me flatte que madame votre sœur a trouvé, par vos soins, l'établissement que vous désiriez tant pour elle. Peut-être à présent ne le désirez-vous plus. Et toujours Horace :

> Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit [5].

Vous m'allez envoyer promener, me traiter de pédant : cependant vous m'avez paru assez content de mon dernier sermon dont ce philosophe voluptueux et libre m'avait fourni le texte ; vous en profiterez si vous voulez ou si vous pouvez. Conservez-moi votre amitié ; je vous ai été fidèle depuis le moment où je vous ai connu ; je le serai toujours. Ce ne sont pas les moines qui aiment leurs chambres, dont les autres moines aient rien à craindre. *Pax Christi.* Adieu ; je rendis à Mlle Le Comte votre lettre, et je suis à vos ordres en tout et partout.

1. Horace, livre II, épître II, vers 187.
2. *Id.*, livre I, épître XVIII, vers 101.
3. *Id.*, livre I, épître X, vers 2.
4. *Id.*, livre III, ode XXIX, vers 12.
5. *Id.*, livre I, épître I, vers 98.

2477. — A M. G.-C. WALTHER.

6 décembre 1752.

J'apprends, à l'instant du départ de la poste, que le nommé d'Arnaud est à Dresde. Sa Majesté le roi de Prusse a été obligé de le chasser de ses États, et il méritait une punition plus sévère. On apprend qu'il a forgé des lettres de Sa Majesté, en prose et en vers, qu'il débite impudemment. Si vous pouviez, mon cher Walther, vous faire donner ces papiers et les renvoyer à notre cour, vous rendriez un très-grand service. Au reste, il est bon que vous connaissiez ce scélérat, et que vous le fassiez connaître. Je vous réitère toutes les prières que je vous ai faites, et vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

2478. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE A MAUPERTUIS[1].

10 décembre 1752.

Ne vous embarrassez de rien, mon cher Maupertuis. L'affaire des libelles est finie. J'ai parlé si vray à l'hôme, je lui ai si fort lavé la tête que je ne crois pas qu'il y retourne..... Je l'ay intimidé du coté de la boursse, ce qui a fait tout lefet que j'en atendais. Je lui ai déclaré enfin nettement que ma maisson devait être un sanctuaire et non une retraite de brigands ou de cellerats distillent des poissons..... A présent ne pensez qu'à vos poulmons, et ne sortez pas de votre chambre par le froid présent.

2479. — DE M. LERBER[2], AU NOM DES AVOYERS DE BERNE.

Berne, ce 15 décembre 1752.

Voltaire, il est bien doux sans doute
De voir son nom par vous cité;
Et vos écrits sont la grand'route
Qui mène à l'immortalité.
Sans flatterie et sans rancune,
Ami de la simple équité,
Vous osez, avec liberté,

1. *Voltaire et Frédéric*, par G. Desnoiresterres, p. 374.
2. Sigismond-Louis Lerber est mort le 20 avril 1783. Cette réponse à Voltaire, ainsi que la lettre de Voltaire n° 2466, ont été publiées pour la première fois par M. Clogenson. (B.) — Nous donnons aujourd'hui le texte publié, par M. C.-G. Kœnig, dans la *Suisse illustrée* du 25 mai 1872.

Juger l'homme et non sa fortune.
Chez vous on voit également
Le roi, l'actrice et le marchand,
Ne faire ensemble qu'un volume;
Et, pour prétendre au même rang,
Il leur suffit de votre plume.
Nous le savons; mais, sûrement,
Nous accepterions librement
L'offre d'un honneur qui nous flatte
Si nous ne jugions seulement
La matière un peu délicate.
Eh! mais, que dirait à Paris
Ce corps nombreux de beaux esprits,
Dont le bon goût est le partage,
Si, dans le siècle où nous vivons,
On voyait mis en étalage
Le nom d'un des *Treize Cantons*
A la tête de votre ouvrage!
Ces gens-là ne croiraient jamais,
Même en dépit de votre pièce,
Que nous ressemblons traits pour traits
Aux héros de Rome et de Grèce,
Dont vous leur ferez les portraits.
A coup sûr, quoi qu'on pût leur dire,
Ils penseraient que c'est pour rire;
Et les Suisses, venons au fait,
Pour de bonnes raisons peut-être,
N'aiment déjà point trop paraître
Sur vos théâtres, on le sait.
D'ailleurs, dans cette paix profonde
Dont nous jouissons, grâce à Dieu,
L'honneur de briller dans le monde,
En gros ne nous touche que peu.
Malgré les oraisons funèbres
Où l'on prétend qu'il est honteux
De vivre ainsi dans les ténèbres,
Nous croyons, comme nos aïeux,
Que, tout pesé, il vaut bien mieux
Être tranquilles que célèbres.
Et surtout, soit dit en passant,
On tient ici pour ce système
Depuis qu'en certain document
Nous avons lu dernièrement
Que dans Pékin aujourd'hui même
On croit César mahométan.
Voltaire, voilà nos scrupules;
Soit sagesse, soit vanité,
Notre public s'est entêté
De croire que les ridicules
Sont pires que l'obscurité.

Et, quand au temple de Mémoire,
Comme vous paraissez le croire,
On voudrait bien nous recevoir,

Nous n'aurions pas trop bonne mine,
Si nous venions là nous asseoir,
Avec nos babits de drap noir,
Près de vos rois fourrés d'hermine.

C'est pour Frédéric et Louis
Qu'Apollon vous prête sa lyre;
Mais, pour les gens de mon pays,
Stumpf, j'en réponds, peut leur suffire.

Cependant, et n'en doutez pas,
Nous n'en lirons pas moins *Alzire,*
Charles Douze, Micromégas,
La Ligue, Memnon, et *Zaïre.*

Moi-même, aux yeux de l'univers
Je voudrais bien oser vous dire
Que c'est à force de vous lire
Que j'appris à faire ces vers.

2480. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, le 16 décembre.

Vous avez dû recevoir, monseigneur, par M. de La Reynière, une très-grande lettre [1] et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte ; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé : c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile que sur le siècle de Louis XIV. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation, et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres ! je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

Après cette petite préface que vous fait votre historiographe, voici une requête de votre historien. On a repris *le Duc de Foix ;* il ne s'agit plus que de jouer *Rome sauvée,* suivant l'exemplaire envoyé de Berlin.

« Je supplie monseigneur le maréchal duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre du roi, de vouloir bien

1. Celle du 25 novembre. (K.)

interposer son autorité pour qu'on reprenne au théâtre la tragédie de *Rome sauvée* ; qu'on la représente suivant l'exemplaire que j'ai envoyé, et que les acteurs se chargent des rôles suivant la distribution que j'en ai faite, approuvée par monseigneur le maréchal de Richelieu.

« A Berlin, ce 15 décembre 1752. »

VOLTAIRE.

2481. — A M. ROQUES.

Ce 16 décembre 1752.

On ne peut être plus sensible que je le suis, monsieur, à tous vos soins obligeants. Je conviens que vous êtes dans une position délicate, et que vous vous acquittez de vos fonctions de médiateur on ne peut pas mieux. Vous savez tout ce que j'ai fait pour entrer dans vos vues pacifiques. Il est bien étrange que M. de La Beaumelle ait voulu, pour quelques ducats, s'attirer une affaire si désagréable et si peu digne d'un honnête homme. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que les libraires sont en possession de contrefaire les ouvrages des gens de lettres, et de leur ravir le fruit de leurs travaux; mais qu'un homme de lettres contrefasse un livre dont un libraire a le privilége, et ait encore l'imprudence absurde de contrefaire une mauvaise édition furtive, dans le temps que mon libraire en donne une bonne ; que sur cette mauvaise édition furtive il se hâte de faire des remarques pour quelques ducats, sans savoir si les objets de ces remarques se trouveront dans la seule édition que j'approuve, et dont j'ai fait présent à mon libraire Conrad Walther, c'est un procédé, monsieur, dont je vous laisse le juge. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me faire tenir, par le chariot de poste de Francfort à Berlin, le livre de La Beaumelle, intitulé *Mes Pensées*, que le magistrat de Francfort a fait à la vérité saisir, mais dont il reste, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre sur le paquet en toile cirée, je le payerai avec le port, selon l'usage, et le maître du chariot de poste vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je suis, monsieur, etc.

P. S. J'oubliais de vous dire que les *Lettres de madame de Maintenon* ont été volées à M. de Margency, écuyer de M. le maréchal de Noailles, neveu de Mme de Maintenon : cela fait beaucoup de bruit à Paris.

2482. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, le 18 décembre.

Voici, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces compliments-là; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que son ouvrage[1],
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle sans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur sur l'Histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'Argenson. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le *Siècle de Louis XIV*. Je ne l'ai point fait ; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails : cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la guerre, puisque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'Argenson comme des matériaux qu'il m'avait confiés, et qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, monsieur, que je lui demande très-sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur ; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de Louis XV se fassent lire comme le *Siècle de Louis XIV;* j'ai presque dit comme votre Chronologie; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire déshonneur à celui de M. d'Argenson, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne ; je vous la demande instamment ; faites-lui parvenir mes remords.

2483. — A M. FORMEY.

J'ai eu du monde jusqu'à présent, monsieur, et je n'ai pas eu le temps de vous répondre.

Je tâcherai de venir chez vous après-demain, si mes forces me

1. Voyez tome XXXVI, page 298.

le permettent, et nous raisonnerons amplement sur ce que vous me mandez.

Je vous viendrai voir en bonne fortune, et ni l'un ni l'autre ne s'en vantera.

2484. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 18 décembre.

Mon cher et respectable ami, je ne peux pas plus à présent changer de climat que changer mes vers. Un érysipèle rentré m'enterrerait sur les bords de l'Elbe ou du Weser, et il serait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Westphalie. Votre charmante lettre du 7 décembre, votre tendre amitié, me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal. Vos lettres me ressuscitent, mais on dit que Mlle Gaussin tue *le Duc de Foix*. Cette Gaussin est actuellement un médecin d'eau douce.

Ce que vous dites de Lamotte me fait trembler. Quoi! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent; et, parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire [1]! Comment serais-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que Lamotte, et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que Lamotte ne croyait l'être de Mme la duchese du Maine? Je m'en vais prier M. Berryer [2] de permettre qu'on affiche à Paris : « Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'est point heureux. »

Si vous avez lu cet article de Lamotte lisez donc celui de Rousseau, et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur Lamotte, et sur Rousseau, et sur Fontenelle, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme Louis XIV. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de Mme de Maintenon si j'avais vu plus tôt ses *Lettres*. Elle est tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance, de la faiblesse, de la fausseté, de l'ambition, du manége, des messes, des sermons, des galanteries, des cabales : voilà ce qui compose

1. Il s'agit des *Mémoires pour servir à l'histoire des couplets de* 1710, *attribués faussement à M. Rousseau,* Bruxelles, 1752, petit in-12; nouvelle édition, 1753, même format.

2. Lieutenant général de police.

Vous vous souvenez de cette belle lettre [1] qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe,* disait-il ; *je le suis de même.* Ma foi, sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre [2] du 1er novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire : « Je vais à Plombières », au mois de décembre.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Évangile, nommé Pérard [3], né comme moi en France ; il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires : le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelque trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

2486. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, le 18 décembre.

Mon cher duc de Foix, il faut donc que Sceaux ait toujours des Baron ; mais le théâtre n'a pas toujours des Lecouvreur. C'est pour elle que le rôle d'Amélie avait été fait [4] ; elle ne sera pas remplacée. La vieille enfant qui joue dans *l'Oracle* et dans *Zaïre* [5] ne peut que faire tomber mon *Duc.*

> Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
>
> (*Zaïre*, acte IV, scène VII.)

elle ne sera pas fâchée de faire des niches à l'oncle et à la nièce. Je suis très-fâché que Mme Denis se soit compromise avec ce tripot :

1. Du 23 août 1750.
2. Cette lettre n'est pas connue.
3. Jacques de Pérard, de l'Académie de Berlin. De 1746 à 1750, il travailla, avec Formey, à la *Nouvelle Bibliothèque germanique.*
4. Adrienne Lecouvreur mourut le 20 mars 1730, et la tragédie d'*Adélaïde du Guesclin,* dont *Amélie, ou le Duc de Foix* est une sorte de copie, ne fut commencée, au plus tôt, qu'à la fin de 1732. (Cl.)
5. Mlle Gaussin. — *L'Oracle* est une petite comédie de Saint-Foix.

il eût été mieux d'attendre le retour de M. de Richelieu; mais à présent il ne faut plus qu'elle s'avilisse à postuler des désagréments. Cela n'est bon que pour moi, vieux pilier de théâtre, vieux Pellegrin qui ai toute honte bue. Je lui envoie lettres pour M. de Richelieu, requête en forme, et mes sentiments au tripot; cela fait, je remets cette juste cause entre les mains de Dieu.

J'ai fait à *Zulime* tout ce que m'ont permis *Louis XIV* et *Louis XV*, auxquels j'ai donné presque tout mon temps, en bon et loyal sujet. Mettez-moi toujours aux pieds de Mme la duchesse du Maine[1]. C'est une âme prédestinée, elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment; et, quand elle sera malade, je vous conseille de lui administrer quelque belle pièce au lieu d'*extrême-onction*. On meurt comme on a vécu; je meurs, moi qui vous parle, et je griffonne plus de vers que Lamotte-Houdard, et plus de prose que La Mothe le Vayer. Si je faisais des vers comme vous les récitez, je travaillerais pour vous du soir au matin. Aimez-moi, si vous pouvez, autant que vous êtes aimable.

2487. — A M. FORMEY.

En vérité, monsieur, je ne vous croyais pas Suisse. Un illustre théologien[2] de Bâle écrit que milord Bolingbroke a eu la ch........., et de là il tire la conséquence évidente que Moïse est l'auteur du *Pentateuque*. On prétend que de bonnes lois et de bonnes troupes ne valent rien, si l'on n'a pas une foi vive pour les dogmes de Zwingle[3] et de Calvin. Or, comme Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Nerva, Julien, etc., etc., avaient le malheur de ne croire pas plus à Zwingle qu'au pape, et que cependant tout allait assez bien de leur temps, on a cru à Potsdam ne devoir pas être tout à fait de l'avis du révérend docteur suisse. Le *chapelain*[4] de milord Chesterfield a pris en bon chrétien la cause de milord Bolingbroke, il l'a défendue dans une lettre pieuse et modeste. La traduction est parvenue ici avec la permission des supérieurs. Le roi a beaucoup ri : faites-en de même. Il paye bien les docteurs, et se moque des disputes théologiques, métaphysiques, phoronomiques, et dynamiques. Soyez très-tranquille, vivez gaiement de l'Évangile et de

1. Morte le 23 janvier suivant.
2. J.-J. Zimmermann, né en 1695, mort en 1756.
3. Le véritable nom est Zwingli. (Cl.)
4. Ce chapelain est Voltaire lui-même; voyez, tome XXIII, page 547, la *Défense de milord Bolingbroke*.

la philosophie, et laissez les profanes douter de la chronologie de Moïse et des monades. Tâchez de conserver la vôtre; faites-vous couvrir de poix-résine; essayez de vous mettre de grandes épingles dans le cul, suivant l'avis de l'auteur des nouvelles Lettres[1]. Tâtez des forces centrifuges, ou plutôt faites-vous embaumer tout vivant, afin de n'attraper que dans sept ou huit cents ans ce point de maturité qui est la mort. Pour moi, si je peux jamais rattraper ma jeunesse, je compte aller faire un tour aux terres australes avec Dalichamp, et disséquer des cervelles de géants hauts de douze pieds, et des hommes velus comme des ours avec des queues de singe. Alors nous saurons des nouvelles positives de la nature de l'âme; j'exalterai la mienne pour vous prédire l'avenir : car vous savez qu'un peu d'exaltation fait voir le futur comme le passé. Je vous prédis donc que ceux qui tourneront les sottises de ce monde en raillerie seront toujours les plus heureux, et, pour revenir du futur au passé, je vous jure que Démocrite avait raison et qu'Héraclite avait tort. Croyez-moi, ne mettez aux choses que leur prix, et ne prenez point de grosses balances pour peser des toiles d'araignée. Il y a mille occasions où un vaudeville vaut mieux qu'une lamentation de Jérémie.

A propos de chanson, par quelle rage diabolique révoquez-vous en doute la chanson de l'archevêque de Cambrai[2]? Savez-vous bien que vous êtes un impie d'armer l'incrédulité, qui triomphe tant dans ce siècle pervers, contre une chanson d'un successeur des apôtres? Je vous dis devant Dieu que le marquis de Fénelon me récita cette chanson à la Haye, en présence de sa femme et de l'abbé de La Ville. Eh! morbleu! faites comme l'archevêque de Cambrai; détrompez-vous de tout.

Adieu; je ne me porte pas mieux que vous; le moins malade ira voir l'autre.

2488. — A M. BAGIEU.

Berlin, le 19 décembre.

Votre lettre, monsieur, vos offres touchantes, vos conseils, font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me

1. Les *Lettres* dont Voltaire se moque dans la *Diatribe du docteur Akakia* (tome XXIII, page 560).

2. Voyez tome XV, pages 72 et 140; et, tome XXIX, page 253, le neuvième des *Fragments sur l'Histoire*.

mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près six ; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un ; je n'avais point apporté d'érysipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête; que Pascal, Alexandre et Jésus-Christ, n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme Fontenelle. La nature a donné à ce qu'on appelle mon âme un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant j'ai enterré presque tous mes médecins, et jusqu'à La Mettrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codénius, médecin du roi de Prusse; mais celui-là a la mine de vivre plus longtemps que moi; du moins je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand ; je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme, il en sait tout autant que les autres; et, quand il voit que mes dents tombent, et que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on peut vivre aussi longtemps que Mathusalem, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque : car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-là réussiront ; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles ; et, quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez. Soyez persuadé, monsieur, que, tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

2489. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[1].

Le malade V... présente ses respects à M. le chevalier de La Touche; il le supplie très-humblement de vouloir bien lui

1. Éditeur, Th. Foisset.

envoyer un certificat de vie. Il avoue que la proposition est peut-être hardie, et qu'on peut fort bien lui contester qu'il soit vivant. Mais il espère des bontés de monsieur l'envoyé qu'il ne voudra pas le juger à la rigueur. Il aura l'honneur d'envoyer chercher chez le secrétaire de monsieur l'envoyé ce certificat favorable samedi matin. Il voudrait bien pouvoir venir chez lui lui témoigner sa respectueuse reconnaissance.

Jeudi[1].

Je prie monsieur son secrétaire de m'intituler gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, car mon premier devoir est d'appartenir toujours au roi mon maître.

2490. — A M. FORMEY.

Le 23 décembre.

On dit, monsieur, que vous avez fait fourrer quatre mauvais vers contre moi dans l'Almanach de Bourdeaux[2], imprimé avec permission de votre Académie. Vous pensez bien que je ne m'en soucie guère, et que je combats gaiement contre tout le monde; mais je vous avertis que vous ne gagnerez rien à cette guerre, que les choses ne sont pas comme vous le pensez, et qu'il vaudrait mieux, comme je vous l'ai mandé[3], que le moins malade de nous deux allât voir l'autre. Savez-vous ce que je vous conseille? de venir dîner tête à tête avec moi, aujourd'hui ou demain; vous vous en trouverez mieux que de venir m'attaquer en vers ou en prose. Croyez-moi, la vie est courte; il vaut mieux boire ensemble que de se houspiller.

2491. — A M. FORMEY.

Le 23 décembre.

Puisque ainsi est, *Iddio sia lodato*, je vous avouerai tout net que votre sortie sur certaines personnes, et un petit mot de la discipline militaire, et un petit coup de dent à ceux qui ont écrit après Newton, et une petite attaque portée à certaines gens qui ont fait certains livres, et un mépris trop marqué pour certains sentiments de certaines gens, qui n'en changeront pas, etc.; je vous avouerai, dis-je, que tout cela a été fort mal reçu. Vous

1. Peut-être le jeudi 21 décembre 1752.
2. Bourdeaux était le nom d'un libraire de Berlin.
3. Dans la lettre 2487.

devriez, ma foi, me remercier de l'apologie de Bolingbroke[1], car tout ce qui fait rire apaise. Je pourrais vous servir, et cela me serait bien plus agréable que d'écrire sur le *Pentateuque*. Quand on m'attaque, je me défends comme un diable, je ne cède à personne; mais je suis un bon diable, et je finis par rire. Je suis très-malade, et vous sortez, vous avez été chez le grave président[2]. Venir de chez vous chez moi, bien emmitouflé, n'est pas un voyage aux terres australes. Point de rancune, puisque je n'en ai point. Venez dîner amicalement demain ou après-demain. Je vous enverrai un carrosse ou une chaise; vous n'aurez point de froid dans la rue, et vous serez chez moi très-chaudement. Il faut que nous causions, et vous trouverez *mixtum utile dulci*[3].

2492. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[4].

Ce n'est pas sans raison, monsieur, qu'on m'avait dit que vous êtes le plus généreux de tous les hommes. Je l'éprouve bien dans le malheur horrible que j'éprouve pour une bagatelle. Ce malheur est beaucoup augmenté depuis la visite dont vous m'avez honoré. Oserai-je vous supplier de vouloir bien envoyer demain, avant dîner, votre secrétaire d'ambassade chez un homme que ni sa maladie ni sa situation ne laissent en état de venir vous assurer de son respect et de sa tendre reconnaissance? V.

Jeudi au soir[5].

2493. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[6].

(1er janvier 1753)[7].

Sire, pressé par les larmes et les sollicitations de ma famille, je me vois obligé de mettre à vos pieds mon sort, et les bienfaits,

1. La *Défense de milord Bolingbroke*; voyez tome XXIII, page 547.
2. Maupertuis.
3. Horace, *Art poét.*, vers 343.
4. Éditeur, Th. Foisset.
5. Sans doute 28 décembre 1752.
6. Éditeur, Th. Foisset.
7. Colini place la démission de Voltaire dix jours après l'exécution faite sur la diatribe d'*Akakia*, c'est-à-dire au 3 janvier. Mais une note transcrite ci-après dit positivement que cette démarche eut lieu le 1er de ce mois. Voyez aussi la lettre à Mme Denis du 13 janvier.

et les distinctions dont vous m'avez honoré. Ma résignation est égale à ma douleur. Je ne me souviendrai que de ces mêmes bienfaits; Votre Majesté doit en être bien convaincue. Attaché à elle depuis seize ans par ses bontés prévenantes; appelé par elle dans ma vieillesse, rassuré par ses promesses sacrées contre la crainte attachée à une transplantation qui m'a tant coûté; ayant eu l'honneur de vivre deux ans et demi de suite avec elle, il m'est impossible de démentir des sentiments qui l'ont emporté dans mon cœur sur ma patrie, sur le roi mon souverain et mon bienfaiteur, sur ma famille, sur mes amis, sur mes emplois. J'ai tout perdu : il ne me reste que le souvenir d'avoir passé un temps heureux dans votre retraite de Potsdam. Toute autre solitude sera pour moi bien douloureuse, sans doute. Il est dur d'ailleurs de partir dans cette saison quand on est accablé de maladies; mais il est encore plus dur de vous quitter. Croyez que c'est la seule douleur que je puisse sentir à présent. Monsieur l'envoyé de France, qui entre chez moi dans le temps que j'écris, est témoin de ma sensibilité, et il répondra à Votre Majesté des sentiments que je conserverai toujours. J'avais fait de vous mon idole; un honnête homme ne change pas de religion, et seize ans d'un dévouement sans bornes ne peuvent être détruits par un moment de malheur.

Je me flatte que de tant de bontés il vous restera envers moi quelque humanité; c'est ma seule consolation, si je puis en avoir une.

2494. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[1].

1er janvier.

J'ai l'honneur de vous confier, monsieur, la copie de la lettre que j'envoie au roi de Prusse et que j'ai minutée devant vous. Elle n'est pas d'un homme qui ait à se reprocher d'avoir jamais manqué personnellement à Sa Majesté. Elle ne peut me refuser la liberté de sortir de ses États. J'ose espérer même qu'après m'avoir arraché à ma patrie et à tout ce que j'avais de plus cher, après m'avoir demandé au roi par son ministre, après m'avoir donné des assurances si réitérées et si tendres de me rendre heureux, elle ne me laissera point partir sans quelques paroles de consolation. Elle doit cet adoucissement à mon état, et je l'attends de la générosité de son caractère; et je me mets sous votre

1. Éditeur, Th. Foisset.

protection, monsieur, comme un Français, comme un domestique du roi, comme un officier de sa maison. Je n'ai jamais cessé de lui appartenir; il me fait même une pension, outre le brevet de son gentilhomme ordinaire qu'il m'a conservé. Il ne m'a cédé à Sa Majesté prussienne qu'en me conservant tous mes droits dans ma patrie. Vous êtes ici le protecteur des Français; je vous demande instamment, monsieur, de couronner vos bontés; de parler à M. de Podewils d'une manière touchante, et de l'engager par la plus pressante sollicitation à représenter au roi son maître combien il est digne de sa grandeur et de sa bonté de laisser sortir *à son gré* un étranger malheureux et malade, qu'il a eu deux ans et demi auprès de sa personne, et qui conservera toujours pour ses anciennes bontés la plus respectueuse reconnaissance, et combien il est digne encore d'un monarque tel que lui d'adoucir par des paroles de bienveillance le tort à jamais irréparable qu'il m'a fait.

Personne n'est plus en état que vous, monsieur, de me rendre les meilleurs offices, et par le poste où vous êtes et par la confiance qu'on doit avoir en vous. Je vous supplie d'ajouter cette marque de bonté à toutes celles que vous m'avez données. Je ne peux vous offrir que les tristes témoignages d'une reconnaissance aussi tendre, aussi respectueuse qu'inutile; mais c'est assez pour une âme aussi belle que la vôtre. V.

J'ajoute que je vous supplie de demander le secret à M. de Podewils jusqu'à mon départ, comme j'ose le demander au roi de Prusse.

2495. — A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON [1].

Le 2 janvier 1753.

Je vous remercie, monsieur, des éclaircissements que vous avez bien voulu me donner sur votre *Traité de la Lumière*. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre, car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire; mais notre cher Clairaut m'apprend que vous

1. *Gaspard le Compasseur* de Créqui-Montfort, marquis de Courtivron, né en 1715, au château de Courtivron en Bourgogne, reçu à l'Académie des sciences en 1744, mort en octobre 1755. Son *Traité d'Optique*, cité ici par Voltaire, parut en 1752, in-4°. (Cl.)

êtes cet officier général de l'état-major auquel le comte de Saxe écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohême, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille Croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de cœur, courtes paroles; qu'on se batte, j'arrive.* Maurice de Saxe.

Billet auquel vous répondîtes si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. Frédéric fait de bons vers, le maréchal de Saxe des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez, comme bien démontrées, les assurances des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

2496. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE [1].

2 janvier 1753 [1].

A vous seul.

Voici, monsieur, une aventure que je vous confie avec le secret qu'on me recommande et avec un abandonnement entier à votre protection et à vos conseils. J'ai renvoyé au roi ma clef, mon ordre et ma pension, à trois heures et demie. Il m'a envoyé Fredersdorff à quatre heures me dire de n'en rien faire, qu'il réparerait tout, et que je lui écrivisse une autre lettre. Je lui ai écrit, mais sans démentir la première, et je ne prendrai aucune résolution sans vos bontés et sans vos conseils. Comme j'ai eu l'honneur de vous prendre à témoin de mes sentiments dans ma première lettre, et que le roi sait que, selon mon devoir, je vous ai confié mes démarches, ce sera à vous à être arbitre [2]; vous êtes actuellement un ministre de paix; on la propose : dictez les

1. Éditeur, Th. Foisset.

2. Voici une note dont copie s'est retrouvée dans les papiers du chevalier de La Touche, et qui était probablement destinée par Voltaire aux journaux (voyez le quatrième alinéa de la lettre 2502), comme l'*Avertissement* qu'il adressa au libraire Walther de Dresde (nº 2515).

« Le premier janvier, M. de Voltaire renvoya à Sa Majesté prussienne la clef d'or et le cordon de l'ordre dont le roi l'avait honoré, et se démit d'une pension de 20,000 livres et de tout ce qui lui est dû. Le roi lui envoya sur-le-champ le surintendant de sa maison, qui lui rendit sa clef, son cordon et ses brevets de pension. *Le lendemain,* le roi lui écrivit une lettre pleine de bonté, et M. de Voltaire, pénétré de respect et de reconnaissance, a persisté à supplier Sa Majesté de vouloir bien accepter sa démission entière et de lui conserver l'honneur de sa protection et de sa bienveillance, qu'il préférait à tous les biens et à tous les titres, lui alléguant que désormais il était inutile à Sa Majesté. On ignore encore si le roi de Prusse a accepté sa démission. »

conditions. Je ne peux sortir, je ne peux que vous renouveler ma respectueuse reconnaissance. V.

On parle de souper; je ne peux être assez hardi, si vous n'y êtes pour me seconder. Moi, souper!

2497. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

(2 janvier.)

Sire, ce n'est sans doute que dans la crainte de ne pouvoir plus me montrer devant Votre Majesté que j'ai remis à vos pieds des bienfaits qui n'étaient pas les liens dont j'étais attaché à votre personne. Vous devez juger de ma situation affreuse, de celle de toute ma famille. Il ne me reste qu'à m'aller cacher pour jamais, et déplorer mon malheur en silence. M. Fredersdorff[1], qui vient me consoler dans ma disgrâce, m'a fait espérer que Votre Majesté daignerait écouter envers moi la bonté de son caractère, et qu'elle pourrait réparer par sa bienveillance, s'il est possible, l'opprobre dont elle m'a comblé. Il est bien sûr que le malheur de vous avoir déplu n'est pas le moindre que j'éprouve. Mais comment paraître? Comment vivre? Je n'en sais rien. Je devrais être mort de douleur. Dans cet état horrible, c'est à votre humanité à avoir pitié de moi. Que voulez-vous que je devienne et que je fasse? Je n'en sais rien. Je sais seulement que vous m'avez attaché à vous depuis seize années. Ordonnez d'une vie que je vous ai consacrée, et dont vous avez rendu la fin si amère. Vous êtes bon, vous êtes indulgent, je suis le plus malheureux homme qui soit dans vos États; ordonnez de mon sort.

2498. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[2].

5 janvier.

Je prends la liberté, monsieur, suivant la permission que vous avez bien voulu me donner, de vous envoyer ce paquet pour M. de la Reynière. Je vous supplie de le recommander au courrier, et de lui vouloir bien ordonner de le remettre à la poste en cas qu'il s'arrête plus de deux jours à Cologne. Comme ce paquet ne contient que des affaires de famille pressantes (avec mon testament, qui ne presse pas), il peut sans aucun risque le

1. Favori et trésorier privé de Frédéric.
2. Éditeur, Th. Foisset.

mettre à la poste à Cologne, pourvu qu'il prenne toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de l'envoi. Je ne puis vous dire, monsieur, à quel point je suis pénétré de vos bontés; je vous prie instamment d'y mettre le comble en disant à M. de Podewils l'intérêt que vous daignez prendre à moi en général, en me regardant comme un officier de la maison du roi, notre maître, qui est ici avec un passe-port du roi, et avec une recommandation à tous ses ministres, et enfin comme un homme qui vous est particulièrement attaché. Je ne vous demande, monsieur, que des bons offices et des marques de bienveillance qui ne vous compromettent point, mais qui puissent seulement engager M. de Podewils à fortifier par ses représentations les sentiments de bonté, de générosité, de grandeur et d'humanité que le roi a sans doute dans son cœur comme dans ses écrits. Je suis comblé de vos bontés, monsieur, et rempli de la reconnaissance la plus tendre et la plus respectueuse. V.

2499. — A M. FORMEY.

Le 7 janvier.

Venir chez vous m'est d'une impossibilité physique et métaphysique. M'entretenir avec vous me ferait un plaisir extrême, qui ne vous serait pas infructueux. J'ai plus de choses à vous dire que vous ne pensez. Je crois qu'il serait beaucoup plus à propos de mettre dans votre feuille périodique les fragments de la main de Louis XIV que l'*Histoire des couplets de Rousseau*[1], dont Berlin ne se soucie guère. Vous trouverez ces fragments de Louis XIV dans le chapitre des *anecdotes*[2]. Si après cela vous voulez mettre dans vos feuilles l'histoire des couplets, vous êtes assurément bien le maître; mais vous devriez venir dîner quelque jour avec un homme vrai, franc et intrépide, quelquefois trop plaisant, toujours malade. V.

2500. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[3].

Vous aurez dû, monsieur, vous apercevoir par les lettres de M. de P... et de M. de B... que je ne veux avoir ici de protecteur que vous, et que je ne veux ni choquer le roi de Prusse, ni

1. Voyez une note de la lettre 2484.
2. Voyez tome XIV, pages 484 et 487.
3. Éditeur, Th. Foisset.

compromettre le roi notre maître. Vous sentez quel besoin j'ai d'avoir l'honneur de vous parler et de vous ouvrir mon cœur. Je ne peux sortir : le roi de Prusse ne manquerait pas de dire que j'ai assez de santé pour aller chez vous, et que je n'en ai pas assez pour aller chez lui.

Je suis d'ailleurs réellement très-malade. Je suis honteux de la peine que vous avez prise si souvent de venir me consoler. Voyez si vous voulez que je hasarde de venir chez vous dans un de vos carrosses, à nuit close, quand il vous plaira, quand vous n'aurez rien à faire, quand vous voudrez m'entendre et me conduire. Je me flatte que l'exposition de toute cette tracasserie, ma résignation et mes sentiments, augmenteront encore vos bontés pour moi.

2501. — A MADAME DENIS.

A Berlin, le 13 janvier.

J'ai renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-respectueuse, car je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il á fait? il m'a envoyé son grand factotum de Fredersdorff, qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec Maupertuis. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici; mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez Mme *Alcine*. Je veux partir absolument : c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à Fredersdorff que ma santé ne me permettait pas plus longtemps un climat si dangereux.

Adieu ; faites du paquet ci-joint l'usage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre Dubordier doit être à présent chez moi, à Paris. Sa destinée est bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ose pas se dire malheureux. Cet homme est demandé à Berlin ; il y arrive en poste. Il embarque sur un vaisseau sa femme, son fils unique, et sa fortune. Le vaisseau périt à la rade de Hambourg. Dubordier se trouve à Berlin sans ressource. On se sert de ses dessins ; on ne l'emploie point, et on le renvoie sans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourrissez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de physique. Vous verrez dans le paquet qu'il vous

apporte des choses qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de constance.

2502. — A M. FALKENER[1].

Berlin, 16 janvier 1753.

Dear sir, I have reaped benefit enough, since I have pleased you, and not displeased your nation. I return you my most tender thanks. I hope to come over myself, in order to print my true works, and to be buried in the land of freedom. I require no subscription; I desire no benefit. If my works are neatly printed, and cheaply sold, I am satisfied.

You must know, my dear sir, that a dispute upon a point of mathematics has raised a scandalous noise between M. Maupertuis, president of the Prussian Academy, and professor Kœnig. All the philosophers of Europe were for Kœnig, and all the world cried out against the ill usage he met with from Maupertuis. But the king of Prussia took the part of the president, and wrote against Kœnig's abettors a pamphlet, wherein His Majesty calls them rogues, scurrilous and infamous writers, halfwitted and madmen. In the mean time, Maupertuis published a singular book of philosophy.

The author proposes to build a latin town : to lengthen out human life to four hundred years, by laying men asleep : to go to the antarctick pole, and there to dissect the brain of giants, in order to know the nature of the soul, etc., etc. The book in full of such nonsense; but the author had the good sense to calumniate me to the king. His Majesty, one day, according to his good will and pleasure, ordered at his breakfast that his hangman should burn a little banter I had wrote upon the noble discoveries of Maupertuis.

The rest of the story is contained in the little paper I send you, which I entreat you to have inserted in your news-papers. If I live and if I am free, I will cross the sea to thank you, my dear friend.

Your for ever,

VOLTAIRE.

P. S. Pray, keep my letter secret[2].

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. *Traduction :* Cher monsieur, c'est assez de profit pour moi de vous avoir plu et de n'avoir pas déplu à votre nation. Je vous envoie mes plus tendres remerciements. J'espère faire moi-même la traversée pour imprimer mes véri-

2503. — A M. FORMEY.

Le 17 janvier.

Est-ce vous qui avez fait l'extrait des Lettres de Mme de Maintenon? Vous dites qu'il faudrait savoir par quelles mains ce dépôt a passé. M. le maréchal de Noailles, son neveu, avait ce dépôt; son secrétaire le prêta à un écuyer du roi, et celui-ci au petit Racine. La Beaumelle le vola sur la cheminée de Racine, et s'enfuit à Copenhague; c'est un fait public à Paris. La Beaumelle, de retour à Paris, devait être mis à la Bastille. Il a obtenu la protection de Mme la duchesse de Lauraguais[1], dame d'atour de madame la dauphine. Cette princesse a sauvé le cachot à La Beaumelle, ne sachant pas que ce galant homme, dans l'édition de ses belles *Pensées*[2] faite à Francfort, a dit du roi de Pologne et de sa cour : « J'ai vu à Dresde un roi imbécile, un ministre fripon, un héritier qui a des enfants et qui ne saurait en faire, etc. »

tables ouvrages, et être enseveli dans la terre de liberté. Je ne demande pas de souscription, je ne désire aucun bénéfice; si mes ouvrages sont bien imprimés, et vendus à bon marché, je suis satisfait.

Vous saurez, mon cher monsieur, qu'une discussion sur un point de mathématiques a excité une querelle scandaleuse entre M. Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, et le professeur Kœnig. Tous les savants de l'Europe étaient pour Kœnig, et dans le monde il n'y avait qu'un cri contre les mauvais procédés de Maupertuis. Mais le roi de Prusse prit parti pour le président, et écrivit contre les partisans de Kœnig un pamphlet où Sa Majesté les traite de coquins, de vils et infâmes écrivains, d'imbéciles et de faussaires. En même temps Maupertuis publiait un singulier livre de philosophie.

L'auteur propose de fonder une ville latine, de prolonger la vie humaine jusqu'à quatre cents ans en endormant les hommes, d'aller au pôle antarctique, et là, de disséquer les cervelles des géants afin de connaître la nature de l'âme, etc., etc. Le livre est plein de tels *non-sens**; mais l'auteur a eu le *bon sens* de me calomnier auprès du roi. Un jour, Sa Majesté, suivant sa volonté et son bon plaisir, ordonna, à son déjeuner, que son bourreau brûlât une petite facétie que j'avais écrite sur les magnifiques découvertes de Maupertuis.

Le reste de l'histoire est raconté dans le petit papier que je vous envoie, et que je vous prie de faire insérer dans vos journaux **. Si je vis et si je suis libre, je traverserai la mer pour vous remercier, mon cher ami. A vous pour toujours.

P. S. Je vous prie de garder le secret sur ma lettre.

1. Diane-Adélaïde de Mailly-Nesle, née en 1714, mariée en janvier 1742 à Louis de Brancas, duc de Lauraguais. Elle avait été maîtresse de Louis XV comme la plupart de ses sœurs. (Cl.)

2. Le livre intitulé *Mes Pensées* (Copenhague, 1751) est dédié à M. F., initiale qui désigne probablement Formey.

* Le mot anglais *nonsense* (*niaiserie*) n'est pas traduit exactement en français par *non-sens;* cependant c'est probablement dans cette acception que Voltaire l'a employé ici, ou plutôt il a voulu jouer sur le mot.

** Voyez la note 2 de la lettre 2496.

Apparemment qu'il aura aussi la protection de la Prusse, car il dit que l'armée est composée de mercenaires qu'on mène à coups de bâton, qui seront battus à la première occasion, et qui étrangleraient le roi si on les faisait caserner. Il n'a tiré que peu d'exemplaires dans ce goût, et j'en ai un. Il a substitué d'autres feuilles dans d'autres exemplaires. Cet homme-là ira loin. Ne manquez pas de le louer dans votre journal, car voilà des gens qu'il faut ménager. N'est-il pas de l'Académie? Maupertuis est fort lié avec lui; il l'alla voir à Berlin, et l'engagea à écrire au roi; il corrigea même sa lettre.

Pourquoi dites-vous que Mme de Maintenon eut beaucoup de part à la révocation de l'édit de Nantes? Elle toléra cette persécution, comme elle toléra celle du cardinal de Noailles, celle de Racine; mais certainement elle n'y eut aucune part: c'est un fait certain. Elle n'osait jamais contredire Louis XIV. Mme de Pompadour n'oserait parler contre l'ancien évêque de Mirepoix, qu'elle déteste autant que je le méprise.

Pourquoi dites-vous que Louis XIV était mille fois plus occupé de misères domestiques que du soin de son royaume? On ne peut avancer rien de plus faux et de plus révoltant, et il n'est pas permis de parler ainsi. Sachez que Louis XIV n'a jamais manqué d'assister au conseil, et qu'il a toujours travaillé au moins quatre heures par jour. Songez-vous bien que vous jugez dans Bernstrass un homme tel que Louis XIV? Vous!

Pourquoi dites-vous que Mme de Montespan était la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Qui vous l'a dit? Avez-vous vécu avec elle? Tout Paris sait que c'était une femme très-aimable; elle fut indignée du goût du roi pour Mme de Maintenon, qu'elle regardait comme une domestique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Je vous parle net, comme vous voyez, parce que je veux être votre ami.

2504. — A M. FORMEY.

17 janvier.

Justifiées par les passages des Lettres de Mme de Maintenon. Non, mordieu! c'est tout le contraire. Lisez la lettre où elle rapporte que Louis XIV lui a dit en riant: « Il est plus difficile d'accorder deux femmes que les puissances de l'Europe, etc. »

Qui vous prie de tomber sur le corps de La Beaumelle? Voilà un plaisant corps! et qu'importe à la France ce qu'on dit dans un journal *germanique?*

Voulez-vous une autre anecdote? On a vendu à Paris six mille *Akakia* en un jour, et le plus orgueilleux de tous les hommes[1] est le plus bafoué. Il n'a que ce que son insolence et ses manœuvres méritent; et il n'y a personne, sans exception, auprès de qui il ne soit démasqué. Il aurait dû ne pas me pousser à bout. Je ne suis pas esclave; soyez homme.

2505. — A M. FORMEY.

Le 17 janvier.

Billets sont conversation. Où diable prenez-vous cette jérémiade? Je vous dis que vous avez parlé de Louis XIV d'une manière peu convenable, et que vous avez tort, comme j'ai dit au roi qu'il avait eu tort de faire une brochure[2], et moi tort d'en avoir fait une autre; et je vous dis cela entre nous; et je vous dis que je me ...., révérence parler, de tout cela, et de la lettre sur Bolingbroke[3], et de toutes les sottises de ce monde, et qu'il faut que vous en fassiez de même. Qui songe à vous faire de la peine? Ce n'est pas moi. Vous avez écrit contre les déistes, qui ne vous ont jamais fait de mal; et le roi et moi, qui sommes déistes, nous avons pris le parti de notre religion. Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela. Vous ne voyez les choses que par le trou d'une bouteille. Ne vous affligez pas et ne pleurez point parce que Mme de Montespan était aimable. Encore une fois, soyez tranquille.

2506. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Mon cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des *épingles dans le cul*[4], mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du *Dictionnaire*[5] de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques, et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser; mais vous aimez mieux à présent la basse de

1. Maupertuis.
2. Voyez les lettres 2449 et 2535.
3. Voyez plus haut la lettre 2487, adressée à Formey.
4. Allusion aux rêveries de Maupertuis.
5. Peut-être s'agit-il ici du *Dictionnaire philosophique*, pour lequel Voltaire avait déjà composé l'article Abraham. (Cl.)

viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si bene vales, ego quidem non valeo..... te amo, tua tueor[1]. Avez-vous reçu votre contrat[2]? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de Prades, et à la *religion naturelle :* c'est la bonne; il faut l'avoir dans le cœur.

2507. — A M. LE SECRÉTAIRE PRINCIPAL DU CONSEIL SOUVERAIN DE BERNE[3], A BERNE EN SUISSE.

A Berlin, 26 janvier 1753.

Monsieur, je me flatte que Leurs Excellences me pardonneront mon ignorance du protocole, m'étant trouvé à la campagne malade, et sans livres qui pussent m'instruire. Je vous supplie de présenter ma lettre de la manière que vous jugerez le plus convenable. Mon banquier de Berlin, qui fit rendre ma première lettre, aurait dû m'avertir de ma faute. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien m'aider à la réparer, et à obtenir ce que je désire[4].

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE,
gentilhomme ordinaire de la chambre
du roi de France.

2508. — A LEURS EXCELLENCES MESSIEURS DU CONSEIL SUPRÊME DE BERNE EN SUISSE[5].

Berlin, 26 janvier 1753.

Très-puissants et très-magnifiques seigneurs, Vos Excellences excuseront sans doute l'ignorance d'un homme de lettres qui,

1. Pline, épître XI.
2. Voyez le premier alinéa de la lettre 2395.
3. Publiée dans la *Suisse illustrée* du 25 mai 1872, par M. C.-G. Kœnig, d'après l'original déposé dans les archives de Berne.
4. Voyez la lettre du 25 novembre 1752, et la lettre suivante, adressées à messieurs du conseil suprême de Berne.
5. Même source que la lettre précédente.

étant malade à Potsdam, ne pouvait savoir quel titre on vous donnait, et qui savait seulement que la vertu est au-dessus des titres. Il se flattait de pouvoir venir faire une édition de ses ouvrages à Lausanne. Il voulait auparavant commencer par obtenir votre protection, en dédiant à Vos Excellences la dernière de ses pièces[1]. J'en demande encore la permission, et suis avec un profond respect, de Vos Excellences, très-puissants et très-magnifiques seigneurs, le très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

2509. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[2].

Monsieur, j'ai l'honneur de vous faire part que Sa Majesté le roi de Prusse vient de m'inviter à retourner avec elle à Potsdam, le 30, jour de son départ. Si vous écrivez à Paris et à Versailles, je vous prie de vouloir bien mander cette nouvelle pour détruire les faux bruits qui y courent. Ce sera une nouvelle preuve de vos bontés. Quand ma santé me permettra-t-elle de vous faire la cour?

Samedi[3].

2510. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ce 28.

J'ai reçu la lettre du 12 janvier de mon cher marquis. J'avais prévenu, il y a longtemps, ce qu'il a la bonté de me mander, ayant renvoyé au roi de Prusse, par deux fois, mon cordon, ma clef de chambellan, et lui ayant remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il m'a toujours tout renvoyé ; il m'a invité à aller avec lui, le 30 du mois, à Potsdam. Je ne sais si ma santé me permettra de le suivre. Il pourrait dire avec moi :

Nec possum tecum vivere, nec sine te ;
(MARTIAL, liv. XII, épigr. XLVII.)

et je ne dois dire que la première partie de ce vers. J'embrasse mon cher marquis ; je le remercie, et je suis un peu piqué de ce qu'il n'a pas deviné la seule conduite que je pusse tenir. Tout

1. *Rome sauvée, ou Catilina.*
2. Éditeur, Th. Foisset.
3. 27 janvier.

ce qu'il me conseille était fait il y a près d'un mois ; mais pouvoir revenir est une autre affaire.

2511. — A M. DE LA VIROTTE[1].

Berlin, le 28 janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, monsieur, pour ne m'en pas rapporter à vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour-propre de Maupertuis à la sincérité de Kœnig, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que Kœnig ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey, il est mon ami; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raison; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan, et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme son ami et comme son maître dans les arts qu'il cultive ; ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant ; et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentiments et ses promesses.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui ; j'avais eu un enthousiasme de seize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan; si l'amour-propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son *maître;* si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois ; tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché, pour sa gloire, qu'il ait pris parti contre Kœnig, sans être instruit du fond de la dispute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela sans avoir lu son *Appel.* Il a été trompé par Maupertuis. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi d'être trompé ; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur.

1. Louis-Anne Lavirotte ou de La Virotte, né à Nolay en 1725, mort le 3 mars 1759.

Je lui ai [illegible] ré [illegible] ments très-peu convenables à [illegible] et q [illegible] je [illegible] presque jamais. Je lui ai remis [illegible] ce qui [illegible] de mes pensions. Il a eu la bonne [illegible] ie me [illegible] et [illegible] ter à le suivre à Potsdam, où il me donne [illegible] sa [illegible] le [illegible] le appartement que j'ai toujours occupé. J [illegible] qui est plus déplorable que mon aventure. [illegible] ivre Sa Majesté.

512. — A M. DE VOYER[1].

Je ne sais. [illegible] ce que vous entendez par le *fruit de mes* [illegible] dans le [illegible] vi [illegible] avez fait l'honneur de m'écrire. [illegible] s plus [illegible] ver [illegible] et encore moins de sacrifier [illegible] so [illegible] il à [illegible] Je ne suis point l'auteur de la [illegible] tre [illegible] oke[2] : je l'ai cherchée pour obéir à [illegible] ordres, et j'ai eu [illegible] oup de peine à la trouver : la voici. Je [illegible] s très-ai [illegible] d [illegible] te [illegible] occ [illegible] sion de vous marquer à quel point j'a [illegible] à vo [illegible] r. Je [illegible] s [illegible] pplie, monsieur, de vouloir bien pre [illegible] r [illegible] pects à [illegible] le comte d'Argenson et à M. le marquis de [illegible] et de recev [illegible] s miens avec la bienveillance que vous m'avez [illegible] s [illegible].

VOLTAIRE.

513. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[3].

Vous vous doutez bien, monsieur, que je n'ai pas suivi le roi de Prusse à Potsdam malgré ses bontés touchantes : l'état où je suis ne me laissera pas probablement la liberté de lui faire sitôt ma cour : mais je voudrais bien vous faire la mienne. Je vous supplie de vouloir bien donner au porteur le paquet en question. Mille remerciements et mille respects. V.

1. Cette lettre a été publiée par M. René d'Argenson, à la page 481 des *Mémoires du marquis d'Argenson*, 1825, in-8°. Une note dit que ce billet est sans date, mais qu'il doit avoir été écrit vers l'année 1763. Cette date me paraît une faute d'impression ; je crois qu'il fallait 1753 ; peut-être même le billet est-il de la fin de 1752. Le marquis de Voyer, fils du comte d'Argenson, était né le 20 septembre 1722 ; en 1753, il était lieutenant général à Colmar, et est mort le 15 septembre 1782. (B.)

2. *Défense de milord Bolingbroke*, voyez tome XXIII, page 547.

3. Éditeur, Th. Foisset.

2514. — A M. FALKENER[1].

1er février.

Dear sir, I have wrote to you already, and sent my letter to sir Hanbury Williams, the british envoy at the court of Dresden. I told you in that letter all that I could tell you concerning my little quarrel with the king of Prussia. But I could not tell you enough about the desire I have to see England again before my death. I did inform you of my desire to print my works in London, without benefit, without subscription, and merely in order to give a true edition of the works of a Frenchman, who thinks like a Briton.

I send this letter to Dresden. I must tell you, my dear sir, that I have taken the liberty to draw upon you for the 94 pounds. I return you again 94 thousand thanks.

I do not know how long yet I shall continue at Berlin ; but whatever happens, I shall remain for ever your faithful and much obliged friend[2].

VOLTAIRE.

2515. — A M. G.-C. WALTHER.

Berlin, 1er février 1753.

L'ouvrage que je vous envoie[3], mon cher Walther, vaudrait beaucoup mieux si je ne vous avais pas renvoyé plus tôt tous les livres que vous m'avez redemandés ; mais le sujet est assez intéressant pour que vous tiriez de ce *Supplément* autant d'exemplaires au moins que du *Siècle*. Je vous prie de me mander si je pourrais trouver à Dresde ou à Leipsick un appartement commode pour moi, un secrétaire et deux domestiques. Je l'aimerais encore mieux

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. *Traduction :* Cher monsieur, je vous ai déjà écrit et j'ai adressé ma lettre à M. Hanbury Williams, envoyé d'Angleterre à la cour de Dresde. Je vous disais, dans cette lettre, tout ce que je pouvais vous dire de ma petite querelle avec le roi de Prusse. Mais je ne pouvais vous en dire assez sur le désir que j'ai de revoir l'Angleterre avant ma mort. Je vous ai exprimé l'intention de faire imprimer mes ouvrages à Londres sans bénéfice, sans souscriptions et dans la seule vue de donner une édition véritable des œuvres d'un Français qui pense comme un Anglais.

J'envoie cette lettre à Dresde. Je dois vous dire, mon cher monsieur, que j'ai pris la liberté de tirer sur vous pour la somme de 94 livres sterling. Je vous rends en échange 94 mille remerciements.

Je ne sais pas combien je demeurerai encore à Berlin; mais, quoi qu'il arrive, je resterai toujours votre fidèle et très-reconnaissant ami.

3. *Supplément au Siècle de Louis XIV.*

à Leipsick qu'à Dresde, parce que j'y travaillerais plus à mon aise. Mais il faudrait que cela fût très-secret. Vous n'auriez qu'à me mander : *Il faudra s'adresser à Leipsick chez...* Je m'y rendrais dans quinze jours ou trois semaines, et alors je vous serais plus utile. Au reste, dans la maison où je serai, il faudra absolument que je fasse ma cuisine. Ma mauvaise santé ne me permet pas de vivre à l'auberge.

Voici un avertissement que je vous prie très-instamment de faire mettre dans toutes les gazettes.

Je vous embrasse.

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT.

On apprend par plusieurs lettres de Berlin que M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ayant remis à Sa Majesté prussienne son cordon, sa clef de chambellan, et tout ce qui lui est dû de ses pensions, non-seulement Sa Majesté prussienne lui a tout rendu, mais a voulu qu'il eût l'honneur de le suivre à Potsdam, et d'y occuper son appartement ordinaire dans le palais.

2516. — A MADAME DE FONTAINE.

Berlin, le 7 février.

Ma très-chère nièce, je suis bien malade, et il se peut faire que tout ceci achève de dissoudre ma frêle machine. Je vous avoue que quand je reçus, dans des circonstances aussi funestes, la plaisanterie que vous m'envoyâtes, je ne crus pas qu'elle fût d'un Suisse, et je m'imaginais que des mains qui devaient m'être chères s'amusaient à déchirer mes blessures sans savoir à quel point j'étais blessé. Je suis plus touché des marques d'amitié que vous me donnez que je n'ai été fâché de la plaisanterie ou de l'indifférence. Mon aventure est une suite de la jalousie et de la profonde noirceur dont les hommes sont capables. Votre amitié est pour moi une consolation dont j'avais besoin. Je me flatte que le roi de Prusse aura assez d'humanité pour me permettre de venir chercher à guérir ou à mourir dans le sein de ma famille, que j'avais abandonnée uniquement pour lui. Je ne lui ai jamais manqué, et il est à croire qu'il aura pitié de mon état : cet état est si violent que je n'ai pas la force de vous faire une plus longue lettre.

2517. — A M. LE CHEVALIER DE LA TOUCHE[1].

La fièvre, monsieur, m'a empêché de vous faire ma cour. Je ne doute pas qu'on ne dise à Potsdam que cette fièvre est de commande ; il faudra que je meure pour me justifier. J'aimerais mieux avoir l'honneur de vivre avec vous. Je ne désespère pas de venir quelqu'un de ces jours assister à votre souper en bonne fortune, quand vous serez las des grands festins qui sont un fardeau attaché à votre dignité. Je vous supplie de m'honorer toujours de vos bontés, dont je suis pénétré avec la plus respectueuse reconnaissance.

2518. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, je vous renvoie Locke. Maupertuis, dans ses belles *Lettres*, a beau dire du mal de ce grand homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de Maupertuis excitera de haine. Kœnig vient de lui donner le dernier coup[2], en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui, et qu'excepté Euler et Mérian, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir dîner demain comme frère Paul chez Antoine. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

2519. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 10 février.

J'ai été bien malade, mon cher et respectable ami ; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

. . . Tanquam hæc sint nostri medicina *doloris*,
Aut deus ille malis hominum mitescere discat !

(VIRG., ecl. X, v. 60.)

1. Éditeur, Th. Foisset.
2. Par la publication de l'*Appel au public du jugement de l'Académie de Berlin*, qui fut suivi d'une *Défense de l'Appel au public*.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française ; il écrit français par un *a ;* il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de Maupertuis ; il l'a pris pour Auguste, et moi pour Marc-Antoine. Maupertuis l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre [1] que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de *testament* [2] littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

2520. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS,

A POTSDAM.

Berlin, le 16 février.

Je me meurs, mon cher marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam ; mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érysipèle est rentré, la dyssenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre ; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes à qui je sers de père. Voilà mon état. Je compte sur votre amitié, qui fait presque ma seule consolation, et je vous embrasse tendrement.

2521. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Cher frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de Gassendi est digne de Bayle. Je ne savais pas que Gassendi eût été le précurseur de Locke, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser. Il y a dans de vieux magasins, où per-

1. Le château de M. de Sainte-Palaye.
2. Probablement le morceau qui fut imprimé sous le titre de *Mémoire de M. F. de Voltaire,* et que nous avons donné en note, tome XV, page 95.

sonne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sots.

Belzébuth vous ait en sa sainte garde! mon cher marquis, je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui souffre plus que jamais.

2522. — A MADAME ***[1].

Berlin.

Je me sers, madame, des correspondants des négociants de Berlin pour vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il y a longtemps que je compte votre nom, et celui d'un de vos amis, parmi ceux qui font le plus d'honneur à notre siècle. La liberté de penser est la vie de l'âme, et il paraît qu'il n'y a pas beaucoup d'âmes plus vivantes que la vôtre. C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais, nos voisins. On a été obligé d'adopter leur physique, d'imiter leur système de finance, de construire les vaisseaux selon leur méthode ; quand les imitera-t-on dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable? Quand est-ce que les sots cesseront de poursuivre les sages? On marche continuellement à Paris entre les insectes littéraires qui bourdonnent contre quiconque s'élève, et des chats-huants qui voudraient dévorer quiconque les éclaire. Heureux qui peut cultiver en paix les lettres, loin des bourdons et chats-huants! Je suis sous la protection d'un aigle ; mais une mauvaise santé, pire que tous les chagrins attachés en France à la littérature, m'ôte tout mon bonheur. Ainsi tout est compensé. Je serais trop heureux si la nature ne s'avisait pas de me persécuter autant que la fortune me favorise. Si l'état de ma santé, madame, me permet jamais de revoir la France, un de mes beaux jours serait celui où je pourrais vous assurer de mon respect, et dire à votre ami tout ce que la plus profonde estime m'inspirerait pour vous et pour lui. Permettez qu'en philosophe je finisse sans compliments ordinaires et sans signer. Vous me reconnaîtrez assez par ceux qui vous feront tenir ma lettre.

1. Cette lettre, imprimée dans le *Moniteur* du 23 vendémiaire an IX, a été écrite pendant que Voltaire était encore en faveur auprès de Frédéric, ou du moins avant l'éclat de sa disgrâce, et conséquemment est antérieure à mars 1753.

2523. — DE M. C. GROSS [1],

CHANCELIER DE LA RÉPUBLIQUE DE BERNE.

Berne, ce 21 février 1753.

On m'a remis la lettre que vous avez pris la peine d'écrire [2] au secrétaire principal du conseil souverain de cette ville avec son incluse pour Leurs Excellences, par laquelle vous insistez, monsieur, à leur demander la permission de leur dédier la dernière de vos pièces de théâtre [3]. Je n'ai pas manqué de la produire en sénat, où c'est que, lecture en ayant été faite, j'ai reçu ordre de Leurs Excellences d'avoir l'honneur de vous dire, monsieur, en réponse, que quoiqu'elles se trouvent extrêmement flattées de l'offre d'un homme de votre réputation, et qui s'est rendu si célèbre dans la république des lettres, que cependant des raisons importantes, qui n'échapperont pas à votre pénétration, ne leur permettent pas de condescendre à votre demande; quelque portées que Leurs Excellences soient d'ailleurs de vous donner, monsieur, en tous rencontres des marques de la considération particulière qu'elles auront toujours pour une personne de votre caractère. Aussi pouvez-vous, monsieur, être persuadé qu'indépendamment des raisons qui les empêchent d'accepter la dédicace de votre pièce elles vous accorderont toujours leur protection, laquelle vous sera toute acquise, monsieur, si jamais vous pouviez vous trouver dans le cas d'en avoir besoin, ou qu'elle puisse vous être de quelque utilité. Voilà, monsieur, ce que j'ai ordre de vous dire de leur part. Quant à mon particulier, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien me faire la justice d'être persuadé que, *regis ad exemplum,* je ne resterai pas en arrière lorsqu'il s'agira de vous convaincre des sentiments de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur,

C. Gross,
chancelier de la république.

2524. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère Paul, je vous attendais; je comptais souper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, savez-vous bien que je viens de me coucher? Mais, puisque mon frère est toujours visité de Dieu, et affligé en son corps terrestre, je vais me lever, et mon âme va tâcher de consoler la sienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre ermitage.

Frère Voltaire.

1. Publiée dans *la Suisse illustrée* du 25 mai 1872, par M. C.-G. Kœnig.
2. Le 26 janvier 1753.
3. *Rome sauvée, ou Catilina.*

2525. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, le 26 février.

Mon cher ange, j'ai été très-malade, et, en même temps, plus occupé qu'un homme en santé; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et en me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par Mme Denis. Je suis ici le meunier de La Fontaine [1]. On m'écrit de tous côtés : Partez,

. . . Fuge crudeles terras, fuge littus *iniquum*.
(VIRG., *Æn.*, liv. III, v. 44.)

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé ; se faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout à fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement ; allez souper avec lui. Cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre ; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. Maupertuis, que vous avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très-fou dans ses écrits, et très-méchant dans sa conduite ; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à Maupertuis, car j'étais venu pour Sa Majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour Maupertuis ; elle m'avait fait des serments d'une amitié à toute épreuve, et Maupertuis ne m'avait rien promis ; il a fait son métier de perfide, en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. Maupertuis savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de Richelieu ait porté autant d'envie à Corneille que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait

1. Livre III, fable I.

dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi[1], en faveur de Maupertuis, qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe, et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout Prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve ; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même ; et ce qu'il se dit en secret, c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir, mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière, entre les bras de l'amitié, et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Je lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur ; je l'ai éclairci ; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux.

Tout le monde me dit qu'il me la refusera ; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à *l'Anti-Machiavel* un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à Busiris.

Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de Mme Denis que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

1. Voyez les lettres 2449 et 2535.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME

DE LA CORRESPONDANCE.

LETTRES

1749

1750

1751

1752

1753

PERSONNAGES

AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE LA CORRESPONDANCE.

